Hamlet Le Franc

CE SERAIT UN CRIME





Ce serait un crime

Serait, parce qu'il existe des crimes tellement odieux que notre esprit bien normé ne peut même pas les *imaginer*.

Colleen fut à dix-neuf ans la *Porn Queen* d'Hollywood, flattée, adulée, droguée, de toutes les fêtes, et toujours disponible pour l'intimité des ultra-puissants, ceux à qui on ne peut rien refuser. Elle a beaucoup joué, vu, et entendu.

Quand, horrifiée par les plans criminels de l'*élite* contre l'humanité, elle commença à *parler,* une balle lui traversa la tête. Un suicide, dit la police. "Un coffre-fort secret", dirent ses tueurs en rigolant.

Mais Colleen a réussi à me parler, de l'autre monde, par-delà la mort. Amours comme haines, les liens puissants traversent le temps. Elle a tout *balancé.* Tous les puissants des années 80, ceux qui ont annoncé le Nouvel Ordre Mondial et établi les plans et les structures qui le permettraient, sont de ceux qu'elle fréquentait régulièrement.

« Il y a plus de ténèbres aux USA qu'on ne pourrait jamais, jamais l'imaginer »

Colleen Marie Applegate, 1963 - 1984

Hamlet Le Franc

Ce serait un crime

Avertissement

Cette œuvre expose des personnages dont l'existence, les comportements et même les dires et opinions sont totalement imaginaires, n'existent pas, n'ont jamais existé et ne sont qu'à peine concevables.

Toute ressemblance avec quoi que ce soit ayant respiré, senti, aimé, souffert, pensé, déliré, et autres activités humaines ordinaires, sur cette planète, serait purement fortuite.

Il est fortement recommandé, si vous tenez à éviter tout ennui avec la justice, votre banque, les médias, certaines populations et certaines associations de bienfaisance, ou même votre système de valeurs habituel, de penser que tout ce que vous allez lire est de la fiction.

Prologue

N'étant pas certain que le Dieu Vengeur me prête vie très longtemps après la diffusion de cette œuvre, et qu'il ne va pas m'envoyer ses tueurs à gages favoris comme il l'a fait pour mon amie, j'ai ramassé tout ce que je pouvais dire en un seul livre, relativement épais. Pour le lecteur pressé par l'urgence qui voudrait aller *tout de go* au fait principal, les révélations de Colleen sur le *milieu* de la politique et d'Hollywood commencent dans la partie *Révélations (médium)*, le cœur du sujet étant la partie : *La noirceur aux USA est inimaginable*, qui est de l'information brute.

Toute la première partie, *Le frémissement d'Eros*, est consacrée aux processus qui font que nous avons d'immenses difficultés à admettre l'existence, parmi nous, de plus en plus envahissante, d'un monde du crime. D'où le titre : *ce serait un crime.* Nous sommes enchainés dans de monstrueux blocages, qui sont bien sûr programmés.

La partie *Révélations* contient aussi toute une description du contexte faussé qui donne un poids particulier aux révélations ; ces révélations et leur contexte prennent un sens très fort à la lumière, on devrait dire plutôt l'obscurité, des événements contemporains majeurs.

« *I am a pornstar* » : « Je suis une pornstar», dit-elle

« *It would be a crime* » : « Ce serait un crime », dis-je

« *There are more things in Heaven and Earth, Horatio, than are dreamt of in your philosophy.* »

« Il y a plus de choses au Ciel et sur la Terre, Horatio, que n'en sont rêvées dans ta philosophie. »

William Shakespeare, *Hamlet*

« *There is more darkness in the United States than anyone would ever, ever, imagine.* »

« Il y a plus d'horreurs aux Etats Unis qu'on ne puisse jamais, jamais, l'imaginer. »

Colleen Applegate

Le frémissement d’Eros

Coup de foudre

Derrière moi, sa voix qui s’approchait. Douce et légère, l’onde d’une source au printemps. J’étais assis à une table bleue marine, dans un coin de la place du petit village grec. Je ne remarquai pas réellement sa voix ; elle se fondait dans l’espace de la place, dans la splendeur bleue, blanche et chaude de cette radieuse simplicité.

Elle frôla ma table, comme un souffle, cette légèreté, cette grâce qu’elle avait, volant sur ses pieds nus. Et elle alla s’asseoir à une table, face à moi, un peu sur ma droite. Avec elle, et les deux êtres flous qui l’accompagnaient, nous étions seuls sur cette place.

Elle était d’une stupéfiante beauté.

Nos regards se croisèrent, se mélangèrent, fusionnèrent, et nous fûmes ravis dans l’extase.

Coup de foudre.

Folie des dieux

C’est une expérience brutale et rare, qui ne ressemble vraiment à aucune autre. Pour la décrire, on ne peut utiliser qu’un langage approximatif, parce que les mots manquent ; c’est vrai d’ailleurs de toutes les expériences existentielles profondes, mais le « coup de foudre » est une expérience extrême, qui semble surgir d’un coup de nulle part ; peu à voir, donc, avec les expériences amoureuses ordinaires, faites d’approches et de rencontres, sur lesquelles s’étalent les romanciers. Il n’y a même pas de mot spécifique ; nous avons « coup de foudre » en français, et « *love at first sight* » en anglais, ce sont des images, des évocations de l’univers d’un poète, hors des phénomènes ordinaires. Aussi, les rares « coups de foudre » du cinéma sont presque toujours ratés, alors même que cet art sait évoquer, parfois très bien, une multitude de sentiments complexes. Sans doute, le coup de foudre étant une expérience extrême, que la plupart ne

peuvent qu'imaginer, ne peut se mimer, et peut-être même pas se décrire. « Le Tao que l'on dit n'est pas le Tao », ainsi commence le *Tao Te King*, pour qui le Verbe n'est pas la chair du monde.

Ravissement, extase, fusion. Foudre de l'extase, contemplation de la suprême beauté de notre être. Hors du temps, et intensément présents, l'un par l'autre, l'un pour l'autre.

C'est une réalité absolue, absolument pure, un état de l'être d'une pure innocence. C'est l'expérience de la vraie transcendance, une transcendance présente, sensible, ici et maintenant, sans artifices et chimères divines, l'expérience de l'amour absolu, de la fusion des êtres.

C'est la rencontre de deux corps jumeaux et de deux âmes jumelles, mâle et femelle, tellement semblables et proches que leur rencontre provoque une exaltation, comme une grande vague, une onde puissante qui emporte tout.

Tristan et Isolde, Yseult la blonde, mythe celtique et germanique... les mondes d'où nous venons célébraient le mystère de la loi de l'attraction, comment le semblable attire le semblable, pour exalter et générer en eux la beauté.

"*Who ever loved that loved not at first sight?*"

« Qui a jamais aimé si ce n'est au premier regard ? »

Christopher Marlowe, *Hero and Leander*, repris par William Shakespeare

Nous étions dans cet état d'intense béatitude, comme quelque chose que vous avez sans doute ressenti un jour, ce sentiment de fusion, d'oubli de l'être, et de totale présence aussi, quoique, on ne puisse pas dire ou nommer qui nous sommes, dans cette présence. Et le miracle, c'est cet autre, dont nos yeux ne peuvent se détacher, comme un reflet brillant de notre propre être, devenu soudain transfiguré, rayonnant. Il n'y a aucune peur, aucun doute, aucune question, aucun stratagème. Cela est, tout simplement. Notre être de lumière ressuscite de la gangue dans laquelle il a été enfermé.

« *Ich hab es Einmal gesehen, das Einzige, das meine Seele suchte, und die Vollendung, die wir über die Sterne hinauf entfernen, die wir hinausschieben bis ans Ende der Zeit, die hab ich gegenwärtig*

gefühlt. Es war da, das Höchste, in diese Kreise der Menschennatur und der Dinge war es da! »

« Je l'ai vu une fois, l'Unique que mon âme cherchait, et j'ai senti la présence de la Perfection, que nous reléguons bien au-delà des étoiles, que nous reportons à la fin des temps. Il était là, le Sublime, il était là au cœur de la nature des hommes et des choses ! »

Hölderlin, *Hyperion*

Le bel Hölderlin utilise les mots extrêmes de l'idéalisme, l'Unique, le Sublime, toutes ces qualités extraordinaires que l'on affecte à ce qui est *idéal*. Bien sûr il y a comme une extase, un choc émotionnel très puissant, l'envahissement d'un bien-être absolu, mais ce n'est pas à proprement parler une extase. Le mot extase est un mot grec, et signifie « se tenir dehors », être « hors de soi ». Mais comme le dit aussi Hölderlin, le Sublime est « au cœur de la nature des hommes et des choses. » Nous ne sommes pas dans le monde de l'extase, nous sommes au cœur de la nature, en parfait accord avec les vagues puissantes de la vie. Le mot exact ne serait pas « Unique » ou « Sublime », mais Harmonie, une harmonie extrêmement puissante qui s'étendrait à tous les flux de la nature. C'est aussi le sentiment, rare chez ces éternels exilés que sont les humains chassés du Paradis, d'être totalement à sa place, et d'y être depuis toujours.

J'avais vécu deux expériences assez extrêmes quand j'avais une petite vingtaine d'années, qui ont en quelque sorte préfiguré ce que j'ai vécu pendant ce *coup de foudre*. L'une était presque entièrement psychique et artificielle, il s'agissait de ma première prise de LSD, et l'autre était presque entièrement physique, il s'agissait de mon accession au *grand orgasme*, celui où l'on perd totalement conscience et où l'on a cette impression très étrange, qui semble durer une éternité, de voyage dans l'infini. Le coup de foudre est une espèce de mélange des deux, c'est un état psychique, mais totalement ancré dans la nature, dans la réalité. Lors de ma première prise de LSD, j'avais découvert dans une jubilation extatique la beauté de la nature, la splendeur des êtres et des choses ; j'étais tombé amoureux de la déesse terre, d'un amour effréné, tandis que mes compagnons de l'époque s'évertuaient, à l'inverse, de parvenir au détachement et au Nirvana. Ensuite, cette capacité que j'avais de m'abandonner sans retenue aux immenses vibrations de la Déesse pouvait assez facilement irradier ce

qu’on appelle l’acte sexuel ou l’acte d’amour, mots assez pauvres à mon avis pour exprimer la puissance de la chose.

> « Dans l'étreinte de l'amour, un homme oublie le monde entier, tout ce qui existe en lui-même et au dehors ; de même, dans l'Union [*Yoga*] avec le Divin [*Brahman*], on ne connaît plus rien d'autre, ni au dedans ni au dehors. »
>
> *Brihadaranyaka Upanishad*, chapitre 4, brahmana 3, sûtra 21 (Shukla Yajur Véda)

Les très anciens *Upanishads*, parmi les plus anciens textes du monde, avaient une pleine conscience que l’union extatique des sexes valait au moins celle de l’union avec le divin, et comparent l’union artificielle avec le Divin à l’union amoureuse, et non l’inverse. Cette ancienne conscience de la prééminence de l’amour réel sur l’amour éthéré va peu à peu être érodée par l’offensive chrétienne, qui fera de l’Amour et de la Grâce des artefacts divins, dans un système totalitaire centralisé. Ce qui ne fera pas disparaître le *coup de foudre* de la conscience et de l’expérience occidentales. Les anciens Grecs connaissaient le phénomène, et l’appelaient *theia mania*, la folie des dieux, ou la divine folie. C’est que cette folie a toujours eu, en Occident, un caractère sacré, transcendant la réalité ordinaire. Il faut être grec pour savoir penser que les dieux eux-mêmes peuvent être atteints d’une folie qui les dépasse.

> « *Wüsstet ihr, was ihr wolltet? Noch weiß ich es nicht, doch ahn ich es, der neuen Gottheit neues Reich, und eil ihm zu und ergreife die andern und führe sie mit mir, wie der Strom die Ströme in den Ozean*. »
>
> « Le saviez-vous, ce que vous vouliez ? Je ne le sais pas encore, mais je le pressens, le nouveau royaume de la nouvelle divinité, je cours vers lui et saisis les autres et les entraine avec moi, comme dans l’océan la vague entraine les vagues. »
>
> Friedrich Hölderlin, *Hyperion* (ma traduction)

La grâce illumine le corps des jeunes filles, des jeunes hommes, s’envolant sous le soleil grec. Elle est nôtre, et nous la partageons avec les dieux.

Nous avons perdu le sens de notre être, de sa beauté et de sa puissance ; ce sens nous a été arraché par les religions totalitaires sémitiques, instituant des Seigneurs-Dieu régnant sans partage sur des troupeaux menés à la trique par divers plus ou moins *bons* pasteurs. Dans les histoires que l'on nous raconte, et qui s'incarnent en nous, l'amour total a toujours un parfum de malédiction. L'histoire tragique de Tristan et Yseult, mythe censé être celtique, a été écrite par un moine français ; l'amour y est causé par un sortilège, qui finit par être une sorte de maléfice, et bien entendu tout cela finit très mal. Des siècles plus tard, à la fin de la Renaissance, l'histoire de Roméo et Juliette, détruite par des rivalités claniques, se termine tout aussi mal malgré la bienveillance des autorités civiles et religieuses, devenues tout à coup garantes de la liberté d'aimer, ce qui n'est pas loin d'être comique. Un peu plus tard, un Sade pousse à l'extrême la dégradation de l'amour, en prônant en tant que liberté civique la plus insensible ou même la plus cruelle des exploitations sexuelles, et ses disciples sont légion aujourd'hui.

Nous avons besoin de ces histoires qui nous constituent, et nous nous comprenons en nous référant à d'autres histoires, en les répétant sans cesse ; il est très rare que nous en inventions, et on ne peut les inventer qu'en se référant à d'autres. Quand j'étais vaguement pubère, l'histoire de la passion de Tristan et Yseut, apprise dans les cours de littérature française, me fascinait complètement, par une espèce de préscience, en dépit de l'atmosphère mortelle qui l'entourait. *Liebestod*, mort d'amour, la mort désespérée de l'Isolde de Wagner.

Le caractère sacré de l'amour n'est nulle part mieux exprimé pour nous que dans le mythe d'Eros et Psyché, la fusion magique, parsemée d'embûches mais finalement triomphante, de l'amour et de l'âme.

Le dieu Eros, appelé Cupidon par les Romains, lance des flèches qui rendent une personne amoureuse de la première personne sur laquelle elle pose son regard ; ce dieu est le dieu du coup de foudre, et nos ancêtres n'ignoraient pas son caractère le plus évident, de nous ouvrir à une réalité qui transcende la réalité ordinaire de l'humain.

Le dieu Eros, stupéfait par la beauté de Psyché, se pique maladroitement avec sa propre flèche et éprouve pour elle le fameux coup de foudre. S'ensuit toute une histoire dans laquelle Aphrodite, déesse tutélaire de l'Amour, affreusement jalouse d'avoir été supplantée par une

mortelle, tente d'éliminer cette rivale, puis l'épisode où Psyché, stupéfaite de la beauté de son amant, renverse sur lui l'huile bouillante de sa lampe, et enfin l'intervention de Jupiter lui-même, qui confère à Psyché l'immortalité et fait célébrer ses noces avec Eros. Une fin radieuse, une apothéose, qui contraste terriblement avec les fins misérables de Tristan, Yseut, Roméo, Juliette, Abélard, Héloïse, Friedrich Hölderlin et Susette Gontard.

Saint Augustin, Père de l'Eglise, a parfaitement lancé sa flèche venimeuse dans le cœur de l'être dont la lumière éclipsait celle de son *dieu jaloux* quand il écrit et répète : « La cupidité est la racine de tous les maux. » Le mot *cupidité* a pris le sens de désir des biens matériels en général et de l'argent en particulier, mais à l'époque d'Augustin, la *cupidité* est l'attribut de Cupidon, c'est-à-dire l'amour, charnel et extatique, qui éclipse l'*amour du Seigneur* et la *charité chrétienne*.

Pour le carthaginois Saint Augustin, héritier d'une tradition qui pratiquait le culte de Baal-Moloch, l'adoration du Dieu et la haine de la vie, Cupidon n'est que chair et basse *cupidité*. Eros ou Cupidon est au contraire un dieu pour qui les frontières du divin et de l'humain se brouillent ; la beauté est d'essence divine, aussi le plus beau des dieux peut-il fusionner dans l'amour avec Psyché, l'âme humaine. Ce qu'un Hölderlin a profondément ressenti.

Dans nos mondes soumis à des lois totalitaires féroces déguisées sous de *bons sentiments*, on n'entend plus parler que de *haine* par les servants du système, qui sont ceux qui la suscitent ; n'existe plus qu'un amour frelaté, une non-haine, et c'est supposé rendre notre monde meilleur. Nous sommes loin des Grecs, et il faut aller chercher très loin pour trouver une référence à une belle histoire, dans les mythes qui racontent l'amour et l'humanité. Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Dieu.

Le *coup de foudre* est au sommet de ces émotions violentes, impérieuses, infaillibles, par lesquelles la nature nous guide. Notre nature, qui est aussi notre âme, nos corps étant les expressions transitoires, mouvantes et fragiles de nos âmes ; dans leurs profondeurs les plus essentielles, les plus intimes, et le plus souvent cachées, nos corps sont nos âmes. C'est de là que jaillit le sentiment de notre divinité, *là au cœur de la nature des hommes et des choses*.

Cette nature est vibratoire, c'est le seul moyen de la nommer. Nous ne la connaissons que par ses effets. Depuis que l'on sait que la matière visible a un substrat vibratoire quantique invisible, le secret se trouve peut-être là, ou dans des couches plus profondes encore. Les vibrations identiques ou harmoniques ont un effet connu de résonance, qui les amplifie considérablement ; un coup de foudre, c'est deux énergies puissantes qui entrent en résonance.

Le point d'ancrage de la manifestation de ces énergies, dans nos corps, est du côté des *neurones miroir*, qui commandent l'amour, la sympathie, l'empathie, et l'antipathie, tout ce que les Grecs appelaient le *pathos*, l'émotion, que les Athéniens évoquaient dans leur théâtre et dont ils connaissaient bien la puissance. On les appelle neurones *miroir* parce qu'ils connaissent le semblable et le dissemblable, le compatible et l'incompatible, l'amical, l'indifférent et l'hostile. En cela ils sont semblables aux vibrations, qui ne vibrent en résonance qu'avec leur semblable. C'est là que sont activés les débordements émotionnels.

C'est là que notre nature propre se coule dans la Nature et ses projets, parce qu'il est indéniable qu'elle en a, au vu de sa très longue histoire. Son chef-d'œuvre toujours renouvelé est la différenciation. Pour que les souches bourgeonnantes de la vie se multiplient, se différencient, progressent, les êtres que les hasards ou les subtilités inconnues de la génétique ont apparié doivent s'attirer pour développer encore et toujours les embryons spécifiques, de plus en plus différenciés, de nouvelles souches.

On sait bien que depuis que la reproduction sexuée existe, et qu'elle a créé, par la séparation et la sélection, l'immense diversité des espèces, races et autres, la sélection elle-même s'est constamment affinée, devenant de plus en plus *personnelle* ; le *coup de foudre*, *theia mania*, la folie des dieux, serait ainsi l'arme ultime de la nature pour nous entraîner dans le chemin fatal de l'évolution

Ravissement et bavardages

Les deux types disparurent presque immédiatement ; nous étions rivés l'un à l'autre, les yeux dans les yeux, dans ce monde particulier qui n'était qu'à nous. Je saisis mon sac de plongée, et d'un bond j'étais à sa table.

Et cela commença le plus simplement du monde – il n'y avait pas à commenter ou s'extasier sur cette rencontre, qui était comme miraculeuse, puisque ce miracle, nous étions en train de le vivre, tous les deux.

« *Hi, I am Jean – I am French – but here, Greeks call me Ianni. And you?* » : « Je m'appelle Jean – je suis Français – mais ici, les Grecs m'appellent Ianni. Et toi ? »

« *You don't know me?* » : « Tu ne sais pas qui je suis ? », dit-elle.

« *No, why? »* : « Non, pourquoi ? » – c'était une drôle de question.

« *You never have seen me?* » : » Tu ne m'as jamais vue ? », demande-t-elle, comme surprise,

« *If I had seen you, I would never have forgotten it,* » : « Si je t'avais vue, je ne l'aurais jamais oublié, » dis-je.

Ça la fit rire ; ce n'était pas une flatterie, en plus d'être elle, elle était extraordinairement belle.

Mais c'était étrange, cette question, elle s'attendait à être reconnue ; j'étais pourtant assez familier des milieux à la mode et de la scène parisienne, je sortais beaucoup, j'aimais la beauté d'un amour profond, et pour moi, comme pour les Grecs antiques, la beauté était un signe d'élection par les dieux ; je connaissais assez bien tout ce qui s'affiche, sur les écrans, les scènes, les magazines, mais elle, je ne l'avais jamais même aperçue.

Elle sembla hésiter sur son nom, puis elle me dit :

« *I am Shana.* » : « Je m'appelle Shana. »

« *How old are you, Shana?* » : « Tu as quel âge, Shana ? » - elle semblait si jeune, c'était troublant,

« *I am nineteen.* » : « J'ai dix-neuf ans. »

« *Ooh, I am thirty-five, it's almost the double,* » : « Oh, j'ai trente-cinq ans, c'est presque le double, » c'était totalement inattendu, j'étais amoureux d'une adolescente, une Vénus Aphrodite éblouissante.

« *It does not matter*, » : « Ça n'a pas d'importance, » dit-elle, comme pour me rassurer.

« *Where are you from?* » : « D'où es-tu ?» c'est la question qu'on pose toujours, dans ces endroits hors du temps, où les gens viennent de tout l'Occident, pour se rappeler que c'est là qu'ils sont nés, il y a très longtemps, nus et intouchés, dans la mer, le soleil et la beauté.

« *I am an American.* » : « Je suis américaine. »

« *Where from, in America?* » : « Où, en Amérique ? »

« *I am from Minnesota.* » : « Je suis du Minnesota. »

« *Shall be nice, there.* » : « Ça doit être bien, là-bas. » J'imaginais les plaines et les forêts du Middle West, une vie pleine de nature et d'espaces infinis, comme je l'avais lue dans les romans de Fenimore Cooper.

« Yes, » : « Oui, *» dit-elle.*

« *But now, I live in California.* » : « Mais maintenant, je vis en Californie. »

« *Shall be nice too »* : « Ça doit être bien, aussi » – la Californie, ses plages du Pacifique, les hippies, Big Sur…

« *I am from France – North of France* » : « Je suis du Nord de la France » – j'étais bien du Nord, et nous avions beaucoup en commun, le même corps souple, la même peau claire, douce et fine, les mêmes taches de rousseur, la même fossette au menton, et ses yeux bleu gris marine étaient un peu ceux de ma mère, alors que les miens sont verts avec une pointe dorée. Elle était nordique, elfique, aérienne, longue et fine, et j'étais un peu plus celte, solide, large d'épaules, enraciné. Semblables, nous étions aussi différents ; par je ne sais quelle alchimie, au-delà des apparences, notre accord vibrait, irrésistiblement.

C'est un fait étrange que des jumeaux, vrais ou faux, ou même des frères et sœurs, séparés à la naissance et très éloignés les uns des autres, se retrouvent *par hasard*, dit-on, et tombent immédiatement amoureux l'un de l'autre. Les fils invisibles qui relient les êtres les amènent dans les mêmes lieux, au même moment. Les humains modernes ne connaissent presque plus rien à ces choses, perdus qu'ils sont dans des mondes où la propagande corrompt tout.

« Et les anges, que peuvent-ils donc faire, sinon s'aimer ? »

Cette phrase m'a longtemps hanté, et je ne savais pas pourquoi. J'ai toujours cru qu'elle venait de Rilke, mais je ne la retrouve nulle part, ni dans les *Sonnets à Orphée*, ni dans les *Elégies de Duino*. Il se peut que je l'aie inventée, mais dans ce cas je l'ai inventée comme étant de Rilke.

Mais les *hiérarchies des anges* dont parle Rilke ne hantaient pas la terre grecque ; seuls les déesses et les dieux autochtones y résidaient, Aphrodite née de la mer, Eros né d'Aphrodite.

Puis elle me demanda : « *What do you do?* » : « Qu'est-ce que tu fais ? »

« *I work in an university for money – a lot of free time* » : « Je travaille dans une université pour de l'argent – beaucoup de temps libre », dis-je avec un grand sourire.

Sur le moment, toute ma vie antérieure avait comme disparu. Seul importait le *temps libre*, celui que j'allais passer avec elle, très, très longtemps. Mais en réalité, je n'avais jamais pris un job dans l'Université *pour de l'argent* ; quoique né pauvre, j'avais refusé les carrières que m'avaient taillé sur mesure les demi-dieux de la politique, maîtres des destinées des pauvres gens ; je m'estimais trop intelligent pour être *utilisé*. Je n'étais satisfait de rien. Je passais le plus clair de mon temps à *chercher*, et c'était une vraie passion.

« *But I do many things – I am a writer, and a bit of a poet.* » : « Je suis un écrivain, et un peu un poète. »

Je révère tellement cette fonction étrange, la poésie, le don de l'Apollon de Delphes et de l'Odin du Nord, cette lueur des dieux dans la langue, que je n'osai pas, longtemps, me considérer poète, car il faut assumer en soi le divin pour l'être.

« *I painted, too, and now, I am a photographer, too.* » : « Je peignais, aussi, et maintenant, je suis aussi un photographe. »

« *You do pictures?* » : « Tu fais des photos ? » dit-elle – manifestement ça l'intéressait.

« *Yes – I like to photography people, how they look, how they feel… I do mainly black & white pictures. But what I like the most, it is studio pictures, when done by a master… I love Avedon very much. He has a real talent to show the people's soul. I admire that. Do you know him?* » : « Oui,

j'aime photographier les gens, leur aspect, ce qu'ils ressentent… Je fais surtout des photos noir et blanc. Mais ce que je préfère, ce sont les photos de studio, faites par un maître… J'aime beaucoup Avedon. Il a un vrai talent pour montrer l'âme des gens. J'admire ça. Tu le connais ? »

« *No,* » : « Non, » dit-elle.

Bien sûr je pensais à la photographier. Cette lumière qui émanait d'elle.

« *And you? You are a student?* » : « Et toi ? Tu es étudiante ? »

« *No, I get a job,* » : « Non, j'ai un travail, » dit-elle.

« I will go to Copenhagen for fifteen days, I have a job there – I will take you with me – I will get a seat in the plane for you. » : « Je dois aller quinze jours à Copenhague pour travailler – je vais t'emmener – je vais te trouver une place d'avion, » dit-elle d'un ton un peu rêveur.

« Copenhagen? What will I do in Copenhagen? » : « Copenhague ? Qu'est-ce que je vais faire à Copenhague ? »

« *Be with me, »* : « Être avec moi, » dit-elle avec son plus beau sourire, parce que le monde entier était prêt à la suivre.

C'était inattendu, d'être soudain arraché à ma petite île, ma bicoque rustique en pleine nature, cet état hors du monde où je me plaisais, pour me retrouver dans une ville du Nord, que j'imaginais froide et ennuyeuse.

« Oh, but you tell me that you will work… what will I do? Wait for you? I can wait for you here, fifteen days… it is not very long. I get a house here, and I need to water my roses – if I don't they will die – fifteen days, it's ok, I may wait – we will speak about it later. »

« Oh, mais tu me dis que tu vas travailler… qu'est-ce que je vais faire ? T'attendre ? Je peux t'attendre ici, quinze jours… j'ai une maison ici, et je dois arroser mes roses – si je ne le fais pas elles vont mourir – quinze jours, c'est ok, je peux attendre… on en reparlera plus tard. »

J'étais extrêmement surpris, qu'elle décide ainsi de ce que j'allais faire, comme si c'était évident que j'allais juste devenir un élément ajouté dans un scénario écrit d'avance. Elle avait déjà planifié notre avenir, et notre avenir était : la suivre dans son parcours, dont j'ignorais tout.

« *What is your job?* » : » C'est quoi ton travail ? »

« *It's a job, it's for money,* » : » C'est un travail, c'est pour de l'argent, » dit-elle, sans rien préciser.

Puis, au lieu de répondre, elle commença à me soumettre à un interrogatoire, auquel je ne m'attendais pas du tout.

« *Are you jealous?* » : » Es-tu jaloux ? », me demanda-t-elle.

C'était une drôle de question. La jalousie est un vilain défaut, aussi personne, normalement, n'avoue être jaloux, sauf éventuellement, en s'en repentant.

« *Yes – very jealous. I am sorry, but I am not an ordinary guy.* » : « Oui, très jaloux. Je suis désolé, mais je ne suis pas un type ordinaire. »

Je n'étais pas *politiquement correct*. Je n'étais pas *libéré*, j'étais comme *dé-libéré*. J'en étais venu à mépriser cette *liberté sexuelle* que je m'étais pourtant battu pour conquérir, parce qu'elle était devenue une norme. J'étais devenu faiseur d'orgasmes, on me sommait, au temps de l'égalisation universelle, de *partager* ; après tout, *qu'est-ce que ça me coûtait ?*

L'égalisation par le sexe était aussi foireuse que toutes les autres, et la République Socialiste Sexuelle ne valait pas mieux, à l'usage, que les autres ; le premier engouement passé, on s'apercevait que le système prohibait les attirances profondes et était finalement nihiliste.

J'avais admiré le gourou mystique Julian Beck, qui clamait : « Il faut que tout le monde il fait l'amour avec tout le monde », sans bien comprendre qu'après tout, ce n'était qu'un commandement de plus du judéo-christianisme, ou de la cabale, pour l'annulation des *différences*.

J'avais pris le contre-pied. J'étais devenu *exclusif*, et l'exclusivité dans les relations est généralement nommée *jalousie*, comme une attitude mentale suspecte, susceptible de dégénérer en *paranoïa*. L'exclusivité est pourtant le fondement de tout lien solide, et ça ne date pas d'hier. Je cherchais autre chose. La fusion. L'accord parfait qui se suffit à lui-même. Le Grand Œuvre alchimique, si on veut. Evidemment je rêvais, j'étais fou, ça n'existait pas et je niais la réalité, me disait-on. Soit.

J'essayais d'expliquer ça à Shana, mais ce n'était pas vraiment évident, et mon anglais manquait de précision.

Elle ne répondait pas. Elle écoutait, attentivement, toujours souriante, parce que nous étions toujours dans ce même état extatique, qui était indifférent à nos paroles. Et, comme elle ne disait rien, je continuai à parler. Elle cherchait probablement à comprendre l'animal étrange dont elle venait de tomber amoureuse, et aussi à imaginer comment elle pourrait l'insérer dans son monde.

Je savais bien que je n'étais pas *normal*. Je savais aussi confusément que les femmes peuvent facilement basculer de l'attitude libertine *éclairée* qui est la nouvelle norme à l'obscure passion *aveugle* de leurs ancêtres. C'est pourquoi je ne vis pas de particularité inquiétante dans cette question. La version standard est que la jalousie est un horrible défaut, un péché selon le christianisme, une attitude réactionnaire fasciste selon le libéral-socialisme. Et Shana sentait bien que notre relation n'était pas du tout ordinaire, mais ce n'était pas vraiment possible pour elle de réajuster instantanément ses *valeurs*.

Elle attendait probablement un « non » comme réponse à sa question. La vie est toujours plus facile quand on peut imaginer pouvoir faire n'importe quoi sans que ça ait des conséquences. Pour essayer de *meubler*, je tentai de lui raconter, assez maladroitement, une histoire de jalousie standardisée, qui, comme il se doit, finissait mal.

Un réalisateur de cinéma connu, avec lequel ma femme m'avait trahi, s'était suicidé peu de temps avant. C'était la conclusion affreuse d'une histoire assez rocambolesque ; ma femme désillusionnée était assez vite revenue vers moi ; cette trahison m'avait enragé, et je doute qu'on puisse appeler cela de la jalousie, mais j'étais encore attaché à elle. Sur ce, le réalisateur fit une espèce de tentative de suicide à demi avortée, bien imbibé d'alcool comme à son habitude, et se cassa la jambe. Là-dessus, la double traîtresse, rongée par la culpabilité, se précipita chez son amant blessé. Une telle bêtise face à un chantage était trop pour moi, je décidai de la quitter et d'investir le monde de *la nuit*, c'est alors que je me mis aussi à prendre de la cocaïne, et je m'en trouvais fort bien, allégé du poids de cette relation devenue malsaine.

J'avais désinvesti cette affaire, mais entre les amants réunis, cela alla de mal en pis. D'après le réalisateur, c'était à cause de moi, qui m'étais mis hors-jeu, que leur relation foirait ; comme dans un vaudeville, l'amant était

jaloux jusqu'à la paranoïa de l'homme que sa maitresse avait trahi ; il fallait bien trouver un coupable à leur échec, et c'était moi.

Finalement ils se quittèrent, et le bougre se suicida *pour de vrai* ; cette séparation fait sans doute partie des multiples causes de cette mort. On se sent souvent coupable d'une mort, surtout quand il s'agit d'un personnage attachant, ce qu'il était. Comme mon ex m'avait transmis que j'étais responsable de leur échec, je devais l'être. Et comme il n'y a pas de culpabilité sans faute, il fallait bien que j'aie péché quelque part, et ce péché devait être ma jalousie qui aurait clandestinement tué le réalisateur. Vu de loin, ça n'a pas le moindre sens, mais pourtant, oui, je m'estimais coupable de jalousie, et je le racontai donc à Shana.

Je crois aujourd'hui qu'il est surtout mort de sa position de réalisateur du prétendu *cinéma-vérité*, une position intenable dans un art poussant à l'extrême l'artifice, la manipulation et la prédation, et assez curieusement, il y avait là un rapport étroit avec Shana, que j'étais incapable de voir.

Shana m'écoutait sans dire grand-chose. Ses connaissances en cinéma étaient extrêmement réduites, ce qui fait que je la crus totalement étrangère à ce milieu. Elle continua à me questionner, sur le cinéma, justement, mais un cinéma assez particulier :

« *Did you see porn movies?* » : « As-tu vu des films porno ? »

« *Porn movies? What do you mean? »* : « Porn movies ? Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« *Porn, pornographic movies.* » : « Porno, films pornographiques. »

« *Oh, yes; yes. »* : « Oh, oui ; oui. »

C'était vraiment une étrange question à poser à quelqu'un qu'on aime, mais cette déesse resplendissante était irrésistible, et je n'avais aucune intention de lui résister ; je répondis illico sans me poser de questions.

« I have seen two – "History of the Blue Movie," a documentary, and "Behind the Green Door," that everybody spoke about. »

« J'en ai vu deux, « *History of the Blue Movie* », un documentaire, et « *Derrière la porte verte* », dont tout le monde parlait. »

C'étaient deux films du début du porno, avant les salles spécialisées, au début des années soixante-dix, et toute la crème du monde des arts et de la

pensée se devait d'avoir vu quelques pornos. Ils dataient d'environ dix ans, nous étions en quatre-vingt-deux.

« *And did you like them?* » : « Et tu as aimé ? »

« Oh, not at all. They are very ugly. I remember "Behind the Green Door", there is a black man, a very ugly one, and he has a very big cock, very flaccid, that he can't get erected, and it looks like a donkey cock, he needs to hold this big black donkey cock in his hands, and the female is there on all fours, waiting that the stupid donkey puts it into her… totally disgusting. »

« Oh, pas du tout. Ils sont très laids. Je me rappelle « Derrière la Porte Verte », il y a un Noir, très laid, qui a une grosse bite, très molle, qu'il ne peut pas faire bander, sa bite ressemble à une bite d'âne, il doit tenir sa grosse bite d'âne dans ses mains, et la femme est là à quatre pattes, attendant que l'imbécile d'âne la lui mette… totalement dégoûtant. »

« *Oh yes, he is …* » : « Oh oui, c'est… » ; elle me dit un nom que je n'avais jamais entendu, mais je ne savais pas très bien si c'était un mot d'anglais que je ne connaissais pas.

« *I never do it with Blacks* » : « Je ne le fais jamais avec des Noirs, » ajouta-t-elle, comme pour protester.

Cette remarque me fit rire. C'était vraiment inattendu.

« *Sure, I never thought you were doing it with Blacks, I could not even imagine that, it's impossible.* » *:* « C'est sûr, je n'ai jamais pensé que tu le faisais avec des Noirs, je ne peux même pas l'imaginer, c'est impossible. »

A l'époque, l'offensive multiraciale n'était encore qu'embryonnaire. Mais la réflexion de Shana, qui me semblait si bizarre, se comprenait parce que la pornographie est le premier domaine dans lequel on a pu voir l'exhibition de relations sexuelles interraciales, consentantes ou forcées, le tout au milieu du capharnaüm des perversions sexuelles en tous genres ; à cet égard, le porno originel était peut-être pire que tout ce qu'on a pu voir par la suite. La pornographie véhicule sous prétexte de *libération* une haine féroce de tout ce qui est naturel, et privilégie toujours le bizarre ou l'exotique. Par exemple, le rapport sexuel face à face, le seul adapté à notre physiologie et donc le seul naturel, est moqué comme position du *missionnaire*, comme si les sauvages avaient leur mot à dire sur la manière

dont nous faisons l'amour ; c'est probablement une pure invention de la même bande qui hait tout ce qui est beau, naturel, échappe à leur pouvoir et peut révéler par contraste l'horreur du monde qu'ils veulent imposer. Il est assez probable qu'on avait suggéré à Shana de faire de l'*interracial* contre une rétribution à la proportion de la dégradation, ce pourquoi elle réagissait de cette façon. Mais il y avait une limite au-delà de laquelle Shana refusait de *collaborer*.

J'ajoutai pour être juste, en continuant sur le thème racial, qui ne m'intéressait pas beaucoup à l'époque, mais comme pour répondre à la remarque de Shana : « *But in the other movie, there was a scene between two young white people, and they looked like loving each other – so it was a nice scene – it is not porn itself that is bad, it is the people who do it, who are nice or disgusting*. » : « Mais dans l'autre film, il y avait une scène entre deux jeunes blancs, qui semblaient s'aimer – c'était une jolie scène – ce n'est pas le porno qui est mauvais, c'est les gens, qui sont beaux ou dégoûtants. »

Le mot « pornographie » ne m'évoquait pas grand-chose, mais je lui racontai une vieille histoire, qui m'était arrivée quand j'avais peut-être dix-huit ans. Un type me contacta dans le bar où j'allais habituellement, et me proposa de faire des photos porno. Alors que je me sentais comme une espèce d'étranger dans ce monde, j'étais sans le savoir *repéré*, et ce n'était pas rare qu'on me fasse des offres plus ou moins invraisemblables.

« *You should have done it – it would be easier for us*. » : « Tu aurais dû le faire – ce serait plus facile pour nous. »

« *Easier for us? Why? I should have done it?* » : « Plus facile pour nous ? Pourquoi ? J'aurais dû le faire ? » J'étais vraiment stupéfait de ce qu'elle me disait là. « *But this guy was a pervert, I can't stand perverts*. » : « Mais ce type était un pervers, je ne supporte pas les pervers. »

Dans n'importe quelle autre situation, si quelqu'un m'avait dit une chose pareille, que j'aurais dû faire du porno, tous les signaux d'alerte se seraient déclenchés – pourquoi me dire ça, etc. Mais dans l'état de grâce où nous nous trouvions, il n'y avait pas de signaux d'alerte. Comme dans cette expression, « tout baigne », l'existence du mal avait été conjurée, et tout était forcément bien.

Et elle continua sur le même thème, qui manifestement la préoccupait beaucoup.

« *Do you think that the people who do porn are perverts? Or that they do it for money?* » : « Tu crois que les gens qui font du porno sont des pervers ? Ou qu'ils le font pour de l'argent ? »

« *Oh, I am quite sure that women do it for money, cause they can't get pleasure in doing it. But the guys are perverts, I am sure of it, they don't do it only for money.* » : « Oh, je suis sûr que les femmes le font pour de l'argent, parce qu'elles ne peuvent pas avoir de plaisir en faisant ça. Mais les mecs sont des pervers, j'en suis sûr, ils ne le font pas que pour l'argent. »

Elle approuva, silencieusement. Puis, elle commença à parler d'êtres mystérieux, qui n'avaient rien à faire entre elle et moi, qu'elle appelait ses « amis ».

« *My friends joke about me, cause I don't like big dicks* » : « Mes amis se moquent de moi, parce que je n'aime pas les grosses queues. »

Ça semblait l'ennuyer, qu'on se moque d'elle. Je m'empressai de lui dire que ses amis étaient des idiots.

« *Women don't like big dicks. Big dicks hurt them. And, often, big dicks can't get fully erect, so the men don't get much pleasure too, and all they are able of is a kind of masturbation. Your friends don't know anything of women. Women need cocks that fit their vagina, and these cocks are from people like them. Sex is like a dance, you need a partner that fits you. I have a quite average cock myself, and it works very well with the women who are like me.* » : « Les femmes n'aiment pas les grosses queues. Les grosses queues leur font mal. Et souvent, elles ne peuvent pas être en érection complète, et les types n'ont pas beaucoup de plaisir, tout ce qu'ils peuvent faire est une espèce de masturbation. Tes amis ne connaissent rien aux femmes. Les femmes ont besoin de queues qui sont adaptées à leur vagin, de gens qui sont comme elles. Le sexe, c'est comme la danse, il faut un partenaire adapté. J'ai une queue tout à fait normale, et ça fonctionne très bien avec les femmes qui sont comme moi. »

C'est quoi, cette histoire de *grosses queues* ?

Je ne parle jamais de ces choses avec mes partenaires, mais le sexe, c'est un concentré d'énergie. Cette petite machine peut révéler une énergie

insoupçonnable, tout comme l'accouchement peut mobiliser une force énorme chez la plus frêle des femmes : la nature ne fait pas d'erreur. Dans cette course à l'énergie, les grosses queues sont handicapées, d'abord parce qu'il faut une tension plus forte pour en faire des instruments solides, ensuite parce que la taille est plutôt un obstacle au déploiement de l'énergie et des hautes fréquences. Dans la plupart des films porno, les *grosses queues* sont mollassonnes, ce qui permet de prendre n'importe quelle position dite *érotique* qui serait impossible pour un sexe en pleine érection.

La plupart des positions du célèbre *Kama-Sutra* ne peuvent être accomplies que par des mâles qui bandent mou ; ce qui éclaire d'un jour curieux l'érotisme indien tellement prisé des érotomanes. De plus, la plupart des *positions* bloquent les hanches de la femme, ce qui permet sans doute d'éviter le dérapage d'un sexe qui bande mou dans un environnement mouvant, mais n'autorise aucun vrai plaisir à la femme réduite à une attitude inerte.

De fait tout le mouvement de propagande né dans la pornographie, en faveur des grosses queues, si possible circoncises, et des rapports interraciaux auxquels sont soumises des races intelligentes, est contre-nature. Grosses queues, circoncision, antiracisme, tout cela participe de la même malveillance.

Les monstres à grosses queues exhibés par la pornographie, voire par la propagande multiracialiste, sont une attaque violente contre l'ordre naturel, contre la jouissance et pour la destruction et la dégradation, je suppose que ce n'est un secret pour personne. Les anciens Grecs, qu'on ne peut soupçonner de répression sexuelle judéo-chrétienne, l'avaient bien compris, et pour eux un gros sexe était tout simplement un handicap, sans parler des considérations esthétiques.

C'était surréaliste, cette conversation. Jamais, dans mes rencontres amoureuses, il n'avait été question de la pornographie, ou de la taille des pénis. J'aurais certainement fui n'importe quelle fille qui aurait voulu me régaler de sujets d'aussi basse cuisine. Mais dans le choc et le ravissement de cette rencontre, tous mes repères avaient disparu. J'étais fasciné, non seulement par sa beauté, mais par la tendresse presque enfantine, l'innocence qui émanaient d'elle. Je sentais confusément que si elle posait ces questions, c'était parce qu'elle avait besoin d'être rassurée. Je ne savais trop pourquoi, quelque chose la tracassait, et j'essayai de lui dire que tout

va bien, parce qu'à ce moment, je ne pouvais pas imaginer que quelque chose n'aille pas bien.

« They come on my face » : « Ils viennent sur ma figure, » ajouta-t-elle.

« *Come on your face?? I don't understand. What does that mean?* » : « Venir sur ta figure ? Je ne comprends pas. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« *They come. Cum. Ejaculate, sperm.* » : « Ils viennent, ils éjaculent, du sperme. »

« On your face?? » : « Sur ta figure ?? »

« Yes. » : « Oui. »

Elle me regardait, elle souriait moins, mais elle flottait toujours dans une atmosphère éthérée, d'une immense légèreté. J'étais stupéfait, tant par la découverte de ces infâmes perversions, que par la douceur et la légèreté avec lesquelles elle me racontait ses petits soucis.

Je balbutiai, totalement estomaqué : « *They are sick… they are completely sick…* » : « Ils sont malades… ils sont complètement malades… » : « *You have weird friends. How can they be your friends?* » : « Tu as des amis bizarres. Comment peuvent-ils être tes amis ? »

Elle ne répondit pas. Elle était quelque part dans un monde étrange, et pourtant si proche de moi. Je n'avais presque aucune attache, je pouvais changer ma vie à l'instant, avec elle, et créer quelque chose de neuf, sublimer notre beauté, nous pouvions le faire, là, tout de suite. Ses amis n'étaient pour moi qu'une commodité maintenant inutile dont il fallait se débarrasser, une chose du passé dont je ne comprenais même pas qu'on en parle.

Je restai silencieux un moment, puis :

« *I don't understand,* » : « Je ne comprends pas, » dis-je.

C'était une phrase que j'allais répéter et me répéter, elle ne me quitterait plus pendant longtemps.

Des mondes et d'autres

Il y a quelque temps, on aurait qualifié cette conversation de *surréaliste*. Nous venions d'éprouver un *coup de foudre*, cet évènement

magique et, j'imagine, relativement rare, dans lequel deux êtres éprouvent immédiatement l'un pour l'autre une attirance irrésistible. Même si j'avais connu des états approchants, je n'avais jamais ressenti une attirance aussi immédiate et aussi violente. Nous étions comme rivés l'un à l'autre, *scotchés*, les yeux dans les yeux, dans une espèce de ravissement extatique. Par là-dessus se déroulait une conversation discutant de pornographie, de grosses queues, de sperme éjaculé sur la figure, des pratiques dégradantes issues des bas-fonds où s'agitent les êtres les plus répugnants.

Le surréalisme s'est nourri des juxtapositions étranges de réalités qui n'ont pas de rapport logique et facilement compréhensible les unes avec les autres, comme dans leur expression fétiche tirée de Lautréamont : « Beau comme la rencontre fortuite d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table d'opération. » C'est en ce sens que notre conversation était *surréaliste*. Aujourd'hui, on pense plus facilement que la réalité peut être multidimensionnelle.

Pour moi, j'étais entièrement dans mon monde, un monde où il n'y avait pas de différences entre l'amour et le sexe ; je naviguais dans ce qui était pour moi des évidences, et je me posais peu de questions. J'avais juste conscience de faire partie d'une espèce d'élite, pas de l'argent et des affaires, mais de la vie, et ça me convenait parfaitement. Mais pour l'adolescente qu'était encore Shana, c'était bien différent. Elle essayait de faire coller ensemble deux réalités totalement différentes, ou même opposées : celle de son attirance fulgurante vers moi, et celle de son *job*. Ce deuxième monde, dont elle me parlait, m'était tellement étranger que je ne pouvais même pas le voir, l'entendre, ou même soupçonner qu'il existe. Je ne cherchai même pas à comprendre pourquoi elle me parlait de tout ça ; pour moi, ça n'existait tout simplement pas. Il y avait comme une *dissociation* : avoir un pied dans deux réalités totalement étrangères l'une à l'autre. C'est beaucoup moins amusant que le surréalisme.

Mais cela ne m'inquiétait pas ; j'étais toujours dans le ravissement de la rencontre. Je commençai tout simplement à me dissocier. Je me mis à vivre simultanément dans deux réalités différentes ; l'une était celle de ma rencontre avec elle, un espace puissant et lumineux qui éclipsait tous les autres, l'autre était celle d'une réalité qu'elle essayait de me décrire, mais à laquelle je ne comprenais rien.

En fait, je ne peux pas décrire ce qui était en train de se passer dans les termes ordinaires de la description de la psyché occidentale. Beaucoup de peuples pensent que nous avons plusieurs âmes, correspondant à divers niveaux de conscience, et c'était bien comme si, à ce moment, nous étions simultanément sur deux plans de conscience, l'un de notre être profond, extatique, les yeux dans les yeux, vibrant intensément, et l'autre de notre être limité, calculateur, enserré dans ses divers liens, ses peurs, ses espérances.

« Tous les humains ont deux esprits. L'un est entièrement notre, et il est comme une petite voix qui nous apporte toujours ordre, droiture et but dans la vie. L'autre esprit est une installation étrangère. Il nous apporte conflit, affirmation de soi, doutes, et désespoir, » dit le sorcier yaqui Don Juan Matus, à son disciple Carlos Castaneda, dans *The Active Side of Infinity*.

La division en deux esprits est relativement sommaire, et nous pouvons aujourd'hui déceler de plus grandes multiplicités, mais elle vaut toujours bien mieux que la vision unitaire du *Moi*, même agrémenté de son *Surmoi* et de son *Ça*, qui a cours dans l'Occident christianisé-freudisé. D'autant que dans la vision sordide du *Ça-Moi-Surmoi* inspirée par la Bible, le *Ça* représentant l'instinct est mauvais, et doit être contrôlé d'une main de fer par le *Surmoi* totalitaire et bien sûr ses agents. On peut voir notre *coup de foudre* et notre étrange conversation comme un surgissement de notre esprit authentique, celui qui est entièrement notre, la voix de la nature et de la vie, dans le monde de l'esprit étranger qui reste présent malgré tout, un monde menteur, prédateur et destructeur, le monde de l'Empire du Faux, notre monde ordinaire.

Il y avait cette vibration, cette puissante résonance, comme une énorme vague qui nous emmenait ; cette vague était l'accord entre nos deux vibrations, également intenses. Shana avait une certaine conscience de cette aura qu'elle avait, qu'elle appelait une « radiance », et dont elle voyait les effets sur tous ceux qui l'approchaient. La radiance, l'aura, sont les attributs des êtres ouverts à l'esprit ; la radiance appartient au monde de l'ouvert, au monde vibrant que peu d'humains sont aujourd'hui capables de percevoir, mais que tous ressentent ; et c'est étonnant que cela se trouve sous la plume d'une jeune fille de vingt ans, qui a probablement toujours

su qu'elle avait une aura particulière, et un destin particulier dans ce monde :

> « *Radiance showed the light of conception - a beacon of love - the sweetest confection. Golden curls added sparkle to the deepest blue eyes – fair-skinned touched with freckles, she seemed made of china.* »
>
> « La radiance montrait la lumière de la conception – une icône de l'amour – la plus douce des confections. Des boucles dorées donnaient de l'éclat aux yeux du bleu le plus profond – de peau claire parsemée de taches de rousseur, elle semblait faite de porcelaine. »

Ce texte est aussi énigmatique pour moi qu'un texte de vraie poésie. La *radiance* et la *conception* se réfèrent peut-être à des éléments de la culture américaine de l'époque que je ne connais pas, ce qui les ramènerait à une relative banalité, mais pour moi, ils appartiennent plutôt au vocabulaire de l'ésotérisme, pas vraiment à celui d'une banale description narcissique d'une jeune fille par elle-même. Pourquoi *conception* ? Une conception, c'est ce a été conçu, c'est quelque chose qui est né. Dans le système ésotérique ordinaire, notre vie matérielle est l'émanation, ou la *conception*, d'un système beaucoup plus large, dont certaines qualités sont proches du vibratoire, qui n'est pas soumis aux mêmes contraintes de temps et d'espace, et qu'on peut éventuellement appeler la *radiance*. Certains shamans amérindiens appellent le monde où ils voyagent celui de la *radiance*. Dans le texte de Shana, la *radiance* est le sujet, c'est elle qui *montre* la *conception*. Sauf si cela figure dans le folklore local du Middle-West, à travers peut-être un emprunt aux anciens Indiens, ce qui est possible, cela est assez étrange pour le Français somme toute très classique que je suis.

Ce qu'on appelle *radiance* est une qualité d'être, et c'est une qualité ambiguë, pas totalement physique, mais pourtant perceptible par la plupart des gens ; on l'appelle parfois l'*aura*. C'est une qualité qui n'est pas repérable *objectivement*, mais que la plupart des êtres ressentent. On dit des êtres qui ont une grâce ou un charme particulier qu'ils *rayonnent*. Shana rayonnait incontestablement, et elle avait un pouvoir d'attraction irrésistible ; son évidente beauté ne peut pas tout expliquer. Mais la *radiance* fait partie de ces phénomènes gênants auxquels les scientifiques ou les philosophes, et même les romanciers, préfèrent ne pas s'attaquer,

par peur d'exhumer de *vieux démons*. Officiellement, elle n'est qu'une illusion collective. Officiellement, il n'y a rien de bizarre ou de monstrueux dans le fait que la magnifique Shana me racontait ses petits soucis de sperme giclé sur la figure.

Nous n'avons plus beaucoup d'êtres connectés à la radiance en Occident, qu'ils soient appelés sorciers, magiciens, ou prêtres des anciens cultes, depuis que le judéo-christianisme les a exterminés. Leur tradition s'est plus ou moins maintenue dans la poésie. Certains dieux d'Occident sont poètes ; Odin, le dieu principal des nordiques, est poète, voyant, et a la vision des Runes alors qu'il est pendu par le pied à l'arbre Yggdrasil, l'Arbre du Monde ; les Grecs ont des dieux poètes et musiciens, Apollon, Dionysos, Orphée. Le monde est alors *enchanté*, issu d'un chant. Le judéo-christianisme, cette monstrueuse mascarade sacrificielle, a longtemps écrasé tout cela ; la Grâce, *Charis*, est le monopole du Seigneur tyrannique qui la distribue en récompense à ses fidèles suppôts, ceux qui réalisent ses basses œuvres. Je vais sans doute paraître singulièrement allumé, mais je crois fortement que récupérer cette grâce qui est en nous, récupérer notre plein potentiel naturel et briser l'immonde domination morale, financière et autre à laquelle nous sommes soumis, celle de l'Empire du Faux à base judéo-chrétienne, est le but ultime d'une vraie révolution.

Le romantisme a toujours été un mouvement profondément révolutionnaire, surtout l'allemand ; peut-être à cause de la terrible Révolution qui venait d'avoir lieu, le romantisme français s'est pas mal fourvoyé dans des attitudes conservatrices. Le romantisme a remis l'être, notre être, la profondeur de notre être, sur le devant de la scène. C'est pourquoi je considère Hölderlin comme un authentique révolutionnaire, quoique, apparemment, sa guerre se soit limitée à brûler d'une passion interdite pour Susette Gontard.

« *Sein Name ist Schönheit.* »
« Son Nom est Beauté. »

Je me sens très proche d'Hölderlin, ses passions, ses outrances, et finalement sa folie ; il y a dans mon histoire avec Shana comme une répétition. Hölderlin ne verra dans l'écrasement impitoyable de sa relation avec Susette, bientôt suivi par la mort de celle-ci, que la marque implacable d'un destin, tel qu'il est décrit par Sophocle dans son *Œdipe le Tyran*, qu'il

a traduit. J'ai longtemps interprété ce qui nous est arrivé, à Shana et moi, comme le résultat d'un destin. Pourtant l'immonde cause de cette séparation contre-nature était bien un système où prospérait le banquier usurier de Francfort Jakob Friedrich Gontard, à une époque où d'autres usuriers de Francfort, les Rothschild, s'apprêtaient à exproprier frauduleusement le monde avec la monnaie de singe créée dans leurs banques ; la magnifique Susette, objet de grand prix, avait été épousée et appropriée par cette riche ordure pour apurer les dettes de son père ; mais cela, alors comme maintenant, était trop monstrueux pour être même entr'aperçu. L'univers dont rêvait Hölderlin, la Grèce antique, source de notre sentiment de la beauté, était un univers où le crime barbare de l'esclavage pour dettes avait été aboli, et où les financiers ne faisaient pas la loi, comme ils la font dans notre univers prédateur qui se prétend illuminé par les Droits de l'Homme. Hölderlin s'enfoncera dans la solitude et une espèce de folie, sans jamais accéder aux sombres pouvoirs de la révolte.

Plus tard, la douloureuse conscience de la présence de cette installation étrangère, de cette impossibilité de l'être, irriguera la sombre poésie de Rilke :

« Mit allen Augen sieht die Kreatur
das Offene. Nur unsre Augen sind
wie umgekehrt und ganz um sie gestellt
als Fallen, rings um ihren freien Ausgang. »

« De tous ses yeux la créature voit l'ouvert.
Seuls nos yeux sont comme retournés
et autour d'eux sont mis comme des pièges
barrant d'un cercle leur libre voie. »

Rainer-Maria Rilke, *Duineser Elegien* (ma traduction)

La « créature » chez Rilke, c'est l'être naturel, l'animal. L'animal a une conscience immédiate de ce qui lui arrive et réagit instinctivement. Cette réaction est toujours la bonne, sauf quand l'animal est leurré. Cette conscience immédiate, c'est sans doute ce que Rilke, dans sa vision, appelait l'Ouvert ; et cette conscience immédiate, c'était aussi celle du coup de foudre, cet instant mystique d'une certitude absolue.

L'homme a cette caractéristique de pouvoir être leurré quasiment toute sa vie, et de perdre sa capacité de réaction instinctive. Le leurre est un

ensemble de signaux qui déclenchent autant de réponses programmées, artificielles, ce que Rilke appelait des « pièges », signifiant qu'il en avait une vision très négative.

Aucun mot, aucun langage, ne pouvait dire ce que nous étions en train de vivre. Il y avait cette présence, lumineuse, vibrante, comme une musique qui emplit l'espace des amants, qui n'a besoin de rien d'autre qu'elle-même pour être, et c'était ce qu'Hölderlin appelle la « beauté » ou Rilke « l'ouvert », l'univers de cette grâce qu'elle avait, et il y avait également, complètement déconnecté, l'univers des mots, des projets, des inquiétudes, des désirs et des spectres, qui est *l'installation étrangère* qui nous enchaine. Quand on fait l'amour, on se dépouille peu à peu, au moins pour un temps, de l'installation étrangère, qui ne nous reprend qu'au réveil ; on peut sentir, profondément, qu'on passe petit à petit d'un monde dans un autre, ou mieux, que notre être lui-même change radicalement, mais là, j'étais dans la situation inconnue d'être deux êtres à la fois. Sans doute, elle craignait quelque chose, pour poser autant de questions ; j'étais bien incapable, à cette époque, d'y voir le signe d'une puissante installation étrangère.

J'essayai de mettre du sens sur ce qu'elle m'avait dit et demandé. J'avais un sentiment d'irréalité, et je n'arrivais pas du tout à comprendre qui elle était, ce qu'elle faisait, tout ce qu'elle m'avait dit flottait, sans que je puisse former une image globale.

« *I feel like I did a test,* » : « J'ai l'impression d'avoir répondu à un test, » dis-je. « *Did I succeed?* » : « Est-ce que j'ai réussi ? », dis-je en plaisantant à moitié.

« *Yes*, » : « Oui, » répondit-elle, très sérieusement.

Surtout, je ne savais pas sur quoi portait le test, exactement. Elle me disait des choses, mais étrangement, c'est un peu comme si elles ne trouvaient pas de place où se fixer dans ma conscience, comme si je ne pouvais les relier à rien qui me soit familier ; j'étais, quasiment, en face d'une extra-terrestre, mais une extra-terrestre avec qui j'éprouvais un lien qui transcendait tous les autres.

« I never thought that I would fall in love with a so young girl » : « Je n'aurais jamais cru tomber amoureux d'une fille si jeune, » dis-je.

Comme je ne trouvais pas de raison à son questionnement, je mettais ça sur le compte de son inexpérience. Il fallait bien que je trouve quelque chose, quoique, je l'avoue, comme planche de sauvetage, c'était extrêmement léger.

« *But I love you, there is no question about that. » :* « Mais je t'aime, il n'y a aucun doute. » – je ne voulais pas qu'elle s'inquiète, mon amour était d'emblée inconditionnel. Je craignais qu'elle s'imagine rejetée, comme dans un miroir, et c'était comme si déjà, étrangement, sans raison apparente, il y avait une menace sur notre relation.

« *It does not matter* » : « Ça n'a pas d'importance », dit-elle, sans doute pour me rassurer.

« *I have a lot of money…* » : « J'ai beaucoup d'argent… » ajouta-t-elle, rêveusement, comme si elle avait besoin de prendre de la valeur à mes yeux, pour compenser sa jeunesse et ce que je supposais de son inexpérience.

« *Oh, very good, it's good to have money »* : « Oh, très bien, c'est bien d'avoir de l'argent. » C'était vraiment le cadet de mes soucis, l'argent.

Elle semblait avoir de l'argent, en effet. Elle était habillée très simplement, une espèce de bustier sans bretelles coupé juste au-dessus de la poitrine, et un short sans jambes confortable, dans des tons bleus profond, légèrement violacés, qui correspondaient à ses yeux, et une gourmette en or assez discrète au poignet droit. Et des pieds nus. Elle était parfaitement bien élevée, dotée d'une grâce toute naturelle, et semblait issue d'une excellente famille, d'un monde protégé. Je n'imaginai pas un instant que ce soit son *job* qui, à dix-neuf ans, lui ait rempli les poches d'argent.

« *Do you want to drink something?* » : « Tu veux boire quelque chose ? », dit-elle.

« *Oh no, thanks*. » : « Oh non, merci. »

« *Please, I like to buy you something. »* : « S'il te plait, je voudrais te payer quelque chose. »

« Oh, OK, I will have a beer, then. » : « Oh, OK, une bière, alors. »

Elle se leva, gracieuse comme une elfe, pour aller voir Dimitri, le tenancier du café, et elle revint, tout sourire, avec la bière. Je n'avais jamais vu Dimitri sourire, mais lui parlant, son visage s'illumina.

« *Thank you,* » : « Merci, » dis-je.

Ce n'était pas la première fois qu'une fille voulait m'offrir des cadeaux, voire tout simplement me donner de l'argent ; j'avais toujours refusé. Je tenais à garder mes relations dans la plus parfaite nudité, autant qu'il était possible. Une fois même, en Irlande, une très jolie fille, très désirable, me fit asseoir à sa table, et me demanda combien d'argent je voulais pour faire l'amour avec elle ; comme, abasourdi, je n'arrivais pas à me résoudre à proposer un prix, je « ruinai sa fantaisie », et notre relation s'arrêta là. Elle m'a bien dit, précisément, « *make love* », *faire l'amour*, c'est une expression parmi bien d'autres que je n'aime pas ; il s'agit de *faire*, comme dans *faire un travail*, *faire le beau* ou *faire le con*, et j'ai toujours manqué de mots ; je préfère *s'accoupler*, qu'on utilise aussi pour les animaux, mais au moins cela souligne que c'est un acte naturel, comme naître, vivre ou mourir. Surtout, je n'ai plus, depuis longtemps, l'impression de *faire* l'amour j'ai plutôt l'impression d'être l'instrument de forces qui m'entrainent presque aveuglément. Mais avec Shana, c'était différent. Si ça lui faisait plaisir d'être la princesse qui distribue ses bienfaits, pourquoi pas. C'était peut-être aussi un moyen de se débarrasser d'une partie des masses de fric un peu étranges qui débordaient de sa poche. D'elle, je pouvais accepter n'importe quoi.

Mais, quelle étrange femme elle était. Quand je n'étais pas accouplé, il y avait peu à dire de mes amours de rencontre ; après un petit temps d'observation mutuelle nous passions aux choses sérieuses : l'exploration de nos corps et de nos sensibilités. C'est à peine si, parfois, nous nous disions nos noms. Souvent, nous ne disions presque rien, parce que les mots peuvent détruire la magie de l'instant. Et, avec Shana, je me trouvais pris, sans pouvoir protester, dans un univers de mots – et de mots incompréhensibles. Bien plus tard, je l'imaginerai comme la Sphinx – mais, piètre Œdipe, j'étais fasciné par l'énigme.

La seule approximation que je connaissais de l'insaisissable Shana était les *modèles* – celles qui font les couvertures de Vogue et les défilés de mode. A l'époque, je fréquentais assidûment une boîte *à la mode*, les Bains-Douches, y exhibant ma personne décalée, qui évitait soigneusement de suivre une mode quelconque, à part celle de se bourrer le pif de cocaïne, mais sans trop forcer la dose. Constamment sous cocaïne, mais jamais défoncé, j'étais « *cool* » (froid) dans un monde « *cool* ». C'était le

comportement *à la mode*. Sentiments, sensations étaient sous anesthésie, et nous nous mouvions tous, en représentation, dans le monde d'un spectacle *cool*. Dans la compétition *cool* des grands fauves exhibant leur charme et leurs belles griffes, figuraient souvent de très belles filles, mannequins, comédiennes, mais l'émotion n'était pas à la mode. Curieusement, de manière très anachronique, ce petit monde *branché* évoquait pour moi le monde étincelant, calculateur et froid des *Liaisons Dangereuses ;* mais plus encore que le monde libertin du 17ème, le monde *branché* de la fin du 20ème était surtout vide, d'un vide en quelque sorte fascinant, et dont beaucoup des habitués avaient parfaitement conscience ; c'était même un sujet d'amusement. Et dans tout cela on ne voyait presque jamais paraître ce que Shana avait d'emblée reçu des dieux, une grâce totalement naturelle.

Shana. Mon amour, cet être étrange. Si proche, si lointaine.

« *You are so beautiful. You could have been a model.* » : « Tu es tellement magnifique – tu aurais pu être une modèle. » « *But they ask for perfect teeth – it's stupid, but they ask for perfect teeth.* » : « Mais ils veulent des dents parfaites – c'est idiot, mais ils veulent des dents parfaites. »

Elle avait juste une dent, la seconde incisive gauche, qui déviait légèrement, comme sa petite touche personnelle dans un ensemble trop parfait.

Je ne sais quel montreur de foire a décidé de la règle des dents parfaites. Cette étrange coutume rappelle l'examen des dents par les acheteurs d'esclaves. Peut-être après tout, le trafic de la beauté est-il lié à l'ancienne traite des femmes, on y retrouve les mêmes sinistres trafiquants.

« *I know* (Je sais), » dit-elle. Elle avait essayé, donc, et malgré son immense beauté elle avait été rejetée pour non-conformité du paradis artificiel des *modèles*.

Ça ne m'apprenait pas grand-chose de plus sur elle. Mais ça lui rappela soudain quelque chose.

« *Please, find some cocaine for me. Does not matter the price, I get money.* » : « S'il te plait, trouve-moi de la cocaïne – peu importe le prix, j'ai de l'argent. »

La dernière chose à laquelle j'aurais pensé à ce moment, c'est à la cocaïne.

Il parait que l'on retrouve dans la cocaïne les mêmes composants euphorisants et énergisants que ceux produits naturellement par l'état amoureux. Peut-être avait-elle lié, dans son esprit, la cocaïne à l'amour, et c'était vraiment étrange qu'elle me demande de la cocaïne à ce moment.

« Cocaine, why? You don't need cocaine here; I use cocaine in town, going to nightclubs, but here it's a healthy place, we don't need cocaine to feel good. »

« Cocaïne, pourquoi ? Tu n'as pas besoin de cocaïne ici ; je prends de la cocaïne en ville, en allant dans les night-clubs, mais c'est un endroit sain, ici, nous n'avons pas besoin de cocaïne pour nous sentir bien. »

« *Please, if I don't take cocaine, I will get fat.* » : « S'il te plait, si je ne prends pas de cocaïne, je vais grossir. »

Ça me fit rire. La cocaïne pour ne pas grossir, c'était vraiment une idée d'une totale candeur. Qui pouvait l'avoir persuadée de ça ? Une vie saine, proche de la nature, créait naturellement un corps sain. Dans mon île de paysans et de pêcheurs, seuls les commerçants grossissaient. Elle n'avait peut-être jamais vu une statue de ces merveilleux dieux et déesses grecs, dont elle aurait pu être.

Sans doute j'aurais pu, à ce moment, m'inquiéter un peu plus, et lui demander d'où lui venaient ces idées étranges, mais je ne devinai pas, sur le coup, qu'elle avait été entrainée dans cette habitude par une conjuration de monstres, parce que je n'avais aucune idée de la possibilité de l'existence de cette conjuration. Et, donc, je ne sentis pas le danger.

« *You will not need cocaine with me, I swear it – anyway, I never have seen cocaine on this island – except from one of my friends, who was a dealer.* » : « Tu n'auras pas besoin de cocaïne avec moi, je te le jure – et de toutes façons, je n'ai jamais vu personne vendre de cocaïne ici, sauf un de mes amis, qui était un dealer. »

Chercher de la cocaïne pour elle ? C'était la première chose qu'elle me demandait. C'était insensé. Nous avions un monde à partager, et elle me demandait de cette drogue du plaisir narcissique, la drogue du contrôle et de l'illusion de puissance. Et elle semblait penser que j'étais à sa

disposition ; elle allait m'emmener à Copenhague, et maintenant j'allais faire ses courses. J'aurais pu lui demander ce qu'elle comptait faire, sans moi, pendant que je lui chercherais sa coke, mais j'étais trop interloqué pour lui poser les bonnes questions.

C'était vraiment comme si elle me cherchait une place dans son monde, sans même songer à le changer, alors que nous avions un monde à construire, tous les deux, ensemble. Déjà, je ne me coulais pas volontiers dans des mondes construits par d'autres, je tenais à me débrouiller seul, au moins pour partie. Ensuite, en couple, c'était le même exercice, mais au carré : il fallait trouver les ajustements subtils qui rendent la vie en commun d'êtres différents vivable, plus les ajustements avec l'extérieur, et c'était quelque chose dont elle ne semblait pas avoir la moindre intuition. Et le fait que j'aie moi aussi un monde, beaucoup moins spectaculaire, mais beaucoup plus riche de vrais bonheurs que le sien, ne semblait même pas l'effleurer. Pourtant, ce monde, je le trimballais avec moi, et si elle aimait quelqu'un qui était si différent de son monde à elle, ce n'était certainement pas un hasard.

« *I need it for my job, too.* » : « J'en ai besoin pour mon travail, aussi. »

« *Your job? What is your job?* » : « Ton travail ? C'est quoi, ton travail ? »

Elle attendit un moment pour me dévoiler les arcanes. Puis, avec un grand sourire, et très satisfaite d'elle-même, elle me dit :

« *I am a pornstar.* » : « Je suis une pornstar. »

« *Pornstar?* » Je la regardai, attentivement, cherchant à comprendre ce mot inconnu. Je ne lui demandai pas de m'expliquer, mais je pris ça comme un jeu, une devinette. Je n'imaginais pas que, comme les devinettes de la Sphinx, ce jeu pouvait être mortel, et je n'étais pas, alors, un devin.

Elle avait dit ça très satisfaite d'elle-même, comme baignée dans les regards admiratifs de la foule. Elle était une *star*. Cela se voyait, se sentait, par exemple dans la manière dont les deux types qui l'accompagnaient s'étaient immédiatement éclipsés.

« *Let me guess… pornstar… "star", for sure you are a star, no doubt about it.* » : « Laisse-moi deviner… *pornstar…* « star », c'est sûr que tu es une star, il n'y a aucun doute. »

Elle souriait, resplendissante. J'étais amoureux d'une étoile, mais je ne me sentais pas inférieur. J'étais différent. Je connaissais bien mon pouvoir, qui était les clés de la jouissance, la fusion électrique des corps et des âmes, l'entrée dans l'univers infini où les êtres ne sont plus séparés. Je n'étais pas une *star*, et même tout à l'inverse, j'avais très tôt senti la nécessité de rester dans l'ombre, d'éviter d'être *exposé*. J'étais en quelque sorte, mais sans le savoir, une espèce d'occultiste sauvage, sans tradition et sans croyance. J'avais ressenti confusément, plus jeune, l'existence de forces hostiles et destructrices, et ne sachant pas du tout les repérer, j'avais développé une espèce de paranoïa confuse ; je croyais être protégé des *problèmes* sur ma petite île.

« But porn… porn, I don't see… pornography? » : « Mais porn… porn, je ne vois pas… pornographie ? »

Elle ne soufflait mot, attendant, me regardant, ses yeux bleu marine, intensément comme toujours.

« Pornography… No… You are so young, so beautiful… it's impossible… it would be a crime… » : « Pornographie… tu es si jeune, si magnifique… c'est impossible… ce serait un crime… »

Soudain son sourire s'effaça, et ses yeux s'emplirent de larmes. Elle se leva brusquement, et se mit à courir dans la direction d'où elle était venue. J'étais stupéfait.

« *What wrong did I say?* » : « Qu'est-ce que j'ai dit de mal ? », dis-je quand elle commençait à partir.

« *Nothing,* » : « Rien, » répondit-elle.

Et elle disparut.

L'obscurcissement de la lumière

Je ne pensai pas à la suivre. Je la regardai disparaître, interloqué. J'étais sûr qu'elle reviendrait très vite, au bout de dix minutes au plus. Je n'avais même pas la curiosité de savoir où elle allait.

C'était la fin de matinée, l'heure à laquelle je passais par le village pour prendre un café, avaler deux œufs sur le plat baignant dans l'huile et un bout de bacon, plus une ou deux tranches de pain, avant de descendre dans la crique de sable, et passer l'après-midi à plonger en apnée, me coulant sans jamais m'en lasser au sein de l'eau primordiale. J'adorais plonger, le temps très lent de la plongée, le flottement en apesanteur, *à l'équilibre*, entre deux eaux ; c'était ma drogue.

Je restai donc là, sur la place, avec mon sac de plongée, attendant qu'elle revienne. Et me demandant, interminablement, pourquoi ses yeux s'étaient emplis de larmes, et pourquoi elle était partie. J'étais dans la plus extrême des confusions, et presque dans un état de choc. Ma pensée tournait en boucle, répétant : « Je ne comprends pas » à l'infini.

C'est comme si ce mot, « *crime* », avait fait basculer instantanément Shana dans une réalité totalement différente. C'était juste stupéfiant, je venais juste de voir Shana se dissocier brutalement devant moi, et le sentiment d'irréalité que j'avais déjà dans notre conversation envahit complètement l'espace de mes perceptions.

La disjonction

J'attendis longtemps, une éternité, bien plus que les dix minutes que j'imaginais, et mon état de ravissement se dégradait peu à peu, se transformant en panique.

Tout ce temps, j'essayai, au moins, de comprendre, ce qui s'était passé, pourquoi elle ne revenait pas. Mais j'étais comme un aveugle, perdu dans un lieu inconnu, sans repère, et incapable de saisir quoi que ce soit.

En réalité, je commençais à *disjoncter*.

« Disjoncter » est un mot sorti on ne sait trop comment de l'esprit d'un peuple, un de ces mots méprisés par les savants, mais qui, parfois, recèlent des trésors de significations. *Disjoncter* veut dire « devenir fou », mais les

images portées par *disjoncter* n'ont pas beaucoup de rapports avec les descriptions habituelles de la folie, comme un discours ou un comportement incohérent et inadapté. La conjonction et la disjonction existent depuis longtemps dans le vocabulaire savant, et les termes *conjoint* et *disjoint* dans le vocabulaire ordinaire, mais *disjoncter* évoque surtout une coupure de courant due à un court-circuit. Quand un secteur *disjoncte*, la nuit, ce secteur est plongé dans une nuit profonde, et tout ce qui est branché sur l'électricité cesse de ronronner, ajoutant à l'obscurité totale un silence de mort. C'est un état où tous les repères ont disparu, un état qui peut aisément créer des paniques. On ressent un état de sidération assez semblable, incroyablement prenant, comme s'emparant de zones très archaïques de la psyché, lors des éclipses solaires.

Disjoncter n'est pas un terme adéquat en raison seulement du choc et de l'état de privation sensorielle créés la nuit par une disjonction électrique, mais aussi parce qu'on peut décrire nos activités ordinaires, et principalement les activités relationnelles intenses comme celles des états amoureux, comme des activités de conjonction. Les êtres qui mènent ces activités à leur terme normal deviennent *conjoints*.

Une grande part de l'activité humaine ordinaire consiste à conjoindre, et parfois, disjoindre. Et nous avons à notre disposition, pour ce faire, un grand nombre d'outils *ad hoc* prévus par la nature, dont le couple empathie-antipathie est l'un des principaux.

Nous testons en permanence ces outils, dès l'enfance, et les réponses que nous recevons modèlent durablement nos perceptions. Nous nous attendons, dans telle ou telle situation, avec telle ou telle personne, à avoir telle ou telle réponse ; il y a toujours une marge d'erreur ou d'indécision, mais cette marge se réduit peu à peu ; quand j'ai rencontré Shana, il n'y avait pour moi aucun doute et j'ai foncé instantanément ; je suppose que pour elle, malgré son jeune âge et une expérience moindre, il y avait également très peu de doute. Cette force qui nous pousse à nous joindre est l'une des plus puissantes forces de la nature ; elle est essentielle à ce qu'on appelle la sélection naturelle et à l'évolution. Si cette force est gravement contrariée, alors qu'elle est en pleine course, nous pouvons *disjoncter*. Et c'était ce qui m'arrivait.

Nous formons des représentations de ce que nous sommes, de ce qu'est un homme, une femme, un Blanc, un Noir, une table, un ordinateur ; ces

représentations qui sont réévaluées en permanence nous indiquent ce qu'on peut faire avec tel ou tel, avec ci ou ça, et ce qu'on peut en attendre. Ces représentations ont peu à voir avec des tableaux ou des descriptions, en réalité elles dépendent des relations que l'on a avec les objets en question, et c'est d'autant plus vrai que la relation est forte ; ainsi, ma représentation des femmes, et de cet état qu'on appelle l'amour, dépend de mon potentiel d'attirance, un potentiel qui s'est développé au long de multiples interrelations ; tout un ensemble de quasi-réflexes, d'habitudes, se développe, et on s'habitue à ce que telle attitude provoque telle réponse ; il se construit une espèce d'image relationnelle, excusez l'aspect un peu baroque de l'expression. Et cette image relationnelle, construite à partir d'un très grand nombre d'expériences, peut se trouver totalement fracassée si dans une situation critique, rien ne se passe normalement.

« *Pornstar* » était juste *impossible*, et tout le système complexe, émotionnel et analytique à la fois, que j'avais élaboré au cours d'un nombre innombrable d'interactions, ce système qui était ma présence propre au monde, s'effondrait sur une *erreur* ou une *faute* ingérable, dans la confrontation avec ce monde obscur, criminel et puissant dont très peu de gens, sur cette planète, ont la moindre conscience de l'existence. Pourtant, il ne manque pas de films hollywoodiens qui peignent ce monde avec les couleurs les plus violentes, mais c'est Hollywood qui peint Hollywood pour les yeux des gogos rivés à leur écran, et qui imaginent tranquillement vautrés sur leur canapé que tout cela n'est que de la fiction.

Il m'est arrivé pas mal de choses terribles par la suite, dans ma relation à Shana, et sans doute plus spectaculaires, mais ce premier moment d'absence a sans doute été décisif. Dans une de mes tentatives de recontacter Shana, bien plus tard, alors que j'étais en état de transe et transporté dans l'exaltation de pouvoir à nouveau sentir sa radiance, mais incapable dans cet état de contrôler quoi que ce soit, mes premiers mots furent un reproche : « Mais pourquoi es-tu partie ? » et je sortis de la transe, horrifié par ce que je venais de faire, sans l'avoir voulu le moins du monde. Cet évènement, qu'elle pleure, qu'elle parte, m'a à jamais marqué au fer rouge. En fait, je ne m'en suis jamais remis.

Contrôle, terreur

Jamais je n'aurais pu imaginer que la femme que j'aime puisse tout à coup, sans réelle raison visible, me fuir. Le mot « crime » l'avait fait basculer dans son autre état, qui certes était celui d'une *star* éblouissante à qui on ne pouvait rien refuser, mais aussi celui d'une esclave contrôlée par la terreur.

A cette époque, au début des années 80, la question du *contrôle* était devenue centrale, pour moi comme pour tous les *branchés*. Rétrospectivement, c'était assez surprenant ; une quinzaine d'années plus tôt j'étais dans l'avant-garde des explorateurs *beatniks*, et le mot d'ordre était, tout au contraire, de *let it be*, laisser aller ; ce que nous recherchions plus ou moins confusément était un état d'immersion dans la nature, les flux naturels, et l'abandon des contrôles inhibants de l'esprit ; la drogue miracle qui alimentait notre béatitude était le LSD, la drogue de la fusion avec l'univers, et la drogue facilitant l'extase sexuelle. Nous étions passés du LSD à la cocaïne, qui était à peu près son inverse en tout, sauf dans la sensation de plaisir, quoiqu'il s'agisse de plaisirs très différents. La cocaïne est, par excellence, la drogue du *contrôle*. Je pouvais activer, selon les circonstances, mon savoir-faire *contrôle* ou mon savoir-faire *laisser-aller*, sauf bien sûr quand j'étais sous l'emprise de la cocaïne, dans la guérilla chic de la *nuit* parisienne, où tout laisser-aller était la marque infamante du *plouc*. Sur mon île bienheureuse, il y avait peu à contrôler, relax, tout baigne, mais l'absence de Shana rouvrit soudain le gouffre terrifiant de la perte de contrôle, un gouffre dont j'avais perdu le sens de l'existence, et auquel je ne m'attendais absolument pas, en ce lieu, à cette heure. Plus tard, j'essaierai de contrôler, de reprendre la main, mais les jeux étaient faits, il était déjà bien trop tard.

Il y avait aussi cet état de panique très visible, celui de Shana se détachant brusquement de moi, des larmes plein les yeux, en fuyant. La panique est généralement causée par des évènements violents et dangereux, par la perception d'un danger réel ou imaginaire, et par la terreur. C'est une situation d'alerte maximale. La terreur est localisable, on peut la plupart du temps en trouver la source, mais la panique ne l'est pas ; elle fait partie du très petit nombre d'affects qui se transmettent d'une manière automatique ; un vent de panique se met à souffler, indistinctement, sans même qu'on en connaisse parfois la cause ; cet affect est de l'ordre du

réflexe, il est logé dans des zones très archaïques de notre psyché, et se transmet de manière automatique, sans intervention de la conscience ; il y a peu de phénomènes psychiques qui soient aussi irrésistibles, le seul qui me vient à l'esprit est le fou-rire, mais il y en a sans doute d'autres, dans le registre des communions extatiques. Je n'en ai pas eu conscience tout de suite, mais j'ai certainement ressenti moi-même un début de panique quand Shana s'est enfuie, et cette panique ne demandait qu'à s'étendre et me dominer entièrement.

Je restai ainsi des heures, de plus en plus désespéré, et plongé dans un monde de plus en plus confus, dans lequel je ne savais plus très bien qui j'étais. J'avais parfois attendu, souvent les femmes ont quelques petites affaires à régler, d'une manière ou d'une autre, avant de vous rejoindre – il suffit de leur indiquer où et quand. Je ne suis pas un séducteur, je reconnais, simplement, un accord qui s'est dit sans mots, et l'indication du temps et du lieu est juste l'indication de l'espace où la pièce pourra se jouer. Je dis simplement – je serai là ou là, et c'est suffisant. Mais là, j'attendais des heures, une femme que j'aimais totalement, une femme dont je savais qu'elle était mon seul amour pour l'éternité, et qui m'avait quitté en pleurant.

Au bout de quelques heures, de plus en plus inquiet, je commençai à parcourir les ruelles du village, dans l'espoir de la voir. Je n'avais aucune idée de l'endroit où elle était. Tout mon être vacillait. Je me sentais devenir fou.

Ce que j'appelle devenir fou ne correspond sans doute pas à la définition de la vraie folie, que je n'ai jamais expérimentée. Et on ne peut pas parler, pour ce qui est de l'âme, de ce qu'on n'a pas expérimenté. C'était une rupture dans la continuité de mes sensations, mes pensées, mes actions. Mes actions n'étaient que rarement calculées, elles se déroulaient dans un espace simple, où la pensée, les paroles, les actes, s'écoulaient librement. Il y avait bien quelques accrocs, des mauvaises expériences, mais j'arrivais toujours, sinon à les comprendre et les combattre, du moins à les surmonter et les oublier. J'étais le produit de mon époque, celle du *peace and love*, la grande époque *hippie*, qui prônait, pour nos plus grands délices, le retour à la fusion avec la nature, à un monde d'équilibre et d'harmonie, d'amour, de sexe, d'extase. C'était dans ce monde que je baignais, seul et tranquille, dans la plénitude de mon être, quand Shana est

apparue et m'y a rejoint, mais dans l'espace d'un instant, attachée qu'elle était à un autre monde. Ce monde idéalisé fondé sur l'amour et l'expérience physique, une valeur sûre pourtant, était, en réalité, très fragile, et il a d'ailleurs presque complètement disparu. On y avait oublié l'existence de la haine, mais la haine allait nous rattraper, et même nous détruire. Et c'est tout un monde qui allait s'effondrer, c'était un cataclysme, que l'absence incompréhensible de Shana annonçait.

Le monde du *peace et love* n'était qu'une avancée spectaculaire dans un monde qui, globalement, même s'il se disait *capitaliste* dans des milieux restreints, croyait, comme à une vérité incontestable, que l'*amour mène le monde* ; même le dieu des chrétiens prétendait être un dieu d'amour, au centre de l'univers, quoique sa figure apparaisse de fait sanguinolente et sa version de l'amour, douloureuse, sacrificielle et fort peu vénusienne.

« *ma già volgeva il mio disio e 'l velle,*
sì come rota ch'igualmente è mossa,
l'amor che move il sole e l'altre stelle. »

« mais déjà, faisait tourner mon désir et mon vouloir,
tout comme une roue dans un mouvement sans fin,
l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles. »

Dante Alighieri, *Divina Commedia*

L'amour mène le monde ; c'était toute une construction du monde, de la vision de ce monde, et de la manière de s'y comporter. Les larmes de Shana et sa fuite ne *collaient* pas avec ce monde-là. Ou alors il fallait supposer que j'avais *mal fait*, *mal dit* quelque chose, et que l'ordre était sauf, mais je n'arrivais pas à voir *quoi*.

J'étais tout à coup plongé dans un monde d'immense trouble, où je ne comprenais rien ; ma pensée tournait en boucle, cherchant à comprendre, à se rattacher à quelque élément compréhensible. Comment Shana pouvait-elle avoir, ainsi, disparu ? Quel évènement, totalement inconnu, effrayant et monstrueux, se passait-il, là, sans que je sache le moins du monde quoi faire ? C'était, pour moi, la folie. Un espace chaotique, où tout sens avait soudain disparu.

Dans la grande liste des métaphores créées par la langue pour signifier des évènements ou des états hors du commun, il y a également *perdre le nord*, ou *perdre la boussole*. Nous disposons normalement de systèmes de

repérage qui orientent nos actions, et nous les utilisons de manière routinière, dans une multitude de situations, sans même savoir qu'ils existent. Mais ces systèmes peuvent se bloquer, le système *ne répond plus*, la boussole s'*affole*. Et la panique s'installe.

Nous autres, humains, avons besoin de *cartes du monde* pour fonctionner. Si notre *carte*, une concoction savante élaborée par des adéquations ou des compromis entre nos qualités naturelles, nos expériences, notre éducation et la propagande, se révèle fausse, c'est une catastrophe de première grandeur. Dans ce cas-là, il faudrait pouvoir revenir à l'ancien système, qui a fonctionné pendant des centaines de millions d'années, celui qui élabore sa carte sur une valeur sûre, l'instinct, mais l'accès à cette carte simple et efficace est généralement interdit, et une bonne part de l'éducation consiste à apprendre à s'en méfier.

Sur l'île, la plupart des touristes logeaient chez l'habitant, voire dormaient à la belle étoile, ou dans des bergeries abandonnées. Il y avait juste un petit hôtel, sur le chemin de grandes pierres plates aux bords blanchis à la chaux qui montait au village. Je n'ai pas pour habitude de courir après les gens ou de les relancer ; je ne connais rien de plus détestable que ces gens qui tentent de vous séduire ou de vous persuader de quelque chose. Mais dans mon état de trouble extrême, je décidai d'aller quand même m'enquérir auprès de l'hôtel, pour savoir si une très belle fille de type nordique y séjournait. Cependant, arrivant devant l'hôtel, quelque chose m'arrêta. Il y avait un bruit de dispute violente, des cris dans cet hôtel. Je n'avais pas pour ma part connu de dispute violente avec quiconque depuis très longtemps, j'avais développé un art particulier, un calme absolu qui arrêtait net toutes les velléités d'agression. Je ne cachais pas mes désirs et opinions pour autant, mais le monde de la violence m'était devenu totalement étranger. Et, de plus, tout comme le mot *pornstar*, la violence n'était pas *raccord* avec Shana ; elle ne pouvait que fuir un tel univers comme je le faisais, d'où je déduisis, sans entrer dans l'hôtel, qu'elle ne pouvait pas y être.

D'une certaine manière, comme la vision de Shana pleurant et s'enfuyant ne correspondait à rien de ce que je connaissais du monde, je l'avais en quelque sorte mise de côté ; ce n'était pas *elle*. Ça ne pouvait pas non plus être *elle* qui criait hystériquement dans cet hôtel. Je pratiquais une forme de *je ne veux pas le savoir*, *vous ne le pensez pas*, d'autocensure ;

je me protégeais en quelque sorte d'une vision qu'il m'était impossible de voir, d'une révélation apocalyptique.

Quand arriva le soir, je tournai en rond, allant dans tous les clubs, bars, et autres, du village. Et je revenais à la place, craignant qu'elle soit revenue pendant mon absence. Je devenais complètement cinglé. Où diable pouvait-elle bien être ? Que faisait-elle ? Je ne comprenais plus qui elle était, qui j'étais, qui nous étions. J'étais totalement largué.

J'étais dans un état de panique totale.

Panique

Finalement, la nuit venue, et tout espoir de la voir disparu, je descendis du village, vers la vallée et ma maison. Il n'est pas facile de décrire mon état, à ce moment. C'était l'impression de se trouver dans un espace soudain sans repères, dans lequel plus rien n'avait de sens. Toute la construction de mon univers, un univers sensible et intuitif, empli de la radiance des êtres, était anéantie par ce seul fait : l'absence de Shana. J'étais seul, dans un univers vide, et vide de sens. Et j'y *tournais en rond*, dans un mouvement chaotique, insensé, dénué de sens ; je cherchais désespérément une sortie qui n'existait pas.

Ce n'était pas un état tout à fait nouveau pour moi, en fait je l'avais déjà expérimenté, il y a fort longtemps, mais bien sûr je l'avais totalement oublié. Nous avons déjà expérimenté, sous diverses formes, la plupart des états les plus marquants de notre vie alors que nous étions encore enfants ou adolescents. J'avais déjà expérimenté un état de panique très semblable alors que j'avais quinze ans, et d'autres états de panique, dans des circonstances différentes, par suite des diverses terreurs qui m'ont été infligées par l'éducation chrétienne.

Je m'étais mis à *sortir* très jeune, parce que je ne supportais à peu près plus rien de la vie ordinaire qui semblait être mon lot dans ce monde. Je détestais ma famille, et surtout mon père ; devoir le côtoyer *me donnait des boutons*. Le dimanche, je m'enfuyais à travers les rues désertées par le *repos dominical* vers le seul endroit où palpitait un peu de vie, une *boite de nuit* qui balançait par sa petite sono les *hits* des années cinquante, de la *soul* et quelques embryons de *rock n'roll*, une entrée vers un autre monde. C'était en principe interdit aux moins de seize ans, mais j'étais *en avance*

pour tout, je m'exprimais quasiment comme un adulte, et j'avais l'assurance des répliques *à propos* que j'avais acquise par des années de guerre constante contre la connerie familiale. Et là, je rencontrai une ravissante poupée blonde, une gamine comme moi, et bien entendu nous n'avons pas tardé à célébrer le miracle de cette rencontre inespérée.

Nous avions cependant un problème, celui de savoir comment *aller jusqu'au bout*. Ce n'était pas l'envie qui nous manquait, mais le temps et l'espace adéquats. Nous ne savions pas trop, dans notre inexpérience, comment résoudre cette question.

Un jour, un ami assez proche, libre-penseur et compagnon de petite débauche, me dit que mon amie nous avait arrangé un rendez-vous, ce dimanche, alors que ses parents étaient partis ; elle s'était même débrouillée pour chiper des capotes, un objet mystérieux dont l'usage était prohibé chez les chrétiens. J'étais évidemment au comble de l'excitation ; il me donna l'adresse, dans une certaine rue Daguesseau. Je ne connaissais pas cette rue, mais il y avait chez moi un plan de la ville joint à un calendrier des Postes qui résidait habituellement sur un coin de la desserte de l'armoire de la cuisine.

Etrangement, et pour la première fois, le calendrier ne se trouvait pas à sa place. Je commençai à la chercher, et ne le trouvai nulle part.

La panique commença à ce moment. Il aurait été simple de demander à ma mère, gardienne du foyer, où se trouvait le foutu plan, mais je me mis à paniquer, craignant qu'elle me demande pourquoi je voulais ce plan. J'aurais pu inventer un prétexte idiot, mais justement, le début de panique commençait déjà à m'obscurcir l'esprit. J'aurais pu lui demander où se trouvait la foutue rue Daguesseau, mais c'était pire. J'avais une peur panique d'être *découvert*. C'était un crime que je m'apprêtais à commettre, et plus que mon crétin de père, ma mère était la gardienne de la Loi.

C'était évidemment la Loi des Chrétiens, l'affreuse Loi juive agrémentée de l'amour du prochain, de la détestation du corps et de la haine de soi.

Quand l'heure fatidique du rendez-vous approcha, je courus vers le centre-ville dans la ville déserte, il y avait là une espèce de panneau publicitaire municipal agrémenté d'un plan de la ville. Et patatras, j'avais beau parcourir la chose de haut en bas et de long en large, il n'y avait nulle

part de rue Daguesseau. Là, je cédai complètement à la panique. Mon monde s'écroulait, comme il s'écroulera bien des années plus tard. L'excitation se renversa en panique et en désespoir. Et il n'y avait pas une seule personne en vue, à qui j'aurais pu demander de l'aide. J'étais perdu, sans boussole, au milieu du désert.

En fait, c'était très con : Daguesseau s'écrit d'Aguesseau, et ça se trouve dans les « A ». Le diable s'y était mis, sans doute. L'absence du calendrier que j'aurais pu étudier tranquillement, plus l'absence sur le plan, c'est trop beau pour être vrai.

Mon amie pleura, et ne voulut plus jamais me voir. Je tombai *au trente-sixième dessous*. On ne se remet jamais vraiment de ce genre d'histoires. Certaines histoires, avant, l'ont préparée, et certaines histoires, par la suite, ne demandent qu'à la répéter. Pour faire joli, on appelle ça le *destin*. Depuis le mythe d'Œdipe, qui tue son père et épouse sa mère, le destin tragique est lié au *crime*. Reste à savoir qui, dans la réalité, sont les véritables criminels.

J'aurais voulu dormir. Je savais bien que j'avais besoin de forces, que la situation exigeait que je dispose de toutes mes capacités. Mais je n'y arrivais pas. J'étais obsédé par cette insupportable absence, et par le moment de notre séparation. Elle avait pleuré. C'était forcément lié à moi, mais je ne savais pas comment. Comme le disent ceux qui croient à un Dieu infiniment bon, et croient qu'ils sont forcément coupables de l'origine du mal, sans savoir ni pourquoi ni comment : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? » Il fallait une cause à l'horreur, et je ne pouvais la connaître ; j'étais très loin, à ce moment, de pouvoir même deviner son existence, et il me faudrait par la suite des années pour reconnaître sa face hideuse. Je ne pouvais que penser que c'était *ma faute*, ainsi qu'on me l'avait appris à coups de baffes *bien méritées*.

Donc je ne dormais pas. La privation de sommeil est utilisée par les tourmenteurs modernes comme un moyen efficace de *casser* les personnalités et les défenses, rendre les gens incapables de résister. Que de plus en plus de gens, dans nos sociétés baignées de médias, ne puissent plus dormir, n'est pas dû à un malaise qui leur serait propre, mais au fait qu'ils sont, sans le savoir, et sans savoir comment, tourmentés par des tourmenteurs invisibles, qui leur perfusent en permanence, dans les médias, par les lois, qu'ils sont coupables d'être racistes, antisémites,

intolérants, stupides, dépassés, fascistes, pollueurs, sexistes, *fermés*, haineux, ce n'est qu'un échantillon, la liste est immense et s'accroît tous les jours.

Mais j'étais loin de pouvoir réfléchir, prendre de la distance. Tout au contraire, la torture amplifiait à chaque instant cette sensation terrible, d'un monde insaisissable, dans lequel tournait en boucle, infiniment, la même question : pourquoi ? Rien, dans ce que j'avais appris, dans ce que je connaissais, ne permettait d'avoir le moindre indice sur cette question. Comment pouvait-elle ne pas revenir, même un instant, si elle avait un problème ? Ça n'avait aucun sens. Je n'étais même pas sûr de la revoir. J'étais terrifié par cette idée. J'étais en pleine panique.

Dans mon illusion, nous vivions dans un monde *libre*, puisque c'est ainsi que ce monde se définissait. Nous avions été *libérés* en 1945, et j'étais donc un enfant de la *Libération* et des *lendemains qui chantent*. Le mal et l'esclavage avaient été détruits avec l'empire totalitaire nazi, fondé sur la *haine raciale* source de tous les maux, et nous respirions tous joyeusement l'air de la *Liberté*, sous la direction éclairée et bienveillante du grand peuple *libérateur*, les Américains, qui nous avait sauvé de l'horreur. Donc, si Shana, magnifique enfant de la *libre* Amérique, ne revenait pas, c'était forcément de sa propre volonté. Je l'avais fait pleurer, et elle ne revenait donc pas. Elle ne reviendrait peut-être jamais.

Je ne pouvais imaginer un seul instant que tout ce que j'avais appris de l'Amérique *libératrice*, de la distribution hollywoodienne des rôles des bons et des méchants, n'était qu'illusions et machinations. Et même, comme je le comprendrai bien plus tard, des machinations criminelles.

Je devais donc avoir fait une erreur, une faute, quelque part. Mais je n'arrivais pas à voir *où*.

Je n'étais qu'un Européen ordinaire, tout comme l'était Shana. Nous étions beaux et sensibles, mais nous avions été gavés des mêmes propagandes que tous nos pareils. Et, malgré toute ma culture acquise dans les bibliothèques et les encyclopédies, le moindre indice qui m'aurait permis de voir la réalité autrement qu'à travers ma carte mentale ordinaire était resté dissimulé. Les textes qui auraient pu m'éclairer étaient tout simplement inaccessibles, et seulement connus de minuscules groupes de dissidents.

Je n’étais même pas capable, bien sûr, d’imaginer que quoi que ce soit était dissimulé ; si j’avais pu le faire, même minimalement, j’aurais pu reprendre un peu pied dans la réalité, déceler le début d’une piste. Mais il n’y avait qu’un vide sidéral et sidérant. Sans carte fonctionnelle, il n’y avait plus rien.

Ce qui s’était exprimé dans les larmes et la fuite de Shana était *innommable*, au sens propre, il n’était pas possible de lui donner un nom. L’innommable détient les clés du pouvoir total. Ce dont on ne connait pas les contours ne peut être ni nommé, ni combattu. C’est pourquoi dans les religions terroristes le nom de Dieu ne peut être prononcé. Cette pratique de pouvoir archaïque est reprise par la maçonnerie, qui a fait le plus grand secret du nom de son Dieu ; pourtant cette secte plus judéo que judéo-chrétienne se prétend moderne et éclairée, voire carrément *illuminée*. Mais, poursuivant l’œuvre incessante des cabalistes, son objectif est toujours le pouvoir. Dans le monde du *politiquement correct* contemporain, il devient impossible de simplement nommer certains groupes, ethniques ou religieux, qui sont devenus *innommables*. Le règne de l’innommable s’étend tous les jours. Allez, souriez, c’est le *monde libre*.

Dans les moments de confusion, j’avais l’habitude de tirer le Yi King (*I Ching*, en anglais). J’avais commencé à tirer les cartes du Tarot divinatoire depuis assez longtemps, et je m’étais découvert un petit talent pour ce jeu. Les cartes peuvent donner d’excellentes informations sur le futur, mais sont totalement intégrées dans l’univers mythique et symbolique de l’Occident, mixture complexe de traditions locales anciennes et de christianisme imposé. Le Yi King est très différent. Il est très ancien, parmi les plus anciens livres du monde, et totalement autochtone ; il suit une logique strictement binaire et est extrêmement cohérent. Le Yi King n’utilise des symboles que pour se référer à des choses et évènements concrets ; si vous êtes dans une situation *innommable*, consultez le Yi-King, il vous la nommera sans détour. Un Chinois disait qu’il *prend le pouls du monde*. C’est un livre de diagnostics, clairs et précis. Tout ceci étant dit, l’utiliser ou pas, croire ou ne pas croire à l’exactitude de ses diagnostics, *c’est comme pour tout*, c’est une question d’affinités.

Pendant cette nuit, je tirai plusieurs fois le Yi King. Cette nuit où je me débattais dans un vide effrayant, je tirai à répétition le pire signe du livre,

un signe que je n'avais jamais tiré : *Ming Yi*, l'obscurcissement de la lumière (l'intelligence blessée).

> « Le soleil s'est abîmé sous la terre et est obscurci. Le nom de l'hexagramme signifie littéralement : « la lumière blessée », et les lignes de l'hexagramme font référence à des blessures. Un homme ténébreux est en position d'autorité, et blesse l'homme sage et avisé. »

> « La lumière s'est enfoncée dans la terre : image de l'obscurcissement de la lumière. C'est ainsi que l'homme noble vit avec la grande multitude : il voile son éclat et pourtant demeure lumineux »

> et aussi : « On se trouve dans le voisinage du chef de l'obscurité et l'on découvre ainsi ses pensées les plus secrètes. On se rend compte par là qu'il n'y a plus d'amélioration à espérer et l'on est en mesure de quitter le lieu du malheur avant que celui-ci n'éclate. »

C'est peu dire que le diagnostic était catastrophique.

Juste après la découverte d'Eve, d'Aphrodite, de la nature dans toute la grâce de sa nudité et de sa simplicité, le contrecoup n'avait pas tardé. L'éblouissement m'avait conduit à l'aveuglement. Vieille histoire.

Il faut que je fasse une petite explication de la manière dont le Yi King considère le monde. Elle est fort simple. A la base, elle est binaire : tout comme il existe un haut et un bas, le ciel et la terre, la clarté et l'obscurité, il existe des êtres supérieurs et des êtres inférieurs. On est là évidemment très loin du : « les derniers seront les premiers » brandi comme ultime attrape-gogos par un terroriste paranoïaque juif il y a environ deux mille ans, ou de la « Déclaration Universelle des Droits de l'Homme » qui prétend exterminer toute discrimination. Il existe selon la très ancienne sagesse du Yi King, qui puise à la même source que le naturalisme taoïste, un ordre naturel paisible et fécond dans lequel les hommes supérieurs sont au sommet, et un désordre chaotique quand les hommes inférieurs sont au pouvoir. D'après ce livre, le passage de l'ordre au désordre, et vice-versa, est cyclique. C'est quand les hommes inférieurs sont au pouvoir qu'ils deviennent *mauvais* ou *obscurs*. La raison en est qu'ils ne peuvent parvenir au pouvoir que par la traîtrise et par le mensonge. Un monde basé sur le mensonge, la rapine et la terreur devient nécessairement chaotique. C'est un diagnostic qui peut s'appliquer, de manière générale, à l'ensemble de l'Occident d'aujourd'hui, bien qu'il y ait quelques ilots de résistance.

Pour schématiser, le Yi King utilise comme base de sa description du monde et de la société l'inégalité, de manière binaire : il y a en tout un supérieur et un inférieur, le ciel et la terre, le *yang* et le *yin*, le créateur et le réceptif, le fort et le faible, etc. C'est un simple fait d'observation : dans la nature en général, et chez les humains en particulier, l'inégalité est partout. Dans le Yi King, le *bien* et de *mal* sont des états de fait : si le monde est bien ordonné, c'est-à-dire si les hommes supérieurs dominent, l'harmonie règne et il n'y a pas de conflits ; chacun est à sa place, et c'est le règne du *bien*. Si, par décadence, laisser-aller, ou par ruse, les inférieurs réussissent à se saisir du pouvoir, ils deviennent *mauvais* et le monde devient mauvais lui aussi, la corruption s'étend à tous. Dans le monde *moralisé* par le judéo-christianisme et ses avatars *progressistes*, les conceptions de l'égalité et du bien et du mal sont totalement différentes. Les humains sont prétendus *égaux* quelles que soient leurs différences réelles, et les notions de *bien* et de *mal* dépendent de la soumission à cette idée d'égalité ; ceux qui promeuvent toutes les formes d'égalité, y compris les plus aberrantes, sont dit *progressistes*, et ceux qui osent encore *discriminer*, c'est-à-dire voir les différences et en tenir compte, sont dits *fascistes*. Par rapport au système chinois, ce système *marche sur la tête* ; et toujours en se référant à la pensée chinoise, il ne peut avoir été institué que par des êtres inférieurs, menteurs et mauvais. Dans la commission pour l'établissement de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, présidée par la fanatique Eleanor Roosevelt, le seul membre qui ait protesté contre l'évident côté antinaturel, oppressif et totalitaire, ou globalement *mauvais*, de la chose était chinois. La Chine était pourtant à l'époque considérée comme sous-développée, et aurait pu profiter largement de ces *droits*, ce qu'elle n'a pas fait, contrairement aux zones les plus arriérées de la planète.

J'étais à cette époque très loin de saisir la prégnance du mensonge et du mal dans notre monde ; ils n'avaient pas encore atteint leur plein développement, mais ils étaient bien présents, et j'en avais un avant-goût.

Une lueur, d’espoir ?

Le lendemain, après une nuit sans sommeil, épuisé par l’obsession, je retournai au village. Je ne pris même pas mon sac de plongée, ce qui ne m’était pas arrivé depuis des années. Et j’allai sur la place du village, à l’endroit où elle m’avait quitté, attendant, attendant, attendant encore, ne sachant que faire d’autre.

Disjoncté. Déboussolé. En panne.

L’attente était, en elle-même, un supplice. Un vide angoissant. Sans elle, le monde ne vibrait plus. Et cette fatigue, aussi, qui me taraudait ; toutes mes fonctions vitales étaient comme en suspens, suspendues au-dessus du vide.

Je n’ai jamais su attendre. Quand je suis forcé d’attendre, je suis toujours tenté de m’enfuir, ce que je fais souvent. C’est une des bizarreries de mon comportement, et ce n’est que récemment que sa cause est réapparue à la surface de ma mémoire. J’avais bien le souvenir que mon cher père, cet excellent chrétien, empli de l’amour de Dieu et des étrangers, et de haine pour lui-même et ses proches, me torturait quand ma chère mère, excellente chrétienne, s’absentait et lui laissait ses enfants pour aller répandre la Parole de Dieu chez les brebis égarées. Mais j’avais oublié le scénario exact. Pour éviter de laisser des traces qui auraient alerté ma béate mère, même perchée au haut de sa dévotion, ce sadique avait inventé un supplice *maison*. Il s’agissait de me mettre dans un escalier froid et sombre, debout, les mains sur la tête, avec l’interdiction absolue de bouger, sous la menace de sévices encore pires. Je tournais le dos à la porte ouverte, et le plaisir du pervers était de venir vérifier en catimini si j’avais bougé, espérant me surprendre, puis, quand tous mes muscles hurlaient de fatigue, quand je craquais, au bord de l’évanouissement, il pouvait alors, suprême plaisir, m’humilier de ma *faiblesse*, se régaler de la rage impuissante et des pleurs que j’avais du mal à étouffer, et me faire sentir le poids de sa bonté et sa magnanimité, à ne pas écraser un ver de terre comme moi. Le tout agrémenté d’une promesse de me tuer si je disais un seul mot à ma mère. Voilà pourquoi toute attente provoque chez moi un état de profond désespoir ; cela, Shana ne pouvait évidemment pas le savoir.

Enfin, après une attente infinie, suivant une attente infinie, elle surgit, en courant, de la ruelle par laquelle, la veille, elle était partie. L'extase revint instantanément, et je me remis à vivre. Je me levai d'un bond, la serrai dans mes bras, et nos lèvres se mêlèrent, simplement, passionnément, comme si nos corps n'avaient jamais été séparés. Et nous restâmes ainsi, enlacés, un long moment. Nous nous écartâmes, et je la regardai. Elle, l'unique.

« Je sais ce que tu veux »

« *I know what you want, » :* « Je sais ce que tu veux, » dit-elle.

« *What?* » : « Quoi ? »

J'étais extrêmement surpris, qu'est-ce que ça voulait dire ?

« *What do you mean?* » : « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Elle alla s'asseoir. Je la suivis.

« *I felt it, you had a hard on.* » : « J'ai senti que tu bandais. »

« *Sure, »* : « Bien sûr, » dis-je. « *What do you mean? »* : « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Elle ne répondit pas.

« *Do you mean that I just want to fuck you? »* : « Tu veux dire que je veux juste te baiser ? »

J'étais atterré. Je ne m'attendais pas du tout à une telle remarque. Comme si elle savait ce que je voulais. Bien sûr je bandais, j'ai d'excellents réflexes, merci, mais tout ce temps où elle n'était pas là, je ne désirais qu'une chose, sa présence ; le sexe n'était pas du tout un problème pour moi ; je n'y songeais même pas, face à l'urgence de l'absence. Je n'avais pas le moindre doute sur la qualité amoureuse et donc sexuelle de notre relation, ce qui posait problème était son absence.

« *I want to live with you, share with you, I love you – who do you think I am?* » : « Je veux vivre avec toi, partager avec toi, je t'aime – qui crois-tu que je suis ? »

Elle sembla un instant interloquée, comme si ce que je lui disais provenait d'un espace qui lui était inconnu.

« *Excuse me,* » : « Excuse-moi, » dit-elle.

« *To have a hard on is just natural, I love you, I feel your body and I have a hard on… it is just natural – you don't feel anything?* » : « Avoir une érection est juste naturel, je t'aime, je sens ton corps et j'ai une érection… c'est juste naturel… tu ne ressens rien ? »

J'étais de plus en plus stupéfait.

« *Yes, I do,* » : « Si, » dit-elle, mais presque avec réticence.

« *You don't need to look for cocaine – we found some,* » : « Tu n'as pas besoin de chercher de la cocaïne – on en a trouvé, » dit-elle, abruptement.

Elle m'imaginait à son service, à sa dévotion, remuant ciel et terre pour lui trouver sa coke. Elle ne semblait pas imaginer que ce n'était pas du tout *mon genre*, même si c'était celui de tous ses adorateurs. Je n'avais aucune idée de l'endroit où ils avaient pu trouver de la cocaïne – aujourd'hui je sais que c'est Jean-Pierre, le respectable *dentiste français* de l'île, en vacances six mois par an, qui leur a fourni. Mais surtout, elle en avait sûrement pris – et dans l'extase retrouvée de sa présence, je ne notai pas les signes du monde *cool* dans lequel elle s'était replongée. Elle était différente de la veille, mais je ne le percevais pas clairement. L'emprise de ses *amis*, à travers la coke, était invisible, mais bien présente.

Son « *I know what you want* », qui s'adressait à moi comme si j'étais un client de sa boutique, montrait bien qu'elle venait d'un monde *cool*, sans émotions, un monde de pouvoir et de calculs marchands. Elle venait d'y passer vingt-quatre heures, des heures qu'elle aurait dû passer avec moi, des heures irremplaçables, qui auraient un poids terrible dans notre histoire.

Ce monde, c'était celui des magazines érotiques, puis de la pornographie, un monde où elle s'était intégrée en quelques mois, parce que son extraordinaire beauté et son charme ne suffisaient pas, il fallait aussi qu'elle accepte les codes de la vénalité et du commerce pour devenir une *pornstar* ; dans ce monde les humains sont agités par des besoins matériels et le sexe n'est qu'un service comme un autre, mais plus cher. Dans un monde marchand, les êtres sont des objets qu'on peut évaluer selon divers systèmes ; dans le monde *libéral*, ces objets sont libres, c'est-à-dire qu'il se vendent eux-mêmes *librement*.

Mais cela ne m'affectait pas. L'euphorie de sa simple présence était telle qu'elle aurait pu me dire à peu près n'importe quoi, sans que cela l'altère. Sa longue absence disait le contraire, mais il me semblait toujours que rien ne pouvait nous séparer.

Malgré la coke qu'elle avait sans doute pris, et comme dans un autre espace, la vibration, la même vibration, absolument inchangée, était toujours présente. Je ne vibre pas seul, d'ailleurs je crois que personne ne vibre vraiment seul. Illusion ? Je ne sais, mais il me semble qu'il existe tout un ensemble de perceptions subtiles qu'il est absolument impossible de simuler, et celle-là ne vibre certainement pas sur commande, il y faut une présence réelle.

Les êtres vivants communiquent de bien d'autres manières que la parole, et de bien plus profondes. Il y a un monde de sensations, d'émotions, d'images, de rêves que nous partageons, et cela, au-delà même de la barrière des espèces. Certains appellent ce monde le monde des *formes*. On l'appelait parfois le monde des *âmes*. Notre rencontre, la veille, ce coup de foudre, était une rencontre de deux êtres beaux, intelligents et sensibles, mais cela ne dit rien de l'infinie sensation extatique qu'elle a déclenché. C'est que nous baignons dans un océan de forces puissantes et profondes, qui vont bien au-delà de notre espace et de notre temps. Et les mots ne servent à rien à ces courants, qu'à les déformer ou les brimer.

Je ne sais si cela est arrivé à d'autres, ou s'ils l'ont remarqué, mais j'ai parfois vu des femmes s'arrêter dans leur marche, se retourner et venir vers moi quand je suis dans un endroit public comme un café, alors même qu'elles ne pouvaient, physiquement, m'avoir vu ; mais elles m'avaient *senti*. Et une fois, une seule à ma connaissance, je me suis trouvé inexplicablement attiré vers un café où se trouvait une femme, alors que j'étais de l'autre côté d'une large rue ; et je n'avais pas vu cette femme ; je ne savais pas d'ailleurs que j'étais attiré par une femme, j'étais juste attiré par ce café où je n'avais aucune intention d'aller, ayant d'autres choses à faire. Quand j'entrai dans le café, elle était assise et me tournait le dos, mais je la remarquai, sa sensualité émanait de tout son être. Elle sentit, elle aussi, très vite ma présence, se retourna et alla vers moi ; elle était très belle. On dit que les femmes ont une mystérieuse *intuition*. Et si c'était une sensibilité particulière à des phénomènes que les mâles perçoivent moins ?

Des scientifiques ont tenté d'expliquer ces phénomènes par les phéromones, des molécules hormonales dont nous laissons des traces et que d'autres peuvent sentir inconsciemment ; cela nous assimile, en gros, à des papillons qui peuvent effectivement détecter une femelle de très loin grâce à leurs cellules olfactives. Mais nous aurions besoin d'une explication plus globale. Par exemple, les dauphins n'ont pas de cellules olfactives que je sache, mais il y a des phénomènes d'attirance très forte entre dauphins et humains de sexes dits *opposés*. Les possibilités d'accouplement entre humains et dauphins sont pourtant, physiquement, quasiment nulles, ce qui nous rapproche est nos énormes cerveaux. J'ai un jour plongé en apnée en Bretagne, dans un endroit très sauvage, réputé parce qu'une dauphine solitaire, fait très rare pour cet animal extrêmement sociable, y avait établi son territoire. Elle venait, dit-on, quand les plongeurs tapaient sur leur bouteille ; comme je n'avais pas de bouteilles, mes chances de rencontre étaient faibles. Mais soudain, je vis une masse immense surgir dans mon champ de vision, très limité à cet endroit battu par les vagues, foncer vers moi et me frôler, comme pour jouer. Après mon premier instant de stupeur, elle vint se glisser délicatement à côté de moi, sa tête presque contre la mienne, et je plongeai plusieurs fois avec elle. Ce qui se passait alors était tout à fait extraordinaire ; je ressentais une vibration, et je ne pouvais m'y tromper, c'était une vibration amoureuse, une vibration du même genre que celle que j'ai éprouvé, très fortement avec Shana, mais aussi les rares autres fois où j'ai été vraiment amoureux. Et je dois dire, la vibration avec cet énorme animal était forte. Et elle avait aussi senti ma présence, sans doute d'assez loin ; je n'avais pas eu besoin de l'appeler. Des amis m'ont aussi raconté que, chez les peuples qui sont peu impliqués dans la civilisation, certains peuvent très bien *sentir* les présences à des distances parfois assez élevées.

Des phénomènes comme la télépathie sont indépendants de l'espace ; ils sont donc assez probablement vibratoires, mais les phénomènes vibratoires que connait la physique sont tous fortement atténués par la distance, et la transmission à grande distance nécessite de hautes énergies. La télépathie utilise donc un autre canal que les canaux physiques connus, probablement des phénomènes quantiques, qui sont indépendants de l'espace, mais tout cela est encore très flou. Ces phénomènes sont en tous cas extrêmement précis, et très sélectifs ; contrairement à la femelle papillon, ou humaine, qui balance ses phéromones dans l'espace,

accessibles au tout-venant, les systèmes d’attirance et de télépathie connectent, sans qu’ils le sachent, des gens qui sont, comme on dit, *sur la même longueur d’ondes*.

Ce qui palpitait sans discontinuer, imperturbablement, entre Shana et moi, était une vibration ; c’était très puissant, extatique, et ça n’avait pas de nom. C’était probablement du même genre que la *radiance* qu’évoque Shana dans son petit poème. Certaines personnes très sensitives, comme les médiums, sentent aussi chez moi une *radiance*, dont contrairement à Shana, je n’ai pas vraiment conscience. Une médium que j’ai contacté a utilisé exactement le même terme à mon propos, en évoquant la période où j’ai rencontré Shana, j’étais « *a very radiant person* », une personne très *radiante* (ce mot est peu utilisé en français, on utilise « radieux », qui a un sens moins actif). Le *coup de foudre* et la *radiance* sont un peu dans la même classe de phénomènes, à peu près tous ignorés par la science moderne qui ne veut y voir que des fantasmagories générées par le psychisme, ce qui est une manière de ne pas traiter le sujet.

La seule analogie qui existe à ma connaissance entre le coup de foudre, la radiance et le monde physique ordinaire est celle du *magnétisme*. Tout se passe comme si le coup de foudre puissant était créé par la rencontre de deux magnétismes de puissance égale et de force contraire, qui s’attirent irrésistiblement comme les pôles contraires de deux aimants. C’est d’ailleurs aussi cohérent avec la kyrielle de *coups de foudre* de moindre importance que génère la présence d’êtres dotés d’un magnétisme intense : tous les partenaires de Shana, pourtant de gros pervers cyniques, tombaient invariablement amoureux d’elle, probablement à leur grande honte, de même que je collectionne les coups de foudre de moindre importance avec tout ce qui bouge autour de moi, fillettes, femmes et même homos. Et cela, totalement indépendamment de ma volonté ; en réalité, aussi incroyable que cela puisse paraître, c’est une des raisons pour lesquelles je sors très peu – l’autre étant ma tendance à la paresse, mais c’est en quelque sorte lié.

L’argent, le sexe, et autres commodités

Si j’étais encore dans le ravissement de la présence de Shana, elle avait sans doute pris de la cocaïne, ou plutôt, elle avait été prise par la cocaïne donnée par ses amis. La cocaïne a bien d’autres effets que de faire maigrir,

elle est un anesthésique et neutralise les émotions, tout en développant chez ses adeptes une illusion de plaisir, d'inaccessibilité et de contrôle ; les shamans, qui ne sont pas coupés du monde des âmes, disent que les substances sont des esprits, et que ces esprits puissants cherchent à contrôler les humains qui les utilisent sans discernement. Je ne crois pas beaucoup à cette théorie, les drogues ne viennent pas d'elles-mêmes faire vibrer nos cerveaux, elles sont toujours fournies par d'autres humains, et, très souvent sans doute, dans un but de contrôle. Derrière ce qu'on appelle généralement un *esprit*, il y a toujours le fantôme des humains qui l'ont conçu.

« We have to speak, » : « Il faut que nous parlions, » dit-elle.

« *O.K.*, » dis-je, « *what about?* » : « de quoi ? »

« *Us, »* : « Nous, » dit-elle. « *Do you have money?* » : « As-tu de l'argent ? »

De l'argent ? Qu'est-ce que « nous » avions à voir avec l'argent ? C'était totalement inattendu. Et c'était la première fois qu'elle parlait de « nous ». Comment ce « nous » pouvait-il avoir un rapport quelconque avec le fait que j'aie de l'argent ?

« Yes, I get enough money to live, I have a great life, without a lot of money – I get the nature, the sea, the sun, a nice place, and most important, freedom… I have more money than I need, life is cheap here. Why? »

« Oui, j'ai assez d'argent pour vivre, je vis très bien, sans beaucoup d'argent – j'ai la nature, la mer, le soleil, et surtout, la liberté… J'ai plus d'argent que nécessaire, la vie est bon marché ici. Pourquoi ? »

« *We need a lot of money.* » : « Nous avons besoin de beaucoup d'argent, » dit-elle.

« *Why? »* : « Pourquoi ? » demandai-je, surpris.

« For me to be allowed to come with you, » : « Pour que j'aie la permission de venir avec toi, » dit-elle.

« To come with me? » : « Venir avec moi ? » « *Money to come with me?* » : « De l'argent pour venir avec moi ? » J'étais de plus en plus stupéfait. « *I don't understand, why?* » : « Je ne comprends pas, pourquoi ? »

« *It's my friends,* » : « C'est mes amis, » dit-elle. « *They want money to allow me to come with you.* » : « Ils veulent de l'argent pour me permettre de partir avec toi. »

Il fallait qu'elle répète, ça avait du mal à m'entrer dans la tête.

« *How much money do they want?* » : « Combien veulent-ils ? », demandai-je, toujours interloqué.

« *A lot,* » : « Beaucoup, » dit-elle, sans préciser.

Je me trouvais encore une fois réduit à néant, parce que je n'avais pas l'argent nécessaire pour qu'elle « vienne avec moi ». Jamais je n'aurais pu imaginer une chose pareille ; c'était comme si tout l'être que j'étais et que j'avais patiemment élaboré, un être beaucoup plus libre que l'ordinaire, et qui était amoureux d'elle, n'était rien, inutile, impuissant, comme si sa seule fonction utile était de disposer d'argent. C'était une impression terrible, et c'était la seconde fois que décidément, je n'étais pas, dans ce qu'elle disait, la bonne personne, « *the right man in the right place* ». Hier, j'aurais dû accepter de me vendre dans du porno, aujourd'hui j'aurais dû accepter certaines propositions alléchantes pour me faire plein d'argent. Mais si je m'étais compromis, j'aurais sans doute perdu ce qui faisait ma force, et ce qui sans doute l'attirait comme bien d'autres, ma liberté, qui est plus rare que l'argent qui circule entre maîtres et esclaves.

« *But why do they ask for money?* » : « Mais pourquoi ils réclament de l'argent ? », dis-je.

« *I signed many contracts.* » : « J'ai signé plusieurs contrats. »

« *So what? Let's go to a judge, that's it.* » : « Et alors ? On va voir un juge, et c'est tout. »

« *We can't go to a judge. They will kill us.* » : « Nous ne pouvons pas aller chez un juge. Ils vont nous tuer. » « *He told me: I want to see him, only with the money in his hand.* » : « Il m'a dit : Je veux le voir, seulement avec l'argent dans sa main. »

Nous tuer ? Pour de l'argent ?

« *They shout on me because I don't want to do my job.* » : « Ils me crient dessus parce que je ne veux pas faire mon travail. »

« *So what?* » : « Et alors ? », dis-je, » *You don't want to do your job, you don't do it. Nobody can force you to do something you don't want.* » : « Tu ne veux pas faire ton travail, tu ne le fais pas. Personne ne peut te forcer à faire quelque chose que tu ne veux pas faire. »

« *I want to do my job only with you, but they refuse,* » : « Je ne veux faire mon boulot qu'avec toi, mais ils ne veulent pas, » dit-elle.

« *Do your job with me?* » : « Faire ton boulot avec moi ? » « *How can I do a job I never did?* » *:* « Comment je pourrais faire un travail que je n'ai jamais fait ? »

« *You did it many times – You are good at it - I know it.* » : « Tu l'as fait souvent – tu es bon pour ça - je le sais. »

J'étais encore interloqué – « *OK, you know it better than me – I don't know what this job is.* » : « OK, tu le sais mieux que moi – je ne sais pas ce qu'est ce boulot. » « *But why do your friends don't want me?* » : « Mais pourquoi tes amis ne veulent-ils pas de moi ? »

« *You are not a professional,* » : « Tu n'es pas un professionnel, » dit-elle.

« *Sure not – I am not a professional.* » : « C'est sûr – je ne suis pas un professionnel. »

« *But you could do it.* » : « Mais tu pourrais le faire. »

« *So what's the problem?* » : « C'est quoi le problème, alors ? »

« *You are not circumcised.* » : « Tu n'es pas circoncis »

Là je faillis en tomber à la renverse.

« *How do they know that?? And why to be circumcised to do a job??* » : « Comment le savent-ils ?? Et pourquoi faut-il être circoncis pour faire un travail ?? »

« *It's that job.* » : « C'est ce travail. »

Je cherchai à comprendre. Ça me prit un bon moment pour trouver une raison d'être circoncis pour faire son « job ».

« *Are they Jews?* » : « Ils sont Juifs ? »

« *Yes,* » : « Oui, » murmura-t-elle.

« *I have nothing against Jews,* » : « Je n'ai rien contre les Juifs, » dis-je.

C'était la phrase fétiche, le mantra, que chacun répète, sans même s'en rendre compte, tout comme le chrétien répétait le « *vade retro, satanas* » pour se protéger de la *tentation*. C'est une phrase qui nous prémunit contre la tentation du Mal. Suite à une intense propagande traumatisante, infligée dès l'enfance, avoir quoi que ce soit, même l'ombre d'un doute, *contre les Juifs*, est le pire du pire de l'horrible *haine raciale*. C'est à peu près comme, dans les temps anciens du christianisme fanatique, oser *douter* de Dieu ou de son existence ; la moindre critique *antisémite* est blasphématoire, vous voue aux gémonies, vous jette en enfer, et il s'agit d'un nouveau fanatisme, tout aussi infernal que l'ancien, ou encore pire.

Une horreur sacrée a été construite autour de la personne des Juifs, *victimes* innocentes des immondes *nazis*, et toute contestation est un blasphème, un terrible péché qui attire les foudres de l'Enfer et de la vindicte publique. Ce n'est que beaucoup, beaucoup plus tard, hélas, que je comprendrai que cette horreur sacrée est une couverture, et qu'elle cache de sacrées horreurs, très réelles celles-là.

L'heure n'était pas à se défendre contre les *amis* juifs, et encore moins à les attaquer. C'était moi qui étais encore en faute, on pourrait dire, comme d'habitude. Je n'avais pas voulu faire de porno, je n'avais pas énormément d'argent, et en plus, je n'étais pas circoncis, ni Juif. L'accumulation de mes tares devenait phénoménale.

Mais quand même, je n'acceptais pas ce nouveau coup. Il y avait quand même une chose que je savais, d'expérience, et pour avoir connu quasi clandestinement de jeunes Juives qui se cachaient pour me voir, c'est que la circoncision est une catastrophe pour la sexualité. Qu'elle soit aussi une catastrophe psychique était hors de mes perceptions à l'époque, mais en ce qui concerne la sexualité, il n'était pas possible de me leurrer.

« I am sorry, but circumcised people are awful lovers. They hurt women, most of the time, because they don't get any sensitivity. I had a German friend, a girl, who lived with a Jew – a very rich guy – and always complained that she was hurt during sex. And worse, her Jewish female psychoanalyst was telling her that it's normal for a woman to suffer during sex, and that all women simulate pleasure. How stupid! »

« Je suis désolé, mais les circoncis sont des amants horribles. Ils blessent les femmes, parce qu'ils n'ont pas de sensibilité. J'ai eu une amie allemande qui vivait avec un Juif – un type très riche – et qui se plaignait toujours d'avoir mal pendant les rapports sexuels. Et pire, sa psychanalyste juive lui disait que c'était normal, et que toutes les femmes simulent le plaisir. Quelle connerie ! »

Et encore :

« A Jewish doctor in a hospital once tried to persuade me to be circumcised, but I refused and told him that it was very satisfying as it was. He was furious, and all the nurses around pissed laughing. »

« Un docteur juif dans un hôpital essaya une fois de me persuader de me faire circoncire, mais je lui répondis que ça marchait très bien comme ça. Il était furieux, et toutes les infirmières étaient mortes de rire. »

Le docteur qui voulait me circoncire d'autorité avait décrété que je *bandais courbe*, et que c'était selon lui un défaut ; je l'avais consulté parce que j'avais eu une petite déchirure sur le frein, et une espèce de petite verrue, nommée « crête de coq », s'était développée sur la déchirure, et me gênait, esthétiquement parlant. J'avais suscité l'irritation du docteur quand il m'avait demandé comment j'avais attrapé ça, et que je lui avais candidement raconté la petite histoire : que j'avais baisé plusieurs fois avec une Juive, qui n'avait pas le moindre orgasme, ni même le moindre frémissement, que ça m'avait énervé, que je m'étais bêtement acharné pour la faire jouir, ce qui avait finalement occasionné la petite déchirure, et j'avais conclu qu'on ne m'y reprendrait plus ; cette fille, en réalité, n'aimait que se faire enculer, par son amant habituel, un Juif. Le docteur enragé, dont je n'avais pas cherché à savoir s'il était ou non juif en allant le consulter, n'y voyant aucune espèce d'importance, voulait absolument me faire porter le poids de la faute, et ne connaissait qu'un moyen de me guérir, me trancher le prépuce. Je l'avais trouvée un peu raide, pour tout dire.

Cela m'amusait, sur le moment. Je ne savais pas que j'avais échappé au docteur, mais que nous n'échapperions pas si facilement aux *amis* de Shana. En fait, nous touchions là le cœur de la haine, l'inextinguible haine du mutilé pour l'humanité, mais cette haine n'était pas quelque chose que j'étais autorisé à voir.

Nous n'en étions pas là. Nous avions juste un petit problème avec ses *amis*. Ils voulaient qu'elle fasse un *travail*, elle voulait bien le faire, mais seulement avec moi, et ils ne voulaient pas. Ça ne semblait pas la fin du monde.

« *Just leave them, come in my house, fuck them.* » : « Tu n'as qu'à les quitter, viens chez moi, dans ma maison, qu'ils aillent se faire foutre. »

« *I can't, they will kill us if I go.* » : « Je ne peux pas, ils vont nous tuer si je pars. »

« *Kill us? Here? It's impossible.* » : « Nous tuer ? Ici ? C'est impossible. » « *They will not even find us – they will not find my house.* » : « Ils ne vont même pas nous trouver – ils ne vont pas trouver ma maison. »

« *They will find us.* » : « Ils vont nous trouver. »

« *How can they know that?* » : « Comment peuvent-ils savoir ça ? »

Elle ne répondit pas. Ses *amis* semblaient vraiment disposer d'un pouvoir hors du commun.

Je n'y croyais évidemment pas. Comment pourraient-ils nous tuer, sur une petite île, sans qu'immédiatement tous mes amis grecs soient au courant ?

« *It does not make sense,* » : « Ça n'a pas de sens, » dis-je. « *It's impossible. The Greeks know everything that happens here – nobody can kill us.* » : « C'est impossible – les Grecs savent tout ce qui se passe ici. Personne ne peut nous tuer. »

« *I am too afraid,* » : « J'ai trop peur, » dit-elle.

Elle souriait, en disant cela. Nous étions toujours dans le ravissement de notre présence. Nous étions simultanément dans deux mondes, il y avait un monde de mots, dans lequel elle disait avoir peur, et un monde sans mots, où la peur n'existait pas. Quand on sent la peur, l'émotion créée par une menace, on peut réagir à cette menace, que ce soit par la fuite ou par l'agression. Mais là, nous ne sentions rien de ce genre. Je savais juste, avec certitude, qu'il était impossible de nous tuer sur mon île. Mais elle ne semblait pas vouloir m'entendre. Sa croyance dans la capacité de ses *amis* à nous tuer était totale. Je ne pouvais pas lutter contre cela, et c'était une impression assez effrayante. L'inquiétude, l'incompréhension, la torture de

la nuit se muaient en une espèce de désespoir, comme si une menace, sourde, imprécise, faisait tenir nos vies à un fil.

Cette certitude profondément ancrée dans Shana est la copie exacte d'une instruction fondamentale implantée dans la conscience des victimes du programme de *mind control* MK-Ultra de la CIA : « *Nowhere to run, nowhere to hide* » - « Nulle part où s'échapper, nulle part où se cacher ». Cette instruction est essentielle dans le programme de contrôle des esclaves, quel que soit leur rôle assigné ; dans le cas de Shana il s'agirait évidemment d'une esclave sexuelle. On retrouve la même idée dans le symbole judéo-maçonnique de l'*œil qui voit tout*, l'œil dans le triangle, que les financiers prédateurs de la Federal Reserve Bank américaine ont mis sur leur billet d'un dollar. « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn ».

Cet *Œil Qui Voit Tout*, omniscient, qui *sonde les reins et les cœurs*, a d'anciennes origines dans les terribles religions du Proche et Moyen-Orient, dont celles de Baal-Moloch, et celles qui avaient cours à Babylone. Cet Œil est indissociable de la notion de *péché*, ou de *faute*. C'est un œil de surveillance terroriste. Cet Œil Qui voit Tout est l'origine de la très étrange coutume judaïque du Bouc Emissaire : comme Dieu voit tous les péchés, y compris ceux qui échappent aux surveillants ou garde-chiourme humains, il faut lui offrir un sacrifice de réparation, ce bouc chargé de tous les péchés non vus, et non punis, de la tribu.

Les méthodes de contrôle de la CIA, entre autres, le *mind control* et la terreur, qui paraissent si étranges et si exotiques, ont en réalité de profondes racines dans les croyances paranoïaques des suppôts de la Bible et autres écrits de même origine. C'est la même chose, en pire.

J'essayai quand même de la raisonner. Et aussi, de reprendre pied dans la réalité ordinaire, celle où on ne tue pas les gens parce qu'ils ne veulent pas faire un job.

« *But do they need you for that job?* » : « Mais est-ce qu'ils ont besoin de toi pour ce job ? »

« *Yes,* » : « Oui, » répondit-elle.

« *So, they can't kill you, if they need you.* » : « Donc, ils ne peuvent pas te tuer, s'ils ont besoin de toi. »

« *I am too afraid*, » : « J'ai trop peur, » dit-elle encore.

C'était une peur qui défiait la raison. C'était incontrôlable, il n'y avait aucune prise. L'obscurité, blessant l'intelligence, s'épaississait encore. Je la sentais partir en courant, comme la veille, paniquée, et la panique s'installait aussi chez moi. Comme le craignaient les anciens Celtes, *le ciel nous tombait sur la tête*.

Il n'y a que deux réactions naturelles à la peur, la perception d'une menace, et ce sont l'agression et la fuite. Il y a une autre réaction possible, que je connaissais bien, qui s'apprend par une technique mentale : calmer la peur, et l'empêcher de déclencher un cycle de violence ou de panique. C'était une technique que je pouvais employer de temps à autre dans les circonstances ordinaires de la vie, mais là, dans cette circonstance extraordinaire, toutes les digues que j'avais soigneusement construites avaient été balayées. Et cette panique que j'avais plus ou moins réussi à contrôler allait m'investir à nouveau en balayant toutes mes défenses.

Je devais donc m'adapter, soit combattre, soit fuir. Comme chacun sait, la meilleure défense, c'est l'attaque. Je ne l'envisageai même pas. Dans mon éducation d'esclave, j'avais appris à subir sans *répliquer*. Après la très brève époque où je m'étais surpris à lancer des pavés contre des C.R.S. en réveillant chez moi un instinct très sûr du combat dont je me croyais totalement dépourvu, je n'avais plus jamais attaqué personne. Il ne restait donc qu'une solution, la fuite. Aujourd'hui la rage m'emplit tous les jours, et je rêve, dans mon demi-sommeil, de transformer ses *amis* en déchets pour les porcs. Mais je ne disposais pas à l'époque de cette arme donnée par leur dieu à eux seuls, la haine.

Je ne pensai donc qu'à des mesures défensives, ou d'esquive. Ça ne me plaisait pas tellement, je n'aimais pas fuir, et je ne les proposai qu'à contrecœur, à défaut d'autre solution immédiate.

« *Ok, we can go to another island. I will leave my house. I know many islands here, they are a lot, they will never find us, I swear it.* » : « Ok, nous pouvons aller sur une autre île. Je vais quitter ma maison. Je connais beaucoup d'îles ici, il y en a plein, ils ne nous trouveront jamais, je le jure. »

« *If I go, they said that they will kill all my family, my parents, my brothers and sisters.* » : « Si je pars, ils disent qu'ils vont tuer toute ma famille, mes parents, mes frères et sœurs. »

« *How do you believe that? It's impossible, a whole family, there is a police.* » : « Comment tu peux croire ça ? C'est impossible, toute une famille, il y a la police. »

« *They pay the police,* » : « Ils paient la police, » dit-elle.

« *They pay the police?* » : « Ils paient la police ? » Là, ma stupéfaction augmenta encore d'un cran. « *But who are your friends? How can they pay the police?* » : « Mais qui sont tes amis ? Comment peuvent-ils payer la police ? »

Elle ne répondit pas. Nous étions au cœur de la question. C'était le point sensible, et c'était le point interdit, celui que j'avais involontairement touché en disant, la veille, que « ce serait un crime ».

Dans ma confusion, j'avais plusieurs éléments de compréhension, mais je n'arrivais pas à les raccorder, à leur donner un sens global. Ses *amis* étaient *juifs*, elle avait signé des contrats, elle ne pouvait fuir, et ils menaçaient de nous tuer, ou de massacrer sa famille. C'étaient apparemment des espèces de criminels. Mais je ne pouvais relier cela à la pornographie, qui serait un crime *impensable*, parce que ce crime immonde, s'attaquer à une magnifique adolescente européenne sans expérience et sans défense, qu'à peu près tout individu vaguement normal aurait eu le réflexe naturel d'aimer, de respecter et de protéger, ne pouvait être accompli que par une espèce monstrueuse de psychopathes, et faire le lien entre ces monstres et l'innocent *peuple juif*, victime de *la haine*, était *impensable*. Voir que certains *Juifs* sont des criminels, et parfois des criminels particulièrement immondes, est devenu un crime, voire même un *crime contre l'humanité*. Cette vision *attise la haine*, paraît-il, *vous n'y pensez pas !*

La question : « qui sont-ils ?» était centrale, tout comme la question de son *job*, et les deux étaient liées. Je ne pouvais croire au : « ils paient la police » dont Shana semblait persuadée, mais en même temps, je ne pouvais pas ne pas la croire et la traiter comme une idiote. Payer la police, pour avoir une certaine efficacité dans le camouflage de crimes voyants, n'est concevable que si on la paie au plus haut niveau de décision. A ce

niveau-là, il devient difficile de distinguer entre la corruption et la collaboration. Je ne trouvai, dans tout ce que je connaissais, qu'une seule entité qui pouvait éventuellement définir *qui ils sont*, et la suite des évènements montrera que cette intuition n'était pas très loin de saisir une part importante de la réalité.

« *They are the CIA?* » : « Ils sont de la CIA ? », demandai-je.

« *No,* » : « Non, » dit-elle.

« *But who are they? I get crazy.* » : « Mais qui sont-ils ? Je deviens fou. »

Elle ne répondit pas. Sans doute le mot était-il trop difficile à dire, « criminel ». Ou, plus précisément, mafia juive ; quelque chose qui est *impensable* et *indicible* ; évoquer la possibilité de l'existence d'une *mafia juive* est passible des foudres de toutes sortes d'*associations de bienfaisance* attachées au bien de l'humanité et à la lutte contre les *calomnies*. Ou, peut-être, ne voyait-elle rien d'autre que des *amis*. Il s'agissait, après tout, d'honorables businessmen *juifs* de l'industrie du sexe, bénéficiant du Premier Amendement sur la *liberté d'expression*, ainsi que l'avait décrété la Cour Suprême des USA, qui faisaient leur métier, promouvoir une *liberté sexuelle* frelatée et le *droit à la différence* pour les perversions les plus infâmes. Les *Juifs* ne pouvaient être *mauvais* ; le chœur des médias et des autorités m'avait chanté sur tous les tons que les mauvais, c'étaient les *nazis*, et que les Juifs étaient les *innocentes victimes* du plus effroyable *crime contre l'humanité*. J'étais incapable de faire coïncider l'image des *Juifs* qu'on m'avait inculquée avec la réalité de la *pègre* la plus immonde ; la moindre velléité de rapprochement m'aurait mis du côté maudit des affreux *nazis* qui méritent d'être exterminés, et elle était *impensable*. Modifier ces perceptions, ou les mettre en doute, aurait été un cataclysme psychique auquel je n'étais pas préparé.

En fait, j'aurais trouvé n'importe quoi pour éviter le choc de la vision de la réalité. Pour trouver, malgré tout, une étiquette à mettre sur cette réalité menaçante, j'avais trouvé la CIA, comme seule approche d'un pouvoir occulte, capable de payer la police et de massacrer des familles entières, pour raison d'Etat sans doute, parce qu'il faut bien imaginer une raison. Dans l'imagerie popularisée, la CIA est le modèle du pouvoir occulte, qu'on peut soupçonner, parce qu'il est secret, d'être malveillant. En fait, j'apprendrai bien plus tard que des liens étroits existent entre la mafia juive,

les réseaux de drogue, pornographie et prostitution, et la CIA ; et bien sûr le monde corrompu des politiciens et celui des maîtres du jeu, la toute-puissante cabale judaïque financière.

Je crois que dans les années 80, en France, l'expression *mafia juive* n'existait même pas ; Juifs et mafia existaient dans deux réalités séparées sans aucun rapport. Il faudrait attendre les années 2000 pour qu'on parle de l'existence d'une *judéo-mafia*. Aux Etats-Unis, l'existence de cette mafia était en principe bien connue, et elle avait plusieurs noms pittoresques : *Yiddish Connection*, *Jewish Mob*, *Jewish Mafia*, *Kosher Mob*, *Kosher Mafia*, *Kosher Nostra*. Elle avait été liée aux trafics de la Prohibition, puis était entrée dans l'Histoire quand le *National Crime Syndicate* dirigé par Meyer Lansky pour le côté juif et Lucky Luciano pour le côté italien avait collaboré avec les services secrets américains pour envahir l'Italie fasciste par le Sud, fief de la mafia italienne. Mussolini comme Hitler avaient entrepris de débarrasser leurs pays de la pègre, de la pornographie et autres ; l'alliance des mafias avec les Alliés était donc naturelle. D'autre part il était assez connu qu'Hollywood avait été le fief des mafieux juifs Benjamin *Bugsy* Siegel, puis, après son assassinat, Meyer *Mickey* Cohen.

Je ne sais si Colleen avait quelques notions de tout ça, qui n'était pas un secret à Hollywood ; elle en savait de toute façon beaucoup plus que moi. Elle aurait peut-être pu m'expliquer – ou au moins, essayer. Mais elle se cachait la réalité autant et probablement plus que moi. Elle ne m'éclaira pas sur *qui ils sont*. Ils étaient ses *amis*. Ce qu'ils faisaient était *pour son bien*. Elle était une *star*, elle serait bientôt *superstar*. Ils avaient leurs méthodes, mais ils étaient *cool*. Elle n'était qu'une belle gamine qui faisait le caprice de s'enticher du premier beau mâle qui passait par là, un attardé du *peace and love* sur son île. Je n'étais qu'une erreur de jeunesse. Ça lui passerait.

Je n'avais pas compris le sens de « *pornstar* », et maintenant, je ne comprenais pas qui étaient ses *amis*. J'étais dans un état de confusion complète. Et, la veille, au lieu de tenter de m'expliquer, elle était partie en pleurant. Je ne comprenais rien à ce fichu *job*, rien qui puisse coller à la ravissante tête blonde, lumineuse, angélique, à peine sortie de l'enfance, que j'avais devant moi. Il aurait fallu que je puisse me représenter un monde d'horribles monstres à apparence humaine, au-delà de ce que mes pires cauchemars pouvaient imaginer. Ce monde, pour moi, n'existait pas,

ne pouvait pas exister. Et, s'il existait, j'en aurais entendu parler. Et, sans doute, elle ne voulait pas, elle non plus, réaliser l'existence de ce monde. Elle ne voulait surtout pas en parler ; comme dans les superstitions, ne pas parler de quelque chose, c'est faire en sorte que ça n'existe pas. Elle aurait pu protester, se débattre, se rebeller. Mais pas du tout. Elle était calme. Souriante. Contrôle, contrôle, la cocaïne. Tout allait bien. Le problème, ce n'était sans doute pas ses *amis*, c'était moi.

Ça ne tournait pas rond, pourtant.

« *How can they be your "friends," if they say that they will kill us or your family? They are your enemies, not your friends. I don't understand.* » : « Comment peuvent-ils être tes amis, s'ils disent qu'ils vont te tuer, ou tuer ta famille ? Ce sont des ennemis, pas des amis. Je ne comprends pas. » – cela devenait une phrase répétitive, « je ne comprends pas » ; plus nous parlions, et moins je comprenais.

« *They take care of me,* » : « Ils s'occupent de moi, » dit-elle.

Qu'est-ce que je devais comprendre ? Que je ne pouvais pas m'occuper d'elle ? Qu'elle avait besoin d'eux ? Je me sentais anéanti. Qu'est-ce que j'étais dans cette histoire, exactement ?

Je ne sais plus très bien ce que j'ai dit, à ce moment, après un moment de silence et de stupéfaction, où je ne voyais qu'un vide vertigineux, avec ma pensée qui tournait à vide, incapable de trouver une sortie. Vous savez, cet état, dans lequel vous pensez, et même très activement, mais vous ne produisez qu'un silence. C'est le seul moment qui est resté obscur dans ma mémoire ; il y a beaucoup d'instants que j'ai eu du mal à retrouver précisément, mais celui-là résiste particulièrement. Je crois que j'ai gravement paniqué. Elle avait besoin d'eux, pour qu'ils *prennent soin* d'elle, à leur manière ; j'occupais sans doute une case vide, une énorme case vide, mais cette case vide, on n'en voyait pas l'utilité ; j'étais en trop, peut-être.

Les *amis* qui menacent de vous *tuer*, c'est le monde d'Orwell, mais *en mieux* :

« La Guerre c'est la Paix
La Liberté c'est l'Esclavage
L'Ignorance c'est la Force »
George Orwell, *1984*

En mieux, parce que ce n'était pas un produit de mon imagination. C'était là, juste étalé devant moi, moins de deux ans avant la date, 1984. Et c'était beaucoup plus sophistiqué que la dictature sommaire d'Orwell, le lavage de cerveau était accompagné d'incitations, l'argent, la célébrité, et d'un chantage affectif des *amis* qui sont des *protecteurs*. Plus sophistiqué, mais il s'agissait d'une politique très banale, celle de la *carotte et du bâton*, enrobée dans des discours manipulatoires. La situation mêlait aussi les paradoxes mensongers du *1984* d'Orwell et le bonheur indifférencié des drogues du *Meilleur des Mondes* d'Huxley. Nous étions au beau milieu d'un cauchemar futuriste écrit juste après la fin de la seconde guerre mondiale, à une époque où les vainqueurs avaient repeint la vie en rose à leur avantage. Huxley et Orwell étaient des gens très bien renseignés.

Le monde d'Orwell est caricatural, mais en fait la réalité vaut bien la fiction ; dans l'éducation chrétienne on vous torture *pour votre bien*, pour obtenir une obéissance d'esclave, tout en vous serinant que *Dieu est Amour*, une grande avancée par rapport au judaïsme où le Dieu ne se cache pas d'être un Dieu Vengeur Jaloux ; les progrès des sciences éducatives ne s'arrêtant jamais, j'ai pu lire récemment sur une affiche peinte par les enfants d'une classe primaire le slogan : « La différence n'est pas une différence », agrémenté par des têtes d'enfants uniformément rondes et identiques où seules les couleurs de peau, cheveu, etc., étaient différentes et bien sûr mélangées et *mixées* dans une *mixité* imaginaire. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, nous avons fait beaucoup de *progrès*. On n'avale plus des couleuvres, on avale des boas. Voire des Boas, célèbre anthropologue juif allemand qui s'est invité aux USA pour y imposer les contre-vérités nihilistes du relativisme, ou du *tout se vaut* culturel et racial.

Je crois que je lui ai dit :

« *You don't want to leave them, then?* » : « alors, tu ne veux pas les quitter ? »

Et elle m'aurait répondu : « *I can't.* » : « Je ne peux pas. »

ou alors : « *I am too afraid.* » : « J'ai trop peur. »

Mais je n'ai peut-être rien dit, aussi. Ou une fois de plus, « *I don't understand* » (je ne comprends pas). Des *amis* qui menacent de la tuer si elle vient avec moi, ou qui menacent de tuer sa famille, des gens qui peuvent vous retrouver partout, qui paient la police, et qui « s'occupent d'elle », c'est quoi ça, par quel bout les prendre ?

C'était le célèbre *double bind*, la situation sans sortie. Le paradoxe du prétendu ami qui est aussi un ennemi, ce paradoxe qui ravage les sociétés *multiculturelles*, était en train de nous enchaîner.

En réalité, tout cela, la *protection*, les menaces de mort, la collusion avec la police, la mise à l'encan des corps et des âmes, l'esclavage par la dette, les contrats et divers chantages, tout cela signe la mafia, et en l'occurrence la plus ancienne et la pire de toutes, la mafia juive. Mais le pouvoir de cette mafia est tel, depuis la seconde guerre mondiale, qu'il est même interdit d'imaginer qu'elle existe.

Mais si je ressentais bien l'oppression, j'étais très loin d'en saisir ou même imaginer les causes, et je flottais sans aucun repère dans un univers hostile, sans en comprendre l'origine ou le fonctionnement. Le monde à peu près harmonieux dans lequel je vivais, mon propre être, l'amour et l'affection que je ressentais facilement, l'environnement d'une nature sublime et bien vivante, tout cela ne laissait pas de place à la haine ; je méconnaissais ce sentiment, qui pour moi était devenu comme une vieillerie d'un passé oublié.

« *What shall we do? Suicide? I will do anything with you, even die, I don't care.* » : « Que pouvons-nous faire ? Nous suicider ? Je veux bien faire n'importe quoi avec toi, même mourir, ça m'est égal. »

« *No,* » : « Non, » dit-elle.

« *But what can we do?* » : « Mais que pouvons-nous faire ? »

« *I don't know.* » : « Je ne sais pas. »

En me référant aux histoires et modèles que je connaissais, ceux de Tristan et Iseult, Roméo et Juliette, la seule manière de rester ensemble envisageable était de nous évader de ce monde ensemble, puisque nous ne pouvions ni fuir, ni nous battre.

L'interdit de la violence était tel, que je n'y songeai même pas. Toute l'éducation du chrétien vise à en faire une victime consentante d'un *sacrifice*, et une lecture même rapide du Livre Saint renseigne vite sur qui sont les *sacrificateurs* qui vont en tirer profit : le Peuple Elu, « un royaume de *cohanim* » (*Exode*, 19 :6), *cohanim* étant le pluriel de *cohen,* le prêtre sacrificateur.

Tu ne dois pas être un héros

Bref, nous étions totalement, définitivement coincés, simplement parce que tout notre monde européen était coincé dans un piège mortel, et nous étions en première ligne.

Des années plus tard, j'entendrai un enregistrement dans lequel Shana évoquait ses souvenirs et disait : « *I was not feeling bad ; I was stuck.* » : « Je ne me sentais pas mal – j'étais coincée » – c'était exactement ça.

Et soudain, émergeant de toute cette confusion, une idée.

« OK. You can't come with me, because your friends kill us. We can't go to another island, because your friends kill your family. But I can go with you to your place, even if they don't want to see me – I don't care of them. I need to sleep. » : « OK. Tu ne peux pas venir avec moi, parce que tes amis nous tuent. On ne peut pas partir, parce qu'ils tuent ta famille. Mais je peux aller chez toi, même s'ils ne veulent pas me voir – je m'en fiche d'eux. J'ai besoin de dormir. »

Je pensais que, au moins, dormir un peu pourrait éclairer la situation.

Elle se dressa d'un bond, exactement comme la veille, quand je lui avais dit : « Ce serait un crime ». Mais cette fois, elle arborait un grand sourire. Et elle fit un mouvement, comme pour courir encore vers l'endroit d'où elle était venue.

Je ne m'attendais pas du tout à une réaction aussi soudaine, c'était une suggestion, il fallait en examiner les modalités, j'avais besoin de savoir un tas de choses sur la situation pour m'y aventurer. Et, comme ça ressemblait terriblement au mouvement de la veille, ça me fit basculer plus ou moins en mode *panique*.

C'était cette impression que j'avais, qu'il y avait là-bas, du côté de ses *amis*, une force puissante qui la faisait entrer, elle, en mode *panique* à la moindre occasion où elle *sentait* qu'elle devait retourner au plus vite. Ce qu'elle *sentait* avait toutes les apparences d'un programme d'instructions qui court-circuitait les circuits normaux de l'examen de situations et de la prise des décisions qu'on utilise généralement entre gens sensés, même quand on est amoureux. Shana avait été inculquée d'une version des Commandements de Dieu dans laquelle l'un des Commandements était qu'en toute circonstance, elle devait retourner auprès de ses *amis* et de son

contrôleur au plus vite, sous peine de destruction et anéantissement immédiats. Je n'étais qu'une pièce rapportée dans cette histoire, et une pièce rapportée très gênante.

Evidemment je détestais cette impression d'être happé par une histoire dont je ne connaissais à peu près rien, et j'avais bien conscience, à l'avoir vue pleurer la veille, que cette histoire, elle ne la maitrisait pas du tout.

A l'inverse, traumatisé par sa panique de la veille, ma réaction était plutôt de faire en sorte de rester le plus longtemps possible seul avec elle, et loin de ses *amis*, pour *effacer*, en quelque sorte, cette impression de panique, ou, *normaliser*, mais le mot n'a pas bonne presse depuis l'élévation programmée de toutes sortes de ratés et de pervers qui veulent créer un monde à leur image, *normaliser* notre relation.

Je n'avais pas même envisagé, auparavant, de la suivre chez elle, ou chez ses amis, comme on voudra ; l'endroit où elle avait couru dans un état de choc émotionnel et de panique ne me disait rien qui vaille, c'était, dans ma représentation, un endroit qu'il valait mieux sans doute fuir comme la peste. L'idée obsédante était de la garder près de moi, avec moi, comme c'était toujours arrivé dans mes relations *normales*, comme cela arrive normalement entre êtres libres.

Mais j'ai aussi le goût du risque ; je me suis assez souvent lancé dans des tentatives qu'on peut appeler suicidaires, mais il s'agissait pour moi de *tenter le diable*, pour voir si je pouvais, en quelque sorte, forcer le destin. Il y avait un côté romanesque, aventureux, voire héroïque, dans le fait d'aller défier la source de mon mal, les mystérieux *amis* dont il semblait si difficile de s'éloigner.

Qui, chez les petits d'hommes, n'a pas rêvé de délivrer la belle princesse et d'être un héros ?

Et une voix me dit, comme une voix *off* au cinéma : « Tu ne dois pas être un héros ».

« Tu ne dois pas être un héros ». Cette voix s'imposait, c'était un ordre qui ne se discute pas. Je ne songeai même pas à me rebeller. J'ai très souvent un premier réflexe de rébellion ou de rejet, dès que je sens ou imagine qu'on veut m'imposer quelque chose, ou même m'inciter ; c'est parfois, d'ailleurs, totalement inadéquat à la situation et ça m'a fait gâcher plus d'une opportunité ; c'est le résultat d'une éducation qui a voulu un peu

trop obstinément me conformer et n'est parvenue qu'à un résultat radicalement inverse. Dans la dichotomie chrétienne, Satan est *le rebelle* ; on y a peu de choix, soumission ou rébellion. Les deux choix sont aussi mauvais l'un que l'autre, si vous voulez mon opinion, mais il n'y en a pas d'autre disponibles dans ce contexte.

Cette voix, en moi, semblait venir d'*ailleurs*.

Cette voix était un évènement très singulier, que je n'ai expérimenté que deux fois dans ma vie, autant que je puisse me souvenir, dans l'espace d'un mois, et toujours en lien avec l'espèce de drame fondateur qu'est pour moi mon histoire avec Shana.

J'ai pourtant une très, très ancienne pratique de l'art et la manière de biaiser les ordres, dont je parlerai plus loin. Je la ressentais comme une nécessité pour ma survie, peut-être pas ma survie physique, mais ma survie en tant qu'être *conscient de soi*. Je ne suis pas certain que « être conscient » signifie vraiment quelque chose, disons qu'il y avait quelque part un territoire, que j'appelais « moi », qui refusait d'être envahi. C'est ce qu'on appelle avoir une *mauvaise tête*.

Mais là, rien. J'ai fait *comme on m'a dit*.

Evidemment, après coup, je me suis beaucoup demandé ce qui m'est arrivé là, qui aura des conséquences à peu près incalculables. C'est quoi, cette *voix* ? Est-ce que j'étais comme Jeanne d'Arc, est-ce que cette *voix* descendait du Ciel ? Est-ce que j'expérimentais un état de psychose temporaire, dû à une surcharge émotionnelle jointe à la fatigue ? Et quelques étranges questions annexes : la France aurait-elle existé si Jeanne d'Arc n'avait pas entendu ses *voix* ? Est-ce que j'aurais survécu si je n'avais pas, moi aussi, entendu une *voix* ? J'ai bien conscience qu'entendre des voix *comme Jeanne d'Arc* est, en plus, un sujet de plaisanteries ; il y a là quelque chose de profondément *gênant* pour la conscience ordinaire, qui n'aime pas être confrontée à ce genre de questions.

De plus, l'idée d'aller dormir dans le lit de Shana était totalement mienne. C'était une illustration de ma capacité à inventer des solutions originales à des problèmes, quelque chose qui est essentiel dans ma manière d'*être au monde*. J'étais assez content de ma trouvaille, justement, destinée à prendre l'ennemi à contre-pied, d'une manière inattendue. Cette *voix* était antagonique à ce que j'étais, à ce que je pensais être, ou à la

manière dont je me projetais dans cette vie. C'était une rupture totalement *extraordinaire* pour moi, de tous les points de vue.

Sur le coup, j'ai juste obéi. Je ne me suis posé aucune question, je n'ai pas réfléchi, ce qui n'est pas non plus tellement dans mes habitudes. Peut-être était-ce parce que, en présence de Shana, j'étais dans un état d'immédiateté totale, j'étais dans la situation et je la réfléchissais très peu – sauf pour cette idée magique, d'aller dormir chez elle, et avec elle, sans tenir compte des *amis*.

Après coup, et surtout dans mon effort d'écriture et de compréhension, je me suis évidemment demandé ce qui se passait là.

J'ai divagué entre diverses interprétations, toujours insatisfait, et toujours inquiet ; j'ai mis assez longtemps à le comprendre, mais la question de l'interprétation de ce qui m'est arrivé, et en particulier de cette voix, mettait en cause qui j'étais, comment je considérais le monde, et finalement, ce que je foutais sur cette planète.

J'en parlerai plus tard, parce que cette question, au moins pour moi, n'est pas du tout anodine, et elle mérite, à mon sens, quelque réflexion.

Je ne parlai pas à Shana de la voix qui me barrait la route du héros. Pourtant, je n'avais aucunement l'intention de lui cacher quoi que ce soit. Mais, répéter ce que j'avais entendu, je n'y songeai même pas. C'était secret, et c'était d'ailleurs secret même pour moi ; je n'avais absolument aucun moyen d'évoquer ça dans le monde ordinaire, dans ce monde, *ça n'existait pas*. Les perceptions font l'objet d'un codage, qui est globalement le même pour tous les gens d'une même culture, ce codage sert par exemple à décrire ou évoquer des perceptions, mais là, il n'y avait pas de codage disponible, c'était *hors sol*.

« *But if I go to your place, they will kill me,* » : « Mais si je vais chez toi, ils vont me tuer, » dis-je.

En un clin d'œil, j'avais *basculé* moi aussi.

Du coup, aussi rapidement qu'elle s'était levée, elle se rassit. La conversation reprenait. Elle n'était pas partie en courant comme la veille.

Peu de gens semblent s'étonner du fait que nous pouvons, dans les circonstances les plus chargées de nos vies, *basculer* avec une facilité déconcertante. On croit généralement que ces effets de bascule, où l'on

change du tout au tout, sont le fait d'êtres bizarres, les Dr Jekyll et Mr Hyde, les *possédés*, les *personnalités multiples*. En anglais on utilise le mot *switch*, un mot technique qu'on traduit par « interrupteur », et qui convient mieux que *bascule*, justement par son côté technique. Un *switch* est toujours provoqué par une impulsion extérieure, souvent lorsqu'on touche des zones sensibles ; c'est comme si on *appuyait sur un bouton*.

La conscience de l'existence de ces *switches* est évidemment fort dérangeante, parce qu'ils suggèrent l'idée, assez affreuse, que nous pouvons être *dressés* comme des animaux domestiques, et changer d'attitude, de comportement, donc de personnalité, quand nous sommes en quelque sorte attaqués par certains signaux.

C'est un peu quelque chose du même ordre qui s'est passé quand j'ai dit, comme un mantra : « Je n'ai rien contre les Juifs. » Le signal déclencheur était le mot « juif ». On peut considérer ça comme anecdotique, mais de fait, ça ne l'est pas du tout. Je me considère de manière générale comme quelqu'un d'intelligent, un être capable d'apprendre des tonnes de choses, mais quand je dis cette phrase, qui suis-je ? Un parfait imbécile, mené par le bout du nez par une fantasmagorie importée qu'il ne contrôle absolument pas. C'est accompagné de tout un ensemble d'émotions, d'attitudes ou de poses, qui peuvent être totalement en contradiction avec les attitudes et réactions à peu près *normales*, celles dont on connait les causes pratiques.

Shana acquiesça, gravement, mais sans commenter. Elle ne pouvait pas dire, après tout ce qu'elle m'avait raconté, qu'elle croyait que, après tout, ils n'étaient pas si dangereux que ça. Et elle avait été élevée dans la soumission catholique, tout comme moi ; le sursaut d'enthousiasme créé par mon idée de l'accompagner chez elle, malgré les menaces des pornocrates judéo-mafieux, pouvait retomber chez elle aussi vite que chez moi.

« *I don't know what to do – I will do anything you want – just tell me what to do,* » : « Je ferai tout ce que tu voudras – dis-moi juste quoi faire, » dis-je.

Mais elle répondit encore « *I don't know.* » : « Je ne sais pas. »

On resta un moment, la main dans la main, comme figés, comme si nous ne pourrions jamais bouger de cet endroit.

« *We can't stay here like that, we shall find a solution,* » : « Nous ne pouvons pas rester comme ça, nous devons trouver une solution, » dis-je enfin.

Il y avait, toujours, ce vide vertigineux, duquel aucune pensée, aucun sentiment n'arrivait à émerger.

Et j'étais tellement fatigué par ma nuit, vide elle aussi, dont j'étais sorti épuisé, inquiet, déraciné, ne comprenant rien à ce qui m'arrivait. Et cette conversation qui ne me remettait pas sur pied, bien au contraire. Quand j'avais revu Shana, le bonheur qui nous avait inondé m'avait fait oublier la calamité de cette nuit, mais derrière le ravissement, il y avait de sombres menaces, et elles réveillaient ma fatigue, qui prenait le devant de la scène.

« *I need to sleep a bit, I need it to find a solution. » :* « J'ai besoin de dormir, j'en ai besoin pour trouver une solution. »

Souvent, les êtres de mes rêves me parlent, ou me suggèrent, et j'avais bien besoin, à ce moment, de n'importe quelle suggestion – les rêves, contrairement à la pensée, ne sont jamais vides. Et j'étais vraiment prêt à prendre n'importe quelle suggestion, pourvu qu'il y en ait une.

Et il fallait bouger, sortir de cet enfermement.

« *Please let's go to the beach, I will sleep one hour there.* » : « S'il te plait, allons à la plage, je vais dormir une heure. »

« *I can't.* » : « Je ne peux pas. »

« *You can't give me an hour?* » : « Tu ne peux pas me donner une heure ? »

« *I am too afraid.* » : « J'ai trop peur. »

« *Afraid of what? Nothing may happen to us on the beach.* » : « Peur de quoi ? Rien ne peut nous arriver sur la plage. »

Elle ne répondit pas. Elle ne semblait pourtant pas terrorisée, elle baignait dans l'euphorie de la coke, et cette peur qu'elle avait semblait toute imaginaire.

« *You can't come with me, we can't go to another island, you can't even spend an hour with me... You tell me* no, no, no... *Who am I for you?* » : « Tu ne peux pas venir avec moi, nous ne pouvons pas partir sur

une autre ile, tu ne peux même pas passer une heure avec moi… tu me réponds *non, non, non…* Je suis qui, pour toi ? »

J'avais l'impression d'être anéanti, de disparaître – elle était tout pour moi, elle était mon double, ma vie, et je ne savais comment la toucher. Je me sentais, presque physiquement, m'effondrer.

Elle ne répondait pas.

« *You don't love me, »* : « Tu ne m'aimes pas, » dis-je enfin.

C'était une parole terrible. Je ne sais même pas comment j'ai pu la dire. Ce n'était pas un reproche, c'était juste que j'essayais de redonner du sens à une situation qui m'échappait complètement. A cette époque, je croyais encore, fort naïvement, à la chrétienne, à cette illusion fatale que l'amour était plus fort que tout, et que donc, s'il ne triomphait pas, c'est qu'il n'y avait pas assez d'amour. C'est cette croyance idiote, qui nous est imposée, qui fait que des gens par ailleurs sains d'esprit s'imaginent qu'avec plus d'amour, les monstres qui les vampirisent par diverses formes de terreur vont miraculeusement *changer*. Mais les mythes des héros racontent toujours que l'amour n'est possible que si l'on a d'abord écrasé impitoyablement les monstres.

Elle ne répondit pas. Elle souriait, cependant. L'effet magique de notre présence était toujours là. Mais c'était comme si notre amour était d'un autre espace, dans un ailleurs, une autre réalité, et ne pouvait s'ancrer dans la réalité ordinaire. Et malgré tous mes efforts, le poids de la réalité de ce monde, enchainé dans une tyrannie criminelle, pesait sur nos corps esclaves. Je ne connaissais pas ce monde, qui était pourtant le monde où je vivais. Comme dit Céline, « on est puceau de l'horreur, comme on l'est de la volupté ». Je connaissais bien la volupté, qui m'était facile ; j'avais presque tout à apprendre, ou à réapprendre, de l'horreur.

J'ai connu l'horreur étant enfant, comme bien d'autres ; l'âge adulte était une promesse de liberté et de bonheur, et effectivement, j'avais réussi à accomplir pas mal de ces objectifs ; mais si j'avais réussi à fuir mes anciennes terreurs, je n'avais jamais pu vraiment les combattre, et elles reviendraient dès que l'occasion s'en présenterait.

Pour l'instant je cherchais désespérément le moyen d'ancrer notre rencontre, brève et fulgurante, dans la réalité. Le monde d'harmonie, de beauté et d'amour, dans lequel nous baignions tout naturellement,

n'arrivait plus à s'incarner dans ce qui apparaissait comme l'horrible réalité du monde ordinaire. Nous étions, simultanément, dans deux espaces, l'un était celui de notre rencontre, où nos corps et nos âmes vibraient à l'unisson, et l'autre était celui de nos vieilles terreurs, tout prêt à se réactiver par l'entremise de ses suppôts. Shana et moi avions réussi à nous extraire de nos milieux en les fuyant au sortir de l'enfance, mais il n'était pas aussi facile de se débarrasser de certains criminels ; le peuple allemand en avait fait la terrible expérience quand il a voulu se libérer d'eux, de leur terrorisme et de leur monnaie de singe ; vouloir se libérer des prédateurs étrangers criminels est aujourd'hui impossible, parce que *raciste* et motivé par la *haine raciale* inspirée par la *bête immonde*. Avec un petit effort, on pourrait presque en rire, tant c'est grotesque, mais *ça marche*, et surtout, ça juge, emprisonne, proscrit, et *ça tue*.

On resta là un long, long moment, sans rien dire, la main dans la main, les yeux dans les yeux. Le Paradis était là, et en même temps, il était impossible. C'était une sensation à la fois merveilleuse et terrible. Et je ne comprenais pas quel démon pouvait bien nous enchaîner, à ce moment. On ne peut pas combattre un ennemi qu'on ne connait pas, insaisissable. Je devais comprendre, et pour cela, il fallait aborder le territoire interdit, celui de son *job*, dont mon évocation maladroite, la veille, l'avait fait fuir en pleurant. Après une nuit sans sommeil, j'étais fragile, inquiet, et j'étais terrorisé à l'idée que ça puisse recommencer.

Mais il fallait sortir de l'impasse, à tout prix.

« *We can't stay like that forever – we must do something*, » : « On ne peut pas rester comme ça tout le temps, il faut faire quelque chose, » dis-je. « *What can we do to be together? We can't be together because you don't want to do your job?* » : « Qu'est-ce qu'on peut faire pour être ensemble ? On ne peut pas être ensemble parce que tu ne veux pas faire ton job ? »

« Yes, » : « Oui, » dit-elle.

« *What's this job ? I don't understand. »* : « C'est quoi ce job ? Je ne comprends pas. »

« *I told you, »* : « Je te l'ai dit, » dit-elle, l'air plutôt ennuyée.

« *Yes, but I don't understand. »* : « Oui, mais je ne comprends pas. »

J'essayai de trouver, dans ce que je connaissais, ce qu'il pouvait y avoir de plus terrible, et qui aurait pu coller à la situation. Pour comprendre ou croire comprendre les mondes qui nous sont étrangers, nous avons les films ou les romans.

« Are you a call-girl? » : « Tu es une call-girl ? »

Il y a quelques films d'Hollywood mettant en scène des *call-girls*, qui sont toujours des héroïnes de la Libre Amérique, des Esther de celluloïd luttant contre l'oppression *fasciste*, et la courtisane est l'héroïne de quelques romans français, *La dame aux camélias*, l'Odette d'*Un amour de Swan*n. Dans la tradition française, la courtisane de luxe, belle et intelligente, peut même être liée aux princes et aux rois, et les influencer. Une activité qui est méprisée si elle est exercée avec le bas peuple devient respectable si elle est exercée dans les hautes sphères.

Et il y a une aura de luxe, de classe, voire de mystère, autour de la *call-girl*, la *geisha*, l'hétaïre des temps modernes ; mais pour ce que je connaissais de la pornographie, c'est-à-dire très peu, je n'y voyais que des aspects sordides et dégoûtants qui ne pouvaient d'aucune façon être liés à Shana, c'était entièrement *impensable*.

« *No,* » : « Non, » répondit-elle, laconiquement.

Elle n'avait pas un grand effort à faire pour me dire que c'était assez proche, ou au moins qu'il y avait plus d'un point commun, et des points extrêmement important pour notre relation, le sexe, les gros profits, la corruption, le chantage, l'esclavage, la mafia. Mais elle ne dit rien. Elle voulait sans doute maintenir cette fiction à laquelle elle tenait : « *I am a model, I am not a prostitute,* » : « Je suis une modèle, je ne suis pas une prostituée, » ce qu'elle dit en protestant dans un de ses premiers films, quand elle se fait violer comme *top-model* tarifée «100 dollars de l'heure », soit 250 dollars d'aujourd'hui, ce qui était effectivement sa cote ou son tarif pour le *modeling*, et doit feindre d'y prendre plaisir devant la caméra ; scène risible d'ailleurs, l'idée de faire jouer un viol par deux acteurs planant dans la coke, avec un flacon de lubrifiant, signe d'un certain manque d'enthousiasme, malencontreusement visible sur quelques plans, étant parfaitement grotesque, mais les réalisateurs ne peuvent résister à imprimer sur la pellicule leurs fantasmes de viol de très jeunes filles blondes à l'air innocent. C'était adopter aveuglément l'une des arnaques les plus évidentes de la soi-disant *industrie* pornographique, qu'elle n'aurait

rien à voir avec la prostitution ; en réalité on y trouve la même mafia juive qui, depuis très longtemps, amasse des fortunes par la prostitution et la traite des blanches, le trafic de drogue, l'usure, le tout soutenu par un réseau criminel bien rodé pratiquant aussi bien le chantage que le meurtre et la corruption. Le label « Hollywood », censé tout embellir, n'y change évidemment rien ; et en réalité, la pornographie d'Hollywood n'est en rien moins criminelle parce qu'elle a ce label, c'est même au contraire tout Hollywood qui est, en réalité, une vaste entreprise pornographique et criminelle, transmutant les criminels en héros, et les violeurs en amants.

En réalité, être une *pornstar* est peut-être pire qu'être une *call-girl*, parce que les appétits voraces des vampires mafieux sont encore plus extrêmes dans la pornographie, où les profits sont gigantesques. Sans compter que l'exposition publique, la célébrité obligent à maintenir sans discontinuer une façade de fille *libérée*, heureuse de faire le plus beau métier du monde, et effectivement l'un des plus lucratifs, dans lequel on jouit à tout-va, avec n'importe quel dégoûtant bâtard circoncis.

Dès que je n'avais pas compris que *pornstar* est un job merveilleux sur lequel j'aurais dû m'extasier, ramenant son illusion mirifique au niveau des autres activités mafieuses, prostitution, drogue, corruption, chantage, tromperie et crime, qui règnent entre autres à Hollywood, elle aurait dû comprendre qu'il ne pouvait y avoir de compromis. C'était une terrible erreur de retourner vers eux, sans un mot d'explication. Elle allait, justement, chercher un compromis ; mais on ne discute pas avec des vampires, ils vous vident de votre sang ou vous les réduisez en cendres, c'est eux ou vous. En détruisant, sans le savoir, l'illusion de la *pornstar*, j'avais fait voler en éclats sa *zone de confort*, comme disent les Américains, une toute petite zone réservée à la *star* qu'elle était. Elle ne pouvait pas comprendre que malgré son immense beauté et son charme ravageur, elle n'était qu'une *ressource* comme les autres, juste plus convoitée, plus rare et plus luxueuse, et qui rapportait des montagnes de dollars.

« *I don't understand...* » : « Je ne comprends pas... », dis-je, encore.

Je craignais par-dessus tout sa réaction de la veille, qu'elle pleure et parte en courant ; ça, je ne pourrais pas le supporter encore une fois. « *OK, don't tell me, I don't want to make you cry again.* » : « OK, ne me dis pas, je ne veux pas te faire pleurer. »

C'était le point central, pourtant. Si j'avais un peu insisté, ou si elle avait eu le courage de me dire en quoi consistait réellement son mystérieux *job*, tout pouvait encore basculer. J'aurais tout de suite compris qu'aucun compromis n'était possible, et je serais entré dans un conflit, ce que Shana voulait sans doute éviter, n'imaginant pas que nous puissions vaincre. Pourtant, sur l'île, ils n'avaient aucune chance de s'en sortir, et ils risquaient bien d'être lynchés par des Grecs ulcérés, ce qui n'aurait été que justice. Mais la question de son *job* était *taboue*, et ni elle ni moi n'avait vraiment envie de s'y risquer.

L'indicible nous tue

« *Tabou* » est une expression polynésienne, que l'anthropologie culturelle a généralisée, ce qui est franchement bizarre. Le mouvement dit de l'anthropologie culturelle a été introduit par le Juif allemand, émigré aux Etats-Unis, Franz Boas. Sigmund Freud, de la même origine, a repris l'idée du *tabou* dans son *Totem et Tabou*. C'est une idée assez bizarre d'utiliser le *totem*, un objet de culte spécifique des Indiens du Nord-Ouest américain comme les célèbres Kwakiutl, et le *tabou* des Polynésiens pour faire des généralisations prétendument applicables à toute l'humanité. Qu'est-ce que ça cache ?

Le *tabou* est la terreur provoquée par les Grands Chefs polynésiens, devant qui il faut se prosterner, et qu'on ne peut regarder sous peine d'être foudroyés. C'est très spectaculaire, mais pour un observateur qui provient lui-même d'une culture dans laquelle la terreur est omniprésente, ce n'était peut-être pas la peine d'aller si loin pour faire ce genre d'observations. Les Gens du Livre, Juifs, chrétiens, musulmans, ont hérité des horreurs de la terreur des Empires du Proche et du Moyen-Orient, terreur dont parfois les Rois-Dieux se glorifiaient en exposant sur leurs monuments les représentations de leurs ennemis écorchés vifs. La même terreur sera reprise par le Dieu Tout-Puissant Moloch, puis par le Yahweh des Juifs, puis par le Dieu le Père des chrétiens et l'Allah des musulmans. On voit dans ces populations les *fidèles* terrorisés baisser les yeux, s'agenouiller, se prosterner le nez au sol et le cul en l'air, proclamer contrits : « C'est ma faute, c'est ma très grande faute », et autres horreurs. Aller chercher le *tabou* des Polynésiens est quand même extrêmement singulier, parce qu'à beaucoup d'égards, la situation des fidèles des grandes religions est bien pire. S'agit-il de dévier l'attention des observations de Voltaire et Nietzsche

sur les religions qu'ils connaissaient bien pour les subir au jour le jour ? Et du vecteur originel de ces religions, les Juifs, que ni Voltaire ni Nietzsche n'épargnent ?

Au 18ème siècle, en France chrétienne, le chevalier de la Barre a été torturé et exécuté à l'âge de dix-neuf ans pour blasphème, parce qu'il ne s'est pas découvert et prosterné au passage du *Saint Sacrement*. On ne voit pas trop l'utilité du mot « tabou », sinon celle de camoufler les aspects les plus horribles du *sacré* judaïque, chrétien ou musulman. Cette terreur-là est évidemment très *utile* à certains pour maintenir l'esclavage des masses. Aujourd'hui le tabou sur la terreur d'origine judaïque, en particulier, qu'il est interdit de nommer, est pire que jamais, nous faisant régresser, de ce point de vue, de centaines d'années au moins. L'idée d'une structuration sur un soi-disant *tabou de l'inceste*, selon Freud, n'est évidemment qu'une sinistre plaisanterie et une actualisation de la notion terroriste de *péché originel* dont évidemment nous sommes éternellement *coupables*.

De manière générale, l'introduction de termes issus de l'anthropologie exotique, comme *fétiche*, *totem*, *tabou*, et leur généralisation en tant que *faits sociaux* ou *culturels* qui auraient une réalité en soi, enterre la question fondamentale : qui fait quoi, pourquoi, comment ? Parce que derrière tout cela, il y a de la manipulation et de la terreur.

> « Faut comprendre ! On vous explique bien trop de choses ! Voilà le malheur ! Cherchez donc à comprendre ! Faites un effort ! »

Céline, *Voyage au bout de la nuit*

La question de la pornographie était-elle *taboue* ? Aujourd'hui, quand la pornographie s'étale partout, il est difficile de la considérer comme taboue. Au contraire même, elle impose ses codes partout. Mais la question où nous étions arrivés, la pierre d'achoppement, *qui* sont les *amis* pornographes, quelles sont leurs mœurs monstrueusement perverses, et quels sont leurs *crimes*, était, elle, taboue, et elle l'est presque plus encore aujourd'hui. Un vrai *tabou* est fait pour durer, et celui-là dure et même se renforce à coup de lois, propagandes, intimidations terroristes. « *Ce serait un crime* » impliquait des acteurs, des *criminels*, et c'est cette question extrêmement précise et personnelle derrière la question vague et générale du *crime* qui posait problème.

Mais je n'étais pas terrorisé. J'ignorais totalement que Shana et moi pouvions être des *cibles,* parce que je ne voyais pas la moindre raison à cela. J'étais plutôt comme désorienté, dans un état qui pouvait facilement basculer en panique, comme j'avais basculé dans une espèce de panique la veille. La panique est le réveil de vieilles terreurs, de celles qu'on a vécu ou même de celles qui sont profondément implantées, depuis des millions d'années, dans nos systèmes réflexes.

Après tout, ce n'était qu'un *job*. Je ne pouvais pas comprendre qu'on puisse menacer de nous tuer, et même de tuer toute une famille, pour une simple histoire de *job* fait ou pas. C'était irréel. Toute cette histoire semblait *absurde*. C'est ce qui se passe quand on ne peut voir la réalité : on ne voit plus que l'absurde, l'incompréhensible, la face molle de la terreur.

« *Are you sure that if you do your job, we can be together?* » : « Tu es sûre que si tu fais ton job, nous pouvons être ensemble ? »

« *Yes,* » : « Oui, » dit-elle.

« *OK, then do it, if there is no other solution.* » : « Alors, fais-le, s'il n'y a pas d'autre solution. »

Elle se leva d'un bond.

« *You said it!* » : « Tu l'as dit ! », lança-t-elle.

Et, au lieu de rester avec moi, comme je l'attendais, elle partit en courant.

« *No, don't do it!* » : « Non, ne le fais pas ! », criai-je, atterré et paralysé.

Elle ne voulut pas entendre.

Elle disparaissait déjà. Je ne savais pas quand elle reviendrait. Je ne lui avais même pas demandé, ou fait promettre, de ne plus jamais partir en courant, comme la veille. Cette fois elle ne pleurait pas, mais j'étais totalement effondré. Je ne songeai même pas à la suivre. Apparemment, mon erreur l'arrangeait. Comme la veille, quand je n'avais pas compris « *pornstar* », toute la faute retombait sur moi, et comme la veille, je ne comprenais rien à ma faute. La perspective d'une journée horrible, et d'une nuit cauchemardesque, sans sommeil, s'ouvrait encore devant moi, terrible, insupportable, inévitable.

L’Empire du Faux

Quand j’avançai dans cette journée, puis dans la nuit, la fatigue, inexorablement, s’accumulait ; elle devenait obsédante. Je ne cherchai plus Shana, comme la veille ; je m’étais résigné à passer une journée et une nuit entières à me morfondre, de plus en plus épuisé, cherchant sans répit, dans cet enfer chaotique, une sortie invisible.

En vrac il y avait un job que je n’arrivais pas à imaginer, de la circoncision et des Juifs, des criminels, des amis, des menaces de mort, d’énormes sommes d’argent, des policiers complices, et, mêlé à tout ça on ne sait comment, l’amour de Shana, son immense beauté, son évidente douceur et son charme ravageur.

Tous les dieux et tous les démons s’agitaient frénétiquement dans la même sarabande ; l’exaltation du sentiment de la vie se déchirait contre des menaces de mort ; l’extase de l’amour se fracassait contre l’empire des possessions de la haine ; les amis étaient des ennemis, l’artifice était naturel, et tous mes repères s’effondraient, dans une espèce de cataclysme interminable, où tout sentiment, toute pensée était annihilée par son contraire. Confrontée à une situation insoluble, ma pensée tournait en boucle, inlassablement, jusqu’à l’épuisement, mais l’épuisement lui-même ne m’apportait pas le repos ; j’étais incapable de me relaxer et de dormir.

Et aussi, il y avait cette *voix*, inquiétante, incompréhensible, dont je ne savais pas ce qu’elle me voulait.

L’expérience de cette journée, de cette nuit et de très longs jours où j’essayais sans aucun succès de comprendre, a été extrêmement importante pour moi, c’était une énigme à laquelle je devrais consacrer ma vie, après avoir rempli des tâches plus banales et plus terre-à-terre, dans les domaines de la communication, de l’informatique et autres. C’était ma *pierre de Rosette*, comme la pierre gravée qui a servi à Champollion pour le décodage des hiéroglyphes ; ce que je devais décoder, ce n’était rien de moins que le monde dans lequel je vivais, qui m’était devenu étranger, et ma perception de ce monde, qui était manifestement inadaptée ; un travail à peu près impossible.

S’ajoutait à cela l’épineuse question du destin soulevée par l’existence de la *voix*.

J’exposerai plus loin, sous la rubrique *Le sublime art de la capture des esprits*, ce que j’ai pu élaborer comme *vision* de ce qui nous est arrivé, à Shana et moi. Ce n’est pas très simple, et ça prendra quelque temps ; disons que c’est mon petit traité pour comprendre mes hiéroglyphes ; il s’agit d’éclairer le *bazar* incompréhensible, pour que tout ça fasse sens. Il m’a fallu des années pour arriver à débrouiller à peu près ce qui s’était passé, et comment tout cela était imbriqué dans l’*époque* et bien au-delà.

La beauté s’est évanouie dans les nuages

Le sommeil m’aurait réparé, et j’en avais un cruel besoin ; dans cette situation critique, mes forces, mon jugement se délitaient, inexorablement. Je me sentais foncer droit vers une catastrophe, et sans pouvoir rien faire pour l’arrêter, ou même la freiner. Cela augmentait d’autant mon malaise, qui prenait des proportions insoutenables. J’en étais à cinquante heures sans avoir réussi à fermer l’œil. Cinquante de ces heures-là, et surtout les dernières, c’est très, très long.

Vers la fin de la matinée, je montai péniblement au village, à l’heure où je l’avais rencontrée, les deux premiers jours. Mon état commençait à s’approcher du délire. Une machine folle s’était installée dans ma tête, ressassant encore et toujours les mêmes questions, qui restaient toujours sans réponse. Je voulais la voir, mais je n’étais même plus sûr de vouloir la voir dans l’état où j’étais. Comparé à celui que j’étais deux jours plus tôt, au moment de notre merveilleuse rencontre, je me sentais détruit et déchu. C’était comme si la vie elle-même m’avait rejeté. Je faisais pourtant partie des êtres dont l’appétit de vivre est fortement exalté, j’aimais vivre, sentir, aimer, mais la vie, ce sentiment exaltant d’être une partie pleine et entière d’un monde vivant, m’avait abandonné comme Shana m’avait abandonné. Ce n’était sûrement pas ce qu’elle voulait, ni même ce qu’elle en percevait, mais c’était ce qu’elle avait fait, par deux fois. Maintenant j’espérais son retour, et je le redoutais. Chaque rencontre, et chaque abandon, avait créé une situation pire que la précédente.

Mais elle ne vint pas. J’attendis quelques heures, et toujours rien. La place était presque désespérément vide. Le monde était presque désespérément vide.

Je n’en pouvais plus d’attendre et de la chercher. Je décidai d’essayer de vivre normalement, de retrouver un peu de ma quiétude et de mon

bonheur de vivre, et d'aller à la petite plage nudiste pour faire un peu de plongée et tenter de me relaxer.

Elle était là. Ou elle semblait être là. Elle était nue, tenant une pose accroupie dans l'eau bleue étale, et elle était tout simplement divine, elle était Vénus Aphrodite émergeant des flots. Elle prenait des poses, comme pour un photographe invisible, et un petit groupe de gens la regardait, dans un silence total, comme sous l'effet d'un charme. Elle était totalement absente, et souriait aux anges, déesse d'un monde où n'existait qu'elle. Je m'arrêtai à quelques mètres d'elle, complètement stupéfait à la fois par sa beauté et par son absence. Elle ne me voyait pas, je n'existais tout simplement pas. Sur la plage, il y avait les deux types avec lesquels elle était quand je l'avais rencontrée, quand elle était présente, ouverte au monde, à la vie et à moi. Ces deux petites merdes plaisantaient, sans doute fort contents d'eux-mêmes. Shana ne les chassait pas, comme elle l'avait fait deux jours auparavant ; elle planait dans un vaste et délicieux cocon blanc où tout était égal, même moi qu'elle ne voyait pas, à quelques mètres d'elle. Elle était absolument sublime, sa beauté resplendissait, et elle emplissait à elle seule son propre monde.

Je pensai un instant m'installer sur la plage, et aller plonger quand même, seul et à quelques pas de la femme que j'aimais et qui ne me voyait pas, mais le courage me manqua ; c'était trop insupportable. Devant ce spectacle donné par Shana, tout ce qui me restait de sentiment de la réalité s'effondrait. Je ne sais comment décrire la tornade qui me dévasta quand j'étais devant elle, sachant ce que nous partagions si peu de temps auparavant, et la voyant resplendissante dans un autre monde, où elle semblait très bien, et où je n'étais pas. J'étais tout simplement anéanti. Réduit à néant. Nul, nada. Même si j'avais essayé de l'appeler, lui parler, la sortir de son monde, elle n'aurait sans doute pas entendu. Je n'essayai même pas.

Au lieu d'aller plonger, j'allai à l'espèce de bar de la plage, une antique caravane arrivée là probablement par bateau, posée sur un bout de terre caillouteuse un peu au-dessus de la plage. Il y avait quelques boissons fraîches, et un peu d'ombre ; je m'installai sur une planche de vieux bois, et pris une bouteille de bière, regardant toujours Shana, fasciné par la beauté du spectacle, et dévasté par lui. Je restai un assez long moment, peut-être en espérant vaguement qu'elle finirait par me voir, que le cauchemar

cesserait ; mais cela n'arriva pas. Le grand spectacle hollywoodien déployait ses splendeurs sur la petite plage, et l'Empire du Faux était là pour rester.

C'en était fini de mes projets de repos et de tranquillité. Ma bière finie, je me décidai à remonter au village, encore plus atterré que je ne l'avais jamais été. Cette plage, où je voulais l'emmener la veille pour dormir un peu, était un havre de paix, de bonheur, où des gens souvent très beaux se prélassaient, nus et tranquilles. *Beautiful people*, le petit clan, entre marginalité et *jet-set*, de ceux qui continuaient de croire à l'idéal paradisiaque du *Peace and Love*, et avaient les moyens, physiques et psychiques, de le vivre. Une espèce de communauté informelle, dans laquelle pourtant tous se reconnaissaient, formant comme une alliance qui repoussait en douceur les étrangers. Une petite société idéale, en fait, quoique sans lois, sans charte, sans statut, et même, sans que quiconque, même moi, ait conscience qu'elle existait. C'était aussi ce petit monde, part de ma vie, dans lequel je voulais faire entrer Shana ; plus même, la rencontrant, il était évident pour moi qu'elle ne pouvait qu'en faire partie ; et je la voyais, s'exhibant sur cette plage, ma plage, définitivement étrangère, comme si elle appartenait à une autre planète.

A partir de ce moment, le monde m'est devenu étranger, et je suis devenu étranger à moi-même ; rien, ni personne, depuis tout ce temps, n'a pu rétablir mon rapport au monde et à la vie.

C'est assez étrange à dire, mais c'est comme si cette fille, cette resplendissante *modèle* nue de dix-neuf ans, Shana, était devenue irrésistiblement une part de moi-même ; comme si la vibration qui nous avait interconnectés, ou mélangés, avait fait d'elle une part de mon être ; on éprouve aussi cela en arrivant à l'orgasme, mais cela se dilue peu à peu avec la reprise de conscience ; avec Shana cette fusion s'était opérée au premier regard, et il n'y avait pas de reprise de conscience.

Shana est mon *âme-sœur*. L'âme sœur n'est pas une illusion, ou une fantaisie, un fantasme ; même si nous ne sommes capable de voir et sentir que les effets émotionnels intenses de ce lien, ce lien a une existence réelle, physique : c'est une sorte de vibration qui existait préalablement, que de multiples êtres ont ressenti et ressentiront de la même manière, et qui a trouvé en nous les conditions de son déclenchement, une *longueur d'ondes* commune. Ces vibrations communes sont au cœur de notre vie d'humains,

elles sont au cœur de nos enthousiasmes partagés, de nos joies et nos peines. Et malheureusement il existe aussi sur cette terre des personnages hideux, mutilés, dépourvus de toute empathie, se gorgeant de vices, de fausseté, d'argent et de pouvoir, dont le but principal est de détruire cet immense monde de vibrations qu'ils sont incapables de ressentir. Et quelques-uns de ces personnages avaient drogué Shana pour la propulser dans un monde de fausse plénitude solitaire.

Shana était transmutée en *étrangère*. Un étranger est quelqu'un avec lequel vous n'avez aucune connexion naturelle. Pour moi qui étais pleinement conscient, j'étais comme anéanti, je devenais un être vide. Imaginez deux aimants, à une certaine distance l'un de l'autre ; une force puissante va se développer par leur proximité. Si les aimants sont séparés, la force disparait, les aimants deviennent des bouts de ferraille inerte. C'est à peu près ce qui m'est arrivé quand Shana est devenue *étrangère* : je suis devenu comme inerte, vide.

Ce vide allait durer pour toujours. Jamais plus je n'aurai une relation pleinement satisfaisante avec une femme. La capacité physique était intacte, mais *le cœur n'y était plus* vraiment. J'avais *perdu mon âme* ; nos âmes ne sont pas seules, elles sont liées à tout un ensemble d'autres âmes proches, et quand le lien est coupé, on se retrouve à peu près vide. C'est le cas, aujourd'hui, d'énormément de gens ; nous vivons alors dans un monde d'étrangers, de plus en plus étrangers, et ce n'est pas une circonstance malheureuse, c'est au contraire la règle. Le chemin du cœur, celui des comportement naturels est de plus en plus banni, pour bâtir un monde indifférencié et inerte.

Je retournai rapidement dans ma petite maison de la vallée pour y poser mon lourd sac de plongée, puis je remontai dare-dare. Au village, je m'attablai lourdement sur la petite place, l'esprit sinistré, et je recommençai à attendre, tout en pensant que cette attente était peut-être inutile. Pour moi qui ai toujours détesté attendre, j'avais l'impression d'être tombé au dernier degré de la déchéance. Je me demandai si l'étrangère qu'était devenue Shana allait se transmuter à nouveau en la sublime fille que j'avais encore connue la veille, tellement proche, tellement vivante, toute en émotions subtiles et passionnées. Je me raccrochai à cette idée qu'il ne pouvait rien exister de supérieur à notre coup de foudre, mais même cette certitude-là était maintenant ébranlée. Et il n'apparaissait pas

du tout que Shana agissait sous la pression d'une menace de mort ; elle manifestait au contraire tous les signes d'un suprême bien-être, dans la contemplation narcissique d'elle-même. Je n'avais jamais pris de cocaïne à haute dose, une consommation régulière de petites doses me suffisait amplement, car ce produit est très puissant. Si je l'avais fait, j'aurais sans doute compris que c'était une prise importante de drogue qui l'avait mise dans cet état, parce qu'on ne peut reconnaître que les états qu'on a connus. Malgré ma fréquentation assidue de la vie nocturne *branchée* de la capitale, je n'avais jamais vu quelqu'un dans un tel état, de totale extase et de totale absence, et j'en étais absolument stupéfait, ne sachant à quoi l'attribuer. J'apprendrai bien plus tard que pour pouvoir faire son *job*, elle avait besoin de quantités de cocaïne exceptionnelles, son ticket d'entrée dans l'Empire du Faux.

Pendant que je me morfondais, seul à ma table, une vieille amie, Ursula, une Allemande, apparut soudain. Elle avait une petite boutique dans le village, dans laquelle elle vendait des robes faites d'un voile très léger, teinté de couleurs fraîches et simples, et quelques accessoires comme des bandeaux tressés avec des tissus de différentes couleurs. L'effet était sensationnel sur les jolies filles, mais pas forcément flatteur pour les autres, ce qui fait qu'elle ne vendait pas grand-chose. Et voilà qu'elle se précipite sur moi.

« *I have seen you yesterday with* this girl*, »* : « Je t'ai vu hier avec *cette fille*, » dit-elle, d'un ton où elle mit tout ce qu'elle pouvait de la fierté germanique.

« *Yes?* » - je ne l'avais pas vue passer, absorbé que j'étais par Shana.

« *She came to my shop, with this band of horrible guys. She is very cute, but, beware, don't let you be seduced by her, she is the worse. She was doing obscene gestures in the changing room, and they were all laughing. Absolutely awful. And showing their big packs of money. Disgusting, vulgar people. I don't want these people in my shop. Puah!!! Disgusting!!!* » : « Elle est venue dans ma boutique, avec cette bande de types horribles. Elle est très jolie, mais fais attention, ne te laisse pas séduire par elle, elle est la pire de tous. Elle faisait des gestes obscènes dans la cabine d'essayage, et ils riaient tous. Absolument horrible. Et ils exhibaient leurs paquets d'argent. Des gens vulgaires et dégoûtants. Je ne veux pas de ces gens dans ma boutique. Pouah !!! Dégoûtant !!! »

Je restai coi, prenant ce nouveau coup sans broncher.

« *You shall not see her again. Not someone like you. Forget her, she is a very bad person.* » : « Tu ne dois pas la revoir. Pas quelqu'un comme toi. Oublie-la, c'est une très mauvaise personne. »

« *I love her,* » : « Je l'aime, » dis-je, et c'était tout ce que j'étais capable de répondre, parce que c'était la seule vérité.

« *Oh my God, how is that possible? You? Love this girl? It will be a catastrophe,* » : « Oh mon Dieu, comment est-ce possible ? Toi ? Aimer cette fille ? C'est une catastrophe, » dit-elle, atterrée.

Et elle aussi, partit en courant, comme si j'avais la peste. Elle ne devait plus jamais me parler.

On ne peut pas dire que la description par Ursula de qui était Shana, sans moi, c'est-à-dire à peu près tout le temps, était faite pour me rassurer. C'est comme si, d'heure en heure, la catastrophe ne faisait que s'amplifier, et comme si tout retour en arrière, vers le paradis originel de notre rencontre, devenait de plus en plus impossible. C'est dans cet état d'esprit, aiguisé par deux pleines nuits sans une minute de sommeil, que je continuai à attendre Shana, à défaut de savoir faire quoi que ce soit d'autre.

Dans un état qui ressemblait de plus en plus à une espèce de coma, je me sentais devenir un zombie, un être que j'avais même de la peine à reconnaître, et dont les réactions seraient imprévisibles.

Et enfin, la princesse tant attendue arriva, resplendissante, fraîche et pimpante comme toujours. Et elle avait commis le dernier crime contre nous, elle avait amené dans notre place, le lieu de nos rencontres, l'un de ses *amis*, une espèce d'immonde morveux malingre et mal façonné, l'un des deux types avec qui elle était le jour de notre rencontre, et aussi sur la plage. Cette petite merde se faisait appeler Tom Byron, il était doublement monstrueux, par le retard de croissance qui le faisait ressembler à un adolescent, et par l'énorme queue qui lui pendouillait entre les jambes. Au lieu d'être exhibé dans les foires, il était devenu acteur, dans un genre particulier qui affectionne les monstres auxquels le spectateur le plus immonde pourra s'identifier.

Alors que la veille, quand nous nous étions retrouvés, nous nous étions précipités l'un vers l'autre, cette fois-ci, absolument rien ne se passa. Elle s'arrêta près de ma table, et elle continua de bavarder avec son *ami*.

Et cela durait, durait, durait indéfiniment. Dans mon état de tension et d'épuisement, cet état horrible que vous éprouvez quand vous êtes totalement insomniaque, c'était une véritable torture. Je ne sais s'ils avaient des choses tellement importantes à se dire, parce que je ne comprenais rien à ce qu'ils se disaient ; en tous cas je n'avais aucune intimité avec cette jolie fille qui papotait tranquillement juste à côté de ma table avec une espèce de petite merde insignifiante, c'était une étrangère avec qui je n'avais aucune espèce de connexion ; elle m'avait reconnu, certes, mais c'était à peu près tout. Le monde avait été vidé de toute émotion, on y papotait, tranquillement, d'on ne sait quoi. Une espèce de *meilleur des mondes* venait d'envahir toute la scène, et j'étais au milieu de la scène, là, hors-jeu, abruti, en proie à des affres d'agonie.

Complètement paniqué, j'essayai bien sûr de trouver quelque chose, n'importe quoi, une *planche de salut* comme celle à laquelle le naufragé en train de se noyer va s'accrocher. Ma première réaction, une fois la stupéfaction de la voir accompagnée passée, fut la plus naturelle, la colère et même la rage. J'avais un impérieux désir de massacrer la petite merde, l'anéantir, et la jeter aussi loin que possible. C'était un sentiment étonnant pour moi, qui ne me rappelais pas l'avoir jamais éprouvé, sinon peut-être dans un lointain passé, contre mon tortionnaire de père. Mais le *meilleur des mondes* ne tolère pas de tels *crimes contre la paix*, et j'en avais bien conscience. Cette voie me vaudrait certainement d'être jeté en enfer. Je n'avais comme solution que tenter de me reconnecter à Shana dans *son monde*, le *meilleur*. Je n'envisageai même pas la possibilité que, tel Orphée descendant aux Enfers, je puisse *ramener* vers *notre* monde mon Eurydice du lieu fatal où elle se trouvait ; je n'avais plus la moindre énergie pour même l'envisager.

Un moment, je pensai me lever brusquement, et partir en courant sans dire un mot, comme elle me l'avait fait par deux fois ; mais cela, aussi, était au-dessus de mes forces. Je savais le mal que ça m'avait fait, et comme nous sommes toujours, nous-mêmes, la *mesure de toute chose*, j'imaginais que cela causerait chez elle un mal identique, et la dernière chose que je voulais, c'était lui faire mal, quoi qu'il arrive. Je ne pouvais même pas l'envisager.

Je ressentais deux urgences : essayer d'effacer cette rencontre ratée, pour revoir Shana dans de meilleures conditions, comme nous l'avions fait jusqu'à présent, et évidemment, dormir. Je pensai à la plage ; c'est là que je l'avais vue la dernière fois, totalement *ailleurs*, c'est là qu'elle avait refusé d'aller pour que je puisse me reposer et éventuellement affronter ses amis, et c'était un endroit magique, un endroit de nudité, de rêve et d'amour. Et comme je l'avais vue prendre des poses, je pensai naturellement à la photographie. J'avais bâti un scénario : je rentrais, je dormais, et j'allai la rejoindre, tout frais tout neuf, peut-être pour prendre aussi quelques photos, et le monde redeviendrait ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être.

Je n'avais pas d'autre choix que d'entrer dans *son monde*, comme faiseur d'images, marchand de réalité trafiquée, photographe. Ça n'avait aucun sens. Est-ce que j'allais, bourré de coke, papoter tranquillement avec la petite merde et ses autres amis, comme elle le faisait ? Acquérir le statut d'amant privilégié dans le *staff* de la *star* ? Je ne pouvais pas me battre, ce serait me battre *contre elle*.

Elle n'était pas la fille du coup de foudre. L'apparence, la sublime beauté étaient les mêmes, peut-être un peu plus surréelles, mais cette chair ne palpitait plus, elle était possédée par une âme étrangère, celle qu'avait vu Ursula, celle que j'avais vu sur la plage.

Je me levai donc pesamment, ankylosé par le poids de la fatigue, et j'interrompis la conversation.

« *I will see you tomorrow, early in the morning, at the beach. The light is beautiful, we will make pictures.* » : « Je vais te voir demain, tôt le matin, à la plage. La lumière est magnifique, on fera des photos. » – ma voix n'était pas ma voix habituelle, et cela me surprit – il y avait une pointe de colère, et je ne lui demandai même pas son avis, c'était un ordre.

« *Oh yes, so we can make money! » :* « Oh oui, comme ça on pourra faire de l'argent ! », répondit-elle.

« *Money? I don't care of money! I'll give you the money!* » : « De l'argent ? Je me tape de l'argent ! Je te donnerai cet argent ! » Et cette fois, je me sentais vraiment en colère. L'argent, toujours l'argent ! J'ai toujours eu avec cette chose des relations ambiguës. J'aurais pu tuer par manque d'argent, j'ai même failli crever de faim par manque de cette substance sacrée, mais je n'ai jamais confondu le soulagement du manque avec la

libération des moyens de l'esclavage, et l'argent est le moyen de l'esclavage, de la souffrance voire du crime. Qu'on en ait ou pas ne change rien à ce statut ontologique, ou ce statut de son être, pour le dire plus simplement. Je hais cet être, et les monstres qui l'ont engendré.

Il fallait de l'argent pour que je sois avec elle et qu'ils ne tuent pas sa famille, maintenant j'allais la retrouver, et la première chose à laquelle elle pensait était l'argent. L'argent allait nous *libérer*, c'était sûr. J'étais entré dans *son monde*, le *meilleur des mondes*, monde des *stars* et des *illuminati*, où dominent la terreur cachée, l'artifice, la drogue, la prédation sexuelle et l'argent, qu'est-ce que je venais foutre là avec mon sentimentalisme à la con ? Fallait pas y aller, c'est tout, mais c'était trop tard.

L'argent, liberté des esclaves

Je vais dire deux mots de l'argent, parce que comme dit le stratège, *connaître l'ennemi* est la première condition d'une bonne guerre. L'argent a un rôle central dans les détours malheureux de ma relation avec Shana, dès qu'elle m'a dit, d'une part avoir beaucoup d'argent, et ensuite, qu'il en fallait une somme énorme pour la *libérer* sans risque de se faire trouer la peau. J'avais depuis toujours ou presque une relation ambiguë à cet objet puissant et étrange ; je m'étais spécialisé en économie, et principalement, en économie monétaire, pour tenter d'en percer le mystère. J'avais appris par mes recherches personnelles que la monnaie, cet objet que la science économique prétend *neutre* comme un simple outil pratique, est, originellement, un objet sacré, qui a toujours des pouvoirs magiques ; en termes convenus, une espèce de *fétiche* ou de *totem* ; on en trouve des expressions dans la plupart des sociétés, y compris les plus rudimentaires. Ceux qui manipulent ces objets monétaires, qui sont aussi des objets de *pouvoir*, sont de puissants sorciers, et dans nos mondes, des magiciens, puis des prêtres, puis des financiers.

Dans tous les groupes que j'ai étudié, les objets de pouvoir, ou monnaies, sont en relation étroite avec le sang, que ce soit celui des mutilations ou celui des ennemis, et avec la terreur qu'inspirent tueurs et tortionnaires ; dans les groupes cannibales, la monnaie s'obtient contre la chair humaine, et dans la plupart des groupes, contre les filles nubiles vendues pour la satisfaction sexuelle et la reproduction. Ce sont les bases, et ça donne déjà une idée de ce qu'est la chose. La monnaie porte en

quelque sorte dans ses gènes le sang des sacrifices et la prédation sexuelle de très jeunes filles, et il est tout à fait envisageable que ça n'ait jamais réellement changé, à ceci près que dans une civilisation moderne, comme les civilisations occidentales et extrême-orientales, cela doit rester caché.

La monnaie illustre bien le mécanisme général de la création des symboles ; elle devient symbole de vie parce qu'elle est prédatrice de la vie réelle ; c'est le même système pour tous les symboles importants, comme celui de Dieu entre autres.

L'idée que la monnaie porte dans ses gènes le sang des sacrifices et la prédation sexuelle va sans doute faire bondir les bonnes âmes persuadées que la monnaie est une invention merveilleuse destinée à équilibrer les échanges entre les humains. Laissez-moi donc insister sur ma démarche ; après tout, j'ai été *économiste* dans un lointain passé, un économiste d'ailleurs fort peu convaincu par ce qu'il avait appris de l'économie.

Rien n'indique, à l'origine, que la monnaie, le moyen d'échange, ait eu naturellement la vocation de devenir un moyen de rapine et d'oppression. On sait que les sociétés anciennes, disons néolithiques, d'avant ce que l'on appelle la « civilisation », utilisaient une forme de monnaie, un moyen d'échange pratique. Assez étrangement, la forme de cette monnaie semble être quasiment toujours la même : des *cauris*, un petit coquillage solide de forme ovoïde, fendu au milieu, venant de l'Océan Indien. On en a retrouvé au cœur de la steppe russe, et ils étaient encore en usage dans l'Afrique précoloniale. Ces coquillages étaient un moyen de mesurer la valeur respective des biens, et facilitaient les échanges qui auparavant fonctionnaient per troc. Dans des régions dépourvues de monnaie, comme les colonies d'Amérique du Nord à leur début, les habitants inventent des monnaies locales ; en Virginie, les biens étaient évalués en quantité de tabac. Cette monnaie purement échangiste, la seule qui réponde d'ailleurs à la définition officielle de la monnaie par les économistes, n'est pas accumulée, parce que ça n'aurait aucun sens ; elle circule donc constamment, et une quantité limitée peut suffire aux besoins des échanges.

Les choses se gâtent pour nous, on est tenté de dire, comme d'habitude, dans le Moyen-Orient des Empires. Elles vont se gâter aussi, de manière moins féroce, du côté des empires extrême-orientaux, mais cela ne nous concerne pas directement. L'Etat, l'Empire, et leurs castes dirigeantes, imposent des tributs réguliers sur leurs populations, ce qu'on appelle

aujourd'hui des impôts. Ces tributs sont en nature, en biens matériels. L'or et l'argent peuvent être utilisés dans des transactions ou des tributs, pour des raisons de commodité, grande valeur sous un faible volume, mais ne sont pas nécessaires pour les opérations courantes.

Les historiens grecs racontent que ce sont les temples du Proche-Orient et leurs prêtres qui ont inventé la monnaie *légale* et *obligatoire* qui nous asservit aujourd'hui. Il se serait constitué au Moyen et Proche-Orient des systèmes assez particuliers de *théocraties*, des pouvoirs fondés sur des cultes et leurs temples. Ce n'est pas un phénomène unique : le Tibet d'avant l'annexion chinoise était aussi une théocratie. Les rois-prêtres imposent à leurs sujets des tributs et impôts, renommés *sacrifices*, parce qu'ils participent du sacré. Ce sont des *dettes* au dieu et à ses serviteurs les rois-prêtres, qui doivent être périodiquement *rachetées*.

Au départ, ces dettes sont rachetées *en nature*. L'exemple le plus connu et le plus abominable est celui de l'ancien culte des Juifs et autres, le culte de Baal-Moloch, où il faut *sacrifier* ses premiers-nés mâles à la divinité dans le feu pour se *racheter*. L'exemple de la Bible marque une évolution, depuis la fuite d'Egypte et la déclaration de l'Alliance, le *sacrifice* des premiers-nés peut être *racheté* en or et argent. Quand on examine la Bible, on s'aperçoit que, dès le texte de l'*Alliance*, la plupart des obligations du peuple sont des obligations de *sacrifices*, qui font de ce texte l'un des précurseurs des codes des Impôts. Le texte de l'Alliance, écrit sur les *Tables de la Loi*, est généralement appelé *Les Dix Commandements*, mais il ne s'agit pas des Dix Commandements d'une extrême banalité qui ont probablement été créés ensuite (*Deutéronome*, Ch. 5) pour cacher les premiers (*Exode*, Ch. 34) ; dans le texte original, les commandements, comme celui de *racheter* les premiers-nés au Temple, sont la contrepartie de l'*Alliance*.

Ce rachat, qui est une obligation sacrée, se fait dans la monnaie émise par le Temple lui-même. Le croyant soumis à cette Loi doit nécessairement se procurer cette monnaie sacrée ; le Temple agit comme une banque qui fixe son taux d'imposition comme aujourd'hui elle fixerait son taux d'intérêt. Dans l'histoire épouvantable du pillage des Nations par les Banques Centrales, l'émission d'une monnaie nationale contre intérêts est toujours accompagné d'une création d'impôts spoliateurs pour le service de la dette.

La fonction d'émission de la monnaie est forcément *sacrée*, et l'émission de fausse monnaie, monnaie contrefaite, est un sacrilège. Avant les révolutions libérales, les faussaires n'étaient pas considérés comme des voleurs, mais comme des auteurs de crimes de *lèse-majesté*, et punis beaucoup plus cruellement.

Savoir que le *rachat*, en espèces sonnantes et trébuchantes émises par le Temple, est essentiel dans la religion juive, comme il le sera dans la religion chrétienne, rend extrêmement suspecte l'histoire de *Jésus chassant les marchands du Temple*. Ces marchands sont principalement des changeurs, ancêtres des banquiers ; ils sont là pour échanger les espèces émises par le Temple, qui sont seules admises pour le *rachat* et le *sacrifice*. Or ce rachat et ces sacrifices figurent dans le texte sacré de l'Alliance, celui qui est enclos dans l'Arche ; comment un Juif lettré pourrait-il détruire une pratique nécessaire à l'obéissance aux commandements les plus fondamentaux ? C'est manifestement une tromperie destinée aux Chrétiens pour leur cacher la vraie nature du judaïsme, comme si les changeurs étaient juste des parasites d'un Dieu plein de Bonté bien au-delà des contingences matérielles. En pratique, le mythe de *Jésus chassant les marchands du Temple* interdira aux Chrétiens les *mauvaises* activités du change et plus encore de l'usure, jetant même une suspicion sur toutes les activités du commerce, laissant la part belle… aux Juifs.

Les Rois-Prêtres trouvaient de grands avantages à l'établissement d'une monnaie en métaux précieux, frappée de la représentation de leurs dieux, légale et obligatoire. Elle était obligatoire de fait, puisque c'était le seul moyen de remplir ses obligations vis-à-vis du temple et de se *racheter*. En plus de ses qualités intrinsèques, comme la plus grande facilité de comptage et de manipulation, la monnaie légale ouvrait d'immenses perspectives d'esclavagisation.

Les historiens racontent qu'en Lydie, qui serait la région d'origine des monnaies légales sacrées, les prêtres avaient trouvé un moyen d'exploiter directement leur troupeau au moyen de la *prostitution sacrée*. Toute jeune fille, avant d'être mariée, devait faire un séjour au temple où elle était prostituée et payée en monnaie sacrée au bénéfice du temple. Les prêtres ont été les premiers maquereaux. Ce sont des choses qu'on ne peut mettre en place avec un système de troc, ou de monnaie arbitraire non légale fonctionnant comme monnaie d'échange. Le système de la monnaie légale,

tarifée, sacrée et obligatoire allait étendre à l'infini le champ des *obligations*, justement, ouvrant la voie à l'esclavage systématique, à l'usure et la marchandisation des humains.

Pour les prostituées sacrées, il s'agit d'un *don de soi*, au bénéfice de la divinité ; ce don de soi est compensé par des dons en monnaie, qui vont aux prêtres sacrificateurs du Temple. Cette fatalité sacrée du *don de soi* n'est pas une curiosité ancienne et exotique, elle est reprise telle quelle par le christianisme, ses autosacrifices et son amour du prochain. Les pratiques auto sacrificielles sont légion sur les terres du Proche-Orient, comme par exemple celles des Galles, une secte dont les membres s'auto-castraient pour une Déesse ; toutes ces terres, incluant celles du judaïsme, père du christianisme, sont les terres de l'ancien puissant Seigneur, le dieu-démon totalitaire, dévoreur de premiers-nés, Moloch.

La monnaie émise par les Temples, puis toutes sortes d'organismes *financiers*, fait partie des moyens de la soumission dévote à l'horreur.

Le fondement de la monnaie émise et contrôlée par des instances étrangères n'est pas l'échange mais la terreur sacrée, la dévotion pour la tyrannie, le syndrome de Moloch.

A l'époque où j'ai rencontré Shana, j'avais déjà compris le principal des horreurs que j'expose ici, d'où ma réaction probablement extrême à toute évocation de *monnaie*. Mais l'histoire n'a fait que confirmer un sentiment que j'avais depuis très longtemps.

Dans les profondeurs de notre psyché, l'argent est toujours sacré, et plus encore, il est un droit sur les corps et sur la vie. C'est ce qu'exprimait sans détour le financier judaïque Pierre Bergé, un type qui avait entrepris de me séduire, quand il disait que puisque les gens du peuple vendent leur temps de travail, ils peuvent bien, tout autant, vendre leurs ventres pour y faire grossir des embryons conçus *in vitro* par et pour d'autres. C'est sans doute la seule chose que n'a pas perçu l'immense Nietzsche, cette récupération des pouvoirs monstrueux des prêtres et des religions par des financiers. Son contemporain Marx, peut-être éclairé par les voix de ses ancêtres rabbins, a eu plus d'intuition en qualifiant le capitalisme de Moloch, en référence à l'ancien dieu des Juifs dont son descendant Yahweh est censé être l'antithèse, alors qu'il en est le faux nez, comme le Christ sera celui de Yahweh. Ça a *accroché quelque part*, parce que le public *sent* toujours confusément la présence d'une vérité, mais il s'est bien gardé

d'évoquer le rôle principal de ses cousins les financiers et usuriers dans l'affaire.

Dans le capitalisme financier figurent tous les ingrédients les plus horribles des religions : la dette, le rachat, la haine des corps et de la vie, la prostitution générale et la soumission esclavagiste, et ce sont les mêmes, sacrificateurs de Moloch il y a quelques millénaires, financiers et judéo-mafieux aujourd'hui, qui opèrent le même système sous des formes différentes. Dans tous ses aspects, il n'y a qu'une seule guerre contre nous, et un seul ennemi, le Moloch cabaliste sous ses divers avatars.

C'est le caractère automatique de la réaction de Shana à l'évocation de photos sur la plage qui est le plus surprenant, et c'est sans doute ce qui m'a fait réagir. Une séance de photos entre amants, seuls sur une petite plage au matin, peut évoquer mille choses, du côté des sentiments et de l'esthétique, alors, pourquoi l'argent ? Bien sûr il y avait cette menace, qu'elle ne pouvait pas être libre sans payer une énorme rançon, menace que je ne prenais pas vraiment au sérieux, mais cela n'explique pas tout. En réalité, il s'agissait d'une phrase du même genre que le « Je n'ai rien contre les Juifs » que je lui ai dit la veille ; il s'agissait d'affirmer, dans une espèce d'automatisme, quelque chose qui est de l'ordre du sacré, de l'obligatoire et de l'incontournable, comme la priorité absolue sur tout autre sentiment. Tout comme le chrétien doit, avant tout, savoir si ce qu'il fait est conforme aux commandements de Dieu, comme le soldat a en tête les ordres de son chef, dominant toute autre préoccupation, l'être enchainé dans le système esclavagiste financier a comme première réaction : l'argent.

C'était, en plus, la seconde fois ; la veille, après sa réflexion étrange sur mon état d'excitation sexuelle, un état fort ordinaire pour moi, elle avait immédiatement embrayé sur la question importante : l'argent. C'était choquant : que l'argent s'impose comme la priorité absolue pour qu'on soit autorisés à s'aimer ruinait le principal, l'amour lui-même, et cela, arrivant pour la seconde fois, ne pouvait que m'énerver considérablement.

Nous sommes ainsi malmenés par des *impératifs catégoriques*, que nous n'avons jamais choisis et qui nous enferment ; et ces impératifs nous ont été imposés par ceux qui en tirent profit. Notre être réel est derrière, ou au-delà, et parfois il semble même disparaître complétement. Ça doit faire partie, je suppose, de ce qu'on appelle la *condition humaine*.

Mais certainement pas de notre *nature*.

Avant que le moindre élan naturel puisse s’exprimer, le prédateur réclame en priorité sa part de sang.

Entre *notre monde*, celui de notre rencontre, saturé de vibrations vivantes, où la monnaie était tout au plus une commodité bien moins intéressante que l’air qu’on respire et l’eau que l’on boit, et le *nouveau monde*, *nouvel ordre mondial* où la monnaie était une déesse toute puissante et cruelle, double du Seigneur tout-Puissant Moloch dévoreur d’enfants, il n’y avait rien que le vide. Nous n’habitons pas une seule réalité, nous en habitons plusieurs, et elles sont antagoniques. Il n’y a aucun chemin entre une réalité et une autre ; il n’y a entre elles qu’une lutte à mort.

Je partis sans me retourner.

Elle était un rêve

Je n’avais pas fait cent pas que je me mis à regretter mon accès de colère, et que l’envie de l’avoir près de moi me reprit. Je fis demi-tour, mais elle n’était plus sur la place.

Je retournai donc chez moi, pour, enfin, dormir. Que je croyais. Tout semblait à peu près fixé, je n’étais plus dans un flou total comme les jours précédents, j’avais un rendez-vous pour le lendemain ; je n’avais plus qu’à dormir, la revoir, et la vie se remplirait à nouveau de tendresse et d’éclats de rire. Tout cela était très simple. Sauf que, le monde simple et heureux dans lequel j’avais vécu, et que je croyais être le monde ordinaire, un monde de respect, d’affection, de considération pour celui que j’étais, un monde dans lequel j’étais aimé, et aimais facilement en retour, ce monde avait soudain disparu, et mes petites tentatives de le retrouver n’étaient pas adaptées à l’immensité de la catastrophe. Il eût fallu mobiliser mes amis, faire parler le fer et le sang, pour mettre au clair cette affaire, comme c’est encore à faire aujourd’hui. Mais l’idée de la violence ne m’effleurait qu’à peine, et c’était toujours pour que je la rejette immédiatement. Ce *serait* un crime, mais c’était *impensable*, notre monde n’est pas criminel, en tous cas pas officiellement.

Mais la tension ne se dénouait pas. M’endormir en rêvant d’un lendemain magique, sur la plage, avec Shana retrouvée, ressuscitée, je n’y arrivais pas. Le cauchemar continuait. J’entamai, dans la terreur et le désespoir, ma troisième nuit sans sommeil.

La nuit grecque, dans la vallée, était toujours aussi profondément calme, et les millions d'étoiles resplendissaient comme toujours. Dans cette immensité où palpitait l'évolution de la vie, j'avais l'impression qu'il y avait un être qui avait été écarté du cours normal des choses, et que c'était moi.

Au milieu de la nuit, n'arrivant pas à dormir, je me dis que je pourrais me traîner jusqu'à la plage, c'est à dire remonter jusqu'au village, puis redescendre jusqu'à la plage. Peut-être que je pourrais dormir là-bas, et surtout, je serais sûr d'être là, pour le rendez-vous. Parce que, dans mon état d'épuisement, je doutais de pouvoir marcher jusque-là. J'avais l'habitude de marcher la nuit, dans les petits chemins de mule, et comme les mules, j'avais appris à mettre mes pas, d'instinct, entre les pierres, c'était comme un sens que j'avais appris, sans bien savoir comment. Cela fonctionnait moins bien quand j'étais un peu saoul, ce qui ne m'arrivait que très rarement. Je redoutais de devoir marcher, groggy, titubant de fatigue, tous mes muscles douloureux, en pleine nuit, dans ces conditions. Cette marche m'apparaissait comme un autre cauchemar, que je n'avais pas le courage d'affronter. Et puis, il y avait la question de mes verres de contact. Je ne pouvais pas les mettre en pleine nuit, et j'étais donc réduit à utiliser mes lunettes de myope. Or, je n'étais pas du tout habitué à marcher dans des chemins de pierre avec mes lunettes ; et même, habitué aux verres de contact, la vision déformée des lunettes me gênait énormément. C'était un handicap supplémentaire qui, ajouté à l'épuisement, m'interdisait de me mettre en route.

Quand l'aube arriva enfin, je me levai, m'habillai et pris mon vieil appareil photo, équipé d'un 85 mm, la focale favorite des portraitistes, parce qu'elle déforme peu, et adoucit très légèrement les perspectives. Je ne m'imaginais pas, dans mon état, prendre des photos, ni faire quoi que ce soit. Mais j'avais parlé de photo, donc je prenais mon appareil. Et je réussis à mettre mes verres de contact sans encombre. Je regardai alors la route que je devais prendre ; ma maison était perchée sur une petite colline et je voyais le chemin se dérouler devant moi. Je vacillais, j'étais sonné, un énorme bourdon, ces cloches massives à la tonalité grave, résonnait dans ma tête. Et en regardant ce chemin, déjà vibrant de la lumière du matin, soudain les digues de la réalité se rompirent. Je fus envahi par un rêve, c'était elle, je la rencontrais, resplendissante, amoureuse, comme lors de notre première rencontre. Elle était là, présente, et je l'hallucinais. La

réalité et la fiction se mêlaient, et j'étais en train, enfin, de m'endormir debout. L'ange du sommeil me touchait de sa grâce, et cet ange, c'était elle.

Toute cette urgence que j'avais de la rejoindre, coûte que coûte, s'effondra. C'était aussi cette urgence qui me maintenait éveillé, contre toutes les fonctions ordinaires de la vie ou même de la survie. Et, comme je la rejoignais dans le rêve, je n'eus plus qu'une envie, dormir. Dans un sursaut de conscience, je pensai qu'elle allait m'attendre, que je devais y aller coûte que coûte, mais à ce moment, le désir de rêver l'emportait de très loin sur la torture de se cramponner à la réalité. Je me dis aussi, pour me rassurer, qu'après tout, elle était partie plusieurs fois, m'abandonnant, et que ça pouvait bien être son tour. J'avais sans doute épuisé les limites de ce que je pouvais supporter pour elle. Et puis, quand je l'avais vue la veille, prenant des poses sur la plage, comme fascinée par sa propre beauté, elle semblait pouvoir très bien se passer de moi. La vision que j'avais eu d'elle sur la plage, la perspective d'aller la photographier, et mon rêve se mêlaient, indistincts comme une seule réalité, la réalité. Elle devenait pour moi ce qu'elle serait pour des millions d'humains, un rêve.

J'enlevai péniblement mes verres de contact, dans un état de demi-conscience, fis quelques pas vers mon lit et m'évanouis dans le sommeil.

Le visage du monstre

Elle est une autre

Je ne dormis que quelques heures, mais je me réveillai frais, dispos, et bourré d'optimisme. J'étais enfin prêt à revoir Shana, et je débordais de bonheur anticipé. L'incident de mon absence ce matin n'était pas grand-chose, comparé à tout ce que nous avions vécu, en tous cas de mon point de vue, depuis trois jours. C'était aisément explicable, c'était une espèce d'accident où la part de ma volonté était presque inexistante. *No problemo*, donc, comme on le dit à tout bout de champ dans un monde où tout est problème.

C'était la fin de la matinée, j'allai à la plage sans grand espoir de la trouver, et elle n'y était pas. Retourné au village, j'allai dans la direction où je l'avais vue partir, les deux premiers jours. Et je la vis tout de suite, remontant en courant le chemin pavé de larges dalles qui va du port au village. Mais je restai pétrifié. Elle avait totalement changé. Ses cheveux blonds, qui d'ordinaire flottaient gracieusement sur ses épaules, étaient frisottés dans une espèce de boule parfaitement disgracieuse, comme on en voit sur la tête de certaines fausses blondes. Elle était outrancièrement maquillée, ce qui la vieillissait et l'enlaidissait énormément. Et surtout, son visage exprimait une intense colère, une violente tension interne que je ne lui avais jamais vue, que je n'aurais pu imaginer. Ses yeux étaient presque fixes, et leur bleu sombre flamboyait dans la noirceur de l'eyeliner ; elle passa en trombe à côté de moi, et ne me regarda même pas. J'étais pétrifié. Alors qu'elle s'éloignait, courant toujours, j'essayai de l'appeler, mais c'est à peine si un son sortit de ma bouche. J'étais trop stupéfait, aussi, pour la suivre ; et son attitude ne m'y invitait pas du tout. Je restai donc coi, comme un idiot, une fois encore totalement désemparé.

Le coup était rude. L'image de sa nouvelle figure s'était superposée à celle de nos rencontres, et l'avenir semblait plus sombre que jamais. Que je sois maintenant reposé n'avait pas tout arrangé, très loin de là. Alors que je lui avais dit, l'avant-veille, dans un moment de désespoir passager, « tu ne m'aimes pas », mais comme sans le croire, comme une parole qui avait surgi brusquement d'un doute qui s'était installé au plus profond, dans des régions invisibles, au cours de la première nuit où je gisais, seul et

désemparé, dans l'obscurcissement de la lumière, maintenant ce doute s'installait, insidieux, même si je le repoussais avec une sorte de terreur.

Je ne sais plus très bien ce que j'ai fait de cette journée. Sans doute, j'ai passé un temps infini à ruminer, attablé sur la place, peut-être avec un café grec. Ma pensée tournant, inlassablement, dans une boucle sans fin. Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Où est-elle ? Que fait-elle ? Que pense-t-elle ?

En même temps, une étrange alchimie commençait à opérer en moi. L'histoire de ma vie avait forcément ses hauts et ses bas, mais à chaque moment critique, je n'avais connu que le succès, et même, haut la main. Et c'était devenu particulièrement vrai dans ce qui m'intéressait vraiment, à part la connaissance intelligente, et qui était la connaissance de l'autre, l'amour, l'extase. Les expériences vous marquent et vous transforment, et le bonheur d'aimer que je connaissais, qui avait trouvé son écho dans Shana, était devenu comme une qualité sensible de mon être. S'il y avait eu, là aussi, des hauts et des bas, ma capacité amoureuse, au sens large, s'était accrue au fil du temps, et je m'étais peu à peu transformé. Et les échos de cette transformation, chez les autres, principalement les femmes, étaient très positifs, la renforçant encore et encore. La catastrophe de l'absence de Shana, trois jours et trois nuits, et l'absence de sommeil, avaient fini par faire du sommeil et du rêve la priorité absolue, une nécessité de simple survie. Et là, tout en essayant de comprendre comment et pourquoi Shana avait pu ainsi se transformer radicalement, j'étais reposé, en bien meilleur état que la veille, et j'envisageai qu'elle ne m'aime pas. Ces deux faits, que je me sente mieux, et qu'elle ne m'aime pas, commençaient à se mixer, se lier dans cette étrange alchimie. Mon amour pour elle, pourtant naturellement lié aux éclats magiques du coup de foudre, se liait aussi à trois jours d'inquiétude, de stress, et finalement de terrible souffrance.

Le lien, si simple et si naturel, entre l'amour, le bonheur et le bien-être, se relâchait peu à peu, et c'était comme si un être que j'avais été, et que j'imaginais définitivement perdu dans un lointain passé, reprenait vie et me rattrapait. Cet être était l'idiot chrétien que j'avais été, et peut-être, en réalité, n'avais jamais cessé d'être ; cet être avait appris que la *cupidité est la racine de tous les maux*, ainsi que le dit le Père de l'Eglise Saint Augustin ; cet être pratiquait la *haine de soi* et, également, la *haine du monde* comme attitudes hautement *morales* menant à une *libération*. Le spectre trompeur de cette *libération* continue de nous hanter, spectre démoniaque

à la figure du Christ qui nous leurre pour nous dépouiller. Quand on croit s'en être débarrassé, il resurgit dès que l'occasion lui en est offerte. Le système de l'inversion existe de longue date, depuis les jours du resplendissant Seigneur Tout-Puissant, Moloch, l'Eternel, source de toute vie et de tout bonheur.

Après cette pesanteur terrible du manque de sommeil, dans lequel j'avais l'impression de peser une tonne, une impression de relatif détachement, de déracinement aussi, s'était infiltrée en moi, relâchant le lien violent de ma passion pour Shana. Comme elle était passée à côté de moi sans même me regarder, j'étais obligé de distendre le lien, comme il était exclu que je la force d'aucune manière. C'était une règle constante dans mes relations, surtout amoureuses : ne jamais forcer, et même ne jamais persuader. C'était surtout une règle absolue dans l'amour, et surtout dans l'amour physique ; les femmes sont extrêmement sensibles à tous les aspects de contrainte, y compris ceux qui peuvent paraître infimes ou sans conséquences, pour un amant non averti ; et pour partager un instant merveilleux, il vaut mieux libérer les corps, plutôt que de les contraindre. On n'a jamais besoin d'être *persuadé* pour se précipiter d'un cœur joyeux vers les meilleures choses de la vie ; la persuasion est sœur de la contrainte. De fait, moins on *contrôle*, mieux on se porte.

Je n'avais pas grand-chose d'autre à faire, que d'errer en espérant la rencontrer. Et qu'elle n'ait plus cette figure terrible, que je puisse enfin la retrouver.

Le visage du monstre

Je descendais, songeur, le chemin dallé qui descend au port, quand un type m'interpella. Il était planté sur le chemin, dans un espace plat et assez large, et c'était le genre de type que j'évitais soigneusement, parce que j'éprouve pour eux une profonde aversion, et même du dégoût. Il portait une espèce de chemise hawaïenne bariolée, une grosse chaîne en or autour du cou, avait une masse de cheveux gris et bouclés, et un vague air vicieux ; je l'avais instantanément mis dans la catégorie répugnante des pervers ; à première vue, il était pour moi une espèce de vieille pédale.

« *If you go down this way, I'll kill you.* » : « Si tu descends ce chemin, je vais te tuer. »

Je m'arrêtai, interloqué.

« *Are you crazy? Why would you kill me? » :* « Tu es cinglé ? Pourquoi tu me tuerais ? »

Je n'avais absolument pas peur de cette chose, j'étais juste stupéfait.

Il sentit qu'il n'avait pas obtenu l'effet qu'il escomptait, et il chercha à affermir sa prise.

« *Are you looking for Colleen?* » : « Tu cherches Colleen ? »

« *No, I don't know any Colleen. »* : « Non, je ne connais pas de Colleen. »

Je repartais, pour m'éloigner au plus vite de cet individu, et sans tenir compte de sa menace démente, mais il m'apostropha à nouveau.

« *The girl you are looking for, the girl you love, »* : « La fille que tu cherches, la fille que tu aimes, » dit-il.

Là, je stoppai net. Il m'avait touché, évidemment.

« *Where is she? »* : « Où est-elle? », répliquai-je instantanément, c'était la seule question qui m'importait. Je me fichais bien de ses menaces de mort.

« *She is gone, »* : « Elle est partie, » lança-t-il.

Là, il me toucha en plein cœur.

Je suis de race aryenne et franque, nous ne connaissons pas le mensonge. Et, au contraire de certaines races perverses, nous ne sommes pas entraînés à pratiquer et déceler la fraude. Certains d'entre nous se sont laissé séduire par l'ennemi, mais dans notre conscience profonde, le mal est toujours représenté par le traître, le pervers et le menteur, le jaloux, Loki, Ganelon, qui détruisent autant qu'ils peuvent le royaume de la franchise et de l'amour. Je ne songeai même pas à douter de ce que cet être infâme venait de me dire : elle était partie.

J'ai dû me décomposer instantanément, et il sentit son avantage. Idiot de *goy* que je suis.

C'était tout à fait crédible pour moi qu'elle soit partie, quoique je ne l'aie jamais envisagé. Notre dernière rencontre, où elle m'avait évité, avec cet horrible maquillage, et cet air de fureur sur sa délicieuse frimousse,

laissait envisager son départ, loin de moi, comme possible. C'était une terrifiante catastrophe ; je sentis, comme le disent les anciens Celtes, le ciel me tomber sur la tête. Le chemin de ma vie, sur lequel je galopais avec tant de bonheur, n'était soudain plus qu'un immense abîme. Toute mon énergie vitale, orientée depuis notre première séparation vers un seul but, la retrouver, s'effondra, et je restai pantelant, comme atteint d'une sorte de vertige.

Un instant, je songeai à attaquer le pervers pour lui extorquer, par la force, les clés qui me permettraient de retrouver Shana. Chose que je n'avais faite de ma vie, je m'imaginais assez mal torturant quelqu'un, même un être aussi dégoûtant que celui que j'avais en face de moi, pour lui extorquer des renseignements. Il fallait vraiment que je sois poussé aux extrêmes limites. Et si Shana était partie de sa propre volonté, c'était évidemment inutile.

Sentant mon désarroi, il enfonça le clou, pour bien me faire endosser la responsabilité de ce départ :

« *Why did not you go to your date, this morning? » :* « Pourquoi n'es-tu pas allé à ton rendez-vous, ce matin ? »

« *I was exhausted, I fell asleep,* » : « J'étais épuisé, je me suis endormi, » dis-je.

La haine qui brillait dans ses prunelles sombres augmenta d'un cran.

« *How can you do that? Do you know who she is? Do you know how much are worth her pictures?* » : « Comment as-tu pu faire ça ? Sais-tu qui elle est ? Tu sais combien valent ses photos ? »

Non, je ne savais pas *qui* elle était. Je ne savais rien de tout ça. Je n'étais pas un trafiquant de chair humaine sur pellicule.

« *Who is she?* » : « Qui est-elle ? », demandai-je.

Évidemment, il ne répondit pas à cette question.

« *She even paid to do the movie here, to be with you... all the crew, the cameras... It did cost a lot,* » : « Elle a même payé pour faire le film ici, pour être avec toi... toute l'équipe, les caméras... Ça a coûté un paquet, » dit-il l'air rêveur. Le fric, ça le rendait sentimental. Mais je ne comprenais rien à ce qu'il voulait dire.

J’essayai une fois de plus de coller une description à peu près sensée à la réalité invraisemblable à laquelle j’étais confronté depuis trois jours :

« *Who is she? Is she the daughter of a mafia boss?* » : « Qui est-elle ? Elle est la fille d’un boss de la mafia ? »

C’était la seule explication que je trouvais de l’espèce de *protection* dont elle était l’objet. Ça n’avait pas de sens, d’ailleurs, parce qu’ils menaçaient de tuer sa famille, mais j’en étais réduit à des conjectures de plus en plus incohérentes, des descriptions partielles, qui toutes manquaient leur but, la réalité que recouvrait le mot « *pornstar* ». Étrangement, cette idée d’elle comme fille d’un boss de la mafia sera reprise dans un film, *Summer Camp Girls*, où elle jouera le rôle principal d’une riche héritière d’un boss de la mafia, mafia soi-disant *italienne* bien sûr, et pas judaïque, comme dans toutes les productions propagandistes d’Hollywood, et son partenaire dans le film, un Juif basané, frisé, graisseux et libidineux du nom de Hershel Cohen, *alias* Hershel « Savage », joue le rôle d’un petit mafieux, évidemment catholique, italien, qui gagne les faveurs du papa mafieux catholique, prêt à l’exécuter, en faisant un signe de croix. Comble de l’humour sinistre, les Cohen ou Kohen étaient les prêtres et sacrificateurs de Yahweh, probablement héritiers des prêtres de Baal-Moloch, ceux qui exécutaient les holocaustes sanglants et qui brûlaient les premiers-nés en offrande au Seigneur Tout-Puissant…

Faire jouer le rôle d’un homme à tout faire, catholique et italien, par un rejeton des *sacrificateurs cohen* a peut-être beaucoup amusé le producteur et le réalisateur du film, mais il est aussi possible que ça leur ait été imposé, la hiérarchie immémoriale fondée sur les charges religieuses étant toujours respectée pour l’essentiel dans le monde judaïque. Les *kohanim* ou *kohens*, race sacerdotale du plus haut niveau, ne s’épousaient qu’entre eux, ce qui fait dire à Yossef ben Matityahou Ha Cohen alias Flavius Josèphe qu’il est de « race pure », un gage de légitimité dans sa querelle *contre Apion*. Une héritière *lanceuse d’alerte* d’une famille de *kohens* américains a dévoilé dans une émission de télé américaine que sa *famille* continuait à pratiquer les sacrifices d’enfants à son Dieu, que les ignorants appellent Satan ou Lucifer selon la tradition chrétienne, mais qui n’est autre que l’antique Moloch, dont le Yahweh judaïque, le Créateur chrétien et l’Allah islamique sont des héritiers. Une hirondelle ne fait pas le printemps, dit-on ; à chacun

de se faire son opinion sur l'existence ou l'inexistence de ces sacrifices auréolés du prestige de la plus haute antiquité.

Loin d'Hollywood, et par une analogie peut-être due au hasard, le banquier de la *Federal Reserve Bank* des USA qui a financé Lev Bronstein alias Léon Trotski pour sa révolution bolchevique s'appelait Jacob Schiff, et Schiff est un nom de la famille des prêtres sacrificateurs *cohen* ; Lénine, devenant dément, dira que les innombrables victimes russes de la Révolution étaient « sacrifiées à Moloch » ; on ne peut pas parler de relation directe de cause à effet, tout cela est enveloppé d'incertitudes, mais certaines analogies, quand elles se répètent fréquemment, sont inquiétantes ; si ce genre d'histoire vous gêne, ce qui est hautement compréhensible, il vous suffit de classer l'affaire en pensant que je suis un paranoïaque pour être tranquille.

La fraude d'identité, le *faux drapeau* sont classiques à Hollywood. Ce sont des acteurs juifs qui jouent les rôles de violeurs et de sadiques occidentaux ou *nazis*, à quelques rares exceptions près. Parce qu'il est difficile de trouver des acteurs aryens qui prennent plaisir à jouer ces rôles, ou même qui soient tout simplement capables de les jouer. Mieux, dans les films mettant en scène les *crimes nazis*, les acteurs tortionnaires sadiques *nazis* sont la plupart du temps en réalité Juifs, alors que leurs victimes, supposées juives, sont d'alléchantes jeunes aryennes ; enlevez les faux uniformes, et vous avez un film réaliste sur l'asservissement. Le comble dans le *faux drapeau* et l'arnaque *antinazie* est atteint dans les tortures rituelles d'enfants, où les tortionnaires encagoulés ont selon les quelques victimes qui ont pu témoigner un *accent allemand* et insistent sur le fait qu'ils sont *nazis* ; or il n'y a pas de *nazis allemands* aux U.S.A., en tous cas dans les cercles du pouvoir ; par contre l'accent *yiddish* des Juifs venus d'Allemagne, version dégradée de l'allemand, abonde, écoutez donc le très officiel *dear Henry* (cher Henry) Kissinger pour avoir un échantillon.

Peut-être l'être immonde que j'avais en face de moi, dont je connais aujourd'hui le nom et la fonction, Bobby Hollander, de son vrai nom Ira Allen Sachs, fringant *businessman* judéo-mafieux faisant fructifier dans la pornographie une toute petite part des extorsions de l'usure, des rackets, du trafic des drogues et des esclaves, et de la traite des Blanches, a-t-il trouvé que l'idée conviendrait parfaitement à l'imaginaire des petits *goys* Blancs ignorants, telle que je venais de la lui offrir sur un plateau. Et ferait

rire ses congénères, toujours prêts à apprécier une bonne arnaque démontrant la célèbre *chutzpah*. Sachs est un nom bien connu, figurant entre autres dans le nom de l'hyper prédatrice, la banque Goldman-Sachs ; ils ne sont peut-être pas de la même famille, mais certainement de la même tribu.

Mais pour l'instant, j'étais à mille lieues de pouvoir faire tous ces liens. Dans ma vision du monde, constituée au cours de deux mille ans de religion, de tortures, de lavages de cerveau et de propagandes, il n'y avait qu'une sorte de Juif, fruit de l'excellent Peuple Élu, innocent parmi les innocents, et persécuté sans raison.

« *You are a poor idiot. She loves you. She would have done everything you want.* » : « Tu es un pauvre idiot. Elle t'aime. Elle aurait fait tout ce que tu veux. »

Elle aurait fait tout ce que je voulais ? Ça n'avait aucun sens pour moi. Tout ce que je lui demandais, c'est d'être là, avec moi, et ça, elle ne l'avait pas fait. Évidemment, l'être immonde qui me parlait avait d'autres idées en tête, sans doute dans le catalogue de ses perversions, sodomie, bondage, torture, ou autres délices des petits-fils de Moloch ; et surtout, le Graal du maquereau, la transmutation des femmes en esclaves sexuelles. Mais cela me fit un autre choc, cette phrase. Jamais je n'ai eu de *demandes* particulières, jamais je n'avais *voulu* quoi que ce soit, l'amour suit son cours, simplement, et sans arrière-pensées. Cette phrase semblait venir d'une autre planète, une planète où l'amour que quelqu'un vous porte est juste une opportunité pour l'exploiter. Et je n'avais aucun moyen de savoir ce qu'elle signifiait, c'était une autre énigme, que je ne pouvais absolument pas comprendre. Cette phrase, dont je n'avais pas le contexte, ignorant tout de la psyché incompréhensible de l'être immonde, ajouta encore à ma confusion.

« *Do you know that she already tried to commit suicide? If she suicides, it will be your fault. You are bad for her. You don't deserve her.* » : « Est-ce que tu sais qu'elle a déjà tenté de se suicider ? Si elle se suicide, ce sera ta faute. Tu es mauvais pour elle. Tu ne la mérites pas. »

C'était le coup de grâce. Appuyé sur toute la puissance de son or, de sa haine, et de trois mille ans de crimes et de fraudes, l'immonde petit-fils de Moloch venait de décréter son verdict sur notre amour. Surtout sur moi, qui ne la « méritais » pas. C'était stupéfiant. Évidemment la question de

savoir si je la « méritais », ou si elle me « méritait », n'avait jamais existé – nous nous étions trouvés, et nous étions simplement *faits l'un pour l'autre*, comme le dit une expression simple et sensée. Il n'entrait aucun sordide calcul de boutiquier, ou pire, d'usurier, dans notre relation. Il n'y avait qu'une extatique attraction naturelle, et cela est bien au-delà de tout calcul. Mon monde, et celui de l'être immonde, divergeaient totalement ; je ne pouvais voir et comprendre son monde, comme il ne pouvait voir et comprendre le mien. Dans ce *choc des civilisations*, il fallait qu'un des mondes disparaisse ; et pour l'instant, c'était le mien, l'européen ou le chrétien, qui volait en éclats.

Ce n'était pas une surprise ; en fait, le premier *choc des civilisations* sanglant avait eu lieu juste avant ma naissance, entre les civilisations européennes de vieille culture et les nouvelles barbaries, l'une ayant transformé l'empire russe en paradis judéo-bolchevique et l'autre ayant transformé la naïve Union américaine en paradis *libéral* de la finance judaïque. C'était le monde auquel j'appartenais qui avait été détruit, et ce qui se passait n'en était qu'une des myriades de conséquences ; j'étais né vaincu, quoiqu'on me raconte que j'étais dans le camp des vainqueurs ; dans la réalité, j'étais une proie à utiliser ou dépouiller, et tout se passait conformément à l'*ordre* et la *paix publique* que garantissent les lois *antidiscriminatoires* et *antiracistes*. Un vaincu n'a que le choix de se soumettre et de collaborer, dans les mondes barbares ; la civilisation européenne, justement, s'était dotée d'autres lois, fondées sur le droit naturel et le droit des gens, qui préservaient l'intégrité des peuples vaincus. On peut mesurer facilement toute la différence entre la barbarie et la civilisation dans la manière dont sont traités les vaincus.

Que mon monde vole en éclats dans ma rencontre avec l'immonde Sachs-Hollander n'était qu'une conséquence de la chute de la civilisation européenne, mais cette chute est cachée ; la connaître mène à la révolte. Sans la conscience de cette lutte mortelle des mondes, qui seule donne les clés de ce qui se passe, ma vision du monde n'était que chaos, et j'étais perdu dans une totale confusion qui ne faisait que s'accroître presque à chaque instant.

« If you try to find her, I'll get you killed by mafia. » : « Si tu essaies de la retrouver, je te ferai tuer par la mafia. »

Et il accompagna cette menace de son regard le plus noir.

Ce regard empli de la plus extrême des haines est censé inspirer la terreur, c'est le *mauvais œil* qui terrorise les populations des alentours de la Méditerranée. On peut le voir, parfois, s'afficher dans les médias, chaque fois que des personnalités de la judéo-mafia ou leurs supérieurs du gratin richissime de la Cabale sont d'humeur criminelle, et c'est très spécifique. C'était peut-être l'une des sources de la terreur irraisonnée de Shana. On n'en parle pas, parce que ce n'est pas un fait politique ; pourtant, tout indique que l'utilisation très spécifique de ce regard marque l'appartenance à la part la plus vile et la plus criminelle de l'humanité. Mais personne ne veut le voir, parce qu'il est dangereux de le remarquer ; ce serait comme attirer sur soi l'attention du prédateur.

Les peuples européens connaissent la colère, ils peuvent se *mettre en pétard* ; tout le monde connait les extraits des discours d'Adolf Hitler dans lesquels il est manifestement très en colère contre les Juifs. Le Grec Aristote, à l'inverse du christianisme, loue les vertus de la colère : « La colère est nécessaire ; on ne triomphe de rien sans elle, si elle ne remplit l'âme, si elle n'échauffe le cœur ; elle doit donc nous servir, non comme chef, mais comme soldat. » La colère est une réaction à un préjudice, un irrespect, ou une offense ; la colère de Dieu lui-même frappe ceux qui l'ont *offensé*. Mais la haine est très différente. Vous ne pouvez pas la comprendre, parce qu'il n'y a pas, dans votre esprit, de raison. C'est que vous êtes haï pour ce que vous êtes, un *goy*, un *Gentil*, un ennemi, et un ennemi d'autant plus haïssable si vous êtes assez beau et intelligent pour faire de l'ombre à Yahweh et ses suppôts, ce qui est une *offense*. Rappelez-vous, si vous avez été noyé dans l'eau du baptême et instruit du christianisme, Lucifer est *le plus beau des anges* avant d'être déchu au rang d'esprit du mal, parce que son orgueil l'a poussé à la désobéissance. Dieu, le Tout-Puissant, Moloch-Yahweh-Christ-Allah, hait les *désobéissants*, et les désobéissants sont ceux qui refusent d'être des esclaves.

Je restai là, flottant, désorienté une fois de plus. « Je ne comprends pas », me disais-je, à l'infini, me le répétant encore et encore, le mixant à toute autre pensée qui pouvait surgir. Fallait-il attaquer cet être, qui sans doute avait le privilège d'être l'*ami* de Shana ? J'étais privé de mon but, la retrouver, n'ayant aucun indice qui me permette de la chercher ; j'étais seul, dans un vide immense. En remontant le chemin, toujours poursuivi par ce regard plein de haine, je fus encore tenté de l'attaquer, foncer sur cet être pour le détruire. Je commençai même à me préparer, me saturant

d'oxygène, comme avant une plongée en apnée, en prévision de l'effort des coups que j'allais porter. Dans l'état où j'étais, l'attaquer m'aurait fait un bien immense, m'aurait libéré d'une part de cette charge qui pesait sur moi, m'aurait défoulé, sans doute. Mais finalement, je renonçai. Il y avait trop de zones d'ombre, et je ne savais pas bien ce que cela pouvait m'apporter. Surtout, quand il m'avait dit : « Si tu cherches à la revoir, je te ferai tuer par la mafia », j'avais immédiatement pensé : « C'est elle qui reviendra », et cela, j'en acquis immédiatement une sorte de certitude. Il y avait, de mon côté, cette carte cachée, qu'il ne pouvait pas voir, parce qu'il ne connaissait rien à l'amour, ni à la violence des vraies passions. Il valait mieux endormir la méfiance du monstre en lui donnant l'illusion d'une victoire complète.

Je remontai au village ; j'avais l'impression que ma tête bourdonnait. Puis je crus qu'il m'avait empêché de descendre parce qu'elle prenait un bateau ; je descendis donc au port, par un autre chemin, mais le port était vide, et il n'y avait pas de bateau. J'aurais pu, au moins, demander s'il y avait eu un bateau, un peu plus tôt ; je n'avais pas entendu la sirène qui signalait leur arrivée et leur départ. Mais je ne le fis pas. C'était simple, pourtant ; mais en même temps, j'étais comme tétanisé, ou zombifié, et j'étais incapable d'entrer dans une boutique pour demander s'il y avait eu un bateau ; je n'aurais pas même été capable de trouver les mots.

Dans l'espèce de vide déboussolé qui s'était emparé de moi, j'étais incapable des actes les plus simples, une situation absolument ahurissante pour moi. Il est vrai que dans cette circonstance, l'acte le plus simple aurait été de débarrasser la planète des monstres, mais cet acte était doublement, triplement, immensément interdit, étant donné la qualité des monstres en question, et ceci explique peut-être cela.

En remontant vers le village par le chemin dallé, j'entendis une fille pleurer, un pleur vraiment déchirant, dans le petit hôtel au bord du chemin. Je pensai, mais sans en être certain, que ça pouvait être Shana. J'essayai d'appeler, « Shana », mais seul un filet de voix sortit de ma bouche. Toute ma force m'avait déserté. Le vampire m'avait vidé de toute énergie.

Je remontai, de plus en plus accablé. Une tempête assourdissante s'était déchaînée dans ma tête. Le disciple de Moloch m'avait plongé dans son monde, la Géhenne, ce monde horrible et sans espoir, ce monde d'êtres nés coupables et tourmentés par un Juge paranoïaque. Bien sûr, en tant que chrétien, j'avais déjà eu droit à l'exposition en continu d'un Crucifié

divin dégoulinant de sang sacré dont il fallait boire jusqu'à la dernière goutte, ce qui était la plus sublime expression d'une religion d'amour, dans une alchimie mystique et mystérieuse qui liait le plus doux des sentiments au plus horrible des supplices ; ensuite, encore suffoquant dans les tourments christiques, vers les douze ans peut-être, une Amicale de Bienfaisance inconnue avait offert à toute ma classe un spectacle gratuit, *Nuit et Brouillard*, dans lequel des squelettes ambulants ayant apparemment perdu leurs vêtements déambulaient dans des baraquements, accompagné d'un commentaire lugubre sur les meurtres de masse qui menaçaient l'humanité, et nous appelant à une vigilance de tous les instants contre l'horrible *fascisme* et l'insondable méchanceté humaine.

Tout cela n'a qu'un but évident : créer la terreur. Encore elle, la maîtresse ultime. Il est assez facile de remarquer et de comprendre que les sentiments les plus violents qui peuvent s'emparer de nous à l'âge adulte, que ce soit l'amour, la terreur ou autre, n'ont une telle violence que parce qu'ils ont antérieurement été violemment éprouvés à une époque où n'ont encore été bâties que peu de défenses, dans l'enfance. Il s'agit de réactivation. Il est peu probable d'éprouver un sentiment de terreur irraisonnée à l'âge adulte si on ne l'a jamais éprouvé dans l'enfance. Ce pourquoi curés, éducateurs et Amicales de Bienfaisance s'attaquent principalement aux enfants.

Circulez, y'a rien à voir

Aristote explique que le théâtre a une fonction de catharsis, de purification par l'expression des émotions normalement invisibles ; et les émotions que traite le théâtre sont pour lui ce qu'il appelle la pitié et surtout la peur, ce que je traduirais plutôt par la terreur. Deux émotions qui nous mènent généralement à notre insu. Le théâtre antique n'est pas un divertissement, c'est un rituel, un rituel de purgation ; il exhibe les émotions qui nous mènent, afin qu'on puisse les maîtriser. C'est l'inverse de l'ordinaire des productions de la propagande, aujourd'hui, dont le but est clairement d'enchaîner, à travers une pitié et une terreur fabriquées.

Il est très difficile pour l'occidental moderne, après 1.500 ans de christianisme, de comprendre pourquoi la pitié, ce sentiment qu'on estime *noble* et lié à la civilisation, doit être combattue. J'ai moi-même eu beaucoup de difficultés avec cela, alors même que pour Aristote, cela ne

semble pas mériter beaucoup d'explications. Je n'ai compris que par la *Bhagavad-Gitâ* indo-aryenne, dont le rapport entre l'héroïsme et la pitié est le thème central. La compassion qui empêche le guerrier Arjuna de combattre est jugée par le dieu comme étant : « un honteux découragement indigne d'un Aryen et fermant les portes du Ciel ». Et une fable d'Esope, antérieur d'une centaine d'années à Aristote, éclaire de la même façon la morale grecque, dans la fable *Le laboureur et le serpent gelé*.

> « Un laboureur trouva dans la saison d'hiver un serpent raidi par le froid. Il en eut pitié, le ramassa et le mit dans son sein. Réchauffé, le serpent reprit son naturel, frappa et tua son bienfaiteur, qui, se sentant mourir, s'écria : « Je l'ai bien mérité, ayant eu pitié d'un méchant. »
>
> Cette fable montre que la perversité ne change pas, quelque bonté qu'on lui témoigne. »

La morale de la fable n'est pas très intéressante, quoiqu'à notre époque, la croyance dans la capacité magique des *idées justes* à transformer les citrouilles pourries en carrosses démocratiques ruine nos civilisations, mais un être muni d'un restant de bon sens est encore capable de voir cela. Ce qui est intéressant est que celui qui a eu *pitié* d'un méchant a commis une *faute* ; cela est tellement évident pour Esope que cela ne mérite aucune explication particulière. Après 1.700 ans de christianisme, cela peut paraitre étrange. C'est pourtant frappé au coin du bon sens. C'est une faute éthique, l'éthique n'étant pas du tout la compassion ou l'amour du prochain, mais le meilleur comportement pour le développement harmonieux des relations et de la vie.

L'immunisation contre la pitié, fonction de la catharsis théâtrale selon Aristote ainsi que l'immunisation contre la terreur, sont deux constituantes d'une morale héroïque qui lutte contre les forces qui peuvent nous détruire.

Au début des années 2010, certaines officines anti-occidentales ont monté une campagne à fort impact fondée sur la pitié, qui a résulté dans l'envahissement de l'Occident par des hordes de plusieurs millions d'envahisseurs de zones arriérées et hostiles. Cette campagne utilisait la photo d'un jeune enfant *réfugié* nommé Aylan, qu'on disait noyé sur une plage. Dix minutes de recherche sur Internet permettent d'apprendre qu'un noyé est cyanosé, et qu'il est bleu. J'ai vu des noyés quand j'étais gamin, et ça m'avait fortement impressionné, la couleur, justement. Et le

fait qu'ils étaient souillés par le sable, des algues, et globalement en assez piteux état. Or, cet Aylan était bien rose, juste sur le bord d'une mer d'huile. Sur quelques photos en plan large qui ont fuité, on voit un peu plus loin des pêcheurs à la ligne qui regardent le spectacle quelques dizaines de mètres plus loin, en continuant leur pêche, et ne semblent pas y voir quoique ce soit d'exceptionnel. Un enfant au bord de l'eau, sans doute arrivé avec les photographes. Le noyé avait gardé ses chaussures et ses vêtements n'étaient pas particulièrement en désordre. On ne voyait pas son visage, comme on voit ceux des enfants victimes des bombardements en Afghanistan, en Irak ou à Gaza. Drôle de noyé. *Le medium, c'est le message*, une photo insignifiante accompagnée de mille commentaires horrifiés et diffusée à des centaines de milliers d'exemplaires a plus d'impact que mille photos *qui se passent de commentaires* qui ne sont pas reprises par les médias. Cette fabrication bien calculée révèle clairement que pour les divers *psyops*, les faiseurs d'*opérations psychologiques* qui ont leur origine chez les militaires, la pitié est une arme de guerre. Quand on voit les dégâts énormes causés par des *réfugiés* ou *migrants*, dégâts humains, moraux, matériels, financiers, etc., on comprend que la pitié est une arme extrêmement dangereuse, et qu'il faut la combattre au même titre que la terreur. La pitié, l'exposition de soi-disant *victimes*, est constamment utilisée comme cheval de Troie de la terreur.

Nous avons oublié la terreur, et les discours s'emplissent d'imprécations, de grandes idées absurdes, de rêves destructeurs ; nous agissons, en fait, comme des rats terrorisés dans un navire qui sombre, nous rattachant à n'importe quelle planche de salut. La terreur est là, plus que jamais, invisible, sournoise, paralysante, mais nous ne comprenons plus le sens de la tragédie grecque, et nous ne savons plus combattre la terreur. La terreur est devenue normale, et les terroristes des héros.

C'est lié à l'évidente montée en puissance, à l'époque moderne, de la tyrannie, et à la chute accélérée des institutions démocratiques. La démocratie, ainsi que d'autres systèmes moins prisés, s'est érigée contre la tyrannie et le règne de la terreur. Le théâtre permettait la fusion du peuple dans le même *pathos*, la même sensibilité, qui fondait de manière sensible son identité, contre les menaces de la tyrannie.

Il y a une foule d'exemples contemporains de la banalisation de la terreur, et même de son importation forcenée à travers des *migrants* et

réfugiés, mais je vais en sélectionner deux qui montrent bien à quel point la terreur est devenue *normale*, et la rébellion contre la terreur *criminelle*.

Le 18 juin 1815, les Anglais gagnaient avec leur coalition la bataille de Waterloo, une bataille décisive pour l'avenir de l'Europe en général, et des Anglais en particulier. Le financier Nathan Mayer Rothschild, qui faisait ses affaires à la bourse de Londres, apprenait cette victoire un jour avant les autres grâce à un dispositif préparé d'avance. Muni de cette connaissance, il se mit à vendre ostensiblement des masses d'obligations, comme s'il voulait s'en débarrasser au plus vite, ce qui fut évidemment remarqué et provoqua une panique boursière. Ses agents rachetaient en sous-main les obligations dont tout le monde voulait se débarrasser à n'importe quel prix à cause de la supposée défaite, et c'est ainsi que Nathan Mayer Rothschild dépouilla une bonne partie de l'Angleterre de sa fortune. Les étudiants en économie apprennent que c'est *normal* dans le système capitaliste, qu'il s'agit du *libéralisme* et des *libertés* ; mais de quoi s'agit-il, exactement ? Une panique, c'est une forme de terreur, et ce monsieur Rothschild est ni plus ni moins un terroriste, quelqu'un qui utilise la terreur comme moyen de tyrannie ; ce monsieur Rothschild, dans un monde qui ne serait pas lobotomisé, aurait été jugé de la manière la plus infamante pour cette escroquerie, prélude à beaucoup d'autres pires encore, à la mesure des moyens qu'il a acquis.

Monsieur Rothschild n'a évidemment pas de grandes affinités avec les coutumes démocratiques européennes, ses références sont plutôt du côté de la terreur de Yahweh-Moloch ; peut-être est-ce une excuse, puisqu'on en trouve toujours.

Un autre exemple sidérant est celui de l'anniversaire du « *terror bombing* », bombardement terroriste, et de la crémation collective dans les *tempêtes de feu* de plusieurs centaines de milliers de civils allemands, dont une énorme majorité de femmes et d'enfants, dans la ville historique de Dresde, la *Venise du Nord,* en 1945. Entre les 13 et 15 février de chaque année, donc, des êtres aussi immondes que ce crime horrible dont l'écrivain américain Kurt Vonnegut a témoigné dans son *Slaughterhouse-Five*, paradent à Dresde avec des banderoles affirmant entre autres : « Tout ce qui est bon vient du ciel ». Si ce n'est pas une apologie du terrorisme le plus abject, on se demande ce qui peut bien en être une. Et pourtant, cela se passe jusqu'à présent dans une espèce de terrible résignation générale : la

terreur a droit de cité, elle s'étale sans complexe, sûre de son fait, crachant délibérément sur les millions de morts qu'elle a déjà fait, et les millions qu'elle s'apprête à faire. Personne ne bronche. Les terroristes tiennent le haut du pavé. Dans quel monde vivons-nous, en réalité ? Un monde *libre* ?

C'est exactement ce qui se passait pour moi, confronté à l'immonde et à sa terreur : je n'étais pas consciemment terrorisé, j'étais apathique ou phobique, désorienté, et incapable d'une action quelconque, surtout celle de voir la réalité. Il n'y a plus de terreur consciente, juste un néant. Bien que je ne sois pas exactement *comme les autres*, j'étais cependant pour l'essentiel conforme à ce que l'esprit du Christ, messager prônant le sacrifice de soi pour la gloire de Yahweh-Moloch, voulait que je sois.

« Pourquoi ?», « Qu'est-ce que j'ai fait ?» et « Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? » sont les questions qui me hantèrent sans répit, dès que l'immonde m'eut dit que Shana était partie. Loin de concevoir que la solution, la seule, résidait dans la violence et la guerre, je retournai cette violence contre moi, pauvre chrétien, victime désignée, soumis aux affres de la culpabilité. C'était ma faute, forcément, quelque part. Pas plus que je n'arrivais à voir Shana comme esclave de grand luxe dans la filiale pornographique du business hollywoodien, je n'arrivais à voir la pression globale qui s'exerçait contre nous, dont l'immonde Hollander-Sachs n'était qu'un agent plus voyant que les autres. Après tout, nous vivions dans un monde de *liberté*, n'est-ce pas, et je n'arrivais pas à envisager l'ignoble contrainte mortelle qui s'exerçait sur Shana, ni même ne parvenais à discerner celle qui s'exerçait sur moi. Je n'étais absolument pas prêt à reformuler le monde, à trouver les mots qui décriraient exactement la réalité. J'étais dans un monde indéchiffrable, et, porté en cela par plus d'un millénaire d'examens de conscience et de contrôle des cervelles par les autorités ecclésiastiques, puis psychanalytiques, puis *politiquement correctes*, je croyais que ce qui était indéchiffrable, la source du problème, c'était moi-même.

Nous serions, paraît-il, c*oupables*. En réalité, les crimes existent bien, mais nous en sommes les victimes, pas les auteurs. Les véritables criminels se font passer pour des victimes. C'est tout un art, développé sur des millénaires, et c'est totalement hors de notre portée, et même de notre compréhension.

Après de longues souffrances et réflexions errantes, si le désespoir ne vous a pas entièrement détruit, vous commencez à comprendre que la

plupart de vos pensées et réflexions ne vous appartiennent pas, mais qu'elles vous ont été imposées par les puissances qui se chargent de vous modeler, et que ces puissances ne vous veulent aucun bien. Au contraire, elles se chargent de vous transformer en esclave, un esclave qui ne se révolte que contre des fantômes parce qu'il vit dans l'illusion de la liberté. Et pire même, un esclave qui attaquera tous ceux dont ses maîtres lui disent qu'ils menacent son illusoire liberté.

L'origine de vos maux n'est jamais en vous-même, sauf peut-être pour ceux qui ont des désordres génétiques, elle est dans ce qu'on a fait de vous, et surtout, elle est dans ceux qui, par divers moyens, de la propagande à la coercition, vous ont transformé en ce que vous paraissez être. Bien sûr, il y a de terribles interdits qui empêchent cette compréhension, qui est dangereuse pour les manipulateurs, parce que la conséquence de cette compréhension, c'est que l'on passe de la soumission à la révolte, puis la guerre. Et comme c'est une guerre pour nos âmes et notre vie, c'est une guerre totale.

Aucune discussion n'est possible, bien que nous soyons censément dans une *démocratie*, où la libre discussion est, justement, le moyen d'éviter la violence ; si vous cherchez les raisons de l'établissement de la démocratie athénienne, vous verrez que l'évitement de la guerre civile est la principale, sinon la seule. Aucune discussion n'est possible, parce qu'on ne peut discuter avec quelqu'un dont toute la stratégie est de vous calomnier, vous accuser d'horribles crimes pour vous écraser, on ne peut que l'accuser d'être lui-même un horrible criminel, et agir en conséquence. La stratégie de la culpabilisation à outrance, si elle défaille, et cela finira par arriver, peut entraîner une réaction à la mesure du terrorisme de la culpabilité ; c'est une dangereuse stratégie extrémiste, née il y a très longtemps dans les Saint des Saints fermés des Baal, Moloch, Yahweh, dont les conséquences ne peuvent être qu'extrêmes.

J'étais très loin de cette conscience, évidemment. Et aussi très loin de penser que Shana était immergée dans le même bain que moi : suivant sans le savoir les rails de son éducation catholique, elle se sacrifiait facilement aux monstres, quoiqu'avec l'aide de quantités impressionnantes de cocaïne pour *faire passer la pilule* ; elle n'avait pas, malgré ses évidentes réticences naturelles, d'objection *de fond* ; après tout elle était *coupable*, et devait se

racheter. La terreur qui la ligotait n'était que le dernier avatar d'une terreur ancienne, millénaire, qui s'était emparée d'elle quasiment dès sa naissance.

Il n'est pas facile de se défaire des horreurs de l'éducation et de la propagande, et quand on croit l'avoir fait, on l'a très rarement fait totalement. Je l'imaginais différente, parce qu'avec moi, elle était différente, elle était elle-même, telle que la nature l'avait faite, libre, heureuse et belle. Et c'était ma première impression d'elle, une impression fulgurante qui ne s'effacerait jamais. Je ne pouvais pas l'imaginer piégée dans la même trappe que moi, et surtout entourée d'une bande de criminels qui *s'occupaient d'elle* à leur façon.

En réalité, l'état dans lequel je plongeai était bien au-delà de la culpabilité, et de la conscience. C'était un affreux état de choc, proche de l'hébétude. Une seule pensée me vrillait la tête : « Elle est partie ». Elle est partie, elle est partie, elle est partie... C'est à peine si j'arrivais à formuler un « pourquoi », à chercher une cause que, pendant qu'elle me parlait, je n'aurais pas comprise. La recherche d'une cause, et d'une solution, j'y avais échoué pendant qu'elle était là, et j'étais maintenant confronté à une seule réalité, une réalité terrible, son absence. Il y avait, extrêmement ténu, cet espoir qu'elle revienne, dans quinze jours. Mais pour l'instant, j'étais horrifié et tétanisé. La morsure du vampire, l'infection de la haine de Yahweh né de Moloch, avait commencé à ronger mon âme, me transformant en esclave, terrorisé et impuissant.

Je restai prostré sur la place du village, attablé, presque incapable de bouger. Je pensais, contre toute raison, qu'elle allait peut-être réapparaître. Je n'étais plus capable de faire quoi que ce soit, qu'attendre, en étant à peu près certain qu'elle n'apparaîtrait pas. Je n'étais plus rien, j'étais un chien couché sur la tombe de son maître, et que rien ne peut faire bouger. C'était atroce. Le ciel m'était vraiment tombé sur la tête. J'étais un mort-vivant, mon âme avait été dépecée par le Dieu Jaloux.

J'arrivai pourtant à dormir, sans difficulté. Je n'avais plus de but, plus de recherche, rien. Un vide total, sur lequel flottait encore un maigre espoir, qu'elle revienne dans quinze jours.

Le lendemain je repris ma faction sans objet sur la place. J'étais dans un cauchemar qui ne cessait pas un seul instant. Je n'avais aucun moyen de comprendre que ce cauchemar ne m'appartenait pas, qu'il était dû à une cause étrangère, l'infection par les vampires, par la masse considérable de

leurs pressions qui s'affermissaient chaque jour. Comme celle de presque tous mes infortunés frères de race, ma structure cognitive avait été gravement altérée. Je ne savais même plus reconnaître un ennemi, et a fortiori encore moins si c'était un membre de l'excellentissime Peuple Elu, quand je l'avais juste devant moi. Il y avait bien quelque chose qui *ne tournait pas rond* chez moi, un très grave désordre, un cauchemar latent, mais ce désordre ne m'appartenait pas, ce désordre était un implant, ma tête était un territoire occupé, le cauchemar était un violent conflit entre ma vraie nature, ma nature originelle, vivante, aimante, combattante, et l'implant vampirique de Yahweh né de Moloch qui m'imposait sa vision de la réalité, où il est le Seigneur prédateur, et où je ne suis qu'un pauvre hère enchaîné par la culpabilité. Je n'étais pas tout à fait un zombi, le zombi a renoncé, vidé de toute nature, pour n'être qu'un esclave sans âme, un pur instrument. Le cauchemar était le signe que quelque chose était encore fortement vivant en moi, protestait et souffrait ; mais j'étais loin de pouvoir apercevoir le côté très relativement positif de la situation.

Dans le cours de ce cauchemar, où je ne voyais et n'entendais qu'à peine le monde extérieur, un type vint brusquement à ma table, comme surgi de nulle part. C'était un type assez jeune, qui n'avait rien de particulier à première vue, habillé normalement d'un jean et d'une chemise.

« *I got pity of you both. Come, I know a hidden place where from you can see the movie shooting.* » : « J'ai eu pitié de vous deux. Viens, je connais un endroit caché d'où on peut voir le tournage du film. »

« *I am not interested in movies,* » : « Les films ne m'intéressent pas, » lui dis-je.

« *The movie, the girl you love,* » : « Le film, la fille que tu aimes, » me dit-il.

« *The girl I love? She is gone.* » : « La fille que j'aime ? Elle est partie. »

« *She stars in the movie – I will show you.* » : « Elle est la vedette du film – je vais te faire voir. »

« *She is gone – why don't she comes to see me?* » : « Elle est partie – pourquoi elle ne vient pas me voir ? »

J'étais enfermé dans mon cauchemar, et sourd à toute autre chose. Manifestement ça le découragea.

« *I regret having come – as you wish, you will die an idiot* » : « Je regrette d'être venu – comme tu veux, tu mourras idiot » et il commença à s'en aller. Me réveillant un peu de mon état de prostration, je bougeai un peu pour le suivre. « *Don't follow me !* » : « Ne me suis pas ! », dit-il. Il ne fallait pas grand-chose pour m'arrêter, et je retournai immédiatement dans mon état d'attente cauchemardesque.

À part ce petit incident, cet état ne cessa pas, pas un seul instant, pendant des jours et des jours. Je m'accrochai à une seule chose, quelle revienne, dans quinze jours. Qu'elle revienne, dans quinze jours. Qu'elle revienne, dans quinze jours. Plutôt que de rester prostré sur la place, je me remis à m'occuper, m'entretenir physiquement ; mais même en plongeant, dans cet état de relaxation et de concentration que doit atteindre un bon plongeur, la machine infernale déchaînée dans ma tête ne cessait pas d'exploser.

Quand les quinze jours furent passés, je me levai le matin avec un peu d'espoir, qui me faisait revivre. Mais elle n'arrivait pas.

Chaque jour qui passait, le faible espoir qui me faisait survivre s'amenuisait. Peu à peu, au cours de mes nuits hantées, une idée commença à germer en moi : je ne pouvais continuer à vivre comme cela, et j'allais certainement mourir. Je devais reprendre le contrôle de ma vie, de ma pensée, et pour cela, je devais l'oublier.

J'avais eu, dans mon adolescence, une petite expérience de la méditation, des techniques de contrôle de l'esprit divulguées dans le yoga. J'étais même parvenu, sans trop de peine, à ce que dans le yoga on appelle *samadhi*, le contrôle total, l'arrêt de la pensée, qui est effectivement un état de plaisir, relaxant et bienfaisant ; en commentant aujourd'hui, je dirais que c'est là qu'on peut se rendre compte que notre *conscience* nous torture. Je savais arrêter mes pensées, ce qui passe souvent pour une union avec la divinité, mais qui est sans doute un retour à notre *vraie nature*, la nature originelle, qui n'est pas séparée du monde. C'est un sentiment analogue qu'on éprouve dans l'orgasme extatique, la pure fusion, quoique dans l'orgasme le sentiment soit incomparablement plus puissant. Ces états extatiques, qui embellissent la vie, vous rendent plus sensibles aux beautés du monde et aussi plus conscients de ses laideurs, ne sont pourtant pas transposables dans la vie ordinaire ; ils restent des moments isolés dans l'expérience globale, et même si on désire vivre toute sa vie dans cet état,

ce n'est pas, à ma connaissance, possible. La doctrine zen, qu'on peut grossièrement résumer comme « agir dans le non-agir », prétend avoir trouvé une solution, mais je ne suis pas franchement convaincu. Bref, à défaut de savoir vivre dans un état d'immédiateté permanente, je savais au moins comment contrôler mon esprit, en cas de besoin.

Les techniques de contrôle de la pensée que je connais, inspirées du yoga, n'ont qu'un seul but : arrêter la pensée. Il en existe peut-être d'autres, qui auraient amené un résultat différent, mais je ne les connais pas. On peut imaginer par exemple une technique qui, tout en conservant le souvenir, le rendrait moins douloureux, inoffensif. Elle existe peut-être, je ne suis pas un spécialiste. Je ne connaissais qu'une technique : l'arrêt, l'effa-l'effacement.

Sans le savoir, je m'appliquai deux transformations mentales très courantes : l'une, naturelle, est l'amnésie post-traumatique, l'autre, artificielle, est le lavage de cerveau. Très probablement, il y a quelque chose d'inné dans ces procédures ; en situation d'urgence, confrontée à un stress potentiellement mortel, l'âme disjoncte. Ce n'est pas qu'elle efface réellement une part du passé, elle installe autour de ce passé comme un cordon sanitaire, empêchant d'y accéder. La technologie du lavage de cerveau ne s'appuie pas sur autre chose : à la base, un trauma, et éventuellement un trauma répété, va isoler une partie de la mémoire ; et éventuellement, certains signaux permettront de réactiver la mémoire interdite. Les premiers travaux du névropathe Freud portèrent sur les traumatismes, et l'un des sujets à la mode en psychiatrie, après la première guerre mondiale, était les amnésies post-traumatiques. Il n'est pas nécessaire d'être un génie pour comprendre que si on peut prétendre, faussement mais qu'importe, dénouer des traumatismes par l'analyse, l'amnésie ayant été renommée « refoulement », on peut aussi, inversement, et cette fois efficacement, par l'emploi de traumatismes, créer lesdites amnésies pour *remodeler* les victimes des expérimentateurs. C'est la base de ce qu'on appelle le « *mind control* » : traumatiser, amnésier, remodeler. C'est ce qui sera fait, en grand, contre les malheureux Allemands vaincus, victimes sans défense de hordes de propagandistes déchaînés, dotés d'énormes moyens de coercition et de terreur, qui s'emploieront à cette œuvre de lavage de cerveau collective appelée « dénazification ». Et ensuite, les mêmes tortionnaires, forts de leur expérience, se jetteront en masse sur les âmes des Américains, qu'il s'agira de purger de tout sentiment naturel,

et surtout de tout sentiment positif de l'amour de soi et de ses proches ou semblables, pour les faire entrer dans la psychopathologie collective où le suppôt de Yahweh-Moloch règne sans partage.

Bref, je m'administrai ma propre mixture bricolée d'amnésie post-traumatique et de lavage de cerveau. Je ne sais si cela a été un jour décrit dans des comptes rendus de psychologie, ni si cette pratique a un nom savant. Peut-être est-elle tout à fait singulière, quoique, a priori, j'en doute. Le but de l'opération, en tous cas, est clair : assurer la survie en isolant une partie trop dangereuse.

Était-ce une bonne décision ? C'était une décision terrible, de m'amputer consciemment d'une part essentielle de mon passé, amputation qui ferait que pendant longtemps, je ne serai plus que l'ombre de moi-même. Après coup, très longtemps après, je comprendrai que la conscience de ce qui s'était passé m'amènerait fatalement à la conscience de la criminalité des suppôts de Yahweh-Moloch, et que cette conscience taboue était punie de mort, ainsi que Shana devrait en faire, un peu plus tard, la terrible expérience.

Je commençai donc mes exercices d'arrêt de la pensée. Je fis des progrès assez rapides ; au bout de quelques jours, le passé tout proche ne me hantait plus que la moitié du temps ; le reste du temps, je pouvais jouir d'une relative paix, pas une réelle béatitude, mais un soulagement.

Petite plongée dans la paranoïa

Pendant que j'étais en train de nager et plonger en apnée, comme tous les jours, conjuguant le contrôle de mon souffle avec le nouveau contrôle que je prenais de mon âme, un incident très étrange me déstabilisa une nouvelle fois. Nageant en surface, j'entendis le bruit aigu d'un hors-bord qui s'approchait, très vite. Jetant un œil, je le vis encore assez loin, qui fonçait droit sur moi. Je ne pensai pas un instant qu'il pouvait ne pas m'avoir vu. Je pris une inspiration rapide, et je plongeai. Le rugissement du moteur déchaîné, l'écume de l'hélice, tout cela passa au-dessus de ma tête, alors que j'attendais, tapi dans la profondeur. Je pouvais garder mon souffle un bon moment, et j'avais instantanément, par réflexe, pris la bonne décision. Si, par réflexe, j'avais immédiatement compris que c'était un danger mortel, et que j'étais la cible d'une attaque, cela ne correspondait pas à ma vision du monde, et dès que je sortis la tête hors de l'eau, sain et

sauf, et cette fois légèrement terrorisé, je me mis à requalifier l'incident. Le seul hors-bord de l'île appartenait à un dentiste français, dont j'ignorais totalement qu'il était un judéo-mafieux, et dont la petite maison était assez proche de la plage nudiste des anciens *hippies*. Je le connaissais très peu, alors que je connaissais à peu près tout le monde, ne serait-ce que par quelques salutations affectueuses, sur cette île. Qu'il veuille me tuer me paraissait totalement invraisemblable ; cela ne pouvait être qu'un accident, sans doute, il avait été distrait. Un processus assez familier, et que je pensais oublié, commença à s'installer en moi, un processus que j'appelais « ma paranoïa », suivant la sinistre habitude du chrétien à se flageller pour toutes les turpitudes du monde, en remplaçant, modernité oblige, le péché par la *maladie mentale*.

Pour que le dentiste français cherche à me tuer, en mettant à exécution les menaces des *amis* américains de Shana, il fallait un lien, et donc un *complot*, un lien caché. Un complot ? Mais *il faudrait être fou*, vous n'y pensez pas, ce serait un crime, encore un crime *impossible* dans notre monde *libéré*.

L'idée qu'il puisse exister un complot joignant ce dentiste *français* et les *amis* juifs de Shana était tout simplement impossible. Il me manquait un ingrédient essentiel à la compréhension, qui était que ce dentiste était lui-même juif, cette profession où l'on peut mentir *comme un arracheur de dents* et vendre de l'inox au prix de l'or étant colonisée par cette population. Pourtant je savais, dans les profondeurs de mon être, celles qui sont régies depuis la nuit des temps par des mécanismes simples et efficaces, qu'il y avait forcément un lien entre les menaces de mort de l'immonde Hollander et cette tentative de meurtre alors que je continuais à attendre Shana. Mais ce lien se trouvait quelque part du côté d'un complot invisible, innommable, inaccessible, et donc parfaitement terrifiant. Ce complot invisible et terrifiant était la base de ce que j'appelais *ma paranoïa* ; *quelque chose* était acharné à me détruire. Et ce *quelque chose*, disent les psys qui connaissent tout de votre âme, est *imaginaire*, une fausse réalité, une *paranoïa*.

Sous l'influence de cette drogue très puissante qu'est le LSD, j'avais connu des extases puissantes, des ouvertures extraordinaires, mais aussi, ensuite, comme un choc en retour, des paniques et des terreurs que j'avais nommé *ma paranoïa*. Ce n'est pas très difficile, après coup, de comprendre

que c'était le résultat de trop longues années d'éducation qui me punissaient d'avoir osé trahir les sublimités de la *charité* et du *sacrifice* et d'être enfin *vivant*.

Dans un monde fonctionnant de manière naturelle, et sans que ça demande des prouesses d'intelligence, la question de savoir ce qui pouvait bien relier ces deux évènements majeurs survenus à une vingtaine de jours d'intervalle, des menaces de mort précises, annoncées aussi bien par Shana que par Hollander, et une tentative de meurtre, aurait été au centre de mes préoccupations du moment. Je pouvais au moins chercher à comprendre. Mais c'est le *circulez, y'a rien à voir* qui se mit immédiatement à fonctionner.

Je ne suis pas le seul à subir cet automatisme, c'est même très probablement le cas le plus général. Je peux même raconter une petite histoire impliquant le même *dentiste*, que m'a raconté récemment un ami proche qui vivait dans la même île que moi. Il avait un jour hébergé pour la nuit une jolie fille partie d'un voilier accosté au port, qui s'était disputée avec son ami. Comme il allait à Athènes un peu plus tard, la fille lui avait indiqué qu'il pourrait dormir dans le bateau qui serait à ce moment amarré au port d'Athènes. Quand il y alla, les propriétaires du bateau l'attrapèrent et prétendaient le tuer, pensant qu'il était un flic ou un indic. En réalité, ils transportaient de la drogue venant de Turquie et avaient fait escale sur mon île, et mon ami eut toutes les peines du monde à les persuader de ne pas le jeter à bouffer aux poissons. Je fis immédiatement le raccord avec Shana qui m'avait dit avoir trouvé de la cocaïne, et avec le *dentiste* qui disposait très opportunément d'un ponton où un voilier pouvait accoster. Si Shana et toute la bande des pornographes venait tourner sur l'île, c'est parce que c'était un endroit où ils savaient pouvoir se procurer leur drogue, indispensable à leur bien-être et l'efficacité de leur *travail*. C'est aussi pourquoi, à plusieurs reprises, j'avais rencontré de très belles filles sur cette île perdue, toutes des *modèles*. Mais quand je fis part de ma découverte à mon ami, il s'emporta tout de suite : tout ça n'était pas possible, et d'ailleurs je pourrais être poursuivi pour diffamation, etc. etc. La terreur, la paranoïa et l'alcool avaient envahi sa vie ; quoique ayant été chassé du jardin d'Eden de sa terre natale, l'Algérie, par les infâmes terroristes musulmans *progressistes*, il ne cessait de chanter les louanges de tout ce qui était brun, noir, étranger et hostile, dans une attitude d'abjecte impuissance qu'il qualifiait d'*humanité*. C'est le destin du malheureux chrétien, ou ex-

chrétien passé dans la moulinette *droit de l'hommiste* : s'il est dépouillé et chassé du paradis, il ne réplique pas, ne se bat pas, ne hait même pas, puisque c'est *sa faute*.

De plus, comme simplement remarquer qu'un être est Juif, comme Shana l'avait admis avec réticence, c'est déjà *antisémite*, le judaïsme en général et la judéo-mafia ou la Cabale criminelle de haut rang en particulier ont acquis une sorte d'invisibilité, et c'était d'autant plus impossible de lier les actes du dentiste à quelque chose d'invisible ; il n'y avait effectivement plus *rien à voir*, et je n'avais plus qu'à *circuler*.

Imaginer qu'il pourrait y avoir un complot, une connivence secrète entre des gens qui, à première vue, n'ont aucune autre raison de se connaître que le complot lui-même, est une affreuse idée de complotiste, de malade mental, de paranoïaque, et, tout comme l'idée de la pornographie associée à Shana, je la rejetai avec horreur. On ne peut même pas dire que je la rejetai, d'ailleurs, je l'aurais rejetée si elle s'était simplement présentée, si elle avait osé affleurer dans ma conscience en remontant des profondeurs obscures et nauséabondes où ce genre d'idées malsaines sont proscrites. Je n'avais *rien contre les Juifs*, et je n'étais pas *complotiste*, j'étais tout à fait *normal*, et c'est ce qui me rendait fou, parce que rien ne *collait* dans ce monde où s'enchaînaient des évènements vides de sens. L'idée de l'existence d'un tel *complot* est systématiquement considérée par les pouvoirs et leurs divers relais médiatiques, universitaires ou autres, comme une *paranoïa complotiste*.

Un être qui n'aurait pas été soumis à la propagande terroriste se serait immédiatement rendu chez le *dentiste français*, muni de son plus beau couteau de plongée, un bel objet affûté et dentelé, pour réclamer avec toute l'insistance nécessaire quelques explications. Mais non. Je me demandai si j'étais cinglé, et c'est tout.

L'israélienne, l'insoupçonnable

L'idée de l'existence d'un complot est une idée *complotiste*, mais j'ai une petite histoire à raconter qui est pleine d'enseignement sur l'existence insoupçonnable de pouvoirs occultes.

Je rentrais de Grèce, c'était peut-être six mois, au printemps, ou un an, en automne, avant la rencontre avec Shana. Ma femme m'avait quitté pour

rejoindre le réalisateur de films qui avait malencontreusement raté son suicide ; c'était aussi l'époque où j'avais rejeté une belle Australienne sans savoir ce que je faisais, il y avait aussi eu une Norvégienne, en Grèce, et une Finlandaise, à Paris, avec qui je m'étais débrouillé pour que ça foire ; mon rapport aux femmes, à ce moment, n'était pas optimum. Vu de loin, étant donné mon potentiel d'attraction sur les femmes, on pourrait dire que j'étais à cette époque, sans m'en rendre compte, particulièrement dangereux.

Je sortais de l'aéroport, et j'étais seul. J'avais sur l'épaule, comme d'habitude, mon grand sac de toile militaire à une bretelle, dans lequel se logeait mon sac de plongée, qui avait la même taille. Une jolie femme blonde sortait en même temps que moi, à ma gauche, tirant une grosse valise de cuir sur des roulettes. Elle me regardait ; ça ne m'étonna pas outre mesure, je savais avoir le *look*, un peu aventurier, un peu décalé, un peu sauvage, qui vous fait remarquer dans les aéroports. Elle était, presque à l'inverse, entièrement définie par les normes du *jet set* : coiffure discrètement stylée, presque naturelle, vêtements soyeux mais peu voyants, et évidemment quelques bijoux, pas trop tape-à-l'œil non plus. Chic, et passe-partout. Mais elle n'était pas maquillée, elle avait une jolie peau naturelle. Elle avait un type de blonde d'Europe de l'Est, ni franchement slave, ni franchement nordique. Elle me côtoya pendant que nous prenions la porte ; sentant comme une vague intimité avec elle, je lui fis un signe de tête pour la saluer. Puis elle se dirigea vers l'emplacement des taxis, et je me dirigeai vers celui des bus. Désœuvré, je la regardai encore ; elle me plaisait décidément beaucoup ; elle avait une grâce certaine, même en trainant sa valise griffée. J'avais bien conscience que nous ne vivions pas dans le même monde, et nous n'étions plus en vacances ; nos univers se séparaient entre taxis et bus ; je n'avais pas de quoi lui offrir la vie dorée à laquelle elle semblait habituée. Elle me regardait aussi ; elle se ravisa soudain, et traversa, toujours trainant sa valise, l'espace qui sépare les taxis des bus. « Hello », dis-je, et elle répondit « Hello ».

Sur le quai, puis dans le bus, nous eûmes une longue conversation, au début emplie des banalités d'usage ; nos prénoms, et je ne me rappelle absolument pas le sien, et d'où nous venions ; elle me dit venir d'Israël. Je n'y prêtai pas grande attention, le seul fait qui m'intéressait à propos d'Israël, c'est que ce n'était pas une île, et j'avais un goût immodéré pour

les poussières d'îles, les bateaux, et le sentiment d'être hors du monde qu'on a du mal à trouver sur les continents, sinon dans des endroits inhospitaliers. Je n'ai pas de souvenir de ce dont nous avons parlé ; ordinairement j'orientais toujours les conversations, quand je le pouvais, sur ce qu'aime mon interlocuteur, sur ce que j'aime aussi, pratiquant une espèce de *positive thinking* instinctif ; j'abordais peu les sujets qui fâchent, ou ceux qui peuvent faire émerger des différences.

Pour arriver peu à peu au grand accord sexuel, l'extase, il faut peu à peu développer des harmoniques ; c'est une espèce de talent artistique, et beaucoup de femmes que j'ai aimées étaient, de diverses manières, des artistes. J'ai l'intuition que cela est lié à une sensibilité particulière à ce qu'on appelle l'harmonie, ce qu'a mis en valeur, entre autres, Pythagore, et qu'il a appliqué dans ses règles musicales. On retrouve un sens proche dans le Yi King, avec ses règles d'équilibre et de correspondances. Qu'est-ce qui fonde ce sentiment, pourquoi certains le développent-ils plus ou mieux que d'autres, je n'en sais fichtrement rien.

Ce qui fait que certains développent ce talent, et d'autres pas, reste un mystère pour moi ; des gens réputés comme très intelligents peuvent être de véritables ordures dans leurs relations intimes ; une amie horrifiée m'a relaté qu'elle avait été droguée, inconsciente, par un prof célèbre du Collège de France, et s'était réveillée nue, mordue au sang sur tout le corps, en particulier sur les seins, par un amateur de chair vivante ; c'était vers la fin des années 80. Et dans beaucoup de lieux de pouvoir, ce n'est pas du tout l'harmonie qui est à l'ordre du jour.

On m'a parfois demandé « comment je fais » pour qu'on m'aime, puisque parait-il, *tout le monde m'aime*, sauf ceux qui veulent ma mort bien sûr ; c'est une question qui m'a longtemps embarrassé, voire énervé, parce que je n'en sais rien, et je n'ai aucune recette. D'abord, les femmes me trouvent souvent beau, voire très beau, ce qui ne s'invente pas ; n'étant pas une femme, je n'ai aucune idée de ce qui chez elles déclenche l'impression de *beauté* ; je serais bien incapable de décrire en quoi je suis beau à leurs yeux, alors que je pourrais écrire un traité sur les mille détails parfois infimes qui font la beauté chez les femmes et la fortune des magazines féminins. Ce qui est sûr c'est que la *beauté* ouvre toutes les portes, elle fascine, c'est un fait, et ce sera encore plus évident pour Shana que pour moi.

Mais je n'en ai pas eu, très longtemps, la moindre conscience ; je voyais tous ceux que je côtoyais plus beaux que moi ; mon éducation chrétienne, antifasciste et antiraciste m'avait persuadé à coups de sévices répétés que j'étais un être abominable, arrogant, rebelle, *bon aryen*, qui devait se mettre *au service des autres* et cesser d'*emmerder le monde* avec ses prétentions. Mille fois, j'ai désespéré des filles que j'aimais parce que j'étais totalement incapable de comprendre qu'elles m'aimaient aussi, je suppose que j'imaginais que c'était impossible qu'on m'aime, tout ça est affreux et je m'en sens coupable, quoique la responsabilité ultime en revienne aux ordures qui ont créé les religions et les grandes idéologies *progressistes* et qui continuent à les utiliser pour détruire tout ce qui est meilleur qu'eux.

Arrivés à Paris, ma toute nouvelle amie et moi eûmes un moment d'hésitation ; nous n'avions pas du tout envisagé la suite à donner aux évènements. Dans le flou, nous allâmes dans un café, parce que nous n'avions pas envie de nous séparer, mais nous ne savions pas très bien comment rester ensemble. La question du « Qu'est-ce qu'on fait » méritait un petit éclaircissement. Au cours de la conversation, je compris qu'elle désirait venir chez moi ; mais je l'imaginais mal, avec son style *jet set* et sa belle valise, s'installant dans mon studio pas particulièrement luxueux, même s'il se trouvait sur l'île Saint-Louis. J'aurais préféré que nous allions à l'hôtel, mais elle voulait à tout prix venir chez moi, d'autant que j'y étais seul, ma femme n'y habitait plus. Je ne sais pourquoi, l'idée qu'elle vienne chez moi me contraria énormément. Elle voulait être avec moi, et c'était tout ; l'endroit lui importait peu ; elle s'apprêtait à prendre la place de ma femme absente, débarquant avec sa valise ; elle avait décidé qu'elle m'aimait, et elle était prête à passer immédiatement du statut d'étrangère à celui d'amante à temps plein. C'était une situation que je n'avais jamais vécue ; je ne pensais même pas qu'elle soit possible ; dans le monde où je vivais habituellement, le monde post-hippie, disons, les codes sont très différents ; on couche d'abord, et on décide, exceptionnellement, de vivre ensemble ensuite. C'était un bouleversement dans mes rituels auquel je n'étais pas habitué ; je me sentais en territoire étranger. Il y a peut-être, aussi, autre chose qui a pu m'influencer, quoique je ne m'en sois absolument pas rendu compte ; je n'ai pas la moindre certitude à ce sujet. Elle m'avait dit venir d'Israël ; je crois que je compris qu'elle était israélienne, donc juive. Ce n'était absolument pas *marqué sur sa figure*, mais cela apparut, peut-être, dans ses bijoux. Or, les femmes juives

évoquaient pour moi, sans que je le comprenne, des traces de mémoire souvent incompréhensibles, et rarement agréables. Pas toutes, certaines, sorties de leur milieu, *déjudaïsées* en quelque sorte, et ne fréquentant pas de garçons juifs, étaient tout à fait normales, sexuellement ou amoureusement, comme on voudra. Mais la plupart m'ont posé des énigmes assez incompréhensibles, et parfois inquiétantes.

Il y avait eu Malka, cette fille brune, une fois n'est pas coutume, qui m'avait séduit par sa vivacité, et qui, après une belle nuit où rien ne semblait nous séparer, me déclara qu'elle était fille de rabbin, qu'elle ne pouvait pas vivre avec un *goy*, et qu'à cause de l'immense plaisir de cette nuit, qu'elle ne connaîtrait plus jamais, elle serait malheureuse toute sa vie ; c'était incompréhensible et glaçant, la *douche froide*. Ce n'était pas la première fois ; quand j'étais le très jeune étudiant brillant et désaxé d'une fac de province, j'avais aperçu, au fond d'un café, une très belle fille brune, plongée dans ses bouquins, et mes amis m'avaient dit, voyant mon intérêt, que ce n'était pas la peine, elle était inaccessible. Elle devint de ce fait ma priorité absolue, et nous avons commencé à nous fréquenter ; cette fréquentation se bornait à des promenades sentimentales, je ne la touchais qu'à peine, mais elle était belle, brillante, charmante, j'en étais dingue. Un jour, alors que j'avais volé un livre pour elle, je crois d'un certain Isaac Singer, mais je peux me tromper, elle était tellement excitée par ce bouquin qu'elle m'énerva. J'avais l'impression que notre relation faisait du sur place, je ne comprenais pas ce qui se passait, ou plutôt j'interprétai qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle m'utilisait. Je me trompais, dit-elle ; elle était juive, elle devait se marier avec un Juif choisi pour elle, et arriver vierge au mariage ; ensuite, une fois mariée, elle serait ma maîtresse. Son père était aussi un rabbin important, je suppose que c'est une espèce de malédiction qui me poursuit à travers les siècles. J'eus comme un vertige, c'était comme si je m'étais vidé de tout mon sang d'un coup, je devais être très pâle. Je lui dis que j'allais devenir fou, que la simple idée qu'elle se donne à un autre par obligation me révulsait, et que je préférais ne plus la voir ; ça ferait très mal, mais ça passerait. Elle me dit qu'on pourrait *s'arranger*, qu'une amie lui avait expliqué la technique des relations anales, que c'était presque la même chose, que ce n'était pas expressément interdit, en attendant la fichue défloration *casher* certifiée conforme, et que beaucoup d'hommes et de femmes aimaient beaucoup ça. Mais ce compromis pratique ou utilitaire, cette espèce de marchandage, acheva de me faire tomber de mon

nuage. J'étais, j'ai toujours été, un fanatique, surtout dans les questions amoureuses ; c'est tout ou rien. Je ne lui donnai pas le livre, que je jetai par la suite à la poubelle, parce que je ne voulais pas qu'elle garde un bon souvenir de moi, j'aurais voulu qu'elle me déteste. Ça m'a laissé un goût très amer, comme l'une de ces injustices monstrueuses qui foulent aux pieds les pauvres humains.

Beaucoup plus inquiétant, il y avait eu cette belle blonde au nez un peu busqué, au corps très énergique, militante dans un groupuscule adepte des théories terroristes de Lev Davidovitch Bronstein dit Léon Trotski, qui un jour, dans une rue, à la sortie d'un spectacle je crois, me rattrapa et, arrivant à mon niveau, me dit, sans me regarder : « Ne te retourne pas. » « Quoi ? » dis-je, incrédule, mais je ne me retournai pas. « Je veux te prévenir, fais attention, il y a des gens qui veulent te tuer ». Je ne suis pas sûr qu'elle ait dit « des gens », peut-être était-ce bien pire, quelque chose comme « mes amis ». Je n'en crus pas un mot, je me demandai si elle était devenue folle, mais quand même, je ne me retournai pas. Je n'ai pas eu peur, je n'ai pas eu les symptômes de la peur, mais, cependant, cette menace invisible de gens derrière mon dos est peut-être restée, peut-être encore active quand j'ai rencontré Shauna.

Tous ces évènements flottent, invisibles, et parfois déterminants ; et il ne s'agit pas que des évènements qui me sont effectivement arrivés, il s'agit de tous les évènements qui, au cours d'innombrables histoires, peuvent être associés à ce que j'ai vécu ; nous sommes l'expression, partielle et momentanée, de forces profondes qui traversent les peuples au cours du temps. Au travers des évènements particuliers, on perçoit confusément, sans en avoir conscience, le grondement des lames de fond.

J'ai cette espèce d'intuition, vaguement étayée par ce qu'on a appris de la découverte des phénomènes quantiques, qu'il y a de l'ondulatoire, des vagues, des harmonisations, des discordances, à peu près en tout ; une foule de phénomènes ne peuvent pas être expliqués par les théories dites *corpusculaires* des corps comme entités strictement séparées, comme le phénomène essentiel de l'évolution qui semble procéder par vagues et changements massifs d'une population.

Est-ce ce grondement, inaudible, des lames de fond, qui soudain brouilla ma perception de ma belle israélienne, me faisant passer de l'euphorie du plaisir à une sombre tristesse ? Est-ce simplement le fait

qu'elle prétende s'installer chez moi, devenant de fait ma compagne officielle ? Elle insista sur le fait de venir chez moi ; je lui dis que ce n'était pas possible, on discuta quelque temps, et finalement, à sa grande stupéfaction, je dis quelque chose comme : « Je ne peux pas », je me levai et je sortis du café. Mon geste était inexplicable, je ne sais *quelle mouche m'a piqué*, mais j'ai certainement senti quelque chose, eu une sorte d'intuition très étrange. Il n'y avait aucun obstacle majeur à ce que je l'amène chez moi, d'autant qu'elle m'attirait énormément ; c'est comme s'il y avait eu une rupture bizarre dans l'espace-temps. J'étais fou, sans doute, était-ce un effet de *ma paranoïa* ? Pourquoi m'enfuir, puisque c'était bien une fuite ? Je n'avais rien à craindre, effectivement, logiquement. Et j'étais très coutumier de prendre des risques, il ne m'arrivait jamais rien, j'avais presque toujours une chance incroyable. Quelle force m'a soudain poussé hors de ce café où, l'instant d'avant, j'étais les yeux dans les yeux, main dans la main avec cette femme adorable ?

C'est comme si j'avais senti, dieu sait comment et pourquoi, une *menace*. La *paranoïa*, toujours. Mais, le plus extraordinaire de l'histoire, cette *menace* existait vraiment.

Quelques jours après être rentré seul chez moi, sans comprendre ce que j'avais fait et le regrettant amèrement, j'allai dans mon repaire habituel, la Closerie des Lilas. Là, deux types, bruns, olivâtres, pas beaux, et vêtus de sombre, se précipitèrent illico sur moi. « On sait qui tu es », me dirent-ils tout de go. Diable, je ne les avais jamais vus, je ne les connaissais *ni d'Ève, ni d'Adam*. Mais bon, comme je ne suis, après tout, qu'un *Gentil*, un *goy*, ils pouvaient se permettre de me tutoyer. « Qui êtes-vous ? », dis-je, terriblement surpris. « Ça te regarde pas », dit le plus petit, qui semblait sortir tout droit des bureaux de la Loubianka, où la Tcheka organisait le génocide des Russes blancs orthodoxes, sous prétexte de *lutte des classes*. Ses yeux noirs brillaient, d'une brillance que je reverrai plus tard. « Ne pose pas de questions, nous sommes là pour te prévenir. » « Me prévenir de quoi ? », dis-je, stupéfait. « De ne pas chercher à revoir la fille que tu as laissée il y a deux jours. » « Comment savez-vous ça ? », dis-je, de plus en plus stupéfait. « Nous l'avons récupérée. C'est une chanteuse très célèbre en Israël, il n'est pas question qu'elle soit amoureuse d'un *goy* ; tu as de la chance, si elle était restée avec toi, on t'aurait tué. » « On l'a récupérée, elle pleure beaucoup, mais ça s'arrangera. » De savoir qu'elle pleurait, ça me donna envie de la revoir ; il m'est arrivé très souvent de faire mal à des gens,

surtout des femmes d'ailleurs, mais je le fais toujours sans vouloir connaître les conséquences de mes actes ; en réalité je déteste faire mal, et quand je suis mis en face de la réalité, je ferais n'importe quoi pour réparer, ce qui n'est généralement pas possible. « Où est-elle ? Je voudrais la voir », dis-je. Le petit Juif, puisque c'en était évidemment un, parut énormément surpris par ma réaction. Les menaces de mort n'avaient apparemment aucun effet sur moi, aucun effet conscient en tous cas ; et qu'ils me disent qu'ils m'auraient tué ne m'empêchait absolument pas d'avoir soudain une forte envie de la revoir. C'est comme si ces menaces étaient pour moi irréelles, ce qui n'empêche pas qu'elles soient enregistrées quelque part, hors de ma conscience. « On est ici pour te prévenir, ajouta-t-il. Si tu cherches à la revoir, tu es mort. »

Ces menaces, dont je n'avais aucune conscience, existaient probablement dès l'origine de notre rencontre, et elles étaient sans doute à l'origine de ma séparation d'avec cette fille qui m'attirait énormément. Elle avait probablement une motivation cachée pour ne pas vouloir aller dans un hôtel qui aurait correspondu à son *standing* : elle savait parfaitement que si elle s'enregistrait dans un hôtel, elle serait retrouvée facilement. En réalité, elle devait venir chez moi pour que nous soyons cachés, au moins un moment ; si elle me l'avait dit, j'aurais certainement accepté, mais cela faisait partie des choses trop monstrueuses pour être dites, tout comme le statut de *pornstar* de Shauna, et ces choses non dites, que l'on ne devine même pas, pèsent cependant d'un poids immense, que l'on ressent confusément.

De fait, les complots, les menaces *existent*. Ce n'est pas de la paranoïa, c'est tout à fait réel. Même, si on prend le sens originel de paranoïa, *fausse connaissance*, la vraie paranoïa est de croire que ces menaces n'existent pas. Sur mon île, quand je venais d'échapper à un meurtre programmé, j'étais paranoïaque en ne voulant pas croire à l'existence d'un complot. Comme très souvent dans notre monde rendu fou par les propagandes, la réalité est exactement à l'inverse de ce que l'on en dit. Quand on comprend, ou admet, l'inexistence de Dieu et l'existence des *complots*, le monde prend sens et toute la dérive délirante construite pour tenter de créer du sens à partie d'une réalité tronquée, appelée *paranoïa*, cesse.

Nous savons aujourd'hui qu'il existe des systèmes de surveillance globale, comme la NSA ; des *lanceurs d'alerte* ont vendu la mèche. Mais à

l'époque, en 1980, sans qu'il y ait tous les moyens d'espionnage technique modernes, j'étais repéré, connu, catalogué, et pas seulement par le renseignement de mon pays, ce qui est banal, mais par le Mossad, le renseignement juif, peut-être par l'intermédiaire de ses innombrables *sayanim*, les Juifs répartis dans le monde entier qui suivent les plans concoctés par les chefs de leur tribu. Il y a peut-être un terme élégant qui remplace le terme *complot* pour caractériser ça, peut-être *organisme philanthropique* ou *humanitaire*, caché pour dissimuler son excès de bonté. Il est rarissime qu'ils se présentent tels qu'ils sont, des petites frappes tueuses de l'ombre prêtes à organiser des *accidents* et des *suicides*, et je dois sans doute me considérer comme un privilégié.

Ce genre d'évènement incongru, anormal, s'oublie très vite : on ne sait où le fourrer dans son architecture intime, il ne *colle* nulle part. Ou, si on le prend en compte, il faut se mettre à tout repenser, et généralement, on n'a pas que ça à faire. Mais, la conscience de l'évènement, même oublié et reclus, reste. *Il ne faut pas toucher aux Juifs*. Cela a certainement joué un rôle caché, quand Shana m'a dit que ses amis étaient *juifs*, et quand pour la troisième ou quatrième fois un Juif, cette fois Hollander, m'a menacé de mort, et quand un dentiste a tenté de me tuer avec son hors-bord.

Un mot sur l'obsession du *contrôle*, du *renseignement*, et de l'élimination préventive, qui caractérisent ce genre de système. C'est le système lui-même qui est paranoïaque, pas les humains qui le subissent, et qui deviennent paranoïaques parce que, en fait, être paranoïaque est une condition de l'allégeance au système lui-même. Pourquoi la *paranoïa*, la fausse connaissance, est-elle indispensable dans le système ? Parce que tout le système idéologique officiel échafaudé après la seconde guerre mondiale, la version officielle des relations entre Allemands et Juifs, le système de valeurs de l'abhorration du racisme et de l'antisémitisme, promu par les Droits de l'Homme *universels*, est bâti sur des mensonges – tout le système d'interprétation est mensonger, et il faut en permanence veiller à ce qu'aucune vérité sur le rôle et les actions réelles des uns et des autres, ou en définitive sur le bien et le mal, ne fuite. Ce contrôle est paranoïaque, et génère la paranoïa.

Une voie sans attrait

Je n'avais pas, jusque-là, prêté beaucoup d'attention aux menaces de mort de l'immonde individu que j'avais eu en face de moi, quand j'ai cru que Shana était partie. Elles me semblaient très abstraites. Mais l'incident du hors-bord avait changé tout cela. Il pouvait y avoir, effectivement, une forme de *complot*, une organisation secrète qui pouvait, entre autres, tuer, dont Shana m'avait prévenu, et à laquelle je ne croyais pas vraiment jusque-là. Et Shana qui ne revenait pas. Pour la première fois, et de manière inattendue, je ne me sentais plus totalement en sécurité sur *mon* île. C'était un sentiment extrêmement perturbant. Aussi, une idée nouvelle commença à germer, très rapidement, en moi : partir.

Jamais je n'aurais pu imaginer éprouver un tel sentiment, dans cet endroit où j'avais toujours eu un immense plaisir à être, même si par ailleurs ma vie, comme toute vie, avait ses hauts et ses bas. Cette attaque inattendue de la bonne vieille paranoïa avait des effets très profonds ; et il devenait comme une urgence de m'en débarrasser, de l'oublier comme j'oublierais Shana. Et pour cela, il fallait que je change de lieu, que toutes les traces s'effacent.

J'ai beaucoup de mal à me remémorer ces instants, et à les décrire. Non pas que le souvenir soit inaccessible, au contraire il est disponible, et même, comme il a été très longtemps occulté dans l'amnésie, il est présent intact, dans toute sa fraîcheur originelle, contrairement à la plupart des souvenirs qui sont souvent plus ou moins remodelés au cours du temps, quand on y accède pour les réintégrer dans de nouveaux modèles qu'on vient de concevoir ou d'adopter. Ce qui est difficile, c'est de me replonger dans l'état où j'étais à ce moment, un état proprement catastrophique, un état d'apocalypse. Je me dis, très sérieusement, que j'étais en train de mourir, et que je ne pouvais mener, ensuite, qu'une vie de mort-vivant. Quoique physiquement en pleine forme, je ne me sentais plus capable de vivre.

Trois semaines étaient passées, et mon espoir de la revoir n'était plus que minuscule. Et, tout au long de ces trois semaines, j'avais été affligé d'une espèce d'infection mentale qui prenait de plus en plus possession de mon être.

À ce moment, j'étais encore très loin de pouvoir saisir la cause du mal, et sans cause définie, il ne peut y avoir de combat. J'étais pas mal érudit sur

pas mal de sujets, mais de manière assez générale, toutes les analyses de l'époque se faisaient en termes de *structures*, structures sur lesquelles on pouvait disserter à l'infini, mais n'en restaient pas moins insaisissables : d'après le compère Marx, tous les problèmes de l'humanité étaient le fait des structures du capitalisme, et d'après le compère Freud, ils étaient le fait des structures de l'inconscient, une espèce d'entité irrationnelle et dangereuse tapie au fond de la psyché des humains ; en aucun cas, il ne s'agissait de désigner l'action réelle de certains hommes comme cause principale des tourments d'autres hommes, parce que c'était de la *paranoïa*, tout étant le fait des saintes *structures*, aussi éternelles que l'esprit de Yahweh flottant sur les eaux.

Céline, qui était médecin et n'a jamais abandonné ce métier, écrivait : « Le délire de mentir et de croire s'attrape comme la gale. » Il y a une similarité entre les affections ou infections mentales et les affections et infections physiques ; c'est qu'elles ne sont pas générées de l'intérieur, comme voudrait le faire croire un Freud, par de soi-disant « pulsions », elles proviennent de l'extérieur, et de fait, d'autres humains. Tant qu'on cherche en soi, ce qui est la méthode usuelle dans les civilisations culpabilisées, on ne trouve rien, ou de fausses causes, et cette méthode a été instaurée, bien évidemment, par ceux qui en tirent le plus de profit. En réalité, dans le domaine de la psychologie, nous devrions opérer la même révolution que celle que Pasteur a opérée dans la biologie : il n'y a pas de génération spontanée, il n'y a que des organismes étrangers microscopiques et invisibles parasitant un organisme sain. Le sorcier yaqui don Juan dont parle Castaneda, quand il parle d'une « installation étrangère », fournit sans doute une clé de compréhension plus efficace que les *psys* modernes, et, si l'on en croit le récit controversé de Castaneda, peut la prouver.

Le célèbre président Schreber, un juriste très respectable du temps de Freud, atteint de *paranoïa*, et qui nous a laissé ses mémoires, avait une expression impressionnante : il disait avoir souffert d'un « meurtre d'âme ». Freud, qui s'est saisi du cas dans ses *Cinq Psychanalyses*, y voit des histoires avec le Père, une homosexualité *refoulée* (évidemment) et autres causes interne-anales. Le *meurtre d'âme*, dans la bouche de la victime, est quand même bien plus percutant. Un meurtre, il y faut un meurtrier, ce n'est pas de la génération spontanée. Il s'agit sans grand doute du père de Schreber, un hygiéniste fanatique ; la famille de pasteurs

luthériens de Nietzsche ne valait sans doute pas mieux, et l'âme de Nietzsche finira elle aussi par succomber, après s'être longtemps débattue *comme un beau diable* pour affirmer son droit à la vie. Je crois me souvenir qu'Antonin Artaud a également exprimé des choses à peu près semblables. La conscience de ce fait, le *meurtre d'âme*, existe bien, mais elle est généralement *refoulée*, c'est ici le cas de le dire, par la conscience *mainstream*, *politiquement correcte*, qui veut que nous générions nos affections et que nous en soyons coupables. Parce qu'il ne faut surtout pas pouvoir chercher les coupables de ce meurtre.

Pour qu'une infection puisse se développer, il lui faut un *terrain* favorable. Il importe peu de savoir qui je suis, qui étaient mes parents, mes frères et sœurs, l'histoire familiale et tutti quanti, objets favoris du dépeçage analytique. Une éducation chrétienne et républicaine, et leurs monceaux d'automatismes appris, forment pour à peu près tout le monde le terrain favorable pour toutes les futures infections, y compris les plus mortelles. Comme dans les infections des corps, le meilleur terrain pour le développement de l'infection mentale est celui où les défenses naturelles contre les agressions des éléments étrangers ont été détruites, ce que la doctrine *universelle* des droits de l'homme impose à tous. Aussi, pendant tout ce temps de solitude et d'angoisse, sans Shana, je devins le spectateur de plus en plus terrifié du développement de l'infection, en moi, dans ma propre tête. C'est que cette infection, c'était très clair, était mortelle ; c'était ma mort, ma disparition qu'elle voulait ; pas ma disparition physique, mais ma disparition en tant qu'être libre et synchronisé avec le monde.

Elle avait la partie belle ; en effet ce qui résiste à l'infection, ce qui toujours y résiste, avec plus ou moins de force, c'est ce sentiment profond de la vie, l'expérience rafraichissante de l'amour. Et, depuis ma rencontre éblouissante avec Shana, cette rencontre qui devait exalter nos êtres, ça n'avait été que coup sur coup, attaques de plus en plus virulentes et haineuses, ce qui ébranlait toujours un peu plus les racines mêmes de nos êtres. La résistance, qui était extrêmement forte au début, commençait à s'éroder sérieusement, et l'infection gagnait.

Il y avait eu les menaces de mort, et toutes les phrases horribles de l'être immonde ; qu'elle était partie, sans me parler, et apparemment de son plein gré ; qu'elle pouvait se suicider, et que j'en étais bien sûr responsable, que je ne la méritais pas, bref que j'étais, moi, le vecteur du

malheur, et que tout était très bien sans moi ; et puis, bien sûr, la tentative d'assassinat contre moi, tentative dont je n'arrivais pas à croire la réalité, mais qui faisait peser une menace invisible.

Je n'avais aucun élément pour combattre l'infection ; n'importe quel élément, aussi minuscule soit-il, qui m'aurait permis de me rattacher à Shana m'aurait comblé d'espoir et de vie ; mais il n'y avait rien, absolument rien, elle avait totalement disparu, corps, âme, et signes. D'elle, je n'avais compris que des choses très vagues ; elle était *star*, mais d'un monde dont je n'imaginais même pas l'existence. Elle était sans doute à Copenhague ; mais mes chances de l'y retrouver étaient nulles.

Un matin, je commençai à faire mon sac et vider ma petite maison. J'étais dans un état d'apathie totale ; et, alors que ce départ était la perte ou la fin de ma vie, j'éprouvais comme un soulagement à enfin, faire quelque chose, autre chose qu'attendre. Comme dans ma décision d'oublier Shana, j'avais l'impression aussi de reprendre un contrôle sur ma vie, de faire cesser un peu cette dépendance terrible qui m'enfermait. C'était un acte de désespoir, et aussi un acte d'indépendance. La vie m'avait trahi, et j'allais essayer de vivre sans elle. Absurde, n'est-ce pas ? Et pourtant, c'est la situation ordinaire du zombi, de celui qui a renoncé à vivre pour pouvoir *fonctionner*. Je me préparais à fonctionner, privé de la conscience de moi-même. Ce rituel du départ de mon île, que j'accomplissais toujours avec un peu de nostalgie, était devenu, cette fois, un rituel macabre.

Il y avait encore une toute petite chance pour qu'elle soit très en retard, et qu'elle arrive après mon départ. Je pensais lui laisser un mot, avec mon téléphone, au café où nous nous étions rencontrés. Et je remontai vers le village, avec mon sac.

Arrivé au café, il était vide. Le cafetier, Dimitri, était sorti, ce qui arrivait, mais rarement pour longtemps. Je décidai d'attendre, pensant lui donner mon adresse, avec la consigne de ne la donner qu'à Shana, et personne d'autre. Depuis l'incident du hors-bord, je m'étais mis à prendre très au sérieux l'affirmation de Shana, que ses *amis* pouvaient nous retrouver partout sur cette planète, et je ne voulais pas leur donner l'occasion de me trouver.

Mais Dimitri n'arrivait pas, et je restai seul, attablé, sur la place vide. Et mon inquiétude grandissait. C'était relativement facile de partir en gardant un petit espoir, aussi infime soit-il, un numéro de téléphone donné

à un ami. Je pouvais laisser un papier avec mon nom et le numéro sur le comptoir. Mais je craignais que le papier tombe entre d'autres mains ; peut-être que je soupçonnais vaguement le dentiste Jean-Pierre, l'homme au hors-bord, de faire partie du complot. Je pouvais, aussi, retourner chez moi, dans la vallée, défaire mon sac et attendre quelques jours de plus. Je pensai que si par hasard elle venait, très en retard, et ne me trouvait pas, et n'avait pas d'adresse non plus, ce serait pour elle un coup terrible.

Finalement, sur cette place de village, avec mon barda, je n'avais plus que deux choix, sous la forme de deux chemins, l'un qui redescendait vers la vallée et ma maison, l'autre qui descendait vers le port. Je visualisais nettement les deux options, et à mesure que l'heure du bateau approchait, ma tête se trouva prise dans un maelström de pensées contradictoires.

Partir, rester ? C'est comme si ma vie se jouait sur un coup de dés. « *Alea Jacta Est* ». Le Yi King était toujours d'humeur aussi sombre : « quitter le lieu du malheur avant que celui-ci n'éclate ». L'option de rester était très tentante, elle maintenait un espoir de vie ; mais en même temps, si je laissais finalement une adresse, je n'arriverais pas à l'oublier complètement, il y aurait toujours un espoir de la revoir, et je ne serais jamais libéré.

Et puis, j'avais commencé un processus. Instinctivement, j'ai toujours détesté reculer, et encore plus retourner en arrière. Bien sûr, il y avait cet accident imprévu, l'absence de Dimitri ; mais finalement, dans ma pensée en mal de repères, livrée depuis trois semaines à un flux d'évènements incompréhensibles et incontrôlables, cela apparaissait comme une espèce de signe du destin, que je devais partir sans laisser de traces.

Évidemment, même à travers mes tentatives de l'oublier, tout mon être n'aspirait qu'à une seule chose : la revoir, et retrouver l'espace enchanté que nous avions créé, l'un par l'autre, l'un dans l'autre. La douleur de l'arrachement continuait à hurler tout au fond de moi. En même temps, la douleur était telle qu'elle avait peu à peu érodé l'espoir. Entre le destin dont les signes s'ouvraient devant moi, secondé par un Yi King dont les signes ne changeaient pas, et la révolte contre cette violence faite à ma nature, voire à la nature elle-même, je ne pouvais réellement trancher. Plusieurs fois, je pris mon sac et fis quelques pas en direction de la vallée, ma maison sur l'île, et plusieurs fois, un doute m'arrêta, et je retournai m'asseoir. L'heure du bateau approchait. Je savais que si je prenais le chemin du port,

je ne remonterais pas. Ma détresse, et ma folie, augmentaient à chaque instant.

À propos de destin, un peu comme, dit-on, les gens qui sont près de mourir, le film de ma vie commença à se dérouler dans ma tête. Cette enfance dure, chrétienne, laborieuse et pauvre, marquée d'incessants sacrifices, et pendant laquelle je comptais rageusement les années qu'il me restait à passer dans cet enfer avant de pouvoir m'enfuir grâce à mes performances scolaires. Cette conscience, très vite relayée par des *autorités* attentives à la soumission des brebis, que j'avais un *potentiel*, et que je n'avais pas le droit de gâcher les dons que le Ciel, la Société ou le Hasard m'avaient si généreusement octroyés. Cette conscience, plus tard, quand je parcourais comme un météore tous les *cursus*, sans oublier d'être aussi peintre et écrivain, voire un peu musicien, et grand voyageur dans les espaces de la psyché, que rien n'était hors de ma portée. Cette idée que je poursuivrais assidûment, qu'une seule chose m'intéressait réellement, l'amour.

C'est que je me sentais, réellement, en train de mourir. Ma vie n'avait plus aucun intérêt, plus aucune saveur, et entre mourir vraiment et mourir psychiquement pour vivre une vie de mort-vivant, mourir vraiment me semblait une solution plus désirable. Raisonnablement, et instinctivement, vivre de cette manière était la pire des solutions.

C'est alors qu'une pensée s'imposa à moi, et cette pensée ne pouvait venir de moi, en tous cas du *moi* que je connaissais. Il est tentant de considérer cette entité comme extérieure, je crois cependant qu'elle est une part de moi-même, une part occulte, que je n'ai pas produite, mais dont je serais, dans mon existence terrestre, un produit, l'expression dans ce monde. D'une manière imagée, je serais, comme tous les êtres, l'expression transitoire locale d'un immense substrat qui nous est généralement imperceptible, mais dont on peut parfois saisir certaines expressions ou directions. Cela peut amener à des discussions infinies, et j'arrête là sur ce sujet. Cette voix me replaça dans un destin, et, en quelque sorte, cette voix était celle de la Pythie, celle qui dit en paroles obscures ce qu'elle entend du chant et de la lyre d'Apollon, des immenses et subtiles vibrations du monde auxquelles nous sommes liés. Celle que les Juifs et les chrétiens puis les musulmans ont détruite, pour imposer dans la terreur un futur uniforme

de haine, de destruction et de paradis postapocalyptique réservé aux élus. Ma Pythie me dit : « Pars, oublie, tu comprendras plus tard ».

J'avais depuis longtemps, quasiment depuis toujours, la certitude que je devrais, un jour, faire une œuvre littéraire, et c'était aussi quelque chose que les gens que je connaissais attendaient de moi, comme si c'était inscrit quelque part, parce que je n'avais pas l'intention de devenir écrivain, et même, alors que j'avais écrit quelques pages bien allumées qui avaient retenu l'attention d'un grand éditeur, j'avais refusé assez grossièrement l'aventure d'être édité, sans autre prétexte que ça m'emmerdait de devoir retravailler un peu la présentation. C'était une de mes lubies de considérer qu'étant installé dans le rôle forcément un peu prestigieux de l'écrivain, on ne pouvait plus vraiment être l'ouvrier, voire l'esclave, de son œuvre ; l'œuvre devenait un moyen, et non plus un but. Cette conscience étrange de l'œuvre à venir, peut-être en gestation sans que je le sache, a pu jouer un rôle dans le « tu comprendras plus tard », mais comment pouvais-je savoir qu'un jour, je sortirais de l'amnésie que j'étais en train d'installer pour contenir l'incinération de mon âme ? Cette phrase est-elle devenue vraie par hasard, ou y a-t-il une préscience du futur, aussi sûre que la gestation se termine un jour par une naissance ?

J'ai cru, aveuglément, en cette voix. Elle ne m'avait pas précisé la durée de mon amnésie, et si je l'avais connue, j'aurais sans doute renâclé. Près de vingt-cinq ans. Le temps de construire Internet, et le World Wide Web, opérations indispensables, auxquelles je consacrerai une bonne part de mon temps, tout en essayant de survivre dans un monde qui m'était devenu étranger. C'est par l'Internet que l'étau de la fausse réalité imposée par les *faiseurs* haineux d'Hollywood, de Wall Street, de la City de Londres et autres serait desserré, et que je pourrais retrouver la mémoire.

Je pris mon sac, et descendis au bateau.

À chaque étape de ce parcours vers ma tombe, ce lieu d'oubli, je renâclai. Quand je descendis du bateau à Athènes, retrouvant l'horreur grouillante des villes modernes, je fus très tenté de retourner sur mon île. Quand je descendis de l'avion pour rentrer dans Paris, je fus tenté de reprendre un billet dans l'autre sens. Une fois rentré, je songeai à demander à un ami grec de téléphoner à Dimitri, pour savoir s'il avait des nouvelles. Ce que je faisais me semblait de la pure folie. Pourtant, finalement, je laissai la tombe se refermer sur moi, et j'effaçai totalement

de ma mémoire tout le mois pendant lequel j'avais rencontré, puis attendu et attendu, Shana.

Le sublime art de la capture des esprits

Ce serait un crime

L'odeur du crime imprègne tout ce livre ; c'était comme une odeur incertaine, dont je n'étais pas très sûr au tout début, mais qui deviendra de plus en plus envahissante, de plus en plus répugnante, quand j'approcherai les centres du pouvoir, à Hollywood et aux USA.

Qu'est ce qui *serait* un crime ? Cette expression est assez particulière ; on peut dire par exemple qu'il *serait* bien ou mal de faire telle ou telle chose, ou qu'il *serait* étonnant qu'un évènement ait ou non telle ou telle cause, bref il s'agit d'une projection de quelque chose qui n'est pas déterminé, et qui est partiellement du domaine de l'imaginaire ; quand des enfants jouent, ils *seraient* tel ou tel personnage. Ce qui *serait* un crime est très différent de ce qui *est* déterminé comme crime dans un système légal codifié. Ce qui *serait* un crime ouvre largement la porte à l'appréciation personnelle et à l'intuition.

Ce qui est clair, c'est que la catégorie de crimes dont il est question dans « ce serait un crime » n'est pas la même que celle dont il est question dans les crimes reconnus par la Loi publique. La Loi ne reconnait pas comme *crime* la prostitution filmée, dans la pornographie, de gamines de dix-huit ans, la Cour Suprême des Etats-Unis ayant statué qu'il s'agit de « liberté d'expression » ; la Loi officielle déterminant ce qui est criminel peut être influencée ou corrompue par des groupes qui sont eux-mêmes criminels.

Qu'est-ce qui fonde l'impression d'un crime qui n'est pas un crime codifié par la Loi ? C'est forcément quelque chose qui a des racines plus anciennes et moins artificielles.

Dans ma culture d'origine, française, une mixture de latin, de celtique et de germain, on emploie facilement l'expression « ce serait un crime » quand quelque chose perturbe l'harmonie, la beauté, la bienséance, le bien-être, en bref tout ce qui est ressenti comme bon et agréable ; ce serait aussi

bien « un crime » de gâcher un bon vin, que de négliger une belle femme, de gâcher un paysage ou une œuvre d'art, voire de gâcher une ambiance en en laissant des abrutis s'introduire dans un endroit réservé.

Bref, il s'agit globalement du respect des notions culturelles de beauté, de décence, de *bon goût* ; comme la notion de *bon goût* l'indique, il s'agit d'une notion sensorielle, ces notions sont proches de la nature et des lois naturelles ; les sentiments de beauté et d'harmonie ne sont sûrement pas entièrement culturels ; les lois de l'harmonie musicale déterminées par Pythagore sont des lois mathématiques et physiques. La culture et ses raffinements se bâtissent sur des sentiments naturels, et se distinguent par là des idéologies et religions, surtout celles qui haïssent la nature.

Une civilisation ne peut exister que fondée sur des sentiments naturels, c'est-à-dire, fondamentalement, biologiques. Ces sentiments peuvent être manipulés dans leur expression par diverses idéologies, propagandes, éducations, mais au plus profond, au niveau des réflexes inconscients, ils ne changent jamais.

Les réactions naturelles, biologiques, sont différentes selon les races, suffisamment pour qu'une civilisation soit le produit d'une race et d'une sensibilité particulière, et ne puisse être partagée que superficiellement.

Ce qui fait dire : « Ce serait un crime » n'est pas l'application d'une règle abstraite comme dans un jugement légal, mais un sentiment de malaise, une expression mineure du dégoût.

Les criminels peuvent manipuler ou faire manipuler les lois abstraites, comme cela a été le cas pour la pornographie et une foule d'autres choses, comme la nationalité et l'immigration, mais il est plus difficile de manipuler les sentiments des populations, chez qui les réflexes de dégoût peuvent être enfouis par la propagande, la contrainte et autres, mais ne disparaissent jamais complètement.

« Ce serait un crime » est, comme on dit, un « cri du cœur », une vérité irraisonnée émergeant des profondeurs de la psyché éternelle.

C'est cet « effet de vérité » qui a provoqué chez Shana un choc auquel elle ne s'attendait pas, parce que cela s'adressait en elle à la même psyché commune. Psyché est l'ancien nom de l'âme, j'emploie ce nom ancien parce que la notion d'âme, strictement individuelle et seule devant son Créateur et Juge, a été gravement pervertie par les judéo-chrétiens.

La surprise de Shana est aussi due au fait que le « Ce serait un crime » américain est différent de l'européen ; il est, comme on pourrait s'en douter, plus légaliste que sensitif. On peut le voir dans une chanson de Tina Turner, *It Would Be A Crime* (*Ce serait un crime*) :

« *It would be a crime*
A crime if the sun forgot to shine
A crime if the stars forgot to align
It would be a crime
If we don't find a way
To love somebody. »

« Ce serait un crime
Un crime si le soleil oubliait de briller
Un crime si les étoiles oubliaient de s'aligner
Ce serait un crime
de ne pas trouver le moyen
d'aimer quelqu'un. »

Il n'y est pas question de sensibilité, mais juste de règles qui doivent être suivies, comme celle du soleil qui doit briller. L'amour est une règle à suivre, un *commandement* comme l'*amour du prochain* judéo-chrétien ; ne pas obéir à cette loi abstraite est un crime.

Les Américains ont longtemps été célèbres, aux yeux des Européens, pour leur *mauvais goût* ; leur mauvais goût s'étant introduit en Europe par l'invasion de barbares, attirés par des *droits* artificiels méprisant les droits naturels et les civilisations, c'est moins net aujourd'hui. Cette absence de *goût*, ces règles civilisationnelles non écrites qui régissent l'harmonie et la cohésion des sociétés, a créé une infâme société légaliste, pourrie d'avocats et de législateurs plus véreux les uns que les autres, le tout appuyé sur la sacro-sainte Bible juive et sa Loi totalitaire. Ou, c'est plutôt ce légalisme dénué de toute humanité civilisée qui a détruit le gout, et a même prohibé son expression, même et surtout dans des sujets sensibles comme le sexe, la race, etc.

L'amour, dans la version française, obéit à la nature, aux passions, mais certainement pas à la Loi :

« L'amour est un oiseau rebelle
Que nul ne peut apprivoiser

L'amour est enfant de bohème
Il n'a jamais jamais connu de *loi* »

Georges Bizet, *Carmen*

Ce sont des lois dites « progressistes » qui entrainent la destruction de la civilisation et son envahissement par diverses formes de barbarie.

La *libéralisation* de la prostitution pornographique, entre mille autres, a donné naissance à une nouvelle catégorie de criminels, dénués de toute sensibilité civilisée, et qui, plus que des barbares, sont tout simplement des *monstres* protégés par les lois contre les *réactionnaires*.

C'est le sentiment de cette répugnante monstruosité qui est par exemple la toile de fond du film de Martin Scorsese, *Taxi Driver*, où l'on voit un citoyen écœuré par la corruption légale prendre en main illégalement la libération d'une gamine mineure prostituée et la punition des ordures.

Ces crimes contre-nature suscitent beaucoup plus de dégoût, une réaction émotionnelle plus forte, que, par exemple, les agressions ou escroqueries. Si la loi écrite les punit, mais parfois elle ne le fait même pas, ce n'est jamais à la hauteur du dégoût qu'ils inspirent, et le film de Scorsese joue habilement sur cet écart.

Souvent, ces crimes paraissent trop inhumains pour être possibles aux humains normalement constitués, c'est pourquoi ils ne sont même pas codifiés par des lois ; c'est le crime d'Œdipe couchant avec sa mère – sans le savoir - qui amène la peste à Thèbes ; les humains sentent qu'il y a là quelque chose d'anormal, de malsain, et c'est dans un registre intime tout à fait différent d'une prétendue *loi* d'interdit de l'inceste, comme celle qu'a énoncée Freud.

Aucune loi n'interdit de faire travailler une fille de 18 ans dans l'industrie du sexe, ce que les pornographes feront valoir, dans un système légal largement corrompu ; les domaines du crime contre-nature et du crime légal sont complètement séparés dans les mondes artificiels modernes. A mon avis, qui n'est évidemment pas une vérité révélée, c'est

l'un des principaux symptômes ou l'une des principales causes de l'effondrement des civilisations occidentales.

Tout comme l'argent, la loi n'a pas d'odeur, ce pourquoi des crimes que l'on sent et que l'on vit comme répugnants n'en sont pas du point de vue légal. L'établissement des lois est, de plus en plus, soumis aux puissances financières ; ainsi, le cadre légal des lois dites des « droits de l'homme universels », et l'organisme qui les a validés, l'ONU, sont des créations des usuriers et financiers qui se sont emparés des finances et du pouvoir aux USA. Ces lois, en particulier celles qui répriment le racisme et l'antisémitisme, sont entièrement faites pour eux, pour empêcher les révoltes contre leurs crimes des peuples réduits en esclavage et de fait ce sont des lois scélérates. On voit, sans grande surprise, que ces lois favorisent carrément tout ce qui est contre-nature : migration de races hostiles, relation sexuelles interraciales, relations homosexuelles, pédophilie, etc., tout cela étant présenté comme des *progrès*.

Le Président des USA, George H.W. Bush, a annoncé en 1990 l'avènement d'un règne de la Loi dans un *Nouvel Ordre Mondial*, contre ce qu'il appelle la *loi de la jungle*. On verra vers la fin de ce livre, à la fin du parcours, que ce Bush est un criminel de la pire espèce, pervers, menteur, manipulateur, corrompu, et finalement assassin. La personne et les actes de Bush nous en apprennent beaucoup sur ce merveilleux « règne de la Loi ». Ce qu'il appelle « loi de la jungle », c'est l'ancien ordre, ce qu'on appelle ordinairement la « civilisation ». Ce Nouvel Ordre Mondial n'est que destruction, à la fois de la civilisation et de la nature, et la pornographie est une des conséquences *légales* de ce règne de la Loi contre la civilisation.

La pornographie, en tant que telle, ne me dérangeait pas particulièrement, tant qu'elle restait confinée dans son milieu d'élection, les pervers et les ratés, que je ne voulais pas connaître. Il se trouve que la pornographie *est* criminelle, au sens plein du terme, mais à l'époque, ça ne m'intéressait pas et je ne le savais pas. Shana, elle, l'a compris dans son sens fort, parce que c'était précisément quelque chose qu'elle vivait et qu'elle ne voulait pas savoir. Ce qui était naturel chez moi, voir la prostitution pornographique comme un crime, était ravageur pour elle, qui n'y voyait qu'un *job* parfaitement *légal*. Tout cela tournait autour des relations entre la loi et la corruption dans la partie la plus à l'ouest du monde occidental.

Ames errantes

Je suis perdu

> “*Life's but a walking shadow, a poor player, that struts and frets his hour upon the stage, and then is heard no more; it is a tale told by an idiot, full of sound and fury, signifying nothing*.”
>
> « La vie n'est qu'une ombre qui marche, un pauvre acteur qui se pavane et s'agite pendant une heure sur la scène, puis on ne l'entend plus ; c'est un conte raconté par un idiot, plein de bruit et de fureur, qui ne signifie rien.»
>
> William Shakespeare, *Macbeth*

Quand j'ai perdu Shana, et j'ai commencé à la perdre dès les premiers instants, quand elle a fui en courant à l'évocation d'un *crime*, tout ce que je croyais savoir du monde s'est effondré. Il ne s'agissait pas seulement d'un problème de *communication*, comme on le dit assez stupidement aujourd'hui, il s'agissait de quelque chose qui remettait en question mon existence, ma vie, voire même, ce que je percevais de la vie en général. Cette histoire m'avait dépossédé de tout ; j'étais devenu un vide ambulant, le *walking shadow* de Shakespeare. Ce pourquoi je me suis réfugié dans l'amnésie, maintenant une vie ordinaire, de plus en plus artificielle. Et j'allais peu à peu sombrer.

J'étais perdu.

Il m'arrive assez souvent de rêver à répétition que je suis *perdu* ; le terme signifie à la fois être désorienté, et être foutu, n'avoir aucune possibilité de survie. La langue, comme souvent, corrobore le lien entre deux sentiments qui ne sont pas forcément liés logiquement, et dont on n'a pas forcément conscience de la liaison. Être *perdu*, c'est terrorisant. Si tout le monde n'a pas été acculé aux extrêmes auxquels j'ai été poussé, beaucoup, sans doute, ont éprouvé ce sentiment à des degrés moindres.

Je ne suis pas le seul à être *perdu* en Occident, où la consommation de calmants atteint des records. Les peuples anciens, à l'inverse, organisent leur monde de telle manière que la possibilité d'y être perdu n'y existe tout

simplement pas. Les aborigènes australiens font de leur territoire le livre de l'histoire de leurs ancêtres ; tout lieu a un mythe qui lui est attaché, et des propriétés particulières. De même les sociétés anciennes ont toujours leurs lieux sacrés, peuplés de divers esprits qui peuvent communiquer avec les humains.

Tous les humains disposent de cartes mentales qui cartographient leurs perceptions, en font des représentations, et leur attribuent des qualités. La philosophie allemande a appelé ces cartes mentales *Weltanschauung*, vision du monde. C'est un concept très englobant, et peut-être pas facile à saisir, mais nous verrons plusieurs applications pratiques au cours de ce récit.

Carl Jung en a donné une description :

> « Le mot allemand *Weltanschauung* n'est guère traduisible en une autre langue [...] : il désigne non seulement une conception du monde mais aussi la *manière* dont on conçoit le monde. »

Je dirais, pour être plus précis, que la *Weltanschauung* est loin de n'être qu'une vision abstraite, mais qu'elle est une organisation spécifique des perceptions et des sentiments.

La vision du monde, cet ensemble de représentations va orienter le cours de nos vies. Nous avons perdu, pour la plus grande part, l'usage de l'intuition, la connaissance immédiate, non médiatisée. C'est ce que dit Rilke dans ce que j'ai déjà cité : « De tous ses yeux la créature voit l'ouvert. Seuls nos yeux sont comme retournés, et autour d'eux sont mis comme des pièges barrant d'un cercle leur libre voie. » Clairement, pour Rilke, toute *Weltanschauung* est un ensemble de pièges, de représentations faussées qui nous ont été imposées, et seule l'intuition, l'immédiateté, la liberté des corps et des âmes, sont authentiques.

Mais ce n'est pas si simple. Même si je sais, au plus profond de mon être, que Rilke, ou le shaman amérindien qui dit à peu près la même chose, ont raison, ce qui était détruit chez moi, inutilisable, était ma vision antérieure du monde, qui ne correspondait plus du tout à la réalité, et privé de repères, je divaguais, vaisseau fantôme sans port d'attache, perdu au fond de l'océan. Humain, tu ne peux vivre sans repères, sans attachements, sans positions conformes à un ordre ou à un autre.

L'affreuse réalité est que tout *piège*, toute *représentation*, est construit, et qu'il est totalement illusoire d'imaginer que nous l'avons construit par nous-mêmes. C'est le produit du *sublime art*, que ce soit celui des magiciens, des alchimistes, des cabalistes, des évangélistes, ou de bien d'autres. Cet art a ses artistes et ses règles, dont nous verrons certaines dans le chapitre du principe de Moloch.

Pour l'instant, voyons comment ma rencontre fatale avec Shana a fait littéralement exploser ma vision du monde, à travers ce qu'elle m'a laissé entrevoir.

Je vais reprendre, comme un fil conducteur, ce qui s'est dit et fait dans ma rencontre, magique et catastrophique, avec Shana.

Séparation, disjonction

« *Je* sais ce que *tu* veux »

Cette toute petite phrase d'apparence anodine, la première qu'elle m'ait dite quand on s'est retrouvés, transporte tout une vision du monde. D'abord, cette conception des êtres comme séparés, entre le soi et les autres. Ce qui nous parait être une évidence n'en est pas une : dans beaucoup de sociétés anciennes, la conscience d'une différence avec, au moins, les autres de son propre groupe n'existe pas de manière aussi tranchée, et les termes correspondant à « je » et »tu » peuvent ne pas exister ; le « je » est une forme particulière du « nous ».

Le monde *ouvert*, le monde *originel*, le monde de notre *vraie nature*, est un monde qui bruisse de tous les chants du monde, un monde où il n'est pas besoin de savoir ou de comprendre. Toute interprétation est fausse par nature. L'immédiateté n'interprète rien.

A l'époque où j'ai rencontré Shana, je m'étais suffisamment baigné dans le monde d'un petit village d'une île grecque, dans lequel des liens sont tissés entre tous les membres, et réactivés en permanence, pour sentir qu'il y a quelque chose de profondément malsain, et antinaturel, dans le modèle solitaire et individualiste qui s'est imposé dans quasiment tout l'Occident. Dans les communautés suffisamment reculées pour ne pas être encore entièrement soumis à la tyrannie mondialiste, progresser, survivre, se défendre, et tout simplement vivre, se fait ensemble. C'est ce que la

tyrannie que j'expose plus loin dans le principe de Moloch veut détruire, parce que c'est un obstacle à son pouvoir totalitaire.

C'est pourquoi j'ai été choqué par le « *Je* sais ce que *tu* veux » de Shana, qui disait, en quelque sorte, que nous ne vivions pas la même expérience, que nous étions séparés ; si elle s'était enfilé de la cocaïne avant de venir, c'était probablement vrai. Aux USA, caricaturés par le génie des échecs, et pas que, Bobby Fisher, comme *Jew SA*, Société Anonyme Juive, la destruction de l'espace des relations naturelles par une propagande incessante, promouvant des monstres hors-sol, des criminels dont on fait des martyrs, et autres horreurs contemporaines, était déjà bien avancée dans les années 80.

Même dans l'amour, une activité coopérative s'il en est, la pression totalitaire destructrice nous a fait passer de « faisons l'amour » à « baise-moi ».

La vision du monde judéo-chrétienne, née dans le monde juif pour servir ses intérêts, est probablement à l'origine de cette catastrophe : le désir sera assimilé à la cupidité, le péché de Cupidon, dieu de l'amour, *racine de tous les maux* selon saint Augustin, puis il deviendra un socle fondamental de la psychanalyse, qui va prospérer sur le même couplage entre désir et culpabilité. Non seulement le désir, mais le désir *coupable*. Autant dire qu'Eros, le dieu de l'amour et de l'union des hommes, était jeté en Enfer ; seul l'Amour du Dieu Tout-Puissant pouvait régner sans partage.

Dans le christianisme dans sa version la plus rigoriste, intégriste ou puritaine, héritée de la tyrannie biblique, tout ce qui est l'occasion de vibrer ensemble, de se réjouir, l'amour, la danse, le chant, la fête, le jeu, le folklore, est interdit. Seul doit subsister l'individu face à Dieu et ses prêtres, enfermé seul dans sa conscience, comme Job sur son tas de fumier.

L'esprit totalitaire tyrannique du Proche-Orient, de la Bible, est sans doute la principale origine de ce qu'on appelle l'individualisme libéral, qui est supposé avoir été inventé au 18ème siècle.

Même si le judéo-christianisme, cheval de Troie de la tyrannie de Moloch, est incontestablement le responsable de la disjonction moderne, il existait en Occident, dans la Grèce voisine de l'Orient, une tendance proche, bien représentée par Socrate.

Dans le livre le plus célèbre de Platon, *Le Banquet*, Socrate expose et impose sa théorie de l'amour, l'Eros, qui serait selon lui lié au *manque*. Je passe sur la méthode dite dialectique qui permet à notre Socrate de manipuler ses victimes pour leur vendre sa théorie, technique précoce d'ingénierie du consentement, mais on peut se douter que cette théorie est liée au fait que Socrate était très loin des canons de l'excellence grecque, du point de vue du physique c'est certain, et du point de vue de l'éthique discutable. Pour les Grecs il n'existait pas de différence entre la Beauté et le Bien, c'est une conception qu'a repris Hölderlin sans l'exprimer clairement ; dans le grec moderne, c'est encore le même mot, *kalo*, qui signifie indifféremment *beau* et *bon*, et son inverse, *kako*, qui signifie laid et mauvais.

Nous avons donc un être *en manque* qui désire en posséder un autre pour se satisfaire, exactement comme ce que m'a dit Shana, me confondant sans doute avec ceux qu'elle fréquentait, ses *amis*.

Les Athéniens n'ont pas du tout apprécié que Socrate travestisse leur dieu Eros en dieu du désir et du manque, ni qu'il fasse du royaume des Idées intemporelles un royaume supérieur à celui de la vie réelle. Les païens ordinaires qu'ils étaient, qui vénéraient l'Eros comme principe de vie et d'union prirent très mal cette plaisanterie et condamnèrent le pervers pour impiété. Les commentateurs judéo-chrétiens ont généralement mis cette condamnation au compte de l'incompréhension, la jalousie, la profonde méchanceté native des humains qui s'en prennent aux innocents par désir de nuire, ou autres balivernes ; englués dans une pathologie identique, ils étaient incapables de voir en quoi les Athéniens avaient profondément raison. L'exclusion de Socrate ne servira finalement à rien ; les idéologies et religions idéalistes finiraient par balayer l'ancien monde où Eros était la force créatrice positive.

Il est remarquable qu'à la même époque, le 5ème siècle AJC, en Inde, le Bouddha estimait que le désir est *dukkha*, l'origine du malheur, et qu'il faut s'en préserver, se préserver du manque, s'installer dans un état d'apathie, puis de commisération ou compassion abstraite et indifférenciée, pour atteindre la plénitude. Je ne sais pourquoi de telles doctrines ont émergé, à peu près au même moment. Le taoïsme extrême oriental, plus ancien, n'a pas connu ce genre d'évolution, bien que la figure du Sage se caractérise par sa parfaite indifférence aux affections du monde, source de son

pouvoir ; ce n'est certainement pas naturel, mais ça n'implique pas une dépréciation de la nature. Mais sur la même base, Confucius installera lui aussi une règle abstraite de compassion, jointe au respect des rites se substituant partiellement aux affections naturelles.

L'*ennami*, l'ami-ennemi

« Comment peuvent-ils être tes amis, s'ils disent qu'ils vont te tuer, ou tuer ta famille ? Ce sont des ennemis, pas des amis. Je ne comprends pas. »

Il n'y a pas de danger plus mortel que d'être incapable de distinguer entre ami et ennemi. C'est toute la trame de *Ce serait un crime*, c'est en grande partie la trame principale des œuvres de Shakespeare, et c'est celle des anciens mythes nordiques et celtiques, obsédés par la puissance dévastatrice de la figure du *traître* ou du *menteur*.

L'*ennami* est une chimère, un être particulièrement dangereux, mi-ami, mi-ennemi. La langue française m'autorise un jeu de mots, il me suffit de changer un *e* en *a*. Les chimères, êtres hybrides, sont toujours dangereux et énigmatiques ; la Sphinx qui terrorise Thèbes est une chimère, hybride d'humain, de lion et d'aigle, et parfois munie d'une queue de dragon.

On devine facilement que ce qui cause l'effet dévastateur de la chimère, c'est qu'avec elle, il y a une indécision, un flottement fatal sur l'attitude et le comportement à adopter, avec elle, *on ne sait pas sur quel pied danser*.

Par les neurosciences et la psychologie expérimentale, on peut très facilement comprendre les causes de ces effets dévastateurs, que j'ai subi de plein fouet dans ma confrontation avec les *amis* de Shana, mais que nous subissons tous au quotidien, sans en être conscients, dans nos rapports avec les puissances *ennamicales* qui nous manipulent.

Les expériences de Pavlov nous permettent de comprendre facilement les effets violents de la chimère, ou l'*ennami*, l'ami-ennemi. Pavlov conditionnait des chiens pour qu'ils répondent à un signal : à un signal, le chien va recevoir une friandise, et manifeste son contentement, à un autre signal, il va recevoir une décharge électrique, et manifeste sa terreur. Tout cela est classique, et finalement, c'est le principe de base de l'éducation ou de la propagande, la carotte et le bâton. Quand j'entends le mot « juif », je réagis à un signal qui a été programmé, et même, programmé avec de très

gros moyens. C'est un *réflexe conditionné*. Une programmation *lourde* va produire exactement les mêmes effets sur l'ensemble de populations ciblées, et n'importe qui peut le constater facilement en évoquant un sujet *qui fâche* pour voir les réactions, toujours stéréotypées, qu'il est également *fâcheux* de soumettre au moindre examen. Tout cela, au fond, est devenu banal. Mais Pavlov a fait d'autres expériences, moins banales et plus intéressantes pour notre propos.

Pavlov a conditionné des chiens à réagir positivement quand on leur présente des cercles et négativement quand on leur présente des ovales. Vous pouvez deviner l'intention de l'expérimentateur : il existe une infinité de gradations entre le cercle pur et l'ovale pur, mais il existe une forme qui est à égale distance du cercle et de l'ovale : cercle ou ovale, ami ou ennemi, bien ou mal ?

Généralement, les pauvres chiens étaient capables, tant qu'il y avait une dominance, plutôt cercle ou plutôt ovale, d'adopter le comportement adéquat : plaisir ou déplaisir, même si c'était de moins en moins évident. Mais parvenus au point critique, celui de l'indécidabilité, ils devenaient fous. Leur comportement oscillait entre des attitudes incohérentes. Ils étaient totalement *paniqués*. Ils n'ont à aucun moment le choix de dire « stop, je cesse de réagir ». La réaction se déclenche quoi qu'on fasse, même si elle ne sait plus *comment* réagir. C'est tout l'intérêt de l'expérience. Le seul moyen de calmer cette situation extrêmement stressante, si on ne peut échapper à la présence du signal devenu toxique, est de faire cesser toutes les formes de réaction par des drogues anxiolytiques qui vont les *casser*.

Cette situation a très peu de chances de se produire dans la nature, et il faut des pervers humains pour la créer. Je n'incrimine pas Pavlov, qui nous la dévoile, l'*ennami* et la chimère ne sont pas ses créations.

Les neurosciences nous en apprennent un peu plus sur la manière dont ces mécanismes fonctionnent, ou, éventuellement, dysfonctionnent. D'après ces sciences, il existe des *circuits*, souvent complexes, qui vont de la perception à la réaction, et déclenchent plusieurs systèmes de *réponses*. Les circuits de la peur et de l'agression, les réponses à des perceptions d'hostilité ou de danger, sont séparés des circuits du plaisir, réponses à des perceptions agréables.

Dans l'expérience de Pavlov les deux types de signaux, positif et négatif, sont traités de manière égale, mais dans la réalité les perceptions de peur,

et aussi de dégoût, sont les plus puissantes et sont très nettement prioritaires sur les perceptions de plaisir, parce que plus vitales, ce qui explique que dans le cas d'indécidabilité, on entre dans un état anarchique et imprévisible de panique. Parce que très clairement, cette indécidabilité fait s'effondrer nos chances de survie, dans un monde où *on ne sait plus quoi faire*. La peur, la perception d'un danger ou d'une souffrance, sont des états que nous connaissons, ils sont codés en quelque sorte, mais la panique est différente. La panique n'existe que dans la désorientation, face à un évènement extraordinaire et ingérable. Dans la situation que je vivais avec Shana, d'extrême attirance et d'extrêmes menaces, la peur, sous sa forme extrême de panique, devait prévaloir. C'est hélas codé au plus profond de nos réflexes, et les monstres qui nous manipulent le savent.

Le mensonge, la dissimulation, la calomnie, le *faux-frère*, sont essentiels dans l'établissement de la tyrannie mondiale. Dévoiler les mensonges des pourritures tyranniques est une étape essentielle.

Le mensonge, la dissimulation, la calomnie, les faux-frères ont atteint un point critique. Après l'immigration massive de peuples hostiles, comprenant bon nombre de criminels, au titre de la bienfaisance, de la solidarité et de la fraternité, l'apogée de l'horreur a été atteint quand le groupe qui est normalement le plus amical, celui qui prend soin de vous physiquement, le groupe des professionnels de la santé, a collectivement, souvent contraint et forcé, menti et calomnié pour promouvoir l'inoculation plus ou moins forcée d'un pseudo vaccin. Cette opération menée par les forces les plus tyranniques et les plus malfaisantes, prétendant agir pour le bien de l'humanité, est la pire horreur, à ce jour, produite par les *ennamis*, les amis-ennemis.

Contrats esclavagistes

« J'ai signé plusieurs contrats ».

Le *contrat* est la brique merveilleuse, garante des libertés individuelles, qui sert à bâtir le splendide *état de droit*. Aujourd'hui les libertés individuelles se réduisent de jour en jour sous la pression de la mafia totalitaire, mais Colleen se dit piégée par des contrats, et c'est à partir de là que commence l'annonce progressive de l'existence du piège mortel. Quand on voit le résultat de ces contrats, on peut se poser quelques

questions sur le monde qui les utilise comme prétextes, ou comme rideau de fumée masquant la réalité.

Dans l'un de ses films les plus fameux, *Suzie Superstar*, Shana Grant (Shana) joue une rockstar qui a signé un contrat d'exclusivité artistique et sexuelle avec son manager mafieux, dont elle est, comme c'est dit expressément dans le dialogue, la *propriété*. Comme ce contrat est *librement consenti*, selon la formule habituelle, être la propriété de quelqu'un n'est pas théoriquement de l'*esclavage*, quoique pratiquement, il n'y ait aucune différence. Heureusement, elle se libère… non pas en revendiquant sa liberté dans un acte révolutionnaire de libération, mais en manipulant un mafieux de plus haut rang, et tout est bien qui finit bien. C'est d'ailleurs à peu de choses près un parcours qu'elle a suivi dans sa vie réelle, quoique tout ça n'ait pas du tout bien fini. Le scénario est conçu de telle manière que les acteurs, et surtout l'actrice principale, n'aient aucune difficulté à entrer dans leur rôle, très proche de la réalité ; il ne s'agit pas d'un rôle de composition et l'actrice peut se référer à une expérience vécue pour exprimer ses émotions, sauf la fin bien entendu où elle doit imaginer sa délivrance, qui en réalité n'arrivera que sous la forme d'une balle dans la tête. Le film a d'ailleurs quelques petites notes acides proches de la réalité :

> Suzie : « Est-ce que je suis folle ou est-ce que les choses étaient beaucoup plus simples quand nous étions fauchés ? »
>
> Rick : « Ben, faire plein de fric ne résout pas forcément tous les problèmes. On peut juste s'en payer de plus gros. »

Le *contrat* est un des fondements de l'*Etat de Droit*, et la principale activité des escrocs est de faire signer des contrats, revêtus d'une sorte de valeur sacrée sanctifiée par les tribunaux. Le signataire est toujours censé avoir signé « en toute conscience », etc. Le Méphistophélès de Goethe fait signer par Faust un *contrat*, le Dieu Adonaï ou Yahweh offre une Alliance démoniaque à Abraham ou à Moïse avec des obligations et promesses réciproques, qui est scellée comme un contrat.

C'est un contrat de mariage qui lie Susette Gontard à son mari banquier, la sépare de son amant Hölderlin, et finalement la tue ; ce contrat s'est substitué à un autre, celui qui liait par une dette impayable le père de Susette à ce banquier ou un autre. Dans notre monde *libre*, Susette a purement et simplement été vendue à l'usurier Jakob Friedrich Gontard ;

c'est d'esclavage qu'il s'agit. Traditionnellement, l'usure est l'un des moyens de se fournir en esclaves, cette pratique répugnante existe depuis l'antiquité ; Solon l'avait abolie entre Athéniens pour établir la démocratie athénienne, l'Eglise l'avait également interdite, mais Jakob Friedrich Gontard était un *huguenot*, adepte de la Réforme calviniste qui se fondait sur la Bible judaïque pour créer un nouveau *Peuple Elu prédestiné* ; dans cette Bible l'usure envers les non-élus, et leur esclavage, est permis et même recommandé pour exalter la prééminence du *Peuple de Dieu*. Dans la Bible, toute prééminence, toute tyrannie, aussi abjecte soit-elle, est signe de l'*élection* du peuple élu. C'est exactement la doctrine de l'*élection* et de la *prédestination* des protestants, qui horrifiait les catholiques, incapables de comprendre que leur religion n'était qu'un marchepied vers le pire, et que le judaïsme qui était à la base de leur religion allait resurgir pour les détruire.

L'usure judaïque avait perpétué un état d'exception violemment anti-démocratique dans la chrétienté, et cet état d'exception tendra à devenir un état général avec les huguenots et autres nouveaux *Elus* ; le servage qui avait été aboli à peu près partout sera réintroduit sous la forme d'un esclavage déguisé par les diverses révolutions libérales et les contrats usuraires, puis la mainmise sur la monnaie. Le tout s'appelait, ironiquement, *libéralisme*. Le soi-disant *progrès* est une redescente vers l'enfer de Moloch.

La modèle Isabella Lanza, *Penthouse Pet* 1980 sous le nom d'emprunt Isabella Ardigo, sans doute bien mieux renseignée que la Shana ou Colleen de 18 ans qui débarquait à Hollywood deux ans plus tard, a refusé avec éclat le titre de "*Pet of the Year*" et une très grosse somme d'argent. Elle affirmait que Penthouse était en train de "*planning my indentured slavery*" (planifier mon esclavage sous contrat) et disait : *"I never agreed to the idea that I was a Penthouse slave girl... a robot for their purposes."* (Je n'ai jamais accepté l'idée d'être une esclave sexuelle de Penthouse... un robot pour réaliser leurs objectifs). Les faiseurs de contrat ont dit, évidemment, qu'elle était animée de *mauvaises intentions*.

Le sentiment amoureux, et ses extases, n'apparait que dans des civilisations évoluées ; en France il apparait au Moyen-Âge, pourtant si décrié, avec les troubadours, les chansons de Tristan et Iseult, Lancelot et Guenièvre, et l'amour d'Abélard et Héloïse ; il se raffine dans la

Renaissance italienne et devient sublime dans Roméo et Juliette, cette fusion de la splendeur italienne et de la passion celtique. Le monde moderne, dirigé et manipulé par les criminels assujettis à Moloch, sous ses diverses manifestations judaïque, maçonne, psychopathe ou affairiste, est, de ce point de vue, dans un état de terrible régression.

L'éradication de toutes les valeurs, sauf celle du nouveau dieu unique, l'argent, détruit peu à peu les acquis de la civilisation ; aujourd'hui des bandes d'êtres sous-développés à tous points de vue, envahissant les terres civilisées avec la bénédiction des suppôts de Moloch, pratiquent viols et *tournantes* dans un monde apathique auquel la propagande a fait perdre le réflexe du lynchage, et les civilisés s'habituent à un monde de plus en plus pornographique dans lequel les prédateurs totalitaires tiennent le tiroir-caisse et les capacités de manipulation et de répression.

Dans la vision du monde de l'homme de pouvoir moderne, issue d'une longue tradition remontant aux époques des Assyriens et de Moloch, à travers le Peuple Élu, la Bible, la Kabbale, et quelques loges franc-maçonnes, le monde et les humains n'ont de sens qu'en tant qu'objets d'exploitation et de prédation. Les relations sexuelles, qui chez les humains ordinaires, encore proches de l'état naturel, sont des relations amoureuses, suivent le même modèle que le reste : le criminel ne peut se satisfaire que par des formes de viol, et la prostitution est l'une de ces formes. L'empire de la Monnaie a bâti une fiction, que les relations de dépendance, d'esclavage, de prostitution, étaient *consenties* ou *contractuelles* ; la fiction monétaire masque un empire d'esclavage et de viol.

Voix, voie du héros

Voix : *« Tu ne dois pas être un héros »*

Pour comprendre la séquence affreuse qui nous menait, pour la seconde fois, à une séparation, il faut essayer de comprendre le rôle essentiel de cette *voix* qui m'a dit : « Tu ne dois pas être un héros ». Si le « ce serait un crime », cause de la première disjonction, était facile à repérer, analyser, cataloguer, était comme une résultante normale de la mise en relation de ce que j'avais sous le nez et de mes représentations du monde, la *voix* ne se laissait pas saisir aussi facilement.

Elle empruntait d'ailleurs un canal inconnu, inédit, secret, dont je n'avais pas la moindre intuition.

Qu'est-ce qui s'est donc passé dans ma foutue tête ?

C'était d'autant plus choquant que j'étais, *grosso modo*, taoïste ; or le principe fondamental du Tao Te King, le livre de la Voie, est : le Tao que l'on dit (que l'on exprime) n'est pas le Tao ; la Nature, la Voie, n'est en aucun cas ce que l'on peut en dire ; le taoïsme ne croit pas aux mots. Or, là, *ça* parlait. Foutredieu. Et ça ressemblait, malencontreusement, à un *Commandement, de Dieu*, de ce dieu sémitique dont nous sommes devenus les esclaves, *fais ceci, ne fais pas cela*. Un dieu respectable, comme n'importe quel dieu européen, se fait prier pour bien vouloir dire aux hommes deux ou trois mots sibyllins sur leur destin, il ne vocifère pas ses commandements à des masses abruties. Cette *voix* n'était pas du tout la bienvenue dans mon organisation psychique ordinaire, et c'est très clair qu'elle m'a pris complètement au dépourvu.

Et surtout, dans mon appareil perceptif et interprétatif ordinaire, cet évènement n'avait aucune place. Je ne pouvais pas penser que j'étais cinglé, une manière courante d'évacuer ce genre de problème ; j'ai eu des comportements incohérents par la suite, mais là, j'étais parfaitement *normal*. Cette voix ne ressemblait à rien de ce que je connaissais, ou que je croyais connaître. Et pourtant, ça ne m'a pas surpris. Comme si c'était familier. Pourtant, si ça avait été familier, c'était dans un lointain passé, dont je n'avais pas le moindre souvenir.

C'était un évènement dont je ne pouvais pas *faire l'économie* pour ma compréhension du monde, mais pourtant, sur le coup, emporté dans mes urgences, j'ai complètement fait l'impasse sur cette question.

Les interprétations qu'on peut faire d'un phénomène tel qu'une *voix* qui vous parle distinctement, telle qu'on pourrait l'entendre en rêve, distincte des processus habituels de la pensée, sont extrêmement variables : elles vont du tout-interne au tout-externe ; soit la voix est un processus généré par notre cerveau, soit elle a une réalité extérieure indépendante. Et il existe aussi un tas d'interprétations hybrides. C'est un phénomène pour lequel, comme pour la plupart des phénomènes dits de parapsychologie, il y a plus de questions que de réponses.

Le tout-interne est l'option assez générale de la psychiatrie, de la plus grosse part de la psychologie, ou de la psychanalyse. Tout vient de l'intérieur, des traumatismes infantiles, de l'histoire familiale, etc., bref il s'agit de l'expression étrange, psychotique, de contenus *inconscients* ou mal gérés, d'anciens traumatismes, ou de dysfonctionnements neurologiques.

On pourrait dire, dans ce cas précis, qu'il s'agit d'une espèce d'astuce pour camoufler ma peur en une espèce d'interdit, qui me permettrait de ne pas avoir conscience de cette peur. C'est possible après tout, sauf que je suis incapable de ressentir de la peur. J'ai eu tendance à m'en vanter, je m'en suis aussi servi, parce que celui qui n'a pas peur est ressenti comme dangereux, mais je comprends maintenant que c'est un véritable handicap, qui a failli plusieurs fois me coûter la vie. Je crois que la raison en est que j'ai connu la terreur, la vraie, la terreur mortelle. Mon taré de père a un jour commencé à m'étrangler, et n'a cessé que lorsque j'étais au bord de l'évanouissement, et peut-être d'un coma. C'est une sensation horrible que j'ai ressenti une seule autre fois, quand, en plongeant en apnée, j'ai dépassé ma limite et, en palmant laborieusement les derniers mètres de la remontée, tout en essayant de garder mon calme pour ne pas gâcher mes dernières traces d'oxygène, j'étais au bord de l'asphyxie et me sentais perdre conscience. Est-ce que, inconsciemment cette fois, j'ai voulu rejouer une scène ? C'est possible. Est-ce que cette passion pour la plongée que j'avais, bien qu'au début ça me terrorisait de simplement me mettre la tête sous l'eau, était une espèce d'exorcisme ? Tout ça est possible, et sans surprise du point de vue la psychologie classique. En tous cas, ces moments où la

vie ne tient qu'à un fil sont des moments de vraie terreur. Et je crois que cette vraie terreur a comme brûlé le sentiment de peur, devenu comme insignifiant. La résultante de la terreur n'est pas la peur, ni aucun sentiment d'ailleurs, c'est l'apathie, l'absence de sentiments et de réactions. Le monde totalitaire du *1984* d'Orwell est morne et apathique, et sa terreur ne se révèle que contre les déviants qui, c'est bien vu, ressentent par une espèce d'accident quelque chose, du désir, de l'amour. C'est important à comprendre, parce que je parle beaucoup de terreur, mais la plupart des êtres vont dire qu'ils ne voient ou ne sentent pas cette terreur, qui doit être un mirage ; en réalité, l'apathie, l'absence de réaction, voire carrément l'absence de vie, ou une attitude dépressive, sont les marques très claires de la présence de la terreur.

Donc, cette voix serait un moyen de m'empêcher de faire quelque chose, de réintroduire *par la bande* ce dont la peur, normalement, a pour fonction de me protéger ? Parce que, objectivement, j'aurais dû avoir peur ; connaissant la suite de l'histoire, et pas mal d'histoires similaires dont j'ai eu connaissance, il était fort possible que je finisse ma vie prématurément, sans avoir bien compris ce qui m'arrivait. Comme si une instance avait pris le relais de l'instinct défaillant.

C'est là où ça se complique : cette instance aurait *su* que je devais avoir peur, ce que j'ignorais à peu près totalement, ne sachant pas dans quoi je m'étais fourré, et cela implique qu'elle aurait eu, d'une certaine manière, une préscience du futur. Quand elle me reparlera, quelque temps plus tard, cette préscience du futur sera affirmée clairement.

Il se trouve que, par d'autres détours, la préscience du futur ne m'est pas entièrement étrangère. Dès mes vingt ans, je ne sais trop pourquoi, je m'étais intéressé à l'astrologie, et j'étais parvenu très vite à d'assez bons résultats ; il y avait à cette époque où tous les calculs se faisaient à la main un attrait supplémentaire, c'était comme s'il s'agissait de résoudre une énigme, celle du destin, et il fallait savoir calculer pour cela. Puis, intrigué, ayant lu quelques ouvrages fondamentaux d'occultisme, je passai au tirage de Tarot, à cause de son côté intuitif, acrobatique et risqué, et au tirage du Yi King, pour ses conseils avisés plus que pour la pure divination. Et, oui, cela a fortement modifié ma perception du temps, ou de notre place dans ce temps : nous sommes capables, par divers artifices, de percevoir des signaux du futur. Et cela, quelle que soit la distance, la proximité, et pour

qui que ce soit. Avec de l'expérience, on ne se trompe quasiment jamais, si on se laisse aller à sa première intuition sans peur de dire des conneries. C'est stupéfiant, mais on s'habitue.

Donc, je ne peux pas exclure l'hypothèse qu'il existe, en moi, une fonction capable de se situer ailleurs dans le temps, et que cette fonction, décalée, s'exprime de manière particulière, parce qu'elle n'est pas du domaine des fonctions ordinaires. Dans diverses théories ésotériques, on dit qu'il existe des ponts entre notre monde ordinaire et le monde de l'au-delà où s'agitent nos ancêtres, et peut-être aussi des doubles astraux de nos êtres terrestres ; ces mondes de l'au-delà auraient une perception plus large de l'espace et du temps. Je cite cela pour l'anecdote ; la réalité certaine pour moi, c'est que nous disposons d'une fonction nous permettant un relatif déplacement dans l'avenir, à moins que nous soyons les jouets d'êtres, éventuellement d'autres formes de nous-mêmes, qui disposent de nous selon des plans préétablis ; tout cela est bien complexe, seule la fonction de précognition est certaine.

En même temps, le mystérieux « *tu ne dois pas être un héros* » n'est pas un phénomène complètement isolé : il a été précédé par d'autres espèces de voix dans ma vie, et aussi par l'environnement culturel dans lequel j'ai été baigné comme bien d'autres. Dans les circonstances extraordinaires et incompréhensibles dans lesquelles je me trouvais, cette voix n'était pas discordante.

J'ai eu, dans d'autres circonstances, le douteux privilège d'entendre une voix me parler très clairement ; elle me disait : « Je vais t'étrangler », et l'être de cette voix joignait le geste à la parole ; c'était dans un demi-sommeil, entre chien et loup, et je m'éveillai terrorisé. Je n'ai eu aucun mal à identifier cet être, fort reconnaissable ; il s'agissait de Dieu le Père, Dieu Tout-Puissant, Dieu jaloux, le dieu à barbe blanche de Michel-Ange qui semble sorti tout droit de la Bible. Mon père, dans une crise soudaine de sa paranoïa ordinaire, s'était un jour jeté sur moi, alors que j'avais environ quinze ans ; j'avais commencé à sortir en toute occasion, me faisant amis et amies loin de chez moi, fuyant l'ambiance familiale, et cela enrageait sa jalousie ; il m'avait jeté sur un divan et commençait à m'étrangler. Je compris immédiatement qu'il avait besoin d'une résistance pour pouvoir jouir de l'impression d'une puissance dont il était en réalité dépourvu, aussi je *fis le mort*, me dissociant dans un état de paralysie ; j'éprouvais un réel

sentiment de terreur absolue. C'est la seule fois où la haine de mon père, ou la haine de Dieu, à mon égard, s'est dévoilée sans fard, dans toute son horreur, au moins pour autant que je me souvienne ; habituellement, elle s'exprimait sous une kyrielle de justifications *morales*.

Je croyais, ayant facilement identifié cette voix venue entre chien et loup, être capable de les identifier toutes ; l'une de mes premières idées fut que toutes les *voix* avaient une origine commune, les êtres abominables, acharnés à nous soumettre ou nous détruire, qui ont été implantés dans ce que nous appelons notre *conscience*. Cependant, il n'y avait que peu de rapport entre ces *voix* : je n'étais pas dans un état de rêve ou de demi-sommeil, et surtout, je n'étais absolument pas terrorisé.

Je pensai quelque temps qu'il existait donc une espèce d'être, toujours le même, qui s'était exprimé, sous différentes formes. C'était une représentation du père, père réel, Dieu le Père. Dans le rêve, cet être menaçait de m'étrangler, et dans l'éveil, il me donnait des ordres, auxquels j'obéissais comme un animal sous la trique. C'était l'option : tout endogène ; le rêve dévoile, la conscience cache et enchaine ; le contenu est le même, il s'agit d'une seule et même réalité, s'exprimant sous une forme différente, dans des conditions différentes. Cette interprétation est en quelque sorte standard dans les conceptions ordinaires du monde aujourd'hui.

Que l'être veuille m'étrangler était en quelque sorte banal, quoique tous les pères ne soient pas aussi détestables, mais la potentialité qu'ils le soient existe. L'interdiction du *héros* était moins ordinaire, et posait problème. Elle ne pouvait pas surgir de nulle part ; cet interdit devait exister, déjà présent, dans l'environnement, puisque ma conscience ne pouvait être que le reflet de l'existant ; les causes et les effets s'enchaînent dans un monde fini. Et effectivement, j'en ai trouvé des traces.

Comme tous les minables, mon père infirme affectait de mépriser les héros ; il accablait de ses sarcasmes, mais de loin, les *bons Aryens*, bons à rien, dont d'après lui, chaque fois que je manifestais ma rébellion, je suivais l'horrible pente fatale. Et comme tous les jeunes garçons, je m'étais nourri des fantaisies mythologiques dans lesquelles le vaillant Héros combat un Dragon pour sauver la Princesse qu'il aime ; bien sûr je ne voulais qu'une chose, être un héros ; l'héroïsme est l'une des expressions du jaillissement incessant de la vie, et il n'a nul besoin d'être appris et enseigné. Je me suis vu un jour dans une boule de cristal, et il était question de voir mon passé ;

c'était par jeu et curiosité, mais la vision m'a stupéfait : j'étais un guerrier, torse nu, muni d'une épée longue à deux mains, un Siegfried, perdu dans une espèce de fjord de pierre noire, comme basaltique ; je combattais un Dragon, à peu près de ma taille, mais je ne parvenais jamais à le tuer. C'était bien après l'époque où j'avais rencontré Shana, j'étais amnésique, ma vie était comme figée, et c'est sans doute pourquoi la situation semblait fatalement bloquée pour l'éternité.

L'interdiction implicite du héros existe aussi dans le christianisme. On dira que ce commandement ne figure, dans les textes sacrés, nulle part ; mais il est contenu, caché, dans le commandement d'humilité qui s'impose à la fière nation franque devenue misérablement chrétienne ; Hölderlin, celui qui avait ressenti en lui-même, dans l'amour, le chant de sa propre divinité, signera tous ses derniers poèmes, solitaire et reclus, d'un terrible : « avec humilité, Scardanelli », ayant perdu jusqu'à son propre nom. Scardanelli aurait été le nom, ignoré de tous, du pauvre nain génial caché au fond d'un pseudo-automate qui faisait sensation au XVIIIème siècle en jouant très bien aux échecs. Dans la Bible, il n'est question que d'obéissance, et de rien d'autre ; on n'y trouve pas le moindre trait de réflexion éthique ; Yahweh-Moloch distribue ses commandements et ses punitions, et Satan, son âme damnée, *tente* les malheureux de désobéir, se rebeller par *orgueil*, qui n'est que le sens de l'indépendance et de la liberté.

Que n'ai-je entendu sur le terrible péché capital de ma race, le péché d'orgueil ! Que de moyens déployés pour le casser, pour me casser ! Vermisseau tu dois être, et vermisseau tu seras, sous la trique du dieu de l'Amour Universel.

Qui dit héroïsme, aujourd'hui, se réfère la plupart du temps, implicitement ou explicitement, à Nietzsche. Les tentatives concurrentes, relativement grotesques, d'héroïsme prolétarien, ne lui ont pas fait beaucoup d'ombre. A partir de la fin du 19ème siècle, la tradition héroïque, en Occident, est devenue quasiment une spécificité allemande, dans la foulée du romantisme. Elle était d'abord une rébellion contre la tyrannie et les *pieux mensonges*, et, bien entendu, sortant de l'enfance animé par un esprit de rébellion exacerbé, j'ai adoré Nietzsche ; je peux même dire que je lui ai voué un véritable culte. J'aurais donc dû me rebeller férocement contre le « tu ne dois pas être un héros », mais pourtant je ne l'ai pas fait. C'est que, sans bien m'en rendre compte, je m'étais laissé séduire par une

idéologie contraire, *dans l'air du temps*, celle, en gros, de Mai 68 et des futurs apôtres d'une pseudo *libération* ; l'idéologie qu'on appelle aujourd'hui mondialiste, antiraciste, etc. J'étais encore *en avance* ; j'avais lu le *Eros et Civilisation* de Marcuse dans sa traduction française avant tout le monde.

Marcuse promouvait ce qu'il appelait une *libération*, dont une *libération sexuelle* ; c'était un argument de choc pour quelqu'un qui, comme moi, avait souffert comme un damné dans l'enfer d'une répression sexuelle peut-être encore pire que toutes les autres, et qui en était gravement meurtri. Je devins donc *freudo-marxiste*, comme si la réunion des tyrannies freudienne et marxiste pouvait créer un mouvement de libération. En regardant les choses de très loin, aujourd'hui, le coup de la *libération sexuelle* était un magnifique coup de pub en direction de la jeunesse étudiante, souvent plongée dans ses bouquins dans des chambres de bonne quand d'autres sont déjà en train d'élever leurs premiers gosses.

Marcuse était l'un des maîtres à penser de l'espèce de *révolution des mœurs* de 68, et j'étais allé béatement avaler son enseignement quand il était venu un ou deux ans plus tard donner une conférence à la Fac où j'avais un job ; j'avais été très surpris et décontenancé quand il m'avait lancé, à moi qui étais l'un de ses fervents admirateurs, perdu au milieu de l'assemblée, un regard parfaitement glacé ; je me demandai en quoi mon apparence méritait son inimitié, et ce n'est que bien plus tard que je commençai à comprendre cet incident bizarre ; il me voyait probablement comme mon père le faisait, un *bon aryen*, ou celui que Nietzsche, en visionnaire, appelle la *bête blonde*, c'est-à-dire, un rejeton inconscient de la race *à abattre*.

Voilà la vision de l'homme nouveau *libéré* que promeut Marcuse :

> « Cette image de l'homme était la négation déterminée du surhomme de Nietzsche : un homme suffisamment intelligent et sain pour se passer de tous les héros et de toutes les vertus héroïques, un homme sans l'impulsion de vivre dangereusement, de relever les défis ; un homme avec la conscience positive de faire de la vie une fin en soi, de vivre dans la joie une vie sans peur. « Sexualité polymorphe » est le terme que j'utilisai pour indiquer que la nouvelle direction du progrès dépendrait uniquement de l'occasion d'activer des besoins

organiques, biologiques, réprimés ou arrêtés : faire du corps humain un instrument de plaisir plutôt que de travail. »

Herbert Marcuse, *Eros et civilisation*, préface politique, 1966

Je ne vais pas entrer maintenant dans les détails de la carrière de Marcuse, sa mission dans l'opération de lavage de cerveau de masse, sur fond de terreur et de chasse aux sorcières appelée *dénazification*, en compagnie d'autres joyeux drilles se *faisant la main* dans les opérations de manipulation de masse comme Henry Kissinger, son engagement dans l'OSS, Office of Strategic Services, puis dans la CIA qui lui a succédé, etc. Quand je relis aujourd'hui le texte que j'ai cité, il est tout à fait clair que la chasse aux *héros*, ceux qui refusent de n'être qu'une *machine à satisfaire des besoins organiques*, sous-entendu sous contrôle des Marcuse et consorts, s'est étendue à tout l'Occident, et surtout, que sa proposition d'imposer la *sexualité polymorphe*, invention du névropathe Freud, est en bonne voie de réalisation. Et pourtant, j'ai été aveuglé, et je n'ai rien vu. J'ai sans doute plus ou moins cru, naïvement, confiant dans mes capacités intellectuelles, que j'allais faire la synthèse de tout ça *à la Hegel*, ce qui était vraiment très con. En bref, la dénonciation du *héros* était dans l'air du temps, et donc en définitive, dans ce contexte, mon absence de réaction était juste normale.

Le corps *instrument de plaisir*, mis en opposition avec le *héros*, c'est celui qu'on peut vendre et acheter, un corps réduit à ses fonctions dites érotiques les plus primaires, le corps de la prostitution et de la pornographie. Ce corps *instrument de plaisir*, qu'est-ce qui l'instrumentalise ? Qu'est ce qui instrumentalise un corps sans âme, sans *volonté de puissance* et sans destin ? La réponse se trouve dans l'être même d'Herbert Marcuse et ses objectifs *révolutionnaires* : ce qui instrumentalise ce corps, c'est la propagande, et les lois dictatoriales qui l'accompagnent. La *libération* de Marcuse, c'est en réalité le lavage de cerveau de la *dénazification* appliqué à tout l'Occident.

C'est dans la même veine que la guerre contre l'*homme autoritaire* de son comparse Adorno ; cette guerre est lancée officiellement par les *Macy Conferences* d'après-guerre qui ont établi les règles de conduite du *contrôle cybernétique* et de ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Etat profond*, et également, d'une manière moins visible, des *Droits de l'Homme* universels et indifférenciés. Des êtres indifférenciés, mélangés et sans *volonté de*

puissance sont les jouets du contrôle cybernétique, la destruction du soi-disant *homme autoritaire* est un préalable à la toute-puissance du contrôle totalitaire. C'était déjà l'idée *révolutionnaire* du marquis de Sade, dans son pamphlet *Français, encore un effort* annexé à sa *Philosophie dans le boudoir*, qui préconisait que la nouvelle *citoyenneté* impose qu'on ait l'obligation d'accepter n'importe quelle forme de rapport sexuel venant de n'importe qui.

Par avance, ce Nietzsche dont Marcuse insinue qu'il n'est ni « intelligent » ni « sain » avait caractérisé d'un seul mot, qui résume tout, cette tendance au rabaissement et à la dégradation des humains, si caractéristique de l'époque *post-moderne*, festive, libérée et multiculturelle, il l'avait appelée le *nihilisme*. Nous sommes à l'époque qu'on connaîtra peut-être sous le nom d'époque de la *Grande Dégradation*.

Ce monde obscène est opposé à celui du héros, et il n'est pas celui de la liberté, mais bien celui de la pire tyrannie.

Parce que le héros, dans sa forme originelle, la plus ancienne, c'est avant tout celui qui combat la terreur et la tyrannie, qui ne sont pas nées d'hier.

Cette terreur prend souvent l'apparence d'un monstre ou d'un dragon. Dans l'un des plus anciens mythes héroïques européens, celui de Thésée et du Minotaure, le monstre terrifiant exige un tribut de jeunes gens et de jeunes filles pour les dévorer. Ce monstre dévoreur d'enfants a une tête de taureau, exactement comme le Moloch sémitique à qui les prêtres sacrifient les premiers-nés dans le feu. L'une des différences essentielles entre le monde européen et le monde des suppôts de la Bible et son dieu unique, entre le monde de Nietzsche et celui de Marcuse, c'est que dans le monde européen, tel qu'il existait avant d'être subverti, la terreur et ses prêtres sont combattus par les héros libérateurs, alors que dans le monde biblique, les héros, les rebelles *désobéissants* sont pourchassés. D'une certaine manière, le « Tu ne dois pas être un héros » prenait simplement acte de ce fait, la proscription du héros.

Le plus étonnant étant que, quand j'ai entendu « tu ne dois pas être un héros », le thème du héros m'était totalement étranger, et je croyais ce thème perdu dans les bandes dessinées de mon enfance et le cinéma grand public le plus stupide. Je n'avais jamais songé à opposer Nietzsche à Marcuse et Adorno. Ma tendance était taoïste, me réguler selon ce que je

percevais comme lois de la nature plutôt que sur les idées, affabulations, constructions mentales et délires de mes contemporains. Pourtant, cette formulation à propos du *héros* a eu sur moi un impact immédiat. Comme, venant d'un très lointain passé, oublié mais toujours présent. Dans le monde indo-européen, on est soit guerrier, ce qui mène à l'héroïsme, soit prêtre, ce qui mène à la compréhension, soit praticien, à défaut d'autre terme, ceux qui se confrontent pratiquement à la matière. Et c'est très clair que la route du héros, pour laquelle j'avais sans doute des dons et une appétence, m'était barrée pour que j'en suive une autre, moins gratifiante dans l'immédiat, celle de l'écriture. C'est un peu comme si on m'avait présenté un panneau : route interdite, pour m'orienter sur une autre, bon gré mal gré.

Le temps de comprendre

Voix : *« Pars, tu comprendras plus tard »*

Quelques semaines plus tard, quand j'hésitais entre partir de l'île et rester, la même *voix*, tout à fait reconnaissable, m'a dit : « Pars, tu comprendras plus tard ». De la même manière, j'ai obéi. Et, effectivement, j'ai *compris plus tard*, alors que c'est peu dire que sur l'instant je ne comprenais absolument plus rien.

Cette voix, quand elle m'a dit : « Tu ne dois pas être un héros », avait donc, semble-t-il, un *projet*, qu'elle a continué en me disant de partir pour « comprendre plus tard ».

Je ne peux pas résumer toute l'histoire en quelques mots, mais pour que je *comprenne*, et il y avait énormément de choses à comprendre, je ne pouvais pas être un *héros*. Si j'avais violé l'interdit et si j'étais allé chez Shana, comme j'avais l'intention de le faire, il y avait deux possibilités : soit je commençais ma vie avec Shana, balayant les menaces, et dans ce cas le monde me paraîtrait harmonieux, comme il me semblait qu'il l'avait toujours été potentiellement, au moins pour les gens *doués*, et je n'aurais plus qu'à continuer à savourer ma vie, sans trop me préoccuper de l'état du monde : *les gens heureux n'ont pas d'histoire*. C'était pour moi, rester dans ma continuité taoïste, tranquille et détachée. Soit j'étais liquidé, et probablement, Shana également, à moins qu'on puisse la droguer au point qu'elle perde complètement la tête ; l'histoire s'arrêtait là. Dans les deux

cas, je n'aurais pas pu comprendre ce que, d'après la voix qui dirigeait mon destin, je devais comprendre.

Avec toutes ces prémonitions, précognitions, et ces interventions qui influent directement sur mon destin, je pourrais avoir conscience de n'être qu'un minuscule rouage dans une gigantesque machine, ce qui devrait m'horrifier, mais pourtant, il n'en est rien. C'est l'une des choses les plus étonnantes qui soient, que la connaissance du futur, le relâchement de la liaison stricte au temps, ne changent absolument rien à notre perception immédiate du monde, et à nos réactions aux évènements. J'ai fait parfois l'affreuse expérience de *voir* des futurs désastreux, et de savoir qu'on ne pouvait rien y faire. La pire je crois, c'est quand une jeune étudiante étrangère m'a demandé de lui faire un tirage sur son avenir en France. Des gens intuitifs lui avaient déjà dit qu'elle aurait une catastrophe. Elle me demandait conseil, chose que je me refuse à faire : je n'ai aucun pouvoir sur le futur que je dévoile. Je vis dans les cartes une catastrophe de première grandeur. Contrairement à mes habitudes, je lui dis qu'elle était en danger et qu'elle devrait partir. Evidemment, elle n'en a tenu aucun compte et elle est restée. *Ainsi va la vie.*

Donc, la chose la plus étrange est notre couplage parfait avec un déroulement, appelé le destin, qui semble *réglé comme papier à musique*. Et nous nous précipitons, avec plus ou moins d'enthousiasme, vers notre futur.

Les Anciens avaient personnalisé la chose, ils l'avaient nommé *Fortune*, et l'avaient affublée d'un bandeau sur les yeux. Même eux, qui pourtant pratiquaient généralement la divination, se refusaient à y voir une intention ; il y a dans l'*intention* qui nous manipule quelque chose d'absolument déplaisant.

Beaucoup de commentateurs des phénomènes dits occultes évoquent des *guides*. Ce sont eux qui pourraient être à l'origine des *voix*. Mais cette affaire est étrange : d'où viennent-ils, pourquoi nous sont-ils spécialement liés ?

Il se raconte aussi que les guides en question ne seraient pas des êtres étrangers, mais des versions de nous-mêmes dans d'autres dimensions, ce qui est déjà nettement plus acceptable.

Dans cette conception, tout ce qui nous arrive a un sens, et nous mène vers plus de compréhension. Dans mon cas, c'est effectivement assez évident, et dans le cas de Shana aussi, quoiqu'elle n'ait pas longtemps survécu à sa compréhension. Au bout du compte, ce qui resterait serait cela, la compréhension. Très chèrement acquise, il faut le dire. Comme disait Céline, je paraphrase : « Tout se paie dans cette vie, le bien comme le mal ; le bien c'est plus cher, forcément » ; il savait de quoi il parlait.

Au final, même si nous sommes les acteurs d'une pièce déjà écrite, tout cela n'est pas vain, parce qu'il s'agit d'une sorte de parcours initiatique, dont les parcours initiatiques des sectes ne sont que des imitations restrictives menant à des impasses.

Le principe de Moloch

Tout Ange est terrifiant

« Denn das Schöne ist nichts
als des Schrecklichen Anfang, den wir noch grade ertragen,
und wir bewundern es so, weil es gelassen verschmäht,
uns zu zerstören. Ein jeder Engel ist schrecklich. »
« Car le Beau n'est rien d'autre
que le seuil de la Terreur, ce que nous pouvons supporter à peine
et nous nous émerveillons qu'il dédaigne de nous détruire.
Tout Ange est terrifiant. »

Rainer-Maria Rilke, *Duineser Elegien*

L'intuition de Rilke est presque incompréhensible, mais ce poème a toujours eu chez moi d'étranges résonances, comme s'il touchait quelque chose de parfaitement invisible, et alors que je n'en avais pas la moindre compréhension. C'est l'un des phénomènes rares et précieux de la grande poésie, la seule capable de percer le mur des apparences.

Je ne sais si Rilke a réellement expérimenté un tel choc ravageur entre la Beauté et la Terreur, ou si c'est son intuition qui lui a fait sentir, plus qu'à d'autres, cette terreur cachée dans la Beauté. Mais je l'ai vécu, pleinement, dans ma rencontre avec Shana, et je l'ai revécu ensuite dans d'autres rencontres, comme si ce lien ne pouvait plus se défaire. Et ce n'est pas un accident : cette fusion de la Beauté et de la Terreur imprègne tout notre univers, tout au moins ce que j'en connais, l'univers judéo-chrétien.

Ce pourquoi j'ai raffiné cette extraordinaire intuition poétique pour en faire un principe.

L'Ange de Terreur, c'est celui qui barre la route du Paradis, c'est aussi celui de l'Apocalypse, c'est l'envoyé du Dieu de Terreur lui-même, ce Dieu mauvais qui a installé son acolyte, Satan, au milieu du Paradis, lieu mythique de la Beauté et de l'Harmonie, pour *tenter* et piéger les pauvres humains trop curieux. La Beauté est devenue l'attribut de l'Ange, et la femme fautive a été dégradée. Et c'est également un Ange qui se tient avec son épée de feu devant la porte du Paradis. Au-dessus des Anges, le Dieu Tout-Puissant, sommet inconcevable de la Grâce et de la Terreur. Si

l'horreur dans laquelle je me débattais provenait de Juifs, les propriétaires de la marque *Dieu, Seigneur Tout-Puissant*, et en quelque sorte ses spécialistes, ce n'était certainement pas un hasard.

Désobéir au Seigneur tout-Puissant, par une curiosité malsaine qui voudrait connaître le Bien et le Mal créés par le Créateur selon son bon ou mauvais plaisir, c'est le *péché originel*. Seul le Seigneur Tout-Puissant, et ses suppôts sur cette terre, peuvent juger de ce qui est Bien et de ce qui est Mal ; tout ce que le pauvre pécheur ordinaire doit savoir, c'est qu'il doit *obéir* aux règles qu'on lui impose *pour son bien*. Tenter de savoir, pour soi-même et par soi-même, ce qui est Bien ou Mal, de s'approprier la Connaissance du Bien et du Mal est interdit. Cette connaissance est sacrée. Encore aujourd'hui, au début du 21ème siècle, certaines connaissances sont *sacrées*, et il est interdit par la loi de chercher à savoir ce qu'il en est vraiment, de chercher à contrôler la véracité du dogme établi. Et cela ne révolte que très peu de monde, alors même que des multitudes fanatisées sont prêtes à imposer et défendre le dit dogme. Quand il est interdit de *découvrir* ce qui est intentionnellement *couvert* ou voilé, quand fonctionne le *circulez, y'a rien à voir*, on peut être certain que cela cache d'abominables petits ou grands secrets.

Dans un mythe moderne, *Le Magicien d'Oz*, Dorothée soulève le coin du voile qui cache le manipulateur et le confond, mais dans la réalité, aujourd'hui comme aux temps barbares les plus sombres de la Genèse biblique, soulever le voile génère les pires châtiments. C'est le même interdit que dans la Bible, c'était aussi le même qu'on opposait à Galilée au début du 17ème siècle. Quatre siècles pour en arriver là, malgré la Renaissance et les Lumières, ce Dieu a la vie dure. Sa réapparition nous a été imposée, très clairement, par les soudards, escrocs et fanatiques de la Bible d'outre-Atlantique.

Tout cela est l'apparence visible, mais la connaître est insuffisant ; il faudra connaître les processus invisibles qui rendent possible l'existence de ces phénomènes, que j'ai appelé des syndromes.

Comprendre, là est la question

« Je ne comprends pas. »

« Pars, tu comprendras plus tard »

Dans ma courte rencontre avec Shana, la liste de ce que je ne comprenais pas est impressionnante : comment ses *amis* éjaculaient sur sa figure, comment ils menaçaient de nous tuer, ou sa famille, comment il fallait une grosse masse d'argent pour qu'elle puisse « venir avec moi », comment elle ne les qualifiait pas d'ennemis parce qu'ils s'occupaient d'elle, comment elle avait trop peur pour faire quoi que ce soit, et enfin, la question clé, quel était son foutu *job*.

Quand on ne comprend pas quelque chose, généralement, on se livre à des actions désordonnées, qui n'ont que rarement de bons résultats. C'est le recours à la stratégie des essais et des erreurs ; il faut beaucoup d'erreurs arriver à comprendre. Mais c'est impraticable dans les situations critiques, qui demandent une compréhension immédiate. La compréhension de l'ennemi est le nœud principal de l'art de la guerre.

Je n'avais pas l'habitude de *ne pas comprendre* ; c'était une situation qui ne m'était pas familière, et d'autant plus paniquante. J'avais même de grandes aptitudes à comprendre très vite à peu près tout ce qui était explicable ; je n'avais eu qu'un épisode d'incompréhension, lui aussi dramatique, dans une aventure au Maroc, dont je parlerai plus loin. En fait, l'incompréhension globale remontait très loin, dans l'enfance, quand on m'apprenait de force des dogmes autodestructeurs, comme l'*amour du prochain* selon lequel, si on ne se détruit pas soi-même en aimant n'importe quel prochain, aussi peu proche et dégoûtant soit-il, *comme soi-même*, le Bon Dieu vous punira en vous détruisant dans les flammes, que ce soit dans cette vie ou dans l'autre. Ou, le dogme selon lequel le Fils du Dieu Tout-Puissant *se sacrifie* à cause de *mes péchés*, comme l'égoïsme, ou la vanité, ou la gourmandise et la luxure, que je ne cesse de commettre en étant inspiré par Satan. Mais j'avais fini, comme tout le monde, par capituler en rase campagne, et j'avais *compris* que j'étais irrémédiablement *méchant*, animé d'infâmes *cupidités* charnelles, et que je devais consacrer ma vie à supplier qu'on me pardonne.

Ne pas comprendre me ramenait donc aux périodes archaïques de mon enfance et leurs paniques existentielles majeures, et cela rouvrait la plaie normalement bien cicatrisée et bien enfouie des innombrables crimes que nous subissons pour nous tordre et nous dresser contre notre nature, ou contre la nature tout court.

Ces attaques malveillantes ou ces crimes contre la nature, ou notre nature, étaient déjà décrites à la fin du 19ème par Nietzsche, Rilke, et quelques autres, au début du 19ème par Hölderlin, auparavant par les quelques athées du Siècle des Lumières, et au-delà, sous une forme déiste, par Spinoza, et plus loin encore, de façon modérée, par Thomas d'Aquin. De manière générale, il n'y a pas de description précise de ce crime, de la manière dont il a été commis, avec quels appuis et complicités, et par qui. Nietzsche incrimine bien *les prêtres* : « Le prêtre ment », mais c'est extrêmement vague et général ; à vrai dire, on ne peut pas faire grand-chose d'une telle affirmation.

Pour comprendre, le seul moyen était de *creuser*. Comme dans une espèce d'archéologie. Les racines de mon incompréhension d'aujourd'hui se trouvaient dans la manière dont j'avais été forcé de comprendre le monde, quand j'étais encore animé par les pulsions naturelles et une compréhension immédiate des situations. J'avais été forcé de comprendre le monde et de m'y conformer selon les codes du Seigneur Tout-Puissant et de ses divers suppôts au goût du jour, l'Etat, la Finance, les Organisations Internationales, les Médias, etc. Ces codes me disaient ce que j'étais, ou, au minimum, ce que je devais être.

En creusant, j'ai peu à peu découvert plusieurs strates dans l'oppression, d'abord la strate moderne, celle des pseudo Droits de l'Homme et de la dictature du Nouvel Ordre Mondial, issue de la strate chrétienne ou de Notre Seigneur Jésus-Christ, elle-même issue de la strate judaïque ou du Dieu Vengeur, Seigneur tout-Puissant de Moïse, elle-même issue de la strate la plus ancienne que je connaisse, la strate du Seigneur Tout-Puissant Moloch, dieu des Sacrifices. En creusant toujours plus profond, on découvre des abîmes d'horribles crimes et d'immondes perversions, dont on comprend fort bien qu'ils soient *occultes*.

La dernière strate, la plus profonde et la plus fondamentale, est celle du *Principe de Moloch*.

Qu'est-ce que ce principe de Moloch ? C'est un principe qui est appliqué de diverses manières, depuis les anciens empires sémitiques du Proche et Moyen-Orient, jusqu'à l'époque moderne : Plus on applique de terreur sur une population, tout en la persuadant que cette terreur est *de sa faute*, plus la vénération pour l'entité terroriste s'accroit.

L'application de ce principe a pris plusieurs formes principales, et s'est exprimée par des syndromes distincts : le *syndrome de Moloch* primitif, le *syndrome du Sacrificateur* du judaïsme, et enfin le *syndrome du Sacrifié* du christianisme.

Pourquoi parler de *syndromes*, et pas, comme d'habitude, de *systèmes* ? Parce ce qu'on appelle un système est toujours, quand il s'agit de décrire les organisations et relations humaines, plus ou moins abstrait, et ses contours plus ou moins flous. Les définitions d'un même système peuvent être très différentes ; il y a ainsi plusieurs définitions et descriptions contradictoires du système capitaliste, par exemple. Un syndrome est un ensemble de signes cliniques, des symptômes, qui, présents ensemble, permettent de caractériser un état, généralement une maladie. L'idée est que tout système humain ne peut fonctionner que s'il se fonde sur une forme de manipulation des perceptions qu'on peut repérer comme un syndrome. Plus le système se veut puissant, plus la manipulation l'est aussi, et plus le syndrome s'éloigne de l'état normal naturel.

Tout le monde a entendu parler du *syndrome de Stockholm*. On l'emploie pour caractériser certains comportements qui ne semblent pas rationnels et dérangent la conception habituelle que nous avons de l'humain. En bref, le syndrome de Stockholm décrit le comportement étrange de gens qui, ayant été pris en otage à Stockholm par des malfrats, et dont la vie était l'objet d'un chantage, ont manifesté après avoir été libérés de la sympathie pour ceux qui avaient leur vie entre leurs mains, comme s'ils leur étaient reconnaissants de ne pas les avoir tués.

Les explications du mécanisme psychologique à la base du déclenchement du syndrome de Stockholm sont restées relativement obscures, sans doute parce que ce phénomène est profondément dérangeant. Où va la civilisation, si des humains ordinaires peuvent se mettre à estimer et défendre ceux qui, à l'origine, leur voulaient du mal ?

Ceux qui menacent de vous prendre votre vie ont votre vie entre leurs mains, si leurs menaces sont sérieuses ; et s'ils vous laissent la vie sauve, c'est comme si ils étaient ceux qui vous l'ont donnée, et donc vous avez une *dette* pour ce don. Une dette pour avoir ce que l'on vous a volé, c'est toute la mécanique des religions, tout comme c'est celle de la finance.

C'est toute la mécanique du syndrome de Moloch. Et le syndrome de Stockholm n'est qu'une version bénigne de ce dernier.

Le syndrome de Moloch

Le syndrome de Moloch est d'une simplicité qu'on peut dire *biblique* : des gens qui ont été *convertis* au culte sacrifient leurs premiers-nés dans le feu de Moloch, le vénèrent et l'adorent comme Seigneur Tout-Puissant, et vénèrent également ceux qui accomplissent le crime, les Sacrificateurs. C'est un syndrome du même type que le syndrome de Stockholm, mais infiniment plus puissant et plus horrible, et qui est à la base d'une religion qui a eu comme héritiers le judaïsme, le christianisme et l'islam.

Ce syndrome, qui est à l'origine l'expression de pratiques religieuses, est resté solidement implanté quand l'aspect de ces pratiques a complètement changé, quand les discours qu'elles engendrent sont devenus *humanitaires* et *laïcs*. Les discours passent, les illusions changent, le syndrome reste. Ce qui est déterminant, constant, et inévitable, ce qui modèle nos comportements sans qu'on en ait la moindre conscience, c'est le syndrome.

Le fondement du système qui crée le syndrome est la violence terroriste, laquelle génère dans un premier temps la terreur panique, puis, dans un second temps, le désir de vengeance et la haine des perpétrateurs. C'est ce qui est créé chez les animaux non humains ; on sait qu'un éléphant est capable d'entretenir sa haine pendant des années ou même dizaines d'années, pour se venger dès qu'il en a l'occasion. Il se passe donc, par contraste, quelque chose de très étonnant chez les humains, qui non seulement ne se vengent pas, mais vénèrent ou adorent les êtres *sacrés* qui les ont meurtris.

Ce quelque chose de très étonnant est la *conversion*. L'énergie de la haine est retournée contre le *coupable*, *convertie* en vénération, et la vengeance est convertie en abjecte soumission.

Le mot *conversion* signifie aussi bien qu'un humain devienne l'adepte obéissant d'un culte, que les conversions de la magie ou de l'alchimie, comme la conversion du plomb en or. Il ne s'agit pas de créer de toutes pièces, sorti de nulle part, un culte, une religion ou une idéologie, mais de convertir une *materia prima*, une matière première, qui n'est autre que la

passion de la vengeance et de la haine. Il s'agit d'une *œuvre*, ou d'une opération. Les cultes sont ainsi liés à des œuvres de conversion, qui doivent sans cesse être réactivées.

Cette opération consistant à remplacer une réaction naturelle extrêmement violente par une réaction construite quasiment son inverse ne peut se faire que par des moyens eux aussi d'une extrême violence.

L'usage de la terreur est bien connu comme le moyen le plus puissant d'influencer les esprits, tout simplement parce que la peur est l'émotion la plus puissante et la plus prioritaire chez quasiment tous les animaux, pour de simples raisons de survie ; la terreur est pire, c'est une peur qui ne cesse jamais, et c'est une spécificité humaine. Ce moyen est connu des manipulateurs de tout temps ; au 20ème siècle, Kurt Lewin, descendant lointain des suppôts de Moloch, inventeur de l'ingénierie sociale, que je citerai une autre fois par la suite, disait :

> « Si la terreur peut être induite sur une base largement disséminée dans une société, alors la société retourne à une *tabula rasa*, une ardoise blanche, une situation où le contrôle peut facilement être instauré. »

L'idée de la *tabula rasa* est fausse, mais le but, l'usage de la terreur pour instaurer le *contrôle*, obsession des tyrans et des paranoïaques, est bien réel.

C'est effectivement bien plus complexe que la simpliste *tabula rasa*.

On ne peut pas effacer ce qui est codé génétiquement pour le reprogrammer – nous ne sommes pas des robots. Les réactions naturelles vont se déclencher de toute façon – on ne peut les changer, mais il est possible de les dévier.

Le cerveau est constitué de couches successivement ajoutées par l'évolution : à la louche, on a appelé ces zones cerveau reptilien, zone des instincts et réflexes fondamentaux, cerveau mammifère, zone des émotions, et cerveau réflexif ou humain, zone de contrôle supérieure. On voit très bien, par cet exemple simple, qu'il n'y a jamais de reprogrammation, mais qu'il s'agit toujours de rajouter une couche de contrôle par-dessus celles qui existent déjà. Chez l'humain, la plupart des émotions sont sous contrôle, et plus la civilisation avance, plus le cerveau réflexif ou intelligent grossit, plus le contrôle est important.

Ces diverses couches de contrôle sont ce que nous appelons des personnalités, c'est-à-dire des systèmes de gestion particuliers de nos émotions et de nos pensées. Ce qui est mal connu, et ce sur quoi il y a beaucoup d'illusions, c'est que ces diverses couches ne sont jamais modifiables, mais il est toujours possible d'en ajouter de nouvelles par des méthodes appropriées. C'est ainsi que se créent ce qu'on appelle des personnalités multiples. J'ai connu ce phénomène par ma propre amnésie, au cours de laquelle j'ai eu une personnalité complètement différente de celle que j'avais auparavant, et de celle que j'ai reconstituée en sortant de l'amnésie.

La terreur et la torture sont les moyens radicaux de créer de nouvelles personnalités contrôlées qui recouvrent complètement les personnalités antérieurs perdues.

La terreur et la perte de repères, l'effondrement de la vision du monde, sont liées, la terreur crée l'effondrement et vice-versa. Sur cet effondrement, on peut bâtir un nouvelle vision du monde, un nouvel *ordre*.

Les sociétés secrètes criminelles, ou ce qu'on appelle généralement la Cabale, ne s'en cachent pas : la devise des Francs-Maçons du Rite écossais ancien et accepté, considéré comme le plus ancien, est « *Ordo ab Chao* », l'ordre à partir du chaos. On peut l'interpréter de deux façons : le monde est originellement désordonné, et la Cabale va l'ordonner, ou le monde doit être rendu chaotique pour que la Cabale puisse le réorganiser à sa manière, où elle sera évidemment toute-puissante. L'idée que le monde soit originellement désordonné est manifestement grotesque ; le monde naturel est dynamique, changeant, mais quelle que soit la situation, des équilibres écologiques complexes se constituent. Le vrai sens de la devise, ou maxime, est clair : si le chaos n'existe pas, il faudra le créer.

Une autre maxime célèbre dans les milieux ésotériques est : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ». La maxime *ordo ab chao*, créer l'ordre à partir du chaos, s'applique aussi bien au niveau des individus qu'au niveau du monde entier.

Il existe une quantité considérable de moyens pour créer confusion et chaos, allant des simples mensonges aux tortures les plus raffinées ; cette question a été assez largement traitée dans la littérature dite *complotiste*, s'intéressant aux activités cachées des sectes et organismes corrompus ; ce qui est plus intéressant, c'est le résultat : comment le syndrome va être

installé, comment la terreur, la confusion vont servir de catalyseurs pour *convertir* les réactions naturelles, colère, rage, désespoir, instinct de vengeance, ou même haine, en attachement et en vénération.

D'abord, l'horrible sacrifice des enfants dans le feu est un évènement qui est préparé par une longue initiation ; l'éducation peut aussi jouer un rôle dès l'enfance. Tout enfant a eu un prédécesseur, l'aîné, qui a été sacrifié ; il est donc lui-même *sauvé*, il doit sa vie au meurtre du précédent. Dans le christianisme, qui a de mon point de vue beaucoup de liens secrets avec Moloch, on dit parfois, rarement, que le Christ sacrifié est l'Ainé. Et les idées de dette, de faute, de désobéissance, sont inculquées très tôt.

Mais il y a toujours une difficulté, qui est l'existence d'un objectif clair. Il s'agit bien de vénérer à plat ventre, et plus bas si possible, un Dieu despotique et terrifiant, ou un Nouvel Ordre Mondial tyrannique, et bien entendu leurs servants les prêtres sacrificateurs ou les usuriers paranoïaques, mais cela fait-il un système ? Non, l'objectif est spectral, le monde que le chaos prétend construire n'existe pas, n'a jamais existé, et n'existera jamais. Mais la destruction, elle, reste.

La réalité des cultes est qu'ils sont, en réalité, négatifs, ils sont *anti*. Anti-nature d'abord ; on peut difficilement imaginer une attaque contre la nature, contre les sentiments naturels les plus violents, pire que le sacrifice d'enfants dans les flammes de Moloch. Il est certain qu'une telle opération *casse* dans ce qu'elle a de plus intime et de plus essentiel toute réaction naturelle, instinctive, naturellement *bonne*. L'être qui a subi cela devient un être sans âme, un zombi, un esclave qui n'a plus aucun ressort naturel pour se défendre contre les instructions ou attaquer ses bourreaux. Dans les termes modernes, il s'agit d'un lavage de cerveau. Les méthodes d'aujourd'hui sont moins spectaculaires, plus sournoises, mais il n'est pas certain qu'elles soient, au fond, moins violentes.

La doctrine cabaliste, telle qu'elle a été définie dans le mouvement *frankiste*, une secte judaïque qui est dite être celle des Rothschild, est que le monde est mauvais, et que seules des parcelles de *lumière*, les cabalistes, sont perdues au milieu de cet univers ignorant et mauvais. Il faut détruire entièrement ce monde pour que les parcelles de lumière puissent refaire un monde nouveau qui serait *bon*. Détruire entièrement, c'est leur délire. J'ai connu des frankistes cabalistes. Je peux assurer qu'ils sont tout à fait

sérieux et que ce n'est pas une croyance folklorique qu'ils professeraient le jour du Shabbat à la synagogue pour l'oublier le lendemain.

La doctrine cabaliste du *Tikkoun Olam*, la *réparation du monde*, à laquelle se rattachent des doctrinaires juifs comme, en France, Bernard - Henri Levy, Emmanuel Levinas, et autres, considère que la dite *réparation* de ce monde corrompu passe par sa destruction. Et cette *réparation* par la destruction de ce qui est passe par les Saints, porteurs de la Lumière, les Juifs. Qu'est-ce que le Sacrifice à Moloch ? C'est une *réparation* de la Faute originelle, par un don du sang, et plus précisément de chair d'enfant rôtie. La Cabale ou Kabbale a conservé cette conception de la *réparation*, réparation du monde, alors que le judaïsme traditionnel, et le christianisme, l'ont amendée par la notion de *rachat* et par celle de *rédemption*, sans abandonner la doctrine selon laquelle le monde est fondamentalement mauvais. Clairement, la Kabbale, doctrine des financiers frankistes tout-puissants, qui persiste au cœur du judaïsme, comme le judaïsme persiste au cœur du christianisme, est une doctrine sacrificielle infiniment plus dangereuse pour l'humanité.

Dans le système cabaliste de l'*Ordo ab Chao*, les chaos révolutionnaires sanglants se sont succédés, mais aucun ordre n'en est jamais sorti. Aujourd'hui encore, les thèmes de la Cabale sont *anti* : toujours antinaturels, selon une très vieille tradition, les plus zombifiés antinaturels se prétendant faussement écologistes ; mais également antiracistes, antifascistes, antisexistes, et, dans les faits, anti-démocratiques, car toujours prêts à écraser la liberté de parole.

L'Ordre, c'est pour demain, mais le Chaos, c'est pour aujourd'hui, et si rien ne s'y oppose, cet aujourd'hui durera toujours.

Vous pensez sans doute, lucidement, qu'un tel système est tellement contre-nature qu'il est impossible de le mettre en place. Vous avez raison, mais l'installation progressive de ce système, au Moyen et Proche-Orient, a sans doute été l'œuvre de centaines, voire de milliers d'années. Assez probablement, des sacrifices d'enfants étaient pratiqués dans les cultes des Baal et d'Ishtar ; cette déesse combine, dans ses représentations, le bas du corps d'un rapace aux serres puissantes et le haut du corps d'une femme séduisante ; la *vénération* générée par la *conversion* de la terreur provient de *Vénus*, déesse de l'amour et du plaisir. Ishtar est une chimère, un être hybride, elle est vénérée comme Vénus, et terrifiante comme Moloch. Elle

est symboliquement l'image de la *conversion*. Oui, *Ein Jeder Engel ist schrecklich*, l'Ange est terrifiant.

Comme l'énigmatique Sphinx ou Sphinge grecque est une image très proche d'Ishtar, à ceci près qu'elle se présente à quatre pattes comme un animal, alors qu'Ishtar se présente debout, il fait peu de doute que l'énigme de l'homme à quatre pattes, puis deux, puis trois, soit l'énigme profondément religieuse de la Sphynx/Sphinge elle-même, ou même l'énigme terrifiante de la religion, l'affaire criminelle du parricide et de l'inceste n'étant qu'une conséquence terrible qui ne doit rien au dieu Hasard ou Destinée, qui sont supposés être la cause du drame.

L'énigme est que cette chimère appelée religion soit à la fois adorable et terrifiante. Ce qui est le principe de Moloch. Si les Grecs ne connaissaient pas les horreurs des religions sémitiques dont Moloch est le représentant peut-être le plus abominable, ils n'en craignaient pas moins les dieux dont les foudres vont s'abattre sur Œdipe et sa descendance.

Les occultistes, magiciens, Sacrificateurs ne nous ont pas laissé de manuel de conversion de la haine et la douleur en vénération, mais chacun d'entre nous peut retrouver la trace de cette longue histoire en examinant l'histoire de sa propre éducation. Encore faut-il s'en souvenir ; pour ma part, l'amnésie s'est débloquée grâce à des circonstances particulières, mais je ne doute pas que tout le monde, en Occident, passe par les mêmes phases, au vu de toutes les idioties programmées et standardisées que ce tout le monde raconte, parvenu à l'âge adulte.

Chacun sait que les humains naissent totalement incapables de survivre par eux-mêmes, et même de se mouvoir. La raison en est que l'espèce humaine a fait le choix stratégique d'un gros cerveau et de l'intelligence. Personne n'est capable de dire comment s'effectue ce qu'on appelle, à défaut, un « choix » ; il existe très probablement une instruction inconnue, dans les gènes, ou dans une dimension invisible, bref *quelque part*, qui commande ce genre de choses. Laissez tomber le hasard, qui est le dieu à tout faire des imbéciles. Le cerveau devenu plus gros a nécessité que l'enfant soit expulsé avant d'être totalement fonctionnel, parce qu'un enfant fonctionnel, entièrement formé, aurait été beaucoup trop gros pour *passer*. Pour illustrer ce propos et me faire plus d'un milliard d'ennemis criant vengeance contre les injustices de la nature, les Africaines sub-sahariennes, dont les enfants ont un cerveau notablement plus petit que

ceux des autres races, les expulsent une semaine plus tôt que les autres humaines, et leur passage est plus étroit.

Tous les petits des mammifères sont dépendants de leur mère, mais chez l'humain, cette dépendance est totale. Et ce cerveau qui crée de nouveaux neurones pendant une vingtaine d'années a toute la place disponible pour une multitude d'apprentissages, et aussi pour l'œuvre de *conversion* du syndrome de Moloch.

Voilà comment se manigance cette affaire : les jeunes enfants sont programmés par la nature pour s'attacher inconditionnellement à leurs parents ou à ceux qui sont dans leur entourage et en tiennent lieu, quels qu'ils soient. Cet attachement est indéfectible, probablement régulé par l'hormone de l'attachement, l'ocytocine. A l'état naturel, les manifestations d'attachement d'un enfant suscitent des réactions identiques, en miroir, par empathie, chez les adultes. Mais les adultes peuvent avoir été entrainés ou *instruits* autrement.

La relation d'attachement du nouveau-né se dissipe au cours des ans, mais elle a cette caractéristique d'être quasiment indépendante des réponses adultes : l'attachement existe même si l'adulte est abominable, et peut coexister avec la haine – le cas classique dit de l'amour-haine, où on ne peut s'empêcher de s'attacher à quelqu'un que l'on hait.

Les privations et punitions de toutes sortes, ou même simplement la distance contre-nature des parents, vont créer chez l'enfant, d'abord de la colère brute, des cris de souffrance, puis de l'angoisse, puis, finalement, de la haine pour ce qui le persécute, et dont il ne peut se délivrer. C'est quand apparait ce *mauvais sentiment*, *la haine*, que la preuve de la méchanceté native de la victime est faite, et que peut s'opérer le processus magique de la *conversion* de la haine en vénération, par la création d'une personnalité *raisonnable* qui sait que toute résistance est impossible.

Ce que j'appelle *la haine* représente en fait tout un ensemble confus et mélangé de sensations négatives, la terreur, l'abattement, le désespoir, mais également plutôt positives, comme la colère, la rage et le désir naturel de vengeance. La haine prédomine et les rassemble toutes, parce qu'elle est concentrée et dirigée contre un objet précis, qui deviendra justement l'objet unique de la *vénération*.

Tous les systèmes terroristes issus de Moloch, y compris les plus modernes, assoient leur pouvoir sur la répression d'une *haine* qu'ils créent par divers moyens criminels, comme l'usure, l'esclavagisation ou l'importation de populations hostiles.

La beauté sinistre de ce système, son côté absolument magique, c'est que plus la haine est terrible, plus les sévices sont atroces, plus la calomnie est monstrueuse, plus la victime souffre, plus la vénération générée par la *conversion* est fanatique, absolue, inconditionnelle, plus le Seigneur est Tout-Puissant. Le *syndrome de Moloch*, le premier syndrome de ce type qu'on connaisse, est exemplaire : il est difficile de trouver quelque chose de pire que de jeter dans le feu ses premiers-nés, et il est difficile de trouver un équivalent à une divinité aussi toute-puissante que Moloch, bien que ses successeurs, Yahweh et le Dieu Père du Christ, aient hérité du titre et de ses pouvoirs.

La terreur crée la haine, puis la répression de la haine qu'elle a créée, en tant qu'instance du Bien luttant contre le Mal.

Cette magie noire s'exerce tôt, sur les êtres les plus faibles, les plus impuissants, les plus crédules, les enfants et adolescents. Ce n'est pas un hasard si Adam Weishaupt, le Jésuite qui a fondé l'ordre maçonnique des Illuminati et s'est acoquiné avec les cabalistes Rothschild, avait pour principale cible l'éducation.

L'apprentissage de la terreur, et de la vénération du Dieu ou des *valeurs* sacrées de l'Autorité, se fait de plus en plus tôt, et de manière de plus en plus horrible ; on a vu des exemples de propagandes de terreur atroces dirigées spécifiquement contre les jeunes enfants avec la récente pseudo-crise du Covid-19 ; il s'agissait, comme dans un rituel de Moloch inversé, de les rendre responsables de la mort de leurs grands-parents ou de leurs proches.

Le schéma directeur de l'œuvre alchimique de création de la vénération est celui-ci : le dieu, l'autorité, le cabaliste est suprêmement *bon*, et celui qui se révolte, qui se bat, ou même simplement essaie de se défendre, est *mauvais*, et cela justifie les punitions, sévices, enfermements, et même meurtres, y compris les meurtres de masse.

Mettre en doute la Sainteté, la Justice, la profonde Humanité du cabaliste, du prêtre, du sacrificateur, c'est être *méchant* – et dans les

versions les plus récentes, antisémite, raciste, sexiste, etc. Le système fonctionne si les victimes sont convaincues de leur *culpabilité*.

Le *syndrome de Moloch* est une perception du monde dans laquelle les peuples, soumis à un lavage de cerveau terroriste constant, s'imaginent *coupables* d'un horrible crime contre une divinité, contre la caste des prêtres, ou même contre l'*humanité*. Les *coupables* ont une *dette* dont ils doivent se *racheter*, soit par leur sang, soit par l'argent, soit par toute forme d'autodestruction.

Voyons rapidement les trois phases, celle du Seigneur Moloch originel, celle du Seigneur Tout-Puissant Yahweh, le Dieu Jaloux et Vengeur, et celle de Notre Seigneur Jésus Christ, le Sacrifié exemplaire. Il n'est pas besoin d'analyses complexes et raffinées : tout est écrit. Il suffit de lire. Mais les *convertis* ne lisent pas, ils *répètent*.

Le syndrome de Moloch, son contexte, ses sources

C'est assez difficile de retracer la généalogie d'un système aussi affreux, peut-être parce qu'aucun des cultes précédents ne va se précipiter pour en revendiquer la paternité. Il est à peu près certain que les sacrifices d'enfants ont existé avant Moloch, tout comme il est à peu près certain qu'ils existent encore aujourd'hui, mais à part l'épisode pendant lequel ce rituel a été obligatoire, officiel et public, ce genre de pratique, révoltante pour la plupart des humains, est resté occulte.

Dans la plus ancienne civilisation connue, celle de Sumer, existait un mythe fort curieux à nos yeux, celui de Gilgamesh. Gilgamesh est un demi-dieu, et son activité principale chez les humains est d'y séduire toutes femmes. Les dieux voulant le calmer créent un être rustique, Enkidu, aux pieds de bouc, et au front garni de cornes, à partir de la boue ; cet être qui ressemble fortement aux images du dieu Pan, puis celles de Satan, doit combattre Gilgamesh. Il le fait, mais personne ne gagne, et finalement les deux coopèrent. Gilgamesh renonce à sa frénésie sexuelle. C'est alors qu'intervient une déesse, dépitée que Gilgamesh la trouve vieille et moche et ne veuille pas la satisfaire, qui déchaine ses foudres sur la Terre, et l'histoire est celle du combat des deux alliés contre cette déesse.

Entre cette histoire où des humains ou semi-humains combattent une déesse, et celle du Jardin d'Eden et de la Chute des humains sous le joug féroce d'un Dieu Tout-Puissant, il y a une longue évolution graduelle, qui

passe sans doute par la figure féminine d'Ishtar, une déesse qui est à la fois déesse de l'amour, de la guerre, et des sacrifices, et réunit déjà dans sa personne une grande partie des attributs du totalitarisme. Il est possible qu'on lui ait sacrifié des enfants, ce qui est la marque la plus spectaculaire et la plus connue du culte de Moloch.

L'ancien mythe du Jardin d'Eden est la base de l'emprise totalitaire qui triomphera avec Moloch, le judaïsme et le christianisme, puis l'islam. Dans ce mythe, un Seigneur bon et généreux crée les humains et leur donne un magnifique Jardin, mais, dieu sait pourquoi, leur interdit un arbre. Les humains coupables de désobéissance sont alors les victimes de la juste furie du Seigneur, sont chassés du Jardin et doivent expier leur horrible crime, et doivent payer une dette éternelle pour se racheter. Ce mythe date probablement du début du deuxième millénaire. Il semble apparaitre avec les civilisations sémitiques terroristes, assyrienne, babylonienne et autres, qui vont dominer le Moyen Orient pendant plus d'un millénaire.

La Bible reprend un grand nombre de mythes et légendes des anciennes civilisations, en prétendant qu'il s'agit de l'histoire du Peuple d'Israël. En réalité, elle a été écrite, probablement, dans la seconde moitié du 6ème siècle, quand une partie du peuple juif était déportée à Babylone, et quand les scribes ou prêtres avaient accès à des sources moyen-orientales.

L'histoire du peuple juif telle qu'elle est décrite dans la Bible ne commence sérieusement qu'avec le livre de l'Exode, la figure de Moïse, et l'Alliance avec Yahweh. Elle commence donc avec le moment où, d'après cette Alliance et ses Tables de la Loi, le sacrifice des premiers-nés à Moloch devient interdit. La plupart des références à Moloch et son Sacrifice portent sur cet interdit. Cependant, l'empreinte terroriste de Moloch reste présente chez Yahweh, et aussi chez le Christ, que l'on verra par la suite.

D'après l'histoire officielle de la Bible, Moïse daterait de 1000 ans AJC. Mais il y a quelques couacs dans le récit qui font douter fortement que le culte de Moloch ait disparu depuis si longtemps.

> « Vous avez élevé en procession le tabernacle de Moloch et l'étoile de votre dieu Rephan, les idoles que vous avez faites pour les adorer. Pour cela je vous enverrai en exil au-delà de Babylone. » *Actes*, 7,43 et *Amos* 5:26

L'exil de Babylone date de la fin du 6ème siècle AJC. Cela voudrait dire que les innombrables vociférations des Prophètes promettant l'incinération au Peuple désobéissant n'auraient pas suffi à le *reconvertir* entièrement, ou, que l'abolition du culte de Moloch daterait de la captivité à Babylone, où il n'aurait sûrement pas été toléré par les Perses, un peuple non-sémitique de la branche indo-européenne. Toute l'histoire, Exode, Alliance, serait un roman historique dotant le Peuple d'Israël, alors déporté, d'une destinée mirifique.

> « Ils ont bâti les temples de Baal dans la vallée de Hinnom pour faire passer leurs fils et leurs filles dans le feu de Moloch – ce que je ne leur ai jamais commandé, et je n'ai jamais pensé qu'ils puissent commettre une telle abomination et provoquer Judah à pécher. »
> *Jérémie*, 32,5

Le dieu Jéhovah est un dieu qui dévore par le feu tout comme Moloch :

> « sa colère brule, son feu est violent, ses lèvres sont pleines de fureur et sa langue un feu dévorant ». Isaïe, 30,27

Enfin, quelques écrivains civilisés décrivent la persistance de ces pratiques bien après la délivrance de la captivité babylonienne, à la fin du 6ème siècle. Voici ce qu'écrit le principal disciple d'Aristote, Théophraste, au 4ème siècle AJC :

> « Les Syriens, dont font partie les Juifs, sacrifient encore des victimes vivantes. Ils ont été les premiers à instituer des sacrifices à la fois d'autres êtres vivants et d'eux-mêmes. Les victimes, animales et humaines, n'étaient pas mangées, mais brûlées en offrande à leur Dieu. » et « Les Grecs auraient été horrifiés par ces pratiques. »

Le 5ème et 4ème siècles sont l'âge classique de la Grèce, qui a connu d'impressionnantes avancées dans l'intelligence et dans les arts. Les Syriens et Juifs sont des voisins un peu éloignés. Et le culte d'un Dieu Unique Tout-Puissant semble encore contesté au sein du peuple d'Israël au 4ème siècle. A moins que, pour le Peuple, il y ait peu de différence entre le culte de Moloch et celui de Yahweh, ou que ces dieux soient plus ou moins les mêmes, la distinction établie par les Prêtres ayant mis très longtemps à être vraiment adoptée.

« En ce temps, Salomon bâtit un temple sur une colline à l'Est de Jérusalem pour Chemosh l'abomination de Moab et pour Moloch l'abomination des Ammonites. »

Rois 1, 11:7

Le très prestigieux roi Salomon, bâtisseur mythique du premier Temple, n'est donc pas un monothéiste convaincu. Ce qui ouvre la perspective de savoir si une secte plus ou moins visible ou confidentielle, fondée sur le culte de Moloch et ses sacrifices, aurait perduré au sein du judaïsme, puis au-delà.

Salomon a la réputation d'être le premier des cabalistes. Ce qu'on appelle *sceau de Salomon* est le signe qui selon la tradition permet d'*appeler les démons*. Ce signe originellement rouge et tracé avec du sang est devenu l'*étoile de David*. On ne sait pas avec certitude si ce signe est le même que l'*étoile de Rephan*, mais il y a une forte probabilité. A noter que le culte dit *franc-maçon* utilise toute une symbolique liée au *sage* Salomon et ses soi-disant *architectes*. Et les premiers à avoir pris ce signe pour emblème sont les cabalistes du Moyen-Age. D'après certaines sources, difficiles à contrôler, un Sceau de Salomon rouge, couleur du sang qui est utilisé pour tracer le Sceau et appeler les démons, aurait figuré sur le blason de ceux qui se sont fait appeler *Rothschild*, blason rouge.

Le rôle des démons, généralement, est de détruire. Le démon auquel un rabbin cabaliste de Prague donne une forme physique, le *golem*, ne sait que détruire. Nietzsche a donné un nom philosophiquement plus acceptable à ces démons qui hantent l'univers des religions originaires du Proche Orient, de celle de Moloch à celle du Christ ou de Mahomet : il les a appelés le *nihilisme*.

La terreur de Moloch

Moloch, MLK (l'hébreu écrit n'a pas de voyelles), signifie Le Seigneur. Adonaï est Le Seigneur qui conclut la première Alliance avec Abraham, Yahweh est Le Seigneur qui conclut l'Alliance avec le peuple d'Israël, et enfin, Notre Seigneur Jésus Christ domine le christianisme et sa Nouvelle Alliance. Moloch est le plus ancien ancêtre connu, et la Bible fait référence à ses sacrifices. Les religions prétendent toujours être uniques et être surgies du néant, mais elles ont une généalogie, tout comme les espèces,

les races, les langues, les philosophies, les coutumes, et à peu près tout ce qui s'agite sur cette planète.

Toutes les religions filles ajoutent des éléments propres, mais conservent les gènes de leurs ancêtres, qui sont leur socle.

La base originelle de la terreur de Moloch est la terreur contre son propre peuple, le peuple de ses fidèles qui dans la première version lui sacrifie dans le feu ses enfants premiers-nés.

Cette terreur sera ensuite transformée et partiellement redirigée : dans le système de Yahweh, celui du judaïsme classique, elle sera redirigée contre les Nations, c'est-à-dire tous les non-Israélites, et dans le système du Christ, elle sera redirigée sous forme d'autosacrifice contre les Chrétiens. Mais dans tous les cas, la terreur originelle persiste, d'autres terreurs lui sont ajoutées mais ne s'y substituent pas.

Voilà l'expression de cette terreur dans les deux systèmes, le système de Yahweh et celui du Christ. D'abord dans le système de Yahweh :

> « Le péché de Juda est écrit avec un burin de fer et avec une pointe de diamant; il est gravé sur la table de leur cœur et sur les cornes de leurs autels. Comme ils pensent à leurs enfants, ainsi pensent-ils à leurs autels et à leurs idoles d'Astarté près des arbres verts, sur les collines élevées.
>
> Je livre au pillage ma montagne et ses champs, tes biens, tous tes trésors, et tes hauts lieux, à cause de tes péchés, sur tout ton territoire. Tu perdras par ta faute l'héritage que je t'avais donné; je t'asservirai à ton ennemi dans un pays que tu ne connais pas; car vous avez allumé le feu de ma colère, et il brûlera toujours.
>
> Ainsi parle l'Éternel: maudit soit l'homme qui se confie dans l'homme, qui prend la chair pour son appui, et qui détourne son cœur de l'Éternel ! (...)
>
> Béni soit l'homme qui se confie dans l'Éternel, et dont l'Éternel est l'espérance ! (...)
>
> Le cœur est tortueux par-dessus tout, et il est méchant : qui peut le connaître?
>
> Moi, l'Éternel, j'éprouve le cœur, je sonde les reins, pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses œuvres. »

Jérémie, 17 – Bible Louis Segond

Le péché de Juda, c'est-à-dire du Peuple Élu, est d'avoir gardé d'anciens cultes populaires plus proches de la nature comme celui d'Astarté, une déesse féminine proche d'Ishtar. Le Dieu d'Israël étant un Dieu Jaloux, cela mérite les pires punitions. Le Peuple désobéissant a allumé la colère du Dieu. La Bible est truffée d'imprécations contre les *désobéissants* ; de toute évidence, le fondement du pouvoir absolu du Dieu est la terreur.

Ce qui est intéressant dans cette citation, c'est la condamnation des perceptions et réactions naturelles, qui sont mauvaises : « maudit soit l'homme qui prend la chair pour son appui, et béni soit l'homme qui se confie dans l'Éternel ». De même, le cœur, tant prisé aujourd'hui par toutes sortes d'humains qui se veulent bienveillants, est *tortueux* et *méchant*. Seul Dieu connait le Bien et le Mal, sonde les reins et les cœurs, et l'obéissance sans faille à ses commandements est la seule règle. Tout le monde peut remarquer qu'il s'agit là d'un système totalitaire parfait.

Ce qui était naturellement positif, le domaine du *cœur*, comme on le dit encore aujourd'hui, est défini comme mauvais, et passe entièrement sous le contrôle du Dieu. La vénération du Dieu est le seul sentiment positif autorisé. Tout autre sentiment, inspiré par la mauvaise Chair, est une désobéissance qui doit provoquer la terreur. On verra plus loin que les Chrétiens vont élaborer, sur la même base, un système plus complexe, et encore plus tyrannique et autodestructeur.

Une autre citation terrorisante du prophète Malachie précise les moyens de la terreur. Elle arrive à la toute fin de la version chrétienne de la Bible hébraïque, comme une conclusion ; la version originale de la Bible ou Torah en usage chez les Juifs met les prophètes dans un ordre différent.

> « Car voici, il viendra un jour embrasé comme une fournaise ; tous les superbes et tous ceux qui commettent l'impiété seront de la paille, et ce jour qui vient les embrasera, dit le Seigneur des armées ; il ne leur laissera ni germe ni racine.
>
> Et le soleil de justice se lèvera pour vous qui avez craint mon nom, et le salut sera sous ses ailes ; vous sortirez alors, et vous bondirez comme les veaux d'un troupeau.

Et vous foulerez les impies, lorsqu'ils seront comme de la cendre sous la plante de vos pieds, en ce jour où j'agirai, dit le Seigneur des armées.

Souvenez-vous de la loi de Moïse, mon *serviteur*, que je lui ai donnée sur l'Horeb, pour tout Israël, avec mes préceptes et mes ordonnances.

Voici, je vous enverrai Élie, le prophète, avant que vienne le grand et épouvantable jour du Seigneur.

Et il ramènera le cœur des pères à leurs fils, et le cœur des fils à leurs pères, de peur que je ne vienne et ne frappe le pays d'*anathème*. »

Malachie, 4, Bible Fillion

Cette religion est un cauchemar. Mais la traduction en gomme les pires aspects.

D'abord le mot « serviteur » qui revient souvent, autant dans les textes chrétiens que dans les textes hébraïques, est une traduction du mot « *servus* » qui a une seule traduction : esclave. Le mot pour serviteur, qui est un employé libre, est *minister*. Il est clair que de toute façon, le Dieu des armées s'adresse à Moïse et à son troupeau comme à des esclaves, ou des soldats, dont la seule action légitime est d'exécuter ses ordres, et qui sont punis effroyablement s'ils n'obéissent pas à la lettre, la plupart du temps par le feu – le feu des sacrifices, le même feu qui brûlait les premiers-nés voués à Moloch dans la plaine de la Géhenne.

Mais ce n'est pas tout, il y a pire encore.

Qui comprend « frapper le pays d'anathème » ? Tout comme *servus* est traduit par « serviteur », *anathema* est généralement traduit par « malédiction », un nom assez commun, ou gardé tel quel. Mais on est là loin, très très loin, de la signification du mot hébreu figurant dans la Bible.

Anathème est la traduction du mot hébreu *herem*, םרח, qui signifie : malédiction, destruction et éradication totale d'un être ou d'un peuple, anéantissement, jusqu'à effacer toute trace de son existence, de sa culture, de ses villes, de ses œuvres d'art, de son histoire, etc. ; une réduction en cendres d'un peuple et d'une culture. Pour avoir une idée de ce que signifie *herem* ou anathème, ce serait la ville de Dresde et ses centaines de milliers de victimes, femmes, enfants, vieillards, incinérées vives par des bombes au phosphore, ou les villes d'Hiroshima et Nagasaki vaporisées par le feu

nucléaire, le tout à l'échelle d'un peuple entier qui aurait refusé de se soumettre au Seigneur et ses Sacrificateurs.

A ma connaissance, le mot *herem* qui figure 78 fois dans la Bible n'existe dans aucune autre langue. Il s'agit de la terreur totale, de ce que l'abominable paranoïaque assoiffé de sang Yochanan ben Z'badiah, Jean fils de Zébédée, dit Saint Jean, a appelé *Apocalypse* ; le livre de l'Apocalypse clôt et conclut l'Evangile, la *Bonne Parole* chrétienne, tout comme Malachie clôt la version chrétienne de la Bible. Les désobéissants, rebelles ou dissidents ont du souci à se faire.

La terreur et la violence imprègnent quasiment toute la Bible, et même sa partie censée prêcher l'amour chrétien. Dans la *Bible King James*, qui est une traduction de référence, la racine *kill*, tuer, apparait 233 fois, et la racine *slay*, abattre, 149 fois. Je ne connais pas un seul autre texte de la littérature classique mondiale qui manifeste une telle férocité obsessionnelle ; et si vous aimez briller en société, à vos risques et périls, par votre connaissance des textes, vous pouvez glisser l'air de rien que dans *Mein Kampf*, *slay* n'apparait pas, la racine *kill* n'apparait que 6 fois, et toujours dans la forme passive *killed*, parlant de camarades d'Hitler assassinés et de menaces contre lui. Mais l'un des textes est empli de dévotion pour le Seigneur Tout-Puissant, Dieu Vengeur, Dieu Jaloux, Dieu des Armées, alors que l'autre l'ignore.

La méthode qui fait d'un dieu totalitaire, tyrannique, esclavagiste et meurtrier un objet de vénération ne fait pas de doute : il s'agit d'utiliser extensivement la terreur.

Pourquoi appeler ce système, système de Moloch, alors qu'on dispose d'une pléthore de textes, dans la Bible, qui nous donnent une image très précise de Yahweh, et de quasiment rien sur Moloch ? Parce que la Bible elle-même nous indique que le culte de Moloch a fourni les principaux éléments indispensables du culte de Yahweh, le Péché originel, la culpabilité du Peuple, l'obéissance, la Dette éternelle au Dieu Tout-Puissant, le Rachat, l'exécration de la Chair au profit du Sacré, le Sacrifice, et bien entendu, la caste des Sacrificateurs.

Voyons comment cette terreur est reprise, quasiment mot pour mot, dans le christianisme :

« Si quelqu'un ne confesse pas qu'Adam, le premier homme, pour avoir transgressé le commandement de Dieu au Paradis, a aussitôt perdu la sainteté et la justice dans lesquelles il avait été établi, et qu'il a encouru par l'offense de cette prévarication la colère et l'indignation de Dieu, et de ce fait, la mort, dont auparavant Dieu l'avait menacé, et avec la mort, la captivité sous le pouvoir de « celui qui a l'empire de la mort », c'est-à-dire du diable, et que Adam tout entier par l'offense de cette prévarication, selon le corps et l'âme, a été changé dans un état de déchéance, qu'il soit *anathème.* »

Concile de Trente, 17 juin 1546

Décidément, Prophètes et Conciles adorent *vouer à l'anathème.* C'est une manie.

On a vu la signification d'anathème, *herem*, מרח : malédiction, destruction et éradication totale d'un être ou d'un peuple, on dirait aujourd'hui génocide, jusqu'à effacer toute trace de son existence, sa culture, ses villes, ses œuvres d'art, son histoire, etc. ; une destruction particulièrement haineuse. Comme dans le roman *1984*, il s'agit de détruire toute trace du passé et tout témoin du plus monstrueux des crimes. Et le *péché originel* est essentiel, comme justification de cette terreur, quoique, si on n'est pas soumis à l'aveuglement terroriste, ce soit difficile d'apercevoir un quelconque rapport entre une désobéissance et une destruction totale.

Le texte du Concile, décidément bien informé, donne une indication de l'opération qui est effectuée sur Adam et toute l'humanité : « Adam tout entier par l'offense de cette prévarication, selon le corps et l'âme, a été changé dans un état de déchéance. » Ce *changement d'‘état* est la création d'une personnalité nouvelle qui se substitue à l'état d'innocence, c'est exactement ce que fait la religion issue de Moloch. Cette seconde personnalité, mauvaise et perverse, doit à son tour mourir pour que naisse *l' homme nouveau*, ressuscité, l'homme *obéissant.*

Toujours au même Concile, on réaffirmera le dogme selon lequel le baptême lave l'horrible péché originel de désobéissance, et on assortira cela du commentaire suivant : « En ceux qui sont nés de nouveau, rien n'est l'objet de *la haine de Dieu.* »

La *haine de Dieu*, textuellement ; Dieu *hait* les humains désobéissants qui ne lui sont pas soumis.

Il les hait légitimement parce qu'ils sont pleins de haine, tout comme le terroriste Saint-Just ne veut pas de « liberté pour les ennemis de la liberté » ; on oubliera bien sûr que cette haine, c'est la terreur qui l'a créée.

Le Dieu d'Amour est aussi un Dieu de Haine ; personnellement j'avais quelques soupçons depuis longtemps, mais *ça va mieux en le disant*. Dans la pratique, c'est la haine qui est l'ingrédient principal de la manipulation.

Les évangélistes ne sont pas en reste pour emplir la bouche du Christ de terribles imprécations contre les *pécheurs*. Mais ce texte d'un Concile du 16ème siècle, à la fin de la Renaissance, témoigne mieux de ce que les Chrétiens doivent encore subir en Occident, sachant que leur fardeau sera encore chargé de plus d'immondes culpabilités. Si les Conciles ont perdu de leur importance pour gérer la vie des civilisés d'Occident, d'autres organisations, plus féroces et plus secrètes, ont pris le relais de la menace, de la terreur et de la culpabilisation ; mieux, elles mettent aujourd'hui en acte, quotidiennement, le *herem*, l'anathème judaïque, par la destruction des œuvres et des races de la civilisation, sans que la plupart des idiots terrorisés, vénérant les propagandistes et l'autorité, ne songent à protester contre leur destruction.

Le syndrome du Sacrificateur : le Royaume des Cohens

La fondation par Moïse du judaïsme orthodoxe tel qu'il est encore pratiqué aujourd'hui ne peut se comprendre en ignorant l'étape précédente du système de Moloch ; en effet, non seulement il y est fait plusieurs fois référence dans le texte fondateur de l'Alliance, mais le système de Yahweh est une *reconversion* du système de Moloch, qui ne fait sens qu'à la lumière de ce dernier.

Dans le *syndrome du Sacrificateur*, il s'agira d'étendre le principe de Moloch, la terreur et la haine créant la vénération, aux peuples alentour, voire au monde entier, en faisant du peuple élu un peuple de sacrificateurs.

Tant que les pratiques rituelles monstrueuses, comme celle de jeter les premiers-nés au feu de Moloch, ne concernaient que « les Syriens et les Juifs », les peuples civilisés d'alentour pouvaient les regarder avec horreur et dégoût, mais n'étaient pas concernés. Le judaïsme orthodoxe de Moïse

va alléger la charge qui pèse sur ce qui devient le *Peuple Elu* pour faire peser la charge immonde du Sacrifice sur les autres peuples, les Nations. Les peuples étrangers, les Nations, vont être déclarés *coupables* envers le Dieu des Juifs, et le Peuple Elu affectera d'être la victime innocente d'abominables esclavagistes, on dirait aujourd'hui *antisémites*.

Il y a sans doute eu dans l'histoire pas mal de peuples qui se sont considérés comme supérieurs aux autres, et ont considéré que leurs divinités étaient les plus puissantes ; mais il y en avait sans doute très peu, sinon pas du tout, dont le Dieu était une entité terrifiante, jalouse, haineuse, prête à tout instant à jeter le monde entier dans les flammes ; que ce Dieu et son peuple *élu* se mettent en tête de dominer et posséder le monde entier est une catastrophe absolue.

Prétendre que les autres peuples, les *Nations*, les Impurs, les *Gentils*, qu'on nommera plus tard les païens, sont plongées dans un *péché* bien pire que celui des *Justes* issus du *Peuple Elu*, et méritent donc d'être détruits, asservis et dépouillés, *sacrifiés* par ce Peuple, est la terrifiante innovation du judaïsme.

Toute cette doctrine génocidaire malveillante – d'autres diraient, satanique – s'organise au moment fondateur du judaïsme, la mythique *sortie d'Egypte*, source de la principale fête juive, la *Pâque,* ou *Pessah*.

Qu'est-ce qui a entraîné le judaïsme dans cette voie, alors que les autres peuples *syriens*, anciens sectateurs de Moloch, ont simplement abandonné ce culte sous l'effet de l'influence de la civilisation hellénistique ? Pourquoi eux, et eux seuls ?

La réponse est sans doute dans la critique de Nietzsche sur le christianisme : le *ressentiment*. Nietzsche n'a pas vu que l'origine de ce ressentiment était dans l'origine du christianisme, le judaïsme, il se revendiquait psychologue et non anthropologue, mais l'observation est correcte. Qu'est-ce qui pousse un peuple au ressentiment ? Assez probablement, le fait que ce peuple était le pire de tous, et qu'il ait été traité en conséquence. Ce n'est pas par hasard que ses élites ont été déportées en captivité à Babylone. Ni que ce peuple ait été chassé violemment d'Egypte. C'est le seul peuple qui se soit doté d'un Dieu Vengeur, ainsi qu'il se qualifie lui-même ; un dieu vengeur, c'est un dieu du ressentiment ; et considérant sa furie, c'est également un dieu de haine, un cas unique dans l'histoire des divinités.

Voici, d'après le fameux prophète Isaïe, ce qui attend les *Gentils*, les Nations :

> « Approchez, Nations, pour entendre ! Peuples, soyez attentifs ! Que la terre écoute, elle et ce qui la remplit, le monde et tout ce qu'il produit !
>
> Car la colère de l'Éternel va fondre sur toutes les Nations, et sa fureur sur toute leur armée : Il les voue à l'anathème, Il les livre au carnage.
>
> Leurs morts sont jetés, leurs cadavres exhalent la puanteur, et les montagnes se fondent dans leur sang.
>
> [… etc., un fastidieux catalogue d'horreurs plus dégoûtantes les unes que les autres dont se délecte apparemment le prophète, je vous l'épargne]
>
> Car c'est un jour de vengeance pour l'Éternel, une année de représailles pour la cause de Sion. »
>
> *Isaïe* 34, 1-8

Il parait qu'Oppenheimer, principal artisan de la bombe atomique, aurait évoqué Shiva, le destructeur, et la *Bhagavad Gita*, poème épique aryen, en voyant les dégâts infligés par son œuvre. Sans doute, bien que Juif, n'avait-il jamais entendu les imprécations d'Isaïe et autres prophètes. Une surdité miraculeuse, en quelque sorte.

L'histoire qui mènera aux imprécations d'Isaïe commence dans le second livre de la Bible, l'*Exode*. Il y a une espèce de prologue à la fin du premier livre, la *Genèse* ; on y voit Joseph, héros d'Israël, devenu une espèce de plénipotentiaire du Pharaon grâce à ses qualités d'élu de Dieu, organiser famine et dépouillement des Egyptiens, jusqu'à ce qu'ils soient totalement désargentés et réduits en esclavage ; un exemple qui daterait de plus de trois mille ans, mais qui trouve encore des applications dans l'organisation des crises artificielles par la haute finance cosmopolite et mondialiste. Nul doute que, cela étant écrit dans la Bible, tout cela soit excellent au regard de Dieu.

Mais par un revers de fortune, dans le livre suivant, l'*Exode*, les Israélites qui s'étaient massivement engouffrés en Egypte pour s'y engraisser aux dépends des autochtones seraient devenus de malheureux esclaves, haïs des Egyptiens. Qu'ils aient été haïs des Egyptiens est tout à

fait probable, s'ils ont effectivement mis à sac ce pays, qu'ils soient devenus esclaves est moins crédible, mais nécessaire à l'histoire qui sera contée pour justifier la haine contre les Egyptiens d'abord, les Nations ensuite. Un esprit sarcastique remarquerait que l'usure, l'accaparement des richesses, la mise en esclavage sont, eux, des comportements haineux, et revendiqués.

Les Israélites au cœur pur sont donc les victimes des *oppresseurs* égyptiens. Et le Seigneur va venger cette Injustice contre son Peuple. Voici le programme, par la bouche sacrée du Seigneur :

> « Vous vous ceindrez les reins, vous aurez aux pieds des sandales et un bâton à la main, et vous mangerez à la hâte ; car c'est la *Pâque* du Seigneur »
>
> *Exode*, 12,11

Pâque, en hébreu *Pessah*, signifie « passage ». *Pâque* ne signifie rien, tout comme *anathème*. La formulation anglo-saxonne, *Passover*, est nettement meilleure. Il s'agit du passage du dieu – qui vient de révéler son nouveau nom, Jéhovah ou Yahweh, à Moïse – qui, volant au-dessus des habitations comme les bombardiers de Dresde et d'Hiroshima, va exercer sa divine vengeance.

> « Je passerai cette nuit-là par l'Egypte ; je frapperai dans le pays des Egyptiens tous les premiers-nés, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, et j'exercerai mes jugements sur tous les dieux de l'Egypte, moi qui suis le Seigneur »
>
> *Exode*, 12,12

Dans le même temps, les premiers-nés des Israélites sont épargnés, et un agneau est sacrifié à leur place. Le successeur de Moloch, toujours aussi assoiffé de sang, va se repaître du sang des premiers-nés égyptiens, qui sont d'affreux Etrangers, ou *Gentils*, dans leur propre pays, et faire une Alliance un peu spéciale avec ses enfants, son Peuple, Israël.

Pessah, passage, est anodin. Ce qui *passe* en réalité, c'est le couteau du Sacrificateur. Le Baal-Moloch, le Seigneur Tout-Puissant, reconverti en Yahweh, n'existerait pas sans les flots de sang qu'il exige. Le sacrifice dans le feu des premiers-nés d'Israël est remplacé par celui d'enfants étrangers, *méchants* parce qu'étrangers, et celui d'un agneau par famille, remplaçant le premier-né israélite ; le rite également sanglant de la circoncision sera

imposé sur tous les nouveau-nés mâles. L’agneau sacrifié rituellement à la place du premier-né mâle n'est pas anecdotique : dans la doctrine chrétienne, le Christ est l’Agneau sacrifié qui intercède pour que le Baal-Moloch nouvelle manière, Yahweh, rebaptisé en Notre Père, ne détruise pas d’un coup tous les méchants humains, comme ils le méritent par leur insoumission.

Il y a une correspondance très forte entre le récit biblique du sacrifice des premiers-nés égyptiens, et la pratique controversée de la *Pâque de sang*, les enfants chrétiens sacrifiés au moment de la Pâque juive, qui a déclenché de nombreux scandales. Comme la Bible n’était pas disponible pour les Chrétiens maintenus dans l’ignorance, on ne peut pas prétendre que les accusations contre des sacrificateurs juifs aient été inventées après une lecture de la Bible.

Des rumeurs persistantes affirment que les sacrifices rituels d’enfants existent encore de nos jours. La Bible et ses rituels maudits étant toujours considérée comme un livre sacré, ça n’a rien de strictement impossible.

Dans les prières rituelles de Pâque ou *Pessah*, figure la phrase suivante : « Dans chaque génération, il y a ceux qui se sont levés pour nous détruire » . Cette phrase justifie, jusqu’à nos jours, tout massacre des Gentils, ou au minimum, leur mise hors d’état de nuire ou leur esclavage à Israël. Les principales fêtes judaïques, *Pessah* et *Pourim*, célèbrent des massacres d’étrangers ou *ennemis*, égyptiens pour Pessah, perses pour Pourim. Le cas du massacre de Pourim est assez étrange, parce qu’en réalité, ce sont les Perses qui, après avoir conquis Babylone, ont libéré les Hébreux qui y étaient déportés depuis que Nabuchodonosor avait soumis Jérusalem. Nabuchodonosor était sémite, les Perses étaient indo-européens, et les Egyptiens étaient génétiquement de ceux qu’on appelle aujourd’hui des Berbères. Les peuples sémitiques, dont les Assyriens célèbres pour leur férocité, partageaient un fonds racial et culturel commun ; de fait les Perses et les Egyptiens, puis les Grecs, étaient considérablement moins cruels, mais dans la Bible, l’ennemi à détruire est de l’autre côté d’une ligne raciale et culturelle, il n’est pas sémite.

Clairement, le rôle sacrificiel principal, qui était le sacrifice des premiers-nés dans le feu de Moloch, est transféré, au moins partiellement mais plus probablement pour la plus grande partie, dans le massacre de

Gentils. Le but est le même : instaurer une suprématie sacrée et inviolable, surnaturelle, par le principe de Moloch.

Cela est proclamé sans vergogne par le Seigneur Tout-Puissant lui-même :

> « « 3 - Et Moïse monta vers Dieu ; et l'Éternel l'appela de la montagne, disant : Tu diras ainsi à la maison de Jacob, et tu l'annonceras aux fils d'Israël :
>
> 4 - Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi.
>
> 5 - Et maintenant, si vous écoutez attentivement ma voix et si vous gardez mon alliance, vous m'appartiendrez en propre d'entre tous les peuples ; car *toute la terre est à moi* ;
>
> 6 - et vous me serez un *Royaume de Cohens*, et une Nation Sainte. Ce sont là les paroles que tu diras aux fils d'Israël. »
>
> *Exode*, 19

Un *Cohen* est un prêtre sacrificateur. J'ai gardé le terme hébreu originel parce que la plupart des traductions traduisent : un royaume de *prêtres*. Cette traduction adoucit considérablement une réalité nettement plus sinistre. Un connaisseur de la tradition judaïque sait que les prêtres, les *Cohens*, ne sont pas principalement des théologiens et faiseurs de sermons, mais des *sacrificateurs*, c'est-à-dire ceux qui répandent le sang sur l'autel.

Le *sacrifice* dont il est question ne consiste pas à psalmodier quelques versets et accomplir quelques gesticulations rituelles, il s'agit de *sang*, le seul sacrifice dont l'odeur plait aux narines de Yahweh-Moloch, ce que Caïn le cultivateur, ainé et héritier légitime apprendra à ses dépens, quand le Dieu Tout-Puissant élira son cadet Abel, l'éleveur nomade qui lui offrait des sacrifices sanglants.

Tout le Peuple Elu, le *Royaume de Cohens*, a donc pour mission, selon Yahweh et le Livre Saint, de répandre le sang des peuples des Nations.

Dans cette reconversion spectaculaire, le Peuple qui devait livrer ses enfants premiers-nés aux sacrificateurs *Cohen* devient le Royaume des *Cohens*, chargé de récupérer toute la terre appartenant à son Dieu, et de le fournir en sacrifices qu'on imagine somptueux, par fournées de millions.

Il existe une première Alliance succincte entre Abraham et un Baal capricieux nommé Adonaï, qui exige le sacrifice du premier-né d'Abraham, Isaac, mais finalement change d'avis ; l'alliance comporte déjà la promesse de l'éradication d'un certain nombre de peuples dont, effectivement, on n'a plus entendu parler ; un dieu, donc, anachronique à l'époque de Moloch. Mais l'Alliance dont Moïse va recevoir les Tables, dites Tables de la Loi, sera le vrai fondement de la religion du peuple d'Israël, enfermé dans l'Arche d'Alliance.

Ce qui est écrit sur les fameuses Tables n'est précisé nulle part. Dans *Exode*, 20, le Seigneur donne des instructions orales à Moïse, qui les répète ; ces instructions portent d'abord sur le culte qui doit être rendu au Seigneur, puis sur des règles comportementales d'une banalité quasiment exemplaire, comme le « Tu ne tueras point », etc., puis par des dizaines de préceptes plus ou moins tatillons voire absurdes portant sur le règlement de problèmes ordinaires, manifestant déjà l'organisation militaire ou totalitaire d'un monde où seule l'obéissance inconditionnelle aux ordres est tolérée. A noter qu'après avoir martelé le fait qu'il est le Dieu Unique, « fort et jaloux », et que ses préceptes ne souffrent aucune désobéissance, le premier précepte qu'il édicte est celui du Sabbat.

Qu'est-ce que le Sabbat, et à quoi sert-il ? Le Sabbat est le jour de la semaine *sanctifié,* c'est-à-dire consacré à Dieu. En pratique, ce jour *sacré*, toute activité profane, c'est-à-dire ordinaire et utile, est interdite, pour que la présence pesante du Dieu soit ressentie à chaque instant. Rien ne peut se faire, pour le peuple d'Israël, qui ne soit commandé par Dieu, sinon ce qui est peut-être toléré, quoique je doute qu'une quelconque tolérance existe. Seul le fait que les humains sont autorisés à respirer ne fait pas l'objet d'un commandement, autant que je sache, ma connaissance n'est pas complète.

Assez curieusement, les civilisations ont connu récemment des épisodes de *confinement* dans lesquels la plupart des activités étaient suspendues, non pas sur ordre de Dieu, mais sous le prétexte d'une pandémie artificielle, en réalité beaucoup moins dangereuse que les soi-disant vaccins prétendant, tout aussi faussement, la contenir. De là à penser que cette contrainte extraordinaire a été promue par des êtres qui connaissent bien, pour l'avoir vécu, l'effet psychologique dévastateur de la contrainte du Sabbat…

Après que les Tables de la Loi aient été brisées parce que le peuple était *désobéissant*, et après un nouveau massacre de quelques dizaines de milliers de récalcitrants, une routine, Dieu va accorder une seconde écriture de ses Tables, et préciser là qu'il s'agit de son Alliance, donc, a priori, ce qui doit figurer dans son Arche d'Alliance. L'évènement figure dans *Exode*, 34.

> « Le Seigneur dit : Fais deux tables de pierre qui soient comme les premières, et j'y inscrirai les paroles qui étaient sur les tables que vous avez brisées.
>
> Moïse se prosterna contre terre en adoration, et dit : effacez nos iniquités et nos péchés, et possédez-nous.
>
> Le Seigneur dit : Je ferai une *alliance* à la vue de tous, je ferai des prodiges qui n'ont jamais été vus sur toute la terre, ni en aucune nation ; afin que ce peuple au milieu duquel tu es considère l'œuvre terrible du Seigneur que je vais accomplir.
>
> Garde ce que je te commande aujourd'hui :
>
> Je vais chasser devant toi l'Amoréen, et le Cananéen, et le Héthien, et le Phérézien, et l'Hévien, et le Jébusien. (*note : ce sont d'autres tribus sémitiques concurrentes de la tribu judaïque*)
>
> Garde-toi de faire amitié avec les habitants de ce pays, parce qu'ils causeraient ta ruine. Mais détruis leurs autels, et brise leurs statues, et abats leurs bois sacrés.
>
> N'adore pas un dieu étranger. Le Seigneur se proclame Jaloux, Dieu ne tolère pas de rival.
>
> Ne fais pas d'alliance avec les habitants du pays, pour ne pas que, lorsqu'ils ont forniqué avec leurs dieux et adoré leurs statues, l'un d'eux ne t'invite à manger de la viande de sacrifice.
>
> N'accepte pas l'offre de leurs filles en mariage pour tes fils, pour ne pas que, après que celles-ci aient forniqué, elles forniquent avec tes fils et leurs dieux. »
>
> *Exode*, 34

C'est en quelque sorte le manuel pratique des commandements que doit appliquer le Peuple Sacrificateur : tout détruire, ne jamais s'allier ni coopérer.

Le Seigneur parle là d'*Alliance* ; a priori, le texte de l'Arche d'Alliance doit refléter ces paroles sacrées.

Ce sont là des recommandations pratiques sur la manière dont le peuple du *Royaume de Cohens*, fraîchement institué par le Dieu qui proclame que toute la Terre est à lui, doit traiter ceux qui ont pour seule vocation d'être sacrifiés, les gens des Nations, les *Gentils*.

Ces commandements génocidaires du Dieu ne sont pas du tout une spécificité hébraïque dus à un lien spécial et unique ; de fait, beaucoup de peuples sémitiques, cousins des Hébreux, manifestent une férocité égale pendant plus d'un millénaire, dont les puissants Assyriens. Au début du 7ème siècle AJC, le roi assyrien Sénachérib se vante d'avoir conquis Babylone, d'avoir massacré tous ses habitants, détruit ses lieux de culte, et rasé la ville. La Bible, écrite au 6ème siècle AJC, ne fait que codifier et sacraliser des pratiques millénaires, précisément au moment où les civilisations modernes prennent leur essor en Europe, et en particulier dans le monde grec. Ce livre inhumain aurait dû rester le témoin d'horribles pratiques disparues de la surface de la terre, à l'usage des historiens ; le problème est que, grâce au cheval de Troie qu'est le christianisme, ses horrifiants préceptes barbares continuent à animer des groupes de plus en plus influents, et que ses derniers avatars, le marxisme et le Nouvel Ordre Mondial, se donnent comme objectif d'asservir ou détruire toute l'humanité.

L'affaire des Madianites, qui eut lieu du vivant de Moïse, et est exposée dans le livre des *Nombres*, quatrième livre de la Torah, décrit comment les prescriptions de l'Alliance de Yahweh sont effectivement exécutées. Si les Sacrificateurs ne jettent plus les premiers-nés au feu de Moloch, ils satisfont la soif de sang de leur Dieu, et la leur, en se livrant à de nouvelles horreurs sur les peuples d'alentour qui n'ont pas conscience d'être devenus des ennemis abominables et de futures victimes.

> « Israël demeurait à Sittim, et le peuple forniqua avec les filles de Moab. Elles les invitèrent à leurs sacrifices. Ils en mangèrent et adorèrent leurs dieux. Israël se consacra à Baal Phegor, et le Seigneur

irrité dit à Moïse : Assemble tous les princes du peuple, et suspends les face au soleil à des gibets, pour éviter ma fureur contre Israël.

Et Moïse dit aux juges d'Israël : Que chacun tue ceux de ses proches qui se sont consacrés à Baal Phegor.

Il y eut un enfant d'Israël qui entra devant ses frères dans la tente d'une prostituée madianite, à la vue de Moïse et de toute la foule des enfants d'Israël, qui pleuraient devant la porte du tabernacle. Voyant cela, Phinées, fils d'Éléazar, fils du *Cohen* Aaron, se leva du milieu de la multitude, et saisit un poignard. Il entra après l'homme israélite dans le lupanar, et les perça tous les deux de la même manière, cet homme-là et la femme, dans les parties génitales ; et la plaie des enfants d'Israël cessa.

Il y eut vingt-quatre mille hommes qui furent tués.

Et le Seigneur dit à Moïse : Phinées, fils d'Éléazar, fils du *Cohen* Aaron, a détourné ma fureur des enfants d'Israël, parce qu'il a été animé de mon ardeur contre eux, afin que je n'extermine pas moi-même les enfants d'Israël dans mon ardeur.

C'est pourquoi tu lui diras : Voilà que je lui donne la paix de mon Alliance, et il y aura avec lui ainsi qu'avec sa lignée un pacte de *Cohen* éternel, parce qu'il est ardent pour son Dieu, et qu'il a expié le crime des enfants d'Israël. »

Nombres 25, Bible Louis Segond & Bible Fillion

Férocité, fureur contre les *désobéissants*, on dirait aujourd'hui les *dissidents*, des dizaines de milliers de massacrés dans le peuple, nous avons là tout le magnifique tableau du totalitarisme, avec en son centre, la figure du *Cohen*. On se croirait à la belle époque de la Russie bolchevique. Lénine, probablement atteint de démence à la fin de sa vie, et perdant tout contrôle, disait qu'il « sacrifiait les Russes à Moloch ».

Et enfin :

« Le Seigneur parla encore à Moïse, et dit : Que les Madianites sentent que vous êtes ennemis, et tuez-les ; car ils se sont comportés en ennemis, en vous séduisant traitreusement par l'idole de Phegor. »

Une expédition est montée, et tous les hommes madianites sont tués ; tout est pillé et détruit. Les femmes et les enfants sont capturés par les combattants. Interviennent alors Moïse et les Cohens :

> « Moïse s'irrita contre les principaux officiers de l'armée et leur dit : Pourquoi avez-vous sauvé les femmes ? Ne sont-ce pas elles qui ont séduit les enfants d'Israël selon la suggestion de Baal, et qui vous ont fait violer la Loi du Seigneur par le péché de Phegor, pour lequel le peuple a été frappé ?
>
> Tuez donc tout ce qui est du sexe mâle, même les enfants, et égorgez les femmes qui ont couché avec des hommes, mais réservez-vous les jeunes filles et toutes les femmes vierges. »
>
> *Nombres*, 31, Bible Fillion

Coucher avec des femmes libres étrangères sectatrices de Baal est donc proscrit, mais le viol de vierges captives est prescrit. Et dans le butin, réparti entre les combattants, le peuple et les prêtres, une part est réservée pour être sacrifiée au Dieu, dont 32 vierges « pures et sans tache » qui seront égorgées sur l'autel en réparation des crimes de leur tribu.

L'horrible histoire des Madianites et de leurs assassins génocidaires éclaire de sa lumière sinistre l'incompréhensible, ce « Je ne comprends pas » qui était ma seule réponse quand Shana me disait que ses *amis* menaçaient de nous tuer, et qui a créé chez moi des troubles de comportement majeurs, une désorientation totale allant jusqu'à une espèce de folie. Car *nous sommes tous des Madianites*.

Comment une femme madianite peut-elle imaginer qu'elle commet un crime de désobéissance contre un Seigneur qu'elle ne connait pas, quand elle *fornique*, selon le mot de la Torah, avec un enfant d'Israël ? Et que ce terrible crime contre ce Dieu *ardent* et *jaloux*, le Seigneur dominant le monde entier, est puni de la destruction de toute sa tribu ?

Comment Shana aurait-elle pu imaginer qu'un jour futur, ses *amis* et *amants* la feraient assassiner ? Ce ne sont pas les mêmes que ceux dont elle me parlait, je les découvrirai plus loin, mais ils sont bien de la même famille d'assassins.

Qu'on comprenne bien : le motif central est toujours la *désobéissance* ou l'*irrespect* du Seigneur-Dieu, que l'on connaisse ou non ses

commandements, parce que *toute la terre est à lui*, et qu'il l'a confiée à son peuple élu de *sacrificateurs*. C'est sur cette base que George H. W. Bush, dont on reparlera abondamment plus loin, a déclaré l'avènement d'une Loi unique pour toutes les Nations et le Nouvel Ordre Mondial. C'est déjà sur cette base qu'ont été établies, après la seconde guerre mondiale, des pseudo *Droits de l'Homme* et leurs lois tyranniques contre l'*antisémitisme*, comme par hasard, et le *racisme*.

De même, tous ceux qui s'opposent à la domination mondiale du Royaume des Cohens seront détruits *pour la plus grande gloire de Dieu*. Le moyen principal de l'appropriation du monde par le Peuple Elu sacrificateur étant l'usure, les moyens financiers, les banques centrales privées, tous ceux qui n'*obéissent* pas et veulent simplement garder pour leur Nation le contrôle de leur monnaie et de leurs circuits financiers, une revendication légitime et essentielle, sont éliminés, soit eux personnellement, soit leur peuple. Dans la série, il y a Charles 1er d'Angleterre, Napoléon, Lincoln, Nicolas II de Russie, Hitler, Kennedy, Kadhafi, et bien d'autres.

La domination mondiale est aujourd'hui promue par le *Forum Economique Mondial* de Davos, et par les suppôts du *Nouvel Ordre Mondial*. Il s'agit de dépouiller tous les Gentils de tous leurs biens et de tous leurs droits au profit de *l'élite Elue* ; « Vous ne posséderez rien et vous serez heureux ». Il est parfois difficile de ne pas regretter Hitler.

Tous ces innombrables crimes, qui ne font aujourd'hui que croître, sont justifiés par la Parole du Seigneur, et sa promesse d'une domination mondiale à Son Peuple. Cet infâme délire paranoïaque, quand il est apparu aux yeux du reste du monde, aurait pu et dû être éliminé, et c'est là qu'intervient, hélas, sa couverture, le christianisme, dont je vais traiter les fonctions par la suite.

Pour l'instant, nous pouvons voir que les peuples de l'Antiquité avaient parfaitement perçu le danger, et l'auraient probablement éradiqué si le christianisme, invention judaïque d'une étonnante perversité, Cheval de Troie du judaïsme, ne s'était pas interposé.

Voici ce que dit l'historien Tacite, du 1er siècle de notre ère :

> « Moïse, pour s'assurer à jamais l'empire de cette nation, lui donna des rites nouveaux et un culte opposé à celui des autres mortels. Là

est profane tout ce qui chez nous est sacré, légitime tout ce que nous tenons pour abominable. »

« Ces rites, quelle qu'en soit l'origine, se défendent par leur antiquité : ils en ont de sinistres, d'infâmes, que la dépravation seule a fait prévaloir. Car tout pervers qui reniait le culte de sa patrie apportait à leur temple offrandes et tributs. La puissance des Juifs s'en accrut, fortifiée d'un esprit particulier : avec leurs frères, fidélité à toute épreuve, pitié toujours secourable ; contre le reste des hommes, haine et hostilité. »

« Ne communiquant avec les autres ni à table, ni au lit, cette nation, d'une licence de mœurs effrénée, s'abstient pourtant des femmes étrangères ; entre eux, tout est permis. Ils ont institué la circoncision pour se reconnaître à ce signe. Leurs prosélytes la pratiquent comme eux, et les premiers principes qu'on leur inculque sont le mépris des dieux, le renoncement à sa patrie, l'oubli de ses parents, de ses enfants, de ses frères. »

Tacite, *Histoires* - Livre V

Il est assez probable qu'au 1er siècle, Tacite confonde plus ou moins prosélytisme juif et prosélytisme chrétien, le second étant mieux armé pour sa propagande et plus *vendeur* que le premier, et les propagandistes étant juifs dans les deux cas.

Le *syndrome du Sacrificateur*, qui redirige le sacrifice, la terreur et la haine contre les peuples alentour, une haine qui devient génocidaire, va susciter de nombreuses réactions, parce que ce système ne va pas demeurer inaperçu très longtemps, et la *haine de l'humanité* est unanimement reprochée aux adeptes de ce système – tous les témoignages de l'époque concordent. Les premiers viennent des Grecs ; au début du 1er siècle AJC, le philosophe Posidonius écrit que le roi séleucide Antiochus VII, un Grec dominant la Judée, a été avisé en 134 AJC par ses conseillers, face à une nouvelle révolte juive, d'exterminer les Juifs, parce qu'ils étaient les seuls parmi tous les peuples à refuser toute relation avec les autres races, et voyaient tous les gens comme leurs ennemis ; leurs ancêtres, « impies et maudits des dieux », avaient été expulsés d'Egypte. Les conseillers soulignaient la haine des Juifs pour toute l'humanité, consacrée par leurs propres lois, qui leur interdit de partager leur repas avec un *Gentil* ou de lui manifester la moindre bienveillance.

Il y a une surabondance de témoignages unanimes qui tous, mentionnent cette *haine* impossible à cacher. C'est assez frappant, parce que les témoignages précédents, quelques siècles auparavant, ne mentionnent pas *la haine* contre les *Gentils*, typique du *syndrome du Sacrificateur*, mais les sacrifices sanglants que les Juifs s'imposent à eux-mêmes, typiques du syndrome de Moloch. La transition de la haine intérieure, locale, contre la liberté et la vie, à la haine extérieure, universelle, s'est sans doute faite entre les deux périodes, jusqu'à devenir massive et extrêmement remarquable. Elle l'est toujours, mais est camouflée par la doctrine chrétienne, que les *Lumières*, dont Voltaire, ont commencé à contester. Voltaire n'avait aucune raison de mentir à propos du peuple choisi par Notre Père qui êtes aux Cieux.

> « Tous les autres peuples ont commis des crimes, les Juifs sont les seuls qui s'en soient vantés. Ils sont tous nés avec la rage du fanatisme dans le cœur, comme les Germains et les Bretons naissent avec des cheveux blonds. Je ne serais point étonné que cette nation ne fût un jour funeste au genre humain. »
>
> Voltaire, *Lettres de Memmius à Cicéron*, 1771

La situation devenait critique, parce que l'idée de la nécessité de l'extermination des Juifs, contraire aux mœurs ordinaires de l'Antiquité, pouvait faire son chemin dans les esprits. Leur *haine de l'humanité*, si particulière et si étrange, ne pouvait pas passer inaperçue. Plusieurs fois, les Juifs ont été expulsés de Rome et d'une kyrielle de villes et contrées pour leur comportement *odieux*. C'est dans ce contexte qu'a été conçu le christianisme, qui allait créer cette pure merveille improbable, la *victime consentante*, vénérant un dieu exemplaire déguisé en *victime* qui est en réalité un Moloch, un dieu vampire étranger. Ce que j'ai appelé *le syndrome du Sacrifié*.

Le syndrome du Sacrifié : la haine de soi et de l'humanité

Comment des peuples entiers ont pu être persuadés que le sacrifice de soi est le pinacle des réalisations de soi est un mystère tellement énorme, et aussi tellement monstrueux, tellement contre-nature, qu'il est difficile de prétendre qu'on l'a dévoilé entièrement. En tous cas, ce mystère entre parfaitement dans le cadre général des *conversions* du principe de Moloch, où le prédateur est sacré et vénéré, et où la victime, sa chair, son être, sont

vilipendés. Dans le syndrome de Moloch, il s'agissait déjà de sacrifier la *chair de sa chair*, le premier-né, qui était sacrifié par les prêtres sacrificateurs Cohen ; dans le syndrome du Sacrifié, c'est toute la chair de tous les sacrifiés qui se sacrifie, et c'est tout le peuple des Sacrificateurs qui va les encourager ou les pousser à le faire. Cette immonde opération ne peut évidemment pas s'accomplir au grand jour ; elle est cachée, cabaliste, derrière entre autres la normalisation d'activités criminelles comme l'usure, la prostitution, la drogue, et derrière des institutions criminelles complices, comme les Francs-Maçons ou les Jésuites, voire l'Eglise elle-même.

Il y a dans le beau système chrétien un loup dans la bergerie, un loup déguisé en mouton, *a wolf in sheep's clothing*, tel qu'il figure sans vergogne dans les armoiries de la confrérie des Fabiens, dont l'objectif déclaré est de créer un *Nouvel Ordre Mondial* fondé sur la destruction des frontières et des peuples qu'elles protègent. Ce loup dans la bergerie, c'était la maison-mère du christianisme, celle dont le christianisme avait repris le système totalitaire de la Torah, le judaïsme.

Ce loup ne s'est pas introduit par ruse. Il a été instauré comme puissance supérieure, et légitimement prédatrice, dès les premières conquêtes du christianisme.

Tout cela est expliqué très clairement, avec une sorte d'impudence stupéfiante, par l'apôtre Saül Paulus dit Saint Paul.

Saül Paulus est un zélote fanatique juif, pharisien, né dans un environnement de culture grecque, et de citoyenneté romaine. Il est proche du milieu du pouvoir sacré juif, celui des Sacrificateurs *kohen*. Il est citoyen romain grâce à la politique bienveillante d'*assimilation* menée par l'empire romain, qui, confiant en l'excellence de ses institutions, a cru que tous les dignitaires des peuples conquis seraient heureux d'être intégrés comme des égaux aux citoyens romains d'origine. Cette politique était généralement assez bien accueillie par les peuples fatigués par les conflits. Mais il est des gens qui, si vous leur faites un cadeau, le transforment immédiatement en arme contre vous. C'est le cas, en particulier, des Juifs, et surtout de ceux qui vont se proclamer *Chrétiens*.

Les Romains croyaient sans doute à leur concept de *Pax Romana*, la paix romaine ; la civilisation, par ses conquêtes, disait apporter la paix. C'est peut-être dans un esprit d'apaisement que Titus, vainqueur des Juifs révoltés, a adopté le Sacrificateur *Cohen* Yossef ben Matityahou Ha Cohen

sous le nom de Flavius Josèphe. Trois siècles plus tard, la Pax Romana devenait la *Pax Christi*, la paix du Christ. L'*assimilation* de la Pax Romana était la faille dans laquelle un Saül Paulus pouvait s'infiltrer pour diffuser son poison.

Sans en faire de grands discours, l'erreur de la République romaine est répétée, de nos jours, en bien pire, par les républiques d'Occident, et sous les mêmes influences.

Il n'est pas nécessaire d'aller fouiller dans le fatras du Talmud pour trouver des traces de l'abominable prétention de la *nation sainte* à la maîtrise du troupeau d'esclaves qu'est le reste de l'humanité, en raison de sa supériorité *spirituelle* auto-proclamée en tant que peuple *élu* par le dieu unique et tout-puissant, il suffit de lire celui dont les écrits closent la Bible chrétienne, éclipsant les Evangiles et leurs cafouillages contradictoires, fixant clairement devoirs et prérogatives, Saül Paulus dit Saint Paul.

Il suffit de quelques citations de l'*Epitre aux Romains* pour fixer le paysage.

Cela commence par :

> « Paul, *esclave* de Jésus Christ chargé d'une mission (*apôtre*), mis à part pour annoncer la Bonne Nouvelle (*Évangile*) de Dieu, »

Le terme « esclave » est presque toujours traduit par « serviteur ». Mais il n'existe que deux statuts fondamentaux dans l'Antiquité, homme libre et esclave. C'est important pour comprendre la suite. Le mot latin, *servus*, est traduit par *serviteur* pour atténuer ou dissimuler son sens premier, mais ce sens premier a été gardé intégralement dans *asservissement*, *servitude* et *servile* : il s'agit bien d'esclaves. L'atténuation de *serviteur* a nécessité la création d'un nouveau mot, *esclave*, *slave* en anglais, se référant à l'asservissement de Slaves vendus aux musulmans par des non-chrétiens, Vikings et Juifs d'abord, puis Juifs seulement quand les Vikings sont devenus chrétiens, laissant tout le marché intérieur européen aux seuls Juifs, les musulmans razziant les côtes méditerranéennes.

Il existe d'ailleurs une classe de *serviteurs* de Dieu, ce sont les Anges ; comme chacun sait et s'en plaint, les humains ne sont pas des Anges, et sont toujours susceptibles de l'affreux péché de désobéissance. Ce pourquoi il importe, logiquement, de les traiter en esclaves pour en exiger une

obéissance absolue. Un Ange a désobéi, et est devenu Lucifer ou Satan ; c'est à lui qu'obéissent ceux qui désobéissent, esclaves du péché.

> « *(la Bonne Nouvelle)* qui avait été promise auparavant de la part de Dieu par ses prophètes dans les saintes Écritures, et qui concerne son Fils, né de la postérité de David, selon la chair, »

Il s'agit là d'affirmer, d'entrée, la sainteté initiale des Ecritures bibliques, l'origine judaïque de ce Dieu et la prééminence de son peuple. Paul veut créer une religion universelle, mais d'origine bien judaïque, et cela ne doit être ignoré de personne.

On insiste là sur la postérité de David qui, autant que je sache, n'est pas un Romain.

> « et déclaré Fils de Dieu avec puissance, selon l'Esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts, Jésus Christ notre Seigneur,
>
> par qui nous avons reçu la grâce et l'apostolat, pour amener en son nom à l'obéissance de la foi tous les païens,
>
> parmi lesquels vous êtes aussi, vous qui avez été appelés par Jésus Christ (...) à être *saints* »
>
> *Romains*, 1

Et voilà le programme : amener à l'*obéissance de la foi* tous les païens. L'obéissance, la seule règle de la foi judaïque, la pléthore de lois et *commandements* imposés par le judaïsme puis par le christianisme n'ayant de sens que si les croyants *obéissent*. Dans le mythe du Paradis Terrestre, Adam et Eve sont chassés pour avoir *désobéi*. Cette obéissance n'est pas une obéissance d'homme libre, elle est celle du militaire ou de l'esclave, étendue à toute la vie de ceux qui étaient auparavant des *païens*, les hommes libres. Dans ce système d'esclavage totalitaire, le péché et la révolte sont une seule et même chose.

On comprend que cette doctrine liberticide ait eu un tel succès chez les militaires et les esclaves : elle *sanctifiait* l'obéissance abjecte.

Ensuite, viennent les questions conjointes de la circoncision et de la prééminence du Peuple Elu, choisi par le Dieu unique Tout-Puissant. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que les réponses de Saul de Tarse sont sans ambigüité.

« Quelle est donc la prérogative du Juif ? ou quelle est l'utilité de la circoncision ? Elles sont grandes de toute manière, et tout d'abord en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés. »

« Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs ? Ne l'est-il pas aussi des Gentils ? Oui, il l'est aussi des Gentils, car il n'y a un seul Dieu, qui justifie par la foi les circoncis, et par la foi les incirconcis.

Donc nous détruisons la Loi par la Foi ? Loin de là ! Au contraire, nous établissons la Loi. »

Romains, 3

La *Loi* est évidemment la loi juive, établie dans la Torah, qui doit devenir loi universelle. Un seul commandement lui a été ajouté, l'*amour du prochain* qui interdit toute révolte, tout égoïsme, toute colère et toute vanité, et j'en oublie, mais tout ce qui est interdit va systématiquement dans le même sens. Un regard sur l'éthique *païenne* grecque ou indo-européenne, fondée sur la *valeur personnelle* des êtres, suffit pour comprendre qu'elle est presque totalement inverse.

Un *commandement* s'adresse à des gens soumis à l'esclavage ou à une loi martiale ; nous sommes en fait soumis à une espèce de loi martiale, en permanence, et sûrement pas à ce que les Grecs appelaient une *démocratie*. Le petit président français d'ascendance juive Sarkozy le disait crûment : selon lui, le métissage était une *obligation*, et rien ne pourrait s'opposer au *Nouvel Ordre Mondial*.

« Ne savez-vous pas qu'en vous livrant à quelqu'un comme esclaves pour lui obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché qui conduit à la mort, soit de l'obéissance qui conduit à la justice ? Mais grâces soient rendues à Dieu de ce que, après avoir été esclaves du péché, vous avez obéi de cœur à la règle de doctrine dans laquelle vous avez été instruits. Ayant été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice. »

« Mais maintenant, étant affranchis du péché et devenus esclaves de Dieu, vous avez pour fruit la sainteté et pour fin la vie éternelle »

« La Loi donc est sainte, et le commandement est saint, juste et bon. »

> « Grâces soient rendues à Dieu par Jésus Christ Notre Seigneur !... Ainsi donc, moi-même, je suis par l'entendement esclave de la Loi de Dieu, et je suis par la chair esclave de la loi du péché »
>
> *Romains*, 6-7

Esclave de la Loi de Dieu, c'est, dans la réalité ordinaire, être esclave des suppôts de ce Dieu, les Sacrificateurs.

Et enfin, l'affirmation sans équivoque, conforme à la Torah, que le *Seigneur Tout Puissant* des Juifs a une vocation de règne universel :

> « Je dis, en effet, que Christ a été le servant des circoncis, pour prouver la véracité du Seigneur en confirmant les promesses faites aux pères, tandis que les Gentils glorifient le Seigneur à cause de sa miséricorde, selon qu'il est écrit : « C'est pourquoi je te louerai parmi les Nations, et je chanterai à la gloire de ton nom ». Il est dit encore :
>
> « Nations, réjouissez-vous avec son peuple ! » Et encore : « Louez le Seigneur, vous toutes les Nations, célébrez-le, vous tous les peuples ! » Ésaïe dit aussi : « Il sortira d'Isaïe un rejeton qui se lèvera pour régner sur les Nations ; les Nations espéreront en lui. »
>
> *Romains*, 15

Régner sur les Nations, ou sur les *Gentils*, c'est le but final. *Gentils* est un mot dont la racine est *genos*, ce qui a donné aujourd'hui gènes et génétique ; *genos*, chez les Grecs, peut être employé pour tout héritage naturel, de la filiation directe jusqu'à la race au sens large. *Allogenos*, l'allogène, l'étranger, est celui qui est d'une autre filiation, quelle que soit la distance, autre clan, autre nation, autre race. Soumettre l'univers à une seule loi totalitaire, et faire disparaître les différences génétiques des *Gentils*, c'est encore aujourd'hui le projet génocidaire du Nouvel Ordre Mondial. Le Christ, servant des circoncis comme le dit Saul alias Paul, est investi comme l'artisan de la domination mondiale de la Loi judaïque – et de ses porteurs *élus*.

> « J'ai donc sujet de me glorifier en Jésus Christ, pour ce qui regarde les choses du Seigneur. Car je n'oserais mentionner aucune chose que Christ n'ait pas faite par moi pour amener les *Gentils* à l'obéissance, par la parole et par les actes »

Et enfin, comme bouquet final, la justification des bénéfices que les *élus*, ici nommés les *saints*, du *peuple saint*, doivent retirer de l'imposition de leur Loi aux *Gentils* :

> « Présentement je vais à Jérusalem, pour le service des *Saints*. Car la Macédoine et l'Achaïe ont bien voulu s'imposer une contribution en faveur des pauvres parmi les *Saints* de Jérusalem. Elles l'ont bien voulu, et elles le leur devaient ; car si les Gentils ont eu part à leurs avantages spirituels, ils doivent aussi les assister dans les choses temporelles. »
>
> *Romains*, 15

Les *Gentils* christianisés, soumis à la Loi du dieu de terreur, d'amour et de miséricorde, doivent payer tribut aux anciens possesseurs exclusifs de la sainteté et de la parole divine, qui ont l'immense abnégation de les partager, tout cela va de soi. On est tenté d'applaudir, bravo l'artiste !

L'empereur Julien le Philosophe, dit Julien l'Apostat, qui avait compris l'excellence du christianisme, entre autres parce que toute sa famille avait été massacrée par l'Empereur chrétien héritier de Saint Constantin, avait une opinion assez tranchée sur Saül Paulus dit Saint Paul : « le plus fieffé charlatan et escroc qui ait jamais sévi sur terre ».

Le « fieffé escroc » a eu, au cours du temps, bien des successeurs, dont les méthodes se sont sans cesse raffinées.

Les écrits du Père de l'Eglise Saint Augustin regorgent de considérations sur les Juifs ; sur l'ensemble de son œuvre il traite des Juifs plusieurs centaines de fois. Il s'agit bien sûr de les convertir, mais les avantages de leur statut d'exception étaient tellement évidents que c'était mission impossible. On pouvait massacrer des populations païennes au nom de *la conversion ou la mort*, détruire temples et lieux sacrés, mais pas convertir ou détruire les Juifs. Ils étaient, entre autres, dépositaires d'un vieux savoir sur le management de la terreur, et ils seront souvent utilisés comme tels par les gouvernements, jusqu'à ce qu'ils arrivent à terroriser et contrôler les gouvernements.

Les Juifs, par leur statut d'exception, ont longtemps été les seuls *ennamis*, amis-ennemis ou faux amis à l'intérieur du christianisme ; ils sont aujourd'hui secondés par d'énormes quantités d'originaires des zones arriérées de la planète, qu'ils ont fait pénétrer en Occident et qui y sont

devenus théoriquement des *citoyens* munis de tous les droits des autochtones. A l'époque, dans les années 80, il était rare d'être confronté au dilemme de l'ami-ennemi ; c'est aujourd'hui chose courante.

La doctrine chrétienne

« Car aussi *notre pâque,* Christ, a été sacrifiée »

Corinthiens 1, 1

C'est un agneau qui est sacrifié lors de la pâque juive, *Pessah,* pour que le Dieu Vengeur, le Tout-Puissant, le Génocideur, détruise uniquement les Nations impies, mais reconnaisse les Siens, le Peuple Elu, Peuple Saint, Peuple des Sacrificateurs.

Qu'un *Agneau divin* ait été *sacrifié* pour épargner les Nations est donc un cadeau d'une incroyable générosité… mais un cadeau empoisonné. Parce que, en fin de course, on verra que ce qu'on exigera de ceux qui sont ainsi *sauvés*… c'est de se sacrifier eux-mêmes. Dieu ayant manifestement quelque mal à accomplir ses œuvres de destruction pour asseoir sa suprématie mondiale, il aura ainsi recours à ses victimes elles-mêmes.

A première vue, le Dieu qui s'offre en sacrifice, dans un supplice épouvantable, pour *racheter* l'humanité coupable d'horribles péchés, par *amour* de cette humanité qui ne le mérite pas, c'est sublime. A condition de croire, évidemment, à l'existence du fameux *péché* contre le Dieu en question. Mais il faut regarder le système en détail.

Rappelons d'abord qu'à l'instar des Prophètes juifs, le Concile de Trente n'hésite pas à évoquer la *haine de Dieu* contre les incroyants, et à menacer ceux-ci de *herem*, anathème, extermination totale, comme le font les prophètes écumants de rage de la Bible.

Le fameux génocide des premiers-nés égyptiens, moment fondateur qui a fait du peuple juif, choisi par son Dieu Tout-Puissant, un peuple de Sacrificateurs, était un évènement de référence, mythique, mais finalement, anecdotique. Aucun historien égyptien n'avait eu l'obligeance de le remarquer. Dans la réalité, le peuple des Sacrificateurs, malgré tous les efforts de ses prophètes de malheur et de ses fanatiques, se prenait baffe sur baffe. La réalité était qu'Israël était en très mauvaise posture, et qu'il avait même été question de l'éradiquer, ce qui je crois n'était jamais arrivé dans les territoires gérés par les Grecs ou les Romains. Il fallait d'urgence

trouver de l'aide, des supplétifs, des ennemis de l'intérieur qui pourraient miner l'empire romain, afin qu'Israël puisse accomplir son destin.

Il fallait vendre une doctrine dans laquelle le sacrifice, et l'autosacrifice, ne seraient plus un objet d'horreur pour les civilisés, mais la porte du Paradis. Qui pourrait adhérer à une doctrine tellement diabolique et contre-nature ?

Les récipiendaires ne pouvaient être les élites, ni même le commun du peuple, assez satisfaits de *leur* système et de *leurs* réalisations, il fallait s'adresser aux couches les plus basses, les plus *défavorisées* comme on dit aujourd'hui, les plus stupides, les plus méprisées et les plus susceptibles d'être *haineuses*. Comme je l'ai déjà souligné, *la haine* va du dominé au dominant, et le *mépris* en sens inverse. Toutes les allégations de *haine raciale* des Blancs dominants contre les Noirs dominés sont invraisemblables ; la haine est très évidemment uniquement dans l'autre sens. Le mépris d'un côté, la haine de l'autre.

Pour faire tourner la machine du christianisme, il fallait un truc, une invention diabolique, parfaitement invraisemblable, une proposition que seuls les pires ratés pourraient croire : que le Dieu Tout-Puissant les avait *choisis*, par haine de *la chair* et du *péché*.

C'était reprendre la recette de l'*élection*, qui avait si bien réussi à faire du peuple d'Israël un peuple de fous furieux, ennemi de l'humanité. Cette élection était elle-même le produit du *ressentiment*, qui était la conséquence d'avoir toujours été considéré comme le peuple le plus malveillant, et donc d'avoir toujours été rejeté comme tel. Ce peuple était en effet *choisi,* non pour ses accomplissements, mais pour sa haine qui le différenciait de tous les autres. C'est le *ressentiment* qui sera vendu par le judéo-christianisme aux nouveaux *Elus*, et la haine du corps et de la matière est ce qui dissimule la vraie haine, la haine de l'humanité.

Voilà comment Saül Paulus dit Saint Paul vend son poison :

> « Il est écrit : "Je détruirai la sagesse des sages et j'annulerai l'intelligence des intelligents". »

> « Voyez, mes frères, quels sont parmi vous ceux qui ont été appelés : il n'y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles.

Mais Dieu a choisi les choses folles du monde, pour confondre les sages ; et Dieu a choisi les choses faibles du monde, pour confondre les forts ; et Dieu a choisi les choses viles du monde et les choses méprisables, celles qui ne sont rien, pour détruire celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui.

C'est par lui que vous êtes dans le Christ Jésus, qui est devenu pour nous, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption ; afin que, selon ce qui est écrit, celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur. »

Corinthiens 1, 1

Faire des réprouvés, des tarés, des imbéciles, des bas-fonds les plus *haineux* de l'humanité, les *nouveaux élus*, et s'en servir pour la destruction du monde honni de la puissance romaine, voire plus tard, de la puissance occidentale, c'était un *coup* d'une perversité inouïe qui ne pouvait provenir que d'un adepte puriste de la *haine de l'humanité*.

« (il est écrit :) "Le Seigneur connaît les raisonnements des sages, qu'ils sont vains".

Que personne donc ne se glorifie dans les hommes, car toutes choses sont à vous, soit monde, soit vie, soit mort, soit choses présentes, soit choses à venir : toutes choses sont à vous, et vous à Christ, et Christ à Dieu. »

Corinthiens 1, 3

Car, comme le dit le Seigneur après consacré les Israélites comme Sacrificateurs et Peuple Saint,

« La terre est au Seigneur, et tout ce qu'elle contient ».

Corinthiens 1, 10

L'élection des *nouveaux élus*, les tarés, les haineux, les réprouvés, les criminels, comporte évidemment le cadeau que Yahweh a fait à *Son Peuple* : la terre entière, puisque « Toute la Terre est à moi ». Par deux fois, Saül Paulus dit Saint Paul fait référence à l'*Exode* et à la fondation du système judaïque, la *pâque*, une fois en évoquant l'Agneau du Sacrifice qui protège des foudres de Baal-Moloch reconverti en Yahweh, et une fois en évoquant les seuls vrais héritiers de la Terre entière qui appartient au Seigneur.

Le délire paranoïaque de toute-puissance atteint des proportions épiques :

« Ne savez-vous pas que les saints (*note : c'est-à-dire, les Chrétiens et les Juifs*) jugeront le monde ?

Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? et nous ne jugerions pas les affaires de cette vie ? »

Corinthiens 1, 6

Le but ultime est de détruire totalement l'ordre existant, d'aller vers la fin, décrite par Yochanan ben Z'badiah dit Saint Jean dans l'Apocalypse ; le Christ est le maître d'œuvre de la destruction, mais il n'est pas le bénéficiaire final :

« … la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds »

Corinthiens 1, 15

C'est donc très clairement Dieu le Père, Yahweh, successeur de Moloch, dieu d'Israël, qui doit récupérer l'héritage de toute la terre qui *lui appartient,* quand l'engeance des humains injustes et leurs pouvoirs charnels auront disparu. Les *ennemis* dont parle Paul sont, d'abord ou exclusivement, ceux d'Israël, la nation pour laquelle toutes les nations sont des ennemies. Le Christ est un serviteur du Dieu d'Israël.

Et tout cela finit par la menace d'incinération totale typique du judaïsme, le *herem* ou anathème :

« Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus Christ, qu'il soit anathème ! »

Corinthiens 1, 16

On ne s'étonnera pas que, comme le rapporte Tacite, les Chrétiens, après les Juifs, aient été accusés de *haine de l'humanité.*

« Cette exécrable superstition fut d'abord réprimée, écrasée, et puis elle resurgit, non seulement à travers la Judée qui est le point d'origine de cette maladie, mais à Rome même, où tout ce qu'il peut y avoir d'épouvantable et de répugnant conflue et se répand. Ainsi

donc, on commença par arrêter ceux qui se disaient chrétiens, ensuite sur leurs dénonciations une immense multitude de gens furent arrêtés et furent convaincus, moins du crime d'incendie que de *haine du genre humain*... »

Tacite, *Annales*, 1er siècle

Et nous voyons la même recette utilisée par de nouveaux prédicateurs de haine, s'appuyant toujours sur les *défavorisés*, les personnages les plus haineux et les plus criminels, comme on a pu le voir dans la révolution bolchevique ou comme on le voit aujourd'hui avec l'*antiracisme*.

Dans l'*Epitre aux Romains*, Saül Paulus dit Saint Paul fonde tout son système sur le rejet de ce qu'il appelle *la chair*. *La chair* (comprenez, la nature, voire la vie) est mauvaise, tout ce qui existe *selon la chair* est mauvais, tout ce qui existe *selon l'Esprit*, c'est-à-dire sous la dépendance de Dieu, est bon. La chair n'a qu'un moyen de se *sanctifier*, c'est de s'offrir en *sacrifice*.

« Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable. »

Romains, 12.1

Offrir vos corps comme un *sacrifice vivant* ! Un culte *raisonnable* ! Ce qui est sacrifié, autant qu'on sache, est toujours une *victime*. Le sacrifice au Dieu Tout-Puissant requiert des victimes ; il s'agissait au temps de Moloch d'enfants mâles premiers-nés jetés au feu, puis au temps de Yahweh d'animaux, parfois des vierges étrangères pures et sans tache ; Dieu a fait des Juifs un peuple *saint*, non pas de victimes, mais bien de *sacrificateurs*, tel qu'il le dit expressément.

« vous me serez un *Royaume de Cohens*, et une Nation Sainte. Ce sont là les paroles que tu diras aux fils d'Israël. »

Exode, 19

Être Elu, faire partie du Royaume des Cieux, de la Nation Sainte, c'est donc être un Cohen, un Sacrificateur qui répand le sang. Le peuple élu des Cohens judaïques sacrifie les peuples, les Nations, mais le nouvel Elu, le Chrétien, sacrifie... lui-même. La vocation du Chrétien est de *se sacrifier*, pour devenir *sacrificateur*, pour la gloire de Dieu et le salut de son âme.

Cette doctrine totalement délirante, du sacrificateur s'offrant lui-même en sacrifice, est à l'origine d'un mythe tout aussi délirant, celui du Fils de Dieu s'offrant en sacrifice à son Père, qui lui est consubstantiel.

Georg Friedrich Daumer, qui a fait une longue compilation de textes prouvant le *molochisme juif*, cite entre autres les textes suivants sur le sacrifice chrétien :

> « Les trois jeunes martyrs Cantianus, Cantius et Cantianille répliquent à celui qui leur ordonne de sacrifier de l'encens aux divinités païennes: « Nous sommes chrétiens, nous ne sacrifions qu'à notre Dieu, à lui seul nous immolons nos corps vivants. » (Wicelius, *Chorus sanctorum omn* ., Cologne, 1554, 230). (...) — Saint Laurent sur la grille rougie est « une victime brûlée dont l'odeur était agréable à Dieu. » — Sainte Catherine, qui regarde le Christ comme son berger, son Dieu, son amant, son fiancé, veut lui offrir en sacrifice sa chair, parce qu'il s'était jadis sacrifié pour elle (Wicelius., 414, 623). — Sainte Afre mourant dans les flammes s'écrie: « Je veux me sacrifier afin que mon corps soit purifié. » (...) — Saint Anastase qu'on jette à la mer Adriatique près d'Aquilée, s'écrie: « Dieu, veuillez accepter le sacrifice. » — Saint Arcade, tandis qu'on lui coupe tous les membres, chante la gloire de son Dieu et lui offre en sacrifice ses membres coupés. (...)
>
> Il s'ensuit du précédent que l'idée de la victime humaine immolée à Dieu, est l'idée fondamentale du christianisme depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. C'est bien là une tendance essentielle, et point une factice, venue du dehors. »
>
> Georg Friedrich Daumer, *Secrets de l'Antiquité chrétienne (Die Geheimnisse des christlichen Alterthums*), 1847

Les Chrétiens sont donc Elus, *sacrificateurs* et *sacrifiés* à la fois. C'est toute la merveille du système chrétien, et son absolue perversité. Pour être Sacrificateur, Saint et Elu, pour plaire à Dieu et entrer dans sa Grâce, *sacrifiez-vous*.

A propos de *sacrifice*, Saül de Tarse dit aussi que le Christ a été « initié dans l'ordre de Melchisédech », comme l'a été le père d'Israël, le mythique Abraham. Que peut être ce mystérieux « ordre de Melchisédech » ?

Le texte hébreu de la Bible est clair : Melchisédech est appelé un *Cohen*, un prêtre sacrificateur, exactement comme les Cohens du judaïsme. Les traductions vont toutes éviter de remarquer cette parenté et vont appeler Melchisédech un Grand Prêtre, ou un Roi-Prêtre ; les régimes du Proche-Orient ancien sont théocratiques, comme le judaïsme et l'islam le sont restés ; tous les pouvoirs sont réunis dans les mêmes mains totalitaires ; ce n'est pas le cas dans l'Eglise chrétienne qui, depuis le Concile de Nicée, a conclu un accord de partage des pouvoirs avec l'empereur.

Ce qui est plus intéressant n'est pas l'initiation d'Abraham ou du Christ, somme toute banale, mais le culte auquel ils ont été initiés.

Que veut dire « Melchisédech » ? Les écritures anciennes n'ont pas de voyelles, que des consonnes ; *Melchi, MLK,* est identique à *Moloch*, c'est donc *Melchi-Sédech*, « *Justice de Moloch* ». On a fait de MLK un dieu spécifique, pour ne pas le confondre avec ses successeurs, mais MLK signifie *Le Seigneur*, ou, mieux, *Le Seigneur Tout-Puissant*. Comme chacun sait, le Christ est appelé *Notre Seigneur*, *Notre Seigneur Jésus Christ*, *NSJC* ; Jésus-Christ, Yahweh, Adonaï, Moloch, sont les avatars de la même puissance. Tout comme les divers dieux bricolés comme le Jabulon des Francs-Maçons, le Baphomet des Templiers, ou autres. On a fait de Moloch un démon, pour le séparer de Yahweh ou du Christ, mais c'est illusoire, tous sont le même Seigneur, Baal-Moloch, l'Unique, l'Eternel, le Tout-Puissant, l'habit change, le sacrifice reste. Melchisédech peut être traduit : Justice du Seigneur.

C'est assez perturbant, pour un chrétien, d'apprendre que le Christ, le Sacrifié qu'il est tenu d'imiter, était un Cohen, un sacrificateur. Et aussi, que les victimes de ce Sacrificateur-là, sont les enfants premiers-nés. Si le Christ a été initié, comme Cohen, c'est qu'il est à la fois Sacrificateur et Sacrifié, en tant que Fils. Mais il y a pire, dans ce qui n'est peut-être qu'un bruit, mais qui, comme tout bruit, se fonde sur des éléments pas totalement invraisemblables : les sacrifices dits *sataniques*. Traditionnellement, mais il existe de multiples variantes, ces sacrifices sont faits au centre d'un signe magique appelé Sceau de Salomon, une étoile hexagonale dite aujourd'hui étoile de David entourée d'un cercle, qui sert à *appeler les démons*. Les sacrifices étant des sacrifices d'enfants, le principal démon appelé, qu'on peut appeler Satan ou Lucifer, est en réalité Baal-Moloch, l'ancien dieu des Juifs, dont le symbole est l'Etoile, ou Etoile du Matin, reliée à Vénus et à

l'ancienne déesse Ishtar. Dans la continuité des Démons, on peut également invoquer Baal-Adonaï, le Dieu d'Abraham, et Jésus, le Jésus Sacrificateur *caché* connu des seuls initiés. Tous ces Démons sont différentes figures de la même très ancienne entité sémitique. Les chiens ne font pas des chats.

Il n'est pas très étonnant que les Juifs se moquent entre eux de la stupidité des Chrétiens, bien que l'émergence de la vision du monde national-socialiste, il y a 80 ans, écrasée dans une immonde répression et obsessionnellement censurée, les inquiète. La situation catastrophique de la civilisation dite judéo-chrétienne trouve là une explication.

Parmi les croyants, seuls les gnostiques, bogomiles, cathares, ont compris la nature de ce terrifiant Seigneur, et l'ont appelé le Démiurge, un être trompeur, ignorant et mauvais, créateur d'un monde à son image. Mais se trouvant orphelins, ils ont inventé un autre dieu, supérieur, qui serait, lui, au moins, neutre, sinon bienveillant. Ce qui n'était que déplacer le problème.

Pour les amateurs d'ésotérisme, et à titre récréatif, personne n'a jamais trouvé d'explication vraiment satisfaisante, à ma connaissance, du fait que la première carte du Tarot ésotérique apparu en Italie au 15ème siècle dans des cercles cultivés soit un « Bateleur », parfois nommé pour être plus précis un « Escamoteur », c'est-à-dire, un filou ou un escroc, quelqu'un qui crée une fausse perception de la réalité. C'est d'autant plus gênant que le Tarot est farci de symboles chrétiens, qu'on y trouve un Pape, une Papesse, un Jugement dernier, un Diable, la Jérusalem céleste (reconvertie en « Le Monde »), et que dans la vision chrétienne du monde, le Un est forcément la place du Créateur, le Dieu Tout-Puissant. On peut donc faire deux hypothèses : soit les concepteurs du Tarot étaient les héritiers des gnostiques, soit, pire, ils avaient compris que le principal concepteur du christianisme, celui qui a été essentiel dans sa diffusion, le créateur du dogme, Saül Paulus dit Saint Paul, était un escroc, ou que le christianisme était une gigantesque escroquerie. Ce qui, de toute évidence, ne pouvait pas être dit clairement à l'époque, et qui est probablement aussi problématique aujourd'hui, quand on sait *pour qui roule* Saül de Tarse.

Cette conception du christianisme comme tromperie peut paraître extravagante, mais la Renaissance est l'époque d'un Machiavel, qui déclare vouloir aller en Enfer où il retrouvera des Rois, des Papes et des princes,

plutôt qu'au Paradis où ne se retrouvent que les imbéciles ; dans son *Juif de Malte*, Marlowe fait dire à Machiavel que les Papes suivent ses principes criminels pour accéder au pouvoir. La tromperie était devenue tellement manifeste qu'elle entraînera la Réforme ; malheureusement, tout comme les gnostiques et Cathares, les réformés aboliront les formes de corruption les plus évidentes sans s'attaquer à la religion elle-même.

Saül Paulus dit Saint Paul exhorte les Chrétiens, qui seront bientôt tout l'Occident, d'offrir leurs corps « comme un sacrifice vivant », par l'intermédiaire du Christ, *Notre Seigneur*, soi-disant *victime* de nos péchés. Quand l'empereur paranoïaque Théodose fera s'agenouiller les peuples en signe de soumission aux deux *Seigneurs*, le terrestre, lui-même, et le céleste, le Christ, le terrible règne totalitaire et universel du Moloch pourra se construire, et nous en sommes quasiment au point d'achèvement.

La *haine* spécifique du Christianisme n'est pas seulement une copie de celle du Judaïsme, elle est pire. En effet, son empire s'étend jusqu'à ceux qui en sont porteurs. Il s'agit de haïr *la chair*, haïr la matière, et tout ce qui est matériel, qui entraverait le développement d'une prétendue spiritualité ; il s'agit également de la *haine de soi*.

> « Le Moi est haïssable »
>
> Pascal, *Pensées*.
>
> « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses fils, ses frères, ses sœurs et en même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Et celui qui ne porte pas sa croix ne peut être mon disciple »
>
> *Evangile selon Saint Luc*, ch. 14

Ce mépris de sa propre vie, de son propre corps, cette horreur de *la chair*, de la *cupidité* (ce qui vient de Cupidon/Eros) *racine de tous les maux*, selon l'expression de Saint Augustin, ce sont les caractères des pires fanatiques. Ces horreurs ne sont pas tombées du ciel, elles prennent sens dans leur racine, l'ancien syndrome de Moloch d'abord, et le syndrome du Sacrificateur ensuite. Quand les plus fanatiques des *Elus* ne peuvent plus *sacrifier*, ils se sacrifient eux-mêmes et deviennent des *martyrs* ; les assassins, sicaires, zélotes tuent et se font tuer pour leur *Seigneur*.

Tout doit être détruit pour qu'advienne le Règne du Dieu d'Israël.

L'*amour chrétien* ou *charité* est une énorme escroquerie ; le fonds de commerce du Christianisme, comme des systèmes de Moloch et de Yahweh, c'est *la haine*.

Les auteurs qui ont osé lutter contre cette haine ont, jusqu'à présent, été extrêmement modérés, même si, dans le contexte d'un mensonge et d'un crime généraux, leurs avancées pouvaient paraître hardies. Est-ce que le supplice horrible du jeune chevalier de La Barre, pour ne pas s'être découvert et agenouillé, peut être attribué à la seule *intolérance*, bête noire de Voltaire ? Est-ce que les massacres et génocides par millions des *bourgeois* ou *exploiteurs du peuple* par la cabale marxiste peut être attribuée au *ressentiment*, bête noire de Nietzsche ? Non, voyons le monstre en face : il s'agit de *la haine*, selon diverses versions, mais toujours la haine. La vieille haine de Moloch, dans chacune de ses versions, et de ses suppôts. Et c'est toujours elle qui, aujourd'hui, anime l'*anti-antisémitisme* et l'*antiracisme* qui affirment de jour en jour un peu plus leur rage destructrice.

Nous ne pourrons pas nous purger de ce poison sans nous purger de ce qui l'a diffusé, l'abominable dernière version de la haine de Moloch, le Christianisme, et ses avatars, marxisme, prétendus *Droits « universels » de l'homme*.

L'amour mène peut-être les humains, ou du moins certains humains, mais le monde est certainement, aujourd'hui, mené par la haine, et précisément, la haine issue de Moloch.

Aujourd'hui nous sommes les victimes sacrificielles d'un nouveau déferlement de cette haine destructrice : fausses pandémies, enfermements, faux vaccins empoisonnés, pillage des Nations par la finance, immigration d'êtres retardés, parasitaires, hostiles et meurtriers, le tout organisé par des Sacrificateurs haineux qui ont organisé leurs privilèges et leur intouchabilité par des lois scélérates.

Dans presque tous les cas, la caste juive qui est responsable de ces horreurs les imposera en faisant appel aux sentiments *chrétiens* que bien entendu, ils ne partagent absolument pas : il s'agit toujours de *solidarité*, de se laisser vacciner pour *protéger les autres*, les prêts usuraires sont accordés comme des *aides*, l'invasion migratoire hostile se fait au nom de

la *solidarité* et d'une prétendue *humanité*, etc. Deux mille ans plus tard, le même poison, diffusé par les mêmes personnes, pour servir leurs seuls intérêts.

> « Nous avons foi au poison. Nous savons donner notre vie tout entière tous les jours.
>
> Voici le temps des Assassins. »
>
> Arthur Rimbaud, *Illuminations*

Se sacrifier, boire le poison en vénérant ceux qui l'ont conçu et vous le font boire, c'est le moyen de *se sauver*, mériter la *vie éternelle*, etc. Saül Paulus dit Saint Paul parle de la destruction des *méchants*, mais en bon vendeur, allèche plutôt le client par les immenses bénéfices des *esclaves de Dieu*, comme la possession future d'une Terre *purifiée*. Mais la *Bonne Nouvelle* se clôt sur un livre terrible, celui de l'Apocalypse, la Révélation, dans lequel se retrouvent toute la vénération absolue du Seigneur par ses esclaves, et toute la terreur sur laquelle elle se fonde, typiques du syndrome de Moloch. La terreur de l'Apocalypse va toujours agiter le monde chrétien, et elle est encore réactivée de nos jours par les terreurs épidémiques, climatiques et autres, entièrement fabriquées, en quelque sorte, sur mesure, succédant aux terreurs monstrueuses de Dresde, Hiroshima et des centaines d'autres.

On se rappelle les imprécations d'Isaïe contre les Nations, leur promettant « la vengeance de Sion » et un sort atroce ; l'apôtre Yochanan ben Z'badiah dit Jean va les réitérer, avec une exception pour les *esclaves de Dieu*, les Purs, les Justes, les Martyrs, les Sacrifiés.

> « Ne nuisez point à la terre, à la mer, aux arbres, avant que nous ayons marqué au front les esclaves de Dieu »
>
> *Apocalypse*, 7

C'est à peu près le même système que celui qui est employé pour protéger les Juifs lors de la Paque ou *Pessah* de la fureur meurtrière du Dieu qui s'abat sur les Egyptiens.

144.000 Juifs sont ainsi *sauvés*, et une multitude de *convertis* de toutes les Nations. Les esclaves qui se sont sacrifiés seront récompensés : on leur donnera les moyens de terroriser et détruire les êtres libres, les *pécheurs* des Nations.

« Celui qui aura vaincu et gardé mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les Nations. Il les gouvernera avec une verge de fer, et elles seront brisées comme des vases d'argile, comme moi aussi j'en ai reçu le pouvoir de mon Père, et je lui donnerai l'étoile du matin. »

Apocalypse, 2, 26-28

L'*étoile du matin* est Aphrodite ou Vénus chez les gréco-latins, elle est aussi appelée *Lucifer*, porteur de lumière. L'étoile est l'ancien signe de Baal-Moloch chez les Israélites, et aujourd'hui le signe des cabalistes. Elle est assez probablement héritée de la toute-puissante déesse Ishtar qui régnait sur les populations sémitiques, Assyriens et autres ; Baal est parfois l'époux d'Ishtar, et il a fini par la supplanter entièrement chez les peuples de nomades que la notion de fécondité de la terre intéresse très peu.

L'excellent évangéliste, le porteur de la *Bonne Parole*, se répand ensuite en descriptions sordides, et sans doute délectables à ses yeux, de tous les tourments ignobles que devront subir les *pécheurs*.

« En ces jours-là, les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront pas ; ils désireront mourir, et la mort fuira loin d'eux. »

Apocalypse, 9

Ensuite, la nature revenant au galop, le récit dérive rapidement de la *Bonne Nouvelle* adressée aux Nations vers la cause principale, la suprématie d'Israël sur l'Ennemie, Babylone, la Rome impériale, la Grande Prostituée, et au-delà, les Nations dont Isaïe promet l'épouvantable destruction.

« Le temple de Dieu s'ouvrit dans le ciel, et on vit l'Arche d'Alliance dans son temple »

Apocalypse, 11

Il s'agit de reprendre la marotte du *syndrome du Sacrificateur* : détruire les Nations pour que le Peuple Elu puisse jouir de la terre qui lui appartient, ainsi que de ses esclaves qui la polluent.

« Il sort de sa bouche une épée tranchante pour en frapper les Nations ; et il les gouverne avec une verge de fer, et il foule la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu le Tout-puissant ; et sur son

> vêtement et sur sa cuisse est écrit : « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs ».
>
> *Apocalypse*, 19

Le « vin de la fureur » est le sang des humains des « Nations » foulés comme du raisin.

> « Le sang sortit de la cuve jusqu'à la hauteur des mors des chevaux, sur une étendue de mille six cent stades »
>
> *Apocalypse*, 14

Et le bouquet final, qu'aucun adepte du *syndrome du Sacrificateur* ne verra comme l'apogée d'un délire paranoïaque :

> « Moi, Jean, je vis la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête comme une épouse qui s'est préparée pour son époux »
>
> *Apocalypse*, 21

Chez la plupart des Prophètes, quand ils s'adressent au Peuple Elu, celui-ci peut encore se repentir sous peine des pires sévices, il y a une part de chantage, mais chez Yochanan ben Z'badiah dit Jean, c'est purement et simplement de la boucherie systématique exécutée par un fou écumant de rage, ce qu'on appelle l'Apocalypse ou le Jugement Dernier. C'est le *herem* biblique, l'anathème, l'horreur apocalyptique pour tous.

Je me rappelle très bien la délectation qu'éprouvait mon infirme de père, diminué, humilié et haineux, quand il évoquait l'enfer où rôtiraient tous ceux qu'il haïssait, c'est-à-dire tous ceux qui vivaient mieux que lui. Il avait lu, peut-être justement dans l'Apocalypse, que du Paradis où il ne pouvait manquer d'aller en raison de ses souffrances et humiliations, il pourrait contempler les supplices éternels de ceux qu'il haïssait, les riches, les jouisseurs, les fornicateurs. Son œil qui brillait à cette évocation provoquait chez moi un sentiment d'horreur ; ce n'était pas impossible qu'un jour, je rejoigne la cohorte des damnés.

Dans l'Apocalypse se trouve la quintessence de la *charité* chrétienne.

C'est de *haine* contre les peuples, contre la vie, contre l'amour réel, qu'il faut parler. Et les malheureuses victimes du *syndrome du Sacrifié* n'y voient que du feu.

Les syndromes et leurs psychismes

Les trois syndromes que nous avons repérés, celui du Moloch originel et ses conversions successives, celle de l'Elu Sacrificateur et celle du Sacrifice, sont des cadres généraux dans lesquels s'agitent des organisations psychiques très différentes. Le *syndrome de Moloch* est le syndrome général, la base essentielle de la transmutation ou conversion d'émotions extrêmement négatives, terreur, vengeance, haine, en vénération positive d'un être terroriste, vengeur et haineux, et la transformation de la vision du monde, dans laquelle la victime d'immondes exactions et tortures devient coupable, et d'autant plus coupable que les exactions et tortures sont immondes.

Dans la version extrême du syndrome, celle de l'immonde sacrifice des premiers-nés dans le feu, la haine générée est tellement intense qu'elle doit être contrôlée et canalisée en permanence. C'est pourquoi les Juifs doivent se plier non seulement à l'épreuve hebdomadaire du Sabbat, mais encore à une pléthore de commandements et restrictions qui les affectent en permanence. Les pratiques du culte dominical et des confessions jouent le même rôle dans la chrétienté, même si la violence y est moins spectaculaire. Le problème du trop-plein de haine, toujours prêt à déborder, et nécessitant un contrôle constant, a été en partie résolu par le judaïsme classique en la redirigeant vers les Gentils.

La transmutation ou *conversion* radicale, voire monstrueuse, visible dans le syndrome de Moloch, transmutation qui touche à la fois les perceptions sensibles et la vision du monde, ne peut avoir qu'une seule qualification : c'est une psychose organisée, une psychose qui crée une fausse connaissance du monde, ce qui est la définition de la *paranoïa*. Et c'est une paranoïa gravissime. Etant partagée par toutes ses victimes, elle apparait comme la normalité dans les territoires qu'elle occupe. Seule la confrontation avec des populations qui sont en dehors de ce système, des populations qui n'ont pas connu les délices de l'Empire et de Moloch, comme les populations aborigènes d'Amérique, a servi de révélateur de l'immonde *conversion* quand on a voulu leur appliquer. La petite histoire raconte que lorsqu'on a donné à un Amérindien le choix entre la conversion et être brûlé vif, celui-ci a demandé si, étant converti, il irait au Paradis où iraient également ses tourmenteurs. Quand on lui répondit positivement, il déclara qu'il préférait être brûlé.

Cette psychose globale, générale, se divise en deux branches antagoniques, sorties du même tronc, celle du syndrome du Sacrificateur, la branche juive, et celle du Sacrifié, la branche chrétienne.

Le *syndrome du Sacrificateur* est une construction psychique très particulière, une invention unique en son genre. La terreur, la vengeance et la haine sont redirigées vers d'autres peuples, les Nations ; une haine paranoïaque meurtrière de la pire espèce qui extermine les Madianites, première Nation à en être la cible ; cette haine ne s'est jamais éteinte, on l'a vu dans l'incinération génocidaire des Allemands au 20ème siècle, et ce n'est pas fini ; notre époque est submergée par cette haine, et comme le crime qui est le centre de cet écrit fait partie de ce mouvement général, nous aurons l'occasion d'en reparler. Mais pour le peuple *élu* lui-même, la terreur primitive a peu à peu été convertie en névrose obsessionnelle. Les affreuses menaces des Prophètes contre le peuple *désobéissant* n'ont plus lieu d'être, quand le peuple est tout entier soumis à la Loi ; le livre appelé improprement *Lévitique* dicte toutes les lois qui doivent gouverner le peuple, jusque dans des détails absurdes qui ont été l'objet des moqueries des philosophes. La chrétienté a préféré camoufler le vrai nom du livre, qui est Livre des *Kohens*, les Sacrificateurs. Nous voyons donc une psychose se dédoubler, entre une psychose ayant changé d'objet et une névrose obsessionnelle. Que les psys se débrouillent avec ça.

Le *syndrome du Sacrifié*, celui des peuples païens *convertis*, celui des Nations, est le plus étrange, le plus complexe, et peut-être le plus terrible. Il n'est pas autochtone, mais importé, pour une petite part par la persuasion de Saül Paulus dit Saint Paul et autres apôtres juifs, et pour la plus grosse, par une conversion forcée, celle qu'a imposée l'empereur Théodose qui a proclamé le christianisme religion officielle de l'empire romain et interdit les autres cultes en 392. Ce sont en tous cas des Juifs qui ont injecté ce poison étranger aux Occidentaux.

Il y a quelque chose de tout à fait étrange dans ce phénomène. La *conversion* hésitante de l'empereur Constantin au christianisme, au début du 4ème siècle, fait suite à la tentative de son prédécesseur, Dioclétien, de rassembler l'Empire multiculturel et multireligieux autour de sa personne en créant un culte de l'Empereur. Ce culte avait lieu une fois par an, et la contrainte était minime, c'était du même genre que les Fêtes Nationales que pratiquent encore les pays aujourd'hui. C'était une bonne recette : elle

a fonctionné parfaitement en Chine et au Japon, où l'Empereur était un être sacré et divinisé ; la Chine avait diverses ethnies, diverses langues, divers cultes, et finalement s'en accommodait fort bien. Jusqu'aux plus petits niveaux, les sujets de l'Empereur perpétuaient le culte de leurs propres ancêtres, adhéraient à des cultes plus généraux, et finalement à celui de l'Empereur, dans des cérémonies spéciales, et tout cela pouvait fort bien cohabiter. C'est sans doute la sédition radicale constante du christianisme, sa haine de Rome héritée du judaïsme, qui ont réussi à empêcher une unification de l'Empire romain sur des bases respectueuses de l'identité des peuples et des gens.

Pour comprendre le *syndrome du Sacrifié*, il ne faut jamais oublier qu'il s'agit d'un projet judaïque conçu pour les intérêts de la haine juive. Et les gens qui vont être victimes, soit consentantes, soit forcées, du syndrome du Sacrifié vont être manipulés pour des intérêts qui leur sont complètement étrangers, voire hostiles.

> « Tous les humains ont deux esprits. L'un est entièrement notre, (...) L'autre esprit est une installation étrangère. »
>
> Don Juan Matus, in Carlos Castaneda, *The Active Side of Infinity*.

Je rappelle cette citation de l'*installation étrangère*, parce que certains Amérindiens, qui ont été confrontés à une colonisation de leurs esprits plus récemment que les Occidentaux, portée par des gens d'une autre culture et d'une autre race, sont plus conscients de cette réalité, qui est fondamentalement la même.

C'est toujours quasiment impossible d'avoir une vision claire de la manière dont fonctionne notre psychisme, quand il s'agit de repérer des mécanismes qui sont partagés par quasiment tous ceux qui nous environnent et sont *normaux*. Il faut donc traiter des réactions normales comme des symptômes.

Le premier symptôme est mon : « Je n'ai rien contre les Juifs ». C'est une réaction apprise, non naturelle, voire irrationnelle, parce que l'histoire montrera que j'avais mille raisons d'en avoir *contre les Juifs*. Derrière cette réponse, il y avait toute une machinerie psychique complexe, une *conversion* chrétienne, basée sur le syndrome de Moloch, qui transmute toute la violence et la haine qu'on ressent légitimement contre un être qui vous fait mal en vénération de l'ennemi, le sacrificateur, ici renommé

l'Autre. C'est ainsi que l'on parvient, selon Saül de Tarse dit Saint Paul, à la récompense suprême, le Paradis.

Les lois tyranniques dites des *Droits de l'Homme* édictées après la seconde guerre mondiale, établissant une sacralité et intouchabilité de l'*Autre*, sous la forme des Juifs et des races *défavorisées* avides d'une revanche qui serait autrement impossible, ne peuvent se comprendre que si elles s'attaquent à des peuples préconditionnés à *se sacrifier*. Ces lois n'ont qu'un but : favoriser l'emprise juive mondiale sur des peuples mis dans l'impossibilité de réagir.

C'est devenu une question de survie, pour les peuples européens, de prendre conscience du *syndrome du Sacrifié* et de réagir contre leur anéantissement.

Je n'ai pas évoqué l'islam, une religion hybride, proche du judaïsme par sa lutte féroce contre tout ce qui n'est pas elle-même, et qui a utilisé la *conversion* de masse à la manière chrétienne. Le syndrome musulman est proche du *syndrome du Sacrificateur*, et pas du tout du *syndrome du Sacrifié*. Les musulmans utilisent l'*antiracisme* contre les malheureux peuples victimes du syndrome du Sacrifié tout comme le font les Juifs, et n'hésitent pas à se comporter de manière abominable, sûrs de leur sacralisation en tant qu'Autres et de leur impunité.

L'image du vampirisme peut illustrer d'une manière concrète ce qu'est le syndrome du Sacrifié et ses horribles conséquences ; ce n'est évidemment qu'une image incomplète qui ne reflète pas toute la profondeur psychologique de la chose. Dans le syndrome de Moloch originel, le vampire ou Sacrificateur est au sommet de la hiérarchie du groupe, tribu, nation, peuple. La terreur et la prédation, pour horribles qu'elles soient à des yeux extérieurs d'hommes libres, ont cependant des avantages pour le groupe : la protection illusoire de la divinité, mais aussi une vénération extrême qui cimente le groupe, l'unifie dans un ensemble fanatique qui peut lui donner une plus grande puissance. Les civilisations sémitiques de l'Antiquité, comme les Assyriens, ont toutes utilisé la terreur et la divinisation des Rois comme moyen de conquête et de gouvernement.

Dans le syndrome du Sacrificateur, le vampirisme se dédouble : ce sont les peuples extérieurs, les Nations impures, qu'on cherchera à sacrifier, renforçant ainsi la puissance du Peuple Elu. Il ne s'agit pas du mode de conquête des Empires, qui ne s'intéressent qu'à la soumission et au tribut,

et pas du tout aux modes de vie et aux croyances des populations conquises. Sacrifier est un mode de vampirisme tout à fait différent. Ce modèle bénéficie entièrement à ses adeptes, à condition évidemment que les populations qui ont vocation à être détruites et vampirisées ne détruisent pas leur agresseur. Ce qui, si elles ne sont pas chloroformées d'une manière ou d'une autre, risque fort de se produire.

Le syndrome du Sacrifié est, en quelque sorte, ce chloroforme. J'insiste beaucoup sur le fait qu'il s'agit d'une création d'Elus, mais ce n'est certainement pas un détail, étant données les caractéristiques très particulières de ces Elus. Le syndrome du Sacrifié est totalement négatif pour les malheureux, les Chrétiens, qui le subissent, qui ne reçoivent que des illusions en échange de la vie qu'ils perdent. Les horribles phénomènes de l'invasion migratoire, de la dégénérescence sexuelle, et mille autres, sont le produit du syndrome du Sacrifié.

La perception de la prégnance totalitaire du syndrome du Sacrifié est absolument nécessaire pour qu'il puisse se produire un renversement de situation, qui, de toute évidence, ne peut être que terrible. Beaucoup de discours, discussions, polémiques à propos du *racisme* se fondent sur le terrain de la rationalité. Par exemple, on essaiera de déjouer les accusations de racisme *blanc* en faisant remarquer que l'esclavage était le fait des Juifs, d'abord, et des musulmans, ensuite. Mais cela ne sert à rien, tant que le Chrétien est englué dans son syndrome qui fait de lui une victime consentante, alors que Juifs et musulmans sont persuadés de leur bon droit de prédateurs. C'est ce syndrome qu'il faut casser ; mais, quand la conscience de la réalité reviendra, gare aux dégâts.

En fait, les lois d'exception contre l'*antisémitisme* et le *racisme* sont un aveu de faiblesse de la caste profitant du syndrome du Sacrifié ; en effet, peu avant le milieu du 20ème siècle, les Allemands excédés d'être sacrifiés s'étaient révoltés, preuve que le syndrome risquait de disparaître une fois pour toutes ; il fallut d'abord les réduire par des flammes et la terreur de Moloch, puis faire des lois *internationales* qui viendraient à la rescousse des manipulateurs de conscience, agitant toutes sortes de menaces. Mais il semble bien que ce système se fissure.

Je suis très convaincu que la plupart des évènements massifs que nous subissons, organisés par la caste dominante des financiers et comploteurs issus du peuple des Sacrificateurs, comme les grandes guerres et

massacres, les invasions migratoires, la dépossession, ne sont possibles que grâce au Syndrome du Sacrifié, qui les autorise et même, les favorise. C'est pourquoi il n'existe aucun discours sur la liberté, l'égalité, la démocratie, le racisme, ou autre, qui soit réellement bien fondé, tant qu'il n'est pas fondé sur une conscience ou au moins une intuition de cette torsion psychique qui sous-tend toute position et toute réflexion.

Syndrome du Janissaire

L'achèvement ultime du syndrome de Moloch, selon ses différentes déclinaisons, domestique puis étrangère, est tellement spécifique et spectaculaire qu'il mérite une place à part et un nom spécial, le *syndrome du Janissaire*. Ce syndrome mérite une place à part, d'une part parce qu'il est de loin le pire de tous, et d'autre part parce que sa généralisation récente dans l'Occident a les pires conséquences, jusqu'à remettre en cause l'existence même de la civilisation.

Alors que dans la première phase originelle, disons la phase biblique, il ne s'agit que d'obéissance inconditionnelle à son propre Dieu, et aux *élites* de son propre peuple ou sa propre race, dans la seconde, disons chrétienne, agrémentée de l'*amour du prochain*, d'une dévotion passive à tout ce qui vous viole, vous enferme et vous détruit, le tout cautionné par l'*élite* prédatrice, dans la troisième, celle du Janissaire, il s'agit d'achever le retournement en forçant les malheureuses victimes inconscientes, par des méthodes de terreur et de culpabilisation appropriées, à se retourner contre eux-mêmes, leur famille, leur clan, leur religion, leurs mœurs, leur race. C'est ce que j'ai appelé le syndrome du Janissaire en me référant à l'excellente maîtrise du Califat turc musulman en cette matière, au temps béni par Allah où il tyrannisait, rançonnait et islamisait les Balkans européens et chrétiens. Le nom de ce syndrome évoque très bien l'ensemble du processus, la catastrophe identitaire, le remodelage intégral de la personnalité, ainsi que les acteurs, les manipulateurs terroristes et leurs victimes.

Qu'est-ce qu'un Janissaire ? A l'origine, c'est un gamin des Balkans sous domination turque, de 10 à 15 ans, blanc et chrétien. Il est enlevé à sa famille, son clan, sa race, sa religion, pour devenir esclave du Calife. Il est ensuite soumis à une torture permanente, du type de ce qu'on appelle aujourd'hui un lavage de cerveau, pour le faire renoncer à tous ses liens,

familiaux, raciaux, religieux, et au final, lui faire haïr sa famille, sa race, sa religion. Les Janissaires étaient le corps d'élite de l'armée ottomane, et ils se distinguaient par une férocité sans égale contre leurs anciens parents, frères et sœurs de race. Ils étaient également détestés par les Turcs ethniques qui finiront par les massacrer.

Le fait que les futurs Janissaires soient des jeunes Européens chrétiens arrachés à leur famille permet à leurs instructeurs musulmans de leur faire subir absolument toutes les tortures imaginables pour parvenir à leur retournement complet ; quand ils sont prêts ou préparés, ils sont convertis à l'islam et de ce fait protégés par leur nouveau statut, mais le mal est fait sans qu'il y ait de retour possible.

Il n'est pas très difficile de voir que, aujourd'hui, beaucoup d'Européens, blancs et de culture chrétienne, se comportent exactement comme les anciens Janissaires ; pour ceux qui rechigneraient à comprendre, il s'agit des *antiracistes* et *antifascistes*. Cherchez ceux qui imposent par divers moyens de propagande et de rétorsion l'antiracisme et l'antifascisme, et vous trouverez les faiseurs de Janissaires modernes. L'idée selon laquelle les soi-disant *défenseurs de la démocratie* contre l'affreux *fascisme* sont en fait des Janissaires, produits et agents de la pire répression, est évidemment très *politiquement incorrecte*.

Pour la petite histoire, mais elle est assez significative, l'idée du *syndrome du Janissaire* ne m'est pas venue en consultant la littérature, aujourd'hui imposante, qui traite des formes de manipulation que nous subissons ; le manque d'une forme quelconque d'*étiquette*, ou de labélisation, pour caractériser l'ensemble du phénomène, d'un point de vue psychologique et comportemental, est pourtant étrange. Je ne sais précisément ce qui résiste à l'émergence de certains concepts, alors même que leur nécessité est évidente, c'est une affaire à creuser.

L'idée m'est venue à partir d'un constat dans la vie réelle, celui du comportement apparemment aberrant d'anciens amis. Ces amis étaient tous des *pieds-noirs* chrétiens, d'anciens colons d'Algérie qui avaient fait prospérer ce pays avant d'en être chassés par une révolution terroriste marxiste-musulmane usant des moyens les plus abominables, selon les bons vieux principes de Lev Davidovitch Bronstein dit Léon Trotski.

J'ai été agressé d'une manière totalement disproportionnée par un vieil ami devenu *antiraciste*, sur la base de son *humanité* opposée à ma

prétendue *inhumanité*, qui n'est qu'une conformité à la voie naturelle. Dans l'un de ces clashes, je rappelais à cet ami décidément aveugle toutes les horreurs commises par les troupes nord-africaines engagées comme *supplétifs* dans les rangs *alliés* pendant la seconde guerre mondiale, en Italie puis en Allemagne, puis toutes celles commises par les Algériens musulmans dans la guerre d'Algérie, dont les cadres étaient souvent ceux-là même qui avaient commis d'atroces crimes de guerre contre les populations civiles européennes *fascistes*. C'était soi-disant *inhumain* de le rappeler, et il n'y avait pas d'explication ; c'était inhumain à cause du prétendu *racisme*, l'abomination des abominations, je suppose.

Les ex *colonisés* étaient les supplétifs des *Alliés* pour la destruction des peuples européens *rebelles* et *fascistes* qui avaient osé se libérer de l'esclavage de l'immonde tyrannie financière ; rien ne valait des peuples arriérés et colonisés dont il était facile d'aiguiser la haine. Les principaux maîtres d'œuvre de cette destruction s'étant parés du blanc manteau d'innocentes *victimes*, leurs supplétifs prétendirent de même, être des *victimes* dont les horreurs étaient justifiées par ce statut de victimes ; les assassins et violeurs devinrent des *victimes du racisme*. Or, mon ami avait été un enfant *pied noir*, déporté de son pays d'origine, l'Algérie coloniale que ses ancêtres avaient presque entièrement construite, vers la France qui leur était hostile. Pour faire admettre la trahison du général de Gaulle, qui avait cédé cette Algérie *française* aux terroristes musulmans, très probablement sous certaines pressions financières internationales toujours avides de détruire et spolier les Nations, les malheureux *pieds noirs* qui tentaient de défendre leurs vies et leurs biens contre les tueurs et spoliateurs prétendument *progressistes* avaient été affublés de l'étiquette de *fascistes*.

Transposé en France, le petit *pied noir*, dépossédé, spolié, et en position d'accusé, devenait une parfaite graine de *Janissaire*. Et finalement, totalement *retourné*, sa simple survie étant en cause, pour ne pas être fusillé réellement ou symboliquement comme *fasciste*, il devenait un *antiraciste* virulent. Les *antiracistes* les plus virulents étaient ceux qui, précisément, avaient eu le plus à souffrir dans la réalité des Algériens musulmans, et, précisément, de l'idéologie *antiraciste* ; ils s'étaient convertis fanatiquement à l'idéologie qui voulait les détruire.

Cela peut évidemment s'étendre à d'autres groupes ou ethnies ; on peut par exemple se demander pourquoi l'Allemagne est aujourd'hui aussi massivement *antiraciste*, et toujours prête à accéder aux exigences judaïques les plus monstrueuses, qui mènent à son démantèlement par des hordes d'arriérés hostiles. Pour donner un exemple de l'espèce de dissonance cognitive sidérante du milieu *antiraciste* d'origine *pied noir*, l'un de ces êtres disloqués m'a un jour évoqué son oncle, un type sympa et apprécié, dont on voyait encore l'empreinte sanglante du corps sur un mur, à deux pas de chez lui, après qu'une bombe de terroriste musulman l'y ait jeté et fracassé ; tout ce que le neveu *antiraciste* trouvait à dire était : « Il n'était même pas raciste », comme si, s'il avait été *raciste*, il aurait mérité de finir en bouillie sur le mur de sa maison. Le Janissaire n'est pas seulement quelqu'un qui se trompe d'ennemi, c'est une aberration écologique produite pour agir contre ses intérêts les plus essentiels, contre sa race, contre sa famille et contre lui-même.

Cette *production* mérite toute notre attention, parce que l'ingrédient qui parait principal, le plus visible et le plus courant, la terreur, ne suffit pas : il faut y ajouter la *haine*. Cette haine féroce est l'attribut spécifique du bon Janissaire. Il ne suffit pas de terroriser quelqu'un pour le rendre *obéissant*, ou lui infliger divers sévices, ce qui est le cas dans à peu près toutes les formes d'esclavage, il faut aussi le rendre *haineux*, pour qu'il puisse mener à bien les entreprises de destruction qu'on lui assigne.

Cette caractéristique du Janissaire est spectaculaire, mais elle n'est pas neuve : elle est partagée, à un degré moindre la plupart du temps, par les adeptes des religions : le Dieu Unique *hait* les désobéissants, les impies, les Nations, et attend de ses fidèles la même haine.

Les monstres qui enlèvent des gamins à leurs parents pour les *retourner* suscitent la terreur, et inévitablement, la haine. Les jeunes arrachés à leurs racines et à tout ce qu'ils aiment les haïssent inévitablement ; cette haine doit être immense. L'opération de *retournement* par la rééducation, ce qu'on appellerait aujourd'hui le lavage de cerveau, ne peut être partielle : elle est totale, et donc, la haine inextinguible éprouvée contre les ravisseurs se retourne comme le reste, contre ceux qu'on aimait autrefois. Créer la haine, puis la retourner, c'est de *magie noire* qu'il s'agit. Et cette magie est portée par la tradition religieuse dite du Livre, née sur les terres de Moloch, c'est la magie des

cabalistes. Quand le malheureux chrétien, Blaise Pascal, dit : « Le moi est haïssable », c'est en victime d'une magie noire dont il n'a pas le moindre soupçon qu'il parle.

Il n'est pas question pour moi de stigmatiser ces malheureux, pour la simple raison que nous sommes tous, ou au moins avons tous été, des Janissaires, à l'exclusion de ceux qui manipulent toute l'affaire. A ce propos, peut-être est-ce un hasard, le fondateur du *sabbatéisme*, ancêtre du *frankisme*, une secte cabaliste juive apparue aux alentours de 1666, s'appelait Sabbatai Tsevi et était sujet du califat turc ; c'était un maître de la manipulation cabalistique et il connaissait certainement les Janissaires. Les liens entre la version européenne du sabbatéisme, le frankisme, les financiers de Frankfort dont les Rothschild, et les Illuminati de Bavière sont connus. Par la suite, *l'école de Frankfort*, Adorno, Marcuse, etc., grande promotrice de l'antiracisme et de la destruction des valeurs européennes, semble avoir continué une tradition bien établie, et être arrivée à un point de quasi-perfection dans la création en masse des *Janissaires* modernes. En particulier, ces monstres ont réussi, à force de terreur et de propagande, à *retourner* toute la population allemande anciennement nationaliste et socialiste, jusqu'à lui faire accueillir les bras ouverts toute une population de parasites et de criminels barbares dont le seul projet évident est de la détruire.

Aujourd'hui, la fabrique des petits *Janissaires* n'a plus besoin de se fatiguer à enlever des enfants à leurs parents : elle les place dans ces institutions de rééducation que sont les collèges publics de l'enseignement obligatoire. Là, le petit Européen va devoir apprendre que toutes les races sont égales, que la supériorité européenne est un *privilège* injuste, que les sexes sont des *constructions sociales* et que le *métissage* est l'avenir de l'humanité.

La secte secrète des Illuminés ou *Illuminati*, qui opérait à l'intérieur de la franc-maçonnerie, et était financée par les frankistes Rothschild et autres, avait parfaitement compris le potentiel majeur de l'éducation, ou de la rééducation, dans le processus de changement *progressiste*, censément pour *libérer* l'humanité dans la paix, la liberté, l'égalité et la fraternité, mais en réalité pour s'assurer un pouvoir quasiment illimité dont l'aristocratie n'aurait même pas songé à rêver. Cette secte est devenue célèbre parce que ses plans ont été, tout à fait fortuitement, découverts – croyez-le ou non,

un messager allant de Bavière, où est née cette secte, à Paris, à la veille de la Révolution, a été foudroyé sur son cheval et on a découvert ses plans. Le chef suprême de cette secte, Adam Weishaupt, était un *marrane*, un Juif faussement converti au catholicisme et pratiquant l'*entrisme* encore cher à la secte trotskyste ; il était Jésuite et professeur de collège. Il recrutait principalement chez les enseignants. Je n'ai pas besoin de *faire un dessin*, comme on dit, pour vous expliquer comment, aujourd'hui, les établissements d'éducation, y compris et surtout les plus prestigieux, sont devenus des fabriques de Janissaires œuvrant à leur propre disparition.

L'Etat judéo-bolchevique l'avait aussi parfaitement compris, et avait fait de Pavel Mozorov, un adolescent censé avoir trahi sa propre famille (entièrement fusillée, sauf sa mère) par idéal révolutionnaire, un héros soviétique dont les louanges étaient chantées par tous les Pionniers. Il n'y a pas de limites aux abjections que l'on peut faire avaler à des humains, c'est le revers de la médaille de notre extraordinaire, et originellement utile, plasticité.

Aujourd'hui, en France, le plus prestigieux vivier des Janissaires est l'Ecole Nationale d'Administration, c'est là que j'aurais dû parachever ma formation, si j'avais suivi le parcours qu'on avait programmé pour moi. C'est aussi là où les Rothschild peuvent se servir pour sélectionner des Présidents à leur dévotion. Le Janissaire en chef peut exprimer tranquillement sa haine apprise de sa race et sa culture, fustiger les *fascistes*, participer activement au pillage dont il récolte quelques grosses miettes, sans que ça provoque un soulèvement général : les Janissaires sont partout.

Les Français ont l'extrême privilège de pouvoir contempler tous les jours le *show* d'un être qui *coche toutes les cases* de l'inversion, celui qu'ils ont élu comme Président de leur soi-disant République, après qu'il soit passé par les mains des spécialistes de la production de telles marionnettes.

Beaucoup de psychologues ont diagnostiqué l'infâme Emmanuel Macron comme psychopathe, pervers narcissique, ou comme paranoïaque. Rien de tout cela ne couvre l'ensemble du spectre des comportements de cet individu. Son cas est exemplaire d'un syndrome du Janissaire. En effet, il a été pris en main et retourné dès l'enfance, par celui qui se fait appeler Brigitte. Ce « Brigitte » est très probablement un transsexuel, parce qu'il n'y a pas meilleur porteur de la haine de la nature, pas de meilleur inverseur

qu'un transsexuel. La haine de son pays, la haine de sa race, le goût immodéré de la destruction, tout cela signe le parfait Janissaire.

Cet être, dont il n'est pas difficile de comprendre ce qui l'a formé, déformé ou inversé, et ce qui l'a propulsé au pouvoir, n'a même pas caché son amusement et sa satisfaction quand il voyait brûler et s'effondrer un joyau de l'art et de l'architecture chrétienne du Moyen-Age, la cathédrale Notre-Dame, 777 ans exactement après que le roi Louis IX dit Saint Louis ait ordonné, après un procès public, que le Talmud soit brûlé en Place de Grève, lieu des exécutions, comme livre abominable.

Si l'absolue nécessité d'une remise à l'endroit fait enfin son chemin dans les consciences, dans les derniers réflexes de survie de notre agonie, il ne pourra pas s'agir d'un *aménagement* de l'existant : il ne peut s'agir que d'une révolution, une vraie révolution qui n'épargne rien. Pour la même raison qui a fait que le processus de l'inversion est devenu radical, la remise à l'endroit ne peut être, elle aussi, que radicale.

Les étranges errements du socialisme

Le socialisme moderne se confond presque toujours avec le marxisme, ou, depuis la seconde guerre mondiale, avec le freudo-marxisme. Freud et Marx étant juifs, le socialisme, sans surprise, lutte contre l'*antisémitisme*, et contre le *racisme*. Mais cela n'a pas été toujours le cas, et il s'agit, là comme ailleurs, d'une inversion.

Le marxisme a établi comme dogme le *matérialisme dialectique*, une théorie selon laquelle les systèmes évolueraient de manière matérielle, physique, par opposition dite dialectique de contraires ; le système capitaliste évoluait naturellement et matériellement vers le système socialiste, puis vers le communiste. C'était régler un peu vite, et, pourrait-on dire, sournoisement, le tout petit problème de la finance, fortement sémitique, reléguée au niveau des *superstructures* sans importance. C'était d'autant plus étrange que dans le Manifeste du Parti Communiste, la création de Banques Centrales, cœurs du dispositif du pouvoir totalitaire financier, figurait en bonne place.

Il faut savoir que Marx était un lointain cousin des Rothschild, et qu'il y a comme une vague odeur d'intrigue et de corruption derrière tout ça.

Les socialistes originels, anti-finance et antisémites, ont quasiment disparu de l'histoire des idées, par une espèce d'occultation systématique.

J'ai appris récemment que ce que j'avais cru découvrir, l'omniprésence de Moloch dans le Judéo-christianisme, avait été découvert au milieu du 19ème siècle.

Du Molochisme Juif, Etudes critiques et philosophiques, parait en 1884, à titre posthume. Son auteur Gustave Tridon se présente comme un « Ancien Membre de l'Assemblée Nationale, de la Commune de Paris, du Comité de Salut Public, etc., etc. » C'est un révolutionnaire qu'on appellerait aujourd'hui d'extrême gauche. Et contrairement à l'extrême gauche contemporaine, il est lettré, farouchement opposé à la finance et l'usure, et antisémite.

Voici un extrait du début de son œuvre :

> « Et les Sémites ? (...) « Les Sémites, dit-il, nous ont donné le Monothéisme et les idées morales et élevées. »
>
> Dérision ! Les Sémites, c'est l'ombre dans le tableau de la civilisation, le mauvais génie de la terre. Tous leurs cadeaux sont des pestes. Combattre l'esprit et les idées sémitiques est la tâche de la race indo-aryenne. Le dualisme commence à Platée ; continué avec des chances diverses jusqu'à Constantin, il finit à la révolte de la Renaissance. La victoire de l'esprit indo-hellénique ouvre l'horizon de l'avenir. »

Tridon étant indiscutablement socialiste, son analyse est très nettement plus proche de l'analyse nationale-socialiste que de l'analyse marxiste. Dans la valse des étiquettes d'aujourd'hui, orchestrée par les marxistes, il serait d'extrême droite et réactionnaire, ce qui, vu le personnage, est assez comique. Cela explique sans doute que son œuvre, fort gênante pour la *doxa* officielle, soit largement ignorée par la philosophie moderne. Je ne sais à quoi il fait allusion par « Platée » ; pour Tridon, l'esprit indo-aryen ne sépare pas corps et esprit dans un antagonisme délétère. Ce qui est proche de Nietzsche critiquant les *spectres* des idéologues ; Nietzsche combattait les démocraties et la Commune ; ils partageaient pourtant des idées fondamentales similaires. La pensée de Tridon, dans une tradition française, est plus sociologique, quand celle de Nietzsche est plus métaphysique.

« Le Sémite s'identifie avec son Dieu et le comble de tous les dons. Submergé dans la sublimité du Tout-Puissant, il lui fait hommage de toutes les parcelles do son individualité. Pour le grandir davantage, il se dégrade jusqu'au bas de l'échelle ; mais ce Dieu aura l'empire du monde et régnera sur tous les peuples, dans la personne de son serviteur, le Sémite. L'homme s'annihile devant Jéhovah, pour se relever tyran de la nature. Tel a toujours été le raisonnement dos peuples sémitiques, la source de la fureur prosélytique et la cause de ces conquêtes rapidos des intelligences comme des empires.

L'utilitarisme ost donc la suprême condition du traité entre l'homme et Dieu. La manne succède à la peste. Gouffres, incendies et serpents sont les étapes laborieuses d'un pays de lait et de miel. Cette violence dans la colère ou dans l'amour déplait moins au caractère arabe qu'une bienveillance monotone. Et ne s'étale-t-il pas enfin dans toute sa gloire, après les persécutions du moyen-âge, cet empire juif, prédit par les prophètes, dont la bourse est le temple et le 3 pour cent le prophète ? Le monstre de l'ère moderne, l'exploitation, fait remonter ses titres jusqu'au Judaïsme qui voue Cham à l'esclavage et contemple dans les nations sa proie future. »

Gustave Tridon, *Du Molochisme Juif, Etudes critiques et philosophiques*, 1884

Arabe est pour Tridon équivalent de *sémite*. Suit une longue démonstration érudite, appuyée sur le texte même de la Bible, du fait que le molochisme, le sacrifice d'enfants et, très probablement, la consommation cannibale des victimes, étaient la règle chez les Juifs jusqu'à ce qu'ils soient déportés à Babylone au 6ème siècle AJC, et que le contact avec une société plus civilisée leur ait appris de meilleures manières ; la Bible, recueil d'histoires fantaisistes, datant de cette époque – ce qu'aucun spécialiste ne conteste aujourd'hui.

« J'arrêterai l'œil de ma colère sur cet homme et je le retrancherai du milieu do son peuple, parce qu'il a donné de sa race à Moloch, qu'*il a profané mon sanctuaire et souillé mon nom saint* (3). »

Merci de l'indiscrétion. Les sacrifices avaient donc lieu dans le propre sanctuaire de Jéhovah et en son propre nom de Jéhovah· Baal-Moloch. C'était bien la peine de refaire l'histoire juive en entier,

d'accumuler Ossa sur Pélion, d'inventer et d'écrire le gros roman du Pentateuque pour lâcher pareil aveu. »

(3) *Lévitique*, chap. XX. vers. 2 et suivant. »

Gustave Tridon, *Du Molochisme Juif, Etudes critiques et philosophiques*, 1884

Tridon est particulièrement intéressant en ce qu'il est farouchement socialiste, et qu'il considère le sémitisme comme un ennemi. Mais il a des prédécesseurs, comme Ghillany, qui sont tout aussi érudits et tout aussi méfiants de l'emprise judaïque :

« A quoi encore Jéhovah réplique: « Moi, moi seul j'ai foulé aux pieds les peuples dans le pressoir, et aucun peuple n'était de mon côté: et je les ai frappés de mon talon, et je les ai écrasés dans mon courroux, et leur jus jaillissait sur ma robe, qui en devenait mouillée. Voilà le jour de la vengeance dans mon esprit, l'année de mon peuple sauvé est arrivée. » *Isaïe*, 63, 1

Voulez-vous davantage, ouvrez au hasard les prophètes Zéphanie (3, 9) Jérémie (30,9), Micha (5, 7), Habakouk (3, 12), Haggaï (2, 6), Sacharia (14) et surtout Isaïe d'un bout à l'autre. Le Jéhovah après l'exil devient, il est vrai, un dieu universel, mais il se servira de son universalité au dernier jugement pour faire convertir au jéhovisme tous les autres peuples et pour les soumettre comme autant de misérables esclaves aux Hébreux; alors il y aura un empire universel hébreu, une monarchie réelle et universelle. »

M. Ghillany, *Les sacrifices humains chez les Hébreux de l'Antiquité*, 1842

Il est assez hasardeux de prétendre que l'antisémitisme serait une tare de foules incultes et ignorantes. C'est même exactement le contraire. Je ne sais pas plus qu'un autre si les célèbres *Protocoles des Sages de Sion*, sans cesse exhibés comme preuve de la malveillance des *antisémites*, sont vrais ou faux, mais il est hasardeux de prétendre que la Bible serait un faux antisémite.

La plupart des socialistes français du 19ème siècle, comme Blanqui, Prouhon, et comme le russe Bakounine, sont antisémites et antimarxistes. Comment le marxisme, cette grandiose théorie *matérialiste* aux

fondements aussi métaphysiques que la valeur travail héritée d'Aristote, et faisant l'impasse sur la réalité de la finance, a-t-il pu subjuguer et faire disparaître le socialisme originel, le seul socialisme pratique et réaliste, ennemi de l'esclavage financier ? Je ne peux qu'imaginer un vague schéma de corruption, mais je n'ai pas d'éléments précis, et je ne connais pas d'études sur ce sujet qui pue gravement, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en existe pas. C'est en tous cas une opération digne de la Cabale.

La terreur ordinaire

Dissociations

Amnésie

J'ai complètement effacé de ma mémoire lu mois de septembre 1982, en Grèce, pendant à peu près vingt-cinq ans. Ce mois, qui avait été occupé presque entièrement par Shana, présente ou absente, n'existait plus, et je n'avais pas la moindre conscience de sa disparition. Mais si c'était le seul effet de l'amnésie, la disparition d'une zone de la mémoire, ce serait finalement un effet anecdotique ; l'amnésie a une foule d'autres effets, dont, tant qu'on est inconscient, on ne peut déceler la cause.

Cet effacement intégral a été favorisé par le fait que personne, dans ma vie courante, n'était témoin de ce qui m‘était arrivé, et aurait pu perpétuer le souvenir, même si je voulais l'effacer. Le seul témoin était le cafetier, Dimitri ; et, comme les Grecs parlent beaucoup, tout le village devait être au courant, mais je n'allais pas y retourner avant six mois. Après six mois, la routine de l'amnésie serait bien installée, et la période totalement oubliée. Il y avait deux autres témoins sur l'île, le dentiste français qui avait tenté de me tuer par un *accident* de hors-bord, et le tenancier de l'hôtel, qui était aussi banquier ; tous deux étaient juifs. J'apprendrai plus tard, par un ami qui a aussi failli être tué, mais est resté incapable de faire le moindre lien, sans doute par trouille, que l'île était aussi un relais du trafic de drogue en provenance de la Turquie, et il n'est pas difficile de deviner qui gérait ce *business*, disons, traditionnel pour certains.

Mon île était un petit relais, sans doute fort lucratif, de petites affaires mafieuses, de la drogue à la pornographie, et peut-être quelques autres. Ce qui explique la présence de Shana, et peut-être d'autres *pornstars* incognito, et la disponibilité de quantités de cocaïne conséquentes pour les satisfaire, tout à fait *inimaginable* dans un endroit aussi reculé. Les deux ou trois flics de l'île pourchassaient les fumeurs de marijuana, et les idiots qui faisaient pousser des plants de cannabis dans des pots de fleurs ; ignoraient-ils les autres trafics autrement plus importants, ou étaient-ils achetés, je n'en sais rien.

L'amnésie ressemble à l'évanouissement et au coma, la perte de conscience. On dit pour l'amnésie que les souvenirs se sont *évanouis*. Les spécialistes disent que le coma servirait à protéger le corps, et en particulier son organe le plus fragile et le plus précieux, le cerveau, en cas de stress violent. Dans le coma, c'est le cerveau qui déclenche une espèce de processus d'hibernation qui réduit les fonctions vitales au minimum. L'amnésie pourrait être considérée comme une espèce de coma partiel, *gelant* en quelque sorte une part de la mémoire liée à un moment, un évènement, un lieu, une personne. Ce serait un mécanisme banalement neurophysiologique, commandé par le cerveau dans des circonstances de danger particulières.

Cette hypothèse que j'avais émise en me fondant sur mon expérience de la chose et mon intuition est corroborée par la neuro-imagerie, les scans d'activation du cerveau : dans l'amnésie psychique dite *dissociative*, des zones du cerveau sont désactivées, ne *répondent* plus, ce qui donne le même résultat que des traumatismes physiques sur ces zones.

La théorie la plus courante est que l'amnésie serait due à un excès de souffrance dont l'être se protégerait ; le processus inverse, l'anamnèse, la sortie de l'amnésie, étant souvent une épreuve très pénible. Liée à la souffrance, la terreur, l'émotion la plus puissante, serait invoquée pour interdire la réapparition des souvenirs. Le réflexe d'évitement de la souffrance serait donc le principal mécanisme déclenchant l'amnésie. Cette explication n'est sans doute pas fausse, mais pour expliquer l'ensemble du phénomène, elle reste cependant très simpliste. Je crois pour ma part qu'au-delà de la peur de la souffrance, il y a quelque chose de beaucoup plus grave, une perturbation de notre manière de voir le monde, et sa réorganisation. Il est assez connu que le cerveau sait s'adapter en cas de traumatisme, y compris physique ; il se réorganise pour compenser la perte de fonctions dans certaines zones ; c'est exactement ce qui se passe aussi quand des zones ont été gelées dans l'amnésie.

Une amnésie s'accompagne d'une réorganisation de la vision du monde. C'est d'ailleurs vrai de la plupart des traumatismes sérieux. Chez l'un des plus grands écrivains du vingtième siècle, Céline, c'est bien un traumatisme de guerre qui a totalement révolutionné sa vision du monde et en a fait, finalement, un écrivain. « Pour que dans le cerveau d'un

couillon la pensée fasse un tour, il faut qu'il lui arrive beaucoup de choses et des bien cruelles. » Céline, *Voyage au bout de la nuit*

Ce n'est pas très étonnant qu'un traumatisme puisse changer radicalement la vision du monde, et ce qui distingue particulièrement l'amnésie, c'est que ce qui est oublié n'est peut-être pas uniquement les évènements, mais tout ce qui a pu y mener, les attitudes, les affects, les sentiments que l'on éprouvait *avant*. En prenant comme exemple le contraire de l'amnésie, la madeleine de Proust qui lui évoque tout un monde de sensations ressenties dans le passé, l'amnésie ne peut pas empêcher l'existence des madeleines, mais elle va éradiquer tous les sentiments qui lui sont associés. Une sortie d'amnésie s'accompagne d'un déluge de sensations oubliées, liées au souvenir perdu.

Pour continuer avec la métaphore de la madeleine, que les femmes me pardonnent, dans mon rapport aux femmes, tout semblait normal, le goût, la texture, le parfum, je pouvais *consommer* ; ce qui avait disparu, sans quoi ça n'a aucun sens, c'était l'émotion, cette *vague* qui vous pousse irrésistiblement vers l'autre. Je pouvais percevoir qu'une femme me plaisait, et lui faire savoir, mais l'aimantation, l'attirance purement physique et émotionnelle, était absente.

Je n'ai aucune idée de ce qui déclenche en général les amnésies traumatiques, on parle de choc ou de stress, mais pour la mienne, je la lie sans aucun doute, en plus du choc et du stress, au fait que ma situation était ingérable ; ma vision du monde avait tout simplement explosé. Je ne sais si Hölderlin est réellement devenu *fou*, comme on le dit, après la mort de Susette ; il est très certainement devenu amnésique. On continuait de me trouver beau, j'étais toujours intelligent, mais j'avais en quelque sorte disparu. Le miracle, c'est que j'aie pu sortir de cette amnésie.

L'amnésie m'a montré, en creux, à quel point les émotions sont essentielles pour nous animer, nous motiver, donner un sens à notre existence. J'ai bien remarqué quelques bizarreries dans mon comportement, mais je les ai attribuées à des affections psychologiques ou psychopathologiques, comme on veut, référencées et ordinaires. J'avais un trouble du comportement avec les femmes : je me sentais comme paralysé au moment d'entamer réellement une relation. Quelque chose de totalement indéfinissable me bloquait. Et, comme j'étais toujours apparemment le même, cela se répétait encore et encore. J'avais appelé ça

une *phobie*. Ayant connu de vrais phobiques, je sais qu'ils ne sont pas dénués d'émotions, au contraire, ils sont écrasés par une terreur incontrôlable. Ce qui m'arrivait était au contraire une absence soudaine d'émotion, juste au moment où elle aurait dû m'envahir. Avant d'arriver à ce moment fatidique, j'étais, je suppose, suffisamment normal pour être attirant. Il n'y a qu'en de très rares occasions que l'attirance a été assez forte pour que l'émotion prenne le dessus, mais ça n'a jamais pu durer.

Dans ces situations traumatiques, on aperçoit comme une évidence que la place du choix, du libre-arbitre, est nulle. Comme je suis doué d'une certaine intelligence, ou d'une capacité d'auto observation, ce qui est peut-être un peu la même chose puisque le mot « réflexion » évoque un miroir, je me suis en quelque sorte joué le jeu du : « Je dois oublier », mais ce n'est qu'une vaguelette à la surface de ma conscience, qui n'a de fait rien décidé du tout, et j'allais oublier de toute façon, emporté par la lame de fond, conscient ou pas.

Et je crois que quand une voix m'a dit que je comprendrais plus tard, elle était bien d'une part de moi, mais d'une part qui se servait de ce cerveau comme d'un instrument, un instrument qui pouvait avoir ses mécanismes et ses faiblesses auxquelles personne ne pouvait rien. Cette part-là a probablement, elle, des objectifs, et une vision du futur. Mais elle s'exprime rarement. C'est en tous cas ce que dit le shaman.

Le phénomène dit du *refoulement* a beaucoup de similitudes avec l'amnésie. Quand on débloque une amnésie – et vous avez compris que, si je peux aujourd'hui écrire tout ceci, c'est parce que mon amnésie s'est débloquée – on devient également capable de débloquer les évènements qu'on dit *refoulés*, comme si on avait appris à pratiquer une sorte d'acrobatie mentale ; ces phénomènes sont du même ordre, sinon les mêmes. J'ai subi quelques années de psychanalyse, et je n'ai jamais débloqué quoi que ce soit par ce moyen, sinon de faux souvenirs et des reconstructions de circonstance. Pour une raison très simple : ce système est totalement biaisé par la présence écrasante et les dogmes de l'analyste. Les vraies découvertes, on les fait seul. Et elles contredisent totalement les dogmes analytiques, l'existences de pulsions, et toutes ces constructions délirantes comme le complexe d'Œdipe.

Dans la réalité, les soi-disant *pulsions coupables* n'existent pas ; ce qui se passe réellement, ce sont des remodelages des perceptions et de la

personnalité à travers divers dispositifs plus ou moins terroristes et traumatiques, souvent camouflés sous le prétexte d'*éducation*, et ce sont ces remodelages qui sont perdus dans l'amnésie. Quand on débloque les amnésies ou refoulements, on retrouve les états, les sensations, les émotions d'*avant*. Et, il faut le dire aussi, un certain sentiment d'horreur devant ce qui a été fait de vous, et ce que vous avez fait en conformité avec les personnalités qui vous ont été imposées.

Des êtres et d'autres

Le déblocage relativement brutal de l'amnésie, après plus de vingt ans de sommeil, quand Shana a en quelque sorte forcé le retour de ma conscience, a eu plusieurs effets assez peu ordinaires. Entre autres, j'ai été forcé de comprendre que je n'étais pas un, mais plusieurs, et que des formes de conscience fort diverses, ce qu'on appelle généralement des *personnalités*, avaient coexisté en moi pendant des dizaines d'années, certaines actives et conscientes, d'autres en sommeil ou en attente, et il n'y avait pas de raison de penser que cette situation avait cessé avec la résurrection d'une personnalité et de ses perceptions, il pouvait au contraire exister tout un monde d'êtres successivement enfouis et hors d'atteinte. J'allais d'ailleurs en récupérer quelques-uns, ceux de mon enfance, animés d'une haine farouche, et par la suite oubliée, contre leur oppression.

L'étonnante Shana avait une conscience aigüe de sa dissociation, qui n'était pas complète dans la mesure où elle pouvait justement la *voir*, ce dont sont incapables les personnalités complètement dissociées, c'est-à-dire, à peu près tout le monde.

« *Her given name shortened,*
she answered to Lena.
But living a dream -
that'll never come true...
Lena turned to Shauna.
She smiled on cue
merely a fantasy
a celluloid lover,
she lived and she learned
to become yet another. »

« Par son petit nom,
on l'appelait Lena.
Mais vivant dans un rêve
qui ne se réalisera jamais…
Lena devint Shauna.
Elle souriait sur commande
rien de plus qu'un fantasme
une amante de celluloïd,
elle vécut et elle apprit
à devenir encore une autre. »

C'était griffonné dans un carnet qu'on retrouvera après sa mort. Elle parle clairement de trois êtres, dont le dernier, « encore une autre », est à peu près inconnu de tous. Le documentaire de *PBS Frontline* qui lui est consacré, *Death of a Porn Queen*, pose la question : « *How did one person become another?* » - « Comment une personne devient-elle une autre ? », et c'est l'accroche, comme on dit, de la plaquette promotionnelle du film, qui montre deux photos, l'une de Lena, la délicieuse et fraîche jeune fille candide du Minnesota, et l'autre de Shauna, la superbe *pornstar* qui excitait les fantasmes d'Hollywood. Il n'y a aucune trace de la troisième, dont le film ignore l'existence, mais la transformation de Lena en Shauna, qui se parachevait quand je l'ai rencontrée, n'a pris que quelques mois.

L'immonde Hollander, interviewé dans ce documentaire, dira, très fier de sa réussite : « *She became Shauna Grant* » - « Elle est devenue Shauna Grant ». Comment est-ce qu'on devient quelqu'un d'autre ? En ajoutant une nouvelle personnalité à celle, ou celles, qui existent déjà. Le moyen d'y arriver, bien connu des maquereaux, esclavagistes, pornographes, et exploité de manière *scientifique* dans les expériences MK-Ultra de la CIA, c'est le traumatisme, aidé de drogues, qui va casser les repères de la victime et permettre de lui inculquer un nouvel ensemble de repères, une nouvelle personnalité promue par ses manipulateurs. Il existe des changements internes, assez rares, qui sont motivées par des pulsions internes de libération, mais ils sont assez exceptionnels ; sans trop y réfléchir, je pense surtout à Nietzsche, qui est une espèce de champion en la matière, mais la plupart du temps, ils sont l'effet de manipulations, pressions, propagandes, et autres artifices.

Quand nous nous étions rencontrés, elle m'avait dit, après une légère hésitation, s'appeler Shana. C'était le nom d'actrice, Shana Grant, dont l'immonde manager Ira Allen Sachs alias Bobby Hollander venait de l'affubler, et qui sera utilisé dans tous les films produits ou réalisés par cette ordure. C'est un nom typiquement judaïque ou yiddish, qui signifie « précieuse », un nom de *golden girl*. Il est vrai qu'elle *valait de l'or* pour ses propriétaires. Shana/Lena récupérera une petite part de son identité en se faisant appeler Shauna, un nom celtique ou irlandais ; son nom officiel ou *vrai nom*, Colleen Applegate, est typiquement irlandais. C'est sous le nom « Shauna Grant » qu'elle est aujourd'hui connue.

En décrivant ma rencontre avec Lena, qui me disait s'appeler Shana, je parle de « deux réalités », celle des vibrations, vibrations uniques et personnelles qui s'accordaient, quasi-miraculeusement, et celle des mots, avec leurs vibrations chaotiques et, pour nous, disruptives. Ce qui ne veut pas dire que les mots soient toujours disruptifs ; ils peuvent aussi, comme la musique, créer des cohérences artificielles, mais ces synchronisations collectives sont loin d'avoir la puissance de celle que j'éprouvais spontanément et naturellement avec Lena. Ce qui est certain, c'est que ces deux formes ne coexistaient pas harmonieusement.

Il est assez rare, voire exceptionnel, que deux formes différentes coexistent de manière aussi flagrante, et entrent, fatalement, en dissonance. La perception d'une forme spécifique est corrélée à l'une des formes de notre être, et il est très rare que deux formes de notre être soient animées en même temps. Dans la relation amoureuse la plus ordinaire, on passe insensiblement, par paliers, de la perception des formes du langage et autres signes de reconnaissance à une perception plus puissante, plus directe, mais qui se passe de mots. Les deux coexistent mal. Dans l'amour, nous changeons d'être, nous transmutons, nos perceptions changent radicalement ; d'une certaine manière, nous réveillons des personnalités différentes. C'est sans doute valable pour la plupart des activités ; quand j'étais au fond de la mer, en apnée, à l'affût d'une proie possible, je n'étais pas vraiment le même être que celui que j'étais dans une bibliothèque ou devant mon ordinateur, mais dans l'amour, c'est plus spectaculaire ; on ne change pas de situation, mais deux personnes changent complètement d'état en même temps.

Il est possible que cette situation étrange vécue dans ma rencontre avec Lena/Shana ait été provoquée, en grande partie, par la dissociation déjà très avancée qu'elle avait subie, et qui m'était presque totalement étrangère. Est-ce que la dissociation est, en quelque sorte, contagieuse ? Dans toute communication intense, il y a des processus mimétiques, qu'on appelle souvent *empathie*, et il est bien possible que la dissociation soit en quelque sorte contagieuse. On a constaté que l'empathie peut être localisée dans le cerveau, dans une zone dite de *neurones miroirs*, qui ont la capacité étonnante de pouvoir répliquer presque à l'identique les émotions de ceux avec qui on est en contact étroit. Ce dont, entre parenthèses, les psychopathes sont incapables. Cette faculté des neurones miroirs peut expliquer éventuellement bien des choses, par exemple que des gens qui ont l'expérience émotionnelle d'états amoureux et sexuels avancés peuvent les déclencher chez des partenaires qui ne les connaissaient pas.

Une explication moins confuse serait que nous possédons tous de multiples personnalités, ou que de multiples personnalités nous possèdent. Toutes ces personnalités sont activables. La personnalité dissociée de Lena/Shana allait s'adresser, en moi, à deux personnalités, la naturelle et la raisonnable ; nous n'étions pas deux, nous étions au moins quatre, dans deux mondes différents. Chaque monde communique à sa manière.

Ce qui est certain, c'est que la dissociation de Lena/Shana allait provoquer la mienne. Mais si la dissociation de Lena/Shana était organisée par ses *amis* pour servir leurs intérêts, financiers, pervers, politiques et autres, et créait une vision du monde elle aussi organisée, la mienne n'était que pure destruction, sans que rien puisse remplacer ce qui était détruit.

Je parlerai plus tard du processus de sortie de l'amnésie, qui a été, on peut le deviner, assez terrible ; pour l'instant, je vais m'intéresser à cette forme d'être étrange que j'ai été pendant plus de vingt ans, le *moi* amnésique, et ses relations troublées avec l'être d'*avant*. Durant ces longues années d'obscurité, il y aura comme un gouffre infranchissable entre l'être que j'étais devenu, et celui que j'avais été.

C'est une expérience assez singulière, de pouvoir se contempler, après coup, dans différents états, endossant des personnalités différentes. Je ne suis sans doute pas le seul à avoir changé au cours du temps, mais le changement dont je parle a été borné par deux évènements brutaux : mon entrée et ma sortie de l'amnésie.

Ce qui est frappant, après coup, dans mes années de descente aux enfers, qui dans la mythologie grecque étaient le lieu de l'oubli, ce n'est pas tant ce que j'ai vécu, que la défense de mon nouveau *moi* dissocié contre toute tentative de révéler sa vraie nature. Pour moi, c'était un article de dogme, je n'avais pas changé, jamais, et j'avais toujours été le même. Mes amis, et surtout les femmes qui m'aimaient, qui continuaient à être nombreuses, essayaient vainement de comprendre et de m'aider ; mais s'ils insistaient trop, je me mettais en colère ; non, j'allais bien, très bien même.

Je suis aujourd'hui horrifié par l'être que j'étais devenu, certaines choses que j'ai faites pendant toutes ces années. La dissociation s'accompagne d'une amnésie, mais aussi d'un rejet fanatique de tout ce qui pourrait rappeler l'être d'*avant*. Il faut installer une barrière violente pour que ce qui a été oublié le reste. Le fanatisme est un mode de perception qui travestit entièrement la perception de la réalité présente et passée, et invente généralement des avenirs de fantaisie mirifiques. A un moment, adoptant complètement les positions de ce que je considère aujourd'hui comme l'ennemi, j'étais devenu ultra-libéral, suivant aveuglément les doctrines, principalement d'origine judaïque, qui légitiment le commerce de drogue, le commerce des corps et la pornographie, et autres joyeusetés dites *libérales*. J'étais parfaitement *dissocié*, comme l'est très manifestement le zombie ultra-libéral Emmanuel Macron qui est censé diriger les affaires de la France, en étant passé par la double moulinette des Jésuites et des Rothschild, plus celle de sa « femme » et éducatrice de vingt ans son aînée, *la totale* éducative à la sauce *illuminati*. Je n'avais pas de réelle raison ou intérêt objectif pour adopter ces positions, et la seule raison de leur adoption était qu'elles étaient en totale opposition avec tout ce que je pensais et étais *avant*.

Ma *dissociation* a commencé au moment où j'ai dit sans trop y réfléchir : « ce serait un crime », et où Lena/Shana s'est enfuie en pleurant, me laissant *en plan* et désemparé. Le monde auquel j'étais habitué, auquel je *croyais*, a soudainement commencé à se désintégrer. Dans ce monde dévasté, adopter la vision du monde de l'ennemi est souvent, ou toujours, la seule solution. C'est le principe général de l'utilisation de la terreur, du lavage de cerveau et du remodelage des consciences. On le voit bien aujourd'hui quand les peuples européens peu à peu détruits par la terreur *antiraciste* reçoivent à bras ouverts des populations incontrôlables qui

rêvent de se venger de leur infériorité, adoptant contre eux-mêmes le parti *antiraciste* de l'ennemi.

Logiquement, pour l'observateur qui réussit à garder un peu de distance, c'est juste *idiot* d'adopter le parti de ce qui vous détruit, mais dans la réalité, il n'y a la plupart du temps pas d'autre choix.

L'ennemi intérieur

Sans exagérer beaucoup, je peux dire que, peu de temps après être rentré à Paris en quittant mon île et tout espoir de revoir Lena/Shana, je me suis accouplé avec celle qui deviendrait ma pire ennemie ; elle allait fortement collaborer à l'entreprise de refoulement de mon être ancien dans les profondeurs de l'enfer. C'était une vagabonde qui allait de squat en squat, du lit d'un junkie au lit d'un dealer, d'une seringue à une autre. Elle était étrangère à tout, et surtout à elle-même, elle survivait, étrangère partout, dans un monde de violence et de haine. Elle n'avait rien de commun avec moi, et nous n'avions rien à faire ensemble ; elle était parfaite pour renforcer en moi le nihilisme, et pour que j'oublie totalement où, quand, comment, j'avais perdu mes racines. D'autant que, rapidement, sa jalousie et sa haine augmentant, ou plutôt se manifestant sans plus songer à se dissimuler, elle occuperait une part de plus en plus envahissante de mon esprit.

Évidemment tous mes amis seront scandalisés, ne comprenant pas que je sois passé de la fréquentation des plus belles filles à celle de cette droguée, qui exhibait un air d'innocence, était encore mignonne, mais quand même pas mal abîmée. J'étais le seul à ne pas voir l'évidence. J'avais basculé dans un autre monde, dans lequel ce qu'il importe de dissimuler est plus important que ce qu'on pourrait voir, si on était capable de pouvoir encore ouvrir les yeux.

Cette fille frappa à ma porte, peut-être une dizaine de jours après que j'aie quitté l'île, et décidé d'oublier Shauna, ce que je n'arrivais pas à faire complètement. Je l'avais vaguement rencontrée sur mon île, elle était venue je ne sais comment à une petite fête que j'avais organisée dans ma bicoque, probablement sur invitation de ma femme en raison de ses sympathies pour la *cause des femmes* persécutées. Il est vrai qu'elle avait été maltraitée, peut-être violée, ce qui *explique* pas mal de choses, mais ne les *excuse* pas pour autant. Elle avait eu mon adresse, et cherchait un lieu

pour dormir. Et elle passa de son lit au mien. Elle trimballait une épouvantable odeur d'éther, odeur que je déteste entre toutes, ayant été endormi avec ce produit pour une opération quand j'étais enfant. J'avais été sérieusement blessé dans un jeu où mon cher papa manifestait son esprit ludique, et précisément à la jambe qui chez lui était infirme ; dans son esprit inconscient aussi abîmé que son corps, il était injuste que son fils ait deux jambes entièrement valides.

Jamais, dans un état normal, je n'aurais laissé cette fille s'approcher de moi. Je n'eus pourtant aucun problème sérieux pour lui faire l'amour, ma mécanique étant bien entraînée, et je me mis à utiliser le sexe comme elle utilisait l'héroïne, non pas pour aller vers plus de beauté, mais pour oublier la souffrance, comme une espèce d'acte mécanique utilisé pour *être bien*, et surtout *oublier*, comme, en fait, une drogue. Je suppose que, pour la première fois de ma vie, j'entrai dans ce que j'appelle une relation perverse, mais que les psys trouvent généralement *normale* ; c'était l'ordinaire de beaucoup de mes contemporains, et même en nombre grandissant. L'acte le plus important de la vie, celui qui est supposé la transmettre, et engager profondément deux êtres dans leur histoire et celle de la vie, est réduit à une simple fonction sociale, utilitaire ou hygiénique, ou à être le lieu privilégié de l'expression des fantasmes les plus *contre nature* ; mais pour moi, j'avais appris sur le tas à considérer tout cela avec dégoût. J'avais alors du mal à comprendre des auteurs comme Freud, ou Georges Bataille, ou bien d'autres à la mode dans la dite *intelligentsia* parisienne, qui se délectent des rapports entre l'amour, le sexe, la perversion et la mort. Pour moi, tout cela appartenait à un passé révolu ; j'avais été un *hippie*, après tout. J'avais été protégé de tout cela par ma vitalité ; mais là, j'étais tombé dans un abîme. Et le sexe, l'amour, était devenu un abîme, un acte sans autre but que d'éviter la souffrance d'être soi-même. Huxley, dans son *Meilleur des mondes*, avait prévenu de la dégradation de l'amour et du sexe dans une fonction hygiénique et récréative.

On s'imagine toujours d'un seul bloc, quoi qu'on fasse. Mais nous changeons constamment. Nous ne changeons pas seulement d'idées, d'opinons, d'attitudes, nous changeons d'état. Les gens qui vivent avec des personnalités multiples l'expérimentent en permanence : un état chasse l'autre, mais le premier peut revenir, et ainsi de suite. Et la plupart du temps ce qui est visible à un opérateur extérieur, le changement de personnalité, ne l'est pas pour le sujet : chaque personnalité est persuadée

être la seule, pleine et entière. Et pire, ces personnalités peuvent être en conflit ouvert, se détester franchement. Quand on parle de traumatisme, de refoulement, d'amnésie, on en parle généralement comme d'une maladie qu'on pourrait soigner, d'une brisure sur un objet qu'on pourrait réparer, ou une tache sur un vêtement qu'on pourrait laver. Il s'agit en réalité de bien autre chose : le développement d'un nouvel état, une nouvelle personnalité qui se substitue à l'ancienne, et est très souvent profondément hostile à la personnalité d'*avant*.

Le phénomène du *fanatisme* qui a tant impressionné, voire désespéré, les meilleurs penseurs du siècle dit des Lumières, ne s'attaque pas à des étrangers, n'est pas lié à de soi-disant *préjugés* : il s'attaque à ceux qui représentent ce que l'on n'est plus, et que l'on rejette avec horreur. Ce qui a fait le terreau du fanatisme des guerres de religion, c'est ce fait que l'être ancien, celui que l'on a été, devient le symbole du Mal absolu. Le fanatisme chrétien, celui que je connais le mieux, exige de « se haïr soi-même », mais aussi de « dépouiller le vieil homme », pour aller vers l'*homme nouveau* et les *lendemains qui chantent*. On peut supposer que l'*homme nouveau* est dépouillé du *moi haïssable*, qu'il est donc un être sans identité, un zombie. *Du passé faisons table rase*, etc. Le fanatisme dit *de gauche* a repris les fondamentaux du fanatisme chrétien. Le monde s'emplit d'êtres qui se prétendent *libérés* quand ils se détruisent.

L'une des caractéristiques particulièrement horribles du fanatisme, et qui découle de ce rejet de l'être ancien abhorré, est qu'il s'attaque préférentiellement aux innocents. On peut en avoir la confirmation tous les jours, si on s'intéresse, même de loin parce que ça pue, aux *informations* que nous imposent les médias. La personnalité fanatique est une personnalité profondément *dissociée*, et cette dissociation est le fruit de traumatismes violents, dont la circoncision n'est pas le moindre. Le fanatisme est un *produit* dont le support est la construction délibérée d'une personnalité dissociée. Les écrans sont emplis, de plus en plus, de prêcheurs de la *haine de soi*, et de tout ce qui peut ressembler à ce *soi* détestable. La télé a remplacé la messe, mais en pire.

Pâques

À l'époque des vacances de Pâques, pendant lesquelles je m'arrangeais pour partir près d'un mois, j'allais toujours sur mon île. Desséchée en été,

elle était verte à cette période, l'air était encore frais, des fleurs surgissaient partout, et de petits ruisseaux froufroutaient. Et Pâques, c'était aussi la fête de la Résurrection, la principale fête de l'Église orthodoxe, à l'équinoxe de printemps, conformément aux antiques traditions méditerranéennes que les peuples du Nord n'ont jamais réellement adoptées, leur préférant les fêtes des solstices. Il n'y avait quasiment pas de touristes ou d'étrangers, et l'île était à cette époque un véritable enchantement.

Quand j'arrivai sur la place du village, Dimitri se précipita sur moi ; c'est comme s'il guettait mon arrivée. Je fus très surpris, parce qu'il ne m'avait jamais prêté beaucoup d'attention ; peut-être était-ce de la fierté, peut-être de la jalousie, parce que j'avais noué au cours des ans une forte amitié avec son père, Andreas, propriétaire du principal café traditionnel du village et de la maison que je louais. Ce vieux Grec, ainsi que tous ses nombreux amis, était d'une profonde gentillesse, et il laissait parfois éclater sur son visage un sourire d'enfant. Dimitri semblait, à l'inverse, presque toujours sombre et revêche. Mais cette fois, il était animé d'un ardent désir de communiquer avec moi, ce qui m'interloqua. Et, dans la surprise, j'eus un peu de mal à reprendre mes esprits.

Il avait dans la main un petit bout de papier, qu'il me donna. Sur le papier étaient écrits un nom que je ne connaissais pas, « Colleen Applegate », et un numéro de téléphone. Ils étaient écrits avec une encre *bleu des mers du sud*, qui était mon encre favorite quand j'étais adolescent, d'une jolie écriture ronde, très féminine. Mais je n'avais aucune idée de qui était « Colleen Applegate ».

« Γιαννη, θα πρέπει να τηλεφωνήσεις σ'αντον τον αριθμό! » : « Ianni, il faut que tu téléphones à ce numéro ! »

« Ποιος είναι; » : « Qui est-ce ? » demandai-je.

« Το κορίτσι που αγαπάς, Γιαννη. » : « La fille que tu aimes, Ianni. »

Je me sentis confus. La fille que j'aime ? Il n'y avait pas, vraiment, de fille que j'aime. Il y avait bien Kate, cette fille avec qui j'étais à ce moment. Mais ça ne pouvait être elle. J'esquissai quand même un regard dans sa direction, suivant le mouvement de ma pensée.

« Γιαννη, αυτό το κορίτσι δεν αξίζει τίποτα. » : « Pas elle, Ianni, cette fille ne vaut rien »

Ce n'était pas une bonne réflexion de sa part, parce que cela activa immédiatement le système de défense de la zone interdite gelée dans l'amnésie. Selon ma nouvelle vision du monde, j'étais parfaitement normal, tel que j'avais toujours été, il n'y avait aucune zone d'ombre dans ma vie, et ma relation à cette fille était donc, elle aussi, parfaitement normale. La remettre en question, c'était ouvrir la voie à la mise en lumière de la zone d'ombre, et cela, il fallait l'éviter à tout prix. Dimitri ne pouvait, à ce moment, dans les premiers instants de mon retour, comprendre que je n'étais plus le même ; rien ne le laissait voir. J'étais en fait comme l'un de ces personnages de science-fiction, apparemment humains, mais possédés par un esprit extra-terrestre. À ceci près que l'esprit parasite qui me possédait, et avait fait de moi une espèce de zombie, avait bien été concocté par des humains, dans les sombres temples dégouttant de sang de Babylone et d'Israël.

Le seul lien que j'avais encore avec cette période qui avait été effacée de ma mémoire était cette phrase : « Je ne comprends pas ». Ce bout de papier, avec sa jolie écriture sensuelle à l'encre bleu des mers du sud, était pour moi, à Pâques, à l'équinoxe de printemps, aussi incompréhensible que l'était Lena/Shana, l'oubliée, en septembre, lors de l'équinoxe d'automne. C'était à peu près comme un message trouvé dans une bouteille jetée à la mer. Et je redis, comme alors : « Je ne comprends pas ».

J'essayai pourtant de comprendre, faisant l'inventaire de ma mémoire. Après que ma femme m'ait quitté pour son cinéaste primé, et avant Lena/Shana, j'avais bien fricoté avec quelques jolies touristes, rencontrées au hasard des discothèques à ciel ouvert de l'île. La séparation m'avait légèrement déprimé, mais n'avait en rien affecté mes capacités amoureuses, et celles qui m'appréciaient assez pour me suivre jusqu'à ma maison perdue, une fois passées par mon lit et quelques extases inattendues, devenaient des amoureuses inconditionnelles, ce qui, d'une certaine manière, m'importunait. J'avais la capacité d'être totalement présent dans l'acte d'amour, sans la moindre arrière-pensée, peut-être même sans pensée du tout, ce qui rapproche l'acte d'amour de la méditation ; en même temps, et toujours comme dans une méditation, j'étais en quelque sorte détaché de ce que je faisais, je *laissais aller* ou *lâchais prise* ; j'étais plongé dans une extase où la notion de *Moi* n'existait plus, ne s'inscrivait pas dans le temps et l'espace, et où j'étais un être vivant, très vivant, mais plus vraiment un humain conscient de son état, et

sûrement pas celui du « Je pense, donc je suis ». L'atmosphère des îles favorisait ces rencontres hors temps, sans passé et sans futur. Pour les filles qui découvraient la jouissance de leur moi profond, leur beauté extatique intérieure, c'était une révélation, mais elles faisaient erreur, ce n'était pas moi qu'elles avaient rencontré, c'était elles-mêmes, et je n'étais qu'un instrument sur leur route, c'était en tous cas ce que j'en pensais. Je n'étais pas dans l'esprit d'un accouplement durable, et des attentes, désirs, peurs qui lui sont liés ; j'étais dans l'instant, uniquement, et j'appréciais ces moments comme j'appréciais la plongée sous-marine que je pratiquais toute la journée ; les grands surfeurs ont acquis une solide réputation amoureuse parce qu'ils pratiquent une discipline exigeant une présence totale, et dans laquelle ils apprennent que les réflexes de cette merveilleuse machine qu'est notre corps sont leurs meilleurs alliés. C'est l'une des propriétés de l'espèce d'état de grâce dans lequel je me trouvais : c'est la présence totale dans l'instant, et l'abolition du passé, du futur et du temps. Je savais *être-là*, pour paraphraser le maître Heidegger. Je me souviens en particulier d'une splendide Australienne, qui pour une fois n'était pas blonde, mais châtain-roux, avec des cheveux légèrement bouclés et de très beaux yeux bleu-vert ; elle avait juste un défaut, une ancienne trace de brûlure, datant dans doute de l'enfance, juste au-dessus des seins. Elle était surtout très *sexy*, elle était irrésistible. Je ne me souviens plus de son nom, comme si elle n'était vraiment que de passage. Après notre nuit et un matin dans le petit monde hors du temps qu'était ma bicoque éloignée de tout, elle était partie retrouver sa copine ; elles ont souvent une copine pour voyager. Le soir, elle revint vers le village pour me retrouver, et elle se jeta vers moi : « *My Love!* » (Mon amour !), et c'était ce qu'il ne fallait pas dire. J'étais là, entièrement là, mais je n'y étais pour personne. Quand elle commençait à m'embrasser, je la repoussai gentiment, lui disant : « *I make love only one time with the same girl.* » (Je ne fais l'amour qu'une fois avec une fille) ».

J'avais créé une terrible catastrophe, en toute inconscience. Elle fondit en larmes, et partit en courant. C'était dans un des cafés de la place, et Kosta, le cafetier, qui était un ami, me dit, avec un air de profonde désolation : « Είναι κακό, Γιαννη, αυτό είναι πολύ κακό. » : « C'est mal, Ianni, c'est très mal. » Je crois qu'il ne me parla plus jamais. De fait, je fus stupéfait de ce que j'avais fait, parce que je ne l'avais absolument pas prémédité ; au contraire, j'étais venu dans le village en pensant l'y

retrouver. Et j'aimais beaucoup cette fille, bien sûr, elle était parfaitement adorable, c'était juste cette formule, « mon amour », qui ouvrait toute une dimension où je n'étais pas. Reprenant mes esprits, après quand même quelque temps dû au choc de ce que je venais de faire, j'essayai de la retrouver ; bien sûr sans résultat. Je ne sais toujours pas vraiment, aujourd'hui, *quelle mouche m'a piqué*, à ce moment ; dire que cela est dû à la séparation avec ma femme est commode, mais peut-être insuffisant. Peu de temps après, je rencontrerai Lena/Shana, et là, il ne serait pas du tout question de la rejeter. Est-ce que, une fois de plus, l'inimaginable, une prescience de ma rencontre avec Lena/Shana, m'a fait agir ainsi ? Est-ce que la mouche qui m'a piqué, c'était celle de mon propre destin, et celle de mon moi profond, me disant : « Ce n'est pas Elle » ? *« Wüsstet ihr, was ihr wolltet ? »* : « Le saviez-vous, ce que vous vouliez ? »

Ce n'était sûrement pas l'Australienne qui m'avait laissé un mot. Ça ne pouvait être qu'*Elle*, Lena/Shana, mais son souvenir m'était interdit. Et c'était une fois de plus, un mystère incompréhensible.

« Ήρθε μια μέρα αφότου έφυγες, Γιαννη, και δεν ειχες αφησει τον αριθμό του τηλεφώνου. » : « Elle est venue un jour après que tu sois parti, Ianni, et tu n'as pas laissé de numéro de téléphone. »

« Ήθελε να δει το σπίτι σου, και εμείς του το δειξαμε. » : « Elle a voulu voir ta maison, et nous lui avons montré. »

Et il me montra la tache d'une goutte tombée sur le papier.

« Κλαίει, Γιαννη, κλαίει πολύ. » : « Elle pleure, Ianni, elle pleure beaucoup. »

Voir ma maison, ça ne pouvait pas être l'Australienne, elle la connaissait.

« Τηλέφωνησε τώρα Γιαννη. » : « Va téléphoner maintenant, Ianni. » - il fallait aller à la Poste, les téléphones étaient rares.

Je répondis que j'allais d'abord aller dans ma maison, pour poser mes affaires, et que je téléphonerais ensuite. Dimitri parut déçu, comme s'il y avait urgence, mais il s'en contenta.

Une fois posé chez moi, je n'eus plus très envie de remonter au village, pour téléphoner à une fille que je ne connaissais pas. Je ne comprenais pas l'insistance de Dimitri, mais je m'étais habitué à évacuer, sans examen, les

évènements que « je ne comprends pas ». C'est aussi l'un des symptômes de la domination totale du conditionnement, quand la croyance, la *foi* du chrétien, ou la foi dans les *informations* diffusées par les grands médias possédés ou contrôlés par les manipulateurs pervers, est tellement forte qu'elle traite comme négligeables tous les incidents qui pourraient la remettre en cause.

Le lendemain, au village, Dimitri se précipita encore sur moi : « Γιαννη, την κάλεσες; » : « Ianni, tu as téléphoné ? » Je répondis que non, je n'y étais pas allé. « Πρέπει να τηλεφωνήσετε, Γιαννη, αναμένει! » : « Tu dois téléphoner, Ianni, elle attend ! » Manquait plus que ça, je me sentais comme forcé à téléphoner à quelqu'un que je ne connaissais pas ; et sans que je sache bien pourquoi, ce coup de téléphone, qui ne m'impliquait pas, m'apparut comme vaguement menaçant, comme tout ce qui était frappé au coin du « Je ne comprends pas ». « Ελάτε αμέσως, παρε το τηλέφωνό μου, Γιαννη, δεν δα πληρώσεις. » : « Viens tout de suite, prends mon téléphone, Ianni, tu ne paies pas. » Le café avait l'un des rares téléphones privés du village, et dans sa tentative de me comprendre, Dimitri avait pensé que c'était le prix de la communication qui m'arrêtait. « Αλλά δεν γνωρίζω αυτό το κορίτσι, » : « Mais je ne connais pas cette fille, » dis-je. Son insistance, à l'inverse sans doute de ce qu'il attendait, accroissait ma résistance. « Αλλά την αγαπάς, Γιαννη, το έχω δει! » : « Mais tu l'aimes, Ianni, je l'ai vu ! » et une larme perça dans ses yeux, à ma grande surprise, parce qu'il était vraiment le prototype du mâle grec, viril et fier. « Είσαι τρελός, Γιαννη, » : « Tu es fou, Ianni, » dit-il enfin, d'un ton de suprême désolation.

Jamais personne, sur l'île, ne m'avait dit que j'étais fou. Les relations dans ces petites communautés villageoises sont fondées sur un grand respect mutuel, qui n'exclut pas les blagues ou les taquineries entre vieux amis, et les mots pèsent leur poids. « Fou », ce n'est pas une plaisanterie, comme ils aiment s'en adresser les uns les autres ; un « fou », c'est un être étranger, un être hors du monde des perceptions ordinaires. Cela me choqua très profondément. « Je ne comprends pas » dis-je. Il y avait, entre le monde et moi, comme une barrière infranchissable, que tous voyaient, mais pas moi. Avec une grande sûreté d'instinct, les premiers Grecs de l'île que j'avais rencontré m'avaient dit que je n'étais pas, pour eux, un étranger, et c'était une faveur rare dont j'appréciais pleinement la valeur. Cela signifiait tout un ensemble de vertus indissociables encore préservées sur cette petite île : la droiture, l'honnêteté, le respect, la convivialité,

l'entraide, et même l'affection sincère et sans détours. Devenu *fou*, j'étais rejeté dans le monde des étrangers, le monde de la pseudo-démocratie, le monde des esclaves *libres*, le monde du *vivre-ensemble* multiculturel où s'exacerbent les haines cachées indicibles, l'empire du faux, le monde qui est, de fait, dominé par les mafieux qui m'y avaient replongé ainsi que Lena/Shana, un peu comme le diable rattrape *in extremis* ceux qui échappent à son emprise pour les ramener dans l'enfer commun ordinaire et démocratique. Cette mafia aime la haine, et l'installe dans tous les lieux qu'elle arrive à contrôler, qui sont de plus en plus nombreux ; elle se nourrit de cette haine dont elle accuse les autres pour mieux les asservir.

Bérangère

Quand je revins sur l'île en été, toujours avec ma squatteuse, qui remplissait de plus en plus le rôle d'un gardien tyrannique, attentive à tout ce qui pourrait me permettre de retrouver mon ancienne vie et ma mémoire, certains de mes très anciens amis essayèrent de me sauver. En particulier, Bérangère ; Bérangère était la fille d'amis très proches, je l'avais connue quand elle avait quatorze ou quinze ans ; elle était une adolescente radieuse, belle, et d'une extrême intelligence ; il y avait entre nous une grande synchronicité, cet accord spontané entre les êtres, qui excluait en partie la dimension érotique de l'amour, mais en était proche. J'étais, selon une expression toute faite, *sensible à son charme*, et elle l'était encore plus au mien, parce que je jouissais d'une liberté et d'une maîtrise de ma vie qu'elle ne connaissait pas encore. En termes convenus, on peut dire qu'elle était amoureuse de moi, et je l'étais sans doute un peu d'elle, sans songer à m'en cacher. Ou, autrement dit, nous avions une relation privilégiée, une *affinité élective* comme le dit le jeune Goethe. J'esquivais toujours les approches ouvertement sexuelles des très jeunes filles, aussi jeunes que treize ans, approches qui étaient étrangement assez nombreuses, et on me le reprochait ; je n'étais pas en *self-service* ; Bérangère, avec un instinct assez sûr, s'était abstenue de revendiquer son *droit à l'amour*.

Cette année-là, Bérangère devait avoir, je pense, dix-sept ans. Elle avait beaucoup changé, elle s'habillait *sexy*, sortait dans les boîtes de nuit, la chrysalide avait mué en petit papillon. S'il n'y avait eu ni Lena/Shana, ni sa terrible conséquence, Kate, j'aurais peut-être commencé une histoire d'amour avec Bérangère, et cette histoire aurait probablement duré ; j'avais une profonde estime pour cette gamine, et cette gamine devenait

ostensiblement une femme. Mais le destin en avait décidé autrement ; Kate, jalouse jusqu'à la haine, avait peu à peu installé comme un barbelé entre moi et celles qui pouvaient m'aimer ; je craignais sa violence, et, sans en avoir conscience, je vivais dans un régime de terreur. On peut sans doute mesurer la violence du traumatisme que j'avais subi par le degré incroyable d'inconscience auquel j'étais parvenu. *Tout va très bien, madame la marquise.*

Un soir, peu avant qu'elle parte de l'île, Bérangère me prit à parti, dans le café où nous nous trouvions. Cela me surprit, nous ne nous étions quasiment pas parlé depuis son arrivée. « Il faut que je te parle, » dit-elle. « Ah, de quoi ? » demandai-je, surpris. « Tout le monde se demande ce que tu fais avec cette fille. Tout le monde est désolé pour toi, ça attriste plein de gens qui t'aiment beaucoup. » Je restai coi, ne sachant que dire ; et tout ce que j'éprouvai, c'était de la colère, qu'on puisse ainsi me juger, moi, alors que je ne voulais pas savoir que je puisse avoir changé. « Et on dit qu'il y a aussi une autre fille, une fille très belle, et que tu ne veux pas la voir, ce sont les Grecs qui disent ça. » « C'est quoi ces histoires, dis-je, franchement en colère cette fois, qu'est-ce que tu racontes ? » « C'est ce que tout le monde dit, tu es le seul à ne pas le savoir, c'est pour ça que j'essaie de te le dire, j'essaie de t'aider. » Cela m'exaspéra. Elle ne savait pas qu'elle attaquait de front ma nouvelle version du monde, et que je ne pouvais pas supporter que cette version soit remise en cause. Je répliquai donc de la manière crapuleuse qu'utilisent toujours les fanatiques, quand ils ne veulent pas voir une évidence : l'attaque *ad hominen*. « Je ne crois pas ce que tu dis – tu dis tout ça parce que tu es amoureuse de moi. » C'était violent, et d'une extrême méchanceté ; non seulement je rejetais son aide, mais je la punissais d'avoir voulu m'aider.

Ce que j'ai fait à Bérangère était horrible, c'était un crime contre l'amour, la beauté, l'intelligence, la vie. C'était, en fait, un crime du même type que celui dont j'avais dit, vers la fin de l'été précédent, à Lena/Shana que « *ce serait un crime* ». Un an après l'horrible drame, perdu dans les limbes de l'amnésie, je marchais dans les traces des criminels, comme s'il n'y avait pas, et il n'y avait jamais eu, d'autre voie.

Ce n'était pas, évidemment, un crime de la même gravité ; je n'ai jamais drogué, prostitué, exhibé publiquement une magnifique gamine de dix-huit ans livrée à des bâtards circoncis à grosse queue pour des activités

sexuelles perverses, ni menacé de mort sa famille ou ses amis, et je n'ai jamais promis à aucune fille l'avenir radieux de Marilyn Monroe, suicide en moins. Il faut pour accomplir ce genre de crime un degré de *haine* de la nature, et des meilleurs éléments des meilleures races qui en sont la meilleure expression, qui est proprement inimaginable pour l'être humain à peu près normal que je suis. Mais ma colère contre Bérangère, une gamine à peine plus jeune que Lena/Shana, et en tout point adorable, était juste du même ordre. Qu'est-ce que j'étais devenu ? Comment était-ce tout simplement possible ? Comment est-ce que j'ai pu devenir un traître à celui que j'étais, juste un an auparavant ?

A ma connaissance, il n'existe aucune description générale, aucune caractérisation de ce phénomène très spectaculaire qu'est le changement total et brutal de la personnalité, suite à une forme de traumatisme. C'est sans doute l'un des aspects du *syndrome du Janissaire* qui change complètement la personnalité. De manière pratique, cela est encore utilisé dans les opérations de *mind control* ou de lavage de cerveau, qui visent à créer de nouvelles personnalités qui n'ont aucun souvenir des anciennes, et qui vénèrent leurs tortionnaires. Ces nouvelles personnalités, comme je l'ai noté, attaquent systématiquement tout ce qui peut se référer aux anciennes, plus naturelles et plus bénéfiques.

> « Quand le moment du monde à l'envers est venu et que c'est être fou que de demander pourquoi on vous assassine, il devient évident qu'on passe pour fou à peu de frais. »
>
> Céline, *Voyage au bout de la nuit*.

Quand Céline écrivait ces lignes, après une première guerre mondiale atroce dont à peu près personne, à l'époque, ne voyait quels intérêts elle avait servi, il ne se doutait peut-être pas qu'il en verrait d'autres, et de bien pires, au tour suivant, dans lequel nous sommes encore piégés.

Quand j'ai attaqué Bérangère en la voyant comme une ennemie, ou au moins comme un danger, et avec une intensité à la mesure de l'attirance amoureuse que j'avais pour elle, mon système émotionnel de réaction au monde était proprement inversé.

Un certain Daniel, du Bétar, dit-il

La petite Bérangère m'avait perturbé, elle avait lancé un pavé dans la mare. Contrarié, je rentrai chez moi pour retrouver Kate, et je lui racontai ce qui se disait sur moi, et elle, au village. Ce faisant, je déclenchai une tempête. L'immense potentiel de haine de Kate, la fugueuse droguée, échappée à seize ans d'un père violeur et sadique et d'une mère geignarde et impuissante, se concentra sur Bérangère, la jeune fille en plein épanouissement, charmante, intelligente et aimée de tous. La haine concoctée dans les tortures et mutilations des familles ou de l'histoire se redirige facilement dans le canal de la jalousie, où elle trouve comme son débouché naturel. Tout ce qui est beau, naturel, aimable et supérieur, devient l'objet de la haine destructrice de Caliban, l'être noir et torturé, qui se prétend insulté et mortifié s'il n'est pas considéré comme un égal qu'il ne peut pas être quoi qu'il fasse.

Kate se mit à lancer des imprécations contre Bérangère, cette « petite salope », puis elle se mit à griffonner une page de dessins orduriers assortis de commentaires insultants, censés représenter celle qui venait d'être promue en tant que défouloir de sa haine. Puis, elle me somma de lui dire où habitait Bérangère, pour aller déposer chez elle les horribles dessins. Horrifié moi-même, je commençai par refuser catégoriquement. Sur ce, elle commença à me menacer. De quoi, je ne me souviens pas bien. Peut-être de tout casser, peut-être de me quitter, mais cela ne suffit probablement pas. Je crois qu'elle me menaça de s'en prendre physiquement à Bérangère, et de la défigurer. Elle était sûrement assez cinglée pour le faire, au moins en partie. Je me voyais mal suivant Kate partout, pour l'empêcher d'accomplir des gestes irréparables. Et sans être même certain d'y arriver. Quand sa haine explosait, cette fille plutôt fluette se transformait en véritable bombe, une machine à détruire, et on pouvait sentir que rien ne l'arrêterait. C'était terrifiant. Elle se vantait d'avoir une fois réussi à mettre en fuite trois types, trois dealers avec qui elle avait un petit problème. Cela paraît invraisemblable, mais je le crois volontiers. Dans cet état, elle n'aurait pas hésité à risquer sa propre vie dans sa rage à arracher les yeux de quelqu'un. Et elle avait, aussi, une force au-delà du commun, presque surnaturelle, peut-être la même que celle qu'on constate dans les possessions dites *sataniques*. Les guerriers nordiques étaient sans doute capables de susciter en eux, volontairement, un état semblable, dans

les situations de combat, et l'avaient nommé *berserk* ; c'était une arme psychique terrifiante. Au contact de Kate, je l'ai finalement moi-même éprouvé, et c'est un état qui est, à sa manière, une espèce d'extase, dont on imagine facilement qu'il vous emmène tout droit au Walhalla ; c'est un état qui joint à une force élémentaire, animale, une extrême lucidité, et aussi, cette impression décisive dans le combat, que le temps se ralentit, et que vos adversaires, sous l'emprise de la réflexion ou de la terreur, sont lents et hésitants. Un physiologiste dirait assez probablement que cela est provoqué par un flot d'adrénaline très au-delà de l'ordinaire. Ce phénomène puissant, tout comme la rage qui en est proche, ne figure pas au palmarès officiel des émotions les plus puissantes, et c'est probablement parce que les cas sont trop rares pour être étudiés ; à vue de nez je crois que c'est une inversion de l'émotion cataloguée comme la plus puissante, la terreur. C'était la première fois que je voyais Kate dans cet état, ou s'en approchant, et c'était réellement effrayant. Dans ces situations, il n'y a pas d'autre solution que le recours à la violence, et c'était une répétition de ce qui m'était arrivé avec la mafia judaïque, les Hollander et compagnie. Quoique, en comparaison, bien que le niveau de leurs menaces soit extrêmement élevé, il aurait été bien plus facile de réduire à merci la bande de ces tordus vicieux, mais lâches, que d'affronter Kate.

La mort dans l'âme, me sentant comme englué dans la pire noirceur, j'accompagnai donc Kate pour qu'elle puisse glisser son torchon sous la porte de Bérangère.

Le soir, un type nommé Daniel, qui ressemblait à un gros poupon vaguement roux qui se goinfrait trop, et qui disait « aimer les enfants » avec un œil gourmand, nous prit à part, Kate et moi, sur une petite place déserte. Bérangère était partie, avait pris le bateau avec sa famille, et il les avait accompagnés au port. Elle pleurait beaucoup, dit-il. Ça me désolait, bien sûr, et ça ne pouvait que réjouir Kate. Puis il se mit à commenter sur le torchon de Kate. Il commença à entrer dans un délire selon lequel ça ne pouvait être que l'œuvre d'un psychotique, et que ce psychotique ne pouvait être une femme, selon ses immenses connaissances à lui, Daniel, dans le domaine de la psychopathologie. Donc, c'était moi le coupable. Rien n'y faisait. Kate avait beau ricaner en se vantant d'avoir produit la chose, non, ça ne pouvait être que l'œuvre d'un homme, moi en l'occurrence. C'était, en fait, mon sang qu'il voulait, et tout cela était motivé par l'immonde jalousie, parce que cet abruti pervers polymorphe à la Freud bavait sans doute de

concupiscence pédophile pour la petite Bérangère. Et le poupin commença à devenir agressif, il prétendait me casser la figure. « Occupe-toi de tes fesses », lui dis-je pour tenter de m'en débarrasser. Je voyais les yeux de Kate figés dans une inquiétante fixité, elle commençait à se balancer légèrement d'une jambe sur l'autre, comme un chat qui va bondir sur une souris, avec un vague sourire, comme en transe, on aurait presque dit une statue en stuc de Sainte Thérèse jouissant des faveurs de son Seigneur ; elle flairait la proie sur laquelle elle allait pouvoir se déchainer, au premier mouvement de sa part, et manifestement, elle en jouissait d'avance. Elle était particulièrement remontée. L'idiot, qui ne voyait rien, commença à prendre une espèce de pose grotesque, genre *karaté*, et déclara superbement, pour me terroriser et faire valoir ses droits suprêmes sur ma misérable personne : « Je suis Juif, je suis du Bétar ». Le Bétar est une organisation paramilitaire juive, toujours protégée par les gouvernements occupés, qui a pour caractéristique de toujours attaquer en meute, et de ne pas hésiter à mener des expéditions punitives contre des femmes et des vieillards *antisémites*. Mais le résultat de sa rodomontade fut très différent de ce qu'il attendait.

Je n'allais évidemment pas tomber à genoux pour le supplier de me pardonner, ce qui risquait d'arriver était plutôt que je doive retenir Kate de lui arracher les yeux, et sans certitude d'y parvenir. Ça faisait au moins dix bonnes minutes que j'essayais d'expliquer, et d'une certaine manière, de me justifier. J'en avais plus qu'assez, d'avoir cet abruti qui prétendait me juger et me condamner. Il y eut un assez long moment d'attente, comme si le terme « juif » se frayait péniblement un chemin dans ma mémoire. J'avais en face de moi un Juif, le membre de la race élue et persécutée, etc. Mais le réflexe conditionné par une exposition constante à la propagande, shoatique et autre, ne fonctionnait plus parfaitement. « Juif » évoquait aussi autre chose, je ne savais pas vraiment quoi, ma mémoire étant verrouillée, mais en tous cas quelque chose de sombre, et de mauvais. Je ne supportais plus qu'un de ces êtres prétende me culpabiliser, comme ils l'avaient déjà fait cent fois. Et ma réponse finit par émerger sur mes lèvres, totalement inattendue : « Sale Juif », dis-je. Disant cela, brisant l'interdit, je ressentis soudain à la fois un intense frisson de stress, et un immense sentiment de libération, comme un poids soulevé de ma poitrine. Un flot d'adrénaline longtemps contenu et réprimé envahit tout mon être. Du coup, le matamore belliciste, que cela aurait dû enrager, se décomposa

immédiatement. Ses joues roses pâlirent, et ses bras tombèrent, ballants, le long de son corps. Tout à coup, toutes les élaborations de la propagande, toute cette terreur sur laquelle se fondent le pouvoir et la sécurité du moindre Juif, qu'il le veuille et le sache ou non, étaient réduites à néant, pour ne laisser à nu qu'un « sale Juif ». En deux mots, j'avais détruit l'esprit de terreur, et je m'étais libéré de l'immonde culpabilité.

Il balbutia quelque chose comme « *nazi, shoah* », comme si ça pouvait avoir encore un quelconque effet sur ma rage toute neuve ; je n'en ai plus de souvenir exact, c'étaient sans doute les *leitmotivs* propagandistes ordinaires mille fois entendus, mais je me souviens bien de ma réponse : « N'importe qui deviendrait *nazi* à cause de connards comme toi », dis-je pour l'achever. Ça, c'était le truc qui tue, parce que l'antisémitisme dont on nous rebat les oreilles a forcément une cause similaire à celle d'autres évènements du même type, et la détestation d'une catégorie quelconque d'êtres a toujours pour cause le comportement détestable de ces êtres. De nos jours, la propagande, la plupart du temps organisée par les mêmes Juifs, détourne la haine sur d'autres, la plupart du temps sur les *antisémites*, justement, qui ne nous ont jamais vraiment causé aucun mal. Passant sans transition d'un extrême à l'autre, le matamore, en pleine déroute morale, dépouillé de son *arme fatale*, l'accusation de *racisme et* d'*antisémitisme* qui sanctifie toutes sortes de massacres et d'exactions, laissa échapper une larme avant de se retirer en flageolant, totalement décomposé.

Ce qui est étonnant, c'est le retournement brutal et intégral de la situation. Il avait suffi de deux mots bien balancés pour que la peur, ou la terreur, ou la culpabilité, sur laquelle cet individu pensait surfer à l'aise, change de camp. A un niveau très basique, on sait que le flot d'adrénaline généré par une situation conflictuelle ou dangereuse ne s'extériorise que dans deux comportements possibles : la peur qui génère la fuite ou l'évitement, ou l'agression. Il est assez rare qu'il y ait de tels basculements, et, globalement, un tel basculement, quand la peur change de camp, est le signe évident d'une révolution. Il est assez désagréable de dire que nos mondes sont tenus, de manière dissimulée, par la terreur, mais c'est globalement le cas, et une révolution en est justement le symptôme quand les populations basculent d'un état à son inverse.

Que j'aie pu trouver, dans les décombres de ma conscience, les mots qui feraient complètement basculer la situation, n'est pas anodin. Il y avait eu, bien sûr, tout le poids des horreurs que j'avais subi de la part de Juifs, et je n'en connaissais à l'époque rien de manière consciente. Mais la plupart des gens supportent des tonnes d'horreurs toute leur vie sans jamais avoir la moindre velléité de se rebeller. Il y a certainement autre chose. J'imagine que cette « autre chose » est que j'avais acquis, dans ma condition de victime de première ligne, une espèce de conscience intime, assez indéfinissable, des mécanismes du retournement, justement. D'avoir été moi-même *retourné*, et d'une manière horrible, et sans que je puisse d'aucune manière m'en défendre, m'avait en quelque sorte donné la clé d'une situation. Et là, je venais de l'utiliser, instinctivement. Je savais exactement sur quel bouton appuyer : c'est tout l'un, ou tout l'autre. Dans un monde régi par la terreur, et notre monde est régi par la terreur *antiraciste* que font constamment peser des Daniel, tout compromis, toute négociation est une capitulation.

C'était assez stupéfiant, mais je n'y prêtai pas beaucoup d'attention ; le soulagement d'être débarrassé de cet abruti dominait, et aussi, hélas, la pensée de la petite Bérangère, que j'imaginais en train de pleurer sur le quai en attendant son bateau, cela me déchirait bien plus. Mais le Daniel avait joué malgré lui le cobaye d'une expérimentation sur les émotions les plus violentes, celles qui dominent absolument le champ de la conscience, la terreur et l'agression. A partir d'un certain degré d'intensité, les émotions les plus violentes peuvent se renverser dans leur exact opposé : la terreur en violence agressive, et la violence agressive en terreur. Cette polarité existe aussi pour des émotions plus complexes et plus raffinées, comme l'amour et la haine, mais pas avec ce niveau de soudaineté. Tout se passe comme si on était dans le monde de la mécanique newtonienne, comme si une force générait automatiquement une réaction en sens contraire. J'ai vu une vidéo assez incroyable dans laquelle un léopard coursait un babouin qui devait faire moins de la moitié de son poids, une proie assez facile a priori. Soudain, le babouin se retourna et esquissa un violent mouvement d'attaque. Surpris, le léopard eut peur, et recula. Il avait basculé instantanément. Le babouin recommença à courir, le léopard à le poursuivre, et le babouin refit sa manœuvre. Le léopard eut peur à nouveau et recula. Après deux ou trois fois, il se lassa. Le babouin avait appris l'art

de la manipulation et de l'intimidation, un art fort répandu chez les humains, et qui part du même principe. L'action crée la réaction.

Plus tard, l'état de grâce une fois parti, la culpabilité reviendrait en force. Une hirondelle ne fait pas le printemps, dit-on. Ce surgissement de « sale Juif » avait eu lieu à un moment de tension extrême ; il y avait l'agression de Bérangère, la violence de Kate, tous évènements qui ne se seraient jamais produits sans la séparation terroriste de Lena/Shana, et qui étaient donc tous, au final, dus aux criminels pornographes juifs, et au-delà, l'ensemble des ordures, ethniques ou non, qui les soutiennent de près ou de loin. Je n'en avais aucunement conscience, ayant tout oublié ; pourtant cela se fraya sans doute un chemin dans mon esprit, émergeant de ma mémoire. Et plus tard, je reviendrai peu à peu à l'ordinaire, croyant que mon antisémitisme passager, cette insolente violation du tabou, aurait les pires conséquences. Mais, évidemment, rien ne se passa. Tout le monde fit comme s'il ne s'était rien passé, comme si l'ordre établi n'avait jamais été remis en cause, parce que tout le monde craignait que ce conflit soit rouvert.

Cet évènement fortuit, dû à un ensemble de circonstances improbables, et qui était le fruit de l'exaspération d'un moment et pas d'une réflexion, laissa des traces dans ma mémoire mais je n'en mesurai pas la portée sinon pour m'en effrayer. De fait, il exposait clairement, d'une part comment la qualité d'*être juif* était utilisée dans le monde contemporain post-shoatique, comme moyen de pression, domination, agression ou exaction, d'autre part que les fondements de cette domination étaient purement imaginaires, et pouvaient se volatiliser d'une simple réflexion signifiant que le complexe terreur-culpabilité ne fonctionnait plus.

Quand j'ai vu, assez récemment, des photos et vidéos du Dany Cohn-Bendit de l'époque, en particulier dans l'émission télévisée où il fait une apologie éhontée des jouissances de la pédophilie, j'y ai vu un peu plus qu'une vague ressemblance avec ce Daniel, mais à vrai dire je ne me suis jamais renseigné sur son identité qui ne m'intéressait pas particulièrement ; il est tout à fait possible que ce type d'individu soit produit plus ou moins en série à partir du même moule. Il faisait partie, ainsi que quelques dizaines d'autres, du groupe des Français *réguliers* de l'île, et personne ne se préoccupait beaucoup de ce qui se passait dans le monde lointain hors de l'île, à près d'une journée de bateau. J'ai une

anecdote qui montre bien la malveillance feutrée du personnage, anecdote sans grand intérêt s'il ne s'agit que d'un Juif ordinaire, mais évidemment plus intéressante s'il s'agit bien du Dany héros des médias qui se vantait de ses goûts pédophiles, et aujourd'hui encore soutient l'exploitation féroce, voire la destruction, des peuples européens par la terreur antiraciste. Un soir de grand vent, sur le chemin des boîtes de nuit, je m'étais pris une poussière dans l'œil ; comme je portais des verres de contact, je devais dans ce cas-là retirer la lentille, l'humidifier – un peu de salive faisait l'affaire – et la remettre toute propre. Je l'avais fait des dizaines de fois, c'était juste une routine. C'était une opération que je faisais très attentivement, parce que je n'avais pas de lentilles de rechange, je ne pouvais risquer de les perdre. Trop chères, à cette époque. Daniel était avec moi, je ne sais de quoi nous parlions, je n'ai à peu près aucun souvenir de ce qu'il racontait, sauf qu'il s'insurgeait contre moi quand je disais que je ne supportais pas les musulmans et les considérais comme une menace, alors qu'il défendait ces *pauvres immigrés* contre mon *inhumanité* ; une chanson de plus en plus grinçante, mais qu'on nous serine encore et encore. Quand je retirai ma lentille pour faire mon opération habituelle, il me souffla : « Tu vas la perdre ! » alors qu'elle était juste en équilibre sur le bout de mon index, cela cassa ma concentration, me fit sursauter, et, évidemment, je la perdis. Impossible de la retrouver dans le noir. « Je l'avais bien dit ! », claironnait-il, tout content de sa préscience. J'étais furieux. « Tu aurais pu la fermer ! » Alors il déploya tout son art talmudique pour en rajouter une couche ; j'étais bien sûr le seul responsable de la perte de ma lentille, et de plus je faisais de lui, l'innocent Daniel, mon *bouc émissaire*. J'avais forcément tous les torts, et en râlant contre lui, j'aggravais mon cas. Comme on disait par chez moi quand j'étais petit, *je l'aurais bouffé*. Mais bon, j'étais encore, sans le savoir, sous la coupe du christianisme qui pardonne les offenses, et j'oubliai ma fureur. Je ne savais pas qu'il était juif, et d'ailleurs à cette époque, je n'avais jamais lié quelques bizarreries de comportement au judaïsme. Je passai le reste de mon séjour à demi-borgne avec une seule lentille, me promettant, un peu tard, de ne jamais rester seul avec cet individu.

Dentiste, le retour de la mafia

Deux ans plus tard, un autre événement faillit me remettre en mémoire ma rencontre avec Lena/Shana, et cette fois encore, en relation avec le

monde juif, qui était décidément le verrou m'empêchant de reprendre conscience ; de fait, je ne pouvais pas reprendre conscience sans être catalogué automatiquement *antisémite*, ce qui, dans le monde occidental de plus en plus goulagisé, est un *crime contre l'humanité*.

Kate, qui sentait, avec raison, que personne ne l'aimait sur l'île, sinon quelques junkies, avait décidé qu'il fallait la quitter. Elle avait été odieuse ; elle avait même, un jour, volé de vieux amis. Englué dans cette relation perverse, et soumis à une terreur insidieuse et constante que je n'étais pas réellement capable de percevoir, je finis par accepter de quitter mon île, au lieu de la quitter, elle. C'était pour moi une terrible catastrophe, j'adorais cette vie plus que tout, même si Kate avait fortement contribué à la détériorer. Mais il semblait que je devais continuer sur le chemin de ma descente aux enfers.

J'avais réussi à me procurer quelques accessoires rares sur l'île, et surtout un long tuyau d'arrosage qui m'évitait de devoir prendre l'eau de la citerne dans un seau pour arroser mes plantes, ce qui était relativement fastidieux. Je ne pensai pas le laisser dans la maison, d'autant que si un touriste imbécile en faisait un mauvais usage, il pourrait vider la citerne en peu de temps. Ne sachant trop qu'en faire, bizarrement, je pensai au Français qui avait une maison près d'une plage de l'île, Jean-Pierre, le *dentiste*. C'était celui qui avait tenté de me tuer avec son hors-bord alors que j'étais en plongée, et était en partie responsable de mon départ, mais tout cela faisait partie de la zone interdite par l'amnésie. Il y avait comme une espèce de curiosité qui me poussait vers sa maison, comme s'il y avait là un mystère que je devais tenter de voir. Par une étrange résurgence de la mémoire, sa figure s'imposa à moi alors que je comptais quitter l'île, et je décidai de lui apporter mon tuyau.

L'accueil fut plutôt frais, voire carrément hostile, sans que j'en comprenne la cause. Il ne voulait pas de mon tuyau, dit-il. Je savais l'individu grossier, mais au lieu de me faire fuir, cela m'intrigua. J'essayai, en discutant, de comprendre les raisons de son animosité, vu que *je ne lui avais rien fait*. Quand il comprit que, en fait, il n'avait rien à craindre de moi, son ton changea. Finalement, je n'étais peut-être pas un ennemi, mais un complice, puisque dans le monde mafieux, et dans le monde du peuple élu d'Israël ennemi du monde entier, c'est soit l'un, soit l'autre, sans position neutre. Avisant Kate, qui se tenait modestement tranquille, il se

mit à explorer, l'œil soudain brillant de convoitise, le chemin de la complicité mafieuse : « Un petit câlin, peut-être ? » Cela, bien sûr, me stupéfia. Que je ne sois pas un ennemi ne signifiait pas que j'étais prêt à partouzer avec lui, et peut-être la femme assez sombre qui était là, en retrait, et n'avait pas dit un seul mot, même pour nous saluer. Je lui dis que non, ce n'était pas une chose que je faisais, ce n'était pas du tout ma manière de concevoir la vie, le sexe et l'amour.

Cela l'enragea immédiatement. Sortant de ses gonds, il commença à me cracher à la gueule un discours stupéfiant : « Ce n'est pas comme la fille que tu aimais, elle faisait ce qu'on lui demande, elle avait été bien entraînée. »

Entraînée ? De quoi, de qui parlait-il ?

« Quoi ? », dis-je.

Il continua, l'œil brillant de haine, une histoire sur cette *fille que j'aimais*.

« La fille que tu aimais est venue chez moi. Elle ne voulait pas aller à l'hôtel, elle pleurait. Elle est restée quelques jours. Elle avait la réputation d'avoir un corps magnifique, je lui ai demandé de se déshabiller. Elle a compris, elle s'est déshabillée, et elle s'est allongée sur le canapé en écartant les jambes. C'était vrai qu'elle était magnifique. Je me suis mis sur elle, mais je n'y arrivais pas. Elle pleurait trop. Je n'y arrivais pas ! » Et, disant cela, son ton devint plein de colère ; il me regarda avec haine, comme si c'était ma faute.

Je sentais aussi que, s'il me racontait cette horrible histoire de viol raté, c'était pour me faire mal. Mais je ne comprenais rien, j'étais totalement surpris, et j'avais comme un sentiment d'irréalité, aucune douleur, aucune colère, rien.

« Je lui ai proposé de lui refaire ses dents, gratuitement, à Paris, pour qu'elle puisse devenir modèle, bien sûr si elle était gentille avec moi. Je lui aurais fait les plus belles dents possibles. Mais elle a refusé. »

Mais de qui parlait-il ? J'étais interloqué. La fille que j'aimais ? Je ne pensai qu'à ma femme, Anna, celle qui m'avait quitté, mais ça ne lui correspondait pas, elle avait des dents parfaites.

« De qui tu parles, ça ne peut pas être Anna ? Elle ne te connaissait même pas. »

Là, il fut un instant décontenancé. « Comment tu peux l'oublier, c'était la plus belle fille du monde. »

Puis, « Elle s'est suicidée, c'est à cause de toi. Comment peux-tu être aussi idiot ! »

Emporté par sa fureur, il me dit enfin : « Ils m'ont dit de te tuer, je n'ai pas réussi, je devrais le faire maintenant »

Là, il avait trouvé un interlocuteur. Pendant le temps de ma relation avec Kate, je n'avais pas appris à me battre, mais j'avais appris à devenir *berserk*, à m'animer d'une rage destructrice impossible à contrôler. Un grand cow-boy vaniteux, genre armoire à glace dopée aux hormones, qui voulait me piquer une table de billard et m'avait traité de « *asshole* » (trou du cul) sans que je l'aie moi-même provoqué en fit la triste expérience. Changeant d'état instantanément, je saisis une cannette de bière à moitié vide et lui dis avec une voix pleine de rage : « *I will make you eat that can!* » (Je vais te faire bouffer cette cannette !), tandis que l'image de cette cannette que j'enfonçais dans son gosier s'imposait, comme le but à atteindre absolument, dans ma vision. Je n'avais pas vraiment *appris* quoi que ce soit, j'avais basculé de manière absolument automatique dans un état que je n'avais jamais ni connu ni vu ; ça s'était transmis de Kate à moi, par je ne sais quel canal, et d'une manière tout à fait non consciente. Probablement une espèce d'effet miroir, ou d'empathie ; les états se transmettent mieux et plus sûrement que les idées ; on peut d'ailleurs le remarquer, plus communément, dans l'amour. Si les Grecs du bar, qui avaient tout de suite compris la situation, n'étaient pas intervenus pour m'arrêter et me faire revenir sur terre, le grand imbécile aurait bouffé la cannette, il le savait, et il était absolument terrorisé.

« Tu as intérêt à être bien armé, dis-je, parce que ça ne va pas être facile. »

Cela suffit à calmer instantanément ses intentions meurtrières, parce que si le meurtre est facile, la guerre est nettement plus risquée.

« C'est pas ce qu'on m'a dit... On m'a dit que tu avais peur... », balbutia-t-il, décontenancé.

En même temps, cela me rappela très vaguement quelque chose, la menace de mort, comme s'il y avait une petite fissure dans la chape de plomb qui enserrait ma mémoire.

En situation d'avantage maintenant, avec un mafieux qui n'oserait plus m'agresser, le couvercle de la terreur et du tabou liés à l'ancienne situation similaire se dissipant, tout ce qu'il venait de me dire, toutes ces choses bizarres sur une *plus belle fille du monde* que j'aurais connue, commença à s'insérer dans ma conscience, comme si ce n'était plus tout à fait étranger. Je sentais, mais très vaguement, comme un souvenir endormi, sans en savoir plus ; je passai à un état confus, comme le début d'un rêve éveillé. Je sentais qu'il y avait quelque chose ; ce n'était pas un état qui m'était inconnu, c'était à peu près l'état d'hypnose ou de transe légère dans lequel je me plongeais quand j'étais en analyse, mais les souvenirs suscités par l'analyse étaient sans intérêt.

« Je crois que je me rappelle quelque chose.... Dis m'en plus ! » dis-je au dentiste juif mafieux.

« Haha tu veux en savoir plus ! » dit-il, sentant qu'il pouvait retrouver un avantage pour m'écraser. « Tu veux savoir comment elle est morte ? Elle s'est tiré une balle dans la tête. »

Soudain, la femme sombre, qui était en retrait, intervint, paniquée : « Arrête, Jean-Pierre, il va devenir dangereux ! » et il se tut immédiatement.

Ça fit immédiatement cesser mon état de réminiscence, aussi. Je retombai dans un état normal, et toute perception d'un souvenir disparut. La conversation s'arrêta net, nous n'avions plus rien à nous dire.

Je sortis avec Kate. Lui et son amie allèrent sur le pas de la porte, et ils nous regardaient partir. Il avait ce regard noir, mauvais, que j'avais déjà vu, mais je ne me souvenais plus ni où, ni quand. « Il est fou, ce type, pourquoi veut-il me tuer ? » dis-je à Kate. Elle ne répondit rien. Elle avait peut-être fait le rapprochement entre le numéro de téléphone que j'avais reçu de Dimitri et ce qu'on venait de nous raconter, mais elle le cacha soigneusement ; pour elle, c'était une rivale de moins, et qu'elle ait disparu même de ma mémoire l'arrangeait.

Vu longtemps après, maintenant que j'ai retrouvé la mémoire, il semble tout à fait invraisemblable que j'aie pu réussir à négliger, comme

sans importance voire inexistants, deux faits aussi étranges que le numéro de téléphone donné par Dimitri et l'histoire que m'avait racontée Jean-Pierre. Tous deux pointaient vers la même chose, une fille très belle que j'avais aimée ; cela aurait dû, au moins, m'intriguer. Pourtant, aucune connexion ne se fit entre ces deux évènements, chacun resta dans son étrangeté propre, sans aucun rapport avec la réalité. Il y avait, pourtant, une force cachée, qui m'avait poussé à aller déposer, sans raison, mon tuyau chez ce Jean-Pierre à qui je n'avais jamais parlé ; mais cette force ne parvenait jamais à la conscience.

L'amnésie se nourrit de la terreur et de l'horreur ; le récit de ce monstre qui me racontait comment il avait fait déshabiller, puis essayé de violer une très belle fille de dix-neuf ans totalement désespérée et hoquetant de désespoir, est absolument immonde. Quel genre d'individu peut être assez monstrueux pour commettre de tels actes ? Est-ce que ces êtres, *amis* de Lena/Shana, appartiennent à la civilisation ? Est-ce qu'ils prospèrent parce qu'ils sont trop horribles pour qu'on puisse *voir* qui ils sont ?

Et pour finir, l'autre monde

J'aurais aussi pu relier ces évènements à un autre événement, fugitif, qui m'était arrivé quelque temps auparavant, et que je n'avais absolument pas compris. Un jour, alors que j'étais allongé sur mon lit dans mon studio parisien, et alors que Kate était absente, une femme, un fantôme, apparut au pied du lit. Elle semblait très belle, et elle me regardait en silence. C'était, pour moi, une espèce d'ange, mais je n'arrivais pas du tout à la relier à quoi que ce soit, dans ma vie réelle ou psychique. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle faisait chez moi. Je ressentais bien une espèce d'émotion, quelque chose de puissant qui semblait émaner d'elle, mais cela restait très vague. « Qui êtes-vous ? » demandai-je, et elle disparut. A la même période, avant ou après, je ne sais, j'entendis sur le poste de télévision une information rapide sur une célèbre vedette du porno suicidée à Hollywood. J'étais dans la cuisine, et cela m'intrigua, je ne savais trop pourquoi, peut-être par une espèce de voyeurisme ; j'allai vers le poste pour regarder s'il y avait une photo de la belle vedette, mais il était déjà trop tard.

Une autre fois, bien plus tard, la *très belle fille* oubliée allait faire une autre tentative pour me contacter, dans des circonstances extrêmement étranges. J'étais alors enseignant dans un département d'ethnologie, tout

en continuant par ailleurs à être informaticien, et enseignant en informatique. J'ai toujours été intéressé par l'anthropologie, et donc sa petite sœur l'ethnologie ; et ce goût m'était venu d'une manière fortuite, dans des cours de sociologie que je suivais pour compléter ma formation en sciences ou pseudosciences économiques. Comme je n'étais pas un *vrai* sociologue, le professeur marxiste bon teint m'avait attribué un exposé sur un phénomène exotique, genre curieux et intéressant, mais loin des préoccupations sociétales sérieuses des sociologues, « la magie dans les sociétés primitives », avec pour support un livre de Lévi-Strauss sur je ne sais plus quelle tribu d'Indiens. Le docte Lévi-Strauss, en présence du chamanisme indien, avait rondement tranché l'affaire : les opérations magiques du chamane ne sont qu'artifice, tromperie et simulation ; le chamane est un schizophrène qui s'ignore, mais que le grand Lévi-Strauss a débusqué ; et enfin, si le chamane obtient des résultats, c'est grâce à un effet découvert par le génial anthropologue, l'efficacité symbolique, qui est, en gros, une théorie selon laquelle le sommet de l'art, dans la culture, est de mentir pour influencer les gogos. Sans savoir trop pourquoi, peut-être parce que j'aurais lu Artaud sur les Tarahumaras, la théorie du chamane escroc schizophrène me révolta, et je fis à la surprise générale un exposé qui démolissait, dans les formes polies de l'exercice universitaire, le Grand Maitre du structuralisme, et grand promoteur, à côté de la théorie du chamane-escroc et d'autres du même acabit, de celle de l'incontestable égalité des races. Qui était l'escroc ? Il faut dire que, aussi, la fréquentation des drogues m'avait un peu ouvert le psychisme. Près de trente ans plus tard, je me retrouvai dans un département d'ethnologie où l'on cherchait à comprendre le chamanisme en y entrant, et en évitant les jugements extérieurs à l'emporte-pièce.

Le professeur qui m'avait introduit dans ce département avait un parcours très singulier, et étrangement assez comparable au mien, avec un décalage d'une quinzaine d'années. Il était surdoué et avait fait une grande école prestigieuse ; sa femme et ses enfants ayant disparu dans une secte d'inspiration chrétienne fondamentaliste, le laissant ravagé, il s'était tourné vers l'étude du religieux ; il était comme moi proche du taoïsme, connaissait à fond le Yi King, et également l'astrologie, que je connaissais un peu, mais avais négligée au profit du Tarot, la voyance semi-directe que je trouvais plus excitante. Ce type, qui m'était très proche, mourut un jour d'une crise cardiaque en face de l'Université, exactement comme il l'avait

prévu par l'astrologie. Et, dans une rencontre mémorielle de l'ensemble du département, et de ceux qui l'avaient apprécié, ce qui faisait beaucoup de monde, on fit venir une médium, rencontrée par hasard, pour le contacter.

Quand la séance commença, Yves, le défunt, commença par s'adresser à tous, puis à certains d'entre nous en particulier, dont moi. En réalité, il n'avait rien à dire que nous ne sachions déjà, et ce qu'il disait ressemblait presque aux discours de distribution des prix, où il disait tout le bien qu'il pensait du parcours de tel ou tel. On voyait bien l'intense effort de concentration de la médium, et on avait vaguement l'impression que ça n'en valait pas la peine. Il n'y avait pas grand-chose, en tous cas, qui validait l'intérêt de l'expérience. Et, il y eut soudain, totalement inattendue, une rupture dans le flot tranquille des paroles du défunt : « Je suis désolée, c'est très embarrassant, mais je ne peux l'empêcher, » dit la médium, « une force beaucoup plus puissante que celle d'Yves le pousse de côté, elle veut absolument parler. » Petite stupéfaction dans la salle, dont l'intérêt se réveilla tout de suite. « C'est une jeune femme, et elle est extrêmement belle. Elle dit qu'elle veut parler à Éric ». Éric, c'est moi, Yves m'avait déjà appelé précédemment par mon prénom. Interloqué, je répondis : « Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'elle veut me dire ? » Et la médium répondit : « Elle ne peut pas parler ici, elle ne peut le dire qu'en privé. »

Quand, la séance finie, mes amis vinrent me voir pour commenter, je les stupéfiai en disant que je ne pensais pas aller voir la médium. Je ne me privai pas d'une petite plaisanterie vantarde, disant que ça ne m'étonnait pas qu'une femme très belle veuille me parler, et que j'étais habitué ; mais une femme très belle, morte, et que j'aurais connue, ça ne me disait rien du tout. C'était une époque où, suite aux horreurs que me faisaient subir mon ex-concubine et la justice, liguées dans la défense inconditionnelle des tarés forcément *victimes*, à propos de ma fille, j'étais devenu sérieusement alcoolique. Je ne voyais pas pourquoi j'irais voir cette médium, et puis, j'avais assez de mes problèmes du moment. Yves était un personnage important dans notre communauté, et bien plus que moi, pour autant que je pouvais le percevoir. Et sa mise à l'écart cavalière, qui révélait entre autres qu'il existe dans l'autre monde une hiérarchie indiscutable, où une femme nettement plus importante qu'Yves voulait s'adresser à moi seul, était également très perturbante. Enfin, je dis même que ce n'était pas possible, il devait y avoir un *truc* là derrière ; je ne voulais pas croire à la réalité des *esprits*, dont j'estimais que je n'avais pas besoin. Cela affecta

beaucoup la médium, qui avait insisté sur le fait que ce genre d'évènements est très rare ; et même, sa fille, que je rencontrai quelque temps plus tard, me dit que ça l'avait désespérée, lui faisant perdre le goût de son activité. Il y avait selon elle un grave danger qui menaçait l'humanité, et j'étais le seul messager possible ; je n'en croyais pas un mot, ne me voyant absolument pas dans ce rôle, et crus qu'elle était un peu cinglée.

C'est probablement la plus énorme erreur de ma vie. Même par simple curiosité, juste *pour voir*, j'aurais dû y aller ; qui refuserait d'être contacté par une jeune femme extrêmement belle ?

Assez probablement, ce caractère particulier, *extrêmement belle*, a dû évoquer chez moi quelque chose qui a immédiatement réactivé l'amnésie, tout le système de défense dont je n'avais pas la moindre conscience. Le plus étonnant, et même invraisemblable, est la *légèreté* avec laquelle j'ai pris cette affaire, sans doute typique du *circulez, y'a rien à voir*. J'étais face à un évènement exceptionnel, énorme, du *jamais vu* dans le monde où j'évoluais, mais je n'y ai même pas pensé, réfléchi, je n'ai rien décidé, j'ai presque automatiquement dit que je n'irais pas, sans chercher même à savoir pourquoi. C'était à peu près aussi automatique que si, arrivé à un carrefour, je m'arrêtais parce que le feu passait au rouge ; une espèce de réflexe auquel on ne pense même pas. J'étais pourtant, en principe, un être *libre* et *rationnel*. Le plus terrible de l'oppression, c'est qu'elle est lisse et amorphe : elle anesthésie, elle paralyse, elle sidère.

L'état dans lequel sont bloqués les amnésiques, que ce soit les amnésiques spectaculaires comme moi ou les petits amnésiques ordinaires, est globalement l'*apathie*, l'absence de réaction émotionnelle forte. L'apathie est considérée comme une affaire personnelle relevant de la psychologie, mais en fait, elle est profondément politique. Dans sa description du système démocratique, Aristote souligne l'importance du théâtre, une forme de rituel cathartique spécifique aux Athéniens. Le théâtre a pour but de créer le *pathos*, les émotions qui, bien plus que les lois transitoires, vont rassembler le peuple dans une œuvre commune. C'est par le *pathos*, les émotions, qu'on reconnait intimement, dans sa chair, ce qui est bon ou mauvais. Un monde apathique est un monde déboussolé, où les pseudo-citoyens ne réagissent plus à rien, et sont manipulables sans merci.

Dans un état naturel, l'évocation d'une *femme extrêmement belle* provoque l'excitation et l'enthousiasme. C'est l'excitation et l'enthousiasme, des sentiments ou des états psychiques, qui nous disent si quelque chose est *intéressant* ou non. Tous les créatifs, quel que soit le domaine, savent qu'ils ont réussi quelque chose quand ils ont une bouffée d'enthousiasme, ce n'est pas un processus rationnel, même quand il s'agit de sciences. Ce qui a déterminé pour moi le fait de ne pas aller voir cette médium, c'est que je n'ai absolument rien ressenti, aucune émotion, rien.

Et nos yeux sont comme retournés

> « De tous ses yeux la créature voit l'Ouvert. Seuls nos yeux sont comme *retournés*, et autour d'eux se dressent comme des pièges, encerclant leur libre ouverture. » Rainer-Maria Rilke, *Duineser Elegien*.

La vie est extase

Les zones interdites de la psyché sont toujours les mêmes pour la plupart des malheureux occidentaux, et la phobie du *racisme* et de l'*antisémitisme* imposée par la propagande est quasiment générale. On entend très souvent : « Je ne suis pas raciste, mais... », et suit en général une longue lamentation sur tout un ensemble de faits réels, les parasites qui pillent l'aide sociale, colonisent les logements sociaux et des zones entières de la ville, volent, violent, agressent, etc. Mais attention, « je ne suis pas raciste ». On a la même chose avec les Juifs : « Je n'ai rien contre les Juifs, mais... » Evidemment, il est facile pour un manipulateur de démontrer qu'évoquer des faits réels est *raciste* ou *antisémite*, et que le « mais » démontre un début d'incroyance dans le dogme. C'est l'attaque que la plupart des Occidentaux subissent tous les jours. Une part essentielle de la réalité, et essentielle au point de conditionner notre survie, subit un gommage progressif, quoique ses effets réels soient de plus en plus délétères.

C'est la domination exclusive du conditionnement, qui est la situation normale de la plupart des gens, même s'il y a de nombreux signes que ce conditionnement s'effrite devant une réalité de plus en plus insupportable, ce qui évidemment inquiète beaucoup ses promoteurs.

Il arrive, pourtant, que notre *vraie nature* se réveille, et c'est ce qui m'est arrivé, bien avant ma rencontre avec Lena/Shauna, quand j'avais vingt-trois ou vingt-quatre ans. Pour ceux qui croiraient que la *vraie nature* est un *mythe*, une *construction sociale*, comme c'est la mode d'un jour chez les intellectuels collabos, je fournis gracieusement une vieille citation de Saint Paul, ou Saul Paulus, cosmopolite judéo-romain mercantile, un artisan essentiel du remodelage des consciences, qui la prenait très au sérieux et s'étend à longueur de prêches sur les moyens pratiques de la combattre :

> « Si vous vivez en vous conformant à votre nature propre, vous allez mourir, mais si par l'Esprit vous faites mourir les manières d'agir du corps, vous vivrez. » *Romains, 8.13*

On ne peut qu'admirer avec quel talent notre prédicateur associe une menace de mort à la nature, pour donner toute vie à son *Esprit* démoniaque et destructeur. Nietzsche appelait cela un *crime contre l'humanité*, bien avant que de lointains successeurs de Saul de Tarse ne s'emparent de l'expression pour en inverser le sens, faisant du retour à la vraie nature des peuples LE *crime contre l'humanité*, et de ceux qui ont compris Nietzsche des *criminels*. Cette affaire est, de toute évidence, loin d'être finie.

> « Si les conséquences naturelles d'un acte ne sont plus *naturelles*, mais si l'on se les figure provoquées par des fantômes de superstition, (...), c'est que la condition première de la connaissance est détruite, c'est que l'on a commis le plus grand *crime contre l'humanité*.
>
> Le péché, encore une fois, cette forme de pollution de l'humanité par excellence, a été inventé pour rendre impossible la science, la culture, toute élévation, toute noblesse de l'humanité ; le prêtre règne par l'invention du péché. »
>
> Nietzsche, *L'Antéchrist*, 1888 (publié 1895)

Le retour à la vraie nature, ou sa résurgence dans certains contextes, génère un conflit extrêmement violent, voire, comme l'indique férocement Saul de Tarse, mortel, avec le conditionnement ordinaire. Dans l'état actuel des choses, ce retour n'est qu'une embellie qui est forcément suivie par un état de crise gravissime. Notre vraie nature est brimée, écrasée, vilipendée depuis mille six cents ans, et les suppôts de l'Esprit totalitaire ne sont pas disposés à abandonner contrôle, privilèges et exactions.

Le *réveil*, qui est très différent de ce que les diverses religions et doctrines appellent l'*éveil*, est un retour à un état antérieur, celui de notre propre nature, que nous avons tous connu avant les torsions des conditionnements. Ce qui provoque la plupart du temps, sinon toujours, ce réveil est l'immersion totale dans l'univers des sensations et des perceptions directes, dans l'activité amoureuse et sexuelle.

J'ai connu assez tôt la fusion amoureuse ou sexuelle, ce qu'on appelle l'*orgasme*, un mot grec adopté par la médecine qui signifie « bouillonner d'ardeur » ; le mot « extase », un mot grec signifiant « sortie de soi », est peut-être meilleur, mais il ne s'agit pas vraiment de *sortir de soi* dans l'extase sexuelle ; il s'agit bien de se libérer de l'Ego, comme dans les extases mystiques, mais c'est pour retrouver l'Etre profond, notre propre essence, qui est totalement nôtre, mais aussi totalement liée aux pulsations de la vie de l'univers ; autrement dit, et c'est exprimé comme tel dans beaucoup de pratiques orientales, notre *vraie nature*.

Les anciens Grecs avaient un dieu pour cette extase naturelle, ils l'avaient appelé *Pan*, le Tout, parce que son expérience ne connaissait pas de limites ; d'autres dieux, souvent munis de cornes et de sabots, nous rappelant notre ancrage dans l'immense univers de la Nature, étaient répandus dans toute l'Eurasie ; le christianisme, émanation du judaïsme champion de l'Esprit totalitaire, en fera des représentations du Diable, l'Ennemi. C'est la Nature, notre vraie nature, qui sera alors bannie, avec d'horribles conséquences.

Monique

J'avais rencontré Monique ; elle était belle, eurasienne, un peu orientale et mystérieuse, ou en tous cas c'est ainsi que je la fantasmais ; elle avait trente-cinq ans environ, était en plein divorce, et avait trois filles. L'antiracisme dont la propagande avait commencé après la guerre, l'attrait des philosophies orientales, et la guerre du Viêt-Nam alors en cours contre ses cousins ont sans doute contribué à embellir la perception que j'avais d'elle ; elle avait comme moi un poste subalterne d'assistante à l'université gauchiste de Vincennes. Elle était mathématicienne ; pour je ne sais quelle raison j'ai toujours *eu un ticket* avec les mathématiciennes, et pour une raison encore plus mystérieuse, beaucoup de mathématiciennes sont très belles, ou alors c'est que j'ai de la chance, mais l'intelligence embellit, et la

stupidité enlaidit. Nous faisions partie de cette frange, élitiste de fait, anarchiste de cœur, en rupture de ban avec la société, et prête à toutes les expériences. Notre Université était *expérimentale*, et nous avions l'intention de profiter à fond de l'expérience, de *réinventer la vie*, d'être les démiurges de nos propres vies.

L'histoire du déblocage de l'orgasme profond, dans mes ébats sexuels avec Monique, vaut la peine d'être racontée, quoique je ne sois pas du tout certain qu'elle soit facilement reproductible par des candidats à l'extase ; en général, l'improvisation avec les moyens du bord est la meilleure conseillère. Elle s'est déroulée dans des conditions assez invraisemblables, et pas particulièrement *érotiques*, selon les critères de ce que les érotomanes distingués appellent *érotique*.

Le théâtre de l'opération a été le lit à une place, aux ressorts fatigués, dans ma chambre mansardée où j'avais dormi toute mon adolescence. Nous étions chez mes parents, dans le Nord, dans une de ces maisons ouvrières dont il y a des alignements d'un brun-rouge sale interminables ; nous étions là parce qu'un groupuscule trotskyste ou maoïste de la Fac, Cause du Peuple, Gauche Prolétarienne ou autre, avait annoncé à grand fracas que ma ville natale était à feu et à sang, le foyer de la nouvelle Révolution ; j'étais surpris, n'y ayant connu durant de trop longues années que des calotins, des zombies et des alcooliques, mais je décidai d'y aller, pour voir. Est-ce qu'un souffle de vie allait animer ces pauvres gens, mes anciens voisins, abrutis par cent cinquante ans d'esclavage industriel, et mille cinq cent ans de christianisme ?

J'avais pris mon haschich, comme d'habitude, et j'avais même proposé de tirer une taf au militant révolutionnaire que j'avais emmené dans mon antique Peugeot, ce qu'il avait refusé avec l'horreur que méritait cette perversion antisociale. Dans ma chambre, avec Monique, je me mis bien *high*, histoire d'aborder la situation sereinement ; nous n'étions pas vraiment dans le cadre idéal où Pan joue de la flûte, dans les bocages fleuris, jouant avec les Sylphides. On dit que l'amour est un miracle, et quand on dit cela, on pense à l'amour authentique, au miracle des attirances et des corps, qui ne doit rien à Jésus-Christ. Et le miracle des corps commença à s'opérer.

Je ne sais si beaucoup d'amants en ont conscience, et cela semble ignoré des charlatans qui s'intitulent « sexologues », mais dans toute

relation où les partenaires sont d'expérience inégale, le moins expérimenté, ou le moins doué, s'arrête à une phase qu'il ne peut, ou ne veut, dépasser. Les phases d'une relation, dans leur principe, sont simples : il s'agit de vagues de mouvements synchrones dont le rythme va *crescendo*, puis se calment pour reprendre des forces, puis reprennent *crescendo* vers un rythme plus élevé, et ainsi de suite jusqu'au rythme infernal de l'orgasme, qui est une espèce d'explosion rythmique réflexe d'une intensité extrême, et qui semble durer une éternité, dans un espace-temps différent. L'important est la synchronisation : les deux partenaires doivent savoir se synchroniser sur le même rythme exactement, et augmenter la fréquence de ce rythme progressivement. Ce n'est pas très compliqué pour les rythmes aux fréquences les plus basses, qui ne sont pas différents des rythmes des danses auxquelles tout le monde est plus ou moins habitué, mais *suivre le rythme* aux fréquences supérieures devient problématique pour la plupart ; des phénomènes de blocage, ou de grippage, des réactions chaotiques disruptives interviennent pour ruiner l'affaire. L'orgasme est une harmonie. Il y avait un palier que je ne dépassais pas, et que j'aurais été incapable de dépasser même en y mettant la meilleure volonté du monde ; ces rythmes sont involontaires, réflexes, naturels, on ne peut pas les vouloir, mais on peut les bloquer, sans le vouloir et sans en avoir conscience.

Monique sentait parfaitement ce blocage chez moi, et elle m'en avait dit un mot, mais sans insister ; on pouvait espérer une amélioration, cent fois sur le métier remettez votre ouvrage, et c'était déjà très satisfaisant tel quel. Cette nuit-là, opportuniste géniale, elle décida d'utiliser la situation, la chambre d'adolescent, papa-maman qui pieutaient en-dessous, pour jouer une carte inédite. Il faut savoir qu'elle était *en analyse* chez un freudien, sans doute pour gérer sa séparation avec son mari, et donc, devait jongler avec papa, maman, l'interdit, l'amour et la haine, deux ou trois fois par semaine. En pleine action, profitant d'une phase de repos, quand j'étais arrêté à mon palier, elle me susurra : « Tu peux m'aimer comme ta mère. »

Pénétrant droit dans ma cervelle évaporée dans le hash et le sexe, cette simple phrase eut des effets explosifs. Tout à coup, tous les blocages fondirent, et je revins à un stade d'hyper-innocence, celui de ma vraie nature ; un déferlement sensuel s'ensuivit, surprenant Monique elle-même, et nous parvînmes assez vite à un orgasme totalement libéré. C'était le Paradis retrouvé.

Cette retrouvaille de la vraie nature, que j'étais bien incapable de comprendre comme telle, procure un état d'être radieux, une liberté tranquille qui ne revendique rien. Les aspects sordides du monde ne disparaissent pas, mais deviennent sans importance. On acquiert une espèce de sérénité tranquille qui se soucie peu des désordres du monde. Mais j'étais vraiment incapable de comprendre ce qui nous était arrivé. Prisonnier de l'air du temps, j'essayais de comprendre en utilisant l'outil à la mode, la psychanalyse, ce qui ne me menait nulle part, qu'à des interrogations. Monique était en analyse, et son histoire d'*aimer comme ta mère* sentait fort la psychanalyse. D'où je me demandai si son *analyse* l'avait, en quelque sorte, initiée à de terribles secrets. Il n'en était rien, bien sûr ; la *mère* que Monique avait évoquée n'était pas ma mère, belle femme, mais fort peu sexuée, genre baise-à-regret, et pas particulièrement susceptible d'être un objet de fantasme, mais La Mère, celle dont j'avais connu la chaleur quand j'étais tout enfant, celle qui s'était assez vite séparée de moi au profit d'un dressage éducatif qu'elle cautionnait pour l'essentiel, basé sur la contrainte, la discipline, la frustration, l'abandon de la chaleur de l'amour naturel pour les empyrées glacées de l'Amour de l'Autre et du Sacrifice. Elle était La Mère interdite par des millénaires de tradition judaïque, puis judéo-chrétienne. La psychanalyse avait mis le doigt là où ça fait mal, sans prévoir que de jeunes enthousiastes fortement excités par l'idée de *jouir sans entraves* pouvaient s'attaquer, et pourquoi pas, au tabou des tabous selon le Grand Maître Freud.

Monique avait joué un coup de maître, mais très probablement sans en imaginer les conséquences. Connaissant aujourd'hui la psychanalyse mieux qu'à l'époque, j'imagine que son analyste ne l'a pas félicitée : le but du jeu est de faire *accepter la castration* selon le dogme, or nous en étions bien loin ; nous avions réactivé les *pulsions primaires*, qui ne menacent rien de moins, parait-il, que la Civilisation. Nous étions, en fait, totalement largués, en territoire inconnu, et sans support quel qu'il soit.

Dans les premiers temps, je flottais avec Monique sur un petit nuage. Mais le *coup* de Monique allait avoir des conséquences imprévues. On n'évoque pas sans conséquences, en effet, la Mère archaïque. Elle apporte l'amour, l'antique liberté des sens, mais aussi une dépendance totale, équivalente à celle du nourrisson. J'avais effectivement, ou symboliquement, *baisé avec ma mère*, et c'était la distribution des rôles, entre elle et moi. Monique ne me pressurait en rien, mais j'en venais à la

considérer comme oppressante ; j'avais cette impression, presque totalement infondée, qu'elle restreignait ma liberté. L'emprise qu'elle avait sur moi était très probablement imaginaire, mais je la trouvais insupportable. Et, peu à peu, je commençai à me détacher d'elle.

L'une des caractéristiques étranges du *grand orgasme* est que, dans les derniers instants de sa réalisation, avant le passage dans une espèce de dimension hors du temps et de l'espace, s'impose un sentiment de mort, de disparition, qui peut en dissuader plus d'un ou une qui ne prendra pas le risque et dira « non ». Je ne sais pour d'autres cultures, mais la française appelle le climax de l'expérience sexuelle la « petite mort », ce qui semble indiquer que ce n'était pas inconnu dans le passé. Cela relie l'expérience orgasmique aux initiations de type mystique.

La plupart du temps, les initiations se fondent sur un rituel de mort, de passage dans l'autre monde, et de renaissance, où l'on renait libéré de la crainte de la mort. Je parle ici des rituels de *libération*, pas des rituels infâmes des sectes modernes qui menacent de trancher la gorge des traîtres et qui, basées sur le judaïsme, interdisent le contact avec l'autre monde. Entre autres, les très importants Mystères d'Eleusis, jamais divulgués, qui ont énormément contribué à l'âme grecque, et sans doute aussi à l'invention de la démocratie. Les Grecs ont transmis au monde des œuvres empreintes d'un profond respect, voire d'une dévotion pour la nature.

Malheureusement la plupart des initiations que l'on connait aujourd'hui ont pour objet d'enfermer leurs adeptes dans un système de terreur, de culpabilité et de dépendance ; il faut imaginer que l'esprit grec ait su trouver une voie qui fasse plus honneur à l'humanité. Après tout, avec Monique, nous avions bien réinventé une espèce d'initiation, et le résultat en était bien une forme de libération. Dans mon expérience *sauvage* et *expérimentale*, telle que, finalement, l'université où j'étais avec Monique et le mouvement de l'époque la rendaient possible, et tout en reconnaissant l'impact extraordinaire que Monique avait eu sur moi, je n'avais qu'un souci, m'en débarrasser et galoper à ma guise.

Libéré comme je l'étais, ma nature profonde n'allait pas tarder à s'exprimer, avec toute sa puissance longtemps contenue. Mes goûts, mes opinions, mes comportements allaient être radicalement remis en question. Ma relation avec Monique, sous le signe de l'orientalisme et d'un antiracisme *soft*, donc, finalement, du conditionnement ordinaire, ne me

convenait plus. J'étais animé d'un violent désir pour des blondes, des filles de ma race, celles qui m'étaient destinées par la loi naturelle de l'attraction, qui veut l'amélioration des races par la fusion des meilleures qualités de leurs membres. Ce désir n'était en rien intellectuel, ou même civilisé, c'était l'expression, normalement ensevelie, d'une nécessité vitale.

De plus, si Monique avait pu, dans un moment d'égarement, évoquer mes racines profondes, la Mère archaïque, la liberté instinctuelle et l'amour, cela ne pouvait pas durer longtemps. En effet, dans cet acte d'amour que nous répétions dès que nous en avions l'occasion, ce sont les sensations les plus primitives, les plus basiques, qui dominent : le goût, le contact de la peau, et l'odeur. Or, toutes ces sensations, avec Monique, me paraissaient de plus en plus étrangères, surtout celle qui, chez la plupart des mammifères, sinon tous, sert à partager les membres du clan, les proches, des étrangers ou ennemis, l'odeur. Son odeur un peu forte d'asiatique me dérangeait de plus en plus ; je désirais me baigner dans l'odeur plus suave d'une nordique, qui était celle qu'aimait ma nature profonde.

De tout cela, je n'avais bien sûr aucune conscience, et même, à l'époque, si j'en avais eu conscience, cela m'eût peut-être horrifié, comme signe d'une nature *raciste* que j'aurais réprouvé ; ce dont j'avais conscience, c'est que Monique m'énervait de plus en plus, et c'était tout.

Me séparant d'elle, je partis pour le Maroc, Marrakech, pour les vacances de Pâques ; j'avais entendu dire que c'était un rendez-vous de *hippies*.

Maroc

Mes aventures au Maroc commencèrent sous le signe de l'hostilité. Il y avait de la misère partout, elle se voyait, se sentait, elle imprégnait l'air déjà étouffant. J'oscillais entre le dégoût et la pitié, mais, bien élevé, je n'aurais jamais laissé, à cette époque, paraître mon dégoût, et même, je m'interdisais d'éprouver un sentiment aussi honteux ; j'étais alors aussi stupide que tous les idiots qui, aujourd'hui, pour ne pas paraître *racistes*, inhibent toutes leurs sensations et prétendent aimer les êtres les plus répugnants, et même parfois les plus malfaisants, que cette terre ait produit.

Quand je faisais un trajet en calèche pour essayer de trouver un endroit pas trop dégueulasse pour me loger, une espèce de grand escogriffe tout maigre, le regard allumé, vêtu d'une djellaba à l'hygiène douteuse, se précipita sur la calèche et s'installa d'autorité à côté de moi. Le conducteur voulut le chasser, mais, n'écoutant que mes bons sentiments, et bloquant mentalement toute perception de son odeur infecte, je l'autorisai à rester. Ensuite, il me pria d'aller chez lui, il voulait me montrer quelque chose. Ça ne me prendrait pas beaucoup de temps, disait-il.

Pourquoi pas. J'ai toujours été curieux de tout. Je l'accompagnai donc dans le dédale de la médina. Une fois arrivé chez lui, une piaule sordide, il commença un concert de lamentations où se mêlaient sa misère, le saint nom d'Allah, et mon insolente richesse de mécréant. Il fallait que je lui donne mon argent, tout mon argent, sinon il me tuerait séance tenante, parce que, disait-il, il en avait le droit, et même le devoir, un mécréant ne devait pas pouvoir insulter un musulman par sa richesse supérieure. Et il se munit d'un couteau sans doute *halal*, oint par le Seigneur-Dieu, quoique je ne sais si ce genre de couteau existe, en tous cas l'idée y était.

L'une de mes nombreuses bizarreries est que les menaces de mort me laissent de glace. A peine un petit frisson d'adrénaline, mais je me mets immédiatement en mode *glacé*, un mode qui est peut-être l'extrême du mode *cool* prisé par les *babas* et *bobos*. J'ai le don d'attirer les menaces de mort, et aussi le don d'y faire face sans broncher. Le type était pourtant du genre désespéré et cinglé, ce sont les plus dangereux. Je lui répondis du ton le plus détaché possible : « Ah, vraiment ? » ou une autre phrase totalement banale du même genre. Je ne vous apprendrai rien en disant que, fondamentalement, nous sommes des animaux ; il ne faut jamais montrer sa peur à un ennemi, et c'est très important de savoir la bloquer, pour que la crainte change de camp. Puis je lui expliquai, pour bien l'enfoncer, qu'il ne me tuerait pas, qu'il n'aurait pas un sou de moi, et même, pour bien l'écraser, je lui dis que je lui aurais sûrement donné de l'argent s'il me l'avait demandé, mais pas dans ces conditions ; ce qui était, d'ailleurs, un mensonge, je n'avais pas l'intention de lui donner quoi que ce soit. A quoi il me répondit qu'il n'était pas un mendiant, qu'il était un *bon musulman*, quoique je ne voie pas le rapport, et commença à pleurer en invoquant son dieu tout-puissant dont les voies sont impénétrables. Cette loque s'imaginait sans doute appartenir à une race de seigneurs du désert, dont la seule activité noble serait de piller et rançonner les infidèles, surtout

croisés et européens, et trancher allègrement les têtes des résistants. Je le laissai à son caca, sortis comme à regret, mais sans lui tourner le dos, et poussai quand même un « ouf » de soulagement, tout content d'être en vie, une fois dans la ruelle.

Après quelques pérégrinations dans ce monde de cinglés, qui baigne parfois dans une belle lumière, et définitivement vacciné contre toute forme d'islamo-compatibilité, ce qui me facilita grandement la vie *in situ*, je finis par trouver une chambre qui me convenait parfaitement, tout en haut d'un petit hôtel de la médina, où des hippies munis de quelques peintures à l'eau avaient peint sur les murs un grand soleil, le signe sanskrit *Aum*, et écrit des aphorismes cryptiques comme « *mind your feet* (pensez à vos pieds) », sur lesquels on pouvait méditer des heures sans en comprendre le sens, forcément profond, mais caché. Cette chambre située plein sud, au dernier étage, juste en dessous de la terrasse, était un vrai bonheur. J'y restais beaucoup, sortant peu, peinard sur mon vieux lit, fumant tranquillement mon haschich, m'imprégnant de la sérénité du lieu, juste perturbée de temps en temps par les caquetages aigus des servantes qui s'occupaient des chambres. Je me complaisais dans mon être ; je me sentais juste bien, qui j'étais, là où j'étais. La lumière resplendissante, la douce chaleur du printemps, l'air frais des hauteurs me satisfaisaient entièrement. J'étais en quelque sorte dans un état animal, ou un état naturel ; l'un des effets de l'extase sexuelle que j'avais connue est qu'elle vous relie de nouveau à la nature, tout comme à votre vraie nature ; et dans la nature, le manque sexuel, l'agitation frénétique des humains obsédés par le sexe, hantant tous les lieux d'une rencontre possible, n'existe pas. Étrangement, je n'avais plus *besoin* de sexe, au sens où la plupart des humains ont un besoin permanent de combler leurs anciens ratages par un nouveau.

Mireille

Un jour, en fin d'après-midi, alors que la lumière devient très légèrement rose, une fille apparut, en contre-jour, sur la coursive, dans l'encadrement de la porte ouverte. Elle était très blonde, hâlée, vêtue légèrement ; elle était magnifique. On pouvait presque la sentir palpiter, juste en la regardant. Je me levai rapidement, et allai vers elle ; elle était avec une copine, elles avaient encore leurs sacs, elles venaient d'arriver. On se présenta rapidement ; elle était française, elle s'appelait Mireille. Je lui

dis que la terrasse, juste au-dessus de nous, était un très bel endroit ; puis j'y montai. Cinq minutes après, défaite de ses bagages et de sa copine, elle m'y rejoignait. Nous passâmes très vite d'un bout de conversation conventionnelle à un début de déchaînement sensuel ; puis, rapidement dopés par le plaisir, déjà comme dans un état second, nous allâmes dans ma jolie chambre, parfaite pour l'occasion. Mireille était la sensualité même ; tout en elle, les lèvres, les seins, était gonflé de chair et de vie, et elle faisait l'amour avec passion. Nous n'eûmes aucun mal à grimper au ciel de l'extase ; tout en elle était bâti pour cela.

« Tu es belle », lui dis-je.

« Tu n'es pas mal non plus », répondit-elle en riant.

Les amants comblés se régalent à se dire des choses simples, sans doute parce que l'amour, ce sentiment qui emplit romans, tragédies et comédies, est finalement un sentiment très simple.

Au matin, elle voulut rejoindre un moment sa copine. J'étais dans un état assez vaporeux, encore dopé par les flots extatiques de la nuit. Dans l'extase on éprouve comme un sentiment, extrêmement puissant, de fusion avec l'univers, ou de fusion globale ; c'est un état d'absolue non-séparation, un état dans lequel, aussi, on est dénué de tout jugement et de toute défense. Dans la culture où la religion prône l'amour universel, la non-séparation de tous les êtres, et toutes ces idioties, on passe facilement de la béatitude personnelle à la béatitude universelle ; le sentiment de fusion déborde facilement sur tous les êtres. Je ne sais s'il en est de même pour d'autres cultures un peu moins délirantes, j'espère pour elles que non. Mireille partie, laissé à moi-même, je me concoctai immédiatement un petit délire dans lequel j'étais un nouveau gourou, un nouveau Jésus-Christ prêt à refondre l'humanité dans l'amour universel. Pendant l'an 1968 et ses évènements, j'étais influencé par la mythologie d'un illuminé tombé du ciel d'Israël, Julian Beck, gourou du *Living Theater*, qui proclamait : « Il faut que tout le monde il fait l'amour avec tout le monde », reprenant à la sauce sexuelle les sermons du Christ. En Mai 68, deux ans auparavant, j'avais dégradé comme bien d'autres les murs de la Sorbonne en y gravant : « Baisez vous les uns les autres de peur que l'on vous baise », ce sur quoi d'autres anarchistes avaient protesté qu'il ne fallait pas évoquer la peur, comme si elle venait d'être abolie, mais j'avais comme un soupçon. J'avais lu et adoré Nietzsche, pourtant, mais j'étais incapable de voir que j'étais en

train de me faire baiser par la religion, comme j'avais été programmé pour l'être durant les horribles années de mon esclavage infantile.

Aujourd'hui je suis, surtout après l'expérience avec Shauna, totalement ségrégationniste, et je ne crois plus du tout qu'on puisse changer les humains esclavagistes, jaloux et haineux, j'espère seulement qu'on puisse s'en séparer par des barrières infranchissables, qu'ils restent dans leur merde, et qu'ils ne nous en accablent pas. Il est très, très clair que les délires de cette religion, mensongère et pourrie, relookée en *Droits de l'Homme* autoritaires, sont en train de nous tuer.

Quand Mireille revint enfin, toute souriante, le délire avait eu le temps de me bouffer la cervelle. Je m'étais probablement mis à fumer un peu de *kif* pour passer le temps. J'avais perdu tout discernement et tout contrôle ; c'est un peu comme si, me laissant complètement aller dans l'amour, dans cette espèce de *lâcher-prise* comme disent les mystiques urbains d'aujourd'hui, je me laissais aller sans résistance, également, au délire éducatif et propagandiste qui prétendait contrôler ma vie. Je ne suis pas certain qu'il y ait un rapport, *faut voir*. En tous cas, je ne crois pas que je me serais laissé aller à un tel délire dans des circonstances ordinaires de la vie.

Je dis à Mireille, la tête farcie de bonnes intentions humanitaires : « Il faudrait que je fasse aussi l'amour avec ta copine ». Dans l'immense univers des possibles, elle était la plus proche ; j'allais commencer ma révolution sexuelle universelle par elle. J'avais à peine vu sa copine, qui était bien moins belle que Mireille, je n'avais aucun désir pour elle, je sacrifiais à la religion de l'amour universel. Dans mon délire, j'allais révolutionner le monde par le sexe. J'étais dopé par l'*hybris*, l'ivresse du pouvoir, celle qui dans le théâtre grec mène Œdipe à sa perte.

Mireille le prit très mal et ça ne la fit pas rire du tout, elle partit, resta un long moment avec sa copine, et nous n'allâmes pas déjeuner ensemble. Ma carrière de gourou s'arrêtait immédiatement dans une catastrophe.

Si j'avais vraiment appris à écouter ma nature, ma propre nature, en éliminant les délires délétères des religions et des idéologies, tout cela ne serait pas arrivé, mais en même temps, à cette époque, ou même maintenant, qui, dans le monde que je connaissais, aurait pu me mettre sur la voie de cette délivrance ? A ma connaissance, personne. J'ai dû faire ce chemin seul, et ça a pris beaucoup, beaucoup de temps.

Mireille avait perdu confiance en moi, et cette faille, difficile à colmater, ne demandait qu'à s'ouvrir. Je sentais bien qu'elle mettait désormais une distance, pesant tout ce que je pouvais dire. Je n'étais pas fiable. Elle s'était construit en vitesse une ligne de défense, contre moi.

Après tout, nous ne savions rien l'un de l'autre ; nos échanges s'étaient à peu près limités au fait que nous nous trouvions mutuellement beaux et désirables. Les corps ne mentent pas, la beauté et la grâce ne savent pas mentir, mais les mots, comme avec Shauna, c'est une autre histoire.

Ça n'allait cependant pas *si mal* ; la magie de la nuit continuait à opérer, au moins dans les corps, sinon dans les esprits. Rien n'avait, en apparence changé. Mais les serres du vautour du sacrifice et de l'amour universel enserraient désormais nos destinées.

Haines raciales et utopies

Nous nous baladions dans Marrakech, nous laissant porter par la curiosité, l'attrait de ce qui brille, comme n'importe quels touristes voyageant sans but. Nous étions prêts à faire des rencontres, aussi, de gens comme nous, ou proches de nous ; les humains sont d'une espèce grégaire, et se sentent bien dans une petite meute aux liens étroits. Mais à Marrakech, on ne voyait que des paumés errant seuls, ou des couples de même sexe, ou des gens se baladant à trois. Aucun couple normal, de ceux que l'on voit partout en Occident. C'était très, très frappant, nous étions une exception. Les locaux ne sortaient jamais en couple, mais toujours entre hommes ou entre femmes, et ça avait comme déteint sur les étrangers. C'était un monde bruyant, bigarré, et d'une certaine manière, hostile ; c'était ainsi que je le sentais ; mon expérience du taré au couteau *halal* ne m'avait pas incité à la béatitude. Nous ne savions où trouver un lieu tranquille, une *safe zone*, parmi les diseurs de bonne aventure, les guérisseurs avec leurs bouts de crapauds séchés, les charmeurs de serpents, les vendeurs de stylo-bille, les fous écumants, une lanière de cuir à la main, faisant mine de fouetter les petits moricauds en transe qui dansent.

Nous aperçûmes un conteur entouré d'enfants. Les enfants, c'est moins pesant que les adultes. Mais il n'y avait presque que des garçons. Les filles restent à la maison. Le conteur nous aperçut, nous fit entrer à l'intérieur du cercle ; les gamins nous firent place en dévorant Mireille de leurs yeux noirs, comme ils regarderaient une friandise convoitée et interdite, en se

poussant du coude et en riant. Elle était évidemment vêtue très légèrement, à la mode *hippie* très relâchée de l'époque ; entre autres, elle ne portait pas de soutien-gorge qui aurait dissimulé les courbes magnifiques de sa poitrine. Cela faisait un certain contraste avec les sacs à patates brunâtres dont étaient affublées les voilées du coin. Il y eut un instant de silence et de gêne, et les plus jeunes enfants nous sourirent, percevant chez nous une liberté instinctive qui est proche de celle qu'ils ont encore. Mais le conteur s'employa très vite à rattraper son audience. L'atmosphère se rafraichit fortement, les sourires devinrent gênés, puis disparurent. Je ne sais pourquoi il nous avait interpellés, quelle était sa motivation, je ne sais ce qu'il raconta, mais dans mon imagination, ça pouvait être une histoire liée au sort des pécheurs chassés du paradis, il y en a un tas dans les mythes bibliques, coraniques et chrétiens, et nous n'étions sûrement pas en odeur de sainteté ; il est assez probable selon moi que le conteur nous ait pris comme exemple pédagogique à l'usage des âmes tendres, pour leur éviter les errements et tentations du péché ; nous étions des mécréants typiques parés de la beauté du Diable qui allaient rôtir en enfer.

Je ne connaissais pas un mot d'arabe, et je ne pouvais pas savoir ce que ce damné conteur avait raconté, mais je n'avais pas une bonne impression. Depuis ma rencontre avec le taré qui prétendait me tuer, mon évaluation des musulmans avait fortement chuté. Elle n'était pas excellente mais plutôt neutre jusque là – j'avais été deux fois en Tunisie auparavant et j'avais été plutôt bien reçu, même si j'avais été importuné par les propositions incessantes des pédés *cultivés* et *raffinés* tous sortis du même moule, en chasse à tous les coins de rue. Je n'avais pas parlé de l'incident à Mireille ; à vrai dire, nous ne parlions d'à peu près rien, et c'était pour moi une affaire classée. Il me sembla, assez clairement, que l'attitude des enfants changeait. Je lui exprimai mon malaise, mais elle me répliqua qu'elle n'avait rien remarqué, qu'ils « sont comme tout le monde », que leur *culture* valait la nôtre, et que mettre cela en doute était « *raciste* ».

Vlan ! Le diable *raciste* avait surgi de sa boite. Après avoir tenté malencontreusement de m'élever au statut de sauveur du monde, je me trouvais jeté dans l'enfer du *racisme*. Boum ! La roche tarpéienne est proche du Capitole. De l'amour à *la haine* en quelques heures, j'avais un peu de mal à rattraper les morceaux éparpillés de mon être.

A cette époque, le dogme selon lequel le *racisme* était le Mal absolu n'était contesté par quasiment personne. Personne n'aurait osé s'en moquer. Chacun était confronté sans défense à l'énorme pression de la propagande ; les effets étaient dévastateurs.

Je savais bien, pour l'avoir appris à l'école, et par les tortures de mon cher père, que le *racisme* était LE péché contre l'esprit, la nature, la vie, et j'en passe. Et que s'en prémunir était un devoir moral, social, philosophique, et même métaphysique. Que l'affreux *racisme*, œuvre du démon, était ce qui empêchait notre belle humanité de s'ébattre joyeusement dans le paradis multiculturel qui lui était promis. Et auquel je croyais, dans la version de la partouze universelle du : « il faut que tout le monde il fait l'amour avec tout le monde. »

La partouze universelle, le mélangisme ultime, a été promue par un pionnier, le révolutionnaire extrémiste et jacobin, ci-devant marquis de Sade, qui voulait en faire une obligation *citoyenne* publique à laquelle il serait interdit de se soustraire. C'est dans son petit pamphlet *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*, inclus dans son ouvrage pornographique *La philosophie dans le boudoir*. On passe ainsi en toute élégance du paradis de la grande partouze de l'amour du prochain à l'enfer totalitaire du viol sans frontières légalisé, qui sont la même chose, et ont la même origine. Et nous y allons, là où on a accueilli *sans discrimination* la belle humanité *différente* et prédatrice, le tout organisé et applaudi par la cabale des prédateurs ultimes.

Bref, j'étais *coupable*, et Mireille, messagère de Dieu et des bonnes mœurs, me rappelait à l'ordre. Petite vengeance bien méritée. Je ne savais pas encore d'une manière très assurée que toutes les croyances ne sont pas bonnes à croire, même si j'avais été enthousiasmé par Nietzsche et sa violente critique des religions prédatrices de vie. Et donc, je me le suis pris en plein dans la figure, sans pouvoir en rire.

Mais, comme chacun sait, Nietzsche a mal fini, car pour être *délivré du mal*, il faut humblement demander à Dieu de vous en libérer, faute de quoi le ciel vous tombe sur la tête. Pourquoi il faut demander à Dieu de nous délivrer du mal, si ce n'est parce que c'est lui qui a les clés du mal qui nous enchaîne, est un mystère que tout chrétien qui récite son *Notre Père* ranime tous les jours. Je devais donc faire *amende honorable* de l'accusation de racisme, haro sur le pécheur.

J'étais, en fait, complètement clivé. Loin de m'unifier, l'expérience amoureuse m'avait complètement dissocié.

Dans la vie réelle, cette expérience est exclusive, intime, fusionnelle, privée, et parfaitement *discriminatoire*, voire *raciste*, le dit *racisme* n'étant qu'une discrimination parmi l'immense tas des discriminations que nous utilisons en permanence pour savoir si nous choisissons une option ou une autre, dans la mesure où nous avons encore la liberté de le faire. L'expérience montre que tout le monde n'attire pas tout le monde, c'est le moins qu'on puisse dire, et que la qualité de la relation ne s'améliore pas avec la différence, tout au contraire.

Dans ma vie spirituelle, ou prétendue spirituelle, à l'inverse, façonnée par les terreurs de l'éducation et de la propagande, je devais être *ouvert*, partager, aimer mon prochain, me sacrifier, oublier mon Ego, ne pas être possessif et jaloux, et un million de choses encore, dont, évidemment, horreur des horreurs, ne pas être *raciste*. L'affreux Nietzsche, encore lui, appelle toutes ces idéalités des *spectres*, on pourrait dire, des épouvantails.

J'étais écartelé entre mes sensations et sentiments réels et les *spectres* qui étaient presque exactement aux antipodes. Ma vie réelle, ou *la* vie réelle, était totalement antagonique de la vie idéale ou spirituelle, des *valeurs* imposées. J'étais mûr, écartelé, pour être dépecé.

Mireille semblait totalement inconsciente de sa différence, de sa beauté et de son intelligence qui étaient des expressions abouties de celles de sa race ; pire que ça, elle les niait. Je n'affichais pas, au moins en théorie, des convictions différentes ; j'avais été endoctriné et pas qu'un peu. Mais, par une espèce de méfiance instinctive, je ne provoquais pas l'épée de feu de l'Archange, ou celle de la Bête, puisqu'ils ne sont qu'Un. Ma nature, peut-être une espèce de charisme ou de grâce que j'avais, me menait vers des espaces libres, accomplis et exclusifs, que mes convictions apprises et imposées réprouvaient. Je n'avais pas plus de conscience que Mireille, mais j'avais appris à mieux me comporter, de manière empirique, quoique l'incident de l'amie avec qui il *fallait* que je fasse l'amour montrait bien que ça déconnait pas mal chez moi aussi.

Dans l'espèce de consensus habituel, qu'on appelle *hypocrisie*, la plupart des gens s'arrangent pour pouvoir proclamer leur immense dévotion des *valeurs* les plus conformes, tout en n'en faisant *qu'à leur tête* dans la réalité. C'est le jeu habituel du *conformisme*. La plupart s'en

arrangent très bien, et c'est ce que je faisais *comme tout le monde* ; tout ça fonctionne à peu près tranquillement tant qu'un fanatique, un Savonarole, ou un politicien au service du Nouvel Ordre Mondial, ne vient pas hurler qu'il faut conformer la vie réelle aux impératifs utopiques du dogme, quels que soient les dégâts que ça occasionne.

Or, par vengeance contre mes utopies d'amour universel, ou par conviction fanatique profonde, Mireille venait de me porter un coup bas, de mettre le doigt sur la fracture béante de mon être dissocié.

En réalité, dans ma vie ordinaire, je connaissais assez bien les différences, comme tout un chacun, et j'en tenais compte ; j'avais bien, un temps, tenté de suivre une politique *antiraciste* dans mes activités à l'Université, mais personne ne sait transformer les citrouilles en carrosses ; seule une bande de fanatiques lavés du cerveau croit contre l'évidence aux *lendemains qui chantent* ou au paradis multiculturel du *vivre-ensemble*. Je faisais donc la part des choses, comme sans doute la plupart des gens, je professais certaines choses, et j'en appliquais d'autres.

C'est l'hypocrisie ordinaire, qui est la seule option raisonnable dans un monde de fous, où la réalité des énormes différences raciales est niée par le discours officiel et obligatoire qui prétend qu'elles n'existent pas. Cela ne peut fonctionner, tant bien que mal, que si personne n'agite le spectre du *racisme* sous le nez de son voisin, or c'est précisément ce que Mireille venait de faire.

Choisir aussi nettement les idéaux de sa doctrine contre la réalité sensible n'était sans doute pas une bonne idée ; il y avait certainement mille moyens d'éviter le conflit, ou même d'en rire, mais l'époque était sectaire, et elle l'est encore, bien que la révolte contre l'oppression doctrinaire éclate de ci de là, à mesure que la pression morbide du fanatisme *antiraciste* devient de plus en plus évidente.

Je trouve aujourd'hui quelques vertus à l'hypocrisie, cette horrible attitude qui exaspère les fanatiques ; au moins l'hypocrisie protège des horreurs de l'inquisition, c'est une attitude de sauvegarde et d'insoumission camouflée sous une soumission apparente. Le Christ, les prophètes, les prêcheurs et les fanatiques détestent les hypocrites, je déteste le Christ, les prophètes, les prêcheurs et les fanatiques. Quoi qu'il arrive, je n'entrerai pas dans le lupanar totalitaire universel.

L’immense et immonde spectre du *racisme* qui pourrit la vie de l’Occident depuis la fin de la seconde guerre mondiale une fois évoqué, il ne risquait pas de nous lâcher. La vieille tradition des tortures que les chrétiens s’infligent pour expier leurs péchés, qu’on croyait perdue dans un lointain passé, allait se réactiver sous de nouveaux prétextes conformes aux plans des nouveaux maîtres de nos esprits.

Décidément, se rencontrer au Maroc, chez les *hippies*, n’était vraiment pas une bonne idée. Le spectre du *racisme* ricanait au-dessus du *peace and love*. « *Imagine all the people* », etc. Cause toujours.

En continuant notre balade sans but, déjà bien dégrisés par l’inévitable *racisme* qui montre forcément le bout de son nez dans le contact avec des gens *différents*, nous voyons un attroupement d’hommes, la plupart vêtus de djellabas blanches. Il en émane la rumeur lente d’une incantation répétitive, scandée, qui semble diffuser une atmosphère presque hypnotique. À l’intérieur du cercle, accroupis sur des nattes, se tiennent deux hommes face à face, et entre eux quelques colombes roucoulent parmi de petits arceaux de roses. Celui qui chante l’incantation est un vieillard des temps bibliques, à la longue barbe et aux cheveux gris, vêtu d’une peau de bête nouée à la ceinture. Près de lui reposent un bâton noueux et une besace de cuir. Il semble surgir directement du désert où il a eu une conférence au sommet avec Allah. Il chante son couplet, les yeux rivés au ciel, extatique, comme si là seulement était sa véritable patrie. Et les colombes roucoulent aux anges.

En face de lui, lui donnant la réplique sur le même ton chanté, un homme d’une trentaine d’années, très brun, aux cheveux noirs lisses, vêtu d’une robe d’un blanc immaculé. Ses yeux noirs profonds fixent l’assistance et la figent. Les pupilles des spectateurs s’ouvrent comme des trous béants d’ombre où tournoient l’extase et l’effroi. Dans cette immobilité totale seules vivent les colombes au milieu de leurs roses, image fascinante du Paradis, roucoulant, se pavanant, tournant rapidement sur elles-mêmes, dansant, et finalement copulant dans un grand frou-frou de plumes.

Mireille et moi restons muets au bord du cercle. Elle sourit vaguement à ce spectacle béni. Soudain les yeux du type en blanc se fixent sur nous. Il se lève brusquement, comme en proie à une inspiration soudaine ; un choc brutal galvanise l’assemblée. Il fonce droit sur Mireille. On sent son souffle,

la vibration dure de son regard. Les yeux noirs, brillants d'un éclat violent, se dardent sur Mireille comme s'ils voulaient la paralyser.

Et il dit, de sa voix âpre qui ne chante plus :

« *Now you fly high in the sky like a bird, but soon you will fall on the earth like a human.* » :

« Maintenant, tu voles haut dans le ciel comme un oiseau, mais bientôt tu retomberas sur terre comme un humain. »

Et sa robe blanche se tord dans le geste brutal d'une chute, comme s'il y avait attrapé cet oiseau et le faisait choir brusquement, lui brisant les ailes.

Je serre la main de Mireille convulsivement. Je la sens frissonner comme quelqu'un qu'on éveille pendant un rêve. Je suis absolument choqué, presque sonné par ce que je ressens comme une attaque, et qui plus est une attaque totalement imprévue. Si Mireille et moi pouvions évoquer le paradis, alors nous étions tombés sur un suppôt de Dieu prêt à nous en expulser.

Les colombes n'ont pas cessé de roucouler. L'autre mystique a toujours les yeux rivés au ciel, comme si tout cela ne le concernait pas. Les assistants, après nous avoir avidement dévoré des yeux, retournent à leur rêve. Le prophète blanc retourne à sa place et recommence à chanter ses litanies. On fait quelques pas en arrière, hébétés, en état de choc. Les paroles terribles font écho sans discontinuer dans nos consciences.

« *Soon you will fall like a human.* »

La chute. La chute.

Mireille, à côté de moi, marche comme un automate, un peu pâle. Je suis complètement interloqué, catastrophé, et furieux. Je ne pouvais évidemment pas répliquer, j'étais juste complètement prisonnier de la situation. Nous n'étions pas en position de force, et de plus, il aurait été *raciste* de répliquer.

Cette attaque me révulsait, mais Mireille ne voulait y voir qu'une *vision*. Ce type, disait-elle, était un *voyant*. D'après elle, je voyais tout ça « avec mes yeux d'occidental ». Ben oui, j'en ai pas d'autres. Et puis évidemment, ça devait revenir, critiquer le voyant était *raciste*. D'après elle, le voyant avait des *pouvoirs* qu'on ne pouvait pas soupçonner en

Occident. Pour moi, si on a ce genre de pouvoirs, dans ma culture, on essaie d'en user sans causer trop de dégâts. Mais nous étions en territoire étranger, voire, même, ennemi. Et bien sûr, que Mireille accepte la prophétie comme vraie, au lieu de se rebeller contre elle, et l'accepte contre mon sentiment, lui donnait toutes les chances de devenir vraie. Et si elle l'avait acceptée, c'est parce qu'il serait *raciste* de la rejeter, la boucle était bouclée.

Effectivement, la prophétie se réalisera, ce qui donnera raison au voyant et à Mireille contre moi, mais ce n'était sûrement pas une victoire pour Mireille, plutôt une capitulation qui aurait peut-être été évitable, si elle s'était révoltée et s'était battue. Mais il ne fallait pas être *raciste*, etc., etc. ; le spectre était plus fort que tout, plus fort même que la vie réelle, que les sensations réelles, que les extases réelles ; il fallait s'agenouiller, et c'était tout.

Je vais me faire incendier, mais depuis que certains manipulateurs pervers ont inventé les religions, les femmes se sont souvent illustrées, apparemment plus que les hommes, dans ce qu'on appelle la *bigoterie*. Les hommes qui s'adonnent aux mêmes pratiques, la plupart du temps, ne sont pas caractérisés par leur virilité. La bigoterie est un respect excessif des normes et des croyances imposées, parfois jusqu'à l'absurde, parce que toute croyance peut être exagérée jusqu'à l'absurde. C'est sans doute parce que, pour des raisons adaptatives qui remontent très loin chez tous les mammifères, les hormones féminines les incitent à se soumettre sans poser trop de questions ; le *féminisme* a prétendu combattre cette tendance, mais en réalité, a substitué une nouvelle domination à l'ancienne, dans laquelle la même bigoterie vénère la nouvelle norme féministe et ses femelles dominantes anti-mâles. La bigoterie est, en quelque sorte, un fanatisme passif.

Quand on pratique les arts divinatoires, si on pratique sur des gens avec lesquels on est impliqué, ce qui est déconseillé, on se pose forcément la question de la force auto-réalisatrice de la prédiction. La prédiction influe-t-elle sur le futur ? Dans les cas de *grande* voyance, c'est peu probable ; par exemple il est très peu probable que la Pythie ait pu provoquer la naissance d'un génie nommé Pythagore, « celui qui était annoncé par la Pythie », ou alors, ce serait une magie encore plus invraisemblable.

Cependant, quand on *sent* les flux de l'époque, et dans le cas de notre voyant, quand on peut *sentir* la montée du spectre *antiraciste*, injecté à grands coups de propagande depuis la fin de la guerre dans les populations occidentales les plus jeunes et les plus malléables, on peut prévoir, avec un bon taux de réussite, la réaction d'une jeune Occidentale flottant dans un monde dont elle n'a aucune expérience aux imprécations d'un voyant musulman sûr de son fait.

Nous ne sommes, souvent, que les agents de forces qui nous dépassent. Ce *voyant* musulman ne faisait que surfer sur les vagues d'un courant qu'il n'avait pas créé. C'est probablement ce qu'on fait toujours plus ou moins, dans les phénomènes de voyance. On ne peut pas, dans un premier temps, lutter contre ces vagues, parce qu'on ne les voit tout simplement pas, elles nous emmènent sans qu'on en ait conscience. On peut seulement voir où les courants sont les pires, et les éviter. Fallait pas y aller, c'est ce que je me suis dit plus tard, j'ai toujours soigneusement évité les musulmans par la suite, pour malheureusement en voir des troupes entières débarquer chez moi, en France, amenés par des êtres pervers aux intentions sinistres dont il semble difficile de se débarrasser.

Je voyais d'autant plus une agression que, dans le monde civilisé, un tel comportement n'est pas possible. La civilisation a considérablement modifié les rapports entre humains, dont les rapports entre les sexes. Personne ne peut s'attaquer directement et violemment à une femme sans motif apparent. Dans la civilisation, un tel comportement public n'est possible que de la part de malades mentaux, ou de fanatiques, mais ces derniers n'y existaient pas à l'époque. Il y a un consensus général qui protège les femmes des agressions. Ce consensus n'a pas eu besoin d'être légiféré, il est l'un des résultats naturels de l'évolution ; génétiquement, les races civilisées produisent moins de testostérone, l'hormone de l'énergie et de la violence, et sont capables de plus de réflexion, de mesure et de calcul que les autres races. Leurs relations sont plus intelligentes, plus raffinées, en un mot plus évoluées. Mais tout cela était totalement occulté par la pensée dominante en Occident, depuis la seconde guerre mondiale ; le dogme était celui de l'égalité intrinsèque des hommes et des cultures, et même si je pouvais voir une agression, j'étais incapable de distinguer civilisation et barbarie, et donc j'admettais, implicitement, le modèle de l'égalité des races et des cultures dont on m'avait matraqué quasiment depuis ma naissance.

Dans un monde normal ou naturel, les mâles disposent d'outils pour protéger leurs femelles des attaques extérieures, or nous en avons été privés, par la vertu du *circulez y'a rien à voir*, et nous savons bien qui a opéré, dans son intérêt particulier, cette espèce de castration. Mon histoire avec Shauna le dit assez bien, la défense est impossible, l'attaque inenvisageable. Le problème est qu'une femelle privée de protection va instinctivement se soumettre à l'agresseur, parce qu'elle ne dispose d'aucun outil de protection elle-même, mais, normalement, se repose sur les mâles pour cela.

Dans cette affaire, Mireille prenait en quelque sorte le parti de cet Arabe *voyant* contre moi, se soumettait sans combattre au lieu de rechercher mon soutien, et il y avait vraiment de quoi me rendre fou. L'*antiracisme* était en train de faire deux nouvelles victimes, des victimes de choix, européennes, belles, intelligentes, sensibles, bref, des êtres dangereux pour le dogme par leur existence même, et qu'il fallait détruire au plus vite. L'*antiracisme*, c'est la *barbarie*, et il est promu, en premier lieu, par d'horribles barbares, comme ceux qui ont drogué, prostitué puis liquidé Shauna, et ce n'est que l'un de leurs moindres méfaits.

Il y a aussi un autre courant dans la civilisation occidentale, plus profond, plus ancien et plus autochtone que l'*antiracisme* de la propagande, et que l'antiracisme peut parasiter, c'est l'*ouverture*. Mireille se prévaudra de son ouverture contre ma *fermeture*. C'était oublier un peu vite que justement, la nuit précédente, c'est bien moi qui l'avais *ouverte*, justement, à un monde de sensations qu'elle ne connaissait pas.

Cette position de l'*ouverture*, aussi désirable soit-elle dans les rapports intimes et privilégiés, est aussi potentiellement très dangereuse, quand on l'élargit hors du cadre de l'intime et du privilégié. C'est un peu un débordement du même type que j'exprimais quand je m'imaginais fusionner avec le monde entier, et avec la copine de Mireille en premier lieu. C'était bien sûr un manque d'expérience flagrant dans un monde que je commençais à explorer, et que, tout en croyant le maitriser, je connaissais très peu, commettant de fatales erreurs de débutant.

Plus l'ouverture interne est importante, plus la fermeture externe doit l'être aussi. C'est de la physique simple, liée à ce qu'on appelle la loi de l'entropie, et c'est très facile à comprendre. L'ouverture à tous vents est

juste une catastrophe. Probablement, cette ouverture, cette béance, chez Mireille comme chez moi, devait également se sentir.

Nous venions de vivre la plus extrême des ouvertures, celle de la fusion amoureuse, et cela se voit dans les gestes, les attitudes. Cette capacité d'ouverture ouvre tout un monde de perceptions et de sensations, elle est nécessaire pour se sentir pleinement vivant, mais plus elle est développée, plus elle doit être protégée par une discrimination sans faille, faute de quoi elle est dangereuse. C'est évidemment ce qu'interdisent l'*antiracisme* et son cortège d'obligations *anti discriminatoires*.

L'ouverture *avec* la discrimination, c'est la Renaissance ; l'ouverture *sans* la discrimination, c'est la pornographie *antiraciste* et le bordel planétaire.

Dans la civilisation, où le respect des individus est normalement la règle, la discrimination est facile et naturelle, la plupart des gens la respectent spontanément. Mais les peuples peu évolués ne tiennent pas compte des nuances de la réticence et de l'attirance développées dans les civilisations, qu'ils ne voient pas ou prétendent ne pas voir ; ils se basent sur des signaux plus basiques, comme la force ou la faiblesse, qui ne sont pas valorisés par les civilisations ; dans une civilisation, abuser d'une faiblesse est un crime. Si, de plus, ils ont été persuadés que la *discrimination* et le *racisme* sont des *crimes*, l'ouverture indiscriminée obligatoire génère catastrophes et destructions. N'importe quel *voyant* pouvait deviner le futur dégradé d'une jeune Européenne convertie à l'*antiracisme*, lâchée sans protection, ayant la *liberté* d'être soumise à des esclavages inconnus depuis très longtemps en Europe hors de la petite communauté des usuriers esclavagistes, et ce sera le sort de centaines de milliers d'entre elles.

En réalité, nous étions tous les marionnettes de l'*antiracisme*, des *Droits de l'Homme*, et de la soi-disant culpabilité européenne vis-à-vis des *pauvres victimes* extra-européennes. Nous dansions tous sur une partition que nous n'avions pas écrite.

Quand je dormais après avoir écrit ces phrases, j'eus un rêve étonnant à leur propos. Je me remémorais globalement la conversation, et dans le rêve les deux positions, celle de Mireille et la mienne, étaient comme deux entités, possédant leur vie propre. Puis intervenait la troisième, le conditionnement, et dès son apparition j'entendis en rêve comme la

sonnette de mon appartement, ce qui me réveilla instantanément, et me permit de me remémorer tout le rêve. C'était tout à fait frappant que ce soit une sonnette, parce que Pavlov utilisait souvent des sonneries dans le conditionnement de ses chiens, et nous humains sommes entourés en permanence de sonneries et d'alarmes, qui nous rappellent à l'ordre ; ce qui est frappant dans ce rêve, c'est que nos divergences d'opinion ne détruisaient pas, en elles-mêmes, le rêve ; il n'y avait pas de réelle dispute, ni une quelconque agressivité entre nous ; ce qui rompait le rêve, c'était l'intrusion de la sonnette, le rappel à l'ordre du conditionnement. C'était comme dans la réalité ; nous ne nous sommes jamais réellement disputés, Mireille et moi, encore moins agressés ; la divergence d'opinion n'était qu'une écume sans grande importance avec laquelle nous pouvions parfaitement vivre, mais cela n'empêcha pas, finalement, le conditionnement de prévaloir absolument, quand ses mécanismes enclencheraient leur machinerie implacable.

A l'époque dont je parle surtout dans cet écrit, les années 80, l'extension de l'*antiracisme* en direction de toutes les formes de *discrimination*, parfois appelée *antifascisme*, c'est-à-dire la lutte contre toutes les forces vitales naturelles, n'était encore qu'embryonnaire ; je continuerai donc à évoquer surtout le *racisme*, et pas l'immense catastrophe *antidiscriminatoire*, qui est un crime autant contre l'esprit que contre la vie, si tant est qu'on puisse les séparer.

Paranoïa de masse

Le soir venu, Mireille déclara qu'elle ne dormirait pas avec moi, mais avec sa copine. Après tout ce qui s'était passé dans la journée, cette nouvelle séparation, que je ressentis comme une espèce de punition, tombait très mal. Ce n'était pas extrêmement grave, j'étais fatigué, et j'allais dormir ; mais, quand même, qu'elle s'éloigne ainsi de moi, sans même me demander ce que j'en pensais, me laissant seul à ruminer, n'était sûrement pas la meilleure chose à faire pour affermir notre relation.

Il y avait encore un peu de son odeur dans le lit, et je dormis bien ; et au matin, elle vint me retrouver. J'étais un peu maussade ; il y avait toujours ce différend entre nous, de savoir si le comportement de certains marocains envers nous était simplement une agression, tel que je le voyais à ma manière *au ras des pâquerettes*, ou si c'était une *différence culturelle*,

forcément honorable, et impossible à critiquer. À cette époque, j'avais encore, comme la plupart des gens bien élevés, une grande révérence pour la *culture*, quelle qu'elle soit ; je n'avais pas compris qu'aucune *culture* n'est innocente, et que certaines sont même criminelles et génocidaires, je parle ici surtout de celles qui signifient sans vergogne leurs intentions destructrices dans leurs *Livres Saints*, écrit il est vrai à l'origine pour leurs seuls adeptes. Je n'avais pas à l'époque interrogé le mythe de la *bonne* culture maîtrisant la *mauvaise* nature, tel que le catéchisme chrétien et la doctrine de Freud me l'avaient appris ; mon expérience pratique, poussée par un sentiment très fort de mes urgences vitales, ou le simple sentiment de l'existence du vivant, avait largement précédé mes laborieuses reformulations théoriques, ma *Weltanschauung* ou manière de voir le monde ; c'est une constante dans le cours de ma vie, et le drame de ma rencontre avec Shauna suit le même parcours. Ce *sentiment de l'existence du vivant* est une explication un peu légère, rien n'explique que je le ressente apparemment plus que la plupart, sauf peut-être le sentiment extatique que j'ai ressenti lors de ma première prise de LSD, exalté ensuite par mes rencontres amoureuses.

Peu de gens savent que le LSD a été diffusé assez massivement, à l'origine, par la CIA dans le cadre du programme de lavage de cerveau et de *mind control* appelé MK-Ultra. Ces gens, héritiers de la tradition du *Tavistock Institute*, et confortés par le succès de l'opération de lavage de cerveau de masse appelée *dénazification*, puis par les avancées des *Macy Conferences* sur la cybernétique, où il fut question, dans la même veine, d'éradiquer l'*homme autoritaire*™, considéraient l'humain comme une espèce d'automate qu'on pouvait reprogrammer à sa guise, et le puissant LSD était testé comme un moyen de créer confusion, déstabilisation, et ouverture à la reprogrammation. Comme la plupart des expériences de MK-Ultra, celle-là a rapidement tourné au désastre. Les *cobayes*, quand ils ne devenaient pas perturbés jusqu'à la psychose, devenaient totalement ingérables. Beaucoup se tournaient, pour sortir de la confusion, vers les techniques orientales, d'inspiration hindouiste ou bouddhiste, et pas vers les psys censés jouer le rôle du Père Sauveur et les reprogrammer. Le plus célèbre de ces *drop-outs* était le psychologue Timothy Leary, devenu une sorte de pape du LSD ; il avait écrit une espèce de manuel, de Guide Michelin du LSD, inspiré du Livre des Morts tibétain, pour préparer un bon *trip* sans être envahi par une confusion incontrôlable. Singulièrement, ce

bouquin ne montre pas le bouddhisme tibétain sous un jour particulièrement meilleur que le christianisme : l'affaire principale y est de résister à des *tentations*, portées par des *démons*, ce qui rappelle la lutte du Bouddha lui-même, avant qu'il parvienne à l'illumination et au détachement ; le bouddhisme n'appelle cependant pas à la *haine de soi* et l'*amour de l'autre*, ce qui le rend quand même nettement plus humain. Mais pendant que mes camarades d'aventure se plongeaient sagement dans les profondeurs de la méditation et de l'introspection, l'affaire prit pour moi une tout autre tournure. Après le défilé ordinaire des visions, plus ou moins plaisantes, sorties d'un passé archaïque encombrant, j'eus envie d'air frais et je sortis dans le jardin, où je fus plongé dans une extase purement perceptive ; le sentiment magnifique du flot de la vie m'envahissait, le monde entier palpitait de vie, en résonance avec moi, ou cet être que j'étais accoutumé à appeler *moi* sans bien le connaître, et cet état était très proche de celui de l'orgasme, voire le même, quoique atteint par des chemins très différents. C'est très probablement de cette expérience, que je dois à l'imbécilité des manipulateurs de la CIA pour qui la nature profonde n'existe pas, que me vient ce *sentiment de l'existence du vivant*.

Mais ce *sentiment* n'était rien d'autre qu'un sentiment, il n'était pas vraiment intégré dans une perception du monde, dans un système. Mireille avait un avantage sur moi, qui dans la conduite de ma vie, me fondais beaucoup sur mes perceptions brutes, et peu sur mes croyances organisées ; j'étais *instable*. Si j'avais pu le formuler, et exposer une vision vaguement cohérente du monde, nous aurions pu avoir un vrai échange de vues, confrontant une vision du monde à une autre. Mais à l'époque, j'étais loin d'en être capable ; ce que je percevais directement du monde se confrontait, à l'intérieur de moi-même, avec la vision officielle, établie par la propagande et la manipulation des perceptions ; et de ce point de vue, la position strictement *antiraciste* de Mireille était beaucoup plus forte, soutenue qu'elle était par toute la puissance de l'appareil idéologique officiel et de sa kyrielle de justifications. Mes perceptions étaient plus naturelles et authentiques que les siennes, mais elles étaient pourchassées, traquées, interdites par le poids de la culture officielle ; et le simple fait de les éprouver était déjà suspect, susceptible d'un traitement par la nouvelle Inquisition.

L'Inquisition ne s'intéresse pas vraiment aux idées, ou à la pensée ; l'expression « police de la pensée » est impropre ; ce à quoi elle s'intéresse,

ce qu'elle manipule et verrouille, ce n'est pas la pensée, qui est volontiers vagabonde, changeante voire capricieuse, ce sont les perceptions, qui sont bien plus fondamentales. Les *opinions* dont on fait si grand cas ne sont pas grand-chose ; les *perceptions*, au contraire, sont au cœur des relations entre humains, comme entre tous les animaux ; et ce sont elles que les tyrannies vont s'attacher à modifier profondément. L'expression : « Circulez, y'a rien à voir » n'est pas qu'une simple boutade, elle reflète la réalité profonde du tabou et de la répression. Il s'agit d'interdire de regarder dans certaines directions, ou de sentir, ou même pressentir, certaines choses. L'aveuglement est une nécessité fondamentale du dogme, parce que le dogme dit ce qui doit être vu, et sans aveuglement préalable, sans le *circulez, y'a rien à voir*, aucun dogme ne peut survivre très longtemps. Il faut que nos yeux soient *retournés* pour que notre vision du monde mensongère soit *construite*. Dans la pensée totalitaire, il est interdit de penser que le dogme soit mensonger, et ses auteurs des manipulateurs et des menteurs ; l'évoquer attire les pires sanctions contre les *dissidents*. On peut assister, en la matière, à des scènes stupéfiantes pour l'intelligence la plus basique, que ce soit en politique, dans la justice, ou dans les pseudosciences. Il est tout à fait terrible de constater que presque rien, fondamentalement, n'a changé depuis les temps antiques du Paradis Terrestre, de l'interdiction de la Connaissance du Bien et du Mal, de la condamnation de la nature humaine et du règne absolu du Moloch impérial.

« Et autour d'eux se trouvent comme des pièges ». J'avais osé jeter un œil, relativement timide, dehors, je m'étais un temps baigné dans l'Ouvert, et la réaction ne se faisait pas attendre ; Mireille avait déclenché les pièges, les tapis de bombes *antifascistes*, que j'avais osé oublier. Après avoir vu le monde tel qu'il est, sans fard, dans toute sa nudité essentielle, j'étais brutalement *retourné* et forcé de me contempler moi-même, un *raciste*, puisque c'était apparemment ce qu'elle voyait. Pourquoi j'aurais été animé par l'affreuse *haine raciale* était un mystère ; aujourd'hui les parasites qui prétendent qu'il est légitime d'envahir, dépouiller et même détruire les Européens professent qu'être né *blanc*, c'est être né *raciste*. Dans la version moderne ultime, qui n'avait pas encore cours à l'époque, au début des années soixante-dix, toute perception d'une différence qu'on ose encore parfois appeler *objective* est due à un *préjugé*, discriminatoire ou raciste. Ceux qui, rongés par une culpabilité artificielle imposée depuis presque

deux millénaires, ne savent pas se défendre contre ces horreurs, sont *piégés* et se condamnent eux-mêmes à mort, ou au minimum à la folie.

On ne peut sortir de cet aveuglement qu'en comprenant qu'il nous a été imposé, qu'il a été forcé, et donc, en remontant aux manipulateurs qui sont, eux, tout à fait réels, quoique particulièrement bien cachés par l'interdit capital du *racisme* et de l'*antisémitisme* et par la dénonciation obsessionnelle des *préjugés* et des *calomnies*. C'est un long parcours semé d'embûches, un parcours dangereux, aussi ; certains ont peut-être plus d'armes que je n'en avais au départ, c'est-à-dire à peu près aucune, mais pour moi, sortir de l'aveuglement était extrêmement difficile. Les résistances internes sont très fortes, et les dangers externes très palpables.

Le matin, après notre nuit séparée, nous allâmes prendre un thé à la menthe dans le café où se retrouvent les *hippies* du coin. Ce n'était pas très loin de l'endroit où les prophètes et voyants exercent leur magie dans le roucoulement des tourterelles.

Nous restions là sans mot dire, sirotant notre thé à la menthe. Elle est belle, Mireille, j'ai envie de la toucher, de la caresser, je devine ses seins qui gonflent et se tendent sous la fine chemise de coton. Mais elle boude, elle n'est pas contente, et moi non plus. Je lui en veux, de la désirer, et c'est probablement la même chose pour elle. Nous nous épions d'un côté de la table à l'autre, regardant l'objet rebelle de notre désir. Nous n'arrivons pas à parler, nos mains ne se tendent pas vers l'autre. Je sentais qu'elle m'en voulait, et que, en quelque sorte, elle me trompait, qu'elle voulait m'échapper ; et sans doute, à la vision qu'elle avait de moi, son amant, sa voix, sa peau, ses yeux, ses gestes, son odeur, son sourire, se superposait celle d'un *raciste*, un *nazi*, un *ennemi* parait-il, et cette perception entachait toutes les autres. Notre magnifique relation devenait *coupable*. On pouvait presque entendre les bombes placées sur nos perceptions par l'opération de guerre psychique de la *haine raciale* exploser peu à peu, dans un bruit silencieux et assourdissant. Nous ne nous sentions pas mal, pourtant ; nous continuions à sourire, nous étions toujours jeunes, beaux et amoureux ; et pourtant l'œuvre cabalistique de destruction était à l'œuvre, et n'épargnerait aucune victime.

Nous regardions vaguement les gens qui passent, s'arrêtent, parlent, rient, la grande famille *hip* qui se promène. C'était comme un clapotis, des vaguelettes de vie. Agréable, doux, mais comme indifférent. Dans ce monde

lisse, une jeune fille très jolie, qui semblait planer très haut, apparut. Elle alla parler à l'oreille d'un jeune marocain, très brun, vêtu d'un burnous immaculé, exactement comme le prophète-voyant qui avait prédit hier la chute de Mireille. Elle lui demanda quelque chose, ou lui expliqua quelque chose, et cela dura un bon moment. Il écouta attentivement, et quand elle eut fini de lui parler, il partit rapidement. Le prophète-voyant était un peu plus loin. Il lui dit quelques mots, il partit encore, puis il revint avec un petit paquet qu'il donna à la jeune fille ; je pense qu'il s'agissait de drogue. Je contemplais tout ce ballet, fasciné ; c'était très étrange de voir le damné prophète-voyant dans une toute autre relation à cette fille que celle qu'il avait eue avec Mireille. Là, il y avait un accord, et même une complicité. Et, d'une certaine manière, la situation de cette jeune fille, sur son petit nuage rose, m'apparaissait enviable, comparée à la tension que je vivais avec Mireille.

La jeune fille partit, et le type marocain resta là, à peu près à la même place, sans plus bouger, semblant rêver, debout en plein soleil. Je le montrai à Mireille et je lui demandai s'il lui plaisait.

« Il n'est pas mal », dit-elle en haussant à demi les épaules. « Pourquoi ?

- Je ne sais pas, tu as dit que tu aimais bien les Arabes, qu'ils étaient gentils, attentifs et tout, alors je t'en montre un, parce qu'il est beau. Ça te plairait de baiser avec lui ?

- Pourquoi pas ? », dit-elle avec une nuance de défi, « ça ne doit pas être désagréable.

- O.K. Je vais l'inviter à venir à notre table. »

Je n'avais pas compris que j'avais déjà perdu la *guerre idéologique*, grâce au juif Julian Beck reprenant le juif Jésus de Nazareth qui m'avaient converti à *l'amour universel* ; en bon vaincu, il fallait que je donne des gages d'*antiracisme* pour rejoindre le *camp du Bien* – et Mireille.

Il n'y avait pas que la conjuration du *racisme*, il y avait aussi celle de l'affreuse *jalousie*, ou de l'esprit de possession si contraire à l'ouverture *hippie* : « Il faut que tout le monde il fait l'amour avec tout le monde », tel était le dogme, et j'obéissais, d'autant plus servile que je m'étais arrogé une insolente liberté que je devrais forcément *payer* un jour ou l'autre.

Il y avait surtout la question évidente à laquelle il fallait bien trouver une réponse : est-ce que Mireille et moi étions des humains *comme les autres*, parfaitement interchangeables avec n'importe quel *autre* sans aucune conséquence, ce qu'affirme le dogme, ou est-ce que nous étions totalement *différents*, plus beaux, plus intelligents, plus sensuels, plus libres, plus heureux même, et par conséquents *supérieurs*, *racistes* et *fascistes* ? Est-ce que la faveur des dieux qui nous distinguait était une insulte discriminatoire à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme ?

Le type sentit qu'on le regardait, et se retourna. Je lui fis signe de la main pour qu'il vienne. Un peu surpris, il vint cependant. Je lui dis que nous l'invitions à prendre un thé à la menthe avec nous. Il accepta et s'assit à notre table. Je fis les présentations : « Jean, Mireille. - Ibrahim. »

On ne se dit pas grand-chose. Il semblait gêné, timide. Il osait à peine regarder Mireille. Je pensai que c'est ma faute, bien sûr. Une tension terrible nous traversait ; cet être sombre habillé de blanc, était-il un homme *comme moi* ? Toutes mes perceptions disaient : « non », mais la voix de l'antiracisme me disait que je devais le voir comme moi. C'est un homme comme moi. Un homme comme moi. Tous les hommes sont égaux. Mireille peut désirer ce type comme elle peut me désirer. Je sentais qu'il convoitait Mireille, qu'il la désirait, que son corps en manque hurlait, violemment, et qu'il essayait de cacher tout ça derrière une politesse forcée. Il aurait suffi d'un geste, d'un mot pour qu'il se barre, en pleine confusion. Mais ce serait *raciste*, il faut être *ouvert*.

Il se leva, nous salua et partit après un grand silence. Nous n'avions pas échangé un mot.

« Alors ? » dis-je à Mireille. J'espérais qu'elle allait enfin se dégonfler et je la provoquai : « Ça ne marchait pas très bien, avec lui ? ». Je savourai une petite victoire, je trouvai cela plutôt drôle. Elle se leva brusquement et dit : « Je vais le voir. » Elle partit en courant un peu.

Elle revint avec une lueur sombre dans le regard. « Voilà. Je lui ai donné rendez-vous pour ce soir. - C'est vrai ? Ah bon, très bien. »

Je n'arrivai pas vraiment à y croire, c'était irréel. Les bombes avaient explosé, Mireille était prête à tout pour prouver son *antiracisme*. Alors qu'elle nous détruisait, Mireille devait sans doute se trouver aussi héroïque

qu'une Jeanne d'Arc moderne, combattant le Mal en sacrifiant sa propre vie, et la mienne par-dessus le marché.

Notre aventure dans le monde de notre *vraie nature*, de la liberté totale, du bonheur essentiel de la vie, ou dans ce qu'on appelle mythiquement le *Paradis perdu*, un monde sans Dieu, un monde dans lequel nous sommes des êtres vivants voguant dans les flots de la nature, avait généré un choc en retour énorme, d'une énergie à peu près égale à celle de notre libération, venant des forces de la haine et de l'oppression.

Cela générera la première attaque décisive de ce que j'ai appelé *ma paranoïa*, ce qui s'est révélé sous d'autres formes avec Shauna ; il s'agit bien de la même attaque, avec des acteurs différents. En deux mots, la seconde attaque, celle que j'ai subie à l'époque de Shauna, impliquait des maîtres d'œuvre de l'oppression, des Juifs manipulateurs de médias, richissimes, manipulateurs pervers, suppôts du Nouvel Ordre Mondial, alors qu'à l'époque de Mireille, nous étions confrontés à la piétaille, les êtres sans grâce du tiers-monde haussés à la dignité de « victimes du racisme », chargés de détruire peu à peu les Occidentaux préalablement lobotomisés et *culpabilisés*. Mais il s'agit bien du même système, et la *paranoïa* que j'ai développé suite à Mireille a la même origine que l'*amnésie* que j'ai développé suite à Shauna.

La paranoïa est un système structuré de fausse interprétation de la réalité, en ce sens l'antiracisme est une paranoïa. Les fanatiques, les sicaires, les zélotes sont des paranoïaques, et les noms des deux derniers signent leur origine judaïque. Même si une paranoïa est largement partagée, des êtres intelligents ou simplement sensés peuvent, dans la confrontation avec la réalité, s'en défaire, au prix d'une coupure avec la masse de ceux qui, en proie au phénomène de la dissonance cognitive, s'accrochent à leur vision du monde apprise ou imposée même si elle est manifestement fausse.

Dans le cas de l'amnésie, il s'agit d'isoler complètement une part de la réalité, pour qu'elle ne puisse plus influer sur notre vision du monde ; la fausse vision du monde, ou paranoïa, qui en résulte, ne peut plus être remise en question. Mon amnésie était évidemment due à une situation de danger majeur, et ce danger était de comprendre que les suppôts de Moloch, supposées être d'éternelles victimes, sont d'éternels trompeurs, d'éternels spoliateurs, d'éternels assassins ; cette compréhension renverse

totalement l'ordre du monde paranoïaque programmé officiellement depuis la seconde guerre mondiale. Cette compréhension est éminemment dangereuse, d'où l'amnésie.

Qu'est-ce qui *fait* le délire paranoïaque ? Quels sont les matériaux nécessaires à cette construction ? Parce que *rien ne se perd, rien ne se crée*, y compris dans les pires délires. Cherchez la cause, cherchez l'erreur.

Le délire paranoïaque post-Mireille est apparu quand il était impossible de faire correspondre le monde réel, naturel, que nous venions de vivre, avec le monde artificiel, idéal, dans lequel nous sommes censés devoir vivre, selon l'éducation et les contraintes, punitions ou tortures qui l'imposent. Dans un monde, celui *avec* Mireille, nous étions des dieux, dans l'autre, celui *sans* Mireille, nous étions d'immondes pécheurs, suppôts du Mal et *racistes*. Entre ces deux mondes il y avait un gouffre horrifiant, un gouffre *dantesque*.

(parfois je crois que j'ai été lancé dans un monde où toutes les cartes sont biaisées, juste pour que j'essaie d'accomplir la tâche horriblement difficile de trouver un sens, une logique improbable mais organisée, paranoïaque, à tout ça)

En bref, je me trouvais dans la situation de l'*écart maximum*, il me semble que quelques littérateurs fougueux, peut-être surréalistes, en ont fait une espèce de rapport au monde *révolutionnaire*, mais je ne vois plus bien de qui il s'agit, en revanche j'ai parfaitement le souvenir d'avoir été comme é*cartelé*, juste pour avoir osé *vivre ma vie*.

La *paranoïa* moderne faisant des ravages, allant aujourd'hui des soi-disant *élites* qui en sont les premières gravement infectées au tout-venant du peuple gobeur de propagandes, je vais faire une incursion éducative dans mon passé, exposant les raisonnements délirants de *ma paranoïa*. Etant entendu qu'elle n'est en rien *mienne*, comme tout nait en réalité quelque part, bien loin de nos consciences. Cette paranoïa est même très sérieusement *importée*.

J'ai déjà parlé de l'*ennami*, de la haine de Soi et de l'amour de l'Autre, tout ce jeu d'inversion qui attaque directement nos perceptions et qui est en fait très visible. C'est la surface des choses. Ces questions du Soi et de l'Autre empoisonnent la vie dans un monde où tout le monde est censé être

« égal ». Et ce monde où tout le monde est censé être « égal », c'est une entité en soi, comme un spectre prêt à détruire toute vie.

Le conflit interminable et mortel qui agite ceux qui sont atteints de la rage *antidiscriminatoire* est l'expression locale d'un conflit monstrueux, à l'échelle planétaire, entre les équilibres ordinaires de la nature et un modèle mythique, délirant et destructeur, d'un monde où le loup paît avec l'agneau, le monde d'*après* la destruction totale, l'apocalypse.

C'est un conflit né au sein des religions paranoïaques du Moyen-Orient, et malheureusement importé dans l'Occident civilisé sous le nom de « christianisme ».

Il y a eu plusieurs modes très distincts dans cette paranoïa religieuse. Dans un premier mode, un peuple *élu* de *sacrificateurs* devait imposer sa Loi *juste* au monde entier et en prendre possession ; ses voisins le détestant unanimement, ses ambitions se sont heurtées à des limites infranchissables, et l'histoire aurait dû s'arrêter là. Dans un deuxième temps, la même histoire connaîtra un énorme succès quand on ne promettra plus aux adeptes le *meilleur des mondes* dans ce monde, mais dans l'*autre*. Pour la réalisation dans le monde réel, possédé par la Chair et le Mal, il faudrait attendre l'Apocalypse, sa destruction complète, qui s'est longtemps fait attendre. L'Apocalypse a été reportée aux calendes grecques, et finalement tout le monde s'en portait fort bien. Les ennuis ont recommencé quand des chrétiens ont lu la Bible et l'ont prise au sérieux. S'alliant aux anciens *sacrificateurs*, les Cohens, les Justes auxquels Dieu a promis de livrer le monde à leur Loi, ils se mirent à vouloir créer la *nouvelle Jérusalem*, leur monde mythique, d'êtres indifférenciés soumis à la même Loi, qui s'affichera plus tard sous le nom de Nouvel Ordre Mondial. Ce monde délirant se fonde sur la destruction d'à peu près toutes les perceptions et tous les comportements naturels. C'est cette confrontation qui va se jouer pour moi et Mireille, sous le nom d'*antiracisme*. C'est à cette époque, pris dans le filet, que je vais développer la *paranoïa* que je vais décrire. La *paranoïa*, par définition, est une fausse connaissance. Le Nouvel Ordre Mondial est une paranoïa globale.

C'est cette paranoïa qui, quand j'ai fini par la comprendre et m'en débarrasser, m'a mis sur la piste du syndrome de Moloch.

Le « baisez-vous les uns les autres » de l'*élu* Julian Beck était l'actualisation pratique du message christique, dont la *récompense* était

promise pour l'au-delà. Il était très proche, de fait, des lois *antidiscriminatoires* du marquis de Sade, autorisant n'importe qui à se servir à sa guise, chacun son tour, du corps des autres. C'était tout à fait *moderne*, *meilleur des mondes*, utopique et surtout, anti-nature et conflictuel.

Le conflit entre le monde réel, naturel, et le monde paranoïaque chrétien est féroce et impitoyable. Le monde paranoïaque est un antimonde. Il ne s'agit pas d'un monde ennemi, il s'agit d'un monde dont la finalité est de détruire de fond en comble le monde réel, la nature, il s'agit d'un monde animé par la plus féroce des *haines*.

Dans ce monde paranoïaque mythique, tout ce qui est le plus bas doit devenir le plus haut, le plus laid le plus beau, le plus stupide le possesseur de vérité, et il doit y avoir un renversement en tout, dont un renversement de la hiérarchie naturelle des races.

Ce n'est pas qu'un schéma théorique : plus vous êtes beau, intelligent, bien constitué, doué pour l'amour, ou pour quoi que ce soit de constructif, bref si la nature et la réalité vous ont comblé de bienfaits, plus vous êtes *immonde aux yeux de Dieu*, attaché à la Nature et la Chair maudites, plus vous êtes une insulte au mirifique projet de l'anéantissement des différences, et plus vous devez être *dégradé*.

Comme je venais, avec Mireille, de parvenir à un *sommet*, le seul que je trouvais réellement désirable, nous devions être immédiatement attaqués par notre côté le plus faible, Mireille, et le message était très clair : « Maintenant, tu voles haut dans le ciel comme un oiseau, mais bientôt tu retomberas sur terre comme un humain. » - d'avoir osé planer au septième ciel méritait d'être précipité dans les profondeurs de l'enfer. L'égalité *raciale* était le prétexte, mais il y en avait une myriade d'autres, tout, beauté, intelligence, innocence, fidélité, et même moralité, devait être dégradé pour complaire au mythe paranoïaque.

C'est d'une guerre haineuse contre la nature qu'il s'agit. Et nous étions en première ligne dans cette guerre d'extermination de nos âmes, dont nous n'avions pas la moindre conscience.

Evidemment, je n'avais, dans mon inexpérience, aucune conscience de tout ça. Mais j'ai gardé une transcription de la manière dont je voyais et ressentais les choses ; j'appelais cela « ma paranoïa », parce que

j'imaginais fort *psychanalytiquement* que c'était moi qui déconnais, j'étais incapable de comprendre que je n'étais qu'un pion manipulé par tout un système monstrueux acharné à me faire *craquer*, me faire disparaître comme être libre et indépendant.

Ecœuré par Mireille qui prétendait aimer son Arabe et ne me parlait plus, totalement engluée dans le mensonge antiraciste, fanatique et bigote, je décidai d'aller vers la côte, suivant la jolie blonde américaine évanescente que j'avais aperçue se fournir en petit paquet blanc chez le prophète. Là, dans un petit village colonisé en partie par des *hippies*, j'allais vivre une nouvelle expérience épouvantable, toujours sur fond de *racisme*.

J'étais déjà en mauvais état, j'étais comme *puni*, privé de Mireille et du sentiment de la vie, et comme j'étais *puni*, j'imaginais, comme on me l'avait imposé par diverses tortures mille fois, que c'était *ma faute*. On finit par croire que la faute est la cause de la punition, alors que c'est la punition qui crée la faute ; les monstrueux escrocs qui ont inventé le mythe du Paradis Terrestre le savent très bien. Rejeter la responsabilité de l'horreur sur ceux qui la subissent est tout un art, qui est en pleine recrudescence aujourd'hui, malgré quelques tentatives pour y mettre un terme, ou à cause d'elles. Ce sont toujours les mêmes monstres qui sont à la même manœuvre.

J'étais donc *coupable*. Apparemment, tout se joue dans le théâtre de la conscience, c'est ainsi que je le décrivais. Je ne savais plus qu'en penser, j'oscillais entre deux extrêmes, comme dans le processus de l'*ennami*, l'ami-ennemi. En réalité, la conscience n'est que la surface apparente des choses, ce qui se jouait était un conflit entre les perceptions réelles, ce que tous mes sens unanimes voyaient et sentaient, d'une manière qui ne laissait pas place au moindre doute, et le modèle totalement inverse, *paranoïaque*, imposé par le dogme destructeur monstrueux, l'*antiracisme*.

Quoique fortement déglingué, j'avais conscience du rôle maléfique de la *culpabilité* dans toute cette histoire, et j'en avais discuté avec une *hippie* du coin. Pour tenter de m'aider, un petit groupe m'avait inclus dans une rencontre où figurait un autochtone particulièrement haineux, Mohammed, qui, ayant senti ma faiblesse, tentait de m'attaquer, alors qu'il s'écrasait ignoblement devant les autres qui le méprisaient sans s'en cacher.

Fouler ces gens aux pieds est la seule attitude juste à leur égard, ce que tout le monde sait depuis toujours, sauf les malheureux qui ont subi la propagande incessante des vainqueurs de la seconde guerre mondiale.

Pendant l'espèce de psychodrame improvisé, un participant demanda à Mohammed d'allumer une bougie placée dans un collier de bois suspendu par une corde au plafond, juste devant moi. Ce faisant, je vis son visage grimaçant s'inscrire dans le rond du collier comme dans un nœud coulant, il avança la tête comme s'il voulait se pendre, et sa figure se tordit soudain en un affreux rictus. Cette vision me fit sursauter.

« *He thinks he will hang himself*, dit une fille, *he is a sadist, and a masochist, too.* » : « Il pense se pendre, c'est un sadique, et aussi un masochiste. »

C'est exactement ce que j'avais *vu* moi aussi ; nos perceptions naturelles se trompent très peu. Mais cette réalité, cette *haine* qui la suscitait en retour, parce qu'il était impossible de ne pas *haïr* cet individu, n'était pas supportable, elle n'était pas autorisée pour moi. Je m'étais mis à délirer, et ce délire était une entrée forcée du mythe égalitaire ou *antiraciste* dans la réalité. Je m'étais mis à croire que le mythe de l'amour universel était une réalité, que des humains vivaient dans cet état béatifique de *libération*, et que bien entendu les *racistes* et *discriminateurs* étaient exclus de ce paradis, ce qui expliquait l'horreur dans laquelle je me trouvais, dont j'étais forcément *coupable*. Donc, ce que je voyais n'était pas réel, et ce que disait la fille était ce qu'elle voyait *en moi*, pas dans l'arabe.

C'était l'intrusion du mythe dans le réel, signe évident de la *paranoïa*. Tous les mythes ne sont pas des inversions de la réalité, beaucoup de mythes traditionnels en sont proches au contraire, mais le mythe culpabilisateur judéo-chrétien puis antidiscriminatoire et antiraciste l'est certainement ; c'est un mythe paranoïaque, ou générateur de paranoïa, comme on voudra.

Suspendu au-dessus du gouffre, entre l'horreur de ce que je voyais et l'horreur d'être coupable de ce que je voyais, j'étais figé dans cette horreur, dans un état d'angoisse insurmontable, qui m'a traumatisé pour longtemps, plus sans doute que la séparation d'avec Mireille.

On ne mesurera jamais assez l'horreur du mythe antidiscriminatoire. Certains ont bien compris son profond mensonge, certains le trouvent

stupide, ou absurde, et je l'ai fait assez tôt, mais peu soupçonnent son horreur, qui en est le principal.

Le pire est que cette horreur paranoïaque a totalement saisi ceux qui ont été mis à la place de *leaders* des peuples par l'engeance cabaliste, ses réseaux financiers, médiatiques, politiques, etc.

Ecoutez le discours du président des Français, Macron. Ne croyez pas que ce soit un léger déconnage, c'est le discours de quelqu'un qui a complètement perdu le sens de la réalité, un paranoïaque potentiellement dangereux ; il s'agit justement d'une interview sur la nature, l'écologie : « Et parce que nous sommes des enracinés, il y a des arbres à côté de nous, il y a des rivières, il y a des poissons, il y a des *frères* et des *sœurs*, et c'est ce commun notre trésor, (…) l'argent ne se mange pas, il ne se mange pas, je confirme (*!!!*) »

Dans la conception délirante de ce malade, ceux qui ne croient pas que le monde est composé de *frères* et de *sœurs* innocents sont sans doute des *fascistes*, responsables de tous les malheurs du monde… On est en plein dans Savonarole ou les assassins de masse communistes créant le *meilleur des mondes*, et ces malades mentaux, paranoïaques, sont en charge des destinées du monde aujourd'hui. Il est grand temps de comprendre qu'il ne s'agit pas d'une folie bénigne, mais d'une folie furieuse et dangereuse pour l'humanité.

Il faut comprendre ce que disent ces psychotiques paranoïaques, et le prendre au sérieux, parce qu'ils sont les produits de l'hyper-mafia des financiers cabalistes. Ils ont tout simplement l'ambition de détruire le monde, de fond en comble, pour le reconstruire, selon leur délire, *en mieux*. Leur slogan est *Build Back Better*, reconstruire un monde de tyrannie globale. C'est le slogan inventé par l'affreux Klaus Schwab, que l'on peut voir se pavaner avec un rouleau judaïque qui est très probablement le rouleau d'Ester, celui qui décrit le massacre de Perses opposés au judaïsme.

Tu seras *antiraciste*, mon fils

Tout le monde n'est pas passé comme moi par les affres d'expériences proches de la psychose à cause du bombardement de la propagande et de l'emprise du *mind control*, et ma grande sensibilité, ou l'usage des drogues hallucinogènes, ne suffisent pas à expliquer la tourmente de mes réactions.

La tourmente évoque le tourmenteur, et dans cette histoire, il y en a bien un. J'ai été soumis à quelques tourments adaptés à notre belle époque, par un tourmenteur animé par la flamme haineuse de l'*antiracisme*. En d'autres temps, il aurait été animé par d'autres démons, mais il était *moderne*, et prétendait même, dans ses tourments, être en avance sur son temps, ce qui était probablement un peu vrai, et m'a probablement placé, étant sa victime, très en avance sur mon temps, ayant eu un avant-goût des horreurs à venir.

Ce tourmenteur était mon propre père. C'était l'époque, en France, de la guerre d'Algérie. La plupart des Français, horrifiés par le récit incessant des massacres et supplices perpétrés par les terroristes *musulmans* ou *arabes* du FLN, les détestaient franchement, et ce d'autant plus que leurs fils étaient envoyés pourrir et parfois mourir dans le *bled*. Mais pas mes parents. Ils faisaient partie de la frange d'extrême gauche qui soutenait les *résistants* arabes *opprimés*, et en sus, militaient dans cette forme fanatique d'obéissance aux douloureux préceptes du Christ qui s'appelle *catholicisme de gauche* ; dans cette version qui croit fanatiquement au précepte « bienheureux les simples d'esprit » et autres fariboles mortifères, toute supériorité d'un être sur un autre est suspecte, est l'œuvre de Satan, et retarde l'avènement du Royaume de Dieu où le loup paît avec l'agneau, et où tous, Blancs, Noirs, Arabes, Juifs, crétins, génies, splendides et hideux sont également Enfants de Dieu.

D'emblée, j'étais dans une mauvaise position, parce que j'étais très précoce et mon intelligence se développait rapidement ; j'étais peut-être habité par l'orgueil de Satan, le révolté, et mon crétin de père trouvait dans la religion l'outil parfait pour me rabaisser, ou me *remettre à ma place* selon sa conception du monde. Circonstance aggravante, il s'était enrôlé pendant la guerre dans le Service du Travail Obligatoire, imposé par les Allemands pour combler leur déficit en travailleurs, les hommes ayant été enrôlés dans l'armée ; il était parti pour *évangéliser* les travailleurs et était employé dans une fonderie ; Dieu le récompensa en lui conférant la dignité de mini-*martyr* quand un pont roulant perdit sa charge pour lui écraser une jambe. Rafistolé tant bien que mal par les chirurgiens allemands, attentifs à ne pas rendre en trop mauvais état leur supplétif à sa patrie d'origine, sens de l'honneur germanique oblige, il revint animé d'une haine féroce contre le *racisme* et les *Aryens*, qu'il estimait responsables de ses malheurs ; il était plutôt brun, légèrement bouclé, et s'imaginait que les

Aryens étaient uniquement les grands blonds nordiques aux yeux clairs ; enfant j'étais très blond, et j'avais des yeux verts, j'étais donc de ce fait un *bon Aryen*, un *bon à rien* de la race de ceux qui ont commis le crime de s'estimer différents des autres, le crime d'orgueil, le crime de Satan. Il avait pourtant assisté, horrifié, en direct de son hôpital blindé, aux tempêtes de feu des Alliés qui exterminaient, souvent en les brûlant tout vifs, femmes et enfants, mais ça ne l'avait pas amené à penser quoi que ce soit ; c'était la guerre, voilà tout. Comme la plupart des ratés, il avait besoin d'un os à ronger pour remâcher sa haine ; on lui en avait lancé un, et il le rongeait avidement, l'œil brillant des malédictions de Yahweh-Moloch. L'ambiance n'était pas vraiment excellente, mais la guerre d'Algérie et ses nouvelles tensions transformèrent ma vie en petit enfer.

Dans l'esprit tordu de mon père, vertueux militant d'un monde utopique, mais animé par une sourde haine alimentée par son infériorité sociale doublée de son infirmité, je devins très vite le symbole de tout ce qu'il détestait, et qui se trouvait, mission du Ciel, sous sa main purificatrice. L'hebdomadaire de référence de mes parents, celui qui était empli de la Bonne Parole, s'appelait *Témoignage chrétien*, la feuille du groupuscule des chrétiens gauchistes, les nouveaux Savonarole, prêts à mettre à feu et à sang de nouvelles Florences pécheresses. *Témoignage chrétien* résonnait sans discontinuer des hurlements de *fellaghas* torturés, victimes de l'odieux *colonialisme* et de l'immonde *racisme* ; les f*ellaghas* pouvaient légitimement massacrer et supplicier les êtres ignobles, les *colons*, qui commettaient le crime d'être civilisés, de s'estimer supérieurs à eux et de les dominer, mais leur rendre la pareille était inique, parce que le Dieu des Chrétiens est toujours du côté de ce qu'il y a de plus sordide contre l'arrogance de ceux qui sont en haut. Tout cela culmina par la montée au paradis médiatique de *martyrs*, certes musulmans, mais le christianisme dans son universalisme sacrificiel n'était pas à ça près, tout humain étant appelé au Royaume Céleste à condition qu'il souffre suffisamment pour une *bonne cause*.

Le pinacle dans le martyrologue héroïque du *peuple algérien* fut atteint par une jeune terroriste nommée Djamila Boupacha, qui avait été assez conne pour se faire gauler sans même faire exploser sa bombe. Sainte Djamila Boupacha, que Ton Nom soit béni dans les siècles des siècles ! Jamais, en tous cas, je ne pourrai l'oublier de mon vivant, et j'espère ne pas l'emporter dans l'autre monde. Sainte Djamila Boupacha, vierge et

martyre, subissait les derniers outrages de la part de légionnaires sadiques, en tout point semblables à ceux qui avaient flagellé et crucifié le Christ, ou martyrisé Sainte Blandine et autres illuminées sanguinolentes. Les hurlements déchirants de cette pauvre victime innocente soumise à la géhenne de ses bourreaux peuplaient les nuits des bons chrétiens de cauchemars épouvantables, où se profilait l'ombre de Satan.

Pour l'éducation morale des masses réduites à sa famille, mon père, qui se piquait d'être un artiste, peignait des croûtes criardes sur lesquelles des femmes dénudées, dont il trouvait le modèle dans des revues pornographiques, étaient enchainées et torturées dans des poses suggestives par les orgueilleux suppôts modernes de Satan. Je ne peux imaginer sans rire comment ce vertueux hypocrite justifiait sa manie par son *art* auprès des marchands de journaux. Mais les ravages dans la psyché familiale étaient terribles ; alors que j'étais prépubère je ne pouvais imaginer des corps de femme que torturés et zébrés de striures sanglantes ; il n'en faut peut-être pas beaucoup plus pour faire un sadique compulsif ; par chance les femmes me trouvaient mignon, et j'appris assez vite les chemins de la douceur ; mais il en reste toujours des traces, rien ne s'efface totalement.

Dans cette ambiance féroce, mon père, dans sa lutte contre le Mal, retrouva l'héroïsme du temps épique de l'Inquisition, et le seul sur lequel il pouvait *appesantir sa main* divine pour en extirper le Mal, c'était moi. Il fallait me délivrer de mes tendances sataniques de *bon Aryen*, qu'il voyait se développer avec mon intelligence, mon orgueil mal dissimulé et mon esprit sarcastique et rebelle ; j'étais, s'il n'y mettait bon ordre, l'un des futurs bourreaux des nouvelles Djamila Boupacha. Comme le disait cet éducateur génial, « on fait entrer l'intelligence par où on peut », et cela signifiait, publiquement, des coups et punitions, et, en secret, des tortures.

Le temps était aux tortures, et d'une certaine manière, l'espace-temps de la martyre algérienne Boupacha et celui de la graine de bourreau aryen que j'étais dans l'imaginaire antiraciste de mon père allaient se rejoindre. J'allais, en fait, subir le destin collectif du peuple allemand, d'être puni pour ce que j'étais, et il n'est pas très étonnant que, bien des années plus tard, je sois devenu le *bon Aryen* que la torture voulait m'apprendre à ne pas être, sans que j'aie la moindre idée de ce que c'était.

La conscience m'est revenue par un rêve violent et étrange, comme j'en fais parfois ; je faisais subir le supplice de la baignoire à mon père, lui enfonçant la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il suffoque, et je me réveillai avec une douleur violente dans la nuque, qui me dura plus d'une semaine. J'ai très longtemps, dans mes rêves, été parfois dans des états de terreur et de fuite, et ce n'est que récemment qu'a resurgi, très tard, mon énergie vitale, celle de la guerre et de la vengeance, précisément tout ce que mon éducation oppressante de mouton catholique voulait éradiquer. Il m'arrive de me battre très violemment en rêve, et ça fait plus de bien qu'une méditation, mais je n'avais jamais torturé quelqu'un, et ça avait un sens particulier. Dans son délire humanitaire, mon père m'avait fait subir le supplice de la baignoire, un de ceux qu'avait subi la terroriste Sainte Boupacha la Torturée, pour que « je voie ce que ça fait », et, raffinement du tourmenteur qui veut vous réduire à l'état de larve sans défense, il me forçait à remplir moi-même la bassine dans laquelle il plongeait ma tête. Ainsi, croyait-il, je serais pour toujours solidaire du camp béni des opprimés, j'abhorrerais le camp maudit des oppresseurs, et toute la peine qu'il prenait à me faire mal assurerait le salut de mon âme en péril. Les bons chrétiens aiment tellement leurs enfants qu'ils en font des martyrs, ce qui est le ticket gagnant pour entrer au Paradis.

Mon rêve est réel, il décrit une vengeance, mais je ne suis pas certain d'avoir vécu les évènements dont je me venge, je n'en ai pas un souvenir exact. Mais cela a pu arriver, parce qu'il est certain que mon père me jalousait jusqu'à la haine. Et quand, dans un environnement où il est question de tortures, qui devaient je suppose être de temps en temps au menu des repas familiaux, au moment où les adultes écoutaient pieusement les informations, dans quel rôle peut se fantasmer un gamin dénué de tout moyen de défense ? Forcément, dans le rôle de la victime impuissante, et c'est aussi pourquoi l'exposition de gamins sans défense aux images de cauchemar du nouveau *Satan* qu'on appelle la *Shoah*, pour leur inculquer la terreur et la haine des *fascistes*, est aussi un terrible crime. Est *fasciste* tout ce qui s'oppose à la dépossession des peuples par la finance cosmopolite, tout comme était *satanique* et *rebelle* tout ce qui s'opposait au pouvoir absolu de l'Eglise. C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes, et ce sont toujours les mêmes recettes qui sont employées. Mais où est, en réalité, le vrai crime ?

Les tortures sont efficaces. Les gens qui ont compris que les techniques du *mind control* basées sur les traumatismes existent, et qu'elles ont été et sont largement appliquées, ont été horrifiés quand le voile de secret qui les dissimule s'est légèrement déchiré. Mais ce qu'ils ne savent pas, ou peu, c'est que ces techniques sont à la base des religions, et surtout les plus terrifiantes d'entre elles, celle du Seigneur Moloch, puis celle de son successeur le Seigneur Yahweh, puis celle du Seigneur Jésus-Christ fils de Yahweh, et celle d'Allah Seigneur de l'Univers. Je sais qu'elles sont efficaces parce qu'elles ont fonctionné sur moi. Ma haine de mon père, et ce serment que je me faisais enfant, de tenir coûte que coûte dans le seul but de pouvoir grandir, devenir fort et me venger de la manière la plus terrible, ne m'ont pas protégé. J'ai oublié mon serment d'enfant, je suis devenu normal, *brainwashed*, lessivé de la tête, lavé du cerveau.

Il y avait les Arabes. Ils avaient commencé à s'installer dans la ville où j'étais né, une ville industrielle, pauvre et sale, l'enfer du capitalisme industriel style dix-neuvième siècle, qui pouvait employer à bas prix ces miséreux ; les autochtones commençaient à fuir vers des cieux plus cléments. Plus tard, beaucoup d'usines périclitèrent, les *patrons* ayant trouvé le filon d'une main d'œuvre dix fois moins chère, taillable et corvéable à merci, dans les pays pauvres. Les autochtones allèrent chercher du travail ailleurs, et la ville sinistrée se remplit peu à peu de parasites des pays pauvres attirés par une seule opportunité : les allocations sociales.

La tête dans la bassine, j'avais appris que mon père et les Arabes étaient alliés dans une guerre impitoyable contre l'être immensément détestable, trop blond, trop beau, trop arrogant, trop intelligent que j'étais, et que c'était une guerre que je ne pouvais pas gagner ; si j'osais me prévaloir d'une quelconque supériorité, cela aurait les plus extrêmes conséquences.

Un beau jour, je devais avoir dans les onze ans, mon père magnanime décida, sur les instances répétées de ma mère, de m'acheter un vélo d'occasion. L'année précédente, j'avais réussi le concours d'entrée au Lycée, ce qui m'avait permis de sauter une classe, et du haut de mes dix ans, j'allais vaillamment au Lycée à pied, qu'il pleuve, vente ou neige, et ce Lycée se trouvait à plus d'une demi-heure de marche. J'étais habillé tellement chichement que, comme il y eut à cette époque des hivers glaciaux, je mettais très longtemps à cesser de grelotter dans la salle de classe, et surtout, mes doigts étaient tellement rigidifiés par le froid que

j'étais incapable de tenir mon stylo pour prendre des notes, ce qui était vraiment handicapant. Des enseignants me prenaient en pitié, mais ne pouvaient pas vraiment m'aider. Un vélo, c'était le paradis sur terre ; j'allais entrer dans l'humanité, tous mes camarades de classe avaient un vélo, et la plupart étaient flambant neufs. C'était un autre supplice de les voir tous partir à la fin des classes, faisant la course, et de rester seul, obligé de marcher, pestant contre mon mauvais sort.

Pour trouver un vélo d'occasion, mon père m'emmena au marché aux puces de la ville, qui se tenait tous les dimanches ; il y avait là les plus misérables des habitants, dont beaucoup d'Arabes. J'essayais généralement d'éviter d'être seul avec mon père, mais là je n'avais pas le choix, et il s'agissait de me *faire plaisir*. Pendant tout le trajet, je restai coi, muet de terreur. Une pensée m'avait envahi, dont je ne pouvais me défaire : « Il fait semblant de vouloir acheter un vélo, mais il va en profiter pour me vendre aux Arabes ».

J'avais bien conscience que c'était idiot, impossible, que ma mère ne pouvait être complice, qu'il ne trouverait jamais une explication satisfaisante à ma disparition, mais la terreur et l'idée restaient ; c'était ma première expérience de la *paranoïa*, d'une seconde réalité créée par le trauma superposée à la réalité ordinaire ; le monde réel pouvait basculer dans un enfer où j'étais la victime de la haine de mon père, et ces deux mondes coexistaient, se superposaient dans une réalité tangente.

Je ne peux pas assurer que ce soit la première expérience ; c'est la première dont je me souvienne, mais il y en eut probablement d'autres avant, une telle chose ne se déclare pas d'un seul coup.

Au-delà d'un certain degré, la terreur peut vous faire basculer complètement dans une réalité différente, c'est le principe du *mind control*, largement utilisé par les *contrôleurs* de la CIA. Je n'en étais pas là, mais j'avais un avant-goût. Cette expérience de la terreur se réactivera plus tard, quand Mireille, se déclarant du côté des Arabes contre nous, fera basculer ma réalité dans le cauchemar.

Quand, des années plus tard, tout cela étant enfermé dans l'amnésie, je fus confronté au spectre du *racisme*, et justement avec des Arabes, tout cela m'explosa à la gueule dans un délire où je ne savais plus qui j'étais, qui j'avais le droit d'être, un délire identitaire sur fond de panique et de terreur, une version extrême et presque létale du fanatisme antiraciste sur fond

judéo-chrétien qui a submergé nos mondes occidentaux, et va peut-être les détruire.

Quand j'ai rencontré Shauna, plus de dix ans plus tard, j'avais tiré un trait sur toutes ces histoires, et je m'estimais en quelque sorte guéri de ce qui semblait n'avoir été qu'une mauvaise fièvre. J'avais passé quelques mois dans une espèce de désespoir, ne voyant plus de sens à ma vie ; la prostitution de Mireille sur l'autel de l'antiracisme avait profondément affecté l'Ouvert en moi, et mon sens de la réalité. J'avais eu recours aux drogues, le L.S.D. surtout, pour tenter de retrouver mes repères, mais ça me rendait plus déjanté, et m'éloignait de plus en plus de mon centre vital.

Je crois que je développais une espèce de capacité à *voir* les gens, voire à *sentir* leur passé et leur futur ; c'était assez cinglé, mais des gens se mettaient parfois à me poser des questions, auxquelles je répondais ; il y avait même parfois une petite queue de gens qui venaient me consulter. J'avais très nettement l'impression de ne plus exister, mais d'être devenu une espèce d'être informe, un ectoplasme flottant dans les consciences des autres, énonçant froidement des choses intimes sans la moindre émotion. Je n'ai pas le moindre souvenir de ce que je pouvais dire, ni de qui je voyais, et je n'ai aucune idée de la pertinence de ce que je disais ; tout ce que je sais est que je ne faisais rigoler personne.

C'est l'occasion de faire un petit aparté sur le LSD, cette drogue que j'ai bien connue. On attribue souvent à cette drogue ou d'autres semblables des effets univoques, comme l'*expansion de la conscience*, quoique la conscience ne soit pas quelque chose de bien défini. En fait, le LSD joue le rôle d'un amplificateur puissant, mais un amplificateur de tout ce qu'on voudra. Dans mes premières expériences, j'avais retrouvé un extraordinaire sentiment de vie, l'émerveillement de la nature, une extraordinaire libération de mes sens et de mes perceptions. Et aussi, un flot d'empathie heureuse, un sentiment de fusion proche de celle qu'on ressent dans un orgasme réussi. Dans ces nouvelles expériences, c'était quasiment tout l'inverse ; je n'avais pas la moindre empathie, le moindre sentiment, et je disséquais les différences du monde avec la froideur d'une autopsie.

Cette distance, cet éloignement de mon centre vital, cette vision *détachée* du monde, étaient sans doute une attitude de sauvegarde, pour ne pas être déchiré par les troubles affreux de ma séparation d'avec

Mireille ; plus tard, dans les troubles pires encore de ma séparation d'avec Shauna, cela ne suffirait plus et j'aurai alors recours à l'amnésie.

C'est au cours d'un de mes *voyages*, alors que je me trouvais sur la place de la Contrescarpe avec un petit public consultant l'oracle improvisé, que la belle Mireille réapparut, courant vers moi ; ce n'était pas dans un rêve, mais dans la réalité. Mireille revenait ! C'était un petit miracle, et la vie allait sans doute pouvoir reprendre, aussi belle qu'avant ! Mais je ne me souviens pas d'avoir eu le moindre élan vers elle, je n'étais plus vivant, je n'avais plus d'émotions. Est-ce qu'elle a au moins provoqué un frémissement, que j'aurais réprimé ? Je n'en suis même pas sûr. Je ne fis que lui poser des questions sur sa relation *antiraciste* ; cela avait pourtant déjà causé suffisamment de dégâts. Il suffisait de se remettre à vivre, d'oublier toute cette merde. C'est peut-être ce que j'aurais fait si je n'avais pas été sous acide ; je ne sais.

Alors que je l'aimais encore, et ne pouvais me résoudre à sa perte, pensant à elle presque constamment, j'avais *changé d'état*. Tous mes fonctionnements psychiques, mes quasi-réflexes, ceux qui avaient fait que je n'avais pas eu le moindre problème pour rencontrer Mireille et l'aimer, avaient été révisés, reconditionnés.

J'étais neutralisé, apathique, sans *pathos*, *inanimé*, ce qui veut dire originellement, sans âme ; c'était le résultat des tempêtes émotionnelles précédentes. Tout m'était devenu *égal* ; c'était sans doute une victoire de l'esprit *antidiscriminatoire*, et aussi du *nihilisme* qui exaspérait Nietzsche. J'avais bâti un mur d'indifférence sur lequel Mireille, tout au bonheur de me retrouver, se fracassa. Mireille repartit en pleurant, courant très vite, et je ne devais plus jamais la revoir.

Jamais je n'aurais *voulu* cela, évidemment ; je passai quasiment des années à le regretter.

L'horreur *antiraciste* avait prévalu sur la vie et sur l'amour ; ce n'était qu'un début, elle étendrait son empire sur tout l'Occident pendant des dizaines et dizaines d'années, avec des conséquences de plus en plus épouvantables.

Tout ce que je pouvais voir ou sentir, c'était que j'étais déchiré, clivé, au bord de la folie ; des sensations, affects, des pensées, des terreurs contradictoires avaient transformé mon être en champ de bataille, en

chaos, dont à première vue, je ne pouvais sortir que mort ou abruti. Mes meilleurs élans étaient contredits, tout acte devenait suspect et pathogène, vivre, tout simplement, était devenu suspect.

Après coup, ce qui est le plus étonnant est que j'avais oublié la terreur *antiraciste* que m'avait infligée mon père, secondant brillamment dans cette tâche les institutions républicaines, qui ne bénéficient que moyennement du secret des portes closes. J'avais pourtant l'âge de raison, comme on dit, et j'aurais dû pouvoir m'en rappeler. Mais tout se passait en fait comme dans les programmes de lavage de cerveau et de fragmentation des personnalités du MK-Ultra, qui sont plus efficaces sur des enfants, mais peuvent fonctionner même sur des adultes : l'intensité de la torture entraîne une dissociation, semblable à une amnésie ordinaire. Une propagande permanente tendant à terroriser et culpabiliser des récepteurs sans méfiance est une forme de torture à peu près invisible ; elle vise à *tordre* les perceptions, ce qui est le principe de la torture.

Le péché de *racisme* et son Inquisition

L'arme de l'*antiracisme* dirigée contre les Occidentaux et contre la civilisation mérite un bout d'analyse, selon la seule méthode d'investigation qui soit sûre, celle qui s'appuie sur une réalité : qui, quand, comment, pourquoi. Il faudra mettre en cause, ce qui ne plaira pas à tout le monde. Mais cette histoire de notre destruction est parfaitement visible, et parfaitement cohérente.

Il ne fait aucun doute que l'*antiracisme*, ou ce qui se prétend tel, est une doctrine hostile, fanatique, qui a brisé ma relation avec Mireille. Mais, est-ce que j'étais *raciste* à cette époque ? Certainement pas. Je voyais bien des différences qui *crèvent les yeux*, mais le poids de mon éducation faisait que je traitais les êtres de manière égale et respectueuse, comme on me l'avait appris. Pourquoi ces attaques, donc ? Je vais être tout de suite clair : *l'antiracisme est un racisme* dirigé contre les Occidentaux, pas à cause de leurs positions politiques, idéologiques ou autres, mais *pour ce qu'ils sont*, pour leur *race*.

Dans le drame avec Lena/Shana, la qualité de Juif des criminels était pour eux une protection, et je n'étais certainement pas *antisémite*. La situation aurait été beaucoup moins bouchée et tordue si je l'avais été. L'accusation d'antisémitisme ne sert pas à lutter contre des antisémites,

elle sert à justifier des crimes contre tous ceux qui, n'étant pas juifs eux-mêmes, peuvent être accusés, c'est-à-dire à peu près tout le monde. Cette accusation inégalitaire à sens unique est également une attaque raciale ou *raciste* contre toute personne non-juive, qui peut être arbitrairement accusée d'antisémitisme.

Le *racisme* et l'*antisémitisme* ne sont pas des *crimes contre l'humanité*, ce sont les privilèges exorbitants des races extra-européennes, et des Juifs en particulier, qui sont des *crimes* contre l'Occident ou *contre la civilisation*. C'est la réalité pratique, telle que je l'ai subie d'innombrables fois, telle que tous mes contemporains, occidentaux, la subissent un jour ou l'autre. Rien ne vaut l'expérience, à condition de savoir la décoder. Et cette expérience empire tous les jours.

Ne nous induis pas en tentation

> « Que ton nom soit sanctifié ; que ton règne arrive ; que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé ; ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal. »
>
> *Notre Père*, prière essentielle des Chrétiens, dite matin, midi et soir, pendant des siècles, par des centaines de millions de croyants.

Dans ce *mantra* qu'est pour les Chrétiens le *Notre Père*, on peut voir que le Père que l'on supplie de ne pas nous « induire en tentation » n'est autre que l'une des faces d'un être biface dont l'autre face est Satan, le *tentateur* officiel. Le texte est un *mantra* répété *sans y penser* qui fixe le piège et rappelle au fidèle son enfermement, il fait considérer cette prière hallucinante à une entité foncièrement malveillante comme *normale*.

C'est une des bases rituelles de ce que j'ai appelé le *syndrome de Moloch*, la vénération hébétée d'une entité terrorisante toute-puissante.

La *tentation* est un *piège*.

Dans le mythe du Paradis Terrestre, l'Arbre de la Connaissance est un *piège*, une *tentation* à laquelle Eve, puis Adam, ont succombé. Sous l'instigation du Serpent, Satan soit, mais pourquoi le dieu pervers a-t-il installé un piège au milieu de son jardin, en premier lieu ?

Comme toujours, c'est en plongeant dans mon passé que j'ai retrouvé la source d'un mal qui me ronge sans que j'en aie la moindre conscience. Ce mal, c'est la *tentation*, ou plus précisément, le dispositif de *résistance à la tentation*.

Ce genre de mal qui vous *pourrit la vie* est de ceux qui sont les plus tenaces et les plus enfouis, qui génèrent toujours des situations incompréhensibles, qui suscitent la réflexion étonnamment juste sous son apparence fort banale : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? ». C'est exactement ainsi que, quand j'ai quitté l'île en ayant abandonné tout espoir de revoir Shauna, et ne comprenant absolument rien à ce qui arrivait, une voix très distincte m'a dit : « Pars, tu comprendras plus tard ».

Comme j'ai appris, pressé par l'urgence, à débloquer quelques amnésies, je me suis souvenu récemment, suite à une rencontre, d'une situation semblable, incompréhensible et catastrophique, quand j'avais peut-être dans les dix-sept ans, ou un peu moins, je ne saurais dire exactement ; j'habitais encore chez mes parents. La situation était un peu compliquée, je vais devoir l'expliquer avec quelques détails.

Je m'étais entiché d'un ami, mon *meilleur ami* de l'époque, un type très brun et bouclé qui, par ces caractéristiques assez peu communes à l'époque dans le Nord, ressemblait à mon père ; il ressemblait à sa mère qui était brune, mais mariée avec un grand blond, comme je ressemblais à ma mère qui était blonde, mais mariée avec un petit brun. Et tout comme mon père que je détestais, il était immensément pervers, mais, en conséquence des manipulations que je veux expliquer, j'étais totalement incapable de le voir, et j'adorais ce type avec qui j'avais de longues conversations d'adolescents sur la vie, la mort, l'amour et tout le tintouin. Contrairement à mon père qui camouflait ses pulsions sous un vernis moral, il se targuait de ses perversions, et il aimait à jouer avec mon ennuyeuse *normalité* ; c'était en quelque sorte la face ludique de la perversion, alors que mon père en représentait la face la plus sinistre.

Un jour, je le vis arriver à l'un de nos rendez-vous, tenant par la main une fille magnifique, une blonde du Nord, toute en délicatesse et sensualité. Je fus instantanément ébloui par cette fille, je pourrais dire que j'en tombai amoureux, si je ne m'étais immédiatement interdit ce sentiment en la voyant en compagnie de mon ami. Il nous présenta, nous échangeâmes quelques banalités, puis la fille s'en alla, nous laissant tous les deux.

Il commença alors à me raconter l'histoire mirifique de sa rencontre avec cette fille, comment ils étaient amoureux, pimentant le tout de quelques détails sexuels, ce qui me ravagea jusqu'au fond de l'âme, mais j'essayai tant bien que mal de ne rien en laisser paraître, étant évidemment ravi de sa bonne fortune, ou prétendant l'être.

Il me fit dire que bien sûr, je ne tenterais jamais rien pour briser son amour, que c'était trop important pour lui, et pour notre belle amitié. J'étais lié par une espèce de pacte, que je trouvai naturel, puisque dans cette affaire, quels que soient mes sentiments, je ne pouvais être qu'un trouble-fête, et même, un être animé de mauvaises intentions.

Je revis souvent la belle blonde, toujours accompagné de mon ami ; elle amenait avec elle son amie, une fille aux cheveux courts, qui se disait plus ou moins lesbienne. Curieusement, il n'y avait jamais aucun signe d'une relation amoureuse entre la blonde et mon ami, mais celui-ci m'expliqua qu'elle voulait garder cette relation cachée.

Je me mis à fréquenter l'autre fille, et celle-ci tenta de m'expliquer que je me fourvoyais, que je ne l'aimais pas, elle, mais que j'aimais son amie, qui était évidemment beaucoup plus belle ; mais je résistais de toutes mes forces à cette logique, pratiquant une dénégation sans faille.

Un jour de fin de printemps, les deux filles m'invitèrent, moi seul, sans mon ami, dans une location qu'elles avaient, dans une ville frontalière belge où abondaient les boîtes de nuit et divers lieux de divertissement. Et dès que j'arrivai, elles commencèrent à m'entreprendre. Non, la belle blonde n'était pas l'amante de mon ami, et elle ne l'avait jamais été ; elle était passée par lui pour me rencontrer, et il en avait profité pour lui prendre la main, et c'était moi qu'elle aimait. Tout devait s'arranger, et comme dans les contes de fées, le sort maléfique devait être conjuré, nous devions être heureux et avoir beaucoup d'enfants. Mais je résistai. Inexplicablement. Je ne voulais pas le croire. J'imaginai, et c'est terrible d'y repenser, qu'il y avait là une sorte de *piège*. Et je persistai à affirmer, contre vents et marées, que j'aimais la copine, et pas la belle blonde.

La belle blonde, pour qui j'éprouvais de plus en plus une attirance irrésistible, à laquelle j'opposais une résistance de plus en plus héroïque, s'effondra devant mon entêtement. Elles allèrent en boîte de nuit sans moi, et elle passa la soirée à pleurer. Je ne la revis plus jamais.

Toute l'affaire fut jetée dans les oubliettes de la conscience, l'éternel *circulez, y'a rien à voir* qui cache les monstres les plus abominables. Ce que j'avais fait, ce que j'étais, était tellement affreux et invraisemblable que cette affaire devait disparaître.

Dans l'interprétation courante de ce genre de phénomènes, d'ailleurs adoptée par cette prétendue *science des profondeurs* qu'est la psychanalyse, on parle d'*interdit*, ou de *culpabilité*, comme d'espèces d'invariants régissant nos comportements ; mais bien évidemment, quand on a dit : « c'est la culpabilité », on n'a rien dit, ou en tous cas rien de très utile.

En réalité, le *Notre Père*, qui nous parle de *tentation* tous les jours que Dieu fait, nous en dit beaucoup plus long, pratiquement, que le père Freud avec sa *culpabilité*. Parce que la *tentation* est une situation pratique, alors que la *culpabilité* n'est qu'une vague idée, utilisable, comme toutes les vagues idées, à tort et à travers, un « voilà pourquoi votre fille est muette » du domaine des Idées.

Ce que j'avais éprouvé, dans cette situation rocambolesque où je résistais à une fille magnifique, que je désirais avidement, qui me disait qu'elle m'aimait, c'était la *tentation*, et la résistance à cette tentation.

D'où la question : comment avais-je été conditionné à *résister à la tentation* à ce point ? Comment ce processus fatal, d'une résistance qui augmente à mesure que le désir augmente, s'enclenche-t-il ? Comment fonctionne ce dispositif d'autodestruction ?

La réponse était dans la personne qui représentait sur terre *Notre Père qui êtes aux cieux*, mon propre père, moralement soutenu par la légion des éducateurs infaillibles issus de la prêtraille. Pour m'expulser du Paradis de l'innocence et de l'enfance, rien de tel que la mise en place d'un dispositif de *tentation*. Exactement comme le Dieu Tout-Puissant interdit un fruit désirable au milieu du jardin d'Eden pour tenter, et pouvoir condamner et punir Adam et Eve, mon cher papa avait inventé ses petits dispositifs pervers pour éduquer sa marmaille à *résister à la tentation* : interdire un objet désirable, la plupart du temps une friandise, la laisser bien en vue, et se précipiter sur le criminel désobéissant qui a cédé à ses pulsions pour le punir sévèrement, jusqu'à ce que tout désir soit immédiatement combattu par un sentiment de terreur.

Tout ce qui est désirable, tout ce vers quoi on est naturellement attiré, devient donc un piège à éviter absolument. « Car le Beau n'est rien d'autre que le seuil du Terrible » Rainer-Maria Rilke

Sans oublier l'évident plaisir du *tentateur*, qui a réussi à attirer une petite souris dans son piège en graduant ses effets : friandise en évidence, puis friandise plus ou moins bien cachée, bref tout ce qu'il faut pour construire l'image d'un dieu cruel, impitoyable et omnipotent, et, bien sûr, *juste* dans sa colère contre le *désobéissant*. Dans la série des tortures éducatives, figure également l'obligation de demander « pardon » au tentateur, tout comme dans le *Notre Père* on demande au Père de « pardonner nos offenses » à Sa Grandeur Toute-Puissante.

Il n’est pas difficile d’imaginer, à partir de la petite histoire que j’ai contée, l’immensité des dégâts que l’évitement de la *tentation* a causé dans ma vie. Tout le monde n’a probablement pas été soumis au même traitement de choc que moi, mais quand même, sur le ou les milliards de récitants du *Notre Père*, on peut facilement imaginer l’immensité des dégâts planétaires. C’est un *crime contre l’humanité* dont les auteurs, et les victimes, sont jusqu’à présent invisibles.

Qu’on ne croie pas, bien sûr, que cette éducation, ce conditionnement impitoyable à l’évitement du désir, ou à la terreur du désirable, ait disparu avec la perte d’influence des religions ; bien au contraire, en se sécularisant, il est peut-être devenu encore plus terrible ; à preuve cette petite phrase d’un excellent écrivain français qui étale ouvrage après ouvrage la description sordide du mal de vivre contemporain :

> « Il n’y a pas de relation épurée, d’union supérieure des âmes, ni quoi que ce soit qui puisse y ressembler, ou même l’évoquer sur un mode allusif. Quand l’amour physique disparaît, tout disparaît ; un agacement morne, sans profondeur, vient remplir la succession des jours. Sur l'amour physique, je ne me faisais guère d'illusions. Jeunesse, beauté, force : les critères de l'amour physique sont exactement les mêmes que ceux du nazisme. En résumé, j'étais dans un beau merdier. »
>
> Michel Houellebecq, *La possibilité d’une île*

Oui, un beau merdier, impossible de s’y tromper : c’est la nature, et notre nature, qui est attaquée dans ses meilleures expressions.

La *tentation*, aujourd’hui, est celle de la santé, du naturel, de la force, et tout cela est quotidiennement fustigé par ce qui a pris le relais du *Notre Père*, ou plutôt s’y est ajouté, la prohibition *antiraciste*, *antidiscriminatoire,* *bien-pensante* et *politiquement correcte* omniprésente qui stigmatise et détruit nos pulsions les plus fondamentales. Une nouvelle prêtrise étrangère, issue de Yahweh-Moloch, haineuse et vengeresse, nous interdit plus que jamais tout retour à notre vraie nature, sous la menace des pires punitions. Elle a détruit, physiquement et moralement, des millions d’occidentaux, et surtout les meilleurs d’entre eux, et continue à perpétuer tranquillement ses génocides par la stigmatisation du beau, du naturel et du désirable, et leur destruction progressive.

Il faut insister sur le fait qu'après un conditionnement adéquat, ce n'est pas un objet quelconque qui va déclencher la réaction de terreur de la *tentation*, mais bien le sentiment d'attirance lui-même. Toute attirance naturelle, tout désir de ce qui est bon, beau, agréable, aimable, etc., va déclencher une réaction de rejet qui va pousser la malheureuse victime du conditionnement vers l'acceptation du pire. C'est ainsi qu'on voit des jeunes Allemandes, victimes du pire lavage de cerveau et du pire conditionnement de toute l'histoire de l'humanité, accueillir joyeusement des populations stupides et agressives sorties des bas-fonds, spectacle qui, au-delà du ridicule, est parfaitement horrible. Spectacle de l'horreur monté de toutes pièces par des criminels, les suppôts de Yahweh-Moloch.

Toutes ces attitudes que nous reproduisons sans en avoir conscience n'ont jamais été bien décrites, pour autant que je sache. Orwell a fait une tentative avec ses divers slogans comme « la liberté, c'est l'esclavage », etc. C'était placer l'emprise psychologique à un niveau logique, or ce n'est pas là qu'elle se trouve, et par conséquent ces slogans ne sont pas vraiment crédibles, personne ne peut y croire. Je crois qu'on pourrait tous les résumer, d'un coup, par un seul *commandement*, un commandement que j'ai suivi, pour mon malheur, de multiples fois :

« Dis *Non* à ce qui est bon pour toi, et *Oui* à ce qui est mauvais. »

Ce simple slogan s'applique à peu près à tout, y compris à l'obligation *antiraciste* ou *antidiscriminatoire* des *Droits de l'Homme* qui ne cesse de nous pourrir la vie. Mais aussi, à un tas de choses dans la vie de tous les jours. Je l'ai vu tant de fois, chez moi comme chez d'autres, que je pense que c'est un mal général, au moins chez les malheureux chrétiens d'Occident, la cible de toutes les attaques.

On n'insistera jamais assez sur le fait que, si apparemment le conditionnement porte sur des objets particuliers, en réalité il touche forcément tout le processus des réactions et des émotions qui, au niveau le plus basique, est un processus neurochimique qui ne connait que deux états principaux : plaisir et douleur. Il n'y a pas, à ce niveau, de distinguos subtils, il n'y a que des réactions, plus ou moins fortes, et c'est soit l'une, soit l'autre. Tordre ces mécanismes indispensables à la conservation et à l'évolution des humains, sous prétexte de lutter contre une prétendue *barbarie* originelle, est un *crime ordinaire* d'une barbarie épouvantable.

Une historiette de mon enfance, dont je me souviens très bien, parce qu’elle est beaucoup plus tardive que les exactions que je subissais en tant qu’enfant, comme beaucoup d’autres sinon comme tous, donne en quelque sorte l’éclairage public et ordinaire de la gestion de la *tentation* par ce qu’on appelle la *conscience*.

Je me rappelle avoir noté qu'il fallait que je me souvienne de cette scène, dans l’espèce de bibliothèque à souvenirs que je m’étais constituée. Je notais ainsi toujours, mentalement, les épisodes qui me semblaient étranges, les mettant en quelque sorte dans un registre *à traiter* de ma mémoire. J'en ai probablement oublié la plupart, mais celui-ci m'est revenu par un rêve que je viens de faire.

J'ai rêvé de mon oncle Charles ; il conduisait une voiture, j'étais à côté de lui, et il s'était endormi au volant ; j'essayai de le réveiller, mais c'était impossible, et je me réveillai dans un état de grande frayeur. C'est chez cet oncle que la scène *à traiter* de mon enfance s'est produite ; l'oncle était un être prestigieux et redoutable, en même temps que fort sympathique ; il disposait d'immenses privilèges aux yeux du petit pauvre méritant que j'étais, une maison qui me semblait magnifique, et même un jardin ; et chez lui, on avait le droit, et même le devoir, de manger autant de chocolats qu'on en désirait. Ma tante était également profondément bonne, et ressemblait beaucoup à ma grand-mère, à qui, si j'étais proustien, je consacrerais facilement un livre. Dans leur belle maison, dans leur salle à manger ouverte sur le jardin, il y avait, haut perché sur une étagère inaccessible, une petite statuette en stuc représentant un Diable, genre Méphistophélès, à la peau sombre, drapé dans une cape rouge, avec une barbichette et deux petites cornes coquines qui paraissaient sous sa coiffe rouge, turlututu chapeau pointu. Ce Diable souriait, et il avait un aspect immensément sympathique. Il avait, de plus, une pose contournée, que je n'avais jamais vue, et qui me troublait étrangement ; en fait, c'était une pose féminine de séduction, courbant avantageusement le corps pour attirer le mâle. Il me fascinait complètement, et lors d'une visite, n'y tenant plus, je fis part à l'oncle de mon trouble : pourquoi ce Diable était-il toujours là, semblant nous regarder, et même se moquer de nous, et pourquoi avait-il l'air aussi sympathique ? Une telle remarque, chez moi, à mon père, m'aurait valu les foudres immédiates de l'Enfer, parce que questionner est déjà une insubordination ; mais mon oncle n'était pas de la même eau, il était *bonhomme*, selon une jolie expression que l'on méprise

aujourd'hui. Il m'expliqua patiemment l'une des arcanes du christianisme, que j'essayai vainement de comprendre ; que le Diable est séducteur et trompeur, et que justement, il a toujours bonne apparence ; qu'il fallait avoir envers lui une méfiance de tous les instants, parce qu'il pouvait vous séduire vers le chemin de la perdition. Comme j'avais l'esprit très pratique, je demandai donc à l'oncle comment diable on pouvait bien faire pour distinguer, dans ce qui nous attire, ce qui est bon et ce qui est mauvais ; ça simplifiait quand même grandement la vie de trouver bon ce vers quoi on est attiré, et mauvais ce qui nous répugne ; et je citai, si je me souviens bien, l'exemple du chocolat, que je trouvais bon et qui m'attirait. L'oncle me répondit qu'il fallait demander à Dieu, en toutes circonstances ; que pour le chocolat, il était effectivement bon, mais que la gourmandise était un *péché*, et que le Diable pouvait donc se servir du chocolat, comme de tout ce qui existe sur terre ; tout était occasion de *péché*. J'avais bien demandé à Dieu, dis-je à l'oncle, mais jamais il ne m'avait répondu ; il fallait donc, dit l'oncle, aller à confesse et demander l'avis du prêtre. Cela ne me satisfit qu'à moitié : on ne pouvait pas avoir un prêtre à sa disposition en permanence pour vous empêcher de glisser imperceptiblement vers l'Enfer, en suivant simplement ses penchants naturels. C'est qu'il faut faire appel à la *conscience*, dit l'oncle ; j'étais trop jeune encore, j'en aurais une plus tard. C'est pourquoi je rangeai l'évènement dans la rubrique *à traiter* ; aurais-je un jour cet outil merveilleux, une *conscience* du Bien et du Mal, tels que décrétés par le Seigneur Tout-Puissant, dont se moque le Tentateur ? Dans mon cas, il semble que l'opération ait globalement échoué, puisque je vois que mon oncle conduit endormi, sur une route uniformément droite, ce qui n'est pas réellement dangereux, mais quand même effrayant.

Les manipulateurs modernes ont évidemment fait quelques progrès par rapport aux méthodes de l'Église chrétienne, dont il ne faut pas cependant minimiser l'importance, et l'*antiracisme* déjà développé de manière embryonnaire par l'Église sera promu au rang de combat suprême. La modification des perceptions à travers le filtre à flouter de l'antiracisme se fera initialement dans l'unique but de préserver une population particulière, la population judaïque, de l'*antisémitisme* qui avait séparé la population d'origine allemande de la population d'origine juive, antisémitisme qui, il faut bien le dire, avait considérablement amélioré le sort des Allemands quand il était appliqué ; comme il fallait

dévier l'attention des spécificités juives et pouvoir les nier, l'antisémitisme fut déclarée une forme de *racisme*, de *haine raciale* ou d'*oppression*, dont d'ailleurs les *races opprimées* n'avaient pas la moindre conception par elles-mêmes à l'époque. Quand on mesure les ravages que les politiques *antiracistes* et *multiculturelles* ont infligé à l'ensemble de l'Occident, savoir que le motif initial de ces politiques était la protection des seuls Juifs, au prix d'une destruction progressive des cultures occidentales potentiellement *antisémites*, on ne peut qu'être terrifié par la puissance d'une opération menée par une toute petite minorité prédatrice devenue toute-puissante, qui allait si directement contre les intérêts de ses victimes, les peuples européens.

L'opération *haine raciale* est, depuis l'origine, elle-même criminelle ; quand on entend un président de la République Française, Nicolas Sarkozy, lié par le sang et surtout par la culture à la Juiverie, affirmer publiquement que « le métissage est une obligation », et encore à ce propos que « si le volontarisme républicain ne suffisait pas, il faudra alors que la République passe à des méthodes plus contraignantes encore », c'est de génocide de la race européenne qu'il s'agit. Un métissage opéré par la contrainte est un génocide, et c'est un crime. Mais que ce soit un crime particulier n'est pas la source du désastre ; le vrai crime est fondamentalement l'*hybris*, l'ivresse de toute-puissance d'une caste dégénérée qui s'estime autorisée, du fait de son *élection*, à traiter les citoyens comme un troupeau dont on gère la reproduction ou l'extinction. C'est un déni de notre condition d'humains, un *crime contre l'humanité* de première importance.

L'ilot de la résistance

Je ne veux pas terminer cette partie sur une note assez sinistre, aussi vais-je conter une autre anecdote, à propos de ce qui peut, peut-être, au moins partiellement contrer ce genre de crimes ordinaires dont nous sommes tous, avec une intensité variable, les victimes.

C'est une très vieille histoire, qui a eu le mérite d'être surprenante, voire, pour toute ma famille, presque incompréhensible. Comme d'habitude, c'est dans les phénomènes incompréhensibles, et, comme on dit, *laissés en plan* par défaut de traitement, qu'il faut chercher les clés d'une compréhension globale qui se dérobe.

Cette petite histoire, dont j'ai été l'acteur ou le héros alors que j'avais, selon mon estimation, dans les trois ans, est sans doute liée à l'apprentissage de la *tentation* auquel j'avais déjà été soumis précédemment, c'est pourquoi elle a toute sa place ici. Comme quoi, à trois ans déjà je vivais des histoires peu ordinaires, ou je m'en rappelle mieux que la plupart.

C'est l'histoire du *sucre*, que j'ai déjà évoquée, qui m'a valu une célébrité instantanée dans toute la famille du côté de ma mère.

J'étais encore très jeune, mais suffisamment grand pour accéder au sucrier, une espèce de petit pot en étain tout cabossé qui trônait au milieu de la table familiale au moment de l'apothéose conviviale, quand, les jours de fête, la panse remplie et l'œil égayé par la bière, les adultes se servaient le café, accompagné de petits digestifs de Cognac et consorts. Ce sucrier, qui recélait pour moi la quintessence des délices du Paradis Terrestre, m'était bien sûr totalement interdit par le représentant sur terre d'un dieu impitoyable, mon très cher père.

Un jour de célébration où une partie de la famille était rassemblée, mon grand-père, patriarche aux immenses pouvoirs, prit en pitié la petite chose *inconsciente* que j'étais, ballotée dans la tourmente de ses désirs et de la crainte des punitions, et décida souverainement de me donner un sucre.

Entre parenthèses, si je connaissais le goût du sucre et le désirais tant, c'est qu'on avait pris soin de m'y faire goûter, pour avoir le plaisir de me l'interdire. Ainsi va ce qu'on appelle, généralement, l'éducation.

Le morceau de sucre disparut immédiatement dans ma bouche, avec la même vitesse et la même efficacité que celles d'un chien à qui on a lancé un os, et je commençai à le sucer délicieusement. Et, tout baigné dans la douce euphorie du plaisir, j'entendis mon grand-père me dire gentiment, mais sur le ton un peu appuyé d'un ordre : « Dis merci ».

Cette demande de mon grand-père déclencha en moi un phénomène surprenant, totalement nouveau, dont je me souviens encore aujourd'hui : je me mis à *réfléchir*, ou à *penser*. Cette réflexion fut extrêmement rapide, et je parvins à une solution presque instantanément. Quel était donc le problème ? Je ne voulais pas dire « merci ». Pourquoi ? C'est relativement flou. Si je reste dans le cadre de la culture dominante, celle du *Notre Père*, celui que l'on doit remercier, le Seigneur, est aussi celui qui nous tente et

qui nous torture. C'était sans doute la règle que je remercie mon Saint Père de toute la peine qu'il se donnait à me torturer et m'éduquer. Bref, le « merci » ne passait pas. Dans ma conscience naissante, au lieu d'accepter d'être traité comme un chien conditionné par les récompenses et les punitions, je confrontai les deux représentations : celle du sucre et du plaisir qui irradiait mon palais, et celle du « merci » et son cortège de déplaisirs. Comme j'avais déjà les prémices du goût du sucre dans la bouche, je calculai que je pouvais m'en passer, je le retirai de ma bouche et le mis sans mot dire tout gluant dans le sucrier, provoquant la stupéfaction, puis l'hilarité générale.

Ma mère a conservé de cette histoire un souvenir différent, et j'ai peut-être modifié la distribution des rôles, peut-être, justement, pour dissimuler le sien ; dans son souvenir, nous étions chez l'oncle Charles, encore lui, et ma tante qui ressemblait beaucoup, physiquement et moralement, à ma grand-mère très protectrice, me donnait un biscuit quand ma mère me dit le fameux : « Dis merci ». Ce sur quoi je remis le biscuit sur la table, tournai le dos et partis dans le jardin. « Tu n'as même pas pleuré », me dit ma mère en s'en étonnant. Ce n'était peut-être qu'une répétition de l'histoire du sucre, j'étais devenu un criminel endurci qui savait se donner les moyens de sa révolte, sans que cela lui coûte trop. J'avais très bien compris que la corruption est le moyen de l'esclavage. Je n'étais pas un chien, on ne gagnerait pas mon affection et ma soumission avec des friandises.

C'est la première fois que quelque chose d'autonome se passa dans ma tête, la première fois que je pris conscience que j'avais à ma disposition une arme secrète avec laquelle je pouvais me libérer des automatismes. J'ai le souvenir très net que je craignais d'être *vu*, que l'on voie que j'avais pensé, et d'être puni pour ça ; il y a évidemment un lien très fort entre cette pensée naissante et le régime de terreur dans lequel j'étais puni lorsque j'étais *vu* par l'*œil qui voit tout* en train de désobéir, quand il avait mis en place le dispositif d'un de ses pièges. L'œil qui voit tout ne voyait pas au fond de ma conscience réflexive, qui était, et est encore à ce jour, un territoire de guerre et de résistance, ce par quoi j'écris ce livre.

Ce territoire de résistance, la pensée qui résiste aux lavages de cerveaux, aux automatismes, à la propagande et à l'oppression, est notre seul espoir dans ce monde. C'est aussi la seule dimension dans laquelle nous sommes réellement et spécifiquement humains, c'est-à-dire à la

pointe du combat de la nature et de la vie pour sa perpétuation et son évolution.

Révélation

Prologue

« Je suis une *pornstar* »

Elle était là,
si belle sous le soleil grec,
telle une sphinx,
chuchotant
des mots
incompréhensibles.

Puis elle disparut, gisant,
la *pornstar* enfant, mon amour,
dans sa crypte secrète,
mystérieuse, intouchable, oubliée,
scellée dans l’horreur et l’indicible,
de sa tombe gardée par les monstres,
pour toujours, à jamais.
Il n’en restait que des mots,
quelques images effacées,
noyées dans la mémoire,
et pourtant toujours là,
inoubliables,
attendant la lumière,
le dévoilement, son heure.

Ouverture de l'œil

Il y eut cette image d'elle.

Cette photo voguait, comme des millions d'autres, dans l'immense flot répandu sur l'Internet.

C'était la photo d'une jeune fille, extraordinairement belle, nue, face à la caméra, le vagin mal pénétré par la grosse queue mal-bandante d'un acteur pornographique malformé, sur un hors-bord, dans une mer et sous un ciel d'un bleu éclatant. La fille avait l'air droguée, et perdue dans une sorte de rêve ; elle ne regardait rien, et surtout pas son ridicule partenaire. Une image parmi des millions, juste nettement plus belle ; pourtant, quelque chose dans cette image m'arrêta.

C'était un détail, à demi-caché sous ses cheveux blonds, un joli bandeau de tissu fait d'une tresse de trois couleurs, rouge pastel, blanc, bleu pastel. Ce bandeau m'était familier, je l'avais vu enserrant la tête de ma femme pendant des années, en Grèce, et c'était exactement le même. Sur le moment, je me dis que c'était juste une coïncidence, et qu'on trouvait peut-être ce bandeau dans plusieurs parties du monde ; la surprise passée, je n'y fis plus attention, mais je gardai les photos de la jeune star, appelée Shauna Grant.

Ce bandeau provenait d'une boutique de l'île grecque où j'habitais alors, et ma femme avait donc exactement le même. Ma femme était également une très jolie blonde lumineuse, et ces bandeaux avaient été créés pour rehausser leur beauté ; j'ai encore plusieurs photos où elle porte ce bandeau, et c'est magnifique dans la lumière grecque. C'était Ursula, notre amie allemande, blonde et longiligne, esthète fanatique, qui les créait.

A cette époque, j'étais terrassé par une espèce de phobie qui m'empêchait de mener à bien mes relations amoureuses ; je subissais un blocage complet dès que se présentait la possibilité d'un amour, ce qui arrivait, on pourrait dire malheureusement, très souvent. Alors que c'était quelque chose que j'ignorais totalement, je m'étais mis à m'intéresser à la pornographie ; je passais des heures à regarder tout et n'importe quoi, sans bien savoir ce que je cherchais, dans une entreprise d'autant plus insensée

que tout ce qui est pervers, et abonde dans ce genre d'expression, continuait à me dégoûter.

Et il y avait une autre caractéristique singulière de ces photos de Shauna Grant, c'est qu'elles n'attiraient pas les habituels commentaires dégradants des habitués de la pornographie ; au contraire certains s'indignaient qu'une fille aussi jeune, aussi innocente et aussi magnifique fasse du porno. Ils déclaraient même qu'ils auraient voulu être là pour tuer les pornographes, à la manière du film de Scorcèse *Taxi Driver* où un conducteur de taxi excédé par la pourriture massacre des criminels qui ont mis sur le trottoir une adolescente, à peine plus jeune que la Shauna des photos.

Je devais, un jour ou l'autre, tomber sur ces photos ; Shauna Grant était de loin la plus belle des stars du porno des années quatre-vingt, et elle correspondait parfaitement à mes rencontres les plus habituelles ; jeune, blonde, svelte, et souriante. J'aurais sans doute aimé l'avoir connue. Mais son monde était trop différent du mien, jamais je n'aurais pu l'avoir rencontrée. Elle était une belle image, dans un univers lointain.

Il fallut plus de six mois pour que peu à peu, cette image s'impose avec plus de force, dans les profondeurs de ma conscience bloquée par l'amnésie. Au début, c'était plutôt – tiens, c'est curieux – puis – j'ai sûrement connu cette fille – puis – ah oui j'ai bien dû avoir une petite histoire avec elle, ça me rappelle vaguement quelque chose.

J'avais cette impression très étrange que quelque chose d'inconnu se frayait, très lentement, mais avec insistance, un chemin vers ma conscience. C'est une expérience étrange ; c'est comme une gêne, un agacement ; on *sent* qu'il y a quelque chose, mais on est incapable de savoir quoi.

Un matin, après une nuit agitée de rêves, flottant dans ce monde entre rêve et éveil, la voix de Shauna, l'oubliée dans l'amnésie, se fit soudain entendre, claire, distincte, me disant « *I am a pornstar,* » et je la revis soudain, surgissant du néant, souriante, tellement belle et douce, son visage d'ange parsemé de légères taches de rousseur. Je m'éveillai en sursaut, choqué et comme tétanisé. Elle était la star des photos, Shauna Grant, à ceci près que sur les photos ses délicieuses taches de rousseur avaient disparu.

Révélation fulgurante, apocalypse, dans une vie qui était devenue, peu à peu, et sans que je puisse contrer ce mouvement, immensément désolante. Ça se passait dans un autre espace, entre rêve et éveil, dans l'espace de mon être profond, ou, comme le disent les aborigènes australiens, de mon être éternel. Malgré toutes les terribles vicissitudes de ma vie, cet être, une autre manifestation de mon existence, existait toujours, et c'était à lui que Shauna Grant s'adressait. Notre accord résonnait à nouveau dans une vibrante harmonie, un chant profond qui saturait l'espace.

Je retombai immédiatement, passionnément, sous le charme de la jeune déesse. Et d'une *pornstar* ; je savais, alors, ce que signifiait ce mot. Et je me rappelai immédiatement ma réponse : « *It would be a crime* (ce serait un crime), » et ses larmes, et son départ en courant. Et toute la catastrophe qui s'en était ensuivie.

Cet être que j'étais dans mon rêve, ce n'était plus moi ; j'avais été totalement *retourné*. Pendant plus de vingt ans, j'étais devenu un être fantomatique, une vague copie ayant à peu près l'apparence de celui que j'avais été, et englué dans diverses formes de déni de soi et d'autodestruction. Mais, par une espèce de préscience de la nécessité d'accéder à des gisements d'information, je n'avais pas totalement perdu mon temps ; après avoir étudié les coins et recoins de la communication et de la propagande, j'avais développé des systèmes informatiques d'hypertexte, permettant de naviguer facilement dans des masses importantes de textes stockés dans des bases de données, ce qui allait devenir la révolution du *web* ; j'avais cette espèce de conscience d'avoir un besoin impératif de ce type d'outil. L'outil du *web* serait décisif pour le resurgissement de la vérité, si longtemps contenue dans les rets de la propagande, et contrôlée par les *faiseurs d'opinion* ou *ingénieurs sociaux* ; et c'est sur le *web* que je me précipitai, le premier choc passé, pour en savoir plus sur Shauna, vingt-cinq ans après.

L'officiel sur Shauna Grant

Mes premières découvertes me causèrent un choc terrible. D'après le site incontournable, *Wikipédia*, Shauna Grant, née Colleen Marie Applegate, était une *pornstar* extrêmement belle, et la superstar éphémère de la fin de l'année 82 et du début de l'année 83, mais était une pauvre fille

profondément malheureuse, frigide et désespérée, qui ne trouvait de répit à son malheur que dans la pornographie et la cocaïne, et était amoureuse d'un gangster juif, Jack *Jake* Ehrlich, trafiquant de cocaïne, *dealer des stars*. La pauvre fille s'était finalement suicidée, à vingt ans, un an et demi après que je l'aie rencontrée, parce que son amour avait été mis en prison, parce qu'il lui avait demandé de quitter sa maison hollywoodienne, parce qu'elle n'avait plus d'argent pour se payer de la cocaïne, ou parce qu'elle devait tourner dans un film pornographique le lendemain. D'après les médias unanimes, elle s'était tiré une balle dans la tempe avec une carabine 22 Long Rifle plus longue que son bras, un tir acrobatique et unique dans l'histoire des suicides de gamines de vingt ans, voire, même, des suicides tout court. Le 21 mars 1984, jour de l'équinoxe de printemps, et trois jours après la fête juive de *Pourim*, grande fête du massacre de méchants *Gentils antisémites* par le divin Peuple Elu.

Étant sous le choc, j'étais incapable de recul ; et, étant profondément sous l'emprise du conditionnement, je crus qu'il y avait du vrai dans cette description calamiteuse, qui semblait s'appuyer sur de nombreux témoignages. J'étais incapable d'imaginer qu'elle était entièrement fausse, même si les brefs instants pendant lesquels j'avais connu Shauna, ou Colleen, m'avaient donné d'elle une image radicalement inverse.

Il me fallait, pour réussir à percevoir au moins un peu l'invraisemblable, que tout ce qui était dit était faux, prendre conscience de l'immense pouvoir de manipulation et de conditionnement des suppôts de la cabale, qui s'exerce à travers tous les médias qu'ils contrôlent ; et quand je commencerai à comprendre la falsification de l'histoire de Colleen, je prendrai aussi conscience de toutes les falsifications et culpabilisations imposées aux innocents du *troupeau*. Toutes ces falsifications se ressemblent, parce qu'elles ont toutes la même origine, et les mêmes buts ; quand on arrive à en démonter une, on peut les démonter toutes. Tout au début, je doutai même de ma santé mentale ; est-ce que j'avais eu un coup de foudre pour la Shauna Grant de *Wikipédia*, est-ce que tout cela n'était qu'une illusion ? Telle est la puissance de conditionnement de ces médias omniprésents, dont il n'est jamais facile de se libérer ; la libération de l'emprise des médias qui conditionnent notre vision du monde est la condition essentielle de notre libération de la tyrannie des suppôts de la cabale.

Dans le compte-rendu du suicide de Savannah, une très belle et très célèbre *pornstar* qui s'est suicidée en 1994, dix ans après Shauna Grant, à l'âge de 23 ans, on lit que, après avoir voulu se tirer une balle dans la tempe avec un pistolet Beretta .40, le recul a tellement dévié la balle vers le haut qu'elle n'a pas impacté directement le cerveau, et comme Shauna Grant, elle est restée dans le coma en assistance respiratoire jusqu'à ce qu'on la débranche. Une 22 LR a un calibre presque moitié moindre et moins de recul, mais le canon est peut-être dix fois plus long ; s'il n'était pas bien calé contre une épaule, il aurait littéralement sauté, et même probablement complètement raté sa cible ; or, l'impact était très exactement au milieu de la tempe, ce qu'on peut voir clairement sur les photos.

Après l'article de *Wikipédia*, il y avait sur le moteur de recherche quelques liens aux titres parfois assez hallucinants, comme *The Death of Shauna Grant: Entertainment Tonight* (*La mort de Shauna Grant : Au spectacle ce soir*), et *Shauna Grant Gravesite* (*Tombe de Shauna Grant*) ; ces pages web caracolaient dans le peloton de tête des requêtes sur le moteur de recherche Google, et la page sur la tombe eut sur moi un effet particulièrement ravageur. Savoir que quelqu'un est mort est une chose, voir sa tombe en est une autre. Je ne sais quel est l'intérêt, morbide ou autre, qui pousse des gens à montrer une tombe sur Internet, peut-être s'agit-il de s'assurer que quelqu'un est bien mort, et enterré, gisant sous une pierre. Ça n'atteint pas, évidemment, l'extrême obscénité d'un film de compilation pornographique, intitulé *Eternal Lust* (*Éternelle lascivité*), dans lequel ne figuraient que des actrices mortes, soi-disant s*uicidées* ou *accidentées*. N'étant pas un spécialiste des innombrables étrangetés ou perversions qu'on peut trouver chez les humains, qui font une partie de notre si merveilleuse *diversité*, je suis atterré qu'on puisse faire de la mort forcément tragique d'une jeune ou très jeune actrice un argument de vente de films pornographiques.

Le fait qu'elle ait été enterrée en terre chrétienne ouvrait cependant une question : l'Église catholique refuse d'inhumer religieusement les suicidés. Il devait donc y avoir de sérieux doutes sur le *suicide*, qui pouvait donc passer, aux yeux de l'Église, pour un crime maquillé. Et comme je le découvrirai peu à peu par la suite, il y avait de sérieux doutes, en effet.

Je ne pouvais pas, évidemment, oublier les menaces de mort dont nous avions été l'objet, et mes soupçons se portèrent immédiatement sur Ira

Allen Sachs alias Bobby Hollander et la branche de la judéo-mafia qui contrôle Hollywood. Le camouflage en *suicide* impliquait une collaboration de la police, et de cela aussi, Shauna-Colleen m'avait prévenu. Le coup, tiré d'une carabine 22 Long Rifle, n'avait pas été tiré à bout portant, la tempe ne montrant pas de traces de poudre. Les assassins, sûrs de contrôler la police et les médias de Los Angeles, ne s'étaient même pas donné la peine de maquiller soigneusement le crime. Peut-être s'agissait-il aussi de laisser un message clair à toutes celles qui auraient été tentées de *trahir*, coup double. Mais cela m'importait peu, dans un premier temps. J'étais envahi par un désespoir infini, et un désespoir fort différent de celui que j'avais éprouvé vingt-cinq ans plus tôt, quand Shauna était désespérément absente. À cette époque, j'avais encore le sentiment, ou la volonté, de contrôler ma vie ; même si j'allais extrêmement mal, j'essayais de lutter, je ne me laissais pas aller ; je prétendais encore être maître de mon destin. Je sentais bien que ma situation était critique, et avec le manque de sommeil, l'inquiétude, la tension de ces journées infernales, j'étais bien près de *péter un plomb*, de perdre le contrôle ; surtout quand Shauna était remontée de la plage, après son exhibition, avec le grotesque nabot rachitique à grosse queue, le très poétique Tom Byron, j'étais sur le point d'exploser, et il fallait absolument que je m'éloigne avant de *faire un malheur*. On ne sait jamais ce qui va se passer quand on se *laisse aller* dans ce genre de situations ; je savais me laisser aller dans les relations amoureuses, parce que c'était la voie de l'extase ; mais je craignais de me laisser aller à cet autre sentiment primitif, la rage. L'amour, comme la rage, sont aveugles, dit-on ; ils sont peut-être aussi des états d'extrême lucidité, où se dévoile le fond des choses. Beaucoup plus tard, je regretterai mon contrôle, et je fantasmerai de déchaîner ma rage contre ces ordures.

Désespoir

Dans ce premier temps, qui fut assez long, je n'éprouvai pas de rage. Un sentiment avait envahi tout l'espace de mes perceptions, et c'était un désespoir absolu. Il y a une qualité particulière de désespoir, dont je ne sais si beaucoup de gens l'ont éprouvé dans le cours de leur vie, que je peux qualifier de désespoir animal. C'est quelque chose qui vous terrasse absolument ; vous hoquetez, pleurez, gémissez *comme une bête*. Cela, aussi, fait partie de l'animal, de notre être profond, totalement désarmé face aux coups du destin. C'est cette conscience de l'existence d'un destin

inéluctable, dont nous sommes entièrement le jouet, qui provoque cette réaction, elle totalement animale, pure émotion. On dit que les cerfs qui sont acculés par une meute et vont être mis à mort pleurent, sans doute de la même manière. Ils ne sont pour rien dans ce qui leur arrive, et pourtant ce qui leur arrive est atroce, une mise à mort organisée, programmée, rituelle, très différente de ce qui se passe quand on succombe en se battant jusqu'au bout contre une meute de prédateurs. Et il y a, dans les mises à mort programmées comme celle de Colleen, ou même dans notre séparation forcée, une infinie méchanceté, une horreur rituelle d'holocauste dont les animaux sont bien incapables.

Je pleure, je gémis comme une bête.

Cet état extrême, qui envahit absolument tout le champ des perceptions, tout comme le fait l'extase sexuelle, ainsi que l'extase de la méditation et peut-être l'extase mystique, ne peut pas se décrire dans les termes de l'expérience ordinaire. On ne peut employer les mots de l'expérience ordinaire qu'avec emphase, un extrême désespoir, une extrême horreur, une extrême épouvante. Dans ce monde de l'extrême, les conceptions qui agitent la pensée ordinaire, et qui s'agitent sur la place publique, comme l'égalité, la liberté, l'argent, l'amour et la haine, la confiance, et mille autres, n'ont plus cours ; il n'y a plus qu'une réalité, un sentiment écrasant de la réalité.

Fort heureusement, la plupart des humains, dans les circonstances normales de la vie, ne ressentent sans doute jamais cet état ; il faut un assassinat ou une horreur équivalente pour que l'horrible réalité, qu'ils ne percevaient en rien, se dévoile enfin ; peut-être Colleen a-t-elle ressenti cela, juste avant d'être exécutée. Aux toutes dernières minutes. Une semaine auparavant, elle était resplendissante, tout sourire à la cérémonie des *Erotic Awards* avec le très fameux Coppola à sa table, et le matin même elle était en train de planifier sa nouvelle carrière dans les bureaux de la MGM/UA. Comment peut-on basculer ainsi de l'expression normale, radieuse, de son être, à l'horreur absolue ? *Ce serait un crime.* La monstrueuse réalité, ou la réalité de l'existence des monstres, est *impensable.* Et c'est parce qu'il est impossible, et interdit, de les penser comme monstres qu'ils peuvent poursuivre leurs exactions.

Qu'elle se soit suicidée ou ait été assassinée, j'ai immédiatement pensé à des responsables, ceux que je connaissais, les monstres de la judéo-mafia,

les Juifs circoncis, pornographes et criminels, qui avaient menacé de nous tuer, massacrer la famille de Colleen, et autres joyeusetés festives. Tout cela faisait sens assez facilement.

Ces monstres sont des psychopathes circoncis, qui ont probablement ressenti au plus profond de leur être, à peine venus au monde, l'horreur d'une espèce de désespoir absolu quand ils subissent la torture de la mutilation par le rasoir du *mohel*, le circonciseur rituel. Leur sentiment de la réalité est entièrement envahi d'un sentiment de désespoir immédiat d'abord, puis, quand ils prennent de l'âge, ce désespoir est redirigé vers des sentiments de haine et de vengeance. C'est une méthode de conditionnement radicale, horrible et terriblement efficace. C'est cette connaissance intime du désespoir absolu qui permet aux circoncis du huitième jour de le répandre autour d'eux, presque naturellement, et c'est une capacité exclusive que ne possèdent par ailleurs que de rares psychopathes. C'est la conception occulte de la liberté et de l'égalité universelles : répandre universellement l'horreur de son propre désespoir.

Le désespoir que moi, je ressentais, était l'écho, lancé aux quatre vents, de ce désespoir des enfants de Yahweh-Moloch, dont le but ultime serait, je crois, de détruire l'univers dans une espèce d'apocalypse ; dans une version allégée, il s'agirait d'asservir et détruire peuples, terres et mers, mais c'est à peu près la même chose.

Quand on acquiert une perception, ou plutôt quand elle s'impose à vous, on y devient sensible, et on devient capable de la déceler, là où d'autres ne verraient absolument rien. Avoir été menacé de mort, avoir perdu Shauna ne suffisait pas ; tout cela, bien qu'horrible, ne m'avait pas ouvert les yeux. J'aurais pu lire mille livres très savants et en rester quasiment au même point ; c'est qu'il y a une différence fondamentale entre être convaincu de quelque chose et le ressentir. Quand j'ai été enfin plongé, bien malgré moi, dans l'enfer du désespoir absolu, j'ai aussi commencé à *voir* l'ampleur immense des crimes contre l'humanité des sectateurs de Yahweh et suppôts du Livre. C'était, après tout, un juste retour des choses ; ayant été plongés, Colleen et moi, dans le désespoir, il était fatal que l'on repère l'origine de notre mal, qui est malheureusement partagé à des degrés divers par des multitudes incapables d'en saisir la cause.

C'est comme si on devenait sensible à une vibration, un peu comme n'importe quel appareil connecté par les ondes perçoit une fréquence ; si vous n'êtes pas sensible à une vibration, vous ne voyez et n'entendez rien ; quand vous l'avez éprouvée vous-même, vous vous mettez à *sentir* tous les endroits où cette vibration s'active. Dans le langage ordinaire, nous parlons communément de *cordes sensibles*, peut-être par référence aux cordes d'un instrument de musique qui *résonne* ; il est admis que nous avons tous des cordes sensibles qu'il faut *toucher*.

Souvenirs - mémoire

On ne sait trop où logent les souvenirs ; certains disent qu'ils logent entièrement dans le cerveau, d'autres qu'ils sont dupliqués dans un espace appelé *espace akashique* où toutes nos vies sont consignées. Ce qui est certain, c'est qu'il existe une réalité des souvenirs, et que si on pouvait accéder intégralement à la réalité de ces souvenirs, surtout ceux des années d'*éducation*, on pourrait savoir à peu près exactement comment nous sommes *faits* (je profite d'une malicieuse ambigüité de ma langue, le français ; *être fait* peut signifier être *fabriqué* et aussi être *pris*, fini, capturé, démasqué, dans l'expression « je suis *fait* »). Evidemment nous n'avons quasiment jamais accès à tout ça, au moins dans ce monde ou cet espace-temps ; cela poserait beaucoup trop de questions, et surtout, apporterait beaucoup trop de réponses.

> « Qui contrôle le passé, contrôle le futur ; qui contrôle le présent, contrôle le passé. » George Orwell, *1984*

Le contrôle du passé s'exerce à coup de traumas. Pour moi, c'était radical, il s'agissait d'une amnésie. Mais cette amnésie, en fait, n'a rien d'exceptionnel. Tous les enfants ayant subi une éducation terroriste développent une amnésie dite *infantile*, sur laquelle se développeront allègrement toutes sortes de syndromes de vénération de ce qui prétend être l'Autorité quelle qu'elle soit, syndromes que j'ai appelé syndromes de Moloch et du Janissaire, on pourra leur trouver d'autres noms, peu importe. Les adultes traumatisés par les opérations de rééducation ou lavage de cerveau, comme les Allemands vaincus et occupés d'après la seconde guerre mondiale, et dans une moindre mesure les autres Européens, entrent dans une amnésie traumatique où ils oublient complètement qui ils étaient, qui a fait quoi, et qui leur a fait quoi.

Ne pas oublier que George Orwell a écrit son *1984 après* la seconde guerre mondiale, et qu'il s'agissait expressément d'un ouvrage sur le *futur* de l'humanité, tel qu'il pouvait le percevoir dans les grandes opérations de réécriture et contrôle du passé qui étaient en cours. Les propagandistes et manipulateurs modernes commentent toujours en prétendant que ce n'est pas d'*eux* qu'il s'agit, mais des autres, leurs ennemis qu'ils se sont acharnés à détruire.

Pour moi, j'avais même un gros problème d'accès à mes propres souvenirs. J'imagine assez bien que pour des populations entières soumises à une terreur organisée, on peut parvenir à des résultats semblables, j'en suis même certain. Je sais ou je ressens que mes contemporains sont dans des états proches du mien, la différence étant que je les *connais* et que je peux dans une certaine mesure les décrire.

La réalité des souvenirs n'est pas *contrôlée*, mais elle est brouillée, déformée ; c'est comme si vos souvenirs vous étaient accessibles par une sorte de communication radio, et que, étant en temps de guerre, tous les signaux étaient brouillés, remplacés par d'autres, diffusés par des appareils de propagande envahissant tout le champ des consciences. L'astuce est de minimiser l'examen des faits, que le pauvre gratte-papier du *1984* d'Orwell doit réécrire constamment, pour les remplacer par des *témoignages* bien choisis, des appréciations *ad hoc* d'aspect moral ou psychologique, voire de pures constructions de la propagande basées sur des faits soi-disant « de notoriété publique », sur un soi-disant *consensus* confirmé par l'Autorité. S'agissant d'une mort survenue à Hollywood, d'une actrice célèbre et adulée, et prise en main dès le début de sa carrière par la judéo-mafia, puis par cette entité fédératrice, multiforme et sinistre vaguement appelée la *cabale* ou, plus récemment, l'*Etat profond*, l'appareil de propagande avait sorti l'artillerie lourde.

Il faut dire qu'il y avait du boulot : pour rendre crédible la thèse officielle du *suicide* que la police de Los Angeles avait établie sur le champ sans la moindre espèce d'enquête, il fallait créer une image de Shauna comme fille fragile, triste, désespérée, droguée, mauvaise actrice, qui aurait été poussée au suicide par l'emprisonnement de son ami, le Juif Ehrlich, dealer des stars. Or, cela était en totale contradiction avec l'image de Shauna Grant que les pornographes avaient vendue jusque-là, et avec grand succès : une fille magnifique, sensuelle, ultra-sensible, fraîche et

naturelle, bref la superstar la plus brillante au firmament de la pornographie, exhibée à l'affiche des films les plus juteux, les stars du *box-office*. La presse spécialisée avait été inondée de photographies où on la voyait resplendir et sourire. Et même chez les pornographes sectateurs de Yahweh, beaucoup de ceux qui avaient bien connu Colleen ne croyaient absolument pas au suicide, et ne se privaient pas pour le dire.

Pourtant, c'est cette version officielle que j'aurai devant les yeux, elle s'étalerait dans *Wikipédia* et dans tous les médias ; il était désormais *certain* que Shauna Grant s'était suicidée, pauvre être désespéré, pour toutes les raisons déjà évoquées, parce que son grand amour Ehrlich avait été emprisonné, parce qu'elle n'avait plus d'argent pour s'acheter de la coke, parce qu'elle devait faire un film porno le lendemain, parce qu'elle devait quitter sa maison, ou parce qu'elle ne savait plus qui elle était. On suggérera même fortement qu'elle serait une victime de l'*intolérance*, de l'*oppression* que les ploucs Blancs Aryens font peser sur les innocentes communautés de pornographes issues du Peuple Elu, et sur les filles qui les ont rejointes joyeusement pour goûter aux merveilleux fruits de la liberté.

Pour moi qui connaissais les menaces de mort dont nous avions été les cibles de la part de ces mêmes judéo-mafieux, c'était stupéfiant. Pourtant, dans un premier temps, ce flot d'information unanime était tel que cela me déstabilisa complètement : pouvait-elle avoir réellement changé à ce point ? Après m'avoir connu, était-elle réellement devenue « Shana Grant », le nom qui figure dans les génériques de films de l'époque de notre rencontre, une actrice qui arborait sans doute sans le savoir un prénom qui signifie « précieux » en yiddish ? Avait-elle vraiment pris fait et cause pour ses *managers*, la jeune amoureuse blonde nordique avait-elle en quelque sorte disparu ? La terreur lui avait-elle fait se livrer entièrement à l'occupation étrangère ? Est-ce qu'elle avait vraiment été entièrement *bouffée* par le système ?

Tout cela brouillait et parasitait mes souvenirs, parce que le souvenir est inséparable d'une perception, et c'est la perception qui fait le lien avec le souvenir, comme si la perception était une fréquence sur laquelle il faut se brancher pour accéder au contenu de l'information. Proust a bien décrit ce phénomène avec sa « madeleine », une friandise à laquelle est liée une foule de souvenirs ; Proust a écrit des centaines de pages interminables où il ment et transpose effrontément, camouflant son attirance d'inverti pour

les jeunes gens robustes en amour des jeunes filles en fleurs, mais la madeleine est son instant de vérité, et c'est ce qu'on a retenu de son œuvre.

Il existe une tendance essentielle, dans les arts, la littérature, ou même dans tout racontage d'histoire, à pratiquer une sorte d'alchimie qui va transformer la réalité d'une manière plus ou moins mirifique, qui peut aller de la simple transformation des citrouilles en carrosses jusqu'à l'inversion pure et simple de la réalité ; le dernier procédé, l'inversion, présente d'ailleurs de sérieux avantages sur tous les autres, parce que lorsqu'il est systématique, il y a moins de chances de se trahir en racontant des histoires incohérentes sur le même sujet. C'est aussi le procédé qui provoque le plus de stupéfaction, de panique, voire de terreur sur le public, quand il est soudain révélé que le dieu est un démon, et que tout ce que l'on croyait bon est mauvais.

C'est typiquement le procédé qui sera appliqué à l'histoire de Shauna Grant et de son *suicide*. C'est un procédé bien connu, traditionnel dans des groupes souvent suspectés de pratiques criminelles, et qu'on appelle l'*inversion accusatoire* : il s'agit simplement de faire porter le poids des crimes sur les victimes, les avocats abusent souvent de ce genre de procédé, mais les médias *unanimes* ont plus de moyens. Faire d'un crime un suicide est une inversion, c'est transformer la victime en meurtrier d'elle-même. L'inversion est un système simple et à la portée de tous. Mais il faut disposer du contrôle des moyens d'information, et éventuellement pouvoir terroriser ceux qui posent les *mauvaises questions*.

En déformant la perception actuelle de Shauna, les échotiers de la désinformation me coupaient tout accès à mes souvenirs ; et je serai obligé de rechercher inlassablement, dans tous les documents que je pourrais trouver, ce qui me donnerait accès à la fois à la vérité cachée sous la propagande et à mes souvenirs.

J'avais un autre problème pour accéder à mes souvenirs, c'est que pour beaucoup de documents, revues, films, je n'arrivais tout simplement pas à les regarder, dès qu'ils étaient explicitement pornographiques. Cela me révulsait trop. Ce n'était pas une très bonne attitude pour faire une recherche ; il y avait certainement des choses à voir dans ces documents, mais c'était trop douloureux pour moi de les consulter. Il faudra que peu à peu, je m'habitue à l'étourdissant bombardement visuel pour pouvoir y déceler des traces de la réalité.

Tout au début, j'étais obsédé par son nom ; je me souvenais bien que nous nous étions donné nos noms, c'est l'une des premières choses que l'on fait quand on rencontre quelqu'un dont on sait qu'il ne restera pas un étranger ; je me souvenais très bien du nom que je lui avais donné, mon nom de baptême, puis mon nom grec, sur l'île. Mais quand elle me donnait son nom, j'avais un vide, un blanc.

J'ai déjà évoqué le clivage des personnalités ; elle était à la fois, disons Lena, la jeune amoureuse, spontanée, authentique, passionnée, et Shana/Shauna, la *pornstar* ; et j'étais moi-même deux êtres, l'un qui comprenait spontanément Lena, voire même, fusionnait spontanément avec elle, et un autre qui tentait vainement de correspondre avec Shana, et qui n'y comprenait rien.

Les noms sont en quelque sorte les points d'accès de personnalités différentes ; j'étais incapable de me former une image claire de Shana/Shauna/Colleen/Lena, tout comme, bien que je n'aie pas changé de nom, j'avais le plus grand mal à retrouver une image stable de moi-même. Alors que j'avais revécu la scène de notre rencontre, vraiment revécu, c'est-à-dire comme si j'avais été transporté dans l'espace-temps, et qu'elle m'avait alors dit son nom, je l'avais presque immédiatement effacé de ma mémoire, sans doute parce qu'il ne me convenait pas.

Pour moi, le nom « Shana », ou « Shauna », son nom d'actrice, ne pouvait être celui qu'elle m'avait donné ; ce nom était lié à trop d'horreurs, qui n'étaient pas encore arrivées quand elle m'avait rencontré, mais que je ne pouvais ignorer, après coup, tout étant accompli. Pourtant, je n'arrivais pas à me rappeler qu'elle m'ait dit s'appeler Colleen ; et d'ailleurs, je me rappelais que quand j'étais revenu sur l'île à Pâques, le nom « Colleen » écrit sur un petit bout de papier avec son numéro de téléphone ne m'avait absolument rien évoqué. Pour moi, le fait qu'elle m'ait dit s'appeler Shana, qui était une manière de s'affirmer comme superstar du porno (dans l'un des films où elle était tête d'affiche, elle jouait le rôle-titre de *Suzie Superstar*), était inconcevable, sachant que le porno et la judéo-mafia nous avaient menés vers la destruction. Sur cette question du nom, je faisais un blocage total, alors qu'on pourrait penser que ce n'est qu'un détail.

J'avais vu, sur la photo de sa pierre tombale, « SLEEP IN PEACE LENA » ; je pensai donc que, comme notre monde et celui de la pornographie, tels que je les voyais après-coup, s'opposaient violemment,

elle avait dû me donner son petit nom d'enfance, Lena. Je ne pouvais admettre qu'elle m'ait donné le nom dont l'avait baptisée l'immonde Ira Allen Sachs dit Bobby Hollander, Shana, un nom qui pouvait passer pour hébreu, yiddish, ou irlandais, ou même Shauna, le nom irlandais qu'elle s'était donnée en s'écartant d'une lettre du nom donné par Hollander.

Dans les premières versions de cet écrit, quand je décrivais la scène de la rencontre, tout au début, je lui faisais dire « Je m'appelle Lena », mais sans être vraiment sûr qu'elle m'ait dit cela, et cela générait chez moi quasiment de l'angoisse. Il me faudrait très longtemps pour que je comprenne qu'elle avait totalement adopté le nom dont elle avait été *baptisée* par Ira Allen Sachs alias Bobby Hollander, « Shana », qu'elle avait transformé plus tard en « Shauna » ; en réalité je ne le comprendrai, difficilement, qu'à travers une communication médiumnique, où elle me dirait que le nom qu'elle m'a donné n'était pas Lena, mais bien Shauna.

"*But living a dream -*
that'll never come true...
Lena turned to Shauna."

« Mais vivant dans un rêve
Qui ne se réalisera jamais
Lena devint Shauna »

Je crois que le moment où elle est « devenue Shauna Grant » est celui du pire traumatisme de sa vie, du genre de ceux qui provoquent des changements de personnalité. Je suis devenu amnésique, et elle est « devenue Shauna Grant ». Mais elle parle d'un « rêve qui ne se réalisera jamais », comme si tout cela était juste à cause d'un rêve impossible qu'elle aurait fait. Elle ne parle pas de celui, de ceux qui ont détruit, non pas son rêve, mais celle qu'elle était. C'est l'idée banale, dans la conscience chrétienne, que nous serions responsables de nos vies, que ce sont nos *choix*, ce qui, évidemment, fait l'affaire des criminels. Elle avait fait un *rêve impossible*, voilà tout ; en tant que Shauna, elle connaissait la *réalité*.

Ce n'est pas la pornographie qui l'a traumatisée, même si on y fréquente des porcs particulièrement dégoûtants, cela n'entamait pas sa bonne humeur et lui faisait gagner énormément d'argent, plus un statut de *star*. On voit bien dans ses premiers films que, même si elle laisse passer subrepticement des traces de dégoût, cela n'affecte pas globalement sa

bonne humeur. A l'époque de notre rencontre, elle avait déjà fait plusieurs films, des *loops* de 8mm sous les noms de Crystal, Janet, Shauna, Linda, des films *softcore* et même un film long métrage pornographique sous son vrai nom, Colleen Applegate, et elle apparut en bonne place sur les affiches de cinq films long métrage sous les noms de Callie ou Callie Aims, noms qui n'étaient pas très éloigné de Colleen.

Colleen fera six vidéos courtes de quinze à vingt-cinq minutes en tant que « Shana Grant » sous la direction de Hollander, et trois films long métrages, dont le fameux *Suzie Superstar*, sous diverses directions. Ira Allen Sachs, alias Bobby Hollander, qui l'avait *baptisée* en tant que Shana Grant, était son manager.

C'est quand elle m'a rencontré, a été totalement traumatisée, qu'elle est « devenue Shauna Grant ». Celle que j'ai rencontré n'était pas entièrement Shauna Grant, et d'ailleurs, même pas Shana Grant. Dans un processus différent mais proche du mien Colleen/Lena a tout simplement disparu dans les profondeurs du piège creusé par la cabale, pour ne laisser à la surface que Shana Grant.

Étourdie par le luxe, la cocaïne omniprésente, les promesses d'une carrière égale à celle de Marilyn Monroe, qui avait été imposée dans les studios par le judéo-mafieux Mickey Cohen, ex-patron d'Ira Allen Sachs, elle avait totalement adopté « Shana Grant », légèrement modifié, par elle-même, en « Shauna Grant ». C'est probablement la pire erreur qu'elle ait fait de sa vie, et cette erreur dominera toute notre relation, dès son début. Quand nous avons échangé nos prénoms, le premier signe d'une identité, elle me dit s'appeler Shana, pas Colleen ni Lena ; c'était dire que je devenais, dans sa nouvelle vision du monde, l'amant de Shana Grant, la superstar cosmopolite du porno, et pas celui de Colleen ou Lena, l'adolescente nordique, romantique et passionnée du Minnesota, qui était censée ne plus exister.

Dans les quelques scènes porno qui ont été tournées sur l'île, son nom donné par Hollander, Shana ou miss Grant, est dit systématiquement par ses partenaires et elle-même, il figure dans le script, et c'est délibéré ; c'est assez peu courant en effet qu'on insiste sur un nom dans les films porno, où les acteurs en changent tout le temps, manière de ne pas y être vraiment. Le changement de nom est le signe d'une conversion, une conversion à la religion infernale des judéo-mafieux, une conversion en idole dorée, en

Golden Girl, en fausse monnaie louée et vendue par les usuriers, dont *Shana Grant* n'avait sans doute, au début, pas la moindre conscience.

Je ne sais quel était son rêve, probablement était-il d'être à la fois une grande star et la plus comblée des amoureuses, d'avoir « une maison, des enfants, un mari qui l'aime », comme elle le dit dans un de ses films où elle joue un rôle de jeune fille romantique qui lui ressemble, intitulé *Glitter* (Scintillement, ou Paillettes), mais ce n'était évidemment pas possible pour *Shana/Shauna Grant*. Lena ou Colleen aurait été libre de changer de voie, d'abandonner sa mirifique carrière ou de séparer strictement sa vie professionnelle de sa vie privée, Shauna ne l'était pas. Ensuite, elle deviendrait « encore une autre », mais cette « autre » ne survivrait pas longtemps.

Après une première phase terrible de désespoir purement animal, sans mot, sans concept, sans temps, je repris peu à peu pied, hébété, dans la réalité ordinaire. Ce qui revint d'abord était une conscience du temps. J'avais vécu une *apocalypse*, en français une *révélation* ; cette apocalypse était aussi la fin des temps, dans la sombre vision du prophète Yochanan ben Z'badiah dit Jean. Tous ces états paroxystiques, l'orgasme, l'extase, la vision, le désespoir absolu, sont hors du temps ; dans une moindre mesure, c'est aussi un peu la même chose pour le rêve. Quand on en sort, c'est la conscience du temps, de l'insertion dans le temps, qui revient d'abord.

Cette conscience était celle d'une tragédie, d'un enchainement implacable de causes, d'effets, d'acteurs animés par leurs passions contradictoires, ce qu'on appelle souvent le destin, ou la fatalité. Le mot tragédie, *tragodos*, signifie *chant du bouc*, il s'agit d'un chant chanté lors du sacrifice d'un bouc à Dionysos, un dieu archaïque lié à Pan et aux satyres à pieds de bouc. Le bouc, Pan, symbolisent les forces brutes de la nature. Très souvent, ou toujours, le ressort de la tragédie est qu'un *destin* funeste, imposé par *les dieux*, écrase de tout son poids les sentiments des humains. Je ne voyais pas réellement des acteurs, moi, Shauna, Hollander, je voyais la machine qui nous avait broyés, Colleen et moi, avec une précision quasi démoniaque, sans que rien ne puisse l'arrêter.

Pendant cette période, j'étais obsédé, et comme halluciné, par l'un des anciens textes de la littérature européenne, *l'Œdipe Roi* de Sophocle, ou traduit plus exactement du grec, *Œdipe le Tyran*. Un tyran est un profanateur, il a violé l'ordre naturel ou habituel des relations humaines.

Le violateur génère la violence, et celle-ci s'exprime sous la forme d'une épidémie, la peste, qui ne peut être guérie que par le renversement et la punition du tyran. Il n'est pas indifférent qu'Œdipe soit justement un tyran, parce que le destin auquel il est lié, qui lui est imposé mais qu'il génère par ses actes, est, en miroir, tyrannique.

Œdipe le Tyran est une tragédie extrêmement puissante qui exprime avec une espèce de force primitive la tyrannie du destin. Il faut se représenter la présence permanente du chœur, dont il parait qu'il était costumé en boucs ; ce chœur représente la masse de ceux qui n'ont pas provoqué les dieux, mais subissent les conséquences de la tyrannie.

Il y a également dans *Œdipe* une révélation de ce qui est caché, par la bouche du *voyant* aveugle Tirésias. Le *dévoilement* est le ressort de très grandes œuvres de la littérature occidentale, comme entre autres *Hamlet* et *Macbeth*. Ce qui est dévoilé est un *crime* caché. Le souci de dévoiler les crimes, dénoncer les criminels, est très ancien dans la culture européenne ; il arrive sans doute assez souvent que des criminels s'emparent du pouvoir et amènent la peste.

Il y a une évolution très notable dans la conception tragique, c'est que la vedette passe du criminel lui-même, *Œdipe*, et ses affres, au lanceur d'alerte et justicier, l'*Hamlet* de Shakespeare. Ce n'est pas toujours le cas, dans le *M. le Maudit* de Fritz Lang, la vedette est toujours le criminel, et on voit d'ailleurs resurgir le *chœur* populaire à la fin.

Après l'accablement, vinrent la révolte, la rage, et la haine. Tout ce que j'avais de Colleen ou presque, était des films pornographiques dans lesquels elle pratiquait diverses activités sexuelles perverses avec des circoncis, et ce que déclaraient les circoncis du *porn business* sur elle, la soi-disant *suicidée*. Il y avait de quoi alimenter la rage et la haine du plus éthéré des utopistes de l'amour universel. Ma haine grandissait de jour en jour, et cela se reflétait dans la manière dont je ressassais et fantasmais ma brève rencontre avec les monstres. Je passais un temps considérable à me remémorer ces instants fatidiques, et à réinventer des scénarios différents, dans lesquels Colleen et moi pouvions leur échapper.

Au début, ces scénarios étaient plutôt défensifs ; il s'agissait d'empêcher les monstres de nous nuire ; par exemple, quand Colleen m'avait dit qu'ils allaient tuer toute sa famille, nous aurions pu écrire une lettre à des gens que nous connaissions, et éventuellement à sa famille, les

informant des menaces, et disant explicitement que si nous avions un *accident*, si nous nous *suicidions* ou si nous étions liquidés, le coupable serait forcément Hollander-Sachs ; ça aurait peut-être désamorcé son chantage, il suffisait de lui montrer la lettre. Moyen simple, auquel pourtant, dans la sidération provoquée par l'horreur du chantage, on ne pense jamais. Par une espèce de *dissonance cognitive*, nous préférons subir le chantage, ce qui, en quelque sorte, l'efface, et c'est comme s'il n'avait jamais existé, les affaires reprennent comme à l'accoutumée quand l'horreur a été *digérée* ; c'est finalement un *conditionnement* comme un autre, juste un peu plus directement violent, mais les causes s'oublient vite. On oublie la menace, et on obéit automatiquement.

Peu à peu, la rage grandissant, j'envisageai des scénarios de plus en plus violents et sanglants ; je n'avais qu'une envie, les faire disparaître, le plus douloureusement possible, de la surface de la planète. Même, quand j'appris que le Sachs dit Hollander était mort, je regrettai fortement de ne pas avoir pu l'attraper à temps ; le torturer d'une manière ou d'une autre aurait été, dans mon fantasme, un énorme plaisir ; même si je sais que dans l'autre monde, il a retrouvé sa vraie place, la Géhenne, l'enfer de Moloch que ses ancêtres ont construit et dont il est issu pour venir hanter la terre. Et qu'on ne me raconte pas, à la manière des curés, qu'en me vengeant je deviendrais *comme eux* ; il ne s'agit que du sentiment naturel de la justice, dont la vengeance est l'expression. Je ne crois pas à ce prétentieux règne de la Loi, qui serait impartiale et équitable, d'autant que la communauté qui a le plus grand intérêt à occuper massivement les charges de la justice publique, qui n'est soumise à aucun contrôle populaire dans la plupart des cas, est la communauté la plus criminelle ; seule la vengeance est juste, parce qu'on sait pourquoi on l'exerce.

Ni le désespoir, ni la rage et la haine, qui étaient des sentiments actuels et envahissants, ne m'aidaient réellement à débrouiller les arcanes de la situation ; les sentiments extrêmes apportent une extrême lucidité dans l'instant, un sentiment d'évidence de la réalité, mais aussi un total aveuglement à tout l'environnement. Pour comprendre ce qui s'était passé, qui j'étais, qui était Colleen, qui étaient ces pornographes circoncis, je me référai à une méthode que je connaissais bien, quoique je ne la pratiquais plus que modérément : la recherche.

J'avais passé des années de jeunesse à consulter des monceaux de livres dans différentes bibliothèques, que je lisais pour la plupart *en diagonale*, pour essayer de comprendre les mécanismes de l'évolution des systèmes socio-culturels humains. Comment diable étions-nous arrivés à l'état dans lequel nous étions ? C'est une interrogation essentielle, et pas particulièrement nouvelle, mais à notre époque, il est devenu quasiment interdit de se la poser. Le dogme établi et oppressant est celui de l'équivalence, ou l'égalité, des races et des cultures ; il n'y a pas d'évolution à l'intérieur de l'espèce humaine ; circulez, y'a rien à voir.

Cela se justifie, selon les censeurs, par le fait que l'espèce humaine ne serait pas une espèce comme les autres, et qu'elle évoluerait différemment de toutes les autres ; il y a un Dieu, ou une Loi, devant laquelle tous sont *égaux*, et cela est censé définir la réalité de toute l'espèce. Seules les théories les plus sidéralement vides sur l'*humain*, les plus négationnistes des immenses différences entre les humains réels, d'autant plus grandes s'ils sont d'origines éloignées, ont aujourd'hui droit de cité. La moindre évocation d'une évolution inégale des races et des cultures est considérée comme une hérésie, un sacrilège appelé *incitation à la haine* ; toute la nature, ou toute la réalité, serait ainsi une *incitation à la haine* sur laquelle il est interdit d'ouvrir les yeux. Nous nous sommes laissé entraîner dans un nouvel obscurantisme tel qu'il existait avant la Renaissance.

Bref, en pleine exaltation des promesses mirifiques de l'*enrichissement* multiculturel, au tout début des années 80, en me fondant sur des idées basiques de théorie des systèmes, comme celle selon laquelle toute structuration se fonde sur la création de différences et évidemment pas sur leur destruction, et en les joignant à la théorie évolutionniste de Darwin, j'avais facilement conclu que le système *multiculturel* est une aberration évolutive, un système contre-nature et à contre-courant qui génère inévitablement une catastrophe, celle qui aujourd'hui, jointe à l'emprise grandissante des prédateurs financiers, nous pourrit la vie.

Cette vision du monde n'eut pas du tout l'heur de plaire ; nous allions vers les *lendemains qui chantent* et le *paradis multiculturel*, et dans ce magnifique concert, je chantais faux. Les éditeurs m'opposèrent les prétextes les plus abracadabrants, sans jamais aborder la question de fond. Pour un éditeur chrétien, j'étais « janséniste », quoique, même si j'avais lu et apprécié le brillant Blaise Pascal, je n'avais aucune idée de ce que cela

voulait dire ; ma culture théologique étant faible, je mis des années à comprendre que je contredisais le dogme catholique du salut universel, que le dogme de l'égalité des races et des cultures reprenait à l'identique en lui ajoutant un faux vernis prétendu *moderne*, *matérialiste* et *scientifique*.

J'avais l'habitude ordinaire du rat de bibliothèque, remuer des tonnes de merde pontifiante pour arriver à trouver une information qui fasse sens ; mais dans le cas de ce qui était disponible sur Shauna, le travail était particulièrement ardu. Il fallait trouver des documents quasiment introuvables ; des articles de journaux ou de revues, des photos, des bouts de film qui auraient échappé à la censure. Parce que même les films pornographiques furent censurés ; certaines scènes où Colleen, jouant sous son vrai nom ou le pseudo de Callie Aims, apparaissait telle qu'elle était avant le drame de notre séparation forcée, non seulement belle, mais enjouée et sexuellement bien active, disparurent bizarrement des nouvelles éditions des cassettes vidéo. Elle n'était pas encore la créature de Hollander-Sachs ; le monstre était devenu son *manager* peu avant notre rencontre, quoiqu'il ait toujours prétendu avoir *découvert* Colleen, qui lui aurait dû entièrement son statut de *star*.

Hollander, une des pires ordures dans une activité qui en compte beaucoup, avait réussi à monopoliser le circuit de distribution vidéo en activant le réseau mafieux ; il était de fait l'homme de main de Reuben Sturman, le richissime super-prédateur immensément vorace de la pornographie judéo-mafieuse. Dans les activités criminelles, ce sont toujours les pires qui arrivent au sommet, et cela est tout aussi vrai pour la finance usuraire ou la politique que pour la pornographie. Il a probablement contrôlé ce qui devait être vu de Colleen ou pas, surtout après son assassinat. Il devait rendre crédible la thèse du suicide d'une pauvre fille *perturbée* annoncée séance tenante par la police de Los Angeles et par ses commentaires publics sur sa *star* qui selon lui ne trouvait de répit à son malheur intrinsèque de petite Blanche catholique *coincée* qu'en tournant des scènes porno avec des circoncis.

Bref, il y avait sur Colleen un intense travail de *désinformation*, travail dans lequel la judéo-mafia employait tous ses réseaux médiatiques, c'est à dire à peu près tous les réseaux existants ; mais quand je commençai ce travail, je n'étais que très théoriquement conscient de l'existence de la *désinformation*. J'avais bien lu le *1984* d'Orwell, dont le titre était, hasard

assez surprenant, celui de l'année de la liquidation de Colleen, mais je n'avais jamais eu, réellement, à m'attaquer à un cas concret, et surtout je ne savais pas que j'en étais moi-même une victime.

Quand, après les attentats du 11 septembre, qui m'avaient terriblement choqué, des voix s'étaient élevées, des livres avaient montré l'impossibilité, entre autres, que ce soit un avion de ligne qui ait fait un trou rond dans l'enceinte du Pentagone pour aller exploser après avoir percé quelques autres murs, ou que des tours à structure d'acier s'effondrent d'un coup sur elles-mêmes à cause d'un incendie, je n'avais pas voulu croire à ces démonstrations. J'estimais comme tout le monde qu'il était impossible que des gens d'un gouvernement, des humains, soient les complices d'un massacre de leurs concitoyens. C'était juste *impensable*. *Ce serait un crime*. J'étais réfractaire aux théories du complot, parce qu'elles impliquent que certains groupes ethniques, religieux et idéologiques, se distinguent comme *élite* du reste de l'humanité en manipulant froidement les sentiments ordinaires de la *masse*, et, probablement, s'amusent de sa crédulité. C'est cette vérité qui est insupportable, qu'on répugne à voir, et qui est pourtant la seule clé de la compréhension.

Ma recherche avait peu à voir avec les recherches que j'avais effectuées dans le passé, en y dépensant beaucoup d'énergie, dans des piles de livres et d'écrits. Dans cette quête de Colleen, je ne cherchais pas les clés de l'univers, ni même celles qui permettraient de comprendre un peu mieux l'humanité, toutes choses qu'on peut inventer pour les livrer à l'appétit inquiet des êtres en quête de sens, je cherchais quelque chose de bien plus difficile à trouver, le sentiment de la réalité.

Je sais bien qu'il peut paraître étrange de parler de « sentiment de la réalité » dans ce qui n'est au fond qu'une recherche intellectuelle, alors que ce sentiment nous envahit surtout dans les expressions fortes de la vie, ceux dans lesquels nous sommes plongés *corps et âme*, comme l'amour, mais aussi d'autres circonstances moins agréables. Mais il existe bien un sentiment d'irréalité quand les descriptions du monde dont nous disposons ne *collent* pas du tout à notre expérience, c'est comme si l'espace des descriptions et l'espace des expériences concrètes se disjoignaient, les deux se mettant à *flotter*. Je m'étais pris cela bien dans la gueule quand j'avais dit à Colleen « *ce serait un crime* », alors que ce crime *impensable* existait, et conditionnait presque tout ce qu'elle faisait.

Nous subissons énormément de ces disjonctions dans l'éducation, en particulier quand on prétend nous faire mal *pour notre bien*, ou pour le bien de l'*humanité*, la *planète,* l'*antiracisme* ou autre faribole, mais ces disjonctions sont recollées avec de la colle mythique permettant de fonctionner dans un univers faux, mais partagé.

Assez étrangement, ou pas, le sentiment de réalité est beaucoup plus fort dans le monde des rêves, ou celui des hallucinations ou autres formes étranges, que dans le monde normalement considéré comme *réel*. C'est relativement familier aux poètes et artistes, mais la conscience de ce fait est rare, seul Nietzsche à ma connaissance (limitée, j'en conviens) ose évoquer la « lumineuse *réalité* du monde des rêves ». Dans la quête de la réalité, souvenirs, rêves, sensations, perceptions se mêlent, dessinant peu un peu un tableau de la manière dont on nous a imposé de voir la réalité, ce qui permet, une fois qu'on a saisi un coin du voile, de l'écarter et de regarder derrière.

Il y a des phases typiques dans la découverte, et elles sont toujours les mêmes. Cela commence toujours par une phase d'inquiétude, de malaise, voire d'abattement ; c'est la conscience que quelque chose *ne va pas* ou *ne colle pas*, quoique, on ne sache jamais de quoi il s'agit. Ce n'est pas vraiment un *problème*, selon la manière courante de présenter les choses dans notre monde avide de *solutions* ; ce n'est pas ce dont il est question dans la découverte de la réalité. Dans cette quête, des éléments se dévoilent, par divers moyens ; ce sont des faits, des bouts de réalité, des souvenirs individuels ou collectifs, dont on peut dire, au risque de passer pour un illuminé, qu'ils sont comme présents depuis toujours dans un espace où ils sont juste, la plupart du temps, invisibles

Je n'étais pas mû par une recherche abstraite de la connaissance, mais par le violent désir de retrouver Colleen, et de me retrouver moi-même. Certes, elle était morte, j'étais comme un mort-vivant, et un esprit certain du fait que nous ne sommes que des objets, un esprit *objectif*, trouverait cette démarche inutile. Mais j'avais l'urgence de la retrouver, non pas en chair et en os, évidemment, mais de retrouver son image, son esprit, cette vibration unique qui était la sienne, celle que nous avions partagée aussi, et qui était ensevelie dans une immonde gangue de boue déversée par les monstres, vendeurs d'illusions et trafiquants d'information. Il s'agissait de

détruire cette gangue, morceau par morceau, et pour cela, il fallait percevoir comment elle opérait.

Peu à peu, l'image de Colleen fabriquée par les médias et les divers témoignages mensongers s'estomperait, et je me rapprocherai d'elle, de celle qui est toujours celle que j'ai connue, toujours vivante dans une réalité parallèle. Il existe une réalité essentielle et authentique de tout être, plus ou moins bonne ou mauvaise, et cette réalité est celle, indélébile, de l'autre monde ; et puisqu'il me faut choquer, je dirais que la réalité de l'autre monde est plus réelle, plus authentique, que celle du nôtre, empêtrée dans les mirages et les terreurs des manipulations. Peu à peu, ce chemin de retrouvaille de Colleen me mènerait vers la médiumnité, le dialogue avec l'au-delà, et quelques points très importants de ce que je sais aujourd'hui proviennent de ces contacts ; j'ai alors compris que le spectre montrant du doigt ses assassins, le personnage central de *Hamlet*, n'était pas du tout un artefact fabriqué par Shakespeare pour serrer la trame de son histoire, mais bien le maître du ballet.

> *« There are more things in Heaven and Earth, Horatio, than are dreamt of in your philosophy »* - « Il y a plus de choses dans le Ciel et sur la Terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie »
> William Shakespeare, *Hamlet*

La fabrique de la réalité

Mise en scène

Toute l'histoire de Colleen se condense au moment de sa disparition ; c'est le moment où elle devient une légende. Morte, elle devient un objet malléable, que les propagandistes peuvent présenter de toutes les manières qu'ils voudront ; et l'horreur de cet évènement devient le filtre au travers duquel toute sa vie sera interprétée. La mort, ce point final, occupe toute la scène quand elle est inexplicable ou monstrueuse ; le mort *entre dans la légende*, et on trouvera toujours des témoins et des chroniqueurs pour fabriquer cette légende au meilleur de leurs intérêts.

La mort de Colleen la propulsa sur le devant de la scène publique dite *mainstream* ; et comme dans toute opération médiatique d'envergure, la *mise en scène* suit une stratégie immuable : une première source autorisée

crée l'évènement, et en donne le *ton* ; ensuite, après l'impulsion initiale du chef d'orchestre, tous les relais suivent gentiment, sans se poser de questions. Cette méthode ne ressemble pas beaucoup à celles de ce qu'on appelait autrefois le journalisme ; en réalité c'est une méthode de propagande, et elle a été théorisée par Edward Bernays, neveu de Freud, inventeur des *relations publiques* et auteur de la Bible des manipulateurs, le célèbre livre *Propaganda* paru en 1928. Dans la doctrine des *relations publiques*, reprise par les *psyops*, les spécialistes de l'action psychologique qui ont essaimé des Unités de Guerre Psychologique de l'armée US créées pour l'occasion de la seconde guerre mondiale aux départements de la CIA, un évènement n'existe pas en soi, on le *crée* pour produire un certain *effet*. On peut voir ces créations tous les jours à télé, sous le nom d'*informations*.

Le scénario est à peu près immuable : un premier support médiatique officiel ou *faisant autorité* lance l'information, donne le ton, puis des *relais* diffusent et rajoutent leur sauce, puis des *témoins* chantent un chœur plus ou moins discordant, mais qu'importe, c'est la masse qui compte, et seuls quelques *mauvais esprits* vont malignement soulever l'existence d'incohérences et d'invraisemblances dans des témoignages qui viennent conforter la vérité révélée par l'*autorité*.

Le seul problème est de réduire au silence la dissidence des *mauvais esprits*, ce pour quoi il y a pléthore de moyens à la disposition des détenteurs de la *vérité révélée* ; l'Union Soviétique, à la pointe de la fabrication du *paradis socialiste*, en a employé plusieurs, du goulag à l'exécution, et les pseudo *démocraties libérales* confrontées à l'explosion incontrôlable des communications liées à l'Internet suivent petit à petit le même chemin, avec une accélération très inquiétante ces derniers temps.

Los Angeles Times : l'autorité

Colleen avait été assassinée ou exécutée le 21 mars 1984 ; un très long article sur sa mort, et ses causes, parut en première page du supplément du week-end *Calendar*, consacré à la vie culturelle et aux médias, du *Los Angeles Times* du dimanche 6 Mai. Le *Los Angeles Times* était l'un des plus importants journaux des USA, dont l'audience débordait largement la Californie, et ses articles étaient repris un peu partout. Pas moins de sept pages grand format, quinze photos, plus une pleine page de photos de couverture et un éditorial du chef de rédaction. L'affaire méritait un

traitement exceptionnel. Entre temps, la seule information était venue de la police, qui avait immédiatement conclu à un *suicide* de la pathétique ratée, avait bâclé un rapport à peu près vide et ne se pressait pas pour fournir le moindre résultat d'autopsie, ce qu'elle ne fera finalement jamais dans une indifférence quasi-générale. L'article était intitulé « *The Death of Colleen* » (la mort de Colleen) et était écrit par un Michael London. Ce London était juif, tout comme son rédac-chef et les propriétaires du journal, ce qui est banal, voire la règle ; ce qui est un peu plus étonnant, c'est qu'un autre London éditait une petite revue pornographique sadomasochiste nommée *Sexy Slaves* (Esclaves sexy), dans laquelle de très jeunes filles sont exhibées, déshabillées, ligotées de diverses manières, et si possible terrorisées, et que la très jeune Colleen, fraichement débarquée à Hollywood, y avait figuré en couverture, puis dans une trentaine de photos, dans le numéro 3 de la revue.

Sans y voir forcément de la malignité, il est assez évident que la vision du monde offerte par le *Los Angeles Times* à ses lecteurs *Gentils* ou *goys* sera fortement *casher*. Et il est parfaitement anormal que, dans ce qui prétend être une démocratie, les moyens d'expression soient concentrés entre les mains d'une minorité disposant des énormes moyens monétaires créés par des financiers ou usuriers de la même bande, au lieu d'être entre les mains de membres de la ou les collectivités majoritaires ; si le peuple ne peut s'exprimer directement, il doit au moins pouvoir exprimer ses opinions par l'intermédiaire de représentants proches de lui, c'est une condition essentielle de la liberté d'expression. Les médias qui se sont substitué aux Assemblées ont opéré une confiscation à leur avantage de la parole du peuple, et c'est intolérable. Ce n'est qu'une confiscation parmi d'autres, il en existe d'autres tout aussi importantes, celle de la monnaie et des finances, des médias et même de ce qu'on appelle encore la politique quand elle n'est plus qu'un art de la prédation.

Le sujet de l'article est bien sûr d'attribuer une *cause* à la mort spectaculaire d'une jeune *star* de 20 ans, et, si possible, une cause qui exonère complètement les *intérêts* qui lient la pornographie, le trafic de drogue, et les propriétaires et journalistes du *Los Angeles Times*.

D'abord, la mise en prison de son *amant* Jake Ehrlich :

« Très vite, elle fut célébrée dans le monde du porno en tant que Shauna Grant, la très jeune star de *Virginia*, *Suzie Superstar* et *Flesh*

> *and Laces*, qui lui valurent chacun une nomination comme meilleure actrice au récent *Erotic Film Awards*.
>
> Ses récompenses étaient une vie de célébrité, de richesse, d'admirateurs et de cocaïne. Mais cela commença à se dégrader le 22 février quand son amant de l'année passée – Jack (*Jake*) Ehrlich fut arrêté pour trafic de drogue et condamné à cinq ans de prison. Ehrlich l'avait aidée à sortir du monde du porno et lui avait fourni une vie domestique tranquille à Palm Springs. »

En fait, elle était sortie du monde du porno bien avant de rencontrer Ehrlich, et Colleen/Ehrlich comme couple tranquille, pourquoi pas *plouc* ou *bourgeois*, à Palm Springs, c'est de la plus haute fantaisie – et parfaitement invraisemblable. Nous verrons cela plus loin quand il sera question du rôle d'Ehrlich dans l'histoire.

> « Au moment de sa mort, Colleen était paumée suite à l'arrestation d'Ehrlich. Ses espoirs de rôles dans des films grand public étaient déçus, et elle devait jouer trois jours plus tard à San Francisco dans son premier film pornographique depuis des mois. En même temps, ses parents lui offraient de payer pour l'université si elle retournait au Minnesota, mais Colleen craignait de ne plus se sentir bien à la maison.
>
> Suicide ou meurtre, sa mort a mis les gens en colère. Sa famille blâme le monde du porno. Le monde du porno blâme le monde de la cocaïne. Les plus proches disent que dans un moment de crise, elle s'est trouvée coincée entre Colleen, un nom irlandais signifiant *jeune fille*, et Shauna Grant, *sex star*.
>
> « Elle était totalement prise dans Shauna Grant, la petite Colleen Applegate qui a grandi et a eu un succès fou. », dit Karen Howorth, sa voisine à Palm Springs « Elle ne pouvait pas se débrouiller avec ça, et elle en était au point où personne ne pouvait l'aider. Il y avait une seule chose qu'elle pouvait faire pour en sortir. »

Voilà un motif de suicide. Il fallait l'inventer. Assez peu crédible d'entrée, mais finalement repris sous une forme un peu différente, au bout de sept longues pages qui nous baladent sans jamais rien dire de très concluant, ménageant la chèvre et le chou, entre ceux, très nombreux, qui ne croient pas au suicide, et ceux qui y croient ; c'est nécessaire pour ne pas

prêter trop le flanc à la critique et pour l'apparence d'*objectivité*. Les avis sont pour le moins très contradictoires, et rien de cohérent n'en ressort.

Voilà les paragraphes qui figurent à la toute fin de l'article, l'exposé résumé des versions contradictoires, et la conclusion définitive sur la mort de Colleen par le journaliste Michaël London, un avis probablement validé par toute une chaine de commandement attentive au moindre faux-pas.

> « Quel que soit ce que les investigations futures vont révéler (note : rien, il n'y a aura aucune « investigation future », et il est étonnant que le journaliste sache d'avance le résultat du « quel que soit »…), la famille de Colleen et ses amis du Minnesota ne seront jamais convaincus qu'elle a pris sa propre vie (note : c'est normal puisque ces « ploucs » sont emplis de « préjugés »). Ni ses partenaires mâles dans la pornographie, comme l'acteur Richard Pacheco : « Je suis stupéfait qu'on puisse penser que la douleur était telle que quitter la planète était le seul choix possible. »

Tous les acteurs mâles avaient *craqué* sur Colleen, et pour ce que j'en sais une fille dépressive et suicidaire n'est pas particulièrement *craquante*. Richard Pacheco exposera plus précisément mais succinctement ses très sérieuses raisons de douter du *suicide*, d'après ce que lui a dit Colleen une semaine avant l'assassinat, dans son livre *Hindsight*, qui ne paraîtra que trente ans plus tard quand l'affaire sera sérieusement refroidie. Il n'est pas très difficile de deviner pourquoi il n'a pas pipé mot quand la pseudo-enquête était encore en cours.

> « Mais pour les femmes les plus proches de Colleen Applegate – en particulier ses camarades actrices du porno – son suicide présumé était beaucoup moins surprenant. « Elle était juste une petite fille malheureuse avec beaucoup d'imagination, » dit Laurie Smith d'une voix tremblante.
>
> « Ce qui l'a le plus blessée était de ne pas avoir l'approbation de ses parents. Elle avait besoin de racines, et elle les a trouvées avec Bobby (Hollander) et ensuite Jake (Ehrlich). Mais les racines ont été arrachées. » dit Kelly Nichols.
>
> Ce qui est arrivé à Colleen Applegate peut avoir moins à voir avec le porno qu'avec la fatalité d'être jeune, jolie et impressionnable à Hollywood. Si ses amies les plus proches ne se trompent pas, ce triste

soir à Palm Springs, Colleen a dû se trouver très loin de sa maison à Farmington, et très loin de tout autre endroit où elle aurait voulu être. »

Los Angeles Times, 6 mai 1984

Du grand art, énoncé avec toute l'*autorité* du grand journaliste.

« *Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus*. Voilà justement pourquoi votre fille est muette. » Molière, *Le médecin malgré lui*

Il fallait offrir au lecteur inquiet devant une telle horreur une *cause*.

En accroche, en grand et en gras, au milieu de la dernière page : « *Ce qui est arrivé à Colleen Applegate peut avoir moins à voir avec le porno qu'avec la fatalité d'être jeune, jolie et impressionnable à Hollywood* » pilonne et marque ce qu'il faut retenir, seule information pour le lecteur pressé.

Bref, Colleen était la millième oie blanche sans grand talent venue s'échouer à *Tinseltown*, Hollywood, la ville du clinquant.

Si toutes les filles jeunes, jolies et impressionnables passant par Hollywood finissaient avec une balle dans la tête, on ne pourrait plus y marcher sans enjamber des cadavres. On assiste là à un petit chef-d'œuvre de désinformation, genre : « circulez, y'a rien à voir. » Jeune, jolie et impressionnable, c'est la faute à personne, *elle avait qu'à pas y aller*. Voilà tout.

Trois femmes instituées par le journaliste comme *les plus proches* de Colleen, sont les *témoins privilégiés*, à peu près seules contre tous et toutes, pornographes et *ploucs* confondus ; à peu près tous ceux qui connaissaient Colleen avaient du mal à *avaler* le suicide. Il va falloir, pour le journaliste, invoquer des trésors de casuistique pour *justifier* le suicide. Même s'il n'y a rien de spécial, circulez, il faut bien jeter un petit quelque chose en pâture aux lecteurs.

Karen Howorth est quasiment une inconnue, elle était la voisine de Colleen à Palm Springs, et exerçait une activité de fleuriste à Los Angeles. Il aurait été un peu plus normal d'interviewer son compagnon, Gray Frederickson, producteur de films à la MGM/UA, qu'on rencontre à

plusieurs occasions vers la fin de la vie de Colleen. Mais je suppose que ce dernier n’avait pas la moindre envie de se retrouver devant le projecteur.

Laurie Smith est, comme on le verra par la suite, une girouette écervelée barbotant dans la came depuis des années que le moindre souffle de vent, surtout s’il est chargé d’un peu de cocaïne, peut faire tourner à volonté.

C’est à la juive Kelly Nichols que reviendra la charge de porter l’estocade, le mot de la fin, avec sa tirade homérique sur les *racines arrachées*.

> « Ce qui l’a le plus blessée était de ne pas avoir l’approbation de ses parents. Elle avait besoin de racines, et elle les a trouvées avec Bobby (Hollander) et ensuite Jake (Ehrlich). Mais les racines ont été arrachées. »

Alléluia, révélation, sonnez trompettes : la judéo-mafia pleine de bonté est innocente, les affreux *préjugés* réactionnaires et intolérants des *ploucs* du Minnesota sont les ultimes responsables de la mort de Colleen.

En réalité la seule *racine* que Sachs-Hollander et Ehrlich aient fourni à Colleen, c’est la poudre blanche à laquelle elle était désespérément *accrochée*. Laurie Smith a participé à l’opération, et assez probablement, Kelly Nichols aussi.

Je suppose que je n’ai pas besoin de faire de longs discours pour expliquer comment, quand on a entendu le cher Bobby vous menacer de mort, ou menacer de massacrer toute la famille de Colleen, on a une vision de l’*arrachage des racines* assez différente, et même carrément inverse. Si c’est bien l’*arrachage des racines* qui a provoqué la mort de Colleen, alors les coupables ne sont pas chez les *ploucs* de la société *autoritaire* et *répressive* du Minnesota, mais chez les *arracheurs* en quelque sorte professionnels qui ne se gênent pas en général pour proclamer qu'ils haïssent les racines *fascistes* des *Gentils*.

Colleen avait naturellement des racines, comme la plupart des gens, et de telles racines ne pouvaient pas être détruites par un simple désaccord avec ses parents ; ses racines étaient génétiques, européennes, nordiques et celtiques, et notre amour était profondément enraciné dans la même race et la même culture, condition essentielle d’un accord profond ; c’est

évidemment dans le milieu des criminels cosmopolites qu'elle était *déracinée*.

Mais pour moi, qui ne sais que trop bien *à qui* elle était attachée par toutes les racines de son être, *à qui* elle a été arrachée, et *par qui*, ces propos typiques de l'inversion totale toujours pratiquée par cette bande de criminels sont tout simplement monstrueux, suintant et dégouttant de leur haine ordinaire. Sanctifier les criminels et criminaliser les victimes, une routine.

D'un autre point de vue, il est tout aussi ahurissant d'entendre que les racines peuvent être arrachées, juste comme si c'étaient de mauvaises herbes. C'est la négation de tout ce qui est génétique, c'est-à-dire ce qui nous caractérise le plus définitivement et le plus intimement ; on peut argumenter que nous sommes *plus* que nos gènes, ou beaucoup plus, à chacun son interprétation, mais je ne crois pas qu'un être quelconque puisse être quoi que ce soit *sans* ses gènes. Les gènes sont ce qui nous relie à l'immense lignée de nos ancêtres, et en définitive, à la vie elle-même. Il est parfaitement évident qu'on ne peut pas les *arracher*. Il est possible d'utiliser divers moyens d'étourdissement, drogues, propagande, pour les faire oublier, mais il est impossible de les détruire. Pour l'instant, parce qu'on peut deviner que certains êtres particulièrement malfaisants pourraient en avoir le projet.

Trente ans plus tard, l'écho des déclarations de Kelly Nichols est très étrange ; la cabale mafieuse a, à peu près unanimement, pris fait et cause pour la destruction ou même la négation de toutes les *racines*, justement, par l'engloutissement dans un monde *multiculturel* ; les activités d'un Bobby et d'un Jake, et de millions de leurs semblables et complices, étaient parfaitement cohérentes avec cet objectif, lui-même parfaitement cohérent avec la première Alliance biblique dont le but déclaré est de détruire ou asservir les Nations.

Dans la même veine, quand l'affaire Shauna Grant refera surface quelques années plus tard avec la diffusion d'un film documentaire, un magazine pornographique sera plus explicite. Sur sa couverture figure un titre accrocheur : *Who killed Shauna Grant ? (*Qui a tué Shauna Grant ?*)* :

> « Colleen Applegate est morte en croyant qu'elle ne valait rien. Si seulement ses amis et sa famille s'étaient joints à nous pour apprécier son grand talent, en lui disant combien elle comptait pour nous et

combien le sexe semble superbe comme elle le pratiquait… Si seulement…

Si nous lui avions dit ça, si nous avions tous fait savoir à cette fille combien elle comptait pour nous, pour quiconque aime la beauté… Mais nous ne l'avons pas fait. Nous sommes restés silencieux. Nous avons désapprouvé. Et maintenant, finalement, nous savons qui a tué Shauna Grant. C'est nous. »

Who killed Shauna Grant, Adam Film World V12#4, 1988

On admirera l'excellent tour de passe-passe, qui fait que dans un premier temps les *amis* et la *famille* sont les méchants *intolérants* qui se sont opposés à *nous*, les bons, *les pornographes*, qui *aiment la beauté*, et qu'ensuite ce même *nous* est employé dans un sens plus général, n'incriminant apparemment personne en particulier… quoique tout le monde comprenne qu'il s'agit de ceux qui *désapprouvent*… en ajoutant comme une note de fausse contrition, pour que tout le monde comprenne qu'il faut se battre la coulpe…

Ce qui est assez remarquable, c'est qu'il s'agit, au détail près, du même procédé que celui qu'a employé Kelly Nichols, et qu'un *communicant* lui a peut-être soufflé : l'*inversion* pure et simple, un grand classique semble-t-il.

Alors qu'il n'est pas extravagant de penser que les réseaux mafieux, pornographie, cocaïne, sont mouillés dans la mort de Colleen, accuser son entourage dans sa bourgade natale est tout simplement une *calomnie*. Une calomnie est un mensonge destiné à nuire, motivé par *la haine*.

L'inversion faite par Kelly Nichols est une inversion simple, disons du premier ordre ; c'est quelque chose qui se remarque assez facilement et n'est pas très élaboré ; il faut être très, très naïf, ou bienveillant *a priori* pour certaines causes, pour admettre que les *racines* de Colleen lui avaient été *données* par *Bobby* et *Jake*, et que l'abominable intolérance et la répression des *ploucs* les avaient *arrachées*. Kelly Nichols suit la *bonne* doctrine standard en faisant de l'*intolérance* le crime des crimes, celui qui mène au *racisme* et à l'*antisémitisme*, la *cause première* des pires *crimes contre l'humanité*, et par extension de l'abominable mort de Colleen. Mais dire que ce crime d'*intolérance* caractéristique des ploucs enracinés, blancs et chrétiens, a provoqué l'*arrachage des racines*, n'est pas conforme au

dogme. Je m'étonne d'ailleurs que le journaliste London, certainement expérimenté, l'ait laissé passer ; il n'en a cependant pas fait son argument principal. L'article d'Adam Film World recentre entièrement sur l'*intolérance* qui *tue*, ce qui est plus conforme au dogme ou à la *ligne*. C'est une *calomnie* parfaitement conforme au dogme, et une calomnie qui ne fait que s'étendre, sans que les accusés bombardés par la propagande aient le réflexe de contre-attaquer.

Il existe en effet une ligne, une doctrine, établie après la seconde guerre mondiale, exposée sommairement au procès de Nuremberg, puis développée par les *Macy Conferences*, liant l'intolérance aux racines, celles des Nations, de l'homme autoritaire blanc, occidental, chrétien et ataviquement intolérant, *raciste* et *fasciste*. Dans la doctrine établie par les seuls vrais gagnants de la seconde guerre mondiale, une bande dite *cosmopolite* dominée par une tyrannie financière absolue, toute *racine* nationale, capable de s'opposer à la toute-puissance terroriste de l'extorsion financière, doit clairement être *arrachée* quel qu'en soit le prix pour les Nations, aussi horrible soit-il.

Cette ligne ou doctrine ne se répand pas par elle-même. Elle est diffusée par des organes officiels, ou semi-officiels, qui travaillent dans l'ombre. Lors d'une investigation par le Sénat des USA dans les années 70, quand un dirigeant de la CIA a été interrogé sous serment sur l'existence d'une opération *Mockingbird* de l'agence pour influencer les médias, la réponse a été « oui ». J'ai plusieurs fois évoqué l'éventualité de la présence de *communicants* pour expliquer l'homogénéité des témoignages d'un petit nombre de personnes choisies, et des analyses des médias. En réalité cette homogénéité dans les médias a une source organisée. Cette homogénéité touche aujourd'hui tous les pays dominés par les USA, ou plus précisément par la mafia juive des USA, depuis la seconde guerre mondiale.

Pourquoi la population des *ploucs* blancs catholiques du Minnesota, qui a perdu la plus belle de ses filles chez les Juifs d'Hollywood, se laisse accuser et insulter sans réagir avec toute la violence que cela mérite, pourquoi certains se laisseront sans doute culpabiliser comme d'habitude, ne peut être compris que par le tout puissant syndrome de Moloch.

Le *racisme* et l'*antisémitisme*, spectres et causes premières

Il s'agit de dévier la responsabilité des crimes des individus qui les commettent, vers ce que Nietzsche appelle des *fantômes* ou des *spectres* : les criminels pornographes seront alors des héros de la lutte pour la *liberté*, contre l'*intolérance*, la *désapprobation* de ce qui est considéré comme mauvais par *préjugé*, et, en dernier recours, contre le *racisme*, l'*antisémitisme*, le *complotisme*, pour ne citer que les spectres vedettes. Le piège est omniprésent : mettre l'accent sur les spectres va alimenter une discussion interminable sur les spectres, sur le racisme, l'antisémitisme, la tolérance, la liberté, et tout ce qu'on voudra ; des scribouilleurs vont s'épuiser à tenter de démontrer que si, que non, que quand même, et *tutti quanti* ; la vraie question restera occultée. La vraie question est : qui fait quoi ? Et de ce point de vue la réponse est claire : il n'y aurait pas de pornographie, il n'y aurait pas de crime, pas de *suicides* de filles de vingt ans, s'il n'existait pas des réseaux organisés de pornographes et de criminels, et leur élimination est le seul vrai problème qui n'a rien à voir avec les questions de *liberté*, de *tolérance*, d'*antisémitisme* ou quoi que ce soit. C'est valable pour toutes les sortes de crimes qui se font aujourd'hui sous couvert d'*antiracisme*. Plus une population est protégée par des lois d'exception, plus elle devient impunément criminelle.

Nietzsche disait : « le prêtre ment » à une époque où la messe du dimanche était encore un média de communication de masse ; aujourd'hui on peut dire : « les médias mentent », et cela est de plus en plus visible pour de plus en plus d'audience captive. Ils mentent en ne parlant que de causes spectrales, racisme, antisémitisme, etc., mais jamais de causes réelles.

Fausses causes et faux témoins

Tout cela est devenu banal, et s'étale sans honte sur les pages de garde des journaux *mainstream* comme le *Los Angeles Times*. Je suppose que, quasiment, personne ne le remarque, et que même les victimes de l'opération, si elles rechignent, ne vont pas jusqu'à dénoncer une manœuvre infâme qu'ils sont incapables de voir. Pourtant, les victimes sont insidieusement accusées d'être les responsables ultimes du crime ; c'est

l'organisation d'un système monstrueux, dans lequel les victimes sont dépouillées du statut de victimes pour être affublées du statut de coupables.

La vie m'ayant extirpé bien malgré moi de l'idiotie, ce qui *passe comme une lettre à la poste* pour la plupart des gens m'apparait dans toute l'horreur de sa malveillance. Cette malveillance est partout, rendue invisible par son omniprésence et sa banalité.

Nietzsche, pourtant, nous avait prévenus de la malveillance des *spectres* ; il faudra transcrire parce que les noms des spectres et de leurs prêtres ont changé, mais le phénomène lui-même n'a fait que croître et embellir, nous enserrant de plus en plus dans ses tentacules.

> « Le commencement de la Bible contient toute la psychologie du prêtre. Le prêtre ne connait qu'un seul grand danger : la science, la saine notion de cause et d'effet. (...)
>
> Tout *l'ordre moral du monde* est inventé contre la science, - contre le détachement de l'homme du prêtre... L'homme ne doit pas regarder dehors, il doit regarder en lui-même ; il ne doit pas être intelligent et prudent, comme un apprenant, il ne doit pas voir les choses du tout : il doit souffrir... (...)
>
> La notion de culpabilité et de punition, (...) - rien que des mensonges sans aucune réalité psychologique, inventés pour détruire chez l'homme le sens des causes : un attentat contre le concept de cause et d'effet ! Et pas un attentat avec le poing, le couteau, la franchise dans la haine et l'amour. Mais à partir des instincts les plus lâches, les plus rusés, les plus bas ! Attentats de prêtres ! Attentats de parasites ! Le vampirisme de pâles suceurs de sang souterrains !... (...) –
>
> Le péché, encore une fois, cette forme d'auto-sabotage de l'homme par excellence, a été inventé pour rendre impossible la science, la culture, toute élévation et toute noblesse de l'homme ; le prêtre règne par l'invention du péché. »
>
> Nietzsche, *L'Antéchrist*, 1888 (publié 1895)

Il faut remplacer la notion de *péché* telle qu'elle existait à la fin du 19ème siècle, après quinze siècles de contrôle permanent des cervelles, par les nouvelles notions établies par les nouveaux doctrinaires, celles de *racisme*,

antisémitisme, *discrimination*. L'*ordre moral* du monde est aujourd'hui le *politiquement correct*. Le contrôle terroriste infligé par les nouveaux prêtres, les plus rusés, les *pâles suceurs de sang souterrains*, que chacun reconnaîtra aisément, est sans doute plus puissant que l'ancien, par sa soudaineté et sa brutalité ; le christianisme a quand même mis des siècles avant de s'imposer totalement.

La notion de causalité est essentielle et, de fait, aucune vie ne peut subsister sans elle. Ne pas reconnaître même sommairement la cause d'un évènement, être *leurré* sur la cause, c'est être incapable d'y répondre correctement, et ça peut être mortel. C'est vrai pour tout être vivant, homme compris. Les anciens théologiens du Moyen-Age, pas dénués d'intelligence même s'ils étaient leurrés, avaient parfaitement saisi cette question et faisaient de Dieu la *cause première*. Cette idée de cause *efficiente*, produisant un effet, est d'Aristote.

Le commencement de la Bible, et sa *faute originelle* inventée par les *sacrificateurs* du Proche-Orient, expose tout ça très clairement. L'Arbre de la Connaissance (du Bien et du Mal) est interdit. Pourquoi ? Parce que seul Dieu connait le Bien et le Mal. Pourquoi ? Parce que les hommes ignorants n'ont qu'une seule vocation : obéir aux Commandements que ce Dieu, et bien sûr ses sbires, vont imposer, quels qu'ils soient. Cette obéissance aveugle au Bien est testée en permanence, comme quand Abraham se prépare à sacrifier son fils Isaac comme Dieu l'a commandé. Dans l'ancienne religion des Israélites qui a précédé le judaïsme de Moïse, le Dieu Eternel et Tout-Puissant, Baal-Moloch, exige le sacrifice dans le feu des premiers-nés. C'est ce que j'ai appelé le *syndrome de Moloch*, la révérence et l'adoration du Dieu Infernal, dont quelques millénaires plus tard, nous ne sommes pas délivrés.

Mais si l'interdit de la Connaissance est violé, si on cherche *la cause réelle* de toutes ces horreurs derrière le Dieu qui est supposé être la *cause première*, on tombe inévitablement sur les *sacrificateurs*, les *sangsues pâles et souterraines*.

Depuis plus d'un siècle, une offensive continuelle a progressivement transformé le péché de désobéissance à Dieu, qui pouvait vous faire brûler dans ce monde et dans l'autre, en péchés de racisme, d'antisémitisme, de discrimination, d'intolérance, qui justifient des punitions génocidaires qui détruisent civilisations, peuples et cultures. Dieu et la Loi sont une seule et

même chose dans les systèmes totalitaires. La Bible regorge de commandements et de Lois. De même, c'est une Loi punitive qui crée les péchés de racisme et d'antisémitisme, c'est la même histoire qui continue, sous une forme très peu différente. Il s'agit toujours de convaincre les victimes, esclaves ou génocidés, de leur culpabilité, et de leur faire encenser leurs bourreaux, principe du *syndrome de Moloch*.

L'article du *Los Angeles Times*, et les articles suivants, qui fustigent l'*intolérance* des ploucs, sont exactement dans cette ligne : ils pratiquent l'activation de spectres qui provoquent la réaction apeurée du syndrome de Moloch. Si les ploucs ont bien remarqué l'évidence, le rôle des pornographes et des trafiquants de drogue, et bien imaginé des chantages, ils sont restés à mille lieues de mettre en cause tout un système dont le journal de référence et de révérence, le *Los Angeles Times*, est l'un des porte-paroles. Ou, s'ils l'ont fait, ça n'a eu aucun écho.

Insinuer que les *ploucs* blancs catholiques sont les responsables de la mort de leur Colleen, c'est *add insult to injury*, ajouter l'insulte à la blessure. Les ploucs blancs catholiques, rendus incapables de se défendre, sont les parfaits *boucs émissaires*.

La pratique du *bouc émissaire* est une pratique décrite dans la Bible, qui semble spécifique de la religion judaïque. Elle a peut-être existé ailleurs au Moyen et Proche-Orient, mais je n'en connais pas de trace. Cette pratique est indissociable de la notion de *péché*, de la culpabilité envers un Dieu Tout Puissant et Omniscient, du sacrifice expiatoire, du rachat et de la rédemption, toutes chose qui n'existent originellement que dans les espaces religieux totalitaires du Moyen et Proche-Orient.

Toute action contraire aux commandements du Dieu totalitaire et de ses prêtres, toute désobéissance est un *péché*. Le péché peut être *racheté* par des sacrifices. Le sacrifice à Moloch des premiers-nés jetés dans le feu est un rachat ou en d'autres termes plus familiers aux chrétiens une rédemption. Les premiers-nés continuent d'appartenir au Dieu dans le judaïsme mosaïque et doivent être circoncis et *rachetés* en argent. Dans le cas du sacrifice ou du rachat des nouveau-nés, il s'agit du rachat du *péché originel* de désobéissance.

Mais certains *péchés* restent cachés, et ne sont donc pas *rachetés* par des sacrifices. Or Dieu est Omniscient et voit tout. Le poids des péchés non rachetés va peser sur l'ensemble du peuple et provoquer la terrible colère

du Yahweh-Moloch. Le *bouc émissaire* est le rituel qui, en chargeant un malheureux bouc des péchés inconnus, va l'envoyer périr loin dans le désert avec son chargement de *péchés* dont le peuple sera alors déchargé.

C'est un rituel très spécifique, très étrange, et bien adapté à un monde de fous furieux, d'obsédés du péché. Obsédés qui ont été créés par l'horreur des punitions, telle que l'incinération de leurs premiers-nés. On serait terrorisé à moins.

Quand le monde juif se dispersera dans la *diaspora*, il n'y aura plus de *bouc émissaire* à envoyer dans le désert. Les Nations, les *Gentils*, les *méchants*, les *injustes*, les *païens*, les *ploucs*, *haïs* de Dieu, vont tout naturellement remplir ce rôle indispensable. Le glissement n'est pas très difficile, puisque dans la religion en question, les *autres* ne sont que des animaux à visage humain, qu'il est normal de condamner. Le juif ukrainien Zelinsky s'étouffe de haine en jurant que les Russes vont tous être tués un à un "comme des boucs émissaires".

De nombreux observateurs superficiels ont qualifié ce procédé, rejeter ses fautes sur ses victimes, d'*inversion accusatoire*. C'est effectivement l'aspect logique de la chose. Mais chez les humains, les logiciens sont excessivement rares. Un comportement aussi spécifique, et aussi déviant par rapport aux normes communément admises, a forcément des racines profondes, qui ne peuvent être détectées que par les anthropologues. Une habitude aussi constante et aussi automatique chez un peuple ne peut être un *truc* de prestidigitation appris, elle a forcément des racines anciennes et profondes.

Accuser des Européens de pratiquer le rituel du *bouc émissaire*, qu'ils ignorent complètement, et en particulier le pratiquer contre les détenteurs du copyright et de l'exclusivité du procédé, les Juifs, c'est à peu près équivalent à accuser les Amérindiens d'être les suppôts d'un Satan qu'ils ne connaissaient pas non plus, ce qui a valu à nombre d'entre eux d'être massacrés de diverses manières, dont le bûcher qui plait tant à Moloch.

Seul de son genre à ma connaissance, le peuple d'Israël pratique le rituel du *bouc émissaire* ; il n'est pas difficile de comprendre comment ce rituel a pu être transposé dans la vie ordinaire des Juifs déplacés, n'ayant plus ni désert ni boucs pour se purger de leurs péchés ; les peuples parmi lesquels ils vivent, et qu'ils exploitent sans la moindre pitié et au mépris de

toute décence, seront des boucs émissaires chargés de leur propre haine contre l'humanité déjà remarquée par Tacite.

Un *penseur* se disant anthropologue, sans doute habité par un esprit supérieur, a connu un certain succès dans la surenchère à la *bonne parole* officielle en prétendant non seulement que le *bouc émissaire* était une pratique connue de tous les peuples, mais encore, stupéfiante révélation, que le peuple qui envoyait ses boucs dans le désert, l'inventeur de la chose, le peuple juif, était lui-même le bouc émissaire, la victime. Un tel renversement tient du prodige, on ne sait si on doit admirer le savant ou le prestidigitateur.

Tout anthropologue, aussi stupide soit-il, sait que les pratiques d'un peuple, et surtout ses pratiques rituelles, sa vision du monde, ses rapports aux autres, etc., perdurent pendant des temps très longs, et s'ils changent de forme, s'il y a des permutations dans le système, il ne peut jamais devenir l'inverse de ce qu'il est. C'est pourquoi cette *théorie* basée sur une inversion des rôles, analogue à l'accusation d'*intolérance* des *ploucs* qui seraient responsables de la mort de leur Colleen, mérite une bonne place dans le firmament des *spectres*. Mais, regardons ce plus près ce fameux *bouc émissaire* universel.

Les Européens pratiquaient certes des rituels d'exclusion, comme d'ailleurs quantité de sociétés non-européennes, mais ils sont totalement différents, quant aux motifs et quant à la forme, du bouc émissaire.

Athènes avait une pratique appelée *pharmakos*, ce qui a donné notre mot « pharmacie ». Rituellement, une fois l'an je crois, les Athéniens expulsaient deux personnes dont ils voulaient se débarrasser : malfaiteurs, difformes, handicapés ; c'était un rituel d'assainissement de la Cité. La plupart des commentateurs, joignant le sens moderne à la pratique ancienne, traduisent *pharmakos* par « purge », et relient ce rituel au très célèbre rituel du *bouc émissaire* juif, qui ne serait pas spécifique, mais général, comme le totem, le tabou, et *tutti quanti*.

D'abord la traduction en *purge* est inexacte. Le *pharmakos* peut être un poison, un remède, ou une pratique rituelle. La traduction la plus proche serait « potion », incluant les « potions magiques » d'Harry Potter ou des chaudrons de sorcières, le « philtre d'amour » de Tristan et Iseut, bref il s'agit d'une espèce d'artefact magique ayant des effets puissants sur les humains.

Le *pharmakos* athénien est-il équivalent du *bouc émissaire* juif ? A part le fait de l'expulsion rituelle, soulignée par la traduction en « purge », les pratiques sont très différentes.

D'abord, toute collectivité humaine, et beaucoup de collectivités animales, peuvent recourir à l'occasion à l'expulsion d'un de leurs membres. Ca n'en fait pas des rituels de *bouc émissaire*.

Les lamentations sur les prétendus *boucs émissaires* s'appuient sur l'innocence des boucs, sur lesquels une foule imbécile projetterait ses propres péchés. Or cette pratique, la projection de ses *péchés* sur un bouc qui en est chargé, n'existe que dans la culture judaïque. Il faut déjà, pour qu'elle existe, que la notion de *péché* existe chez les populations qui la pratiquent. La pratique du *bouc émissaire* sert à laver le peuple juif de ses péchés de désobéissance aux commandements de son Dieu, quand ces péchés ont échappé à la vigilance des prêtres et n'ont pas été *rachetés*.

Dans la pratique du *pharmakos* et autres pratiques du même type, on ne chasse pas d'innocentes victimes sacrificielles, on chasse rituellement des membres de la collectivité considérés comme *malsains*, et dans certains cas, quand il y a des exécutions rituelles, ce sont des exécutions de criminels qui auraient été exécutés de toute façon. Le rituel existe entre autres parce que l'exclusion d'un membre de la collectivité, aussi *malsain* soit-il, met en cause la cohésion collective ; a priori, je ne crois pas que l'expulsion des étrangers ait nécessité le moindre rituel.

Chez les Grecs, il n'est pas question de faute, mais d'hygiène, et la santé, *Hygieia*, était une déesse respectée. Encore aujourd'hui, les Grecs se saluent amicalement d'un « bonne santé !». Pour rester dans le registre pastoral, on ne chasse pas un *bouc émissaire*, on chasse la *brebis galeuse*, parce qu'elle peut transmettre la gale à tout le troupeau. Et dans la vision populaire, celle qui persiste malgré deux millénaires d'endoctrination, on ne voit toujours pas, en général, les clivages du monde selon les termes immatériels et trafiqués de la Bible, entre bons et mauvais, justes et injustes, mais entre les gens sains ou *qui ont les mains propres*, qui ne se sont pas *sali les mains*, et les *ordures* ou les *sales types*, les *pourris*, ceux qui *puent*. Le langage populaire, réaliste, se fonde sur les sentiments réels, ici le dégoût, et pas sur les classifications mensongères des idéologies totalitaires, même après plus de mille ans d'intoxication.

Il est vrai qu'il n'est pas très flatteur de se faire jeter *comme un malpropre* ; il fallait remplacer cette notion d'hygiène par une autre, trouvée dans le Livre Saint et qui est une sorte de tour de passe-passe fort suspect, une pratique d'une mauvaise foi évidente, le *bouc émissaire*. La mauvaise foi évidente du peuple qui fait porter ses péchés à un bouc devient par un tour de passe-passe qui inverse les rôles la mauvaise foi des peuples excédés par la mauvaise foi du premier, et qui le trouvent *malsain*.

Les attaques violentes et létales contre l'*antisémitisme* et le *racisme* sont des stratégies de destruction calquées sur celle du *bouc émissaire*. Comme d'habitude, la pratique d'aujourd'hui s'ancre dans de très anciennes pratiques d'hier. Deux pratiques originales et uniques du peuple d'Israël sont reprises et combinées aujourd'hui : le *herem*, la destruction totale, et le *bouc émissaire*. Nous sommes, Occidentaux, Européens, chrétiens ou ex-chrétiens, les *boucs émissaires*. C'est nous qui portons les péchés de *racisme*, de *haine raciale*, dont les médias et pouvoirs contrôlés par l'usure judaïque nous accusent en permanence ; c'est nous qu'ils veulent chasser dans le désert pour qu'on y crève.

Rééducation de l'*homme autoritaire* : les *Macy Conferences*

La culpabilisation des victimes selon la nouvelle doctrine a été mise au point après la seconde guerre mondiale dans les *Macy Conferences*. Cette doctrine fonde le projet de Nouvel Ordre Mondial et est toujours en cours d'application.

Il s'agit de remplacer les anciens *spectres*, comme le *péché*, par de nouveaux, mieux adaptés à l'entreprise totalitaire. Ces nouveaux spectres sont le racisme, l'antisémitisme, l'intolérance, la discrimination.

Le pré-conditionnement à la *culpabilité*, travail de plus d'un millénaire et demi d'emprise judéo-chrétienne, ne va pas disparaître d'un coup avec l'attaque contre le spectre du *péché* qui commence timidement à la Renaissance, mûrit au siècle des Lumières et s'accomplit avec Nietzsche. Un tel investissement allait être recyclé au bénéfice de nouveaux spectres, encore plus impitoyables et plus destructeurs.

L'*affaire* de la mort de Colleen n'en est qu'une parmi des milliers ou millions d'autres, et elle n'affecte pour l'instant que moi et ses proches,

mais elle révèle, comme toutes les autres, un *traitement* qu'on peut retrouver pour n'importe quelle *affaire* dans l'espace occidental. Je pars de là pour remonter aux sources, remonter le courant, à l'inverse de l'explication historique ; mais après tout, je ne m'intéresse qu'aux concepts et leur généalogie ; les sources sont forcément reconstruites.

Sauf erreur, la doctrine ou *doxa* établie au lendemain de la seconde guerre mondiale, entre autres lors des *Macy Conferences*, n'a jamais été remise en cause, et est suivie uniformément par quasiment tous les médias avec des aménagements de détail, tout comme la doctrine chrétienne établie sur le *péché* était racontée uniformément dans tous les lieux de culte chrétiens avec des aménagements locaux dus aux schismes, sectes, et autres.

Les *Macy Conferences on Cybernetics* ont eu lieu de 1946 à 1953 ; le fameux *1984* de George Orwell, décrivant une dystopie où tous les pseudo citoyens sont contrôlés, dont il disait que nous devions prendre garde à ce qu'elle ne se réalise pas, sort en 1953. Le mot cybernétique vient du grec : il signifie piloter (un navire), contrôler. L'objet des Conférences était la description et l'élaboration de systèmes de contrôle, tels ceux des automates et des premiers ordinateurs, à partir des travaux de Wiener, von Neumann, Turing et autres. La nouvelle théorie des systèmes, élaborée à partir de l'étude des phénomènes de rétroaction dans les organismes vivants, était aussi convoquée. Et, également, des spécialistes du contrôle des humains, qui vont prendre une part disproportionnée dans la Conférence, au point qu'ils en sont devenus le centre.

Ceux qui vont marquer les *Macy Conferences* pour les transformer en organe d'élaboration d'une espèce de doctrine à imposer à l'ensemble de l'Occident, et plus si possible, étaient armés d'une solide expérience : ils venaient de *rééduquer* l'Allemagne antérieurement nationale-socialiste, réduite à une impuissance totale face à ses nouveaux maîtres, par un *lavage de cerveau* terroriste d'une ampleur et d'une violence inégalées.

Parmi ces *rééducateurs* compétents, héritiers de la tradition soviétique des sanglants *commissaires politiques*, on remarque le Juif allemand Herbert Marcuse, *philosophe* freudo-marxiste de l'Ecole de Francfort. Ces *laveurs de cerveau* dépendaient de l'*Unité de Guerre Psychologique* de l'armée US, une unité complète dotée d'un général et de moyens propres, qui jouera un rôle de premier plan une fois l'Allemagne physiquement

écrasée. La doctrine freudo-marxiste est particulièrement bien adaptée pour donner un cadre théorique à la guerre psychologique : elle combine en effet la nécessité de la violence pour faire *avancer l'histoire*, telle qu'elle a été théorisée par Marx et appliquée entre autres par Trotski et son *Communisme et terrorisme*, avec l'arme nouvelle de la manipulation psychologique, Freud ayant théorisé que l'humain est mené par des *pulsions primaires* malveillantes et l'*instinct de mort*, ce qui légitime sa *castration*, l'usage de la violence et de la *culpabilité* pour lui construire un Surmoi contraignant. Le freudo-marxisme justifie pleinement l'usage de la terreur, base essentielle de la *guerre psychologique*.

Parmi d'autres commissaires politiques *américains* impliqués dans cette opération de lavage de cerveau appelée *dénazification* figure un autre célèbre Juif allemand, Heinz Alfred Kissinger, dit Henry Kissinger, qui y fit ses premières armes. Il s'agissait là, sans conteste, de *troupes de choc* entraînées qui allaient sans difficulté dicter leur projet à l'ensemble de la Conférence, puis l'imposer à l'ensemble de l'Occident selon un modèle d'intoxication progressive, mais de plus en plus violente et autoritaire.

Parmi les théoriciens freudo-marxistes de l'Ecole de Francfort, Theodor Ludwig Wiesengrund dit Theodor Adorno domina la Conférence avec sa notion simple, voire simpliste, d'*homme autoritaire*, qui fournira le cadre global de l'attaque contre l'homme occidental. Selon lui, l'*homme autoritaire* est intolérant, sûr de lui, persuadé de l'excellence de sa civilisation, etc. Et ce phénomène d'*homme autoritaire* est la cause première qui explique le *racisme*, l'*antisémitisme*, puis tout ce qu'on ajoutera par la suite pour *charger la barque*, *suprémacisme*, *sexisme*, etc., la liste est infinie.

La Conférence établira des tests psychologiques spécifiques pour débusquer ces *hommes autoritaires*, et préconisera des mesures de *correction* coercitives pour arriver au règne du *politiquement correct*. Marcuse, cité plus haut à propos du *héros*, homme autoritaire *par excellence*, a décrit l'homme *libéré* tel qu'il le concevait, un être sans racines, sans histoire, sans buts et sans défense, manipulable sans aucune limite.

Très probablement, les immenses succès de la *rééducation* et de la guerre psychologique dans l'Allemagne totalement enchaînée ont donné

des ailes aux rééducateurs, fourbissant leurs armes pour contrôler et enchaîner tout l'Occident.

Cette *guerre psychologique* chapeaute une autre guerre, institutionnelle et légale celle-là, celle des célèbres *Droits de l'Homme* et leur criminalisation du racisme et de l'antisémitisme. Il est intéressant de voir que dans les articles à propos de Colleen, et de la plupart des évènements ou soi-disant *faits de société*, la communication porte sur l'*intolérance* supposée des ploucs, signe de leur appartenance au monde honni de *l'homme autoritaire*, mais pas directement sur le *racisme* et l'*antisémitisme*, qui ne sont employés qu'en dernier recours dans un premier temps ; aujourd'hui les attaques sur diverses formes de *tolérance* et les attaques sur le racisme et l'antisémitisme ne se distinguent plus, étant devenues totalement ordinaires. On voit cependant que dans les attaques contre l'*intolérance* des ploucs qui n'auraient pas *accepté* Colleen, il s'agit bien de les rendre responsables d'un crime, quoiqu'on ne puisse pas à cette occasion les accuser de haine raciale ou d'antisémitisme.

Une *guerre psychologique* s'appuie forcément sur le présupposé que les agresseurs sont sains, sont du côté de la vérité et du bien, et que les agressés sont malades, et doivent être soignés contre leur gré. L'*homme autoritaire* n'est pas *sain*, selon l'expression du freudo-marxiste Marcuse. Cela ouvre tout grand le champ de l'investigation psychologique, devenu terrain de manœuvres. Dans toute société organisée, on considère comme *sain* ce qui suit les valeurs déclarées ou implicites de cette société, ce qui raffermit ses fondations et encourage l'évolution de sa puissance, et *malsain* ce qui s'y oppose. Cette notion de *santé* était essentielle chez les Grecs, et ils expulsaient rituellement les êtres *malsains* ; cette opération s'appelait *pharmakos* qui a donné notre pharmacie. Dans la *guerre psychologique* on voit au contraire des minorités prétendre changer des majorités prétendument *malsaines*. On peut se poser la question de savoir si les *malsains*, les psychopathes, paranoïaques, menteurs, pervers en tous genres, ne sont pas justement du côté de ceux qui mènent la guerre psychologique. Et si un *pharmakos* ne serait pas indispensable pour s'en débarrasser.

L'émergence des Spectres

Les Spectres sont apparus en deux temps, le procès de Nuremberg d'abord, et les Droits *universels* de l'homme dans un second temps.

Les *Droits de l'Homme* ont été conçus par un minuscule groupe de travail de dix membres, dirigé par la crypto-communiste Eleanor Roosevelt ; *crypto* est conventionnel, sa foi communiste ayant été déclarée plusieurs fois. Eleanor Roosevelt était la veuve de F.D. Roosevelt, président des USA, dont le principal conseiller, le financier Morgenthau, avait préconisé un plan réduisant les Allemands à l'état de serfs, attachés à un lopin de terre, et privés de toute forme d'industrie et de civilisation ; une espèce de projet *écologique* radical, destructif et punitif avant l'heure. Il est assez facile d'imaginer de quel genre de *bonnes intentions* ce groupe de travail était animé. Symptomatiquement, le seul membre du groupe à avoir manifesté son désaccord avec le texte était un Chinois qui recommandait la lecture de Confucius ; dans la pensée de Confucius et la pensée chinoise traditionnelle en général, les notions d'équilibre, de paix, et de respect des différences établies sont essentielles.

En réalité, les *Droits de l'Homme*, qui ont été imposés universellement d'une manière absolument tyrannique et anti-démocratique, n'ont fait que cautionner et généraliser une jurisprudence établie par un Tribunal *militaire international* auto-proclamé, celui de Nuremberg, qui a de fait créé, de sa seule initiative, de nouveaux *crimes* inconnus qui seront ensuite légalisés par la Déclaration universelle des Droits de l'Homme. Ce tribunal *militaire*, où figuraient en bonne place des Soviétiques rompus à ce genre de manœuvre, aurait aussi bien pu s'intituler tribunal *politique* à la soviétique, les seuls militaires y ayant joué un rôle significatif étant ceux de l'Unité de Guerre Psychologique de l'armée US et les commissaires politiques de l'armée soviétique.

Au procès de Nuremberg, le procureur américain, Robert Jackson, juge de la Cour Supreme des USA, a fait une déclaration liminaire pour ouvrir le procès. Ce qui est, en soi, un procédé tout à fait étrange dans un tribunal équitable. Dans cette déclaration liminaire, il définit ou invente une motivation jusque-là totalement inconnue des lois et des tribunaux, et qui n'a jamais fait l'objet d'un quelconque débat démocratique, la *haine raciale*, le *racisme* étant la cause qui mène à un nouveau crime inconnu, le *crime contre l'humanité*. C'était inventer du même coup une *cause*, le

racisme ou la haine raciale, un *crime*, le crime contre l'humanité, et des *coupables* de ce crime, les *racistes*. Une violation aussi monstrueuse des lois ordinaires de la causalité ne pouvait pas être discutée, et ne l'a jamais été. Le *spectre* du racisme était la cause du plus horrible des crimes. Tout comme le *péché*, ce spectre se suffit à lui-même, et il n'existe pas la moindre preuve matérielle de son existence, passée inaperçue de tout ce qui a pensé pendant des millénaires.

Petit détail confirmant l'intention de nuire du procureur Jackson, juriste confirmé de la Cour Suprême, il ne pouvait pas ignorer que le droit romain classique, dont les principes sont reconnus comme le fondement de tout ce qui est Droit dans les républiques et démocraties, s'attache strictement aux faits, et aux relations de cause à effet, pour déterminer la matérialité d'un crime. L'Occident christianisé séparera le droit civil ou objectif du droit *canon* des religieux, auquel était réservé le jugement des affaires *spectrales*. Les révolutions aboliront les privilèges du droit canon. La réintroduction, au 20ème siècle, d'un spectre, le *racisme*, dans le droit commun était un scandale absolu.

« *Attentats de prêtres ! Attentats de parasites !* » Selon Nietzsche, le véritable « *crime contre l'humanité !* »

Reconnaissant sans doute l'apport incontestable des opérations de l'Unité de Guerre Psychologique, Jackson ajoutera qu'il s'agissait de la *continuation de la guerre par d'autres moyens*. Quelle *guerre* ? Celle que l'on verra dans la Déclaration des Droits de l'Homme, dans les *Macy Conferences*, et finalement, dans l'accusation par les médias vendus des ploucs *intolérants* responsables selon eux de la mort de Colleen. C'est effectivement l'extension de la même guerre. Tout se tient, toujours.

Un autre Jackson, C.D. Jackson, commandant une section de l'unité de Guerre Psychologique de l'armée U.S, entra en priorité dans le camp de Buchenwald et a fourni la plupart des photographies et films que l'on voit tournant en boucle dans les médias comme preuves du génocide, qui seront utilisés au procès. Le même, devenu directeur du *Times Magazine*, acheta fort cher, pour l'enfermer dans un coffre, le film d'Abraham Zapruder de l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy qui invalidait la thèse officielle du tireur isolé, au prétexte de sauvegarder la sensibilité des petits enfants. C'était encore sans doute aussi *la continuation de la guerre par d'autres moyens*. Et c'était loin d'être fini.

Robert Jackson porte une lourde responsabilité dans la promotion du *racisme* comme affreux crime contre toute l'humanité réunie, suivie de la promotion de sa punition, mais il n'en est cependant pas l'inventeur. Le mot *racisme* a été créé dans son sens actuel par Lev Davidovitch Bronstein dit Léon Trotski, l'un des pires massacreurs de masse de l'histoire, à la fois comme prétexte d'extermination des affreux *racistes*, et comme explication de la résistance acharnée de certains peuples à cette extermination. En effet, dans la doctrine marxiste, il est nécessaire d'exterminer bourgeois et *ennemis du peuple*, mais il n'y a pas de fondement théorique à l'extermination des peuples eux-mêmes. Il fallait donc trouver une raison à cette résistance du peuple contre la *libération* marxiste : c'était son *racisme*.

C'est exactement le même procédé utilisé aujourd'hui : ceux qui résistent à leur envahissement par des populations allogènes arriérées et hostiles, envahissement orchestré, près d'un siècle plus tard, par des émules de Trotski, sont des *racistes*. Comme ces émules de Trotski ont gagné la seconde guerre mondiale, il n'est même plus permis, par la loi *antiraciste*, de contester cette pure horreur. En clair, la loi antiraciste interdit de se défendre contre l'agression. Trotski a gagné haut la main.

L'immense stupidité du christianisme, par ses principes autodestructeurs et grotesques d'amour universel, réprouvant toute forme de résistance et de violence, a fait le lit de cette horreur généralisée. Le christianisme est le Cheval de Troie de l'entreprise judaïque, qui est de posséder et asservir le monde entier qui lui a été promis par le Seigneur Tout-Puissant.

La construction du prétexte de *racisme*, qui jette l'opprobre sur toute forme de résistance à des crimes réels, est une extension du prétexte d'*antisémitisme*, qui fournissait une raison, si l'on peut dire, aux nombreuses révoltes provoquées par des exactions et crimes commis par des Juifs, crimes et exactions qui leur ont valu d'être maintes et maintes fois expulsés de divers endroits pour maintenir la paix public. Comme dans le cas du *racisme*, il s'agit de criminaliser sous un prétexte sans fondement ceux qui croient être de leur bon droit – ou droit *naturel* - de résister à l'oppression ou au crime. Faire des criminels des *justes*, ou mieux encore des *victimes* est une opération qui nécessite de très gros moyens, mais Trotski les avait, et les gouvernements pourris d'aujourd'hui aussi.

Pour asservir correctement des gens et leur interdire toute révolte, le seul moyen est de les terroriser et les culpabiliser. Dès que les bolcheviks se sont emparés du pouvoir, ils ont fait de l'antisémitisme un crime puni de la peine capitale. Le *Politburo* qui dirigeait alors la destinée de dizaines de millions de Russes, et en promettait des dizaines de millions à la mort ou au Goulag, était juif au moins à 80%, selon les périodes, mais n'était pas lui-même *raciste*, car il œuvrait pour *le bien de l'humanité*. On n'a d'ailleurs jamais demandé à cette *humanité*, et encore moins aux dizaines de millions d'Allemands directement accusés de ce *péché* tombé du ciel ou surgi de l'enfer, ce qu'ils en pensaient.

Robert Jackson a lancé sur la scène internationale un spectre plein d'avenir, dont les dégâts s'amplifient tous les jours. On ne sait où, exactement, a été conçu ce spectre, mais il ouvre des perspectives intéressantes à la destruction des *Nations* qu'exige le dieu de la Bible.

Quand on voit la progression de ce type de spectre, allant de l'*antisémitisme* à l'*antiracisme*, son origine, ses effets, on peut le voir comme un *Golem*, cette créature magique artificielle créée par une malédiction des cabalistes pour détruire les *goyim* ou Gentils qui s'opposent à eux. Aujourd'hui, de nombreux hommes politique de premier plan, créés par les cabalistes, n'ayant que *racisme* et *antisémitisme* à la bouche, sont de fait des *Golems* lancés contre l'Occident.

Soljenitsyne, rescapé du Goulag, estime le nombre des victimes des humanistes *antiracistes* proclamés du Politburo à 66 millions, mais on s'accorde plus ou moins sur une vingtaine. Dans son très gros livre *Deux siècles ensemble*, il cite un auteur juif, David Azbel, à propos du procureur soviétique au procès de Nuremberg :

> « David Azbel évoque dans ses *Souvenirs* les Nekhamkine, une famille hasside (*note : une secte judaïque*) de Gomel (lui-même s'est retrouvé dans un camp de concentration sur dénonciation du cadet, Liova) : « La révolution a porté les Nekhamkine sur la crête de la vague. Ils ne rêvaient que de vengeance : faire payer tout le monde - les aristocrates, les riches, les Russes -, se venger et rien d'autre ! C'était leur façon de s'affirmer. Ce n'est pas un hasard si le destin lia les membres de cette glorieuse famille à la Tchéka, au Guépéou, au NKVD. Pour réaliser leurs desseins, les bolcheviks avaient besoin d'"enragés" et ils les trouvèrent chez les Nekhamkine. L'un d'entre eux, Roguinski,

parvint même jusqu'aux "hauteurs radieuses" : il fut procureur de l'URSS » ; dans les années 30, il se retrouva pourtant au Goulag où il se comporta en « petit mouchard », mais, « après les camps, il reprit son ascension et siégea en qualité de procureur au procès de Nuremberg » - destin vraiment remarquable, tout un symbole ! »

Soljenitsyne, *Deux siècles ensemble*

Il y a mieux dans l'épopée *antiraciste*, le *poète* juif Ilya Ehrenburg

« Tuez ! tuez !
Dans la *race allemande* il n'y a que du mal
Tuez, rien en Allemagne n'est innocent
Ni ce qui vit, ni ce qui n'est pas encore né.
Suivez les commandements du camarade Staline
Détruisez la bête fasciste une fois pour toutes dans sa tanière !
Utilisez la force et brisez la *fierté raciale* de ces femmes allemandes.
Prenez-les comme votre butin légitime.
Tuez !
Dans l'assaut, tuez, vaillants soldats de l'Armée Rouge ! »

Ilya Ehrenburg - Membre du Comité directeur du Conseil mondial de la paix - *Appel aux soldats russes lors de leur entrée en Allemagne*

Ce n'est pas un texte confidentiel paru dans une revue de *poésie*. Cette œuvre pleine d'entrain a été largement distribuée aux soldats soviétiques sur le front. Il s'agit d'ordres, de commandements, et chacun sait ce qu'il pouvait en coûter, en Union Soviétique, de désobéir aux ordres.

Et ailleurs : « les Allemands ne sont pas des êtres humains »

On attend toujours les anathèmes *haineux*, *racistes* et *génocidaires* identiques proférés par les Allemands. On pourra toujours dire que s'ils ne le disaient pas, c'est bien le signe qu'ils le pensaient. On peut aussi se demander pourquoi le général Patton a réalisé avec un sentiment d'horreur, dans l'Allemagne défaite et occupée, que son armée s'était « trompée d'ennemi » juste avant d'être assassiné.

Effectivement, il y avait *tromperie*, et pas des moindres.

Langues de vipères

> « Races de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses, méchants comme vous l'êtes ? » *Mathieu*, 12.34

Introduction au mensonge global

Nous avons l'un des actes de naissance du *spectre* en question, dont il était peut-être prévu à l'origine, par certains de ceux qui ont imprudemment contribué à le créer, qu'il aurait une durée de vie limitée.

Cette lettre circulaire a été adressée en février 1944 par le Ministère Britannique de l'Information à la radio anglaise (la BBC) et aux plus haut membres du clergé :

> « Monsieur,
>
> Le Ministère me demande de vous envoyer la circulaire suivante :
>
> C'est souvent le devoir des bons citoyens et des chrétiens pieux de fermer les yeux sur les particularités de ceux qui nous sont associés.
>
> Mais il arrive que ces particularités, tout en étant encore niées en public, doivent être prises en compte lorsqu'une action de notre part s'impose.
>
> Nous connaissons les méthodes de gouvernement employées par le dictateur bolchevique en Russie d'après, par exemple, les écrits et discours de notre Premier Ministre lui-même pendant les dernières vingt années. Nous savons comment l'Armée Rouge s'est comportée en Pologne en 1920 et récemment en Finlande, Estonie, Lituanie, Galicie et Bessarabie.
>
> Nous devons donc tenir compte de la façon dont l'Armée Rouge va certainement se comporter quand elle envahit l'Europe centrale. A moins que des précautions soient prises, les horreurs commises, évidemment inéluctables, auront pour résultat d'entraîner des tensions indésirables dans l'opinion publique de notre pays.
>
> Nous ne pouvons pas changer les Bolcheviks mais nous pouvons faire aussi bien que possible pour les protéger – et nous également – des conséquences de leurs actes. Les divulgations du dernier quart de siècle vont rendre la simple dénégation peu convaincante. La seule

alternative à la dénégation est de distraire l'attention du public du sujet dans son ensemble.

L'expérience a montré que la meilleure distraction est la propagande d'atrocités dirigée contre l'ennemi. Malheureusement le public n'est plus aussi crédule qu'à l'époque de l' « usine à cadavres », des « bébés belges mutilés », et des « canadiens crucifiés » (*note : propagandes datant de la première guerre mondiale, contre les Allemands, et de toute évidence grotesques*)

Votre coopération est donc vivement sollicitée pour détourner l'attention publique des agissements de l'Armée Rouge par votre soutien inconditionnel aux diverses accusations contre les Allemands et les Japonais qui pourront être mises en circulation par le Ministère.

L'expression de *votre* croyance dans ces accusations peut en convaincre d'autres.

Je suis, Monsieur, votre dévoué serviteur,

H. Hewet, secrétaire assistant

PS : Le Ministère ne peut correspondre de quelque manière que ce soit au sujet de cette communication qui ne doit être divulguée qu'à des personnes responsables. »

Cité dans Edward J. Rozek, *Allied Wartime Diplomacy*, 1958

Personne n'a encore, en 1944, la moindre idée de ce que vont être les *diverses accusations contre les Allemands* qui pourront être mises en circulation par le Ministère auxquelles il faudra donner un *soutien inconditionnel*. La lettre n'évoque aucune exaction allemande connue à l'époque, et ne cache pas qu'il s'agit d'une manipulation, mais juste pour *détourner l'attention*, un péché de moindre importance, une bagatelle, pourquoi s'insurger pour si peu ?

Il est tout à fait clair que *le Ministère* a des plans qui dépassent de très loin le *détournement d'attention*, et quand les *idiots utiles* s'en rendront compte, il sera trop tard. Ils ne pouvaient pas imaginer que leur *soutien inconditionnel* permettrait l'invention des crimes de *racisme* et de *haine raciale*, l'invention du *crime contre l'humanité*, et que toutes ces armes

créées grâce à leur complicité passive seraient retournées contre eux, et tous les ploucs sans méfiance, blancs, chrétiens et *racistes*.

Le sous-secrétaire Hewet n'a évidemment pas écrit cette lettre de sa propre initiative. Il écrit sur ordre de ses supérieurs, qui ont la prudence de ne pas signer une lettre aussi incriminante de leur nom. Sans aucun doute, des instructions semblables ont été diffusées dans tous les pays *alliés* dans le mensonge comme dans la guerre.

Cette opération a manifestement été concoctée de longue date par des professionnels de la manipulation qui avaient planifié toute l'affaire. En étudiant le texte, on voit que les auteurs connaissent parfaitement les opérations de la guerre précédente comme les « bébés belges mutilés », parce qu'ils en sont sûrement les auteurs.

Il faut faire une pause, relire cette lettre, comprendre qui l'écrit et qui la lit, et comment un horrible futur de mensonges, de calomnies, de culpabilité, d'oppression et de terreur y est en quelque sorte inscrit par avance.

Avec une parfaite impudence, comme s'il s'agissait de la chose la plus normale du monde, la lettre du ministère de l'Information dit, à des dignitaires religieux, que le même Ministère ou une officine associée a proféré les calomnies les plus immondes contre les Allemands au coup précédent, mais qu'il faudra faire mieux cette fois, avec des calomnies encore pires, puisqu'il s'agira de couvrir les crimes particulièrement immondes des Soviétiques. Derrière le ton très administratif et opportuniste de la lettre réclamant au nom du bien commun un *petit service* – après tout, *il ne s'agit que d'Allemands* – se cachent des horreurs futures inimaginables. Qui peut attendre autre chose des inventeurs des « bébés belges mutilés » ?

Qu'il n'y ait eu à ma connaissance aucune protestation – ou alors, elles ont été immédiatement étouffées – reste une espèce de mystère. La seule explication possible de mon point de vue est : terreur, sidération, vénération, *syndrome de Moloch*.

Calomnie, fourberie, manipulation

Dans le monde chrétien comme dans le monde antique, le mensonge est proche de la traîtrise, et c'est un crime extrêmement grave d'accuser

quelqu'un par un mensonge, de *calomnier*. La *calomnie* est punie plus lourdement que ne l'est le crime dont la victime est accusée injustement – ce qui est très dissuasif, c'est le but. L'application de cette règle, dont le principe est tout à fait juste, nous aurait débarrassé des calomniateurs. Une ethnie germanique, fière de son franc-parler, s'appelait les Francs ; ils ont donné leur nom à la France. Mentir sous serment est encore une faute grave aux USA, quoique des influences criminelles soient en train de détruire cela comme bien d'autres choses. Cette obligation de franchise est générale, il n'est pas permis de mentir pour nuire à un ennemi. Une fausse accusation, une calomnie est une *offense* extrêmement grave, non seulement contre l'accusé, mais contre Dieu lui-même. C'est une règle générale qui fonde la confiance, y compris dans les relations hiérarchiques, et si on ne peut pas faire confiance aux gens de pouvoir, *tout fout le camp*. Dans le cas de la première guerre mondiale, puis de la seconde, on voit se déployer d'horribles calomnies contre les Allemands, et il n'y aura aucune rétorsion d'aucune sorte contre leurs auteurs ; pourtant, des calomnies aussi horribles sont des crimes capitaux, et le genre de criminels capable d'une telle horreur en toute impunité peut s'attaquer à n'importe qui de la même manière.

Il est aussi possible que ce qui serait apparu comme une monstrueuse calomnie dans les mondes chrétiens traditionnels, catholique ou orthodoxe, semblait normal dans un monde influencé par la Bible, dans laquelle tous ceux qui s'opposent au Peuple Elu et à son Dieu doivent être exterminés ou asservis. La Bible ne connaissait que les moyens les plus expéditifs, et ne mentionne pas le mensonge et la calomnie contre les étrangers, dont elle n'a pas besoin ; ce sera l'affaire du Talmud, concernant les Israélites dispersés chez les étrangers honnis. Bien que les nouveaux adorateurs de la Parole Révélée biblique n'aient pas connu le Talmud, il est possible que l'idée générale du *tous les moyens sont bons* se soit bien implantée dans les populations protestantes.

Si la calomnie est toujours un crime pour les chrétiens, elle est tout à fait permise voire recommandée par leur religion pour les juifs et musulmans contre leurs *ennemis étrangers*. Et potentiellement, tous ceux qui ne sont pas de leur religion sont leurs *ennemis*. La plupart de ceux qui ont utilisé ces campagnes calomnieuses, peut-être même tous, étaient juifs ; parmi les plus célèbres figurent le neveu de Sigmund Freud Edward Bernays, pape de la *propagande*, peut-être Sigmund lui-même conseillant

son neveu, et l'inventeur de l'*ingénierie sociale* Kurt Lewin. Comme d'habitude, ce qui est interdit aux Chrétiens ou aux Occidentaux, parce que destructif de l'ordre et de la confiance, la calomnie comme l'usure, est toléré pour les Juifs. Une vieille habitude qui, tout comme l'usure peut *arranger* les pouvoirs corrompus, ce qu'on voit depuis très longtemps dans le phénomène de l'*élite hostile*.

Cette espèce de licence calomnieuse sans frein accordée spécifiquement au peuple juif était très visible quand cette *langue de vipère* de Daniel, se prenant pour un procureur tout-puissant face à un coupable désarmé, m'accusait d'avoir écrit une lettre ignominieuse à laquelle je n'étais pour rien. Curieusement c'est lorsque je l'ai traité de « sale juif » que le château de cartes de la calomnie s'est effondré, comme si, effectivement, il y avait un lien entre sa judaïté et ses calomnies.

Laisser prospérer un *nid de vipères*, puisque c'est ainsi qu'on nommait ceux qui utilisent le poison violent de la calomnie, était extrêmement dangereux. Après la seconde guerre mondiale, les calomnies contre les Allemands ayant trouvé un fondement dans la cause imaginaire de leur *racisme* ou de leur *haine raciale*, il devenait possible, grâce à la même cause imaginaire du *racisme*, de calomnier n'importe qui, sauf bien sûr les calomniateurs protégés par des lois spéciales. C'était le retour du système totalitaire de l'Inquisition, dont la plupart des procès étaient fondés en toute légalité sur des accusations parfaitement calomnieuses. L'existence de Satan ou du *péché*, comme celle du *racisme* aujourd'hui, rendait potentiellement n'importe quelle accusation crédible, Satan et le racisme étant partout.

L'apothéose de la fourberie est apparue avec les fausses épidémies et les faux vaccins ayant pour but d'asservir les populations, des mensonges éhontés sur les médecines efficaces, et des calomnies sur ceux qui soignaient efficacement ou refusaient de cautionner le système : bien que tout soit faux d'un bout à l'autre, les populations anciennement chrétiennes sont restées *confiantes*, sans se rendre compte que l'honnêteté et la confiance étaient devenues des choses d'un lointain passé, et que les plus horribles des manipulateurs, menteurs et calomniateurs, les *fourbes*, étaient au pouvoir.

Pour comble, la population des menteurs et calomniateurs, le nid de vipères, ayant réussi à acquérir un statut de protection exorbitant, créera

aux USA une *Anti-Defamation League*, ADL, une *Ligue contre la calomnie* dont le but est d'accuser tous ceux qui les dénoncent ou leur résistent d'être des *calomniateurs*. Il est presque incroyable et invraisemblable que la grande majorité, chrétienne et franche, ait laissé faire cela, mais c'est le cas.

Depuis la première guerre mondiale, le principal centre d'étude des moyens de manipulation des consciences se trouvait à Londres, et s'appelait le *Tavistock Institute for Human Relations*, Institut Tavistock des relations humaines (notez l'humour), fondé par le général John Rawlings Rees et dépendant du département militaire britannique de la guerre psychologique, qu'on appelait probablement du nom assez rassurant de *propagande*. Il allait devenir la plus grande institution de *lavage de cerveau* de la planète, en coordination avec Stanford aux États-Unis. En 1932, c'est Kurt Lewin, inventeur de l'*ingénierie sociale* qui en prit la direction.

Voilà l'une des idées géniales de Kurt Lewin :

> « Si la terreur peut être induite sur une base largement disséminée dans une société, alors la société retourne à une *tabula rasa*, une ardoise blanche, une situation où le contrôle peut facilement être instauré. »
>
> Kurt Lewin, psychiatre juif allemand, maître à penser de l'officine de propagande de guerre anglaise *Tavistock Institute of Human Relations*

Edward Bernays, le neveu de Sigmund Freud, n'était pas en reste :

> « La manipulation consciente et intelligente des opinions et des comportements des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme invisible de la société forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays. »
>
> Edward L. Bernays, *Propaganda*, 1923

Une *manipulation consciente et intelligente*, en d'autres mots, c'est une *fourberie*. Une ancienne expression imagée pour la fourberie, qui n'est plus employée, est *le baiser de Judas*.

Edward Bernays proposait ses services aux puissants qui les adoptaient avec enthousiasme ; c'est un exemple parfait de collusion avec

ce qu'on a appelé l'*élite hostile*, contre le peuple. Elite hostile qui ne tarderait pas à être elle-même asservie par ceux dont elle employait les services.

En 1940, Rees annonçait comme objectif de la psychiatrie : « Nous devons nous infiltrer dans chaque activité éducative de la vie nationale [...] Nous avons lancé une offensive très fructueuse dans bon nombre de professions. Les deux les plus faciles sont naturellement l'enseignement et l'Église ; les deux les plus difficiles sont la justice et la médecine. »

Jamais cette immense et monstrueuse opération d'intoxication mentale n'a été reconnue, et encore moins démentie. C'est sur elle que reposeront par la suite, dans une intoxication croissante s'appuyant sur des mensonges de plus en plus atroces et obscènes, portés par les unités de Guerre Psychologique, la *dénazification*, puis l'offensive *antiraciste* et les *Droits de l'Homme* antidiscriminatoires, la criminalisation du *racisme* et de l'*antisémitisme*, la censure acharnée de toute parole réclamant la vérité, la haine antiblancs et enfin le génocide progressif de l'Occident par remplacement de population. Toutes ces atrocités contre nos peuples se passent sous nos yeux.

Un esprit bien fait sait que, quand on s'allie avec des gens qu'on sait parfaitement être des criminels, on ne tarde pas à être dominé par ces criminels, ou, plus probablement, on est déjà soi-même un criminel sans le savoir. Qui se ressemble s'assemble. *Pour dîner avec le diable, il faut une longue cuiller*.

Les conséquences des calomnies contre les Allemands ont été effroyables. Parce que les calomniateurs ont tenu à prouver à la face du monde que leurs calomnies étaient vraies, et ont employé pour ce faire les moyens les plus inhumains. Après la guerre, des prisonniers allemands, militaires d'abord, puis des civils anciennement *nationaux-socialistes*, ont été transférés à Londres, dans une résidence qu'on a appelé la *London Cage*, pour y être horriblement torturés pour qu'ils signent des *aveux* sur les *crimes* qu'auraient commis les nationaux-socialistes, aveux qui seraient ensuite présentés aux tribunaux à titre de *preuves*. 3573 Allemands furent torturés, et plus de 1000 *témoignages* furent ainsi extorqués.

Pourquoi les transférer à Londres ? Probablement parce que c'était le centre de la propagande à cette époque, l'endroit de la City financière de Londres et du Tavistock Institute, et qu'il fallait coordonner étroitement les

aveux avec les calomnies qui avaient été faites précédemment. Exactement comme dans les procès d'Inquisition, la torture valide la calomnie.

La *London Cage* n'était qu'une petite partie de l'opération de torture massive qui avait lieu sur tout le territoire allemand, en particulier par les *Américains* ; ils semblaient avoir un goût particulier pour la destruction des testicules ; une Commission d'enquête américaine révéla que « sur 139 cas enquêtés, tous sauf deux avaient été frappés à coups de pieds dans les testicules au-delà de toute réparation possible. » Cela figure dans un article du *Sunday Pictorial*, du 23 janvier 1949.

Comme cela deviendra la règle, c'est l'Armée qui s'occupe de ces *opérations psychologiques* stratégiques ; c'est un militaire, Rees, qui fonde le *Tavistock Institute* ; les Unités de Guerre Psychologique U.S. qui coordonnent propagande, lavage de cerveau et torture en Allemagne sont aussi militaires ; les grandes opérations psychologiques futures, comme l'opération du World Trade Center, mais aussi l'opération du Covid-19 et de la vaccination seront coordonnées au plus haut niveau par des militaires. Et nous verrons même leur rôle dans l'affaire « Colleen ».

L'enseignement qu'on peut tirer de ces atrocités, c'est que la torture n'est jamais très loin de la propagande, comme ultime moyen de *persuasion*. C'est très bien décrit dans le roman *1984* de George Orwell ; Orwell était londonien, il était certainement au courant des activités du Tavistock Institute, et peut-être de celles de la London Cage. On prétend qu'il ne se serait inspiré que du communisme soviétique et du national-socialisme, qu'il ne connaissait pas directement alors qu'il avait tous les éléments sur place.

La haine

On peut mentir par intérêt, ou même par jeu, pour se dissimuler, pour ne pas avouer quelque chose, pour voler, etc. Le mensonge, petit ou gros, ne dépasse pas la limite des intérêts du menteur. Mais pour calomnier, vouloir infliger délibérément un dommage, il faut haïr.

La haine est en général un sentiment particulier, lié à des situations particulières ; la plupart du temps, elle est liée au désir de vengeance. A ma connaissance, il n'existe qu'un seul Dieu Vengeur, Yahweh, Dieu des

Israélites. Il n'est pas très étonnant que Tacite ait noté que les seules populations globalement haineuses soient les Juifs et les chrétiens.

Les religions totalitaires nées dans les Empires du Moyen et Proche Orient, celles qui ont culminé dans l'horreur avec le culte de Moloch, sont fondamentalement haineuses et calomniatrices. Tout tient sur le mythe fondateur du Paradis Terrestre et de la Faute, ainsi que le rappellent de nombreux Conciles chrétiens. Infliger une horrible punition à Adam et Eve pour avoir croqué une pomme interdite est déjà un sommet de haine ; et même, pour nous raccorder à notre propos, Adam et Eve sont calomniés de la pire manière, étant donné qu'ils ne sont pour rien dans l'existence de Dieu, du Diable et de l'Arbre. Le *crime* dont ils sont accusés est purement imaginaire, n'a causé de tort à personne, sauf à un pouvoir totalitaire terroriste.

Ce qui peut expliquer qu'après tout, la *calomnie* passe auprès des chrétiens *comme une lettre à la poste* ; ils vivent dans un environnement dans lequel la calomnie est permanente, qu'ils en soient les pécheurs coupables ou les dénonciateurs calomniateurs. L'horreur de la calomnie, de la trahison, du mensonge sont très anciennes et préchrétiennes ; on voit bien que l'influence du christianisme a été d'émousser cette horreur, et même de la considérer comme normale, comme on verra dans les immondes procès en sorcellerie.

Parmi les chrétiens beaucoup s'étaient assagis au cours du temps, retrouvant le charme de la vie naturelle, mais les nouveaux adorateurs de la Bible, protestants et nouveaux Elus, avaient repris le flambeau de la haine et de la calomnie avec tous les autres.

Ce n'est pas une exclusivité, comme l'écrit Céline à propos de ses compatriotes français :

> « Quand la haine des hommes ne comporte aucun risque, leur bêtise est vite convaincue, les motifs viennent tout seuls. » Céline, *Voyage au bout de la nuit*

Mais la haine propre à la religion biblique originelle a cependant un côté démesuré, apocalyptique, démentiel même, qui est spécifique.

Voilà ce que peut dire un officiel anglais à propos des *terror bombings*, bombardements de terreur sur les civils allemands pendant la seconde guerre mondiale :

« Je suis entièrement d'accord [avec les bombardements de terreur]. Je suis pour le bombardement des zones de la classe ouvrière dans les villes allemandes. Je suis un Cromwellien. Je crois en la phrase *« Occire au nom du Seigneur ! »* (Sir Archibald Sinclair, secrétaire d'État de l'air, Royaume-Uni).

Le Seigneur au nom duquel on *occit* (un bien joli mot pour brûler vif avec des bombes au phosphore) est celui de la Bible ; ce Seigneur fait l'apologie des massacres, génocides et éradications, et même, les prescrit. Son prédécesseur, Moloch, dont le pouvoir est caché, mais pas éradiqué, se régale d'incinérer tout vifs les enfants qui pullulent dans les « zones de la classe ouvrière ».

Sir Archibald Sinclair a encore un peu de tenue, et se justifie par des arguments historiques et théologiques. Mais voyons ce qu'écrit confidentiellement son patron, Churchill, à propos du massacre génocidaire de Dresde :

« Je ne veux pas entendre de suggestions pour détruire des objectifs militaires dans les environs de Dresde, je veux des propositions sur la manière de griller (*to roast*) à Dresde 600.000 réfugiés de Breslau ».

Winston Churchill, *note du 26 janvier 1945* au maréchal de l'air Sir Wilfried Freeman

On peut voir que la notion de *réfugié* est tout à fait différente, quand il s'agit de massacrer en masse des Occidentaux, ou quand il s'agit d'aider des populations arriérées et hostiles à envahir en masse les pays d'Occident pour les détruire.

Les Européens, conscients de l'énormité des ravages que pouvaient causer les armes modernes qu'ils avaient inventées, avaient, au 19ème siècle, élaboré des institutions comme la Croix-Rouge et un droit international, fondé sur ce qu'on appelait le *droit naturel*, qui interdisait de s'attaquer militairement aux civils qui n'étaient pas engagés dans des activités terroristes, de s'emparer de leurs terres, leurs propriétés, etc., et évidemment de les massacrer. Je ne sais si Churchill avait d'autres justifications que l'occasion de satisfaire sa psychopathie morbide, mais Sinclair se réfère clairement à la Bible, livre sacré de référence de son cher Cromwell. Or, la Bible est un livre d'une férocité inouïe, où abondent meurtres, génocides et *sacrifices*.

Calomnie, haine et barbarie

Les prémisses de la guerre psychologique

La *haine calomniatrice* est un phénomène très particulier, très limité aussi, et, sauf erreur, toujours lié aux religions doctrinaires et totalitaires qui fixent une fois pour toutes les rôles du bien et du mal, de l'ami et de l'ennemi, etc. Pour le judaïsme, l'ennemi est les Nations, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas la Nation d'Israël. Pour ses extensions, Christianisme et Islam, l'ennemi est l'Incroyant, tous ceux qui ne *croient* pas à la religion. Dans tous les cas, c'est une question d'allégeance, héritée du judaïsme et du *syndrome de Moloch*. Ce n'est pas une question de *faute* ; au contraire même, l'ennemi serait celui qui ne *croit* pas à la *faute*. Moins l'ennemi, l'incroyant, l'homme libre croit à l'existence de la faute et du péché, plus il faudra le charger d'horreurs imaginaires qui justifieront son extermination.

Il y a une certaine parenté entre le *bouc émissaire* et la *haine calomniatrice*, qui est la projection sur un extérieur de ses propres horreurs, mais la haine calomniatrice est immensément plus ravageuse.

La haine calomniatrice est le sommet des guerres psychologiques.

Les premières guerres psychologiques sont celles menées par les religions doctrinaires. Une religion doctrinaire s'appuie sur un corps de doctrine fixe, et souvent écrit. Ce corps de doctrine peut être parfois incohérent, contradictoire, délirant ou stupide, mais ce n'est pas important, l'important est que la doctrine soit figée, devienne essentielle comme un noyau dur paranoïaque. A l'inverse, dans les anciennes religions des peuples européens, les mythologies sont diverses, foisonnantes, souvent accommodées à la sauce du lieu, et personne ne s'en offusque. Un corps de doctrine qui se présente comme *lois divines*, comme la Bible, est déjà une forme de guerre psychologique ou de lavage de cerveau. Apprendre par cœur, répéter en boucle, etc., sont des méthodes de guerre psychologique.

Les anciens peuples ont des rites répétitifs, chants, danses, et autres, et le théâtre grec a un chœur, mais tous les chœurs ne chantent pas perpétuellement la même chanson.

Sans grande surprise, les premières armes des guerres psychologiques modernes sont les imprimés.

Gutenberg et la Bible

Le premier livre important imprimé est un corps de doctrine, la Bible, publié en 1455. Cela aura des conséquences énormes, parce que ce Livre Saint, qui n'était pas accessible hors des réseaux chrétiens de moines copistes, va suggérer à certains chrétiens que pour être *élu*, il faut être choisi par Dieu à l'égal des Juifs, et cela va créer une espèce de complicité illusoire entre les peuples des *Elus* chrétiens et le *Peuple Elu* originel. Ce lien brisant la séparation traditionnelle entre Chrétiens et Juifs, préservant relativement les Chrétiens obligés par leur religion d'accorder un statut spécial aux Juifs inventeurs de leur Dieu le Père et de ses Commandements, mais ne se mélangeant pas avec eux, va être une véritable catastrophe, voire une trahison, pour toute la Chrétienté.

On sait que Gutenberg rentabilisait très bien son invention en publiant de très petits livres, vite imprimés et vite vendus. Un financier nommé Faust l'a embarqué dans le projet d'imprimer une Bible ; qui était ce Faust, c'est un mystère. Le résultat accessoire fut que le projet ruina Gutenberg, et que Faust s'empara de l'atelier et de l'idée, selon une technique bien rodée encore pratiquée par les financiers.

Chasse aux sorcières

La première *guerre psychologique* moderne est celle de cette horrible affaire de *chasse aux sorcières*. Cette *chasse* a été déclenchée par un livre, le *Malleus Maleficarum*, le *Marteau des Sorcières*, des inquisiteurs Kramer et Sprenger, paru en en 1487. Ce livre est une compilation de *haine calomniatrice*. Cette *chasse aux sorcières* est une énigme qui défie le bon sens. Pourquoi, en pleine montée de la Renaissance et de l'*humanisme*, s'intéresser à de soi-disant *sorcières* dont, autant qu'on sache, personne ne s'intéressait jusque-là à l'existence réelle ou supposée ?

A la base de cette histoire, il y a une guerre psychologique, une opération de propagande haineuse dont les *autorités* sont complices. *Autorités* corrompues, faut-il le dire, sans lesquelles rien n'est possible. Les campagnes de désinformation et de propagande ne sont pas nouvelles, et celle-ci va surfer sur une toute nouvelle invention, l'imprimerie.

A la Pâque juive de 1475, le petit Simon, âgé de deux ans, de la ville italienne de Trente disparaissait, et on retrouvait son cadavre avec tous les signes d'un *meurtre rituel*. L'affaire fut jugée par un tribunal ecclésiastique, comme une affaire religieuse et non comme un crime civil, plusieurs Juifs furent condamnés et brulés. En 1484, neuf ans plus tard, le Pape Innocent VIII publie une bulle *Summis desiderantes* qui fait de l'éradication de la *sorcellerie* une priorité, et étend les pouvoirs des inquisiteurs dominicains allemands Kramer et Sprenger. C'est une époque où la papauté est devenue le temple de la pire corruption ; huit ans plus tard, le Pape Borgia ouvre Rome aux Juifs, à la prostitution et tous les trafics, bref installe le crime au cœur de la Cité ; des bruits circulent selon lesquels Borgia serait en réalité un *marrane*, un Juif faussement converti pratiquant l'*entrisme*.

A l'époque, les Juifs sont dans le collimateur en Espagne, parce qu'ils ont collaboré avec enthousiasme avec les Maures pour opprimer les Chrétiens, à travers leurs armes habituelles conjointes, le prélèvement d'impôts et le prêt usuraire, toutes activités qu'ils pratiquent avec ferveur voire avec férocité, les non-Juifs n'étant que des *animaux à visage humain*. En 1492, une fois la Reconquista contre les Maures achevée, un décret expulsera tous les Juifs qui ne se convertissent pas au catholicisme ; imaginer qu'un Juif puisse se convertir de bonne foi était d'une énorme bêtise, mais cela faisait partie de la ligne de conduite envers les Juifs préconisée par Saint Augustin.

Saint Augustin descendait de Carthaginois, qui étaient des sémites adorateurs de Baal-Moloch, et donc des cousins des Juifs ; Augustin ne cache pas cette affinité, qui explique peut-être en partie sa mansuétude. L'Inquisition espagnole sera très occupée à traquer les *marranes*, les faux convertis, un phénomène qui n'existait que par la stupidité de l'Eglise. Sans vouloir justifier l'Inquisition, qui est une pratique totalitaire, à l'égale de celle d'autres tribunaux y compris contemporains, la persécution des Juifs avait des causes, historiques, politiques, économiques, morales, et finalement religieuses, qu'on peut facilement trouver. Les Juifs étaient accusés de ce qu'on appelle en langage ordinaire double jeu, ou traîtrise, et aucune institution, qu'elle soit démocratique ou totalitaire, ne supporte ça, Juif ou pas Juif. C'était un crime considéré comme religieux, mais la traîtrise est également un crime civil. Le contraste est tout à fait saisissant avec la *chasse aux sorcières* qui va être au même moment la honte du reste

de l’Occident, à laquelle on ne peut trouver aucune cause qui fasse sens, et aucun évènement particulier qui l’ait précédé.

Il est dit que la bulle papale a été publiée à la demande de Kramer, et que celui-ci aurait accompagné cette demande d'une « importante somme d'argent » ; quand on connait les besoins fastueux des Papes de la Renaissance, la somme devait être énorme. Qui est ce Kramer ? D’après son nom, c’est un *marrane*, un Juif prétendument converti au catholicisme, très probablement un de ceux qui font de l’*entrisme* dans l’Eglise pour la contrôler, ce qui explique l’origine de la somme. En 1487, l’inquisiteur Kramer dit *Institutoris* fait paraître le *Malleus Maleficarum*, le *Marteau des Sorcières*, le manuel de la chasse aux sorcières, un sommet de barbarie. Ce n’est qu’un peu plus de trente ans après la publication de la Bible de Gutenberg, et les gros livres de ce type n’étaient pas courants, parce qu’ils nécessitaient des investissements énormes. Dans les crimes qu’il est prescrit d’attribuer aux *sorcières*, figurent tous ceux dont il arrive qu’on accuse les Juifs, dont le meurtre rituel d’enfants. Il est vrai que contrairement au sacrifice rituel d’enfants, largement documenté et qui laisse des traces, les Juifs étaient accusés faussement d’un tas de maux qui ont une origine naturelle, mais *on ne prête qu’aux riches,* et leur malveillance parfois criminelle n’était pas un mythe.

L’Inquisition devenait *utile* pour une certaine communauté, alors que jusque-là, elle lui avait été plutôt été hostile. La corruption de la Papauté, même si elle était sans doute fort chère, était le meilleur des investissements. Et c’est sans doute le modèle de plusieurs corruptions subséquentes. Les tribunaux d’Inquisition, plutôt que de s’en tenir à des faits prouvés selon les règles rationnelles du droit romain, vont chercher les *motivations diaboliques*, à travers des aveux souvent extorqués. Une méthode éprouvée pour créer des crimes inventés de toutes pièces, qui sera reprise plus tard, la *motivation diabolique* devenant une *incitation à la haine* tout aussi imaginaire. De fait, il y a bien de la haine dans cette histoire, une *haine calomniatrice* qui accuse des victimes pour cacher la véritable origine de *la haine*.

Affaire Dreyfus

L’affaire Dreyfus n’est devenue une *affaire* que grâce à la presse. De petites publications existaient déjà pendant la Révolution, mais l’*affaire* est

probablement la première fois, ou l'une des premières fois, où une publication de journal aura un tel retentissement. L'affaire en elle-même est *a priori* peu intéressante, quand un siècle plus tôt, des dizaines de milliers de *suspects* ont été assassinés par la Terreur, et trente ans plus tôt ont eu lieu les massacres de la commune de Paris. L'affaire Dreyfus, impliquant un Juif, démontre comment le contrôle des médias à la fin du 19ème siècle peut agiter l'opinion à propos d'une cause qui n'intéresse directement que les manipulateurs. Il s'agit là du début de la guerre psychologique moderne. Le but, dès la fin du 19ème, est de rendre difficile d'accuser un Juif, quelle que soit la réalité du cas Dreyfus qui n'a pas réellement d'importance, en mettant cette accusation sur le compte de l'*antisémitisme*. Ce n'était qu'un début, on fera beaucoup mieux par la suite, jusqu'à certaines lois de protection spéciales empêchant toute accusation.

Tout être doté des fondamentaux de la simple réflexion logique, cause effets, comprendra que seuls ceux qui ont un intérêt précis à cacher leurs crimes peuvent vouloir obstinément criminaliser leur divulgation, en contradiction avec la règle commune.

Affaire Bleilis

Dans ce cas, qui précède de peu la boucherie de la Révolution bolchevique, une intense campagne de presse mondiale orchestrée par les nouveaux propriétaires ou accapareurs des médias s'indignera de l'*antisémitisme* d'un procès pour un horrible *crime rituel* dont les preuves étaient accablantes. L'horreur alla jusqu'à l'empoisonnement d'enfants qui avaient été témoins de l'enlèvement de la petite victime pour qu'ils ne puissent pas témoigner ; pourtant le coupable présumé, un certain Bleilis, sera relaxé au prétexte incroyable qu'on ne pouvait prouver que c'était bien sa main, et non celle d'un comparse, qui avait commis le crime, même si le tribunal jugeait que le crime lui-même était incontestable, et qu'il était très évidemment un crime rituel pratiqué collectivement. Le tribunal avait *craqué* sous la pression, et Bleilis sera considéré par la presse *indépendante* mais *achetée* comme un héros, innocente victime de l'affreux *antisémitisme* ; l'*innocente victime* ira se réfugier dans un endroit très prometteur, New York. Quelques années plus tard, lors de la révolution bolchevique, les *antisémites* qui avaient osé témoigner, y compris la seule enfant terrorisée qui avait survécu à l'empoisonnement, allaient le payer de

leur vie, l'antisémitisme étant devenu un *crime* dans un régime totalitaire où la quasi-totalité du Comité Central était juive ou plus rarement demi-juive. Trente ans plus tard, l'*antisémitisme* était criminalisé en principe sur l'ensemble de la planète, mais n'était plus puni de mort, en tous cas de manière légale.

Jacob Bronowski et « The Ascent of Man »

J'ai déjà évoqué l'immonde crime contre l'humanité de Dresde, l'incinération à vif d'une population a priori innocente de femmes, d'enfants et de réfugiés par les *cyclones de feu* mis au point par Jacob Bronowski, à propos du *herem*, חרם, l'*anathème*. Mais dans nos mondes, les faits bruts n'existent plus, ils laissent toute la place à l'interprétation, qui, elle, remplit les médias. Le cas Bronowski est particulièrement exemplaire. Avant que son petit secret d'incendiaire génocidaire de masse soit découvert par hasard, la même excellente âme avait présenté sa version de l'évolution de l'humanité dans la célèbre série *The Ascent of Man* produite par la BBC. L'évolution de l'humanité devait forcément aller vers le triomphe de l'intelligence des Bronowski et consorts, mais des êtres mauvais dotés de sombres desseins voulaient pour des motifs obscurs stopper cette marche radieuse vers le progrès et l'humanité.

Dans l'un des derniers épisodes de cette série, cette *grande conscience* experte en systèmes horribles de meurtres de masse, prenant dans ses mains, des sanglots dans la voix, une motte de la boue noire qui entoure l'ancien camp d'Auschwitz, nous affirme qu'il s'agit là « des restes de six millions de Juifs », et nous met en garde contre les mauvaises dérives de la science aux mains des affreux *antisémites* emplis de *haine raciale*. Il n'y a évidemment pas le moindre reste humain dans la boue d'Auschwitz, et il le savait parfaitement ; si cette boue avait contenu les 3.000 à 6.000 tonnes de restes calcinés qu'a dû produire l'extermination industrielle de masse, et qui doivent se trouver ailleurs, ça se serait vu ; il n'est pas poète, mais physicien. Pour la boue, on dira pourtant que c'est une allégorie. Mais si on sait que Bronowski fait partie du Gotha des criminels les plus monstrueux et les plus haineux, en compagnie d'un Churchill amateur de rôtissoire à réfugiés, il faut comprendre comment et pourquoi lui, justement, a pu se trouver mis dans une position médiatique très privilégiée, avec des millions de spectateurs acclamant son intelligence et sa profonde humanité. Nous devons creuser un peu cette question.

Selon l'interprétation *standard*, Bronowski n'est pas un criminel parce qu'il n'a fait que se venger des Allemands, qui étaient tous complices, sans le savoir, du pire crime contre l'humanité de tous les temps, le génocide de six millions de Juifs. C'est pourquoi il était parfaitement légitime, pour lui, de montrer sa motte de boue noire : c'était la preuve irréfutable qu'il n'était pas, lui, un criminel. Creusons plus loin dans cette boue. Pourquoi toute cette population allemande, hommes, femmes, enfants, s'en serait-elle pris aux Juifs, d'une manière aussi horrible ? On peut trouver de nombreuses causes à l'expulsion ou la déportation des Juifs, causes qui, vraies ou fausses, ont en tous cas été exposées, mais pas à leur massacre de masse. Un massacre de masse peut avoir une cause traditionnelle ou religieuse, comme le *herem*, l'extermination des ennemis, qui figure expressément dans la Bible qui l'évoque des dizaines de fois, y compris dans l'Evangile, mais cette tradition n'existe nulle part dans la culture européenne dont se réclamaient les Allemands.

Donc, quelle était la cause ? Eh bien, le *racisme* et l'*antisémitisme* étaient la cause. Donc, en suivant le fil, l'*antisémitisme* est la cause du génocide des Juifs, qui est la cause du génocide des Allemands ; Bronowski a donc incinéré vif de cent mille à trois cent mille innocents à Dresde, voire plus, et éradiqué un fleuron de la civilisation européenne, à cause de l'*antisémitisme* des Allemands, qui est le seul coupable, et conduit au *crime contre l'humanité* que l'excellent Bronowski a puni.

Cent, deux cent mille, ou plus, c'est pour Dresde seule, les horribles bombes incendiaires ont incinéré vifs des centaines de milliers d'humains de plus, peut-être des millions, les statistiques manquent ou je ne les connais pas ; dix millions d'Allemands ont sans doute péri dans la guerre, par les bombardements et mitraillages de civils, les déportations et spoliations, les famines, divers massacres, diverses exactions, on ne sait pas exactement la part de ce qu'on doit à Jacob Bronowski, phare de l'humanisme, héros des Droits de l'Homme.

Il n'est pas très facile de croire que le *racisme*, ce *spectre* né de l'imagination haineuse de Trotski quelques trente ans plus tôt, soit la *cause* unique de crimes contre l'humanité, eux aussi d'invention récente, mais c'est pourtant la version officielle, et il est très recommandé de la croire. Si on fait la généalogie de ce mot, on s'aperçoit que l'accusation de *racisme* était utilisée, comme bien d'autres, comme prétexte pour massacrer des

opposants, et c'est la seule fonction de ce mot qui ne décrit rien de tangible. Peut-être ce mot, transmis de Trotski à Bronowski, a-t-il acquis des fonctions plus nobles. On peut aussi facilement imaginer que ce *spectre* soit apparu opportunément pour *cacher* et *légitimer* de vrais crimes, comme l'indique la lettre du ministère de l'Information anglais. Et qu'il serve encore à cette fin dans tout l'Occident.

Calomniateurs et assassins

Sur une photo prise devant le paysage des restes torturés de l'incinération à ciel ouvert d'Hiroshima, on voit Jacob Bronowski très satisfait de lui-même poser en compagnie de son confrère en meurtre de masse, Robert Oppenheimer, maître d'œuvre de la bombe A ; je ne sais lequel des deux a gagné le concours, tous les deux sont hors-catégorie. Il semble que d'autres criminels que les Bolcheviks et l'Armée Rouge aient bénéficié du « détournement d'attention » (pour la bonne cause et *pour la plus grande gloire de Dieu*) préconisé par le Ministère de l'Information britannique.

Les *idiots utiles* qui ont accepté de croire qu'il ne s'agissait que d'une *distraction du public* n'imaginaient sûrement pas que les criminels soviétiques seraient invités à *juger* les Allemands, en collaboration avec des suppôts des criminels dont il est interdit de mentionner l'origine qui ont organisé cette mascarade, et que cette horrible calomnie contre les Allemands serait ensuite dirigée contre tout l'Occident.

La *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme* est la continuation logique, institutionnalisée, de cette *continuation de la guerre par d'autres moyens*.

Ces « *Droits de l'Homme* » ne sont absolument pas des droits égalitaires, ils sont un permis de chasse ouvert contre tous ceux qu'on peut accuser de « *racisme* », dans un système de terreur totalitaire.

Dans l'Allemagne envahie, incendiée et pillée, devant l'horreur de la situation, le général Patton dira : « Je pense que nous avons combattu les mauvaises personnes tout ce temps » et « Les Allemands sont le seul peuple décent restant en Europe. Il faut choisir entre eux et les Russes. Je préfère les Allemands. » Patton vivait dans l'illusion commune qu'il pouvait avoir un choix, qu'il pouvait l'exprimer, et que l'armée US avait juste commis une « erreur ». En réalité, le choix raisonné démocratique n'est qu'une illusion,

et la source de l'*erreur* est chez l'ennemi intérieur, les grands financiers juifs *conseillers* du président Roosevelt, dont le principal, Morgenthau, avait élaboré un plan, dit plan Morgenthau, d'esclavagisation de la population allemande.

Nous croyons toujours que nous faisons en toute conscience des choix, et c'est sur cette illusion fondamentale que s'appuient les opérations de manipulation les plus brutales et les plus ignobles, parce que nous ne questionnons pas l'origine de ce que nous pensons être *nos* choix. L'origine, tout est là, cherchez l'auteur. Il eut été plus exact de dire : « Nous avons été trompés sur qui est l'ennemi ». Patton sera assassiné à Berlin, en Allemagne occupée et *libérée* grâce à lui.

Ce qu'on appelle *antiracisme* aujourd'hui est le produit d'une opération de *haine calomniatrice* ; ce caractère haineux, meurtrier et destructif est tout à fait visible dans les actions des *antiracistes* et *antifascistes*, soutenus et financés par les pouvoirs ; cette haine ne vient pas de nulle part, elle n'est pas liée à la doctrine, et il pourrait théoriquement, si ce n'était qu'une doctrine, exister un antiracisme pacifique ; en réalité dans l'antiracisme et l'antifascisme transpire de manière éclatante leur origine, la *haine calomniatrice* véhiculée par la propagande, ou la guerre psychologique.

La haine calomniatrice antifasciste s'est combinée avec une autre haine, plus ancienne, également créée par les cabalistes dans le but de détruire les Nations, leurs richesses, leurs cultures, leur beauté, la *haine de soi* chrétienne.

Le plus merveilleux avec la doctrine antiraciste, c'est qu'avec une propagande bien orchestrée – la *propagande* étant le nom civil de la guerre psychologique – on pourra faire en sorte que les victimes convaincues de leur culpabilité se battent pour leur propre génocide.

Ma vision réaliste, aujourd'hui, de ce que l'*antiracisme* soutient en pratique, dès l'origine, le génocide, n'a pas grand-chose à voir avec l'imaginaire antiraciste du plus grand nombre. Malheureusement, avant que je puisse comprendre, les dégâts sur ma vie, et sur des millions de vies, ont été épouvantables. *Ce serait un crime*, et il est *impensable*.

Vous n'y pensez pas !

« L’individu est handicapé en se retrouvant face à une conspiration si monstrueuse qu’il ne peut croire qu’elle existe. »

John Edgar Hoover, premier directeur du FBI

Révélations (médium)

Comprendre ce qui est vraiment arrivé à Colleen a été extrêmement long et difficile, et j'ai dû déblayer peu à peu des tonnes de préjugés ou préconceptions, d'affects bien établis par des millénaires de manipulations, qui empêchaient l'expression de ce qu'on appelle la *vérité*, qui n'est pas autre chose que la perception de la réalité. Bien entendu l'une des bases des appareils de manipulation et de propagande est de prétendre que leurs leurres et inventions sont *la vérité*, comme dans le : « Je suis la Vérité et la Vie » que prétend de manière éhontée l'un des très anciens maîtres du genre, lui-même héritier d'une longue tradition s'étant probablement élaborée dans les premiers empires totalitaires.

Tout un appareil d'ostracisme et de punition est généralement instauré pour punir ceux qui ne croient pas à *la vérité* perversement dite *révélée*, sont *négationnistes*, *incroyants*, diffuseurs de *fausses nouvelles*, etc. C'est aujourd'hui comme hier, et même, ça semble empirer. Il faut faire un énorme effort, et prendre énormément de risques, pour approcher la vérité qui n'est que la réalité, n'est que ce qui se passe et s'est passé *en vrai*, comme le disent les enfants avec une sûreté instinctive dans l'expression qu'on perdu les adultes.

Dans cette découverte, la parole de Colleen a été essentielle. J'ai en effet découvert pas mal de choses en fouillant des documentations, en fouillant ma mémoire, en analysant plus ou moins mes réactions, mais le plus important vient de Colleen elle-même, d'où elle est maintenant, dans ce qu'on appelle l'au-delà. Je me suis adressé à des médiums, certains excellents. J'ai appris des choses assez terrifiantes, et je suis assez désolé de devoir dire que la charge d'écrire à propos de tout cela, malgré mon esprit assez avancé d'indépendance et ma performance assez bonne en matière d'intelligence, s'est révélée extrêmement lourde.

Comme sur d'autres sujets, je crois utile, avant d'entrer dans le vif, de préparer un peu le terrain, à propos des phénomènes de voyance. Beaucoup n'y voient que du folklore sans grande importance. Si la voyance n'est qu'élucubrations fantaisistes, le plus grave de ce que j'écris n'a aucune importance. Ceux qui savent et sont déjà convaincus n'ont pas besoin de mon petit pamphlet sur l'importance, et je dirais même, le caractère décisif

en ce qui concerne la vérité, de la voyance, mais je doute fort qu'ils soient, pour l'instant, les plus nombreux.

La médiumnité a très longtemps été parfaitement *naturelle*, justement, et c'est notre situation qui ne l'est plus. C'est lié à l'oppression conjointe du judaïsme, du christianisme et de l'islam, voire de leurs héritiers, le marxisme et certaines formes de scientisme dit *matérialiste*. En réalité, la médiumnité a été bannie dans nos mondes, et c'est important à savoir ; le préjugé bien installé selon laquelle elle aurait quasiment disparu parce que *fausse* est absolument faux, et même, en la bannissant, les manipulateurs et escrocs ont banni, pour leur seul intérêt, la *vérité*.

Les *revenants*, comme on dit, n'ont pas vraiment *droit de cité* dans le monde dit *occidental* contemporain. C'est relativement nouveau, toutes les cultures anciennes, y compris par exemple celle de la Grèce antique, se sont fondées sous l'égide des ancêtres avec lesquels elles communiquaient régulièrement. Communiquer avec des personnes importantes de l'autre monde, ou avec *ce qui sait*, était un privilège rare et convoité. Le temple d'Apollon à Delphes, dont la devise était « Connais-toi toi-même », était bâti autour de la Pythie. Pour le Grec antique, il n'y avait pas de différence essentielle entre se connaître soi-même et écouter la Pythie. Les êtres de l'autre monde *savent mieux*, et ça n'a pratiquement jamais fait de doute pour personne.

Sauf, une certaine cabale qui a un programme assez particulier, établi pour ses intérêts exclusifs.

Exterminer les *diseurs de vérité*

Voilà ce qui figure dans le Livre Saint de la cabale, dans *Deutéronome, ch. 18 ;* il s'agit de la conquête du pays de Canaan :

> « Lorsque vous serez entré dans le pays que le Seigneur votre Dieu vous donnera, prenez bien garde de ne pas vouloir imiter les abominations de ces peuples ; et qu'il ne se trouve personne parmi vous qui prétende purifier son fils ou sa fille en le faisant passer par le feu,

(note : il s'agit du rituel ayant précédé la circoncision, le sacrifice de tout premier-né mâle dans le feu au Seigneur-Dieu Tout-Puissant Moloch, prédécesseur de Yahweh)

ou qui consulte les devins, ou qui observe les songes et les augures, ou qui use de maléfices, de sortilèges et d'enchantements, ou qui consulte ceux qui ont l'esprit de python ou qui s'occupent de divination

ou qui interrogent les morts pour apprendre d'eux la vérité.

Car le Seigneur a en abomination toutes ces choses, et il exterminera tous ces peuples à votre entrée, à cause de ces sortes de crimes qu'ils ont commis.

Vous serez parfait et sans tache avec le Seigneur votre Dieu.

Ces nations dont vous allez posséder le pays écoutent les augures et les devins ; mais, pour vous, vous avez été instruit autrement par le Seigneur votre Dieu. »

Deutéronome, ch. 18, 9-14

(note : la traduction littérale de : « ceux qui s'occupent de divination » est : « ceux qui disent la vérité »)

Ce qui est complété par *Lévitique*, ch. 20 verset 27 :

« Si un homme ou une femme ont en eux l'esprit d'un mort ou un esprit de divination, ils seront punis de mort ; on les lapidera : leur sang retombera sur eux. »

Le Deutéronome ne s'embarrasse pas de subtilités talmudiques : le Seigneur a en abomination les *diseurs de vérité* qui pourraient éclairer les côtés abominables de son pouvoir, et il faut écouter le Seigneur et lui seul par peur du « feu effroyable ». On ne saurait être plus clair, et il faut remercier la simplicité biblique des terroristes qui ont écrit ce Deutéronome.

Ce n'est pas une petite affaire ou un point de détail : c'est dans le texte le second péché abominable qui justifie, aux yeux des Juifs, l'extermination totale des Cananéens et l'éradication de toute leur culture.

Cela sera repris et si possible aggravé par les chrétiens. En 528, l'empereur Justinien, ou « Saint Justinien » selon les orthodoxes, reprenant les fondamentaux, ordonne l'exécution (par le feu, la crucifixion, les animaux sauvages, ou des clous de fer) de tous ceux qui pratiquent « la sorcellerie, la divination, la magie ou l'idolâtrie », et interdit tout

enseignement par les *Gentils*, « ceux qui souffrent de la folie blasphématoire des Hellènes ».

Les *Hellènes* sont les derniers représentants de la science et la philosophie grecques classiques. Ils sont persécutés officiellement par les empereurs chrétiens, pilotés par l'ancienne haine paranoïaque juive ; la science fondamentale et la philosophie font de l'ombre à Yahweh le Tout-Puissant et à ses sbires, seuls dépositaires de *la Vérité*. Cela a des conséquences toujours aussi dramatiques jusqu'à aujourd'hui, quand il faut prétendre que la génétique n'existe pas et que toutes les races se valent, et mille autres mensonges plus grossiers et écœurants les uns que les autres, comme l'inexistence des sexes qui seraient des « genres » créés socialement. L'une des mille conséquences exécrables de l'éradication de l'hellénisme est l'islam : cette religion arrogante, conquérante, meurtrière et archi-stupide, qui pourrit la vie des civilisés, n'aurait jamais pu se développer, mille ans après Aristote, dans un monde hellénistique intelligent ; il se dit, et c'est très probable, que l'islam serait de fait l'invention de moines chrétiens ariens (qui ne croyaient pas à la Trinité) transmise au Prophète.

Affaire d'Hypatie

C'est sur la base de la doctrine judéo-chrétienne de Justinien que la néo-platonicienne Hypatie d'Alexandrie sera lapidée en 413 en tant que *magicienne*. Cette histoire vaut la peine d'être racontée dans son intégralité, parce qu'elle a été mille fois racontée d'une manière totalement fausse et tronquée, et ce, intentionnellement. On comprendra aisément qui a manipulé cette histoire à son profit, comment, et pourquoi. On devinera aussi que ce n'est certainement pas une exception dans le flot de l'information, mais plutôt l'expression particulière d'une règle générale.

L'histoire intégrale est racontée par Socrate le Scolastique, dit aussi Socrate de Constantinople, dans l'*Histoire de l'église*, Livre VII 1ère partie, chapitres XIII, XIV et XV, parue vers 440. Elle illustre parfaitement les conséquences du Concile de Nicée, qui a eu lieu un siècle auparavant et qui a imposé aux chrétiens, sous peine d'hérésie, Yahweh, dieu des Juifs, comme Dieu le Père chrétien, et la Bible judaïque comme texte sacré. Juifs et chrétiens vont suivre à la lettre le code de conduite strict qui leur est dicté par le Livre, avec un ajout d'Evangile pour les chrétiens. Juifs et chrétiens

estiment que les *Gentils*, les incroyants qui souffrent de « folie blasphématoire » selon Justinien, sont des *méchants* et des *injustes* qu'il plait à Dieu d'éradiquer, comme c'est affirmé cent fois dans la Bible. La petite différence, mais d'importance, c'est que pour les Juifs, les chrétiens sont des *Gentils*, alors que les chrétiens ne peuvent pas considérer les Juifs, peuple du Livre Saint, comme des *Gentils*. Le statut des Juifs est équivoque, et Saint Augustin, dans son œuvre, évoque plus de mille fois (j'ai compté) ce statut ambigu qui le turlupine, ne sachant sur quel pied danser, si tant est qu'Augustin ait beaucoup dansé.

L'affaire d'Hypatie commence lorsque le gouverneur d'Alexandrie, forcément un chrétien, mais ami de la néo-platonicienne Hypatie, sanctionne la communauté juive en interdisant un bateleur juif qui trouble l'ordre public, l'histoire ne dit pas comment. D'après la suite, et ce qu'on peut voir dans une tradition encore vivace aujourd'hui, il s'agissait probablement de railler les chrétiens. Un moine chrétien a la mauvaise idée de saisir cette occasion pour se moquer publiquement des Juifs, et suite à une plainte des Juifs, il est puni publiquement. Des chrétiens s'indignent et au cours d'une petite émeute, un pavé est lancé par un moine fanatique et blesse le gouverneur, qui fait aussitôt arrêter et torturer publiquement le coupable, qui en meurt. Les Juifs profitent de l'occasion pour *se venger* des moqueries des chrétiens, êtres inférieurs, impurs et sans droits du point de vue de leur Bible, en les attirant pendant la nuit dans un traquenard, une église qui brûle, et en les massacrant à la faveur de l'obscurité.

Les chrétiens brûlent évidemment de l'envie de se venger à leur tour, s'adressent au gouverneur pour lui demander justice, mais celui-ci leur dénie. Ensuite, leur évêque intervient et leur interdit de tuer le moindre Juif. Vous avez là, résumées, toutes les merveilles du rapport entre Juifs et chrétiens. Les uns ont la permission, voire l'obligation morale de tuer ou exercer toutes sortes d'exactions pour démontrer qu'ils sont le seul *Peuple Elu*, les autres l'obligation de subir et *se sacrifier* ; leur force morale supérieure, leur *pardon des offenses* et leur *charité* vont l'emporter, croient-ils. Ne croyez pas que ça ait fondamentalement changé depuis le Vème siècle, l'histoire se répète jusqu'à l'écœurement.

Il est tout à fait remarquable que Socrate le Scolastique, qui est chrétien et qui rapporte les faits, ne s'émeut à aucun moment de la disparité de traitement en faveur des Juifs. C'est que le peuple juif, et sa religion,

sont plus ou moins inclus dans la grande fraternité chrétienne ; depuis le Concile de Nicée et les écrits du Père de l'Eglise Saint Augustin, les Juifs sont enfants de Dieu, mais des enfants *imparfaits*, une brebis perdue. Aujourd'hui ils ne peuvent plus tuer de chrétiens ou ex-chrétiens sans prétextes valables, mais comme l'usure envers les étrangers leur est permise dans la Bible, elle leur a été permise en territoire chrétien. La source des pires horreurs qu'aient eu à subir les peuples chrétiens, et qu'ils subissent encore, se trouve dans cette disposition.

Finalement, le gouverneur décidera à contrecœur d'expulser des Juifs d'Alexandrie, bien qu'il aurait préféré les garder pour les taxes qu'ils rapportaient. Et, bien qu'admonestés par leur évêque pour qu'ils souffrent en silence comme Notre Seigneur Jésus Christ, la fureur contenue des chrétiens, et surtout de leur branche la plus fanatisée les moines, n'en existait pas moins et il lui fallait un exutoire.

Puisque les Juifs étaient munis du sauf-conduit d'être les récipiendaires originaux et privilégiés de la Parole Divine, il fallait trouver un responsable ailleurs. Ailleurs, c'était chez les *Gentils*, les Incroyants, les Hellènes, les Magiciens, bref, ceux qui sont encore sous l'emprise de Satan. L'amie du gouverneur, la philosophe érudite Hypatie, était le *bouc émissaire* parfait, pour reprendre une pratique décrite dans la Bible ; elle fut accusée d'avoir, par magie noire, invoqué les démons qui ont empli d'horreur Alexandrie, créé l'affreuse discorde, et, comme le commande la Sainte Bible, elle fut lapidée en place publique pour exorciser la ville du Mal. Et Hypatie était aussi, sans doute, l'une des seules personnes à pouvoir voir la situation d'un œil *objectif*, en témoin gênant, c'était donc *d'une pierre deux coups*, sans jeu de mots.

Objectivement, le nœud de la discorde était bien un démon, mais ce démon était le Dieu de la Bible, le Dieu Vengeur des Juifs intronisé en tant que Dieu d'Amour des chrétiens par l'empereur paranoïaque Constantin et le Concile de Nicée.

La distance entre l'histoire réelle et l'histoire telle qu'elle est racontée aujourd'hui dans d'innombrables livres et même dans au moins un film hollywoodien peut servir d'étalon pour une multitude d'histoires où ce qui en est raconté par l'ensemble des médias est simplement une immonde mascarade de la réalité.

L'histoire d'Hypatie est largement diffusée dans sa version trafiquée, qui exhibe aux yeux de tous la barbarie chrétienne. La version originale authentique exhibe plutôt le rapport entre l'arrogante barbarie sémitique légitimée par son Livre Saint et l'agonique impuissance chrétienne dans son rapport au *Peuple Elu*. Notre époque est littéralement inondée d'histoires trafiquées de la même manière, et diffusées massivement sur tous les réseaux contrôlés par le Peuple Elu.

Guerre de l'information

Il est extrêmement remarquable que dans sa guerre totale contre les peuples, le Seigneur place en premier plan une espèce de guerre de l'information, contre les *diseurs de vérité*. La guerre contre les diseurs de vérité a été reprise dans les mondes de la prédation totalitaire jusqu'à aujourd'hui ; je ne sais si c'est rassurant de voir qu'elle est déjà présente dans la Bible. Le génocide, ou plus exactement la destruction totale ou *herem*, suivent, comme conséquence ou application.

Le *herem*, le *vœu à l'interdit*, décrété par le Seigneur, prescrit une destruction de *toute trace* du peuple détruit. Pourquoi cet acharnement ? Pour qu'aucune trace d'une vérité autre que celle du Seigneur, ou, en fait, de la vérité tout court, ne subsiste. Quand le Dieu Vengeur détruit un peuple, c'est pour que son *Peuple Elu* puisse s'emparer de toutes ses possessions et de ses vierges, mais aussi pour qu'aucune trace de ses forfaits puisse exister dans les terres conquises ; dans l'ordre des priorités divines, à la lecture des textes, cette question de la *vérité* semble même la préoccupation principale, et la préoccupation principale de la caste des prêtres, alors que celle du commun du Peuple est sans doute de se goinfrer des fruits du pillage. Toute trace de ce qu'étaient réellement les peuples détruits doit disparaître ; ne doit rester sur la scène que l'excellence du Peuple Elu, dont c'était le devoir de détruire les *méchants*. En fait, ce que décrit Orwell dans son *1984*, la réécriture de l'histoire, existe déjà dans la Bible, sous une forme encore plus brutale : on ne réécrit pas l'histoire, on l'efface complètement avec tous les signes qui pourraient la rappeler.

Donc, ce qu'on appelle *nécromancie* dans cette doctrine, le rapport ordinaire avec les morts ou guides de l'au-delà, est strictement interdit, parce que ça attente potentiellement au règne totalitaire du Seigneur, le seul qu'on puisse légitimement *écouter* selon les termes mêmes des

manipulateurs. Et dans l'esprit du Juif ou du chrétien, du musulman aussi, c'est entièrement lié à la lutte contre la science et la philosophie, qui sont dans le même paquet. En langage moderne, on dirait que les *diseurs de vérité* produisent ce que les médias appellent des *fausses nouvelles* qui dérangent le système. C'est donc une très, très vieille histoire.

Il est tout à fait possible que la prépondérance écrasante du *Peuple Elu* dans les opérations de propagande, de manipulation, de *brainwashing* (lavage de cerveau) et de *mind control (*contrôle de l'esprit), opérations dont ils peuvent souvent apparaître comme les inventeurs, soit due au fait que l'entraînement à ces pratiques, préconisées par Yahweh, date au moins d'aussi loin que la Bible. Pour un anthropologue, habitué à tracer les évolutions sur le long terme, cela n'aurait rien d'étonnant. La Bible recommande d'effacer les traces, mais elle en a laissé une : elle-même.

A rebours des instructions de la Bible, je suis tout à fait persuadé que s'il y a un domaine où réside la vérité, aujourd'hui, c'est bien celui que Yahweh a interdit : celui des *diseurs de vérité*, ceux qui ont en eux l'*esprit d'un mort*. La raison en est simple : on peut attacher, tromper, droguer et terroriser les vivants, mais pas les morts. Je ne sais si les êtres passés dans l'au-delà ont encore ce qu'on appelle des *opinions*, ils semblent ne connaître que la réalité des faits, et les sentiments, amour, haine, etc., suscités par ces faits. Toutes les peurs liées à nos réflexes de survie, la crainte de diverses sortes de problèmes n'ont plus de raison d'être.

Communications médiumniques - Colleen

Je dois d'abord dire deux mots des modalités particulières des communications médiumniques, qui sont assez différentes des communications ordinaires. Ces communications, même si elles s'établissent parfois fortuitement, sans aucune volonté du récepteur, exigent généralement une forte concentration ; il y a peu ou pas de longues phrases explicatives, et assez souvent des visions se substituent aux mots, parce qu'elles montrent instantanément ce qui demanderait une longue description. C'est comme si la communication était assez fragile, et comme si on essayait de la rentabiliser au maximum ; il est convenu qu'elle demande, surtout de la part de l'émetteur, pas mal d'énergie.

Dans un domaine assez différent, certaines personnes savent communiquer avec les animaux, et même à distance. Certains chamanes

cumulent : ils peuvent communiquer avec leurs ancêtres, et aussi avec les animaux, au point parfois de confondre les uns avec les autres, c'est du moins l'impression qu'on peut en avoir de l'extérieur. Il s'agit là de modes de communication extrêmement anciens, qui peuvent relier des espèces différentes, mais aussi des espace-temps différents. Il s'agit probablement de l'espèce de fond de sauce de toute communication, depuis très, très longtemps. Comme pour les rêves, il peut y avoir un décalage entre les images mentales et leur interprétation ; nous pouvons interpréter faussement ce qui nous est dit ou montré ; la médiumnité ne garantit pas la justesse de l'interprétation.

J'ai ce contact avec Colleen, mais pas directement, à travers des médiums. Tout ce que les médias, *amis* et *amies*, *amants* etc., ont dit de Colleen morte, sera confronté à ce que Colleen dit elle-même, dans l'espace dénué de contraintes où elle se trouve aujourd'hui. Je suppose que vous pouvez imaginer facilement que ce que disent les *diseurs de vérité* de l'au-delà est très différent de ce que disent et imposent les moyens d'information officiels. Mais vous ne pouvez sans doute pas imaginer à quel point.

Colleen, par la voix des médiums, dit très simplement et sans détour la vérité sur ce qu'elle a vécu, vu, entendu, fait, subi, dans des lieux qu'aucun *lanceur d'alerte* ne pénétrera jamais –ce qui n'est pas toujours très agréable à entendre, mais toujours simple et sans fioriture. Elle a ses états d'âme, ses amours, ses colères, ses regrets, ses préférences ; nous ne parlons pas à une sainte : elle est *vivante*, et même plus que jamais. Elle sait très bien ce qui lui est arrivé, et, de là où elle est, elle *connait la musique*.

Je ne partage pas forcément tout ce qu'elle dit ou exprime, ce qu'elle dit de ses *amis* ou *amies* que je ne connais pas ne me concerne pas directement, mais je ne vais rien cacher, sans ménager les susceptibilités des uns ou les autres, si Colleen estime qu'il est important pour elle d'en parler. Si on me demandait de caractériser le monde de l'*au-delà*, je dirais que contrairement aux mythes, il n'est pas particulièrement *bon* ni *indulgent* ou *compassionnel*, mais que par contre, il est totalement dénué d'hypocrisie. La source de l'hypocrisie, la terreur, est absente. Ce que dit Colleen est la plupart du temps juste factuel, et je vais l'exposer tel quel.

Colleen, Lena, Shauna ?

Avant d'aller dans le vif du sujet, je vais revenir sur cette question qui m'a tracassé, son nom : Lena, Colleen, ou Shauna ? Parce que dans mon trouble identitaire, j'avais indiqué à la médium, en lui donnant la photographie de la morte, qu'elle s'appelait *Lena*, un nom qui serait plus intime que Colleen et surtout que Shauna. Et Colleen/Lena/Shauna a immédiatement réagi à cette évocation de son nom. Il faut bien comprendre, c'est important, que les êtres de l'au-delà auxquels nous sommes reliés ou attachés réagissent à nos sentiments, ils sont toujours entièrement humains, en fait, à ceci près qu'ils ne sont plus enfermés dans un corps de notre espace-temps.

> Médium : « Elle me dit que le nom Lena est… oui, c'est son nom, une partie de son nom, mais elle me donne un autre nom, Shaun ou quelque chose comme ça (*note : Shauna*), est-ce que c'est un autre homme, son père ou autre, je ne sais pas, mais elle mentionne ce nom, et elle me dit qu'elle le hait, elle le HAIT. Elle se cache derrière ce nom. Elle aime que vous l'appeliez Lena, même si ce n'est pas son nom complet, et, mm, ça l'a fait se sentir très féminine, et c'est quelque chose qu'elle avait envie de sentir. »
>
> « Maintenant, je ne sais pas qui est ce Shaun (*note : en fait Shauna, la medium croit qu'il s'agit de quelqu'un d'autre*), ça ressemble à Shaun. Elle a vu ça comme le moyen d'en sortir, quoi que ce soit (*note : être Shauna, c'est son pseudo de star du porno*). Mais je pense qu'en réalité elle n'appartenait pas vraiment au milieu dans lequel elle vivait. Et elle dit qu'elle a fait de très mauvaises choses, mais elle savait qu'elle était jeune et tout ça, elle savait qu'elle pouvait faire quelque chose de sa vie, elle était belle, elle avait une personnalité, elle était magnifiquement faite, et je sais qu'il y a plein de belles filles, mais elle était spéciale. Elle est un peu comme la fille d'à côté, mais beaucoup plus belle que la fille d'à côté. »

Vous voyez, le *ton* est donné ; c'était tout au début de notre premier contact. Le nom Shauna lui a effectivement été donné par un homme, pas son père, mais l'immonde Sachs-Hollander, et *Shauna* était une personne publique, une *pornstar*.

Quand elle dit que Lena n'est pas son nom complet, cela rappelle très exactement le petit poème où elle dit « *Her given name shortened, she answered to Lena.* » - « Par son petit nom, (ou : un diminutif de son nom de baptême) on l'appelait Lena. » Son nom de baptême était Colleen.

Je sais bien que, dans la plupart des processus initiatiques, les gens de l'au-delà sont considérés comme des *guides*, et Lena/Colleen est effectivement aussi un guide pour moi, mais ce n'est pas si simple. De fait, la séparation de nos mondes est beaucoup plus ténue que ce qu'on imagine habituellement. A plusieurs reprises elle me demande d'*être bien*, d'aimer, d'être aimé, parce qu'elle m'aime, bien sûr, mais pas seulement ; elle peut par empathie ressentir ce que je ressens, et elle a envie de ressentir des choses agréables. C'est sans doute plus facile vu de sa perspective que de la mienne, le fait qu'elle me hante ne m'incite pas tellement à me mettre en mode festif. Et, encore une fois, nous sommes assez loin des fantasmagories habituelles du *New Age*.

Qui est Colleen, comment elle se décrit elle-même

Se décrire soi-même est une opération parfaitement invérifiable et incontrôlable, il est assez clair qu'on fournit cette description à la demande, et qu'elle peut varier d'un extrême à l'autre dans le temps et l'espace. Quant aux appréciations que d'autres font de vous, c'est encore pire, de la sanctification à la diabolisation. Il manque dans tout cela la dimension essentielle, la distance entre l'observateur et l'objet de l'observation.

Il y a beaucoup d'aspects fascinants dans la médiumnité, mais je voudrais faire une remarque qui, je crois, n'a pas tellement été faite. C'est que l'entité qui s'adresse au médium maîtrise absolument tout ce qu'elle présente d'elle-même, sans que le médium puisse vérifier d'aucune manière ; l'entité peut donc a priori présenter n'importe quoi. Il existe toujours le filtre de la personnalité du médium, ses sentiments, sa morale, sa religion, etc., qui lui fera interpréter ce qu'on lui montre ou lui dit, et il faut en tenir compte, mais le fait est, assez flagrant, que la description que l'entité peut faire d'elle-même est une description qui semble parfaitement objective, celle d'un objet disparu, la personne terrestre, dont elle est détachée et qu'elle peut décrire tout à fait calmement voire objectivement.

Après cette première disant qu'elle aime se sentir féminine quand je l'appelle Lena, alors que ses *amis* l'appelaient Colleen, et qu'elle était la

pornstar Shauna, elle la tempère immédiatement en marquant une différence avec moi, une différence dont j'ai préféré, la plupart du temps, ne pas tenir compte.

> Médium : « Elle était comme un papillon, comme un esprit libre. Vous l'avez prévenue de ne pas faire certaines choses, mais, vous savez, elle est juste comme un enfant, un enfant de l'univers. Elle devait partir et faire son propre chemin. Elle est très vulnérable. Elle croyait qu'elle pouvait faire contrepoids aux gens, mais je sens qu'elle n'était pas très bonne pour ça. »

En même temps :

> « Elle essayait d'être indépendante, et elle essayait aussi de réussir à sa manière, parce qu'elle avait quelque chose à l'intérieur d'elle-même qu'elle avait besoin de prouver, et pourtant, vous auriez pu avoir une vie simple, parce qu'elle adorait être dans la nature, elle aimait regarder l'eau qui court, elle aimait parler des étoiles, toutes ces choses, c'était une rêveuse et pourtant, elle a été déboussolée, elle s'est embrouillée et elle s'est mise avec des gens très malfaisants. »

Et :

> « Ceci dit, cette fille est très ambitieuse, et elle avait décidé qu'elle voulait faire certaines choses, et vous n'étiez pas totalement d'accord avec elle, parce que, vous savez, vous avez essayé de lui dire que ce n'était pas la bonne voie pour elle, mais elle savait ce qu'elle voulait, quoi que ce soit, et qu'elle pourrait rencontrer des gens qui pourraient la faire avancer très vite dans quelque chose. »

J'ai toujours eu tendance à mettre notre drame sur le compte de la contrainte et des chantages d'une part, et de la cocaïne d'autre part, parce que je n'avais pas envie de voir qu'elle était aussi fortement motivée par son ambition, et l'attrait des dorures que j'avais, en bon *ex-hippie*, dédaigneusement rejetées. Elle a, en quelque sorte, dans mon langage de dissident, *collaboré*. J'ai moi aussi *collaboré* dans ma jeunesse ; il n'y a pas d'autre moyen de sortir d'un milieu médiocre. Sans la chance historique qui m'a été offerte, et que j'ai aussi un peu suscitée, en 68, j'aurais probablement continué à le faire. En toute objectivité, je ne devrais pas le reprocher à Colleen, mais en réalité, je le fais.

Alors que je décris généralement notre situation sous le signe de la terreur et de la contrainte, comme si nous étions un seul bloc confronté à un même ennemi, mes réactions profondes dans ma relation à Colleen sont fort différentes, et fort dérangeantes. Sa vision de ses *amis* qui *s'occupaient d'elle* était certainement idéalisée, mais pas totalement fausse d'un autre point de vue.

Quand, dans un état de transe, j'ai approché Colleen dans l'au-delà, j'ai été submergé par une vague de colère et de reproches que je lui ai adressé : « Pourquoi es-tu partie ? » - ce qui m'a fait sortir de la transe immédiatement, totalement confus et désorienté, abasourdi par mon propre comportement auquel je ne m'attendais pas du tout. Je n'apprendrai à personne, je crois, que l'état de transe est incontrôlable. En transe, sans contrôle, je la rendais responsable de ce départ, alors que dans ma routine ordinaire, j'étais certain que les seuls responsables étaient les judéo-mafieux. Ils étaient responsables des menaces et des incitations, de la carotte et du bâton, mais Colleen avait quand même d'une certaine manière *choisi* de partir, ou plutôt sans doute *choisi* de ne pas se révolter, de *jouer le jeu*, même si c'était pour revenir plus tard sur l'île.

Faut-il, pour caractériser cela, parler d'inconscient ? Je ne le pense pas. Ça a peu de rapport avec un inconscient freudien qui se constitue parait-il dans l'enfance. Je préférerais une théorie qui généralise le phénomène des personnalités multiples. J'avais une personnalité qui avait été enfouie dans l'amnésie, qui était terriblement émotionnelle, totalement désorientée et terrorisée par cette désorientation, bien plus que par les criminels de la judéo-mafia, et cette désorientation était de fait, pour la plus grande part, due au comportement de la Colleen *superstar* sous coke. J'avais une personnalité handicapée qui recouvrait l'amnésie et me permettait de vivoter, et enfin une troisième, celle qui, au sortir de l'amnésie, s'écrivait des romans en minimisant le rôle de Colleen dans la débâcle. Ce qui ne veut pas dire que je n'aurais que ces trois-là ; je crois que nous avons plusieurs schémas de personnalités prêts à l'emploi pour des circonstances diverses, adaptées au terrain, si je peux dire.

Toutes ces belles considérations étant posées, je ne peux pas exclure la possibilité que Colleen se *charge*, parce que tout indique qu'elle se sent coupable, elle l'exprime parfois, et je ne crois pas que le poids de ce qui nous est inculqué disparaisse comme par enchantement une fois passé

dans l'au-delà. Ce qui fait qu'on continue à évoluer *de l'autre côté*. Tout ce qui est appréciation peut être biaisé, d'une manière ou une autre ; les seules choses certaines, ce sont les faits, et, pour ce que nous sommes fondamentalement, nos gènes. Tout le reste flotte dans divers degrés de flou.

Je ne cherche pas à minimiser la responsabilité initiale des judéo-mafieux qui est écrasante ; sans eux, dans un monde d'où ils seraient exclus, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne cache pas que pour moi, un monde dont ils seraient exclus, ainsi que certains êtres venus d'ailleurs, serait à peu de frais un monde quasiment idéal, ou tout au moins, un monde vivable.

L'exclusion, et l'exclusivité, sont réservés aux riches et aux puissants, souvent des escrocs, dans notre monde dit, ironiquement, « libéral » ; mais ils sont des droits et attributs naturels des peuples. Les Athéniens pouvaient ostraciser, c'est-à-dire exclure, certains de leurs concitoyens par un vote, ils en discutaient mais n'avaient pas à se justifier pour ce faire, c'était un droit parmi bien d'autres. Quant aux non-citoyens, ils n'avaient quasiment aucun droit. C'est ainsi que fonctionne une démocratie authentique. Tout le pouvoir au peuple, et pas de « Loi supérieure » tombée des Nuées pour le profit de quelques-uns.

Suicide ou meurtre ?

Je voulais en savoir plus, bien sûr, sur sa mort, comme c'était l'évènement majeur qui avait attiré sur elle plus de lumière que celle des studios où se concocte la pornographie ; comme je suppose que ça inquiète tout le monde, et que je ne fais pas dans le roman *à suspense*, voilà la réponse de Colleen, à travers la médium. Nous entrerons dans les détails plus tard.

> Médium : « Lena est encore agitée dans l'autre dimension où elle réside maintenant, parce qu'elle a été très, très mécontente de sa mort. Sa mort, elle a été assassinée. Il n'y a aucun doute là-dessus, et c'est comme si elle était très, très contrariée qu'on puisse penser qu'à son âge, elle aurait vraiment pris sa propre vie de la manière qu'on raconte. »

Et encore :

« Vous cherchez un équilibre, parce que vous ne pouvez pas vous reposer, parce que vous pouvez la sentir, vous pouvez sentir son agitation, et vous sentez que vous voulez laver son nom mais il y a un mystère autour de sa mort, et ça ne va pas être facile à éclaircir parce qu'elle était impliquée dans un cartel de la drogue. »

J'imagine qu'il doit y avoir un paquet de gens, là-haut, assassinés et vilipendés, qui doivent être très agités en voyant la manière dont on parle d'eux dans quasiment tous les médias. C'est pourquoi la médiumnité est importante, pour rétablir la vérité ; c'est pourquoi, aussi, elle a été condamnée, et est encore vilipendée par les escrocs et les assassins. Elle assurait, dans les temps anciens, la continuité réaliste de l'histoire, montrant clairement qui fait quoi, qui sont les amis et les ennemis.

Va-et-vient, des tournages à l'île, des « amis » à moi

L'une des questions qui me tracassaient énormément était de savoir si Colleen était revenue sur l'île, pour me retrouver. J'étais parti désespéré, sûr qu'elle ne reviendrait pas, accablé à la fois par cette dernière rencontre où elle avait même évité de me regarder, par les menaces de mort de l'immonde judéo-mafieux Ira Allen Sachs, et la tentative de meurtre quand j'étais en plongée, qui m'empêchait de plonger encore et de décompresser. Je n'étais pas certain, cependant. J'ai été torturé par un doute, mon intuition me disait de retourner sur l'île, tout cela s'ajoutait au cauchemar dont ma priorité était de m'en débarrasser, n'importe comment. J'ai eu la confirmation de l'excellence de la médium quand elle m'a parlé de ce départ de Colleen pour Copenhague, que tout au plus quelques personnes au monde pouvaient connaître, et aussi, de son retour.

Médium : « Quelqu'un d'autre a essayé de vraiment l'aider et la faire cesser d'être impliquée avec d'autres gens, c'était peut-être vous, je ne sais pas, mais elle était très entêtée, et elle voulait avoir de belles choses. Elle décida qu'elle partirait et qu'elle ferait confiance à ces gens. Maintenant, je ne sais pas si elle est partie en Hollande mais elle me parle de quelque chose comme la Hollande (*note : en fait, elle m'a parlé de Copenhague, au Danemark*), je ne sais pas ce que ça veut dire mais en tous cas elle secoue la tête pour confirmer en me disant ça.

Elle a vraiment le sentiment qu'en fait, mmm, elle savait mieux, et je peux le comprendre, je peux le comprendre parce qu'elle a certainement

compris qu'elle était très populaire et qu'elle pourrait réussir dans ce qu'elle faisait. Cela dit, je ne sais pas s'il s'agissait d'être actrice ou modèle, de la TV, quelque chose de ce genre en tous cas. Je pense vraiment que, si elle avait vécu, elle aurait vraiment réussi, et pour tout dire, sur le grand écran. Mais elle a vraiment commencé à mal tourner. »

C'est sûr que Colleen *savait mieux* que moi, parce qu'elle connaissait tous les termes de l'équation, et je n'en connaissais quasiment aucun. Malheureusement elle ne m'a pas expliqué l'histoire du « crime », ni ce qu'était une *pornstar* ; en réalité elle a pris toutes ses décisions seule, ou plus exactement avec ses *amis*, et pas avec moi, comme si j'allais m'adapter spontanément. Un tableau complet de la situation m'aurait sans doute aidé à la comprendre et la supporter. Le pire était évidemment le flou, et le *déboussolage* qui s'en est suivi.

Elle avait sans doute planifié dès le départ de me rejoindre plus tard, une fois ses tournages ou séances divers terminées à Copenhague. Malheureusement, tout cela prit plus de temps que les quinze jours prévus. Et elle revint trop tard.

> Medium : « Vous voulez savoir si, quand elle est revenue sur votre île, elle avait l'intention d'essayer de fuir pour toujours, ou de se soumettre aux amis, aux menaces, et de retourner vers eux. En fait, elle ne savait pas quoi faire.
>
> Au début, elle ne savait pas quoi faire, pour tout dire. Mais je pense qu'elle avait envie d'en sortir, elle pensait qu'ils ne pourraient pas la toucher quand elle était à l'étranger. Mais malheureusement elle se trompait, parce que je pense qu'elle a eu des visiteurs, des gens qu'elle ne connaissait pas, et je pense qu'ils l'ont forcée à retourner.
>
> Ils voulaient qu'elle reste sous leur contrôle et pas qu'elle fasse le tour de l'Europe ou d'ailleurs, il y avait trop de gens impliqués dans tout ça, trop de gens qui avaient beaucoup à perdre. Donc je pense qu'elle a dû rentrer. Je ne pense pas qu'elle le voulait. Mais je pense qu'en fait, elle voulait juste oublier tout ça, parce qu'elle commença à être très effrayée.
>
> Et je ne sais pas ce que vous auriez pu faire pour la garder sur votre île, où qu'elle soit, je suppose que c'est la France (*note : Colleen ne l'a pas précisé, en fait c'est la Grèce*), mais je pense que ce que vous avez

fait est lui rendre sa dignité et vous lui avez rendu le sens commun, vous savez, les gens la manipulaient en permanence, et vous n'avez absolument jamais fait ça. »

Etant lancée sur le thème des rares personnes qui ont tenté de l'aider, elle parle de son père, Philip Applegate ; elle tient à lui transmettre un message.

Medium : « Je l'entends parler de Phil, Philip, elle dit : cette personne aurait pu m'aider, mais ce n'est que quand il était trop tard qu'il a réellement essayé de m'aider. Mais elle dit que dans le cœur de cette personne, le regret est très profond, et c'est comme si elle vous demandait de lui pardonner. Elle parle d'*apples* et de *gate* (*note : il s'agit de Philip Applegate, le père de Colleen*) ; elle danse et elle porte une magnifique petite robe rose légère, elle cueille des pommes et les arbres sont en fleurs, elle se sent vraiment très heureuse maintenant. »

Les médiums reçoivent comme des messages codés, c'est très spécial, et c'est rarement, ou presque jamais, un discours explicite. Certains disent recevoir des messages, ou carrément de longs discours, de vagues *entités* qui ne sont en rien reliées à notre réalité, et sont donc à l'abri de tout *fact-checking*. Avec ce que l'on sait par exemple de la Pythie et ses discours *incohérents* qui devaient être interprétés par les prêtres, j'ai un gros doute sur les *entités* qui nous refont la Bible, mais qui sait. En général en tous cas, ce sont des fragments qui passent chez les médiums, et c'est à eux de les transcrire en discours compréhensible ; la qualité du médium est donc une donnée extrêmement importante. Un médium honnête ou expérimenté vous dira qu'il ne comprend pas quelque chose, quand un moins expérimenté va interpréter à sa sauce et *faire son malin*.

Puis, comme elle était sur le thème des affection véritables, elle reparle de moi, me dit des choses que j'ai vraiment besoin d'entendre :

Médium : « Elle me dit de vous dire qu'elle vous aimait vraiment et qu'elle vous aime toujours.

Maintenant, elle dit que vous pourriez commencer des investigations après cette séance, mais elle vous demande d'être extrêmement prudent parce que les gens qui ont pris son esprit vital sont toujours là et surveillent toujours, parce qu'il y a certaines choses qui peuvent

> causer une grande sensation si elles sont révélées. Bien que vous puissiez en faire un objectif principal dans votre vie, vous devez être extrêmement prudent. »

Un autre monde encore agité

> Médium : « Lena est encore agitée dans l'autre dimension où elle réside maintenant. »

Plusieurs fois, la médium dira que Colleen est *agitée* dans l'autre monde, à cause de ce qui lui est arrivé, et aussi que je suis, moi, *agité*, à peu près pour les mêmes raisons ; elle dira aussi que je *sens* l'agitation de Colleen dans l'autre monde, comme si elle résonnait chez moi, ce qui est après tout possible, mais je n'en ai aucune conscience.

Tout se passe, en fait, comme s'il y avait beaucoup plus de connexions entre les mondes que ce dont nous pouvons avoir conscience ; cela dit la médium est capable de sentir consciemment Colleen, et c'est aussi possible qu'elle projette ce qu'elle ressent sur moi ; je n'ai pas vraiment d'opinion sur cette question pour l'instant. La question des interactions, interférences, entre l'autre monde et le nôtre est complexe, et on est loin d'avoir épuisé le sujet ; la seule certitude est qu'il y en a beaucoup plus qu'on en imagine. Il y a là un domaine dans lequel nous aurons peut-être bien des surprises dans le futur, quant à notre conception du temps en particulier ; si l'interdit des *diseurs de vérité* fait partie des terreurs imposées par la Bible, ce n'est peut-être pas seulement parce qu'ils peuvent dire que les prêtres sacrificateurs sont des ordures.

Cette agitation a une raison que Colleen exprime : elle ne supporte pas les mensonges sur son suicide et le reste de sa vie. Les humains ont, jusqu'à l'irruption du judéo-christianisme qui l'a interdit, toujours maintenu un lien avec leurs proches disparus et leurs ancêtres, sachant que ceux-ci ne sont pas indifférents à la manière dont ils sont considérés sur cette terre.

Colleen n'a pas manqué de corroborer la réalité de la vision que j'ai eue vers le moment où elle est morte, vision durant laquelle je ne l'ai pas du tout reconnue à l'époque, ce qui souligne la profondeur de mon amnésie.

> Médium, à propos de la mort de Colleen : « Je sens qu'en fait, en réalité elle était contente d'être libre, mais juste après sa mort, elle a

> pensé à vous, et je pense que, dès qu'elle a pu, elle est venue vous visiter et que c'était important. »

C'est important parce que la conscience qu'il existe une continuité, et que les véritables faits et gestes des personnes peuvent être dévoilés, est de première importance si nous voulons récupérer notre humanité actuellement perdue sous une masse d'horreurs. C'est aussi important parce que, malgré tout, elle n'a jamais cessé de m'aimer. J'ai remarqué un détail très émouvant pour moi, dans la plupart de ses films d'après notre rencontre avortée, elle porte un anneau à l'annulaire droit, ce qu'elle n'avait jamais fait avant ; dans les codes traditionnels, un anneau à l'annulaire droit signifie qu'on est fiancé, et à l'annulaire gauche qu'on est marié. Elle pensait me retrouver à Pâques, six mois après notre rencontre. Ensuite, comme tout espoir était perdu, elle l'a enlevé.

Je crois très fortement que le contact avec ceux qui sont passés dans l'au-delà est la meilleure façon de dissiper les illusions. Manifestement Colleen ne cherche pas à nous *dorer la pilule* ni à me faire plaisir : elle éclaire la réalité crue de la situation, ce qu'elle n'a jamais réellement fait de son vivant. Ceux qui ont ces contacts avec l'au-delà soulignent souvent l'empathie de ceux qui sont partis ; c'est vrai, mais cette empathie n'est pas biaisée par des *bons sentiments*, elle est totalement réaliste.

Nous avons une occasion rare : pouvoir confronter la forme de réalité construite par la propagande et ce qu'en dit Colleen, qui est spectaculairement différent. Il est assez évident je crois que Colleen est le *témoin privilégié* de ce qui lui est arrivé, à moins que j'aie inventé toute l'histoire, ce qui ferait de moi un faussaire de génie, une spécialité qui, semble-t-il, a presque toujours été l'apanage d'une ethnie dont je ne suis pas, mais qui sait, leur Dieu m'a peut-être exceptionnellement touché de sa grâce…

Colleen parle : retour à la réalité

> Médium : « Elle a été tuée. Mais elle dit que cela a été trafiqué pour ressembler à un suicide. Elle a été mêlée à des gens qui à vrai dire n'étaient pas très bien »

La médium, qui est une excellente personne, n'est jamais à l'aise pour dire du mal de qui que ce soit, même des pires – « pas très bien », c'est peu

dire, de mon point de vue. Dans la vision du monde chrétienne traditionnelle, dire du mal, c'est *faire mal* ; c'est pourquoi on demande à Dieu de nous *délivrer du Mal*, parce qu'il est interdit de le faire soi-même ; ce que Dieu ne fait évidemment jamais, parce que le Mal, c'est son fonds de commerce.

Colleen et sa famille

Une bonne manipulation doit s'appuyer sur quelques éléments à peu près vraisemblables pour ne pas être repérée d'emblée ; il faut au moins avoir quelques éléments pour créer un doute. Et il y en avait : Colleen avait fait une tentative de suicide, largement bidonnée, avec des pilules contre la sinusite, probablement pas extrêmement toxiques ; cette tentative de suicide avait défrayé la chronique monotone de Farmington, le gros bourg du Minnesota où elle a passé son enfance. L'immonde Hollander avait déjà pris ce suicide raté comme argument contre moi : j'étais « mauvais pour elle », mais lui, Hollander, l'excellent judéo-mafieux investi par la finance cosmopolite et le Seigneur Tout-Puissant, allait la protéger et corriger cette malheureuse erreur qu'elle soit amoureuse d'un *goy*, l'une de ces personnes maléfiques, de la même origine qu'elle, qui ont créé la plus brillante des civilisations. Sachs-Hollander, sauveur des âmes perdues. Expliquez-moi par quel numéro de contorsion psychique il est possible de ne pas haïr ces gens.

En réalité, la relation de Colleen à sa famille bien chrétienne, ou judéo-chrétienne puisque tout ce qui est pour moi le Mal absolu vient de la même source, n'était pas au beau fixe. Une chose que je comprends très facilement parce que par chez moi, dans mon enfance, ce n'était pas mieux, voire pire.

> Médium : « Je me demande si elle est née en Californie (*note : c'est exact*), et si elle voulait être une actrice ou quelque chose comme ça, c'est possible, mais je ne sais pas, elle ne l'a pas vraiment dit. Mais, je sens qu'elle a rencontré beaucoup de gens qui n'étaient pas vraiment bons pour elle. Elle a senti bien avant que l'évènement arrive (*sa mort*) que quelque chose allait arriver ».
>
> Médium : « Et je sens que, il semble qu'elle avait une famille, elle avait des frères et sœurs, mais, c'est que, elle voulait être différente,

elle voulait faire quelque chose d'elle-même, plutôt qu'être comme ses frères et sœurs.

Je sens que vraiment, elle cherchait avec acharnement à faire quelque chose d'elle-même (*note : c'est ce que dit son père, Philip*). Elle détestait la maison, elle détestait la famille pour dire vrai (*note : ce sont des points communs avec moi*), mais elle pensait qu'elle était tellement différente, et il me semble que la famille ne pouvait pas le voir du tout. Ils disaient qu'elle cherchait juste de l'attention (*note : c'est effectivement le discours de sa mère à propos de son suicide bâclé*), mais c'était absolument faux, elle voulait s'améliorer, elle le voulait vraiment. »

De fait, le pseudo suicide avec des pilules contre la sinusite n'était pas à proprement parler l'acte de désespoir d'une paumée, mais au contraire un acte de volonté pour exprimer sa révolte. La médium dit aussi qu'elle est « très vulnérable », ce que je n'étais pas, du moins jusqu'à ce que je me fracasse sur l'écueil inattendu des traîtrises judaïques ; très vulnérable et très volontaire, c'est effectivement un cocktail rare qui peut vous mettre en danger.

Quand j'ai rencontré Colleen, en tous cas, elle ne semblait pas du tout souffrir plus que moi de l'*incompréhension familiale* ; de toute évidence elle n'en avait plus rien à foutre, tout comme moi ; les *stars* s'intéressent peu à ceux qu'ils ont laissé derrière eux. Colleen était adulée, brossée dans le sens du poil, et payée une fortune dans le milieu qui l'avait accueilli ; quand elle m'avait dit être une *pornstar*, elle ne s'attendait absolument pas à ma réaction ; elle vivait dans une bulle qui pour elle était l'une des facettes du monde du *glamour*. Il y avait une seule personne dont l'avis importait, et c'était moi ; et malheureusement, mon expérience du monde était très différente, beaucoup plus diversifiée que la sienne ; si quelqu'un ne l'avait pas « approuvée » et était donc responsable de son suicide selon le chœur des pornographes, c'était moi. Mais l'histoire a montré que quand j'ai dit : « ce serait un crime », c'était prémonitoire, et effectivement, dans ses derniers instants, elle a su qu'effectivement, ce n'était pas une critique, mais bien un avertissement qu'elle n'a pas voulu entendre.

C'est l'un des *trucs* constamment employés par cette engeance, qu'il faille tolérer, *accepter* le crime, la perversion, toutes sortes d'horreurs, et que la cause du crime, ce serait que le crime n'est pas *accepté*, ou est

discriminé. C'est un magnifique moyen, d'une extrême perversion, de faire porter le chapeau aux victimes et d'exonérer les criminels. C'est employé sans relâche dans les systèmes de manipulation totalitaire qui ont fait de la discrimination un crime.

Colleen témoigne sur les « témoins »

Colleen ne fait pas de généralisations, ou très peu. Presque toutes les généralisations ou analyses viennent de moi. Par contre, elle est très précise sur les acteurs et leurs déclarations, qui correspondent rarement, pour ne pas dire jamais, avec la réalité. J'ai décrit plus haut les grandes manœuvres médiatiques organisant la sainteté des Juifs et la culpabilité des Chrétiens ; ces manœuvres se fondent elles-mêmes sur quelques *témoins* que l'on va évoquer pour appuyer la cause. Le long reportage du *Los Angeles Times*, comme d'autres œuvres sur l'affaire Colleen, donne l'apparence d'un recueil objectif de simples *témoignages* recueillis par des journalistes. Ce qui est évidemment faux, les témoignages ne sont pas la base de l'enquête, ils sont là pour valider un script. Et évidemment, tous mentent, sauf les témoignages anonymes des *ploucs*, si peu intéressants qu'ils sont anonymes.

Mensonges de Kelly Nichols

Kelly Nichols, chantre des *racines arrachées*.

> Médium : « Elle (*Colleen*) a été prise dans un piège, un piège avec certaines personnes qui, en fait, l'ont en quelque sorte capturée si vous voulez, l'utilisant et la persuadant de continuer à faire des choses qu'elle n'avait en réalité pas envie de faire. Maintenant, je n'arrête pas d'entendre un nom qui est comme Carrie, ou Kelly (*note : Kelly Nichols*), je ne sais pas si c'est son amie, mais je sens, mmm, cette personne n'a pas vraiment œuvré pour le bien de Lena (*note : Colleen/Shauna*), mm, ce n'était pas une personne mauvaise, mais elle n'a pas vraiment œuvré pour le bien de Lena. »

Je ne sais à partir de quel niveau de manipulation, de malversation ou de malveillance on peut qualifier quelqu'un de « mauvais », mais si Kelly Nichols figure en première place parmi ceux qui ont *capturé* Lena, l'ont utilisée et persuadée de faire des choses qu'elle n'avait pas envie de faire, ça me semble un peu plus que « ne pas œuvrer pour le bien », et j'aurais

certainement un jugement plus tranchant. Elle était précisément ce qu'on appelle un *mauvais génie*. La médium décrit ce qu'elle voit et sent à sa manière ; l'opinion actuelle de Lena, forcément déniaisée par les derniers évènements de sa vie, est peut-être assez différente.

Kelly Nichols est presque une caricature de ce que doit être le suppôt de Yahweh, dieu d'Israël, un être à son image : jaloux et vindicatif. Le dieu d'Israël se qualifie lui-même de « jaloux » et de « vengeur ». On peut y ajouter l'énorme dose de perfidie, d'hypocrisie et de dissimulation qui ont permis aux suppôts de ce Dieu de prospérer dans un monde qui sans cette dissimulation les aurait rejetés, et qui d'ailleurs l'a fait très souvent. La jalousie et le dépit se voient clairement dans les films où Colleen a la vedette, et où Kelly Nichols a un second rôle, dit « de support » ; Kelly Nichols joue à la perfection le rôle de *jalouse* pour lequel elle a été engagée, et ce n'est pas un rôle *de composition*, qu'on demande peu aux actrices du porno.

Kelly Nichols, *amie* de Colleen, actrice à l'aise dans les rôles sadomasochistes, et certainement pas une *beauté*, a *collé* Colleen lors de la cérémonie des *Erotic Film Awards* de 1984, et lui a soufflé le prix de meilleure actrice, alors que Colleen avait été nominée plusieurs fois et avait Coppola à sa table, ce qui est une marque distinctive à laquelle cette Kelly n'aurait jamais pu prétendre même de très loin. C'était une semaine avant l'assassinat de Colleen, qui était certainement déjà programmé. Aussi bien pour être interviewée que pour obtenir un prix, il semble bien qu'une certaine préférence ethnico-religieuse ait toujours le dernier mot, afin qu'on puisse en toute circonstance distinguer le *bon grain* de l'*ivraie*. Et si Colleen avait été nommée meilleure actrice, la propagande qui la décrivait comme désespérée et sans ressources, pour justifier son *suicide*, aurait eu un problème. Il y a donc certainement eu une intervention, voire une complicité.

C'est également Kelly Nichols qui soutiendra que Colleen, désargentée, désespérée et aux abois, avait accepté de tourner dans un film pornographique le lendemain de son *suicide*, sous la direction du metteur en scène Henri Pachard, aux mêmes *Erotic Film Awards*. Kelly Nichols aurait accepté par la suite, cédant aux supplications d'une Colleen éplorée, de prendre le rôle à sa place. Mais le matin de son *suicide*, Colleen était dans les locaux de la MGM/UA, discutant avec les producteurs Fredrickson

et Beckerman, et peut-être d'autres gens intéressés, je ne sais. C'était sans doute programmé depuis un certain temps, avant les *Erotic Film Awards*. On imagine mal qu'elle retombe dans le porno pendant qu'elle traite avec la MGM/UA. Ce film porno a été mis *à charge* de Colleen, l'un des nombreux éléments repris pour justifier son *suicide*. Mais tout ça n'a aucun sens. L'implication de Kelly Nichols dans la *scénarisation* du *suicide* est peut-être bien antérieure à son témoignage dans le *Los Angeles Times*. C'est sûr en tous cas qu'il y a eu un script, parce que Laurie Smith, autre témoin privilégié, produira des mensonges à peu près cohérents avec ceux de Kelly Nichols, au moins jusqu'à ce que, par étourderie, elle se contredise.

L'histoire officielle, ou le *script* diffusé par le *Los Angeles Times*, est que Colleen Applegate, *pornstar* cocaïnomane totalement désargentée et dépendante des allocations de son amant en prison, avait accepté de tourner un film pornographique le jour même où elle se trouvait aux *Erotic Awards* à la table de Francis Ford Coppola et Gray Frederickson, probablement des pornographes bien connus ; ensuite elle s'était désistée en catastrophe, selon les dires de… Kelly Nichols à qui elle avait proposé de prendre le rôle à sa place. Juste au même moment, par une malheureuse coïncidence, le gangster Ehrlich excédé par les frasques de cette insupportable Colleen avait décidé de couper les ponts et les finances et de la chasser de la maison de Palm Springs, transformant d'un coup d'un seul la *star* en SDF. L'amie de Colleen, Brenda Rosenow, était là pour l'aider à faire ses paquets ; Colleen au bout du désespoir se serait alors *suicidée*. L'amie et maquilleuse de Colleen, Laurie Smith, qui la suivait partout de plateau en parties, rajoutera sa part dans la description de l'apocalypse : elles avaient passé deux jours ensemble à faire des *parties* à Hollywood dans des nuages de coke, ne pensant à rien d'autre que se défoncer et faire la fête. La folie de Colleen l'avait menée droit au suicide, c'était fatal.

Plus tard, à sa sortie de prison, Ehrlich en rajoutera une couche en racontant que, alors que Colleen s'était encore, selon lui, mal comportée, il lui avait dit de prendre ses affaires et s'en aller, et qu'alors Colleen avait fait mine de se suicider avec un fusil 22 Long Rifle, pleurant et disant à Ehrlich que s'il la chassait, elle n'aurait « plus rien ».

Mensonges de Laurie Smith – MGM/UA

Il n'est pas très étonnant de voir Kelly Nichols ou Laurie Smith mentir effrontément, puisqu'elles sont sous la coupe de la judéo-mafia ; d'ailleurs, Colleen elle-même, interviewée et filmée à plusieurs occasions par son manager Hollander, prétend avec son sourire d'actrice évaporée dans la cocaïne que la pornographie est le sommet du bonheur sur terre. Elles sont comme des esclaves ou des otages qui savent ce qu'elles risquent si elles ne suivent pas le *script*.

Les mensonges de Laurie Smith, l'autre témoin des frasques de Colleen dans ses derniers jours, sont bien plus extravagants. Elle raconta à un journaliste que, loin d'être en train de faire la fête sans discontinuer avec Colleen, comme elle l'avait raconté dans sa première version officielle, elles étaient toutes les deux, ce matin-là, dans les locaux de la MGM/UA à San Francisco, dans les bureaux de producteurs dont l'ami et voisin de Colleen à Palm Springs, Gray Frederickson, qui confirmera. Gray Frederickson était coproducteur d'*Apocalypse Now*, excusez du peu.

Colleen avait donc passé la journée de son assassinat à San Francisco, dans les bureaux de la MGM/UA, et une réunion entre producteurs et actrices de premier plan dans les bureaux d'une société de production ne peut avoir qu'une finalité à première vue. Un contrat aurait déjà été signé, et il semble qu'une équipe ait investi son appartement de Van Nuys, un quartier proche d'Hollywood, après son meurtre pour récupérer en catastrophe ce document qui invalidait la thèse du *suicide*. Une semaine auparavant, elle était la star du festival *Erotic Film Awards* qui se tenait à l'hôtel Ambassador de Los Angeles ; Francis Ford Coppola, Gray Frederickson étaient à sa table. Coppola était alors au sommet de sa célébrité ; jamais il ne se serait commis à s'afficher publiquement avec une *mauvaise actrice* en même temps que son coproducteur ; cet évènement unique dans l'histoire de la pornographie ne pouvait avoir qu'une seule cause, et c'était Colleen.

> « Nous étions assis avec Francis Ford Coppola, Gray Frederickson, et ce type dans cette veste de cuir criarde qui semblait avoir été vernie – qui se révéla être Jake Ehrlich, le petit ami de Shauna Grant. Ce type était le dealer de cocaïne des stars – c'est comme ça qu'il connaissait tous ces gens. Shauna avait des relations dans le meilleur milieu. »
> (...)

« Laurie Smith et Shauna avaient vraiment le bon ticket dans le monde d'Hollywood. »

McNeil, Legs & Osborne, Jennifer & Pavia, Peter, *The Other Hollywood*.

C'est probablement une erreur que de croire que l'individu à la veste criarde était Ehrlich, qui était en prison à ce moment ; et c'en est sans doute une autre que d'attribuer à Ehrlich l'origine de la popularité de Colleen aux plus hauts niveaux des décideurs du cinéma *mainstream*, quoique sa position de *dealer des stars* ait peut-être arrangé quelques contacts au début. Avoir pour amant le *dealer des stars*, pour Colleen, c'était cumuler les bénéfices : la coke et les relations. Avoir Gray Frederickson comme voisin à Palm Springs, une banlieue ultra-friquée de Los Angeles où abondaient les stars en tous genres, était une opportunité extraordinaire, et le fait qu'Ehrlich soit en prison offrait peut-être à Colleen des opportunités qu'elle n'avait pas quand elle était sous sa coupe. Pour Colleen, sa carrière s'ouvrait sur un boulevard.

La présence d'un metteur en scène aussi prestigieux que Coppola et d'un producteur comme Frederickson aux *Awards du film érotique*, en compagnie de Colleen, marquait clairement leur solidarité avec elle. Et, peut-être, une solidarité contre la mafia en général, ce dernier point n'étant pas certain ; je ne connais rien des réseaux de Coppola. Mais pour donner une vision de l'ambiance, nous avons le témoignage de Howie Gordon, alias Richard Pacheco, qui fut *costar* de Colleen dans l'un de ses premiers long-métrages, et évidemment, tomba amoureux d'elle. Il restait l'un de ses amis proches, et elle lui fit quelques confidences.

« *I saw Colleen at the Awards rehearsal early this afternoon. All the freshness was gone. The baby pudge had melted away from her cheeks. She was now a sleek, young, LA greyhound.*

She told me that she had quit the business. Wow! She said that she had been out of it now for about six months. »

« J'ai vu Colleen à la répétition des Awards en début d'après-midi. Toute sa fraîcheur avait disparu. Le potelé enfantin avait fondu de ses joues. Elle était maintenant un jeune lévrier pure race de Los Angeles.

Elle me dit qu'elle avait quitté le business. Ouah ! Elle a dit qu'elle en était sortie depuis environ six mois. » (...)

« *She said that she wanted to introduce me to her new friend, Francis Coppola.* »

« Elle dit qu'elle voulait me présenter à son nouvel ami, Francis Coppola. »

Howie Gordon (Richard Pacheco), *Hindsight*, 2013

Coppola était un *ami*. Sa présence pouvait signifier beaucoup pour la carrière de Colleen, mais cette carrière n'était peut-être pas, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, le motif principal. Quand Colleen était à la MGM/UA le matin de son assassinat, c'était pour un rendez-vous avec des producteurs, pour parler affaires, contrats, et Coppola n'y était pas.

Ayant bien connu les mafieux, et Coppola, auteur du *Parrain*, les connaissant aussi, je doute qu'ils aient laissé Colleen leur échapper sans quelques compensations. Je suis loin de connaître tous les rapports de forces ; la présence officielle de Coppola et Frederickson aux Awards était-elle un coup de force, ou un coup préparé à l'avance, après des tractations avec les mafieux ? Je n'en sais strictement rien, et assez curieusement, personne ne s'est intéressé à cette question.

On dit généralement que Marilyn Monroe restait contrôlée par Mickey Cohen, *boss* de la mafia, et ex-patron de Hollander ; elle était aussi contrôlée par des agences gouvernementales ; il en est probablement de même pour Colleen ; quand une personne est *utilisée* publiquement, et c'est le cas d'un acteur ou d'une actrice *connus*, il y a souvent de la concurrence entre divers groupes pour l'utiliser à leur profit.

Mais incontestablement, Colleen considérait Coppola comme un ami. Quelque chose liait Coppola et Colleen, et je me suis souvent demandé ce que ça pouvait être. Bien sûr Colleen était très belle et très attachante, et pouvait séduire n'importe qui, mais cela ne suffit pas à entrainer une personnalité dans un espace public, surtout aussi peu *classe* qu'un festival de films érotiques ; les témoins vont forcément *jaser*, ce qu'ils ont fait. Ceci dit, Coppola était tout à fait le genre de personne, un peu comme moi, capable de montrer ostensiblement qu'il n'en a rien à foutre.

Juste avant l'arrivée de Colleen à Hollywood, le film halluciné de Coppola, *Apocalypse Now* expose avec une acuité terrifiante les ravages de deux monstres que je connais bien, l'horreur et la terreur. La belle Colleen qui jouait à merveille le rôle de la poupée séductrice avait aussi une

connaissance profonde, intime, tout comme moi, de l'horreur et de la terreur. Pour moi c'est cette connexion très intime sur des vibrations communes, dont ils n'étaient peut-être que très peu conscients, qui les a rapprochés ; je crois énormément au pouvoir d'attraction des vibrations semblables, qui peuvent être totalement invisibles de l'extérieur. A première vue, on ne voit pas bien pourquoi Coppola fréquentait publiquement Colleen ; il avait peut-être senti, derrière la pimpante Colleen, un personnage tragique, déchiré, qu'elle cachait soigneusement au regard des imbéciles. Dans ses œuvres majeures, qui sont toutes des tragédies, et même des tragédies épiques, une forme ou une autre de violence et de terreur est toujours présente. Coppola *sentait* son époque, et la nôtre est pire.

On peut bien sûr se demander si, sur la base de cette perception commune de l'existence de la terreur, et précisément de la terreur *officielle*, d'Etat, Colleen avait laissé fuiter quelques allusions, ou plus, dans son rapport à Coppola, qui se trouvait probablement être l'une des seules personnes en situation de pouvoir les recevoir. Même si ce n'est pas le cas, les limiers du Renseignement ont très probablement imaginé que c'était possible. *Apocalypse Now* montre bien comment c'est l'Etat, représenté par l'Armée et surtout ses *services secrets*, qui crée la terreur comme mode de gouvernement ; d'ailleurs, la révélation, ou *apocalypse*, le nom grec de révélation, apparait au colonel Kurtz quand il fait vacciner des enfants pour qu'ils contractent la polio… une opération d'une horreur tout à fait *moderne*. Le film fait également une allusion rapide, mais assez rare pour être remarquée, à la *guerre psychologique*, même si le Wagner utilisé pour cette guerre ne fait pas partie de l'arsenal et serait plutôt une cible comme tous les objets de vraie culture. Il faut peut-être savoir biaiser pour dire des vérités essentielles. Wagner, la culture allemande, les *nazis* n'ont aucun rapport avec ce qu'on voit dans le film de Coppola, et encore moins avec ce qui se passe pour les Occidentaux aujourd'hui.

Au cours des conversations entre Colleen et les producteurs, il y avait eu un coup de fil d'Ehrlich pour Colleen ; Colleen s'était mise à crier, Frederickson dira *hystériquement* ; cela me rappelle quand, cherchant Colleen disparue après notre première rencontre, j'avais entendu une fille crier en passant devant l'hôtel ; j'avais conclu, dans ma naïveté, que ça ne pouvait pas être Colleen, parce que ce n'était pas *son genre*, d'après ce que j'en connaissais. Après ce coup de téléphone, Colleen était repartie en

trombe, avait sauté dans un avion et était retournée à Palm Springs. Pourquoi ? Mystère. On ne quitte sûrement pas en catastrophe une réunion de la MGM/UA où on joue son avenir, un plan de carrière que Colleen avait établi depuis longtemps, pour ne pas dire depuis toujours, pour une histoire de maison à quitter, d'autant que Colleen a toujours conservé son pied-à-terre personnel à Van Nuys, où elle gardait ses objets personnels importants, ses photos de *book*, ses contrats, etc. Peut-être l'avait-elle caché à ce Jack, d'ailleurs ; c'était assez probablement une espèce de base plus ou moins secrète, où elle pouvait se replier en cas d'urgence. C'est là qu'à Pâques, au début d'avril 1983, elle avait attendu mon coup de téléphone. Ce qui l'a fait sauter dans un avion, c'est une terreur, ou une panique.

Evidemment le scénario de la *pauvre fille désespérée* aurait fait ricaner si la rencontre à la MGM/UA, le matin même, avait été rendue publique. Le faux témoignage de Laurie Smith était donc indispensable. Mais l'ayant oublié après quelques centaines de rails de coke dans le nez, elle avait balancé toute l'histoire, peut-être pour un rail de plus, ou parce qu'elle était bourrée, je l'imagine assez facilement comme ça. Je suppose qu'il n'y avait pas d'autre choix, pour le faux témoignage, que Laurie Smith, mais c'était vraiment jouer à la roulette russe. Ça n'a d'ailleurs pas eu la moindre importance ; les témoignages de Laurie Smith et Frederickson, arrivés tardivement, n'ont pas eu le moindre écho, et l'histoire du *suicide* est restée telle qu'elle a été fournie clés en mains par le *Los Angeles Times* et le *Los Angeles Police Department*. Il faut juste *occuper le terrain*, et la première relation des faits devient une *vérité établie* partagée par tous, qu'il est suspect de contester.

L'affaire est probablement plus complexe que je ne peux le saisir. Le rôle de Gray Frederickson, entre autres, est loin d'être clair. Il était le voisin et l'ami de Colleen et Jack Ehrlich à Palm Springs. Donc, a priori pas un ennemi de la mafia. Sa compagne Karen Howorth tenait un magasin de fleurs à Los Angeles, peut-être pas loin d'Hollywood. Ce qui est parfaitement respectable, sauf si on sait que le *boss* mafieux Mickey Cohen, ex-patron de Ira Allen Sachs alias Bobby Hollander, avait acheté et monopolisé la plupart des magasins de fleurs de Los Angeles. Drôle d'idée pour un mafieux, même avec des prétentions de raffinement comme *Mickey*. Mais un magasin de fleurs a une spécificité intéressante : son stock tourne très vite, son produit est fragile et périssable, et donc il nécessite des

approvisionnements constants. Quelle meilleure couverture pour un trafic ? Quoi de plus élégant, ou de plus *hollywoodien*, qu'un paquet de délicieuse poudre blanche glissé dans un bouquet de fleurs ? Peut-être même, une poudre dans un joli sachet rose pâle de « Fertilisant » de luxe ? La compagne de Frederickson racontera que Colleen, en proie à un *trouble d'identité*, ne sachant plus qui elle était, avait trouvé refuge chez elle la nuit précédant son *suicide*, ce qui d'après elle confortait la thèse du dit *suicide*. Mais selon la version de son compagnon, Colleen était à la MGM/UA le jour suivant, manifestement pas pour discuter de son trouble d'identité. Et manifestement, elle n'avait pas beaucoup de difficultés à accepter d'être une *star*, quand on la voit une semaine plus tôt briller de tous ses feux au *Erotic Awards*.

Il y a dans cette histoire un *sac de nœuds* qu'il n'est pas facile de dénouer. On peut juste se raccrocher à l'idée que la judéo-mafia contrôle *en dernière analyse* les studios pour le compte de la Cabale, et la quasi-totalité de ce qu'on appelle l'*industrie du divertissement*. En fait, le silence de Coppola et Frederickson après l'exécution de Colleen en dit long. Le fait que la police et les médias les aient totalement ignorés aussi. Coppola était loin d'être *né de la dernière pluie*, et a très probablement parfaitement compris d'où venait le coup, et qu'il valait mieux disparaître. Voilà un extrait du *Parrain*, sorti en 1972 :

> « Michael : Mon père n'est pas différent de n'importe quel homme puissant, un homme avec du pouvoir, comme un président ou un sénateur.
>
> Kay Adams : Tu sais à quel point tu as l'air naïf, Michaël ? Les présidents et les sénateurs ne font pas tuer les gens.
>
> Michael : Oh. Qui est-ce qui est naïf, Kay ? »

On verra plus loin comment cette réflexion, tout à fait surprenante à l'époque, a pu s'appliquer à Colleen.

C'est une question qui revient souvent, pourquoi les grands artistes, et eux seulement, *balancent* d'énormes pavés de ce genre dans la mare. Bien sûr, il s'agit de *fiction*. Comment Fritz Lang, Juif, en plein désastre de l'Allemagne de Weimar, désastre dont les financiers juifs sont, au vu et au su de tous, les principaux sinon les seuls responsables, peut-il produire son chef d'œuvre, *M le Maudit*, dans lequel un pervers psychopathe juif

assassine des gamines blondes ? Comment Stanley Kubrick, également Juif, peut-il mettre en scène un monde sectaire et criminel tout-puissant, dans son *Eyes Wide Shut*, ce qui lui vaudra d'être probablement assassiné pour qu'il ne puisse s'opposer à la coupure de la scène la plus éclairante et la plus sacrificielle de son film ? Quelle est cette pulsion, irrésistible, qui fait fi de toute considération, pour créer l'œuvre en dépit de tout, est-ce la volonté de puissance, un narcissisme démesuré, la volonté de se transcender, sortir du lot des petits traficoteurs, s'extraire de la fange de l'hypocrisie ? Un peu de tout cela sans doute. Je ressens tout cela très fort ; c'est la part lumineuse de l'humain, qui ressurgit parfois dans la pire inhumanité. C'est cette part, minuscule, improbable, d'une résistance incontrôlable, qui dit : « Je veux être moi-même ».

Mensonges d'Ehrlich

Death of a Porn Queen, PBS-Frontline

Il y eut une enquête un peu plus sérieuse sur la mort de Colleen menée en 1987 par la chaine de télévision PBS, *Public Broadcasting Service* ; PBS est une chaine qui n'a pas de but lucratif et qui est financée par ses spectateurs. Le documentaire de la série d'actualité *Frontline* intitulé *Death of a Porn Queen,* diffusé en juin 1987, a été l'un des plus gros succès de la chaîne, avec des millions de vues.

Les auteurs du documentaire d'une heure sur la mort de Colleen étaient eux-mêmes du Minnesota, la région des *ploucs* du Middle West dont Colleen était originaire ; la vision qui se dégage de cette enquête assez fouillée, même si elle ne remet pas en cause la thèse du suicide, est très différente de celle servie par le *Los Angeles Times*.

La trame de base du documentaire, son *accroche,* était intéressante : « Comment une personne peut-elle en devenir une autre ?» ou comment une jolie gamine pleine de vie du Minnesota peut devenir *pornstar* à Hollywood et y perdre la vie. C'était une manière un peu différente de traiter de l'*arrachage des racines* cher à Kelly Nichols et relayé par le *Los Angeles Times*.

Le documentaire montre entre autres témoins, sans commenter leurs allégations, Bobby Hollander et Jake Ehrlich tels qu'ils sont, des mafieux prédateurs et retors prêts à raconter n'importe quel bobard ou contre-

accusation pour se disculper, et cette réalité crève l'écran. A travers les chers *Bobby* et *Jake*, c'est évidemment tout le *milieu* qui est visé.

Dans le documentaire, Jake renforce la thèse du *suicide* par arme à feu par son témoignage. C'était sans doute nécessaire parce que la famille de Colleen manifestait de gros doutes, et parce que les suicides de femmes par armes à feu sont extrêmement rares ; si on considère qu'une autre *pornstar* jeune, jolie et au sommet de la profession, Savannah, allait également se *suicider* avec une arme à feu quelques années plus tard, on n'avait pour toute explication que la théorie selon laquelle Jéhovah avait assigné aux *pornstars* un destin différent de celui du commun des mortelles.

Comme nous vivons une époque qui sera peut-être appelée, si nous y survivons, l'ère de l'Archifaux, où à peu près tout ce que racontent les médias et les pouvoirs est faux ou traficoté, et comme les chiffres sont plus difficiles à trafiquer, j'ai retrouvé ceux des suicides par arme à feu dans l'Etat de Californie, depuis sa création vers 1850. Il y en a eu, en tout, 139. Sur ces 139, il y a douze femmes, dont une dont le *suicide* à l'époque agitée des pionniers est très douteux. Disons onze. Mais le plus bizarre, ou le plus significatif, comme on voudra, est *qui* étaient ces femmes. Neuf sur les onze sont... actrices, et liées à Hollywood. Et sur ces neuf, trois sont des stars érotiques, Shauna Grant, Savannah, Megan Leigh, dont deux, Shauna Grant et Savannah, sont très jeunes, très désirables, très droguées et au *top*. On notera aussi la présence, chez les hommes, d'au moins deux *lanceurs d'alerte*, Gary Webb, un journaliste mêlé aux mêmes affaires, mafia, drogues, services secrets, que Colleen, et Michael Ruppert, également journaliste enquêtant surtout sur la CIA, l'Etat profond etc. Gary Webb, aussi maladroit dans son *suicide* que dans la saine gestion d'une *bonne* carrière sans histoire, se suicidera de *deux* balles dans la tête.

Voici le *témoignage* de Jake dans le film *Death of a Porn Queen* :

« Voix off :

Jake l'exhorta à recevoir une aide psychiatrique. Elle refusa, et un jour il lui dit qu'elle devrait partir.

Jake Ehrlich :

Elle dit : « Si c'est la fin, je vais te montrer. » Elle court dans ma chambre et je l'entends prendre mon fusil et faire click, click, et j'y cours très vite. Je ne la prenais pas au sérieux. Je pensais qu'elle

voulait juste de l'attention, qu'elle voulait quelque chose. Je cours assez vite parce qu'elle avait chargé le fusil et… (…) C'était un 22 Long Rifle, le même fusil avec lequel elle a pris sa vie. Mais je ne l'ai pas prise au sérieux, j'ai pensé qu'elle voulait juste de l'attention, qu'elle était folle et que je ne pouvais pas contrôler la situation non plus et je… On s'est assis sur le lit, nous avons parlé et je lui ai dit : « D'accord, tu ne dois pas partir. Tu restes ici et quand tu seras prête, tu partiras. » J'étais effrayé. »

Death of a Porn Queen, documentaire, juin 1987

Déverrouiller et charger un 22 Long Rifle ne s'improvise pas. Et dans le milieu catholique dont Colleen est issue tout comme moi, milieu de saintes victimes heureuses de l'être, les armes ne sont pas en odeur de sainteté.

Il est assez curieux que Jake dise que Colleen « voulait de l'attention », parce que c'est exactement ce que dit la mère de Colleen, suite à une tentative de suicide plus ou moins bidonnée de sa fille, quand elle est interviewée dans le même documentaire. Colleen, à travers les médiums, dit que c'est totalement faux, elle voulait faire quelque chose de sa vie, ou, comme dit son père, *être quelqu'un*. C'est plutôt un drôle d'argument qui est repris par Ehrlich pour justifier la pseudo *tentative de suicide*, d'autant qu'à l'époque, le problème de Colleen était plutôt qu'elle était l'objet d'attentions, et de surveillance, dont elle se serait volontiers passée. Je ne sais si j'ai un nez particulier, mais je flaire comme une odeur de chargé de *relations publiques* là-dessous, et pas du genre très inventif, mais il s'agit juste de *faire vrai*, passez muscade. En fait, que le mafieux Jake Ehrlich ait, face au même comportement de Colleen, la même réflexion que sa mère catholique, c'est du comique de boulevard. « Chercher de l'attention » est une faute morale contre la bienséance modeste et égalitariste qui régit la société chrétienne, mais ce n'en est sûrement pas une dans le monde exhibitionniste d'Hollywood où tout le monde cherche justement à se faire remarquer par n'importe quel moyen, et où ceux auxquels personne ne fait attention sont les laissés pour compte.

Les errements de Jake sont encore plus manifestes quand il dit :

« The *bullet went through her head. I don't know how she was lying or how she was even shot, I never knew, but the bullet went through her head and into the wall.* »

« La balle est passée à travers sa tête. Je ne sais pas comment elle était couchée ou *comment on lui a tiré dessus*, je n'ai jamais su, mais la balle est passé à travers sa tête et elle est allée dans le mur. »

Pour valider la thèse du suicide, on peut mieux faire. Malheureusement, c'était dit face caméra et difficile à effacer, parce que les documentaristes de PBS n'étaient pas des complices.

Jake n'avait pas dû prendre sa bonne dose de coke ; on est toujours emmerdé par les preneurs d'image ; trop, ça se voit trop, et pas assez, on bafouille. Et, bien qu'il essaie constamment de maintenir son image de mafieux qui *a le contrôle*, sa confusion est manifeste ; ce criminel s'était, comme tout le monde, gravement entiché de Colleen qui le surclassait en tout, et le *dealer des stars* minable qu'il était n'avait qu'à s'écraser sous les directives de *ceux qui comptent vraiment* et le contrôlent, mais il avait quelques difficultés à tenir son rôle correctement.

Mensonges de Brenda

Le témoin privilégié du *suicide* de Colleen était Brenda Rosenow. Brenda était l'amie d'enfance de Colleen, élevée dans les mêmes institutions catholiques ; on ne pouvait rêver mieux comme *témoin* au-dessus de tout soupçon.

Brenda racontera que Colleen était déprimée, devait faire ses bagages, et était partie dans sa chambre ; Brenda était restée dans le séjour et n'avait rien entendu de suspect. Le *boy-friend* de rechange de Colleen, venu du Minnesota pour la voir, avait téléphoné, Brenda s'était alors rendue dans la chambre et avait vu Colleen inconsciente avec une blessure à la tempe ; comme elle respirait encore, il fallut appeler l'ambulance et la police.

Brenda Rosenow sera interviewée dans le documentaire *Death of a Porn Queen*. Dans son interview filmée, au lieu de dire qu'elle n'a rien entendu quand Colleen s'est suicidée, comme dans sa déposition officielle faite trois ans plus tôt, elle dit qu'elle a entendu un « pop », s'est précipitée dans la chambre de Colleen, et l'a trouvée avec un trou dans la tempe. Ce qui est plus réaliste, la maison qui est filmée étant de plain-pied et pas énorme, il était très invraisemblable qu'elle n'ait rien entendu d'une détonation. Si elle avait prétendu alors n'avoir rien entendu, cela aurait sans doute étonné les spectateurs habitués aux armes à feu et soulevé quelques questions.

Mais pourquoi la première version officielle, dans laquelle elle prétend n'avoir rien entendu ?

La raison est que, très probablement, le scénario avait prévu que Brenda et Cal Ardigo, un ami d'Ehrlich présent, n'entendent rien, puis s'inquiètent de Colleen quand elle serait déjà morte ; le coup de fil de l'ami du Minnesota avait chamboulé le dit scénario, mais il fallait bien expliquer la raison pour laquelle ils avaient mis aussi longtemps à appeler les secours, ce qui aurait forcément été remarqué. Il y a eu quelques cas connus où des gens ont survécu après un dommage au cerveau, et c'était évidemment un risque que les assassins ne voulaient prendre à aucun prix. Il s'agit de professionnels qui connaissent leur métier. Donc, Brenda a menti. Pourquoi ? On imagine assez facilement qu'elle ait été menacée, ainsi que Colleen et moi-même ; l'idée qu'il puisse s'agir d'une trahison de sa meilleure amie est *impensable*.

Pourtant, c'est exactement ce qui s'est passé, Colleen l'a compris dans ses derniers instants, et cela l'a horrifiée.

> Medium : « Il y a eu alors des menaces contre elle, et ils l'ont prévenue que si elle parlait à qui que ce soit, ce serait vraiment la fin pour elle. (...) En fait, elle parla à plusieurs personnes, et malheureusement, elle parla à l'amie dont j'ai parlé, celle qu'elle appelle sa meilleure amie (*note : Brenda*). Et je crois qu'ils ont été mis au courant. »

Donc Brenda, l'amie d'enfance, la confidente, l'a trahie et l'a condamnée à mort. Elle n'avait pas conscience de la gravité de ses actes, du moins on peut l'espérer. Elle pleure toutes les larmes de son corps quand elle est interviewée dans *Death of a Porn Queen*, ce qui est la moindre des choses ; je n'aimerais pas vivre avec ça. Une première médium que j'avais consulté, qui avait vu le film, m'avait bien dit qu'elle avait senti une réaction très négative de Colleen quand elle avait vu « la fille qui pleurait beaucoup », Brenda, mais je ne pouvais pas le croire, je croyais qu'elle se trompait, ou qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre, que je ne trouvais pas. Comment Brenda, meilleure amie, catholique, plus classe moyenne que classe moyenne, invitée par Colleen à Palm Springs, passée brutalement des routines tranquilles de Farmington, Minnesota, aux fastes poudreux de Palm Springs, Californie, a-t-elle pu trahir ignominieusement, à ce point ?

Il faudrait qu'elle ose l'expliquer, on en apprendrait beaucoup sur le fonds caché de nos pseudo *démocraties* et leur pouvoir de corruption.

J'ai longtemps cru, à la décharge de Brenda, qu'elle avait été menacée comme Colleen, à travers sa famille ; cela reste possible, mais malheureusement, c'est un peu moins simple. J'ai tendance, comme tout le monde, à faire des dichotomies simples, séparant les bons et les méchants comme Dieu sépare le bon grain et l'ivraie, les Justes et les Injustes, les Elus et les Perdus. Voilà la vision qu'a Colleen de la chose, à travers la médium :

> Médium : « Elle se croyait intelligente (Colleen) mais elle ne se rendait pas bien compte des gens avec qui elle fricotait, le pouvoir qu'ils avaient, (...) aussi je pense que c'est pourquoi son amie Brenda et d'autres amis la trahirent, parce qu'ils pensaient qu'ils seraient en position d'acquérir du pouvoir, ils n'étaient pas motivés par la peur. »

Donc il ne s'agirait pas de terreur et de menaces, mais bien de *trahison* et de *corruption*, et des plus ignobles, même si les traîtres n'imaginaient probablement pas, au moins au début, les conséquences mortelles de leur trahison ; c'était un détail dont ils n'avaient sans doute pas été informés, et la sottise joue probablement un rôle égal à celui de la cupidité. Cela jette de mon point de vue une lumière encore plus sinistre sur les assassins de Colleen et leur pouvoir d'influence, capable de *retourner* jusqu'aux meilleurs amis. C'est juste horrible, et je comprends bien que Colleen soit encore ulcérée par cette trahison. Elle n'a certainement aucune envie de pardonner. La trahison de Brenda semble un détail, si on considère que Brenda est une actrice de moindre importance, dont la seule qualité remarquable est d'être née dans la même classe d'âge que Colleen, mais elle montre l'immense pouvoir de corruption et d'influence des monstres qui transforment notre vie en enfer ; rien ne semble pouvoir leur échapper.

Le script et le témoin

Le témoin est indispensable au script : c'est lui qui va transformer le script en *information*. Il faut qu'il soit bien briefé pour que le script soit cohérent ; c'est pourquoi, même pour des scripts immensément importants, les témoins sont étonnamment très peu nombreux. Pour le suicide de Colleen, il s'agit de cinq ou six personnes, dont les criminels Hollander et Ehrlich. On peut mener des opérations importantes sur la

base d’une seule photo trafiquée et trois ou quatre *témoins* qui brodent sur les circonstances où elle aurait été prise, on peut déclencher des mesure sanitaires tyranniques sur la base de quelques photos morbides où les malades sont en fait des comédiens, voire, peut-être par souci d’économie, des mannequins. On peut même faire valider le script de l’existence de *crimes de l’humanité* de dimensions apocalyptiques, fondés sur la *haine raciale*, par soixante témoins, soit, un seul témoin pour 100.000 meurtres ; là-dessus se grefferont les lois d’exception, destructrices des libertés en général et de la liberté de conscience en particulier, contre « le racisme et l’antisémitisme ».

Ce script est devenu une *information* dans un procès à grand spectacle d’un tribunal *militaire international* inventé pour l’occasion où le procureur américain, auteur d’une étrange déclaration liminaire fixant le script à l’avance, s’appelait Jackson ; on projettera dans ce tribunal un court-métrage réalisé sous le contrôle d’un autre Jackson, affichant en guise de preuve du savon en graisse de Juif et un abat-jour en peau de Juif, et quelques autres incongruités ; ce Jackson dirigeait une section de la Division de Guerre Psychologique de l’armée U.S., et c’est très probablement de cette division très spécialisée que provenait le script suivi par le tribunal.

Colleen : Comment j’ai vécu mon assassinat

> Médium : « Je vois quelqu’un (…), une de ses amies l’a trahie (…), mais ce n’était pas cette Carrie ou Kelly (*note : Kelly Nichols*), si elle était vraiment de ses amies, c’était quelqu’un qui avait un nom comme Barbara, non, c’est-à-dire, quelque chose comme Barbara, hum, ça peut ne pas être ce nom, quelque chose à l’intérieur de moi dit « non », ce n’était pas ce nom mais quelque chose comme ça (*note : Brenda*). Et cette personne était aux alentours le jour où elle est morte.
>
> Et, je pense qu’elle était avec, je ne sais pas, une ou deux personnes, et ils savaient ce qui allait se passer, ils savaient ce qui était en cours. Et, je sens, elle parle de quatre personnes alentour, et… trois, et… finalement, cinq personnes, on me corrige, trois qu’elle ne connaissait pas, et deux qu’elle connaissait (*note : Brenda Rosenow et Cal Ardigo*). Et, hum, elle a appelé au secours le jour où elle est morte,

> mais personne n'est venu, et pourtant ils pouvaient entendre, et ça l'a réellement effrayée, contrariée, elle était très, très effrayée.
>
> Maintenant, elle n'est pas morte de drogue, c'est certain, mais un couple de personnes auxquels elle faisait confiance lui a donné certaines drogues avant, et elle ne savait pas qu'elle était droguée. Elle eut envie de dormir, et elle voulut aller s'allonger dans la chambre. Je ne sais pas où elle est morte, je ne sais rien de ça, mais je sais qu'elle est allée s'allonger dans la chambre et que c'était planifié, planifié parce que les deux autres personnes auraient été ailleurs dans la maison ou hors de la maison et je sens que... c'était planifié qu'elle serait droguée, elle ne comprendrait pas bien ce qui était en train de se passer. »

Il fallait en effet, pour faire un suicide crédible, que l'assassinat ne fasse pas de vagues ; et pour cela, le moyen classique est de droguer la victime, pour qu'elle ne soit pas en état de réagir. C'est la pratique courante et banale, quand il s'agit d'éliminer quelqu'un par *suicide* ou *accident*, sans aucune trace trop évidente de violence. Quand le *suicide* ou l'*accident* est *évident*, on ne publie pas les résultats d'autopsie, s'il y en a une. La tâche de droguer Colleen revint probablement à Cal Ardigo, l'ami d'Ehrlich dont il est vraisemblable qu'il ait été lié au trafic de cocaïne et autres. Il s'agissait de lui donner un somnifère puissant, en le déguisant sous un autre produit, probablement de la coke ; Colleen se dirigerait alors vers sa chambre, un endroit idéal pour les assassins ; ensuite, l'exécution faite, il ne restait plus qu'à attendre tranquillement qu'elle meure, une balle de 22 dans la tête ne tuant pas sur le coup.

Brenda et Cal Ardigo ont prétendu n'avoir rien entendu dans leurs premières déclarations. Il n'y a pas eu, évidemment, de reconstitution pour savoir si c'était crédible. La maison étant de plain-pied, et pas immense, c'est pourtant assez difficile à croire. Malheureusement l'une des dernières liaisons de Colleen, un étudiant du Minnesota qui était dans la région pour la voir, appela ; il fallut bien aller voir dans la chambre, et appeler les secours, puisque la *suicidée* respirait encore. D'où la relative confusion dans les récits.

Dans leurs premières déclarations Brenda et Ardigo n'ont pas parlé des trois inconnus dans la maison. Brenda a retrouvé la mémoire quand des voisins ont indiqué à la police que deux personnes « en noir » étaient

venues. Brenda manifeste une aptitude surprenante à oublier puis se rappeler selon les circonstances. Ces deux types seraient venus *voir Ehrlich*, qui était en prison depuis un mois, ce que tout le monde savait, sauf eux apparemment.

Colleen a été, finalement, acculée ; je ne doute pas qu'elle ait continué à croire qu'elle pouvait s'*en sortir* quasiment jusqu'au dernier instant, et qu'elle se soit attachée à l'idée que nous avons tous, qui nous aide à vivre, qu'après tout, *le monde n'est pas si mauvais*, et qu'il y a un ailleurs, des portes de sortie, comme le cinéma grand public pour Colleen. Elle le dit d'ailleurs à la médium ; elle n'a *compris* qu'à l'instant de son exécution. Pour moi qui suis dans son sillage, j'ai aussi *compris*, mais petit à petit. Mais je n'ai aucune peine à imaginer que, hors de ces circonstances exceptionnelles de la vie de Colleen et de la mienne qui nous *forcent* à comprendre, si on vit dans la relative tranquillité d'une vie ordinaire c'est *dur à avaler*.

Dans le film *Death of a Porn Queen*, une autre ancienne amie de Colleen, venue du Minnesota, raconte comment ça se passait au quotidien dans la maison de Palm Springs :

> « Ils avaient toujours des gens qui passaient. Je me souviens d'une mauvaise expérience à l'une de ces parties, on m'a donné quelque chose dont je pensais que c'était un joint et c'était quelque chose nommé le baiser de Jerry Lewis. Ça vous rendait débile et c'est là que j'ai décidé que je ne devrais pas être là. Ça m'a foutu la trouille. Je pense que Colleen était dépendante de Jake à cause de son addiction, et parce qu'elle avait une très belle maison. Elle était très dépendante des gens. »

Teresa, interview dans *Death of a Porn Queen*

La drogue que Teresa appelle « le baiser de Jerry Lewis » est répandue en Colombie, terre des Cartels de la cocaïne, sous le nom de « *el beso del diablo* », le baiser du diable, tout un programme. Cette drogue est utilisée par divers criminels et manipulateurs pour abolir toute conscience et toute défense chez leur victime et leur faire accomplir absolument tout ce qu'ils veulent, la drogue parfaite du *mind control*. Mieux, quand les effets de la drogue s'estompent, la victime ne se souvient de rien. On appelle souvent cette drogue en Occident la *drogue du viol*, elle peut se mettre facilement dans un verre dans un endroit public. Elle est connue de la pharmacie

moderne sous le nom de scopolamine ; tout comme la cocaïne elle est extraite d'une plante.

Teresa est partie, sentant le danger, mais Brenda est restée. Dans certains mondes, si on y reste, on est fatalement *avec eux*, donc corrompu. Les moyens qu'emploient ces criminels sont trop puissants et trop pervers pour qu'un être faible et déboussolé puisse y résister. Colleen a, étrangement, échappé à la corruption totale, même si elle était très gravement *accro*, mais le caractère plus faible de Brenda n'a pas pu résister. Je comprends bien la colère de Colleen, qui invitait ses amies assez probablement pour trouver un peu de support et de relation authentique, mais j'ai quand même de la pitié pour Brenda, qui pleure *comme une Madeleine* dans le film, à la fois sur l'horreur de la mort de Colleen et sur l'horreur de sa propre trahison. Et si Colleen insiste là-dessus, c'est aussi parce que cela augmente le degré d'horreur de ce qui s'est passé lors de son exécution. Il ne s'agissait pas seulement de sa mort, c'était tout un monde qui basculait dans la plus immonde corruption.

Colleen évoque souvent son *amie* Brenda et la *trahison*, ce qui a priori n'intéresse qu'elle et Brenda. On peut voir par là que les êtres de l'au-delà ne sont pas *détachés* de ce qui leur est arrivé sur terre. Colleen a eu la révélation apocalyptique de la trahison de son amie d'enfance à l'instant d'être assassinée, quand elle a tenté d'appeler à l'aide et que personne n'a répondu. Cette dernière impression horrible et totalement inattendue a laissé une marque plus forte que les autres évènements, qui pourtant mettent en scène des personnages considérablement plus importants que Brenda. Mais il est vrai que la trahison de sa *meilleure amie* jette une lumière assez sinistre sur ce qu'on peut penser de l'humanité en général, et c'est pire que tout. C'est aussi un événement éclairant : le pouvoir des monstres n'est possible que s'ils établissent des complicités dans le troupeau qu'ils exploitent, et Colleen elle-même a été longtemps complice, sans comprendre ce qui lui arrivait.

> Médium : « Le jour de sa mort elle était très inquiète, et je sens qu'elle peut avoir fait quelques coups de téléphone, deux-trois choses, mais tout était écouté et elle en était tout à fait consciente. (*note : effectivement le coup de téléphone d'Ehrlich qui l'a fait revenir en catastrophe à Palm Springs a été décisif*)

> Il y avait deux personnes dans la maison avec elle, une femme et un homme, et elle pensa qu'ils se comportaient assez bizarrement. Elle se croyait protégée, parce qu'ils disaient qu'ils allaient veiller à sa protection, mais elle pensa que cette protection était là pour s'assurer qu'elle ne parlait à personne. Mais je sens que deux ou trois personnes sont venues à la maison où elle était ce jour-là, et ils étaient censés être, je ne sais pas, des visiteurs. Des gens qu'elle ne connaissait pas en tous cas.
>
> Et, oh non, elle comprit ce qui allait se passer. Elle savait qu'il n'y avait pas d'échappatoire. Elle a essayé de leur faire face, et je sens très fort qu'il y avait deux personnes impliquées dans sa mort, et ils lui ont parlé durement, et je sens que, bénie soit cette fille, je veux dire, c'était une petite princesse rose, c'est ce que je sens d'elle, une petite princesse rose.
>
> Elle était légèrement droguée, deux hommes la tenaient et le troisième l'a tuée. Elle se rappelle qu'elle a senti de l'acier contre elle, elle pouvait sentir le froid de quelque chose.
>
> Elle… elle a été mise par terre, et l'un d'eux a dit : « Ça y est. Nous allons te tuer. Mais d'abord, nous voulons que tu comprennes bien ce qui va se passer ».

Il faut que nous comprenions bien qui sont ces tueurs, et il y va de notre survie à tous. Ce ne sont pas des gens qui ne font qu'exécuter des ordres, dont ils ne seraient pas responsables. Ils pourraient liquider Colleen en la distrayant, ou, au moins, rapidement. Mais ils jouissent de ce qu'ils font. Ce sont d'horribles individus qui jouissent de la terreur qu'ils inspirent. Et ils ne sont pas de simples exécutants, ils font partie d'un système général bourré, jusqu'au plus haut niveau, d'êtres du même genre. Il faut bien comprendre cela, cette jouissance de ce qu'on appelle généralement *le mal*. Le marquis de Sade, franc-maçon et révolutionnaire, en a dévoilé et même exhibé une partie, mais c'est loin d'être le tout. Si l'on ne comprend pas l'immonde perversion de ces gens, pour lesquels le sentiment jouissif de la puissance est lié aux terreurs et souffrances qu'ils infligent, on ne peut rien comprendre de ce qui nous arrive à tous, aujourd'hui, dans ce monde. Pour bien comprendre, se mettre en quelque sorte dans les bottes de l'ennemi, il faut se rappeler que pour Sade, c'est la Nature elle-même qui pousse au sadisme, ce plaisir est pour lui *naturel*. De même que pour Freud, il est

naturel d'être un pervers polymorphe, et le désir de mort, Thanatos, fait partie de notre nature. Pour ces gens, comme ils le théorisent, les horreurs qu'ils commettent sont *naturelles*.

Il est très commun d'appeler ces gens des *psychopathes*. Mais la psychopathie est un cas individuel, lié à une déficience de ce qu'on appelle les *neurones miroirs*, qui gèrent ce qu'on appelle l'*empathie*. Ce ne sont pas des psychopathes, ce sont des gens qui vivent dans une réalité différente, des *paranoïaques* pour lesquels la destruction de ceux qui sont opposés à leur *cause* idéologique ou religieuse, ou sont simplement une gêne par les révélations qu'ils peuvent faire, est une *bonne action* dont ils sont fiers et se réjouissent.

Quand on voit réellement ces gens à l'œuvre, dans toute leur horreur, on n'a généralement plus très longtemps à vivre, et dans de sales conditions. Colleen vous offre le spectacle que vous n'êtes pas censés voir, profitez-en.

> Medium : « Il y avait trois hommes qui sont venus, et, elle était légèrement droguée, mais, ils étaient deux à la maintenir au sol et l'un l'a tuée. Elle dit qu'elle se souvient avoir senti de l'acier sur le côté de son corps, je ne sais pas, je ne me souviens pas comment elle est morte, mais ce n'était pas un coup de couteau, mais elle pouvait sentir le froid de quelque chose. Et elle savait, elle savait ce qui allait se passer et qu'il n'y aurait pas d'échappatoire. Et elle a entendu ce bruit, on lui a tiré dessus ? Parce que c'est ce qu'on ressent et c'est comme si le haut de la tête s'était détaché et elle a flotté, les a regardés, et elle dit, ils ont juste ri et dit : "C'est fait. Un coffre-fort secret". Et, alors, ils sont partis. »

Un coffre-fort secret. L'histoire se répète imperturbablement. La plupart des assassinats, ou *suicides*, qui ne semblent pas avoir de raisons particulières, sont des assassinats de gens *qui en savent trop*. C'est certainement le cas de Colleen qui en savait beaucoup trop sur des gens qui ont *beaucoup à cacher*.

Cela rappelle, entre autres, l'assassinat de J.F. Kennedy qui disait que « le mot *secret* est répugnant », et celui de son frère Robert ou Bob, procureur général, et, très probablement lié à ces deux-là, celui de Marilyn Monroe. Il n'y a pas trente-six sources du mal, elles s'élimineraient les unes les autres, et il n'en reste qu'une.

Colleen, de l'autre monde, a tout raconté. Pas de chance pour le « secret bien gardé ».

> Medium : « Maintenant, je ne sais pas si elle a été tuée par balle, donc excusez-moi, je dis juste ce qui me vient. Et… c'était une espèce de… ses empreintes ont été mises sur le fusil. Mais elle est morte sur le coup, il n'y a aucun doute là-dessus.
>
> Son passage a été très facile en fait, une peur terrible en allant vers ça c'était absolument épouvantable, mais quand elle est morte, elle passa vraiment comme une plume qui flotte légèrement. Elle trouva la paix, parce que dans le mois précédent, elle ne pouvait pas dormir, elle ne pouvait réellement rien faire, elle avait des appels téléphoniques, elle était menacée, et je pense que, mmm, je ne sais pas si elle était avec quelqu'un à ce moment, mais elle aurait entendu qu'il y avait des menaces contre cette personne, et je pense que vraiment, je vois deux C liés ensemble, je ne sais s'ils ont quelque chose à voir avec ça, les gens dans la maison.
>
> Mais il me semble que, euh, c'était vraiment un coup monté. Et cette fille a immédiatement vu ce qui se passait, parce que ces gens étaient des agents du gouvernement, il n'y a aucun doute là-dessus, c'étaient des *agents du gouvernement*, mais ils n'étaient pas gênés par les gens dans la maison. »

Des agents du gouvernement. On est loin des accusations contre les pornographes ou les trafiquants de cocaïne, du moins en théorie, parce que ces mondes ne sont pas censés se mélanger. Personne n'aurait songé à explorer cette piste. Pourtant, elle rapproche un peu plus encore la mort de Colleen de celle de Marilyn Monroe. Cela a été une énorme surprise pour moi, pour qui les principaux suspects étaient les ordures que j'avais connues, mais ce n'était qu'un début.

> Medium : « Ses autres amis, ou les amis qu'elle connaissait qui étaient dans la maison, ils l'entendirent, mais ils savaient ce qui se passait et ils l'ont vendue, si vous voulez. Elle n'arrivait pas à croire que la vie pouvait être si dure et si difficile et en quelque sorte elle était heureuse d'en être sortie. »

Colleen rappelle encore une fois qu'elle a été *vendue*, et, oui, que la vie est plus dure et plus difficile que ce qu'elle a imaginé toute sa vie, jusqu'au

dernier instant. Le seigneur Bouddha enseignait que nous vivons dans une illusion. Je ne sais si la voie bouddhique de la libération de l'illusion est elle-même illusoire et artificielle, ni si la voie dans laquelle s'est engagée Colleen, vivre à fond dans l'illusion pour qu'elle se dévoile entièrement à la fin du spectacle, n'est pas meilleure. Les illusions de Colleen sont celles de toute une civilisation, qui s'imagine à l'abri des pires monstruosités.

> Medium : « Je pense que dans un sens, elle était heureuse d'être libre, mais tout de suite après sa mort, elle pensa à vous, et je pense que, dès qu'elle a pu, elle vint vous visiter et c'était si important. »

C'était important, parce que je devenais son messager. J'étais le seul qui l'avait connue et aimée, et qui pouvait *savoir*. Un très mauvais messager, par ailleurs, enchaîné dans les mêmes mensonges, les mêmes horreurs, les mêmes terreurs que tout un chacun, et chez qui la conscience prendra un temps infini à réapparaître. Mais finalement, un messager de la liberté, parce que la connaissance, c'est aussi la liberté.

Haine, solitude et dégoût

> « *Wouldn't be wonderful to be a kid and keep the honesty, be totally ignorant to hate and loneliness and… disgust?* »
>
> : « Ce ne serait pas merveilleux d'être un enfant, et de garder l'honnêteté, être totalement ignorant de la haine, de la solitude et… du dégoût ? »
>
> Colleen Applegate, enregistrement sur magnétophone, clôturant l'émission *Death of a Porn Queen* de la série Frontpage.

En consultant les documents originaux sur la vie de Colleen, y compris les films dans lesquels elle a joué, et des témoignages autres que ceux des Juifs Bobby Hollander, Gloria Leonard ou Kelly Nichols, les principaux témoins utilisés par le journaliste London, source originale de la désinformation, on s'aperçoit assez vite que Colleen n'était absolument pas la ratée pathétique poussée au suicide par sa vie de droguée misérable. Tout au contraire, elle était pleine de vie, même dans les circonstances difficiles de la pornographie ; cela se voit clairement, et c'est même l'opinion assez générale ; seule la petite clique autour d'Hollander exprime une opinion différente, qui pourtant deviendra la vérité officielle. Cette vérité officielle est issue d'un script écrit par d'autres, qui contredit totalement ce que les *témoins* officiels disaient de Colleen avant son assassinat.

Le seul point sombre, et étonnant, dans l'histoire de Colleen, est pourquoi elle a accepté d'être managée par l'immonde Hollander, alors qu'elle n'en avait apparemment nul besoin ; serait-ce parce qu'il lui aurait promis plus d'argent qu'elle n'en avait déjà, une carrière dans le cinéma grand public, ou parce qu'il disposait de quantités quasi illimitées de cocaïne ? Elle ne semblait pas avoir particulièrement besoin de l'aile protectrice de ce criminel, même s'il était un héritier de Mickey Cohen, le boss de la mafia d'Hollywood, et était craint par la plupart des comédiens et réalisateurs. Était-ce une décision de sa part, ou cette décision a-t-elle été forcée dès le début ? Est-ce que le *chantage* qu'évoquent les *ploucs* du Minnesota, et dont j'ai été la victime, parce que subissant indirectement les effets de celui sur Colleen, était présent, en fait, dès l'origine ?

Dans un épisode de *Paper Dolls*, *Poupées de papier*, produit par Ira Allen Sachs *alias* Bobby Hollander, celui-ci demande à Colleen, qu'il introduit et qui ne s'appelle pas encore Shauna Grant, si quelqu'un a « *twisted her arm* », lui a « forcé la main », l'a forcée à entrer dans ce qu'il appelle le *business* ; à quoi elle répond évidemment que, bien sûr que non, c'est « entièrement sa propre décision ». Curieuse question, n'est-ce pas ? Dans plusieurs bouts de films où il présente *sa* star, il la fait *témoigner* que *tout va bien* et qu'elle est positivement *ravie* de son activité, c'est une manie.

En réalité, le chantage existe bien, puisque le même Hollander menace de tuer toute la famille de Colleen, et m'a menacé, mais c'est un chantage différent de celui des terroristes stupides qui vont forcer leurs victimes à dire devant la caméra tout le bien qu'ils pensent de leurs bourreaux. Cela ressemble plutôt à une secte : Colleen a été attirée par l'argent facile, les promesses de starification, les *parties* plus ou moins luxueuses, etc., et elle le dit elle-même ; ce que la secte ne supporte pas, c'est le rapport avec l'extérieur, surtout si ce rapport est privilégié ; c'est pourquoi il fallait m'éliminer et c'est pourquoi on élimine ceux qui *parlent*. Il n'y a pas que la judéo-mafia qui fonctionne comme une secte, un tas d'autres organisations inspirées par la Cabale fonctionnent de la même manière ; la Franc-maçonnerie entre autres menace expressément de tuer ses membres qui révèleraient ses secrets, quoique la pratique se soit, peut-être, plus ou moins éteinte suite à quelques scandales.

Il n'est pas besoin de « forcer la main » de qui que ce soit quand on peut « avoir la main » sans effort. Pour cela, il suffit de posséder ce dont tout le monde manque plus ou moins cruellement, l'argent.

Il est assez facile de retracer le parcours de Colleen à Hollywood, à son tout début. La fable diffusée dans les médias raconte que Colleen, désargentée, serait allée dans l'agence de modèles tenue par Jim South, *World Modeling*, après avoir vu une publicité. Ensuite, après quelques mois de modeling, ne trouvant plus de travail, elle aurait accepté de faire du porno. Tout cela, qui ressemble à un parcours classique, étape par étape, est faux.

Dès son arrivée à Los Angeles - Hollywood, elle est allée droit dans le piège de l'annonce de World Modeling, et Jim South a immédiatement vendu la gamine du Minnesota, toute fraîche et innocente, à des

pornographes spécialisés dans les très jeunes filles. C'est facile à voir, parce que sur les photos couleur, elle exhibe un magnifique coup de soleil ; la première chose que fait une gamine à la peau d'albâtre arrivant en Californie, c'est aller s'exposer sur la plage en contemplant l'océan. Dès la première ou l'une des premières séances, ils lui feront raser le pubis, pour qu'elle semble encore plus enfantine. Et très vite, elle passera par quelques séances sadomasochistes. Son *éducation* a donc commencé immédiatement, sans qu'elle ait le temps de réfléchir ou de prendre la moindre décision. C'était évidemment *pour son bien*, pour sa *carrière*, en plus de l'argent que ça rapportait. De fait le modeling dans les milieux pervers pornographiques a commencé avant le modeling dans les magazines érotiques relativement plus normaux.

Le rasage du pubis est en fait utile à qui veut reconstituer le parcours réel de Colleen, la repousse permet d'estimer entre autres le temps passé avant l'entrée dans la pornographie *hardcore* comportant des rapports sexuels, séances photo, *loops*. Cela est allé très vite. Environ un mois après son arrivée à Hollywood, Colleen avait déjà des rapports sexuels devant la caméra. En plus de la lente repousse de sa toison, qui lui donne l'aspect d'une adolescente à peine pubescente telle que les aimait Nabokov, elle arbore encore la bête frange de ses cheveux blonds typique des *ploucs,* que les modélistes vont peu à peu transformer en coiffures plus sophistiquées, autre preuve qu'elle *débarque* et n'a pas encore été *préparée* ; le tout joint à un physique légèrement potelé qui sera très rapidement affiné par la cocaïne et un régime adéquat. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Elle n'a évidemment rien décidé de tout ça : elle a juste accepté de prendre les jobs qu'on l'incitait à prendre, et s'est conformée aux standards de ce qu'on lui demandait d'être. Elle était arrivée en mars, et au début septembre, après être passée sous la coupe d'Hollander, elle se disait une *star*, et avec raison : elle avait *joué* dans une bonne douzaine de *loops* et court-métrages, la moitié érotiques, l'autre pornographiques, certains pornographiques ayant précédé les érotiques, et enfin dans au moins six long métrages *classés X*, le tout en quatre mois environ. Si on y ajoute les innombrables séances photo, elle était tous les jours devant les caméras. Je ne crois pas qu'il soit difficile de contrôler une gamine de dix-huit ans qu'on fait travailler *non-stop* sur un plateau, cinéma ou photo, qu'on inonde de dollars, et est totalement *prise* dans le milieu.

Shauna: Every Man's Fantasy

Dans le film d'un genre hybride intitulé *Shauna: Every Man's Fantasy*, à la fois reportage documentaire et film porno, sorti en 1985, soit un an après la mort de Colleen, et réalisé par une femme, Roberta Findlay, on trouve de nombreuses interviews d'acteurs et actrices qui ont côtoyé Colleen ou travaillé avec elle ; aucun ne la voit comme une fille désespérée et suicidaire, au contraire personne ne comprend sa mort qui est une totale surprise. Colleen était la plus grande star, et elle combinait une grande séduction avec une extrême gentillesse, aussi tout le monde l'adorait. Il suffit d'une toute petite minorité qui a pouvoir, domination et accès aux médias, pour imposer au monde toutes les images qui l'arrangent ; toutes les autres voix sont négligées. Roberta Findlay était une pionnière du film pornographique, juive, mais new-yorkaise, et assez peu liée à la judéo-mafia californienne ; elle avait dirigé pendant l'hiver de début 1983, à New York, Colleen/Shauna dans le film *Glitter*, où elle lui fait jouer le rôle d'une jeune femme pudique égarée dans le *modeling* qui désire plus que tout avoir « une maison, des enfants et un mari qui l'aime », l'Incarnation de l'innocent *rêve américain* sur la bienheureuse nouvelle *terre promise*.

Pour donner une idée du sentiment général, voici la contribution dans ce film de Philip Toubus, alias Paul Thomas, Juif circoncis et acteur pornographique de premier plan, issu d'une famille aisée, et ayant joué, ça ne s'invente pas, le rôle de l'apôtre Yochanan ben Z'badiah dit *Saint Jean* dans *Jésus Christ Superstar*, le film musical qui fait du Christ une espèce de *hippie Peace and Love*. Paul Thomas sait à l'occasion jouer les rôles de civilisés bien élevés, et il est l'un des moins gravement dégoûtants des circoncis qui s'exhibent sur les plateaux pornographiques.

> Journaliste : « Il y a eu une rumeur dans le business selon laquelle vous étiez amoureux de Shauna ; en fait, dans les quelques occasions où j'ai eu une conversation privée avec elle, elle me le confirma elle-même. »
>
> Paul Thomas : « (soupir) J'étais amoureux d'elle par une espèce d'engouement, Jamie tomba amoureux d'elle, Joe tomba amoureux d'elle, Richard Pacheco tomba amoureux d'elle, John Leslie tomba amoureux d'elle, de la même manière que quand nous nous sommes rencontrés la première fois ; ce n'était rien de plus qu'un engouement. »

Jamie est Jamie Gillis, alias de James Ira Gurman, Juif circoncis. Joe est Joe Silvera, alias de Joseph Nassivera, Juif circoncis, les Nassivera étaient les plus grands trafiquants d'esclaves d'Amérique Latine, et le Juif qui a servi de modèle à l'infâme *Juif de Malte*, de Marlowe, s'appelait Nassi et opérait à Chypre. Les grand-prêtres juifs se sont un temps appelés *Nassi,* et c'est un titre honorifique. Richard Pacheco est l'alias de Howie Gordon, un Juif circoncis qui hésita entre les carrières d'acteur pornographique et de rabbin, parce que si les voies de Dieu sont impénétrables, celles de Yahweh le sont encore plus, à moins qu'elles soient trop claires. Enfin John Leslie est John Leslie Nuzzo, officiellement d'origine sicilienne, mais circoncis, ce qui n'est pas très catholique ; il ressemble beaucoup plus à un Juif ou à un Maure, qui ont occupé la Sicile et probablement créé la mafia quand ils ont été chassés du pouvoir, qu'à un gréco-latin. Avec Paul Thomas, ce sont les acteurs pornographiques les plus réputés du moment, le top de la profession, des gens en principe aguerris, blindés, et immunisés contre les charmes d'une gamine de dix-neuf ans.

La beauté, le charme, et je ne sais quoi chez Colleen avaient le pouvoir de susciter chez ces pervers qui pour la plupart ne ressentent d'excitation que dans la dégradation de leur victime autre chose que l'éjaculation sur commande qu'ils jetaient sur une partie ou une autre du corps des *pornstars*. C'est encore Paul Thomas qui nous donne une part des clés du mystère *Shauna Grant*, au cours d'une interview par Bobby Hollander, toujours attaché à faire la promotion de sa *star*, dans un film intitulé *Centerfold Celebrities 3*, tourné en mars 83, un an après son arrivée à Hollywood, six mois après m'avoir rencontré, trois mois après avoir *travaillé* pour la première fois avec Paul Thomas, et peu avant qu'elle quitte la pornographie. C'était à peu près à l'époque où elle attendait mon coup de fil.

Hollander : « Est-ce que tu as travaillé avec Shauna Grant ? »

Paul Thomas : « Oui, bien sûr. »

Hollander : « Qu'est-ce que t'en dis ? »

Paul Thomas : « Shauna est une connasse… Shauna est une connasse, oh mon Dieu ! »

Hollander : « Quoi ? »

Paul Thomas : « Je plaisante, évidemment. Shauna est stupéfiante. Je sais, oh… je l'appelle JP, Joli Poison, c'est une casse-couille. »

Hollander, surpris : « Vraiment ? »

Paul Thomas : « Je sais, je sais, elle sait ce que je pense d'elle, elle est… magnifique, et elle est… intelligente, et l'intelligence vous éclate la tête, parce que vous voyez la beauté et vous ne vous attendez pas à… une tête… vous ne vous attendez pas à ce que l'intelligence aille avec ça, mais c'est le cas, et c'est une combinaison qui est incroyablement attirante, et en même temps elle n'est pas… elle ne peut pas être entièrement capturée par qui que ce soit. »

Ce que Paul Thomas veut dire, c'est que Colleen n'est pas entièrement soumise, qu'elle est incontrôlable, au moins en partie. L'idée selon laquelle les filles doivent être *capturées* est tout à fait typique de ce milieu.

Contrôler Colleen, telle est la question

La question du *contrôle* est essentielle pour la Cabale, au sens large, et ce n'est pas par hasard que Paul Thomas l'évoque. La maison de production et de distribution dominante du porno de l'époque s'appelait Caballero Control Corporation, et les 3 C de son logo s'entrelaçaient dans une sorte de chaîne ; Sachs *alias* Hollander était lié à ce *business* qui était contrôlé, semble-t-il, par Reuben Sturman, un dangereux judéo-mafieux aux méthodes expéditives.

Médium : « Je vois deux C, l'initiale C, liés ensemble. »

Control Corporation est très clair, le but de cette corporation est le contrôle ; mais pourquoi *Caballero*, qui veut dire « Cavalier » en espagnol ? Il y a peu de doute que *Caballero* est un déguisement transparent de *Cabal*, la Cabale.

La *Kabbalah* est une tradition ésotérique judaïque, qui intègre des éléments provenant de très anciennes traditions des cultes du Proche Orient, comme le culte d'Ishtar, déesse de l'amour et de la guerre, renommée *Shekinah* par la Kabbalah ; parmi les cultes préservés dans la Kabbalah figure certainement le culte de Moloch ; tous ces cultes sont strictement interdits par le judaïsme orthodoxe, celui de Moïse et de l'Alliance. Les traditions ésotériques comme la Franc-maçonnerie sont de

fait cabalistiques. Le judaïsme officiel orthodoxe sert de couverture utile à l'ésotérisme cabaliste secret, beaucoup plus puissant de fait.

On sait que Hollander, marchant sur les traces de Mickey Cohen, terrorisait le petit monde de la pornographie, et qu'il n'était pas question de lui refuser quoi que ce soit. Aussi, vouloir *contrôler* une fille qu'ils disent *aimer* par ailleurs, entre autres pour son intelligence, c'est-à-dire plus ou moins la transformer en esclave ou robot, est tout à fait typique de l'insupportable merdier mental de ces gens. La grande beauté n'est pas compatible avec l'idiotie, et les idiotes ne sont pas attirantes.

La mafia des studios d'Hollywood, et pas seulement celle de la pornographie, a créé le cliché de *la blonde*, forcément naïve jusqu'à l'idiotie ; c'est le *role model* qu'une blonde européenne doit suivre pour correspondre aux fantasmes des réalisateurs judaïques. C'est le rôle qui était toujours assigné à Marilyn Monroe, et qu'elle détestait. Juste débarquée à Hollywood, la Colleen de dix-huit ans était parfaitement conforme au modèle, mais cela allait rapidement changer.

Cette réflexion de Paul Thomas au *boss* mafieux Hollander révèle assez clairement que la question du *contrôle* fait partie des préoccupations ordinaires du petit milieu pornographique, et que de ce point de vue, Colleen en particulier pose problème.

Ce que Paul Thomas ne pouvait comprendre de Colleen, c'est qu'elle m'avait rencontré. Le processus de contrôle croissant qui avait si bien fonctionné depuis son arrivée à Hollywood avait soudain déraillé.

> Medium : « Je pense que ce que vous avez fait, c'est lui rendre sa dignité et vous lui avez rendu le sens commun, vous savez, les gens la manipulaient en permanence, et vous n'avez absolument jamais fait ça. »

Très certainement, la personnalité de Colleen avait déjà été bien altérée quand elle m'a rencontré, et le judéo-mafieux pornographe Sachs-Hollander pouvait se vanter qu'elle soit « devenue Shauna Grant », qu'il l'ait *entrainée*, qu'il ait réussi à lui faire adopter au moins en partie les comportements d'une esclave sexuelle. Mais tout aussi probablement, cette rencontre avec moi, même si elle a échoué à cause du programme d'asservissement qu'avait déjà subi Colleen, l'a suffisamment alertée pour qu'elle commence à résister à toutes les pressions d'asservissement

ultérieures, et on peut voir dans sa carrière que, à l'inverse de toutes les actrices pornographiques à qui l'on impose une gradation d'actes de plus en plus pervers, elle se livre à plus de rapports dégradants, comme l'immonde éjaculation faciale dont elle s'est plaint de manière *cool*, au début qu'à la fin, où elle n'en tolère plus aucun. Dans une vidéo tournée à peu près au moment où elle pensait me retrouver, en avril 1983, le grand *pervers polymorphe* James Ira Gurman alias Jamie Gillis profite de l'occasion pour tenter de lui éjaculer sur la figure par surprise, mais, chose rarissime dans le milieu, elle ose se rebeller et le repousser devant la caméra au lieu de feindre la béatitude.

La plupart du temps, les actrices pornographiques, parfaitement programmées, paraissent parfaitement heureuses de leur sort, et exhibent un contentement sans faille, contentement qui se transforme en hurlements de dégoût pour certaines, comme Linda Lovelace, qui ont fait une crise violente en sortant du monde du porno ; on voit par contre que Colleen, dont la programmation ne fonctionne plus bien, montre des signes de dégoût à l'intérieur même de sa carrière, et elle ment visiblement quand elle fait l'éloge obligé de la pornographie, alors qu'une esclave bien programmée ressent et exprime réellement ce qu'on lui a imposé de ressentir et exprimer ; la littérature et le cinéma pornographiques et sadomasochistes regorgent d'*entraînements* d'esclaves de ce type, qui *adorent* leurs maîtres et tortionnaires. Les pornographes juifs, comme les Juifs *laveurs de cerveau* de la guerre psychologique, sont parmi les nouveaux sacrificateurs égorgeurs qui enferment leurs victimes dans le syndrome de Moloch.

De plus, il y a une autre raison à l'impossibilité de « capturer entièrement » Colleen, une raison que je suis sans doute à peu près le seul à connaître. D'octobre à avril, Colleen trouva sa force de résistance dans la perspective de pouvoir me rejoindre ; en avril elle attendit mon coup de téléphone dans son appartement de Van Nuys, et ce coup de téléphone ne vint jamais. Les Grecs me dirent qu'ils lui avaient téléphoné, sans doute pour lui dire que j'étais devenu complètement fou ; en réalité j'étais devenu amnésique, et si je l'avais vue en personne l'amnésie se serait sûrement débloquée. Elle n'avait peut-être pas l'intention de venir en Grèce, je ne sais ; en tous cas elle n'en prit pas le risque.

Quand la porte qui lui permettait de s'évader vers un autre monde qu'elle pouvait partager avec moi se referma, c'est tout un système qui lui permettait de *tenir* qui s'effondra. Si elle prenait de la coke, c'était pour garder la *ligne mannequin*, et pour faire son *travail* ; si elle faisait son *travail*, ce n'était que transitoire, et juste pour gagner de l'argent, ensuite de quoi tout cela s'arrêterait pour une nouvelle vie. Sans la porte de sortie, l'affreuse réalité quotidienne, une immense solitude dont elle se plaindra dans une cassette enregistrée entre un et deux mois avant sa mort, ne pouvait plus être évitée sans aide : elle prenait de la coke pour ne pas *craquer*, et aussi parce qu'elle ne pouvait plus vivre sans cette protection contre la réalité.

Après cet effondrement, elle cessa d'habiter dans son appartement de Van Nuys et n'y retourna que pour y stocker ses biens les plus personnels ; elle alla s'établir dans la maison que son manager et contrôleur Hollander partageait avec des amis, tout en refusant de travailler encore dans le porno. Elle était en *stand-by*, et il fallait la recycler d'urgence. Et du fait de la perte de sa porte de sortie, elle était sans doute plus *contrôlable* que jamais. Mais elle ne redeviendrait jamais la gamine naïve qui *laissait faire*, manipulable tous azimuts, étourdie par le clinquant de *Tinseltown*, la ville des guirlandes, le sobriquet d'Hollywood.

Ehrlich, *dealer des stars*

Comme elle ne travaillait plus et continuait à combler les trous de plus en plus profonds de sa vie avec de la poudre blanche, elle devait trouver une solution. La solution se présenta sous la forme du *dealer des stars*, Jake Ehrlich. Il ne fut probablement pas très difficile à séduire, et Colleen fit un *échange en nature*, comme elle le dit dans un de ses derniers films pour séduire un avocat, son corps contre une maison à Palm Springs, repaire de *stars*, et surtout la coke.

En réalité, le seul amour de Colleen depuis ma défection était la coke, et sa seule nécessité, l'argent et toutes les formes d'*échange en nature* nécessaires pour s'en procurer.

> Medium : « Elle mentionne quelqu'un qui était beaucoup plus vieux qu'elle, et elle dit que cette personne dont l'initiale est J. (*note : Jack Ehrlich*) l'a aidée dans un sens, mais pas du tout dans un autre *(note : il l'a effectivement hébergée, mais l'a enfoncée encore plus dans la*

> *drogue)*. Je sens plein de choses, il semble qu'elle a été entraînée dans la drogue.
>
> Et je pense qu'elle n'avait pas vraiment envie de ça, à vrai dire, je veux dire, elle essayait des choses, oui, mais vraiment j'ai l'impression qu'elle n'en avait pas vraiment envie. Mais, il semble que quelqu'un la poussait dans la drogue. »

Le mot argotique anglais *pusher* désigne le trafiquant de drogue, celui qui *pousse* sa victime à consommer, pour, évidemment, pouvoir l'exploiter.

> « .. . le *pusher* est un monstre, il n'est pas un homme naturel, il ruine ton corps, il fera hurler ton esprit » Steppenwolf, *The Pusher*

Tout le jeu avec Colleen consistait à la maintenir sous l'emprise de la drogue en permanence, et de *forcer la dose* aux moments critiques, quand par exemple elle était interviewée par Hollander devant la caméra. Hollander faisait dire à ses actrices qu'il avait préalablement chargées à ras bord en cocaïne qu'elles adoraient leur métier. Dans la série *Centerfold Celebrities*, numéro 3, il interviewe une Colleen *aux anges* qui, quand on lui demande ce qu'elle aime dans la vie, répond après une hésitation presque imperceptible que son plus grand plaisir est de *faire plaisir* et que *faire plaisir* dans la pornographie est le sommet du bonheur sur terre, ce sur quoi Colleen, son partenaire dans le même film Guzman dit Gillis, et Sachs dit Hollander partent tous d'un grand éclat de rire. Pas belle la vie ?

C'était au début d'avril 83, dans la période où elle attendait mon coup de téléphone.

Dans un enregistrement audio destiné à Ehrlich, où elle est aussi complètement défoncée et rit en racontant les histoires les plus invraisemblables, elle emploie le même procédé : elle dit qu'il la *manipule* et *jouit d'elle* comme d'un objet, mais affirme dans de grandes envolées lyriques qu'elle *aime ça* ; quant à son propre plaisir dans l'histoire, elle affirme qu'une femme n'a pas besoin de jouir pour être bien, que les sentiments sont plus importants, et que bien sûr, ses sentiments pour Jake sont au firmament de l'amour sublime. Si elle ne *jouait* pas, on pourrait y voir une apologie du prétendu *masochisme féminin*, mais a-t-elle le choix de ce qu'elle doit dire à son *manipulateur* et *contrôleur* ?

Tous deux, Ehrlich et Hollander, n'auront de cesse de diffuser ces déclarations, qui sentent l'intoxication physique et mentale à plein nez.

On ne sait pas grand-chose de l'arrangement entre Ehrlich et Hollander, sinon qu'il y en a certainement eu un. Ehrlich dit avoir « demandé la permission » d'emmener Colleen à Hollander. Les mafieux ont, entre eux, dans leur clan, le respect de la propriété. Colleen restait *dans la famille*, et c'était évidemment très différent de ce qui s'était passé avec moi, le *goy*, quand il était question de me tuer ou de me faire cracher une énorme somme d'argent. Il est assez probable que l'utilisation qu'Ehrlich devait faire de Colleen ne se bornait pas à la garder, la droguer et la baiser, une *ressource* pareille doit être utilisée, quelle qu'en soit la manière, dans les *intérêts* d'un certain groupe commun à Ehrlich et Sachs dit Hollander.

Les circonstances du transfert du contrôle d'Hollander à Ehrlich sont mal connues, et noyées sous les mensonges et versions diverses d'Ehrlich. Dans une version, Colleen était venue à une *party* et n'était jamais repartie ; dans une autre, Ehrlich avait vu des photos érotiques de Colleen dans *Penthouse*, avait pensé : « Cette fille est magnifique, cette fille est pour moi ! », et avait contacté Hollander qui lui avait amené Colleen. La seconde version évoque malencontreusement un trafic d'esclave, peut-être est-ce la raison pour laquelle on a inventé la première, libérée et festive. Et ces deux versions sont probablement également fausses. Comme Brenda Rosenow et Laurie Smith, qui ont eu des souvenirs différents selon les moments et évidemment tous faux, Ehrlich ment. Quand Colleen habitait chez Hollander en ayant quitté le porno, elle fréquentait déjà Ehrlich et l'accompagnait dans ses virées. Il serait fort étonnant que le *dealer des stars* n'ait pas connu son confrère mafieux Hollander depuis belle lurette, et il est tout à fait probable que ce qu'il fallait cacher, c'est que dès l'origine c'est la cocaïne d'Ehrlich qu'Hollander a utilisé pour asservir Colleen. Entre judéo-mafieux, on a le sens de la solidarité, dès qu'il s'agit d'exploiter *goys*, *Gentils* ou *shiksas*. Même si Hollywood est bourré ou infesté de judéo-mafieux, ce serait très étonnant que ces deux-là ne se soient pas connus.

On ne sait pas exactement quel est le *deal* qui liait Ehrlich et Hollander pour l'utilisation de Colleen. Hollander fréquentait la maison d'Ehrlich ; dans l'ordre des hiérarchies mafieuses, il est assez probable qu'Hollander, plus ou moins héritier du *boss* Mickey Cohen, était en mesure de manipuler Ehrlich, et donc, par Ehrlich, Colleen. La suite de l'histoire montrera que Colleen pouvait être extrêmement *utile* dans des milieux beaucoup plus importants que la pornographie, et donc relevait de personnages beaucoup

plus élevés dans la chaîne de commandement des hommes de main de la Cabale.

Contrôle et dressage de Colleen

Nous avons quelques renseignements sur la manière dont Colleen était *dressée* par son nouveau *manager*, Jack Ehrlich. Pour la plupart, ils fuitent d'une *lecture entre les lignes* d'un ensemble d'articles de la revue érotique *Hustler*, l'une des plus orientées vers la promotion de la pornographie. Le numéro de décembre 87 affichera Colleen en gros titre et en couverture. Huit pages étaient consacrées à son histoire, et un disque souple 33 tours de cinq minutes intitulé *Real Feelings* était encarté au milieu. L'article central était intitulé *The Last Love of Colleen Applegate* (Le dernier amour de Colleen Applegate) et essayait de rivaliser en mélo sirupeux avec les plus larmoyants des romans photos.

Il s'agissait de répondre au documentaire *Death of a Porn Queen* de juin 1987, dans lequel les prestations de Bobby Hollander et Jack Ehrlich les montraient, sans qu'il soit besoin de commenter, tels qu'ils étaient : veules, menteurs, manipulateurs, et de mon point de vue, répugnants. Il s'agissait de faire du grand amour que Colleen aurait éprouvé pour le beau Jake la raison de son suicide. Dans ce genre de récits bidonnés, il y a toujours des éléments de la réalité qui apparaissent, ce qui les rend intéressants au-delà de leur ridicule.

La cocaïne était le moyen principal par lequel Ehrlich *tenait* Colleen. Ce qui ne veut pas dire que les menaces mafieuses sur la vie de sa famille et de ses éventuels amours, ou sur sa propre vie, aient disparu. Mais ce n'était pas suffisant pour assurer sa soumission complète. Dans deux anecdotes racontées par Ehrlich, il dit lui avoir « fait sa fête », c'est-à-dire qu'il avait recours au plus primitif des moyens de domination et de manipulation, il la terrorisait et l'*éduquait* en la battant. Le but de l'article était de persuader que Colleen « faisait des conneries », et que donc, battre la petite *shiksa*, la pute européenne nordique, était légitime et pédagogique.

Voilà les derniers sous titres de l'article *The Last Love of Colleen Applegate*, exhibés dans des encarts pour s'assurer que le lecteur va les mémoriser :

« *She went into the bathroom and started throwing glasses. She was coked-out, crazy.* »

« Elle alla dans la salle de bains et se mit à jeter des verres. Elle était défoncée à la coke, cinglée. »

« *Her emotional state was fragile during the last weeks of her relationship with Jake.* »

« Son état émotionnel était fragile pendant les dernières semaines de sa relation avec Jake. »

Mais, que s'était-il passé ?

Dans la chronologie des évènements, les « dernières semaines » avant l'incarcération de Jake, c'est aux alentours du début de Février, à une époque où elle était engagée depuis plusieurs mois dans des relations considérablement plus importantes que celle avec Jake. Quand elle a jeté des verres, « défoncée et cinglée », elle était avec Jack sur une croisière de sept jours à 4.000$, soit 10.000$ d'aujourd'hui. Jack voulait « rétablir leur relation » qui s'était fortement dégradée, ce qui peut être traduit par le fait qu'il en perdait le contrôle, et il avait emmené neuf grammes de coke et une poignée de Quaaludes ; toute la coke était pour Colleen, parce qu'il avait les sinus en mauvais état. Plus d'un gramme par jour donc, une très grosse dose. Un consommateur moyen se contente de cette quantité pour une semaine. Et le consommateur moyen a une coke qui est probablement beaucoup plus coupée, et de moins bonne qualité, que celle de Colleen.

La Quaalude était une drogue populaire dans la pop culture et à Hollywood ; elle est relaxante et euphorisante, lève les inhibitions et les défenses. Elle était parfois appelée la *drogue du viol*. C'est la drogue, combinée à l'alcool, utilisée par le cinéaste juif Raymond Liebling, dit Roman Polanski, pour violer et sodomiser la jeune Samantha âgée de treize ans à Hollywood. D'après le témoignage d'une amie de Colleen, cette drogue et d'autres *drogues du viol* plus puissantes étaient couramment utilisées par les mafieux juifs avec qui vivait Colleen. Le cocktail avec la cocaïne était une recette bien connue de mixture aphrodisiaque. Qu'il en faille « une poignée » donne une idée de la dose qui était nécessaire pour que Colleen manifeste un peu d'entrain dans sa relation avec son contrôleur.

Justement, à propos de sexe, après qu'Ehrlich ait « eu du sexe » (*had sex*) avec Colleen, selon l'expression américaine, dans un monde où on *a* du sexe, de l'argent, de la coke, et mille choses encore, l'usufruitier repu voulait dormir, mais Colleen se rhabilla et s'éclipsa vers la soirée dansante. Comme elle ne revenait pas, le contrôleur s'inquiéta, et la chercha, pour finalement tomber sur une porte derrière laquelle Colleen se donnait du plaisir avec l'animateur de la soirée. Il se mit à hurler pour récupérer son bien, ramena Colleen à leur cabine, et lui *fit sa fête*.

> « Elle avait pris de la coke et fait l'idiote avec ce type. On retourna à notre cabine, et je lui ai fait sa fête. Je lui dis que je l'avais entendue et de ne pas nier. Elle ne nia pas, mais elle commença à péter les plombs. Elle alla dans la salle de bains et commença à jeter des verres partout. Elle était défoncée et cinglée. »

Elle avait *fait l'idiote*, et donc elle méritait amplement d'être *corrigée*, selon le grand maître de ses destinées, Jack, gracieux second couteau de la cabale. L'abruti, dans sa paranoïa ordinaire d'Elu, n'imagine même pas une seconde que la *shiksa* ait eu un besoin irrépressible de prendre un peu d'air et de se donner un peu de plaisir pour compenser ce qu'elle subit avec lui. Plus exactement, ça ne l'intéresse même pas. Non, sortie de l'orbe de Jack, elle *fait l'idiote*. Elle était *défoncée et cinglée*.

Comment peut-on réagir face à un suppôt du Seigneur Tout-Puissant, qui vous accuse de tous les crimes ? Il y a peu de solutions, si on met à part celle de l'écraser. La seule solution est de prendre les fautes sur soi, s'en accuser et s'en repentir. Ou autrement dit, s'écraser. Ecraser ou s'écraser, telle est la question.

Ehrlich utilise là exactement le même système, qui semble être tout à fait général, et quasiment un réflexe : la *haine calomniatrice*.

La situation de Colleen, battue, humiliée, privée de son propre corps et de son accès au plaisir, rappelle celle de Lana Turner qui a tué ou fait tuer par sa fille son *amant*, l'homme de main de Mickey Cohen, Johnny Stompanato. C'est la seule porte de sortie ; les moyens de Lana Turner étaient évidemment bien supérieurs à ceux dont disposait Colleen, qui n'avait, elle, aucune porte de sortie.

Colleen, après sa furieuse révolte *cinglée* où elle a cassé quelques verres, s'est très vite *écrasée*.

Jack : « J'ai eu peur. Elle dit : " Je ne sais pas ce qui ne va pas chez moi, Jake. Putain, qu'est-ce que j'ai ? " Je redevins faible, comme je l'avais été souvent, et je dis : "Okay, retournons à la maison. Nous allons tout recommencer. " »

Pour un peu, on pleurerait sur les malheurs du pauvre Jake, si faible et si plein de mansuétude, et toujours prêt à pardonner à une folle furieuse qu'il a la faiblesse de garder. Comme souvent avec ces gens, on ne sait pas si c'est du culot – qu'ils appellent la *chutzpah* et considèrent comme une espèce de vertu ethnique spécifique – ou de l'inconscience crasse. Ou si, simplement, ils usent et abusent de leur système de croyances, qui leur garantit à peu près tous les droits contre les *goyim*, *Gentils*, détestables *animaux à visage humain*. Dans la plupart des cultures civilisées, personne n'aurait l'impudence de nier ses fautes en les rejetant sur une victime ; Œdipe assume ses fautes, même si elles lui ont été imposées par un destin cruel et si sa volonté n'y est pour rien.

La rage d'un Jake contre Colleen, qui se manifeste par des coups, est la rage d'un être qui a dû ravaler sa haine et qui ne peut s'empêcher de la laisser exploser à la moindre frustration. Il m'est arrivé une seule fois, dans ma vie, de gifler une fille, d'ailleurs une Juive, parce qu'elle avait provoqué, presque naturellement, un état de frustration tel que ma colère soudaine était incontrôlable. J'ai failli être tué par ses frères à cette occasion, mais c'est un détail. Ce qui était pour moi exceptionnel est, pour les Juifs, un état permanent. Pour éviter cette colère, la *shiksa* doit être dans un état de soumission absolue, totalement contrôlée.

La plus grande part des horreurs du monde moderne provient d'êtres inférieurs, frustrés et violents, qui ne veulent pas *voir* qui ils sont eux-mêmes ; le problème est amplifié si un système mafieux les encourage à se croire égaux et supérieurs. Et la frustration et la rage s'amplifient à mesure des résistances. C'est ce qui explique le nombre insensé d'horreurs commises par des hommes de races sombres contre des femmes blanches qui, prétendent-ils, les ont provoqués ou sont des *putes*. Le système de la *haine calomniatrice*, impuni voire protégé dans ce qui était plus ou moins des démocraties, a fait des émules.

Brice Taylor et la culpabilité

Brice Taylor, une victime d'opérations de *mind control* du programme MK-Ultra de la CIA, consistant en traumatismes violents suivis d'amnésies partielles pour créer des personnalités multiples cloisonnées et programmables, décrit avec une précision parfaite comment la victime est culpabilisée ; je sais, pour l'avoir vécu moi-même, que les souvenirs qui resurgissent d'une amnésie traumatique sont intouchés, ils n'ont pas été reconstruits comme la plupart de ceux qui accèdent à la conscience.

> « Un autre dimanche, après avoir été sodomisée dans une arrière-salle par le révérend Yeatman, il me ramena en me tenant par la main vers ma classe du dimanche, se pencha, me montra une image de Jésus assis au milieu de petits enfants et murmura : "Jésus n'aimera jamais une petite fille qui est aussi mauvaise que toi. "
>
> À partir de ce moment je crus qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas du tout chez moi et que je ne pourrais jamais être comme les autres. Je m'imaginai que Jésus ne pourrait pas m'aimer parce que j'étais tellement mauvaise. Quelque chose mourut à l'intérieur de moi. »

Brice Taylor alias Susan Ford, *Thanks for the Memories ... The Truth Has Set Me Free! The Memoirs of Bob Hope's and Henry Kissinger's Mind-Controlled Slave, 1999*

Quand quelqu'un qui a du pouvoir sur vous vous dit que vous êtes *méchant*, que vos propos sont *nauséabonds*, que vous êtes *immonde* ou que vous êtes suspects de choses déclarées immondes comme le *racisme* ou l'*antisémitisme*, il n'est pas difficile de comprendre que c'est *vous* la victime. Ce sont toujours les victimes qui sont *mauvaises*, et cela justifie, même à leurs propres yeux, leur persécution. Derrière le lanceur d'anathèmes, toujours fondés uniquement sur d'immondes calomnies, il y a toujours un exécuteur des basses œuvres.

On ne prend jamais la mesure de la violence haineuse de ces accusations. Le national-socialisme, un mouvement populaire qui avait gagné l'adhésion d'une écrasante majorité d'Allemands qui s'en trouvaient fort bien, est qualifié de *bête immonde* sans que cela inquiète les bien-pensants. Il s'agit quand même, excusez du peu, de ce qu'on peut faire de pire dans la déshumanisation d'un peuple, mais presque personne ne

semble capable de sortir d'une espèce d'état de sidération qui rend légitimes les propos les plus révoltants, et même les plus condamnables selon les *valeurs* soi-disant professées par leurs auteurs.

Dans la famille bien chrétienne, bien gauchiste, bien-pensante et bien antiraciste dans laquelle j'ai eu la difficile tâche de survivre dans mon enfance, on m'appelait parfois une *sale bête*, et cela était parfaitement normal, je n'étais pas assez laid ni assez con pour qu'on m'estime autrement qu'en s'en sentant coupable. On y estimait grandement les Africains, qu'on n'avait jamais vus, mais qui étaient tellement innocents que ça en faisait pleurer le Bon Dieu.

Ces accusations sont de plus en plus fréquentes à mesure que le national-socialisme et le fascisme réels s'éloignent dans le temps, et alors que leurs adeptes réels ont pour la plupart disparu, ou ont été lavés du cerveau, depuis deux ou trois générations. Ce qui montre clairement que ces accusations ne sont que des prétextes légitimant, de plus en plus mal, l'oppression, la prédation, et même la destruction.

Méthodes de coercition et d'asservissement

Les sévices horribles que Brice Taylor dit avoir subi de la part de prêtres liés par-delà Yahweh au dieu Moloch, source des religions sémitiques, puis de la part de cabalistes impitoyables comme Henry Kissinger, et ceux que Colleen a subi aux mains de la judéo-mafia, sont très proches de ceux opérés par les lavages de cerveau ou rééducations à grande échelle, tels que ceux pratiqués par les unités de Guerre Psychologique dans l'Allemagne désarmée de l'après-guerre sous le nom de *dénazification*. Henry Kissinger a fait ses premières armes en tant que *rééducateur* ou *laveur de cerveau* en Allemagne, puis est devenu l'un des manipulateurs de Brice Taylor ; les mêmes méthodes de base étaient employées contre les Allemands et sont employées aujourd'hui contre tous les Européens et les Américains de souche européenne.

Colleen n'était sans doute pas aussi *contrôlée* que Brice Taylor, dont le conditionnement par diverses violences et tortures a commencé dès l'enfance, mais vers la fin, quand la pression sur elle grandissait, elle eut droit à quelques *traitements spéciaux*.

Medium : « Elle était déprimée avant sa mort, mais c'était parce qu'ils lui donnaient des choses pour la déprimer et ils jouaient avec elle, ils lui embrouillaient la tête. Elle avait été emmenée quelque part et on lui avait fait des injections mais elle ne comprenait pas bien de quoi il s'agissait. Elle savait qu'ils la filmaient parce qu'ils allaient l'utiliser pour la discréditer, si jamais elle faisait son *coming out* et révélait quoi que ce soit. »

D'après Brice Taylor, les endroits où se pratiquait le *mind control* étaient des officines de la CIA, et pour les plus importants, ils étaient sous le contrôle de l'armée.

Les programmes MK-Ultra étaient les traitements *VIP* des esclaves de haut niveau ; ils nécessitent beaucoup de moyens, beaucoup de temps, et toute une organisation pour l'exploitation correcte des *ressources* qu'on a passé beaucoup de temps à créer. Même si la terreur reste une ressource de base, on ne peut pas toujours appliquer les mêmes méthodes en grand. Le cas du *lavage de cerveau* ou *dénazification* de l'Allemagne dénuée de tout droit était spécial et n'était pas transposable tel quel à l'ensemble de l'Occident. Mais une certaine ingéniosité, couplée à des milliers d'années d'expérience, allait établir quelques règles utiles. En 1956, un Juif nommé Biderman établit une *Chart of Coercion*, un Tableau des moyens de coercition, listant tous les moyens qui peuvent être utilisés pour *faire craquer* quelqu'un et le faire agir comme on le souhaite. Ou, autrement dit, l'asservir.

D'après ce monsieur Biderman, l'exemple en viendrait de Corée du Nord, et des prisonniers américains lavés du cerveau par cette puissance maléfique. De même, les tortionnaires de *MK-Ultra*, chez qui foisonnent les Juifs, prétendront toujours que leurs méthodes viennent – évidemment - de *nazis* importés aux USA par l'opération *Paperclip*, et que le dirigeant masqué *Docteur Green* est un *nazi*, bien que son accent révèle plus probablement le yiddish, indiscernable de l'allemand pour un Américain. En résumé, les Juifs innocents récupèrent les technologies d'êtres abominables pour les contrer, évidemment pour le bien de l'humanité qu'ils ont tant à cœur. On en pleurerait de gratitude.

Voyons un peu le contenu de ce *Tableau de la coercition* (utilisé par l'organisation Reporters Sans Frontières pour mesurer le degré de torture psychologique des opposants dans un pays, le mot *torture* étant

évidemment moins seyant que *coercition*). Ces critères sont classés par ordre d'importance. Nous verrons comment ça peut être appliqué à Colleen. Et, à nous tous.

1 – Isolement.

Colleen se plaindra de la « solitude » qu'elle ressent, avec la haine et le dégoût. C'était bien après avoir été séparée de moi. L'isolement prive les victimes de tout support social qui puisse lui permettre de résister. Et, il rend les victimes dépendantes. L'isolement dans un groupe fermé est une des variantes ; c'est celle qui est généralement utilisée dans les sectes, les groupes criminels, etc., c'est cette variante qui était celle de Colleen, qui était en permanence entourée de *gardiens* et *gardiennes* qui se disaient ses *amis*.

> Medium : « Il me semble que c'est comme si les hommes la désiraient toujours pour la contrôler, parce qu'ils pensaient qu'elle pourrait en fait leur rapporter de l'argent, elle pourrait être populaire, et parce qu'elle avait cette merveilleuse personnalité ; je pense qu'ils étaient toujours autour d'elle, c'est très étrange. »

Effectivement elle était étroitement contrôlée, en permanence, et je ne sais si elle en avait bien conscience, au moins au début, jusqu'à ce qu'elle me rencontre ; les courts moments que j'ai pu passer avec elle étaient sans doute *volés* de son point de vue, que je ne pouvais pas comprendre, et elle était toujours rattrapée par ses *amis*, contrôleurs et geôliers.

C'est le contrôle qui fait l'esclave, pas le statut juridique. Quand on est *contrôlé*, par définition, on n'est plus *maitre* de soi-même. C'est pourquoi des opérations de contrôle et de manipulation comme celles qui ont été planifiées par les *Macy Conferences* et un tas d'organismes de la même obédience dont on parlera plus loin, sont des opérations, ni plus ni moins, d'esclavagisation. Aujourd'hui, les contrôles les plus absurdes fleurissent, et leur but est tout à fait transparent pour un observateur de ce qui est supposé être des *libertés*. L'isolation, le confinement font partie des méthodes principales de la torture psychique. C'est impossible de ne pas faire le rapprochement avec ce qui est imposé par les manipulateurs/tortionnaires aux populations.

2 – Monopolisation de la perception.

Il s'agit d'enfermer la personne dans un espace mental, en éliminant toute information extérieure. La position de comédien/ne, et même celle de *modèle*, est une place où l'on doit être, si possible, *corps et âme* soumis à des directives, dans une sorte de réalité artificielle parallèle. Personnellement, ma minuscule expérience en tant qu'aspirant acteur m'a fait fuir à toutes jambes, je ne supportais absolument pas. On peut accentuer cette technique de torture en utilisant l'obscurité, ou au contraire des lumières violentes ; or, les prises de vue professionnelles de l'époque utilisaient presque toujours des projecteurs, et il est connu que cela contribue à placer les acteurs/actrices dans une espèce d'état de désorientation, de panique ou d'abrutissement où ils sont plus facilement manipulables. Faire cela 24h/24 produit sans doute des effets de dépersonnalisation.

Dans le même esprit, il est connu que les fréquences de rafraichissement des écrans, cinéma ou vidéo, invisibles à l'œil, produisent des états hypnotiques. Ce n'est probablement pas, pour une fois, intentionnel. Mais la monopolisation des médias, tous suivant la même *ligne*, tous asservis aux mêmes puissances bâties sur l'usure et la spoliation financière, bombardant les populations en continu par la même propagande élaborée par la même officine, est une méthode coercitive d'esclavagisation.

3 – Humiliation et dégradation

L'horreur de la pornographie se manifeste surtout, à première vue, par sa prédilection pour les actes dégradants. En particulier, le *facial*, l'éjaculation sur la figure, dont Colleen se plaignait mollement, perchée sur son nuage de *coolitude*. La dégradation fait partie du processus d'asservissement, ou, au minimum, d'obéissance. La pornographie utilise aussi souvent des appellations dégradantes pour les filles, comme putain, salope, etc. Parmi les techniques de dégradation figure le manque d'intimité ; dans la pornographie, l'exposition publique de ce qui est intime, on est au maximum de cette forme de coercition psychique.

Au niveau global, il s'agit de la promotion d'êtres dégradés dans leur identité, comme les LGBT, transsexuels et autres êtres tordus souffrant de troubles psychiatriques graves, dont certains sont générés par l'intoxication propagandiste elle-même.

4 – Epuisement

Je ne pense pas que cette forme de torture soit employée extensivement par la mafia pornographe, quoique les journées de tournage, qui peuvent durer plus de 12 heures pour rentabiliser la location du matériel et autres coûts, peuvent être épuisantes. Disons que, pour l'épuisement, ce n'est pas forcément délibéré. Par contre, dans le grand public, vous et moi, le manque de sommeil est un phénomène extrêmement répandu. C'est aussi, bien sûr, le manque de sommeil qui m'a *cassé*, et m'a empêché de réagir correctement quand j'ai été séparé de Colleen.

De manière générale, l'explosion des contraintes coercitives imposées par la cabale, comme les vaccinations, passe sanitaire et autres, sur la base de l'intoxication propagandiste, peut épuiser les résistances pour entrainer la soumission.

5 – Menaces

Là, nous avons toute la panoplie : menaces de mort, menaces de tuer la famille, de grands classiques de l'asservissement. Il y avait probablement d'autres menaces plus subtiles de sanctions diverses si elle ne faisait pas *bien* ce qu'on lui *demandait*. Peut-être la menace de la laisser *sans rien*, dépouillée et obligée de se replier vers sa famille, ce qu'elle n'avait certainement pas envie de faire. Mais les menaces de mort, comme celles que j'ai subies pendant toute mon enfance de la part de mon père, sont toujours les pires, et les principales. Il s'agit bien d'une forme de torture, et fort courante. La cabale est toujours menaçante, c'est la forme la plus basique de son pouvoir.

6 – Indulgences occasionnelles

Cela s'applique plus spécifiquement aux prisonniers torturés psychiquement, mais c'est applicable également pour toute une gamme de tortures et manipulations psychiques ayant pour objet l'asservissement et l'obéissance. Ce n'est pas très nouveau, c'est la bonne vieille technique de la carotte et du bâton. Les *promesses* font partie de ces techniques. Effectivement *ils* avaient promis à Colleen un avenir mirifique, c'était un moyen de la *tenir*.

De même, les cabalistes font aujourd'hui miroiter le retour à « la vie d'avant », c'est-à-dire la liberté, pour inciter à l'acceptation de leurs horreurs, comme une inquiétante vaccination *expérimentale* contre une épidémie bénigne. Ce qui est toujours évidemment remplacé par une

nouvelle coercition. Cela ressemble au slogan mis au fronton du camp d'Auschwitz « *Arbeit Macht Frei* », le travail rend libre ; c'est maintenant « la vaccination rend libre ». La différence, c'est que le psychanalyste juif Bruno Bettelheim a témoigné dans son livre *Le cœur conscient* que, enfermé dans un camp, il a été effectivement été libéré pour bonne conduite, alors qu'aucun vacciné ne pourra jamais être *libéré* de ce qu'on lui a injecté, ni même de l'obligation de se soumettre à de nouvelles contraintes esclavagistes.

7 – Démonstration de l'omnipotence

C'est ce que Colleen exprimait quand elle disait qu'ils pouvaient nous retrouver – et nous tuer – partout. Elle avait évidemment été persuadée de cela délibérément. Cela ressemble à l'un des mantras fondamentaux qu'apprennent toutes les victimes des opérations d'esclavage psychique MK-Ultra : « Nulle part où aller, nulle part où se cacher ». L'omnipotence, le Dieu Tout-Puissant, le *Dieu qui voit tout*, l'œil dans le triangle, rend futile et inutile toute résistance.

La surveillance globale, le traçage numérique, sont des manifestations d'omnipotence.

On a pu entendre un président français, le petit Sarkozy, d'ascendance hongroise-judaïque, affirmer avec force que le *Nouvel Ordre Mondial* et le *métissage* étaient des « obligations », et que « personne, personne ne pourrait s'y opposer ». G.W. Bush, président des USA, avait fait des déclarations similaires sur le Nouvel Ordre Mondial qu'il annonçait, mais sans oser insister sur l'aspect *obligatoire*. Charmants individus. Sarkozy avait peut-être forcé sur la coke ce jour-là, mais je doute que ce soit une excuse.

8 – Imposition d'obligations sans objet

Imposer des obligations idiotes et sans réel objet est l'une des manies les mieux ancrées des systèmes et administrations totalitaires. L'un des exemples les plus violents est sans doute la religion judaïque avec sa pléthore de règlements absurdes imposés pour l'éternité par le Dieu Tout-Puissant. Les gouvernements modernes multiplient les opérations de ce genre, dont à première vue on pourrait penser qu'elles n'ont pour motivation que la bêtise, mais qui ont certainement des motivations beaucoup plus sinistres. Chaque groupe organisé peut inventer des règles

plus ou moins absurdes pour tester en permanence la conformité et l'obéissance de ses membres ; plus le groupe est sectaire, fermé et malfaisant, plus ces règles abondent. Il faut être du groupe pour les connaître, il est à peu près impossible de les connaître de l'extérieur ; il en existe certainement un grand nombre chez les pornographes et les mafieux.

Toutes ces coercitions s'appliquent aujourd'hui contre les populations, à la faveur de fausses attaques ou *attaques sous faux drapeau*, de fausses pandémies, de fausses catastrophes climatiques, et d'accusations de responsables qui sont autant de calomnies.

Ce qui a été imposé de manière extrêmement visible à Colleen, et qui a des ressemblances assez nettes avec les techniques de *mise en conformité* décrites dans le roman dystopique *1984* d'Orwell, est l'une des versions extrêmes de ce qui est imposé à la plupart des populations sous le nom d'*éducation*, qu'elle soit religieuse, civile, militaire ou sectaire. De ce point de vue, nous avons tous été des prisonniers de guerre, soumis à des formes de torture plus ou moins évidentes, et tous accusés de fautes imaginaires, autrement dit *calomniés*.

Les premiers critères, isolement, monopolisation de la perception, humiliation et dégradation par des punitions, et les indulgences ou récompenses, la démonstration d'omnipotence, s'appliquent, même dans des sociétés dites *libres*. On ne compte plus les lois et propagandes coercitives, dans tous les aspects de la vie, jusqu'aux plus intimes.

La haine, la solitude et le dégoût

Le magazine *Hustler* de décembre 87 a fourni à ses lecteurs un disque souple 33 tours de cinq minutes intitulé *Real Feelings*, assorti d'une introduction, qui ne manque pas d'intérêt. Il s'agit d'extraits d'un enregistrement sur cassette d'une heure, fait par Colleen à l'intention de Jake, en janvier 1984. C'est dans cet enregistrement que Colleen exprime ses *sentiments* pour Ehrlich.

A cette époque, Colleen est une *party girl* très demandée, l'une des friandises les plus appréciées de la plus haute élite, et cela éclaire d'un jour assez comique l'étalage de ses *vrais sentiments* pour Jake.

L'article introductif expose les circonstances de l'enregistrement.

Jake et Colleen sortent pour dîner. Jake donne une fiole pleine de coke à Colleen, qui va aux toilettes et revient avec la fiole vide. Jake, qui voulait sniffer après dîner, fait une crise et lui *fait sa fête,* une habitude semble-t-il, sur deux relations d'évènements, il lui fait sa fête à chaque fois. Colleen se révolte dans la voiture et crie qu'elle n'a rien fait. Ils rentrent, et ont une grosse dispute. Jake lui dit que leur histoire est finie, et qu'elle va devoir trouver un appartement. Ignorait-il que Colleen avait son propre appartement à Van Nuys, qui lui servait de base de repli et de stockage ? Colleen aurait-elle réussi à lui cacher, alors que c'était sans doute connu de pas mal de monde ? Est-ce un script qu'une officine spécialisée dans la gestion de ce genre d'affaires lui a suggéré, ou imposé ?

Jake raconte ensuite que Colleen serait allée dans la chambre et aurait sorti le fusil 22 Long Rifle pour se suicider, en disant, hystérique selon lui, « Si tu me jettes dehors, Jake, je n'aurai plus rien ». Soit Colleen manifeste des talents exceptionnels de comédienne, soit, toute cette histoire est du pipeau, comme toutes les autres.

Ce qui est certain, c'est que Colleen s'enferme dans la chambre, et commence son long monologue. Et elle n'est absolument pas suicidaire, déprimée ou hystérique ; au contraire, totalement défoncée, elle semble s'amuser beaucoup et glousse en permanence, même en évoquant des choses assez terribles. C'est sûr que la dose de coke devait être assez phénoménale, du genre de celle qui l'avait complètement défoncée quand je l'avais vue sur la plage de mon île grecque.

Elle commence en parlant de Jake comme son « sex-symbol favori », et l'assure que son amour, ses émotions, etc., tout est « pour Jake ». Quand on sait que Colleen s'empresse d'aller chercher du plaisir ailleurs, même quand elle vient d'être *comblée* par Jake, c'est plutôt rigolo, et clairement, c'est du foutage de gueule. Mais c'est ce qu'elle *devrait* ressentir, en tant que propriété ou quasi-esclave. Elle suit son *script*. Tout comme Hollander va diffuser autant qu'il l'a pu les vidéos où Colleen affirme haut et fort son amour de la pornographie, Jake n'aura de cesse de faire diffuser sa cassette, que Hustler intitulera *Real Feelings*, *Vrais sentiments*. Mais, couverte par ses déclarations liminaires rassurantes, Colleen dira dans cette cassette des choses terribles.

> *« Maybe adults learn too much. Maybe we should all go back to being kids (laughs quietly). Wouldn't be wonderful to be a kid and*

keep the honesty, be totally ignorant to hate and loneliness and… disgust? »

: « Peut-être les adultes apprennent-ils trop. Peut-être que nous devrions tous redevenir des enfants (petit rire). Ce ne serait pas merveilleux d'être un enfant, et de garder l'honnêteté, être totalement ignorant de la haine, de la solitude et… du dégoût ? »

Colleen Applegate, enregistrement sur magnétophone, clôturant l'émission *Death of a Porn Queen* de la série Frontpage.

Il y a deux manières de comprendre cette déclaration. La plus évidente est celle qui est reprise dans le documentaire *Death of a Porn Queen*, dont toute la thématique oppose la Colleen du Minnesota et la Shauna Grant d'Hollywood ; l'image qui apparait à l'écran est celle de la Colleen du Minnesota, posant dans une pose de *star* en salopette, comme une enfant qui s'amuse. Shauna Grant, éternelle enfant, regrette le monde de son enfance, celui de Colleen, et l'histoire s'arrête là. Mais le petit rire de Shauna/Colleen indique tout autre chose.

Sous prétexte d'un *retour à l'enfance* fort pratique, Colleen balance dans la tronche de Jake, sa relation ordinaire, et au-delà de tout Hollywood & Co, que le monde dans lequel elle est forcée de vivre est celui de la *haine* et de la *solitude*, et que ce monde la *dégoûte*. Elle dénonce comme en s'en amusant le monde du sale type qui vient de la frapper, et de tous les autres sales types qu'elle subit dans ses rencontres à Hollywood.

Mais c'est aussi un aveu d'impuissance, qui convient parfaitement aux dégoutantes ordures haineuses qui la manipulent. Retourner à l'enfance, c'est régresser, c'est refuser de grandir, le vampire psychanalytique peut se précipiter sur cette déclaration pour dire que c'est un déni de réalité, un refus de l'âge adulte ou de la sainte *castration*. En réalité, le seul vrai passage à l'âge adulte serait celui de la révolte ou de la révolution, celui dans lequel la haine se retourne enfin contre les ordures qui l'ont créée, pour les détruire sans pitié.

Un Elu sûr de son excellence se fiche complètement de la haine ou du dégoût qu'il crée, et d'ailleurs il n'y aura aucun commentaire sur cette déclaration de Colleen. Tout ce qui l'intéresse, c'est le contrôle, quels qu'en soient les moyens. Le message est pourtant très clair. Il y en aura d'autres,

plus personnels, et encore pires. Nous sommes là moins de deux mois avant son assassinat.

La *haine* est assez évidemment ce à quoi on est d'abord confronté quand on côtoie certaines personnes. C'est devenu une question politique, quand la propagande accuse systématiquement les contestataires, ou les simples penseurs non alignés, de *haine*. A une époque lointaine, préchrétienne, où l'on pouvait encore faire des observations d'anthropologie religieuse sans risquer l'anathème, la destruction et la désolation, Tacite disait que cette haine était caractéristique des Juifs, pratiquant la solidarité interne et la haine contre le reste de l'humanité, et de leur avatar les Chrétiens, pratiquant indistinctement la *haine de l'humanité*, y compris la haine d'eux-mêmes ; Tacite n'explique pas que cette haine globale et totalitaire est camouflée sous l'idéal tout aussi global et totalitaire d'un amour universel. J'en ai déjà parlé longuement, c'est cette haine que l'on ressent d'abord dans les rapports avec les monstres et cabalistes, et cette haine vous écrase. C'est sa fonction, vous écraser. Elle s'étale aujourd'hui dans les horreurs prétendument *progressistes* que les cabalistes lancent contre les populations européennes et globalement chrétiennes qu'ils veulent réduire à l'impuissance. C'est cette haine profonde, féroce, multimillénaire, qui est le moteur de leur succès actuel.

La *solitude* est le produit de la haine ; un monde haineux détruit l'empathie, ce qui lie les êtres ; l'empathie naturelle est dirigée vers les semblables, elle est identitaire. L'amour naturel de Colleen allait vers moi, son semblable, son *âme-sœur* (je préfère l'expression anglaise *soulmate*, je trouve le féminin attribué à l'âme fort gênant) ou son *affinité élective* comme dit Goethe. La plupart des peuples qui ne sont pas passés par les horreurs du judéo-christianisme respectent ça. Le christianisme méprise tout ce qui vient du corps, ou de l'être dans son entier, pour être plus précis, dont la passion amoureuse. Le judaïsme, dans sa frénésie de destruction des Nations, et de tout ordre naturel qui n'est pas soumis à la Loi implacable de son dieu héritier de Baal-Moloch, va activement, haineusement détruire tout ce qui peut ressembler à ces attirances spontanées des êtres. C'est ainsi que leur haine a créé chez Colleen et moi-même un désespérant sentiment de vide et de solitude que rien ne pouvait combler.

Percevoir le *dégoût* est plus rare, et peut-être encore plus illégitime. C'est pourtant une émotion très forte, la seconde au palmarès des émotions les plus puissantes, après la peur, selon les neurophysiologues. Le dégoût est ce qui motive une attitude de rejet ; c'est une émotion absolument indispensable à la survie, qui entraîne à l'état naturel l'évitement de ce qui est considéré comme *mauvais*.

Dans les groupes de chimpanzés, une femelle qui a copulé avec un mâle d'un autre groupe provoque le dégoût, et les très jeunes enfants humains manifestent du dégoût pour ce qui ne leur ressemble pas. C'est un fait expérimental bien connu des comportementalistes. Cette disposition naturelle et essentielle est sans surprise sévèrement combattue par les tenants de l'*amour du prochain* et surtout de l'*antiracisme*. C'est une émotion qui doit être enterrée tellement profondément qu'elle ne puisse plus se manifester ; en fait des enregistrements au ralenti des émotions dites *inconscientes*, trop rapides pour être perçues consciemment, la révèlent toujours, mais elle est toujours *camouflée* comme un horrible péché, très probablement à cause de la terreur des rétorsions sociales. Ce n'est pas exceptionnel, ce n'est pas la seule réaction naturelle qui est ainsi brimée et écrasée, c'est valable pour à peu près toutes, comme je l'ai expliqué dans le passage sur la *tentation*.

Que Colleen ait pu en prendre conscience est tout à fait exceptionnel, et il faut pour cela qu'elle ait été confrontée à des situations exceptionnelles. Ce n'est pas son intelligence qui a découvert le dégoût, elle n'a pu servir qu'à le formuler ; il fallait des évènements très violents pour que la barrière de l'inhibition s'effondre. Tout au début de ma relation avec Colleen, quand elle me parlait de ses *amis*, je n'avais pas tardé à les considérer comme *dégoûtants*, et elle ne m'avait pas suivi sur ce terrain trop dangereux pour elle ; un an plus tard, après en avoir vu *des vertes et des pas mûres*, peut-être aidée par ma réaction, elle exprime clairement son dégoût, qu'elle éprouvait sans doute depuis longtemps sans en avoir la moindre conscience.

Nous sommes tous tellement entraînés, depuis l'enfance, à avaler des doses de poison contre notre nature, qu'il faut qu'on nous en fasse ingurgiter d'énormes doses avant qu'on se mette à vomir.

Le dégoût est essentiel pour la préservation de la vie, des lignées, des identités. Il est la plus sûre, et la plus naturelle, des *discriminations*. C'est

aussi la barrière la plus efficace, une barrière qu'aucun discours ne peut transcender. Evidemment, comme tout ce qui est incontrôlable, il est interdit, et il convient de le dissimuler.

Il a toute sa place à côté de *la haine*, parce que la propagande, aujourd'hui, est telle que le dégoût, le rejet de l'autre, qui n'est que conservatoire et pas directement agressif, est assimilé à *la haine*. En réalité *la haine* est du côté des destructeurs, ceux qui précisément veulent détruire les identités, les particularités, à peu près tout ce qui nous définit en tant qu'êtres humains spécifiques. Le dégoût, en réalité, n'est pas *la haine*, il est une défense naturelle contre la haine destructrice. Pour manipuler le monde, les cabalistes le mettent *à l'envers*.

Ce n'était rien comparé à ce qui vient

Colleen parle beaucoup dans cette cassette ; en fait, elle *raconte sa vie*.

> Colleen : « Je me rappelle la première fois où j'étais vraiment, vraiment seule, déprimée et en panne. Je ne faisais pas grand-chose. J'étais coincée et je ne pouvais compter que sur moi-même. C'est la première fois où je me suis sentie vraiment mal et ce n'était rien comparé à ce qui vient, et à ce qui s'est passé depuis. »
>
> Confidences de Colleen sur magnétophone, reprises dans le documentaire *Death of a Porn Queen*.

J'imagine qu'elle évoque sa situation, coincée au milieu des mafieux dans l'île grecque, et ne pouvant me retrouver ; son traumatisme a sans doute été égal au mien. La différence entre nous, c'est qu'elle était toujours entourée de ceux qui l'avaient provoqué, et qu'elle le resterait jusqu'à la fin ; elle ne pouvait pas *oublier*, alors que moi, totalement seul, ayant pour seul témoin Dimitri sur son île, je pouvais m'enfoncer dans l'amnésie. Mais il y a pire, comme elle le dit : par la suite, ça n'a fait qu'empirer, y compris pendant son séjour idyllique chez son *amoureux* Jake dans la belle maison de Palm Springs. Comme cet enregistrement date d'environ deux mois avant sa mort, c'est assez clair que Colleen *voyait venir* ce qui risquait de lui arriver. Tous les processus étaient engagés, et rien ne pourrait les arrêter.

Quel était l'état réel de Colleen, à ce moment, juste deux mois avant son assassinat, qu'est-ce donc qui *venait*, comme elle le dit ?

Certainement, Colleen était *perturbée*, comme le note, sans beaucoup d'imagination, le rapport de police qui conclut à son suicide, mais ce n'était certainement pas par l'échec de sa relation amoureuse avec le séduisant Jake, Mr Coke, à qui elle ne demandait pas grand-chose d'autre que de lui fournir sa principale denrée vitale, et peut-être de lui foutre la paix. Effectivement, il faut être *perturbée*, au-delà d'être *accro*, pour s'envoyer une fiole complète de coke comme au cours de son dîner avec Jake, ou plus d'un gramme par jour au cours du voyage en bateau. La toxicomanie n'explique pas tout ; il y aussi de dangereux monstres internes qu'il faut apaiser d'urgence.

> Medium : « En fait elle a rencontré beaucoup de gens intéressants et est allée dans plein de parties qui étaient chargées en drogue et je pense qu'elle a rencontré des gens très, très célèbres et je dirais même, quelques politiciens très célèbres. Et ça pourrait être, ça pourrait être son erreur fatale. Elle dit qu'en fait, bien qu'elle soit fortement droguée, elle connaissait bien ces gens, elle savait de quoi il était question.
>
> Et je sens comme si, ils avaient essayé de la contrôler, elle dit qu'elle allait parler et évidemment c'était très mauvais. Et, mm, elle était dangereuse. Et je sens maintenant que des gens bizarres venaient et parlaient à ce J. (Jake), je crois, ils disaient qu'il fallait faire quelque chose à son sujet. Il me semble que, mm, il peut y avoir quelqu'un dont l'initiale est B (Brenda), bon, je ne sais pas si c'est un homme ou une femme, qui semble être dans les parages, au moment de son assassinat. Mais ils sauraient exactement ce qui allait se passer. »

Jake et Brenda savaient parfaitement ce qui risquait d'arriver à Colleen, ou peut-être même, ce qui allait lui arriver. Qu'est-ce que Jake a dit par téléphone à Colleen, dans les bureaux de la MGM/UA, pour la faire retourner immédiatement à Palm Springs ? Il fallait quelque chose de particulièrement grave et urgent pour que Colleen décampe soudainement des bureaux des producteurs où elle était probablement en train de réaliser son rêve, peut-être son rêve de toujours.

En tous cas, Jake *savait*, c'est sûr. Il est au minimum un complice passif, et probablement un peu plus. Qui, par exemple, a prévenu le commando des tueurs que Colleen était à Palm Springs ce soir-là, alors que, peut-être, elle allait rester quelques jours à San Francisco pour régler ses

affaires, ou rentrer tard en compagnie de son voisin Frederickson ? A ma connaissance, les seuls qui ont pu le faire sont Ehrlich, Laurie Smith, Frederickson, Brenda Rosenow et Cal Ardigo ; ça n'exclut pas d'autres acteurs, mais ce sont les seuls visibles. D'autre part, il était sans doute urgent de la liquider, justement parce qu'elle était à la MGM après avoir été chaperonnée par Coppola et Frederickson aux *Erotic Awards*, et ceci pour deux raisons : le *suicide* d'une jeune *star* en pleine ascension était totalement improbable, et, si elle *parlait* publiquement, il deviendrait très difficile de la déconsidérer comme droguée, mythomane ou autres. Ce que Colleen considérait sans doute, à raison, comme une éclatante victoire allait précipiter sa mise à mort.

Une maladie de l’âme

She don’t lie, she don’t lie, cocaine

> « *She don’t lie, she don’t lie, cocaine.* » - « Elle ne ment pas, elle ne ment pas, la cocaïne. »
>
> J. J. Cale*, Cocaine*, 1976, repris par Eric Clapton, 1977

C’est l’une de ces phrases courtes, popularisées par la *pop culture*, que tout le monde connait. C’est aussi, probablement, la plus ambiguë, et un mensonge sur le mensonge ; de fait, Cale et Clapton disent que leur intention était critique ou moqueuse, ce qui semble corroboré par le corps de la chanson, c’était un second degré donc, mais quasiment tout le monde l’a pris au premier degré. Et rien ne pouvait, de fait, mieux convenir à la cocaïne, que ce double langage. A une époque où, peu à peu, s’installent des mensonges de plus en plus monstrueux et des arnaques de plus en plus criminelles pour régenter le monde, la cocaïne est tout à fait à sa place comme reine de la fête.

J’ai déjà souligné l’importance du rôle de la cocaïne dans le comportement ou la vision du monde de Colleen, quand elle était incapable de distinguer l’innocence du crime, et l’ami de l’ennemi.

La cocaïne brouille tout. Elle *égalise*. Elle *indifférencie*. Elle est parfaitement adaptée à certains projets criminels qui nous affectent tous, et ce n’est pas un hasard si parmi les mille fils entremêlés qui forment la trame de l’histoire de Colleen, le fil conducteur est celui de la cocaïne ; ce lien avec la drogue la poursuivra jusqu’à la mort. C’est une des constantes principales de la vie de Colleen, et les milieux assez variés qu’elle va traverser dans son ascension sont tous liés à cette drogue. Ce n’est pas par pur délire que la famille de Colleen pensait que son assassinat avait été commis par des trafiquants de drogue, bien qu’il ne fût pas très facile d’en imaginer la raison précise. Effectivement, l’examen de son parcours de vie connu amenait dans ces eaux-là.

Comme ce sujet m’a évidemment intéressé, j’ai acquis quelques connaissances en neurochimie et neurophysiologie, histoire de ne pas raconter n’importe quoi, mais d’abord, le plus simple est de mettre sous le

microscope, non pas Colleen, mais quelqu'un que j'ai eu tout le loisir d'observer : moi-même.

Il m'est arrivé dans l'année qui a précédé ma rencontre avec Colleen une histoire, avec une fille, qui ressemble assez à ce que j'ai vécu avec Colleen, mais en inversant les rôles.

Cette année-là, ma femme, avec qui j'avais eu une relation étroite pendant plusieurs années, s'était entichée d'un réalisateur de cinéma célèbre, et m'avait laissé sans repères ; j'avais beaucoup de mal à m'attacher à une autre femme et je m'étais trouvé deux points d'ancrage : la cocaïne et une boîte de nuit à la mode, *branchée*, les Bains-Douches. Une ou deux *lignes* de coke par soirée étaient une habitude bien ancrée. Juste de quoi être *bien*. J'adorais danser. Je me perdais dans l'univers des sons, c'était ma méditation à moi.

J'avais noué des amitiés avec des filles nordiques rencontrées en Grèce, et on se voyait assez régulièrement. Un jour, en me rendant à une espèce de collation organisée par un ami, à laquelle l'une d'elles était invitée, je tombai nez à nez, dans un ascenseur étroit typique des vieux immeubles parisiens, avec une fille aux cheveux blond cendré absolument sublime. J'éprouvai comme un coup de foudre, d'intensité mineure si, après coup, je le compare avec celui que j'ai éprouvé avec Colleen, mais sur le moment, tellement inhabituel que j'en restai bouche bée, et elle aussi. Il fallait sans doute remonter à mon adolescence, plus ou moins oubliée, pour que je retrouve des émotions de ce genre, quand j'éprouvais encore des débordements d'enthousiasme ; je couchais comme tout le monde avec des filles qui me plaisaient, dans des jeux de séduction réciproques, mais de vrais coups de foudre qui vous *scotchent*, c'était une terre inconnue. Je sortis de l'ascenseur sans avoir été capable de lui dire un mot, de faire un geste, totalement désorienté.

J'appris plus tard qu'elle était l'amie de mon amie, qu'elle était finlandaise et s'appelait Marketa. Elle me hantait et je n'avais qu'une envie, la revoir.

Mon amie m'arrangea un rendez-vous avec elle, pensant bien faire, aux Bains-Douches. Et pour moi, il n'y avait pas de Bains-Douches sans cocaïne.

La cocaïne est la drogue du bien-être indifférent, ou de la psychopathie heureuse. Sous coke, la drogue vous comble, vous ne dépendez plus de rien ni de personne pour votre plaisir ou votre souffrance. Cette drogue peut vous rendre, tout simplement, monstrueux. Pour pas mal d'êtres, ça ne fait pas beaucoup de différence, et j'ai eu un ami gravement psychopathe, hyper intelligent, sur qui cette drogue ne faisait pas le moindre effet, mais pour moi, je n'étais plus du tout le même être, sous coke, que celui qui avait éprouvé un coup de foudre pour la sublime Marketa. Dans ce monde, celui de la *nuit*, de la coke, elle était juste une fille comme les autres, plus sublime que les tas de filles sublimes qui se bousculent dans ce genre d'endroits, et toute sa candeur de gamine amoureuse se brisa sur un mur d'indifférence. C'était totalement inattendu, même pour moi. Je ne ressentais rien ; je ne pouvais même pas tricher, faire semblant ; je n'y trouvais tout simplement pas d'intérêt.

Quand j'y repense, c'est absolument horrible ; d'ailleurs, une fois l'effet de la coke passé, je n'arrivai pas du tout à me comprendre, à comprendre cet être que j'étais devenu par l'effet d'un peu de poudre blanche.

Parfois, l'indifférence et le détachement sont des formes de cruauté. Je n'en avais, à l'époque, pas la moindre conscience.

Si j'inverse la situation, cela doit être, fortement amplifié, ce que Colleen ressentait quand elle était sous coke, droguée par le sinistre Sachs-Hollander.

Ces comportements sont totalement anormaux, et ils ne sont pas compréhensibles par la psychologie classique, c'est pourquoi j'ai regardé ce qu'en disait la neurophysiologie – neurochimie. Effectivement, le sujet de la drogue a été étudié, parce qu'il est facile de comparer les réactions d'un sujet sous drogue ou sans drogue. L'étrange sujet de l'addiction a été étudié également. Les résultats nous en disent long sur la cocaïne, sur le rapport au monde qu'elle génère, et comment. En simplifiant, mais pas abusivement, ça peut se décrire assez simplement.

La cocaïne génère dans le cerveau un flux de dopamine, l'un des plus importants neurotransmetteurs. Cette dopamine produit un effet d'euphorie et de plaisir, et elle est également énergisante. Que du bon, donc, pourquoi s'en priver ? Cette dopamine est produite en très grande quantité lors des rapports sexuels, où le plaisir augmente *crescendo*, et où, aussi, on peut dépenser une énergie inhabituelle, se trouver inondé de

sueur, sans jamais ressentir le moindre signe de fatigue, complètement mené par le sentiment du plaisir. Qui ne rêve d'avoir à la fois plaisir et énergie, alors que la plupart des travaux demandant de l'énergie sont plutôt pénibles ? La cocaïne est donc à première vue la panacée universelle. *She don't lie, she don't lie, cocaine*.

Mais il y a un problème, et ce problème, comme on peut s'y attendre, est dû à son caractère artificiel. En fait, la cocaïne *trompe* un système essentiel qui gère notre comportement, nos attirances, nos plaisirs, qu'on appelle le *circuit de la récompense*, un système qui, à l'état normal, gère la dopamine.

L'appellation *circuit de la récompense* est bien trouvée, ce qui n'est pas toujours le cas dans les découvertes scientifiques. De quoi s'agit-il ? Sans doute, de la version actuelle de l'un des systèmes les plus archaïques qui gère les comportements des êtres vivants, essentiel pour leur survie, leur reproduction et leur évolution. Ce système utilise le plaisir ou la satisfaction comme incitation à des actions *bonnes* pour la survie, la reproduction et l'évolution, et le déplaisir, la douleur, l'insatisfaction comme incitation à éviter ce qui est *mauvais* pour la survie, la reproduction et l'évolution. On pourrait dire que le circuit de la récompense est le siège de l'*éthique* naturelle. C'est aussi, pour tout être vivant, une espèce de boussole, qui dirige vers ce qui est bon, et éloigne de ce qui est mauvais.

L'image de la boussole permet de décrire simplement des comportements qui paraitraient complexes en utilisant les concepts parfois alambiqués de la psychologie. En générant un flux de dopamine, la cocaïne se substitue au circuit de la récompense, en fournissant artificiellement une récompense sans cause. Dans ma dernière rencontre avec Colleen, ça avait déjà été un choc atterrant de la voir totalement défoncée sur la plage, ne voyant rien ni personne, même pas moi ; elle rêvait peut-être de moi, mais était incapable même de me voir ; elle n'était pas *consciente*. Mais quand elle était remontée de la plage avec l'immonde nabot *Tom Byron*, lui parlant *comme si de rien n'était*, alors que j'étais à deux pas d'elle et qu'elle m'avait vu, ce n'était plus de l'inconscience, c'était un vide sidéral de toute conscience, dans lequel ne subsistaient que deux points d'ancrage : le job et l'argent. Colleen était totalement *déboussolée*. Elle était, de fait, une espèce de zombie magnifique, obéissant à deux instructions : *fais ton job*, *fais de l'argent*. Ce qui est comme physique dans cette histoire, c'est que ce

déboussolage, chez elle, allait provoquer la même chose chez moi. Elle était devenue, par notre relation, mon étoile polaire, mon nord magnétique, toute ma boussole interne pointait sur elle, et uniquement sur elle. Mais elle était elle-même déboussolée, elle n'était plus là, elle n'était plus qu'une machine à faire du fric, et sa première réaction, dans sa relation à moi, c'était de faire du fric avec elle. Et ma boussole s'est affolée, elle s'est mise, elle aussi, à tourner dans le vide. C'est vraiment comme un phénomène physique.

L'éradication de notre boussole instinctive, qui nous oriente, nous, notre lignée, notre race, notre espèce, vers les comportements qui sont *bons* pour nous, est une priorité absolue pour les monstres suivant leur Livre Saint qui veulent nous asservir ou nous exterminer, et, pour les aider dans cette tâche, la cocaïne est un outil en or. C'est pourquoi le parcours de Colleen est si intimement lié à celui de la cocaïne.

Mais on ne va pas à l'encontre de ce *circuit de la récompense*, qui nous a fait ce que nous sommes et pilote tout ce qui vit depuis des milliards d'années, sans de très graves conséquences.

Les systèmes d'éducation se greffent sur les systèmes naturels pour les modifier dans un sens *social* ; ils utilisent les mêmes moyens que la nature, récompenses et punitions, dans diverses formes de dressage ; cette surcouche ne peut absolument rien changer au système initial, elle ne peut que le dégrader au moyen de son seul moyen d'action, la terreur. Quand cette dégradation est trop forte, ce qui est le cas globalement dans nos systèmes de tyrannie multiculturelle pseudo-démocratique, les troubles générés sont parfaitement insupportables, et on peut dire, pour faire image, que la nature se rebelle contre l'artificiel, ou le mensonge, puisque c'est la même chose.

Les exemples d'activation du circuit de la récompense, qui nous pousse toujours à améliorer notre cadre de vie et notre adéquation à ce cadre de vie, sont innombrables, mais le plus extrême est la relation amoureuse ou sexuelle.

La recherche du meilleur partenaire possible, et cela inclut une foule de paramètres, beauté, charme, sensualité, intelligence, et il y en a probablement une multitude plus ou moins visible, est une constante : c'est là que les *récompenses* sont maximales, pour l'accouplement avec les partenaires les plus prometteurs du point de vue de l'évolution. Dans le

système naturel, on n'est évidemment pas récompensé pour ne rien faire, ou pour faire n'importe quoi, ou pour agir de manière *invertie*, même si une société corrompue en fait des idéaux.

C'est là qu'intervient la cocaïne, comme espèce de complément nécessaire à la nouvelle éducation et à la *nouvelle société*.

Quand l'être vivant doit se battre pour mériter sa récompense, y *mettre du sien*, y consacrer énergie, implication, effort sur lui-même, voire même, acharnement, quand il est bien clair que n'importe qui ne peut pas accéder aux meilleurs partenaires, quand tout cela fait partie de la *lutte pour la vie*, comme disait Darwin, mais aussi de la lutte globale pour l'évolution, il aura un comportement *vertueux* du point de vue de la nature et il est de bonne règle qu'il soit récompensé par le plaisir qu'il obtient. Ce système est, cela va sans dire, inégalitaire à tout point de vue. Ce n'est pas une surprise, dans la nature, ou la réalité comme on voudra, rien n'est égal. La cocaïne, au contraire, *récompense* également n'importe qui, seul compte l'argent nécessaire pour se la procurer. Une relative indifférence aux qualités propres de la beauté, du charisme, de l'amour et autres valeurs s'installe, pour n'en apprécier que la valeur marchande, l'argent étant la seule valeur écrasant toutes les autres. La cocaïne est la drogue d'excellence d'un monde dominé par la mafia financière ; la drogue crée un monde où tout s'achète et où la mafia est toute-puissante. C'est pourquoi Jake Ehrlich, *dealer des stars*, pouvait dire de Colleen : « Cette fille est pour moi » et se la voir apporter sur un plateau, apparemment totalement asservie. Malheureusement pour lui, d'autres, beaucoup plus puissants et plus riches, feront exactement le même raisonnement.

En tant que produit marchand fournisseur de plaisir indifférencié, et de récompenses sans objet, en tant que produit *criminel*, la cocaïne est une arme essentielle dans le projet d'un Nouvel Ordre Mondial, d'une dictature universelle sur des êtres dénués d'identité, de projet, de volonté, de violence, et d'avenir. C'est pourquoi le trajet de Colleen, qui croisera les promoteurs de cette tyrannie comme on le verra plus loin, passait nécessairement par la cocaïne.

> Médium : « Elle prenait des drogues, elle le faisait parce que, hum, elle est entrée là-dedans à cause du travail qu'elle faisait. En fait elle se détestait pour ce travail, et elle avait juste envie de devenir quelqu'un, elle avait envie de se sentir aimée par les gens, parce

qu'elle était une fille absolument magnifique, et très innocente d'une certaine manière, et pourtant le travail qu'elle faisait n'était pas innocent du tout. Elle s'est toujours sentie coupable à propos de ce travail, mais ça lui rapportait beaucoup d'argent, aussi elle décida qu'elle le ferait seulement très peu de temps. Mais elle a été prise dans un piège, un piège avec certaines personnes qui, en fait, l'ont en quelque sorte capturée si vous voulez, l'utilisant et la persuadant de continuer à faire des choses qu'elle n'avait en réalité pas envie de faire. »

Les deux grandes utopies du milieu du 20ème siècle, *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley et *1984* de George Orwell, donnent sans surprise un rôle prédominant dans les mécanismes de contrôle à la propagande ou aux notions de *politiquement correct*, une notion inventée par Lénine dans son entreprise génocidaire contre le peuple russe et principalement ses élites. Elles divergent dans les mécanismes de l'action pratique : le *meilleur des mondes* utilise prioritairement la drogue, et le monde de *1984* la terreur, la menace et la contrainte physique, sur le modèle élaboré par l'*ingénieur social* Kurt Lewin, un Juif allemand *antifasciste* dont George Orwell a certainement entendu parler. Notre réalité, aujourd'hui, est un hybride des deux modèles. Les deux modèles utilisent la même arme maîtresse, le remodelage des cervelles par un ensemble de techniques de manipulation dont la propagande n'est que la partie la plus visible.

Mis à part le désir de maigrir rapidement, première incitation à prendre de la cocaïne, la motivation principale de Colleen était qu'elle en avait besoin « pour son travail ». C'était assez difficile pour moi d'imaginer de quel *travail* il s'agissait, sur cette île où tout le monde sauf les Grecs était à moitié nu et en vacances. Dans une première approche, la cocaïne est la drogue du travail dans la joie et la bonne humeur ; la cocaïne a réalisé le rêve de Walt Disney : le travail dans la joie ! Sans oublier les diamants promis au travailleur.

« On pioche tic-tac, tic-tac,
Dans la mine, le jour entier.
Piocher tic-tac, tic-tac,
Notre jeu préféré.
Pas bien malin d'être riche enfin
Si l'on pioche tic-tac

Dans la terre ou dans la roche
Dans la mine, dans la mine.
Dans la mine, dans la mine.
Où un monde de diamant brille ! »

Chanson des nains dans la mine, Walt Disney, *Blanche Neige*

Cette notion ludique du travail peut paraître l'inverse de l'affreuse malédiction de Yahweh-Moloch, appelé à l'époque Adonaï, contre l'humanité *désobéissante* : « Tu travailleras à la sueur de ton front », la malédiction des esclaves soumis. Mais elle n'est pas essentiellement différente. Travailler dans la joie et la bonne humeur pour *devenir riche* en récoltant des *diamants* est aussi un travail d'esclave, un travail d'esclave *shooté* qui n'a aucun sens. On ne voit là nulle part le travail qui a fait l'excellence des civilisations, cette confrontation exigeante à la matière et la pensée, cette volonté que Nietzsche a appelé la *volonté de puissance*, dans une formulation qui marque sa révolte et qui peut choquer dans notre monde terrorisé par une myriade d'inhibitions. Si Nietzsche a ouvert le chemin de la libération, la formulation d'Heidegger, reprise d'Hölderlin et, au-delà, de la Grèce antique, est meilleure : ce travail sur nous-mêmes et le monde est *l'horizon de notre Être*, notre Être en devenir, tels que nous nous sommes faits et tels que nous voulons être.

Avec son caractère égalisateur, son indifférenciation, son absence d'empathie, son court-circuitage des émotions, sa psychopathie heureuse, la cocaïne est la drogue parfaite de ce que Nietzsche, encore lui, appelait le *nihilisme*, le mal qui ronge le monde occidental et qui, malgré les avertissements et les révoltes, est en train de nous détruire.

Colleen dit, de l'espace sans contrainte où elle se trouve maintenant, qu'elle a été incitée à faire des choses qu'elle n'avait pas du tout envie de faire, mais ce n'est pas du tout ce qui apparaissait quand, justement, elle était sous l'emprise de la cocaïne, et pouvait me dire sans manifester le moindre dégoût apparent que ses *amis* lui giclaient leur sperme sur la figure ; ce n'était qu'une gêne et rien de plus. Elle était la *golden girl* gagnante qui *allait au charbon* sur les plateaux de cinéma pour y récolter des diamants. Elle adorait briller, être adulée, gagner jusqu'à 1.700 dollars par jour de tournage, dit-on, soit 4.250 d'aujourd'hui, et être perpétuellement *high*.

Mais ce n'est que l'apparence qu'elle donnait. La *golden girl* qui *va au charbon* est le *role model*, l'image idéale, celle qui est véhiculée par les médias et la propagande : glamour, paillettes, argent, et vacuité. Colleen était en fait motivée par autre chose, proche de la *volonté de puissance* qui anime la plupart des peuples, et peut-être les Européens plus que les autres : la volonté qu'elle exprime de *faire quelque chose d'elle-même*. C'est cette volonté qui a été captée par la cabale pour la faire entrer dans leur moule artificiel, dans une forme de *meurtre d'âme*. J'ai toujours senti ce danger, et j'ai toujours refusé obstinément mille offres alléchantes. Le potentiel que nous avons est détourné quand nous coopérons avec les pouvoirs qui veulent nous utiliser.

Ce n'est pas tellement un hasard que la cocaïne ait été, à l'origine, la *drogue des stars*, et ce n'est pas seulement à cause de son coût : la cocaïne est la drogue qui rend réel le monde idéal de Walt Disney. Maîtrise, beauté, *glamour*, la drogue vous donne tout. En quelque sorte, le Huxley du *Meilleur des mondes* avait trouvé son maître, mais Huxley et Orwell étaient anglais et européens, quasiment d'un autre monde où l'on n'a pas saisi le potentiel de Mickey.

Cocaïne, addiction et homéostasie

L'effet le plus connu des drogues est sans doute l'addiction, c'est-à-dire le fait que les *addicts* tendent à augmenter leurs doses pour obtenir le même effet. Je ne suis pas certain, pour ma part, d'une tendance naturelle ou automatique à l'augmentation des doses ; ayant pris régulièrement la même dose modérée de cocaïne pendant assez longtemps, je n'ai jamais senti la nécessité de l'augmenter. Mais si, comme Colleen sur l'île, on prend sans méfiance une dose *de cheval*, pour être totalement défoncée, et je suppose qu'elle a été fortement poussée à le faire par les monstres pour détruire toutes ses capacités de réaction naturelle, on va rechercher par la suite toujours la même dose au moins. Le nom anglais du vendeur, le *pusher*, indique bien que le vendeur *pousse* à la consommation de son produit, et si ce n'est pas le vendeur qui joue ce rôle, ce sont, comme dans le cas de Colleen, ses *amis* qui sont intéressés à la droguer ; je ne suis pas du tout certain qu'il y ait une origine naturelle à l'augmentation des doses, qu'on appelle généralement *accoutumance*. Je peux me tromper, j'ai peut-être plus de *self-control* que d'autres.

L'accoutumance et l'addiction sont des phénomènes auto-entretenus, des *boucles infernales*, et ils sont très spéciaux parce qu'ils dérogent à ce qui est peut-être la loi la plus fondamentale du vivant, la loi de l'*homéostasie* définie par Claude Bernard et reprise extensivement par la théorie des systèmes. La loi de l'homéostasie veut qu'un système vivant, après être passé par un état qui mobilise ses ressources, état de déséquilibre, retourne à un état d'équilibre ou de repos. Ces états peuvent être, pour ce qui nous intéresse, aussi bien les états amoureux générateurs de dopamine et d'énergie que les états de lutte, guerre, travail, etc., y compris les luttes contre les maladies, je ne vais pas faire la liste qui est très longue. La cocaïne, par sa génération de dopamine, crée un état de déséquilibre, même si c'est un état de déséquilibre agréable. A l'état naturel, l'activité générant le plus de dopamine, le rapport sexuel, se clôt brutalement sur un orgasme final qui dissipe d'un coup toute la tension accumulée, et le système revient à son état d'équilibre, avec un plus, la production d'ocytocine qui crée un lien stable entre les partenaires. C'est parfaitement conforme à la loi de l'homéostasie. Mais il n'y a rien de tel dans la cocaïne. Et même, au contraire.

Avec ma consommation régulière mais limitée de cocaïne, je pouvais faire l'amour pendant des heures, mais j'étais incapable de parvenir à un orgasme. Ça ne dérangeait pas beaucoup ma partenaire de l'époque, une très jeune juive rouquine, jolie, charmante, intelligente, moderne, *libérée*, papa *libéral* et *psychanalyste*, qui n'éprouvait pas le moindre début d'orgasme de toutes façons, mais ça me perturbait énormément. La cocaïne est la drogue du contrôle, certes, mais elle vous contrôle aussi, et impossible de l'oublier, elle ne vous lâche jamais.

Je fonctionnais généralement avec une *ligne* de coke qui tenait sur un petit miroir de poche ou de sac à main, ce qui fait sans doute moins d'un dixième de gramme ; j'imagine que les dégâts sur la sexualité, avec un gramme, doivent être immenses. Déjà, ma petite *ligne*, à laquelle je m'étais habitué quand ma femme m'avait quitté, suffisait à m'insensibiliser, et m'a fait commettre ce que je considère aujourd'hui comme des espèces de crimes impardonnables contre la vie, comme rejeter avec indifférence des femmes dont j'étais en fait amoureux quand je n'étais pas *sous influence*.

Je ne sais comment font les *pornstars* mâles qui, en prenant de la cocaïne, bandent mou et peuvent éjaculer ; sans doute sont-ils à peu près

impuissants à l'état naturel, et c'était probablement le cas de ce Jake bourré de coke. Suze Randall, une pornographe attentive à la qualité esthétique de ses productions, et l'une des premières à avoir fait travailler Colleen, l'explique crûment dans l'article de référence sur la mort de Colleen, dans le *Los Angeles Times* de mai 84.

> « Croyez-le ou non, la plupart des gens dans le porno sont plutôt normaux et ennuyeux, mais il y a un certain type d'hommes dans l'industrie qui ne peuvent coucher avec des filles magnifiques sans se mettre des assiettes de cocaïne devant le nez... Ils monopolisent ces jeunes filles et éventuellement les asservissent. »

La cocaïne entretient une *pression* permanente qui n'arrive jamais à s'évacuer. De ce fait, c'est une arme de chantage et de manipulation idéale. Elle est essentielle dans le passage post-moderne des terreurs *hard* aux terreurs *soft*. Ce qui ne veut pas dire que les terreurs *hard* aient disparu. Quand Shana Grant me parlait de ses *amis* qui, entre autres, ne voulaient pas de moi, lui éjaculaient sur la face, menaçaient de tuer sa famille, ou nous, et autres gentillesses, elle le disait avec le sourire et le détachement souverain du drogué. Tout est là. C'est la terreur *postmoderne*, la terreur *soft* qu'il n'est pas *cool* de dénoncer.

La cocaïne génère une insatisfaction croissante : c'est le circuit habituel, ou le *cercle vicieux*, de l'addiction. Elle est parfaitement en phase avec les mécanismes monstrueux de la spéculation et de la prédation financière, qui eux aussi ne peuvent se soutenir que par une croissance constante de dettes de plus en plus lourdes et de plus en plus impayables, sans espoir de retour à l'équilibre.

L'une des caractéristiques des systèmes criminels à addiction est qu'ils demandent un investissement initial très faible en comparaison de l'asservissement en croissance continue qu'on peut en attendre. Le sujet drogué ou le peuple endetté courent jusqu'à l'épuisement après un retour à l'équilibre de plus en plus impossible ; on ne peut régler les intérêts de la dette qu'en en faisant plus encore, et on ne peut espérer un soulagement du déséquilibre causé par la drogue qu'en en prenant de plus en plus. C'est le même type de *pusher*, un mot intraduisible qui signifie à la fois *pousseur* et trafiquant, qui est à l'origine de la drogue et de la dette. Les systèmes de la drogue et de la dette sont strictement identiques. Et ce sont les mêmes êtres, animés de la même voracité prédatrice, qui les utilisent. Ce sont les

mêmes qui, en Pologne, saoulaient les paysans pour leur faire prendre des prêts usuraires, qui finalement les réduisaient en esclavage, dans un processus horrible décrit par Soljenitsyne. C'est exactement la même monstruosité, cachée maintenant sous un vernis *libéral*.

Cela avait été une terrible erreur, pour Colleen, de prendre de la cocaïne avec ses *amis* avant de venir me voir le deuxième jour ; c'était sans doute pour elle un moyen d'avoir l'impression d'être plus forte dans l'adversité, mais c'était en réalité un moyen de la fuir ; le désespoir, la colère et la rage étaient les seules réponses correctes à la situation, même si elles n'étaient pas *cool*. Mais j'étais tout aussi incapable, à l'époque, de réagir correctement moi-même ; la cocaïne est la mauvaise médecine d'une maladie de l'âme organisée, orchestrée et généralisée.

J'ai évoqué une *maladie de l'âme* ; ce genre de maladie ne s'attrape pas au coin d'un bois un soir d'hiver ; c'est le résultat d'une *opération*. Pour le concept d'*âme*, je ne me réfère pas du tout à un contexte religieux quelconque, serait-il même exotique, l'*âme* est ce qui est le plus profond, le plus intime, et, en définitive, le plus *naturel*, comme quand on parle de l'âme d'un bois, on peut d'ailleurs dire aussi son *cœur*, ce qui est à peu près la même chose. « Espaces inanimés, avez-vous donc une âme », etc.

Comme pour toute infection nouvelle, il est possible de retracer sa progression. Et, bien entendu, c'est là où la cocaïne faisait les plus grands ravages, Hollywood, que se situait le principal foyer de l'infection dans les années 80, et probablement encore aujourd'hui.

L'art du divertissement

Traquant le moindre indice me permettant de comprendre Colleen, j'ai trouvé dans une vidéo de *bloopers*, des ratages normalement mis à la poubelle mais que Sachs-Hollander diffusait pour les *fans* toujours prêts à se mettre un morceau de Colleen et autres sous la dent, une scène tout à fait éclairante. Cette scène est tirée du tournage d'une vidéo porno, dans laquelle il y a apparemment quelques menus problèmes avec l'acteur, un nommé Eric Edwards ; Colleen est allongée seule sur le lit et papote avec l'équipe ; comme c'est de la vidéo, et que le prix de revient de l'enregistrement est très faible, la caméra tourne bien qu'il n'y ait aucune action à filmer. Elle dit en s'en amusant que la situation lui rappelle *Barney Miller*, une série américaine grand public diffusée en 81, l'année de ses 18

ans, juste avant qu'elle s'échappe de l'étouffoir familial pour aller respirer à plein nez les parfums frelatés d'Hollywood. Les Applegate étant des catholiques très attachés à leur foi, on n'imagine pas que toute la famille puisse se rassembler autour du poste de télé pour regarder des émissions licencieuses. C'est là qu'intervient toute l'immense perversité des studios d'Hollywood, et leur art imperceptible de l'accoutumance.

L'actrice qui joue le rôle principal, Sarah Kennedy, s'appelle pour ce rôle Alice Grant. C'est une jolie blonde délicate, qui joue à la perfection un rôle de jeune femme candide, adorable et pleine de bonnes intentions. Un rôle que Shauna Grant jouera presque à l'identique dans ses films. Alice Grant n'exhibe pas ses talents érotiques, mais elle se prostitue *par patriotisme* : elle a besoin d'argent, étant militaire et patriote sous payée et ne voulant pas démissionner. Qui veut la fin veut les moyens, et quoi de plus vertueux et de plus amusant que de payer de sa personne pour le bien de la Nation ? La prostitution, comme chacun sait, est une activité aussi amusante que de jouer avec des poupées Barbie, et seuls les *méchants* ou les *hypocrites* pourraient trouver à y redire. Alice est un modèle d'innocence et de candeur. Ses dialogues avec les représentants de la loi ou les officiers sont ponctués à chaque *chute* par des rires en boîte : tout cela est à mourir de rire, la prostitution est l'une des activités les plus innocentes et les plus civiques du monde, et toute la famille chrétienne est conviée à partager cet instant d'amusement tellement bon enfant.

L'actrice Sarah Kennedy a participé à quelques films de série B *légers*, dits *softcore*, qui *suggèrent* des activités érotiques ; sur l'affiche du plus fameux, *The Working Girls*, *Les filles au travail*, on voit quelques accroches prometteuses : "*They'll do anything for money!*" (Elles feront n'importe quoi pour de l'argent !*)*, "*Is there much night work?*" (Est-ce qu'il y a beaucoup de travail de nuit ?*)*, "*Is this work legal?*" (Ce travail est-il légal ?*)*, "*What experience is necessary?*" (Quelle expérience est nécessaire ?). Très exactement les mêmes thèmes, suggérant la prostitution, que *Barney Miller*. Le *softcore* est un genre allusif, publicitaire, grand public, qui prépare les cervelles ; le porno est, lui, *explicite*, quand la *libéralisation* de la prédation sexuelle la plus répugnante devient la norme. On ne peut que féliciter Hollywood pour avoir si bien préparé la carrière mirifique d'une Shauna Grant, facilement persuadée qu'il était *sans problème* et *moderne* de gagner de l'argent en pratiquant diverses activités sexuelles devant une caméra. Il ne s'agit pas

d'une incitation directe à la prostitution, et à l'entrée dans le monde criminel qui vit de cette prédation, il s'agit juste d'une mise en condition, une normalisation par accoutumance de l'infâme. Ce n'est pas officiellement de la propagande, c'est du *divertissement*.

C'est le processus de la banalisation et de l'accoutumance, un processus très pervers et très efficace, dont on peut voir comment au cours du temps on en a progressivement augmenté les doses, pour rendre ordinaires, normales, voire *naturelles*, un nombre croissant d'horreurs. Protester, à n'importe quelle étape du processus graduel, vous fait rejeter facilement comme un représentant fanatique des ligues de vertu, si ce n'est comme le dernier survivant du *fascisme*. Il est effectivement tout à fait exact que les fascistes historiques ont éradiqué, chez eux, les pouvoirs de la pègre et du crime, cette appellation de *fascisme* contre ceux qui s'opposent à la dégradation et la marchandisation des personnes, consécutive à la dégradation des mœurs, est donc tout à fait justifiée. Au début de l'opération, il fallait convaincre que le *fascisme* était le mal absolu, et que le peuple *élu*, propriétaire d'Hollywood, était le symbole de l'*innocence persécutée*, ce qui fut fait très facilement par ceux qui avaient acquis presque tous les moyens d'information de l'époque, après avoir acquis presque tous les moyens financiers.

La cocaïne, qui neutralise affects et sentiments par la fourniture d'un plaisir sans autre cause qu'elle-même, est le parachèvement de cette banalisation et de cette accoutumance ; elle est sans surprise liée au même milieu. Il ne manquait plus à la Alice Grant *patriote* de la série *Barney Miller* qui se prostituait pour arrondir ses fins de mois que de prendre joyeusement de la coke, drogue de *la fête*, pour *faire son travail*.

L'une des grandes réussites d'Hollywood est d'avoir popularisé l'image de *la blonde*, sans que personne ne voie l'arnaque et s'attaque à cette ignominie. *La blonde* est jeune, jolie, européenne, nordique si possible, naïve, et elle affiche invariablement une seule compétence, celle d'être un objet sexuel. Même si elles sont célèbres, adulées, et bourrées de fric, elles véhiculent imperturbablement une image d'idiote ; *la blonde* est toujours stupide. L'invention de *la blonde* par les cabalistes des studios d'Hollywood est de fait raciste, et même, génocidaire. *La blonde* est le modèle, fantasmé par les Juifs, de la *shiksa*, la pute européenne. Evidemment, c'est une fille facile, une esclave sexuelle, et évidemment, elle n'a pas d'enfants, et elle a

un *job* lié à son statut de pute : c'est un *role-model* génocidaire. Marilyn a joué ce rôle pendant toute sa carrière, et elle est devenue le modèle de millions de filles dans le monde ; Colleen était destinée à suivre exactement le même chemin. Il faut comparer cette *blonde* remixée dans la moulinette cabalistique aux images d'Allemandes blondes, fières d'elles-mêmes et de leurs enfants blonds, qu'on voit dans d'autres propagandes *fascistes* aujourd'hui bannies : le contraste est saisissant. C'est de la propagande, bien sûr, mais toute propagande a des effets, et la propagande camouflée dans le divertissement est la pire.

Marilyn Monroe, la *blonde* iconique, qui a comme Colleen parlé à des médiums, raconte qu'elle a été assassinée après qu'elle ait été forcée à avorter, et que, désespérée et écœurée, elle était sur le point de *parler*.

L'exemple de la campagne d'intoxication que j'ai pris chez Colleen n'est que l'une parmi les milliers et milliers de celles qui ont investi, et investissent plus que jamais, l'ensemble des médias, à l'exception notable et précieuse de l'Internet. Tout cela fait partie d'une politique tout à fait consciente et délibérée que l'on peut tracer.

La propagande aux USA n'a absolument rien à envier aux affiches outrancières de l'ère soviétique exhibant le bonheur de l'Homme Nouveau cosmopolite, prolétaire et esclave de l'Etat. Mais elle est nettement moins voyante, et d'autant plus perverse et corrosive. Suivant les principes du *Propaganda* d'Edward Bernays, double neveu de Sigmund Freud grâce aux tendances incestueuses de cette famille d'escrocs professionnels, elle évite l'attaque frontale, facilement déjouée par une intelligence ordinaire. Elle utilise massivement l'industrie du *divertissement*, et s'attaque d'abord aux jeunes enfants pour les effets les plus durables.

A quelques années d'intervalle, j'avais vu en tout et pour tout trois films *divertissants* autour de mes dix-onze ans : *Blanche-Neige* et ses Sept Nains, *Ivanhoé* où la belle Rébecca, aimée du héros, et son père sont de riches Juifs au cœur d'or aussi gros que leurs coffres emplis d'or tombé du Ciel, persécutés par les *méchants*, et enfin *Nuit et Brouillard* où l'on raconte d'un ton sépulcral qu'un horrible massacre de purs innocents, *boucs émissaires* de la *haine raciale*, encore les Juifs, a eu lieu quelque part dans un endroit sinistre, œuvre d'autres *méchants*, qui décidément pullulent sur cette planète dès qu'il s'y trouve des Juifs.

Après ces *flashages* de mon esprit pour y installer des empreintes indélébiles, les laborieuses et répétitives manœuvres de renforcement de la croyance aveugle et de la soumission opérées par l'Eglise voyaient leur crédibilité s'effriter, parce qu'au grand jeu du remodelage des cervelles, Hollywood et les *psyops* sont bien meilleur. La pornographie fait partie de l'industrie du *divertissement*, et elle y a un rôle de plus en plus important, si ce n'est celui de leader, puisqu'on voit ses codes se répandre partout. La Cour Suprême des USA a même reconnu son droit à la *liberté d'expression*.

Il ne fait aucun doute que, quand je l'ai rencontrée, Colleen avait été parfaitement endoctrinée ou *lavée du cerveau* sur ce qu'est la pornographie ; sa satisfaction d'être une grande *pornstar* n'était pas feinte. Il fallait évidemment, pour cela, qu'elle reste confinée dans son milieu de pornographes, et pas qu'elle tombe amoureuse d'un *normal*, l'espèce exécrée par les criminels. L'opération de propagande et d'endoctrination commence toujours par une relativisation des valeurs, l'introduction de doutes, d'ambigüités, pour installer ensuite l'état d'esprit *ouvert* à tous vents, ayant perdu la capacité de *discriminer*, qui est favorable aux criminels.

L'*humanité* secourant le crime

L'amour et le crime hantent les humains, ou du moins ceux que je connais, les humains d'Occident. Les plus grands auteurs, comme Shakespeare, puisent sans discontinuer dans cette source inépuisable. Le crime, comme l'amour, suscite des passions.

Evidemment, quand j'ai dit à Colleen : « Ce serait un crime », avec comme une préscience de son futur, j'ai *renversé la table*.

Il était essentiel que Colleen, pour *faire son job*, ait perdu toute notion claire de ce qu'est un crime. Comme toute notion claire du bien, du beau, de l'agréable et du détestable, grâce à la cocaïne. Là où je voyais un crime, elle ne voyait qu'un *job*, et un job de *star* qui lui rapportait des sommes astronomiques. Un écart aussi phénoménal dans les perceptions, chez des personnes physiquement très proches, ne se construit pas en quelques mois. C'est le fruit d'un long travail sur les perceptions. La perception de ce qu'est un crime est essentielle dans la survie même d'une société, le crime étant ce qu'il y a de plus destructif et de plus intolérable.

Quand il s'agissait de dissimuler les horribles crimes des Soviétiques en accusant les Allemands de crimes encore plus horribles, pour qu'une horreur chasse l'autre, le crime haineux de cette horrible calomnie aurait dû terriblement choquer des gens d'Eglise qui sont censés régler leurs comportements sur une éthique. Mais rien de ce genre ne s'est passé. Il ne s'agit pas là d'une décision consciente, c'est la perception même du crime qui a disparu, comme chez Colleen. Que s'est-il passé ?

La question du *crime* est la question lancinante de l'*Hamlet* de Shakespeare comme de l'*Œdipe* de Sophocle ; oui, il y a un crime, et ce crime a de terribles conséquences, mais ce crime est *impensable*, n'existe pas. Seule une *apocalypse*, une *révélation*, le révèle. Quand un crime est tellement horrible que nul vivant ne peut l'imaginer, seul le *spectre* libéré de nos liens, comme dans *Hamlet*, peut le révéler ; à quatre siècles de distance, c'est aussi Colleen qui, de l'autre monde, a révélé le crime encore plus immonde dont elle a été victime.

La question du crime est centrale dans un film de Fritz Lang, l'un des films les plus énigmatiques et les plus ambigus qui soient, *M le maudit*. Fritz Lang explore presque continuellement le monde du crime, je dirais, comme s'il n'en connaissait pas d'autre. Comme Stanley Kubrick, son coreligionnaire, Fritz Lang nous expose, presque sans détour, la vision du monde cabaliste. C'en est presque gênant, au point qu'on se demande parfois : mais de qui parlent-ils donc ? A quoi on ne peut que répondre : on ne parle bien que de ce qu'on connait, à savoir ce qu'on a expérimenté soi-même. Et si, moi, je connais quelque chose des hommes de main de la Cabale, c'est bien parce que je les ai côtoyés d'un peu trop près.

Je ne vais pas disserter sur les *Docteur Mabuse* et leur incroyable exposition des méthodes d'hypnose collective modernes, à savoir celles qui ont été développées au *Tavistock Institute of Human Relations* et légitimées par Edward Bernays sous le joli nom de *relations publiques*, tout cela appartient au crime à grande échelle que l'on nomme *politique*, mais juste sur la conception du crime dans *M le maudit*, une œuvre qui, sans conteste, a sa place au firmament des grandes œuvres *à propos du crime*.

Plaçons le décor : cette œuvre date de 1931, et elle est conçue dans ce qu'on appelle l'Allemagne de Weimar. Cette Allemagne est soumise à la prédation externe des cabalistes de la *Federal Reserve Bank*, avides de récupérer sur son corps exsangue de vaincue tout l'or qu'elle pourrait

encore cacher, et à la prédation interne des hommes de main de la Cabale, accourus de toute part, qui profitent de l'effondrement d'une monnaie dont les garanties en or ont été pillées pour acheter à vil prix biens, services et corps serviles allemands, réduits à tout subir pour pouvoir simplement manger.

On voit dans l'œuvre de Lang apparaître une réaction populaire, qui historiquement prendra le pouvoir deux ans plus tard sous l'étiquette du national-socialisme, et que Lang appelle *la pègre*. La conception de Lang selon laquelle les *populistes* seraient en quelque sorte par essence *criminels* s'exprime encore très souvent dans les harangues de certains pouvoirs en Occident. Lang est évidemment un *Elu* oint par Dieu Tout-Puissant, bien au-dessus de la plèbe.

Le personnage central de *M. le maudit*, le rôle-titre, est joué par Peter Lorre, qui par un divin hasard, est également *Elu*. Ce n'est probablement pas, cette fois, la nature qui *fait bien les choses*. Ce M. *ne peut s'empêcher*, pauvre victime du destin, d'assassiner les gamines blondes, on ne sait s'il les viole, ô pudeur, il faudra quelques dizaines d'années de plus et une seconde guerre mondiale gagnée pour pouvoir admirer le violeur pédophile sodomite Roman Polanski, de son vrai nom Raymond Liebling, qui, dénoncé par un hasard malheureux, clamera son innocence éternelle face à ces petites salopes de *shiksas* qui ne demandent que ça, et échappera fort justement à toute forme de punition et même d'opprobre.

L'innocent M., *victime* de son horrible compulsion à assassiner les frimousses blondes qui le fait tant souffrir, tombée du haut du ciel comme la malédiction d'Œdipe, fera lors de son jugement par *la pègre*, la vile populace allemande, un discours copié sur celui du Shylock du *Marchand de Venise* de Shakespeare, rappelant son caractère d'*humain comme les autres*. L'*humanité* au secours du crime. Un concept plein d'avenir.

C'est assez étonnant que Shakespeare ait énoncé, par la bouche de Shylock, une thématique que vont reprendre Fritz Lang, puis, dans la foulée, la déclaration des *droits* universels de l'*homme* considéré comme généralité abstraite : « Ne suis-je pas un *humain* tout comme vous, etc. ».

Je doute fort que Shakespeare ait inventé cette thématique ; il n'y avait pas de Juifs en Angleterre à son époque, ils avaient été bannis des siècles plus tôt, il s'est probablement inspiré d'une plaidoirie du même genre, à Venise ou ailleurs. Venise s'était ouverte assez récemment aux Juifs qui en

étaient également bannis, parce que sa domination dans le commerce avec l'Orient s'effondrait.

L'argument de Shylock est qu'il a conclu un contrat d'usurier, et que donc, s'il n'y a pas de discrimination contre lui – il n'emploie pas ce mot, mais le sens est le même – s'il est un *humain comme les autres*, son contrat exigeant une livre de chair humaine prélevée sur le vif doit être honoré. Il oublie de mentionner que seuls les Juifs pouvaient, étant tolérés comme étrangers non-chrétiens mais apparentés, pratiquer l'usure qui est un crime pour les Chrétiens, ce qui aura les pires conséquences jusqu'à aujourd'hui. L'*humanité* dont il se réclame est un piège contre les chrétiens qui le jugent. Le jugement ne va d'ailleurs pas remettre en cause la légitimité de son contrat, il va peser les termes du contrat pour y ajouter un élément non prévu, le rendant inapplicable.

L'*humanité* qu'utilise Shylock est un concept qui a cours dans la grande religion *fraternelle* et *universelle* qu'est le christianisme, mais qui bien sûr ne s'applique pas à lui-même, un *Elu* étant d'un groupe qui, dans sa Bible, n'a de cesse de détruire les *Gentils* et les Nations, et dans son Talmud, considère le reste de l'humanité comme des *animaux à visage humain*. L'*humanité* qui doit réunir les Chrétiens devient, utilisée par Shylock, une arme contre eux. Trois siècles plus tard, la même arme sera utilisée officiellement dans ce qui s'appellera la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

Dans le christianisme, l'usure est un crime, et la fabrication de fausse monnaie est un crime de lèse-majesté donnant lieu aux pires punitions. Le christianisme a éradiqué impitoyablement tous les cultes, traditions, et manières de penser traditionnels des *païens*, y compris ceux de l'excellente civilisation grecque, mais n'a pas éradiqué le judaïsme, considéré comme peuple égaré, mais pas ennemi de la Vraie Foi. En conséquence, le judaïsme a été la seule religion exotique à être autorisée ou tolérée, et cette religion, si elle interdit l'usure entre Juifs, la permet et l'encourage contre les non-Juifs. C'est déjà un crime permanent qui est légitimé, et c'est sur ce crime permanent que va s'établir la puissance juive. Pour un Chrétien, le fait de savoir si, généralement, un Juif est ou non criminel est toujours indécis – c'est cette indécision, ou ce malaise, qui est mise à contribution, aussi bien chez Shakespeare que chez Lang. Mais chez Lang, le degré d'horreur a

monté d'un cran, héritant de l'expressionisme et d'une situation sociale déliquescente.

L'indécision, le malaise, le *double bind*, le déboussolage sur un sujet aussi grave qu'un horrible crime de sang sont des phénomènes bien plus graves que les crimes eux-mêmes. Et sans aucun doute, tout cela est provoqué.

Avant *M. le maudit*, Lang s'est fait connaitre entre autres par sa série des Docteur Mabuse et par Metropolis, dont la trame est serrée autour de la pratique de diverses sortes plus ou moins abouties d'hypnose collective. Dans les pratiques d'hypnose réelle, la désorientation paralyse les défenses ordinaires et ouvre la porte aux suggestions hypnotiques. Ce que fait déjà la plaidoirie de Shylock, mais que M. le maudit utilise à plein régime, c'est créer un clivage violent entre deux réponses possibles, totalement antagoniques, à une situation elle-même très violente.

La réponse simple et naturelle face à un crime avéré particulièrement odieux est l'élimination du criminel, peu importe le moyen de cette élimination. Ce qu'on appelle *justice* chez la plupart des peuples qui se sont dotés d'institutions particulières pour remplir cette tâche ne fait qu'entériner cette réponse naturelle.

Mais la réponse chrétienne est une inversion, antagonique de la réponse naturelle : *tendre l'autre joue*, *aimer ses ennemis*, ou *ne pas juger, parce que Dieu seul a le pouvoir de juger*. Je n'ai pas écrit judéo-chrétienne à dessein, parce que si le christianisme a été créé par des Juifs, les Juifs eux-mêmes n'appliquent pas du tout cette règle pour eux-mêmes, je dirais même, bien au contraire.

La distance infinie entre la réponse naturelle et la réponse *christique* crée une énorme *faille*, et une telle faille génère une énorme *faillite* dans la population concernée. J'appelle cette faille, pour la singulariser, la *faille cabaliste* ; c'est dans cette faille que s'engouffre le pouvoir des cabalistes, hier comme aujourd'hui.

C'est pourquoi je suis persuadé que l'infâme Saül Paulus dit Saint Paul était, sinon un *cabaliste* dont je ne sais s'ils existaient comme tels à l'époque, au moins leur précurseur, ou le continuateur d'une tradition souterraine née pendant les années de captivité à Babylone.

On peut prendre le problème par les deux bouts : cette *faille* permet-elle d'amoindrir, d'absoudre, voire légitimer, des crimes, ou cette faille, par son existence même, permet-elle l'éclosion de ces crimes ?

Parce que les criminels n'inventent pas sur le tas leur argumentation : elle existe préalablement à leur crime, fournissant la faille dans laquelle ils peuvent s'engouffrer.

On imagine mal Shylock faisant, devant un vrai tribunal civil utilisant les principes du droit romain de la recherche de la vérité et de la preuve, un discours dans lequel il se défend en mettant en avant sa qualité d'*humain*. Ça ne pourrait provoquer que l'hilarité : en quoi la qualité d'*humain* change-t-elle quoi que ce soit à un crime ? C'est qu'en fait, cette qualité d'*humain* n'est pas une qualité qui intéresse un tribunal civil, mais elle intéresse un tribunal religieux.

La célèbre *controverse de Valladolid*, qui était un procès religieux, a entièrement porté sur la question épineuse de savoir si les Indiens étaient ou non des *humains*, dotés d'une *âme*, et donc, pouvaient ou non être réduits en esclavage pour travailler *comme des bêtes*. La réponse finale alambiquée décida que les Indiens, ayant su construire des villes et disposant de quelques arts, avaient une âme, mais que les Africains n'en avaient pas, ce qui obligea les planteurs en mal de main-d'œuvre à acheter et importer de l'Africain, une très mauvaise idée qui aurait les pires conséquences ; c'était l'importation d'une haine inextinguible. Les seuls qui y gagnèrent furent en fait les trafiquants d'esclaves. Ils n'étaient a priori pas suffisamment en odeur de sainteté pour influencer ou soudoyer la controverse, mais qui sait, les voies de Dieu sont impénétrables.

Je ne vais pas en faire une théorie, mais intuitivement, j'ai fortement l'impression que tout ce qui se joue dans les relations entre Juifs et Chrétiens est, et a toujours été, de nature religieuse, et que tout ce qui s'exprime, parfois très violemment, dans les domaines de la politique, l'économie, ou même la philosophie, n'en est que de lointaines conséquences. Dans les affaires mythiques de Shylock ou M. le maudit, cela semble assez évident.

Dans l'espèce de Constitution du peuple juif qui lui est conférée par le Tout-Puissant au lendemain de la première Pâque qui initie l'Exode, Yahweh décrète d'abord que toute la Terre et tout ce qui vit sur elle est à lui, puis qu'elle est promise à Son Peuple, puis que Son Peuple est un

peuple de *Sacrificateurs* et une Nation Sainte. Le Sacrificateur est celui qui prélève un impôt de sang. Je ne crois pas que la Nation Sainte ait remis en cause la Sainte Parole de son Dieu Tout-Puissant.

Shylock et M. le maudit ne font que cela : prélever un impôt de sang. A leurs propres yeux, ils sont innocents de tout crime. Ils n'avouent pas une faute, encore moins un crime ; au plus, M. le maudit concèdera qu'il est une malheureuse victime souffrant d'une étrange affection infligée par la *fatalité*, alors que Shylock soutient jusqu'au bout être *dans son droit*. De toutes façons, tenus au *pardon des offenses*, les Chrétiens ont toujours tort, et sont toujours *coupables*.

La *pègre*, ou tout simplement le peuple, ignorante des subtilités théologiques et des missions divines, peut-elle légitimement punir ce qu'elle voit comme des crimes ? La réponse de Lang est : non. Alors que Shylock est puni, M. ne l'est pas, le soi-disant *état de droit* ne le permet pas. La *justice* des fonctionnaires, manipulables et corruptibles, passe par là. Lang réitérera le même propos dans le film hollywoodien *Fury*, 1936, où une foule *haineuse* et *stupide* veut lyncher un i*nnocent* qui est sous la protection de la *justice* ; c'est une allusion transparente au lynchage de Leo Frank, un Juif convaincu d'avoir violé puis assassiné une gamine, condamné à mort par un jury mais gracié par un gouverneur corrompu, qui fut extrait de sa prison par une foule en colère. Ce lynchage a été à l'origine de la création de l'*Anti-Defamation League* ou ADL, *Ligue contre la calomnie*, qui lutte contre les *calomnies* que sont toutes les accusations contre les Juifs, calomnies qui sont évidemment dues à la *haine de l'humanité* de la pègre populaire *inculte*, *raciste* et *antisémite*, et sévèrement punies par les tribunaux.

La *calomnie*, plus que la haine, est au cœur du dispositif, en tant que système d'attaque et de défense. La calomnie réelle ou supposée est le système de création ou d'évitement de la culpabilité.

Quand on comprend, par une espèce d'accident, comment fonctionnent réellement les choses, c'est parfaitement stupéfiant. Le scénario est incroyable, pourtant, pour paraphraser Galilée, *il existe*.

Tout crime dont un Juif est accusé par des *Gentils* est forcément une *calomnie*, due à l'*antisémitisme*, péché originel des *Gentils*, et le Juif, maintenant sa position d'exception, ne doit ressentir aucune culpabilité ; au contraire, comme dans la fête de *Pourim*, il doit se réjouir du mal

légitime qu'il a infligé aux *Gentils* et aux Nations. Le Juif est *pur par essence*, et toute accusation contre lui est donc *calomnieuse*.

Inversement, il peut *calomnier* autant qu'il voudra les *Gentils*, et même, les persuader qu'ils sont *coupables* d'avoir commis des crimes contre les Juifs. Le *Gentil* est coupable *par essence*, et donc le Juif, Sacrificateur, ne fait que lui rappeler sa culpabilité éternelle.

On peut rétorquer qu'il est extrêmement peu probable, voire impossible, qu'un système aussi tordu, violant aussi allègrement tous les principes de la causalité qui régissent à peu près tout ce que l'on sait, puisse exister. Et pourtant.

Le système est verrouillé par une répression féroce de l'examen objectif, de la causalité. Dénoncer ce qui est, à l'origine, une pure calomnie, devient un crime. Les auteurs de la calomnie sont pour toujours des victimes, et les victimes de la calomnie des criminels.

Récemment, dans l'Occident médusé et asservi, nous avons eu un autre exemple stupéfiant de cette manière de faire. Une injection expérimentale au contenu inconnu, prétendant être un vaccin, a été imposée à des masses énormes pour soi-disant contrer une prétendue *épidémie* qui ne tuait pas plus de monde qu'une grippe ordinaire. Cette injection a déjà causé des dizaines de milliers de morts, et des millions d'effets secondaires, dont certains graves et handicapants. Non seulement les laboratoires produisant cette chose, globalement possédés par la haute finance des usuriers, ne sont pas légalement *responsables*, ne peuvent pas être jugés *coupables* des crimes qu'ils commettent, mais encore, dans la dernière version de cette infamie, ils ont recours à la *calomnie*, l'arme fatale habituelle, pour accuser ceux qui refusent leur injection d'être coupables des crimes qu'eux-mêmes commettent.

Voir la façon dont fonctionnent mensonges et calomnies dans la pseudo crise épidémique va peut-être ouvrir les yeux sur d'autres calomnies, produites par les mêmes dans le passé, et sur le système global de la calomnie protégé par des lois tyranniques.

Une calomnie serait vite déjouée, combattue, voire punie comme elle le mérite sans un contrôle absolu des moyens d'information typique des régimes totalitaires. La plus grande, ou la seule terreur des manipulateurs, est la *prise de conscience*. Une *prise de conscience* entraîne une révision

complète des rôles des *bons* et des *méchants*, des criminels et des innocents, et quand le crime atteint des hauteurs stratosphériques, c'est extrêmement dangereux pour les criminels.

Il est donc impérieux pour les criminels de créer une espèce de cage mentale d'où les victimes ne peuvent s'échapper, pour qu'elles ne puissent jamais avoir accès à la réalité. Ce qu'on peut voir, de manière caricaturale, dans les instructions données aux Janissaires de vingt ans, issus des zones profondes des USA, qui occupaient l'Allemagne après l'avoir détruite, sur ordre des calomniateurs : il ne fallait surtout pas qu'ils perçoivent la réalité. Un petit film d'instructions aux Janissaires conscrits encore susceptibles de réactions humaines normales, intitulé *Your Job in Germany*, *Votre travail en Allemagne*, fixait une liste exhaustives d'interdits :

« *Don't let it fool you. You are in enemy country.*
Be alert. Suspicious of everyone. Take no chances.
They have had no free speech. Had no free press.
They were brought up on straight propaganda.
They have been trained to hate and destroy.
Don't argue with them.
Don't try to change their point of view.
You will not be friendly.
You will be aloof.
Watchful. Suspicious. »

« Ne vous laissez pas tromper. Vous êtes en pays ennemi.
Soyez vigilant. Méfiez-vous de tout le monde. Ne prenez pas de risques.
Ils n'avaient pas de liberté de parole. Pas de presse libre.
Ils ont été élevés par de la pure propagande.
Ils ont été entraînés à haïr et détruire.
Ne discutez pas avec eux.
Ne cherchez pas à changer leur point de vue.
Vous ne serez pas amicaux.
Vous serez distants.
Vigilants. Suspicieux. »

Cela donne une idée de la propagande paranoïaque à laquelle toute une génération de jeunes américains a été soumise, et ce n'était qu'un début, ce

sont eux-mêmes qui, par la suite, seront des cibles dans le même viseur, quand ils seront accusés entre autres de *haine raciale* et de *suprémacisme blanc*. Un groupe de rock alternatif, *Cabaret Voltaire*, reprendra des parties du texte dans une chanson de 1987 intitulée *Don't Argue*, *Ne discutez pas*, dont : « *You are in enemy country* ». Je suppose que *Cabaret Voltaire* a repris ce texte pour sa paranoïa, voire, en référence à Voltaire, son fanatisme. Ils ne savaient peut-être pas que les jeunes américains étaient effectivement *en pays ennemi* dans leur propre pays, et qu'il était planifié d'écraser chez eux *l'homme autoritaire fasciste*.

Je sais bien que je vais provoquer des frissons d'horreur chez la plupart de mes contemporains, mais il n'est pas possible d'éviter de percevoir que la grande question morale et politique du temps, la grande question sur les façons de voir le monde, n'est pas le rapport maître-esclave, ou dominant-dominé, ni même le rapport entre menteurs, manipulateurs et honnêtes gens, mais le rapport, parfaitement horrible, entre calomniateurs et calomniés.

Ceux qui prétendent être victimes de *calomnies* sont ceux qui connaissent mieux que quiconque leur pouvoir, et ces gens sont les calomniateurs. Les vraies victimes ne savent même plus reconnaître une calomnie, c'est le résultat d'attaques incessantes depuis plus d'un siècle.

Il existe une réalité ou pseudo-réalité d'une puissance financière considérable, mais elle est composée essentiellement de chiffres, qui peuvent s'effacer ; cette puissance ne pourrait se soutenir sans tout l'appareil des calomnies qui visent à détruire ceux qui s'opposent à elle, ou simplement décident de s'en libérer.

Le *milieu* du Meilleur des Mondes

La cocaïne a connu l'expansion qu'on connait parce qu'elle était la drogue idéale qui pouvait annihiler, dans la joie et la bonne humeur, toutes les réactions naturelles de défense contre l'horreur de leur génocide qui pouvaient émerger chez les Occidentaux. On l'a vu chez Colleen, toute réaction de dégoût, de défense, disparait dans le monde *cool* du *y'a pas de souci*. Et ceux qui protestent sont des réactionnaires, des fascistes, ou même des *malades*. Je parle là de la Colleen que j'ai connue, celle d'avant sa séparation d'avec moi par les criminels, qui ont montré par là le visage d'une horreur qu'aucune dose de cocaïne ne pouvait cacher. Ensuite, elle

aura parfaitement conscience, au moins par instants, et même sous cocaïne, de *la solitude, la haine et le dégoût*. A moins d'être totalement hébétée par la drogue, celle-ci ne fonctionnait plus dans son rôle principal.

Les drogues ont toujours été une arme essentielle dans la *guerre psychologique*. Les agents de la guerre psychologique contre l'Allemagne reconvertis dans la CIA ou des organes proches, comme Marcuse et Kissinger, vont lancer les expériences du projet MK-Ultra de la CIA qui ont, à l'origine, le projet de créer des *tabula rasa*, des êtres qui pourraient être totalement reprogrammés, des zombis-esclaves qui exécuteraient les instructions de leurs maîtres. Un certain nombre d'opérations plus ou moins horribles de lavage de cerveau étaient infligées à des cobayes, privation de sommeil, répétition constante de messages, drogues, etc., mais ces expérimentations n'ont été qu'un demi-succès. Il n'était pas possible de refaire à partir de zéro toute la personnalité et les perceptions d'un cobaye, mais il était possible, par contre, de créer des *personnalités multiples* par des méthodes équivalentes, tortures, drogues, terreur ; il restait une personnalité centrale, l'originale, parfaitement fonctionnelle, sur laquelle étaient greffées les *personnalités multiples* d'esclaves manipulés pour suivre les ordres de leurs maîtres. La CIA avait testé l'utilisation de LSD pour créer un état de confusion favorable à l'implantation d'une personnalité additionnelle robotique, espérant sans doute s'épargner le long travail des tortures et chocs divers nécessaires pour créer une *personnalité* de toutes pièces, mais cela a foiré gravement, et même amené des gens comme Timothy Leary et Ted Kaczynski sur le chemin de la rébellion. Ou même le teenager que j'étais, quoique l'esprit de rébellion était déjà bien ancré chez moi, et ne demandait qu'à grandir.

Chocs et tortures créent une amnésie, chose que je connais fort bien. Le choc que j'ai subi a créé spontanément chez moi une autre personnalité, très différente de la précédente, qui ne pouvait exister que parce qu'elle oubliait complètement dans l'amnésie la première. Les victimes des programmes de la CIA et consorts, MK-Ultra ou équivalent, n'ont à l'état normal, si on peut dire, aucune conscience de leur état. Sauf accident. Pour ma part, mon réveil est dû à une espèce d'accident ; il arrive que, suite à un accident violent, des victimes de ces programmes de personnalités multiples sortent de l'amnésie et se souviennent soudain de tout ce qui leur est arrivé, et de tout ce qu'on leur a fait faire.

C'est le cas de celle qui a écrit le livre *Thanks for the Memories*, Brice Taylor. L'un de ses *contrôleurs*, ceux qui l'utilisaient, était l'âme damnée de la guerre psychologique, ayant fait ses premières armes en Allemagne occupée sous régime de terreur, Henry Kissinger. Le monde est petit. La base technologique, si on peut dire, la terreur, est la même dans tous les cas, et Kissinger en était certainement l'un des meilleurs spécialistes. Je ne pense pas manquer d'objectivité en disant que c'est un authentique criminel contre l'humanité. Nous avons appris récemment qu'il était le mentor d'un autre monstrueux criminel, Klaus Schwab, leader du Forum Economique Mondial de Davos et de son Grand Reset génocidaire.

Brice Taylor était une *presidential model,* un modèle présidentiel. Ce qui veut dire que sa programmation était telle qu'on pouvait être certain qu'elle ne se souviendrait jamais de quoi que soit qu'elle ait vu, entendu, ou fait elle-même. Elle était un *secret safe* vivant, un coffre-fort que personne, sauf ceux qui en avaient les clés, ne pouvait ouvrir ; Colleen, elle, ne serait un *secret safe* qu'une fois morte. Mais ce qu'elles ont dit toutes les deux est étrangement similaire, alors qu'elles ont fréquenté, à partir de chemins très différents, les mêmes lieux très *réservés*.

Cela invite à un rapprochement. Il y a certainement quelque chose de commun entre la programmation de *personnalités multiples* amnésiques et la perte de conscience avec des drogues, dont, principalement, la cocaïne. Colleen dit aussi que vers la fin, elle a été emmenée dans un endroit qu'elle ne connaissait pas pour qu'on lui fasse des injections, sans lui dire bien sûr pourquoi, ni de quelle drogue il s'agissait. L'un des effets notables de la cocaïne, écraser les réactions instinctives, dégoût, peur, inhibitions, attirance sexuelle, sous un couvercle de bien-être artificiel, peut être d'une certaine manière assimilé à la création d'un être robotisé, attiré de manière égale par n'importe quelle gratification qu'on lui fera miroiter, et aussi par la perspective d'entrer plus encore dans le système qui fournit la bénédiction de la poudre blanche, du plaisir et de la maîtrise.

Après qu'elle ait perdu tout espoir de me retrouver, et qu'elle ait arrêté de tourner dans le porno, mais pas de paraître dans les évènements promotionnels, les festivals et autres, Colleen était allée se réfugier dans une maison que son *manager* Hollander partageait avec des amis. Comme le dit Kelly Nichols, c'était sa *famille*. Kelly Nichols ignore sûrement que le mot désignant l'esclave, dans la Rome antique, était *famulus*, un être

attaché à la famille, au titre d'infrahumain utilitaire, en yiddish une *shiksa*. C'est à ce moment qu'elle s'était mise à sortir avec Ehrlich, l'accompagnant probablement dans ses tournées chez les *stars*, et s'en mettant probablement plein les narines à cette occasion, au prix de quelques prestations sexuelles. Ce qu'a raconté Ehrlich deux fois de manière différente sur sa rencontre avec Colleen était sans doute bidon, comme pratiquement tout ce que ces gens racontent. En réalité, depuis le début et jusqu'à la fin, le lien avec Ehrlich tenait en un mot : cocaïne.

Colleen quittait la pornographie et Shauna Grant pour devenir Colleen *Applecoke*, le surnom assez peu flatteur que lui donnait le Tout-Hollywood. Mais avoir un surnom à Hollywood, et une réputation, c'est être *connue*, ce qui est de très loin le plus important à Hollywood, peu importe pourquoi vous êtes connu. *Shauna Grant* n'était qu'une très belle gamine blonde, *modèle* très apprécié qui se faisait énormément d'argent en vendant des prestations sexuelles filmées avec des porcs circoncis à grosse queue, alors que *Colleen Applecoke* était une magnifique jeune aventurière de haut vol, dont aucune *party* digne de ce nom n'aurait voulu se passer. Et qui se mit rapidement à fréquenter le gratin, l'élite de l'élite.

La cocaïne a pour effet de gommer les différences, éliminer les signaux d'alerte, égaliser le bon et le mauvais ; c'est l'un des effets essentiels de la drogue appelée Soma qu'a imaginé Aldous Huxley pour modifier les perceptions des habitants de son *Meilleur des mondes*.

Il y a beaucoup d'analogies évidentes entre ce Meilleur des mondes régulé par un État Mondial et les avancées modernes vers un Nouvel Ordre Mondial ; il s'agit de la destruction des sentiments, de toute forme d'attachement, de la famille condamnée comme *pornographique*, et de la promotion d'une sexualité indifférenciée et récréative, de la drogue alliée à la sexualité récréative comme moyen du *bien-être*, ce que dans la version moderne, on appelle le *vivre-ensemble*, la fraternité socialiste obligatoire. Huxley s'était trompé sur la nature de la drogue de son *Meilleur des mondes* ; il connaissait bien les drogues psychédéliques et avait décrit les effets de son Soma selon leur modèle : un sentiment de fusion, de fraternité indifférenciée entre les humains, certes artificiel, mais assez proche de l'idéal du christianisme ; son Soma est une religion artificielle.

Huxley pensait plutôt à une drogue du genre de la psilocybine, qui est un hallucinogène, mais les hallucinogènes augmentent l'empathie, alors

que la cocaïne l'annihile, et, comme les hallucinogènes augmentent les perceptions, ils peuvent mener à de mauvaises expériences, alors que la cocaïne est un anesthésique aux effets réguliers. Par ses caractéristiques, la cocaïne est la drogue de choix pour les psychopathes : ceux qui sont sous l'effet de la drogue n'ont pas plus de sentiments et d'empathie qu'eux, et ne voient plus en eux que des gens ordinaires. Comme une grande part de l'activité du psychopathe vise à camoufler sa véritable personnalité et leurrer ses proies, assez souvent en se faisant passer pour une pauvre victime et en activant un réflexe de pitié, la cocaïne est pour lui un allié de choix.

L'appartenance au monde de la cocaïne était essentielle pour l'ascension fulgurante de Colleen jusqu'aux sommets ; son immense beauté et son charme ne suffisaient pas, dans un monde de psychopathes qui abhorrent et méprisent les *normaux* et leur sensiblerie ridicule ; il faut comprendre que l'addiction, et la vision altérée du monde qu'elle entraîne, est l'une des composantes nécessaires du ticket d'entrée dans le monde sélect de la célébrité, du pouvoir et de l'argent ; si l'on n'est pas naturellement psychopathe, la cocaïne est le moyen artificiel de fonctionner sans vomir dans ce monde, au moins tant qu'on est *high*.

> « *I watched people being coerced at the highest levels at parties of the elite, where cocaine was flowing, drugs, alcohol, whatever anyone wanted - sex with children, whatever - anything they wanted - people were given. It was perversion at the highest level.* »
>
> « J'ai vu des gens être soumis aux pires coercitions dans des parties de l'élite, où la cocaïne coulait à flots ; tout ce que les gens voulaient, des drogues, de l'alcool, du sexe avec des enfants, n'importe quoi, on leur fournissait. C'était de la perversion au plus haut degré. »
>
> Brice Taylor, *Thanks for the memories*, 1999

Quand Colleen disait qu'elle avait besoin de cocaïne « pour ne pas grossir » et « pour faire son travail », quand elle m'a rencontré, elle percevait sans doute la cocaïne comme une *aide* dans une carrière qui n'est pas de tout repos ; elle ne se rendait sans doute pas compte qu'il s'agissait de bien plus qu'une aide, il s'agissait d'une forme de personnalité altérée dans laquelle elle devait se fondre et disparaître, la personnalité *cool* et *libérée* de l'*esclave sexuelle*, et cette forme de personnalité lui serait

également nécessaire dans le Tout-Hollywood, où elle ne faisait pas, officiellement en tous cas, un *travail*.

Son extrême sensibilité, et le fait qu'elle soit si naturellement douée pour l'amour, faisaient qu'elle n'avait absolument pas besoin de cocaïne pour jouir de la vie la plus épanouie qui soit, mais paradoxalement, ces dons faisaient que, si elle devait prendre de la cocaïne pour sa *carrière*, elle devrait en prendre énormément pour compenser ce qu'elle avait perdu sur une île grecque, un jour radieux de septembre.

Comme souvent, il s'agit de spirales infernales ou boucles de rétroactions dans lesquelles les effets deviennent des causes ; elle avait pris de la cocaïne d'abord pour perdre quelques livres et devenir une *modèle* conforme à tous les canons ; ensuite, elle était entrée dans le porno, surmontant ses réticences, avec l'aide de cette cocaïne et pour en obtenir, avec en prime beaucoup d'argent ; puis, après m'avoir rencontré, la motivation, ou l'excuse, de faire du porno et de prendre de la cocaïne, était qu'elle gagnait beaucoup d'argent pour pouvoir partir ; enfin, quand la porte de sortie s'est fermée, il ne restait qu'Hollywood, ou un difficile retour dans le Minnesota, et on ne fréquentait pas Hollywood si on n'était pas, soit un psychopathe, soit une personne *cool* et *libérée*, c'est-à-dire droguée jusqu'au trognon.

Être droguée ne suffisait pas, bien sûr, il fallait aussi être Colleen, extrêmement belle, séduisante et apparemment *innocente* à la fois.

> Medium : « Je pense que ce dans quoi elle s'est retrouvée, quoi que ce soit, était en fait très bon pour elle au début, et, mmm, je pense qu'elle a été remarquée. Et je pense que si elle avait pu continuer dans ce travail qu'elle avait commencé, ça aurait pu être tout à fait excellent pour elle. »

> Medium : « Elle avait comme un passe-partout illimité, parce que je pense que les hommes la désiraient toujours en quelque sorte, et elle a dû avoir un petit ami très jeune. »

La cocaïne ne provoque pas d'effets de manque analogues à ceux des opiacés, douleurs, malaises, etc., mais elle provoque des effets dépressifs sévères quand on cesse d'en prendre. Pour rester *irrésistible*, Colleen devait prendre de la cocaïne, d'autant plus qu'il fallait qu'elle puisse combler en permanence la faille de sa séparation forcée, probablement

aggravée par le fait qu'elle pensait que c'était *sa faute*. Pour satisfaire ses besoins qui la propulsaient au top de l'addiction, un gramme par jour en régime de croisière avec Ehrlich, et sans doute plus en régime de compétition, elle devait s'alimenter aux meilleures sources, et même Ehrlich avait sans doute de la peine à suivre. Sa beauté, son intelligence, son charme, et même son innocence faisaient avec la cocaïne un couple infernal ; toutes ses qualités, toute sa brillante apparence pouvaient s'effondrer, disparaître, si elle était confrontée au manque et à la dépression, et cela ne devait pas arriver, quel qu'en soit le prix.

La consommation de Colleen, qui partageait volontiers sa coke, devait approcher le demi-kilo par an, en n'étant sans doute pas inférieure à 360 grammes ; aux prix de détail, ça aurait coûté environ dans les 500.000 dollars, pour une cocaïne généralement coupée à 85-90%, mais aux prix de gros, pour de la cocaïne pure, seulement dix-vingt mille environ. La différence est énorme, et le plus gros du bénéfice vient du coupage. Je ne crois pas que Colleen consommait de la cocaïne coupée, ou tout au moins, très coupée ; les prix au détail devaient être bien plus élevés, et la facture devait s'envoler à la mesure des revenus des *stars*. Tous ces prix sont à prendre *avec des pincettes*, si je peux dire, mais il est clair que, même en gagnant des dizaines de milliers de dollars avec ses talents, Colleen devait absolument se rapprocher des *gros*, les grossistes, et même les *très gros*, les maitres du trafic international.

> Medium : « Je sens que la vie qu'elle désirait tant est en fait la vie qui l'a tuée. Et c'est tellement triste. Parce que ces gens qui se sont nourris d'elle, pour qui elle avait gagné de l'argent, ces gens qui disaient qu'ils l'aimaient, qu'ils étaient ses amis, je sens qu'elle était très déçue par les gens qui étaient autour d'elle. Oh, elle aimait la belle vie, et je pense qu'elle a eu une belle vie avec quelques-unes des personnes avec qui elle s'associait, elle est allée dans quelques endroits magnifiques, mais le problème était qu'ils l'ont vraiment mise dans la drogue et elle dit que c'était la pire erreur de sa vie, parce qu'elle a fini par faire des choses qu'elle n'aurait jamais, jamais faites. »

L’Etat criminel

Comme ce que j’écris n’est pas de la science-fiction, mais décrit une réalité assez *dure à avaler*, très différente de ce qui est donné à voir par les médias et les divers commentateurs, une réalité alternative en quelque sorte, ou la face cachée de ce qui est donné à voir comme réalité, je vais commencer par faire la genèse de cette réalité cachée, ce qui est assez facile parce que ses origines ont longtemps été partiellement publiques, et ce n’est qu’assez récemment, quand elle est devenue réellement monstrueuse, qu’elle est devenue cachée.

Plus précisément, je vais m’employer à faire la genèse des relations très étroites entre le pouvoir et le crime ; s’agissant de Colleen, je vais suivre surtout quelques pistes directement liées à elle, l’esclavage et la drogue principalement.

D’abord, un rappel de la toile de fond : dans la Bible ou Torah, fondement intangible de la doctrine de certaines populations, il est dit expressément que toute la planète appartient à son Créateur unique, et que *son peuple*, également unique, a tous les droits sur les autres, appelés Nations impures, qu’il pourra, c’est selon, détruire de fond en comble pour s’approprier leurs biens, ou réduire en esclavage. Le Livre établit un nombre impressionnant de prescriptions, dont la première et principale est l’obéissance inconditionnelle aux *Commandements* du Créateur et ses suppôts sur cette terre ; il s’agit d’un règlement militaire, tout à fait en cohérence avec les buts fixés. La désobéissance a valu aux humains l’exclusion du Paradis Terrestre, et l’obéissance les y ramènera. Une doctrine totalitaire parfaite, et, malgré quelques tentatives maladroites, on n’a jamais pu faire mieux dans le genre, le modèle est indépassable. Voilà le cadre général, passons aux applications particulières.

La surprise d’Agobard et l’*élite hostile*

Pour le christianisme triomphant dans tout l’Occident, suite à son adoption par l’empereur Constantin comme outil d’écrasement et de soumission des peuples, hérité du judaïsme qui l’avait lui-même hérité des anciens Empires férocement totalitaires du Moyen Orient, la chasse aux *païens*, y compris des Grecs et leur culture, était ouverte en permanence, mais les Juifs avaient un statut spécial. L’une des grandes réussites du

christianisme est d'avoir fait que les Juifs, qui étaient universellement détestés, sont devenus spécialement protégés. On considérait qu'il ne fallait pas les éradiquer comme les païens, mais qu'ils étaient juste dans l'erreur, chose qui pouvait se corriger malgré leur entêtement à ne pas voir la *Vérité* chrétienne. Les premiers propagandistes chrétiens étaient juifs, dont surtout Sa'ul Paulus dit Saint Paul, « le plus fieffé charlatan et escroc qui ait jamais sévi sur terre » selon l'empereur Julien le Philosophe. Les interdits qui s'appliquaient aux chrétiens entre eux, comme l'interdit de l'esclavage et celui de l'usure, n'étaient pas applicables aux Juifs *dans l'erreur*, mais *cousins*, pas *ennemis* de la Vraie Foi. Cette position pouvait générer tous les abus, et évidemment, ça n'a pas manqué, dès l'origine, d'arriver.

Au début du 21ème siècle, ou du troisième millénaire, on peut constater que ce qui met le monde occidental christianisé dans une dangereuse situation d'éclatement, c'est bien l'usure, devenue système financier cosmopolite, et l'esclavage, devenu problème d'égalité et de Droits de l'Homme ; il s'agit des deux principales exceptions judaïques, parmi beaucoup d'autres, dans le monde chrétien. Il est bien connu que pour n'importe quel système, quelles qu'en soient les règles, une *exception* suffit à le déséquilibrer, puis le détruire.

Ceux qu'on appelle aujourd'hui les *lanceurs d'alerte*, ceux qui voient arriver la catastrophe, existent depuis fort longtemps. Déjà au Concile de Nicée convoqué par l'empereur Saint Constantin, qui a fourni le socle du christianisme comme religion unie autour d'un dogme unique et d'une hiérarchie unique, et seule religion tolérée dans l'empire, de nombreuses voix s'étaient élevées, en particulier celle de l'évêque Marcion, pour faire du christianisme une religion autonome libérée de la tutelle judaïque. Cela n'arrangeait manifestement pas l'empereur paranoïaque Saint Constantin, pour qui l'*amour du prochain* n'était que l'étiquette lénifiante de ce qu'il voulait récupérer à son profit, la férocité totalitaire de la Bible, et les protestataires furent déclarés *hérétiques*, victimes d'un *anathème*, ce qui correspond au *herem* biblique, la destruction totale.

En 826, l'évêque Agobard de Lyon écrivait à l'empereur franc Louis le Pieux une lettre où il se plaignait des privilèges des Juifs en ces termes :

> « Il nous est arrivé, fuyant du fond de l'Espagne, c'est-à-dire de Cordoue, un homme qui disait avoir été furtivement enlevé par un

> Juif, à Lyon, il y a vingt ans, n'étant encore qu'un petit enfant, et vendu comme esclave. Il s'est enfui d'Espagne, cette année même, avec un autre chrétien, qui avait été pareillement dérobé, à Arles, par un Juif, il y a six ans. Sur cela nous avons cherché des personnes qui connussent cet ancien habitant de Lyon ; nous en avons trouvé et il nous a été affirmé que bien d'autres chrétiens ont été ou volés ou achetés par le même Juif pour être revendus. On nous a aussi parlé d'un autre Juif qui, cette année même, a enlevé et vendu un enfant. Enfin, on vient de découvrir que plusieurs chrétiens ont été livrés par d'autres chrétiens à des Juifs, et que ceux-ci exercent sur ces esclaves des actions infâmes qu'on aurait honte d'écrire. »

Les « actions infâmes » sont d'une part la castration, qui garantit à l'acheteur maure que l'esclave ne va pas polluer sa race, et la sodomie des jeunes garçons. Agobard aura le choc de sa vie quand l'empereur lui répondra en donnant raison aux Juifs et en condamnant l'évêque, ainsi que d'autres qui lui étaient associés ; depuis Charlemagne, la cour impériale était envahie de Juifs.

C'est que, depuis le Concile de Nicée, qui avait fait de la Torah juive un livre sacré des chrétiens, et l'instauration d'un Empire totalitaire sous la férule de deux Seigneurs uniques, le Seigneur-Dieu et le Seigneur-Empereur (tous deux étant également appelés *dominus*), les Juifs avaient, de fait, par leur expertise moyen-orientale du système impérial, de la création du sacré par le sacrifice et la manipulation de la terreur, un statut supérieur aux évêques. Le principal théologien de la chrétienté, Saint Augustin, qui tiendra le devant de la scène pendant un millénaire, jusqu'à l'arrivée de Thomas d'Aquin, était d'origine carthaginoise, c'est-à-dire sémitique, et ses ancêtres pratiquaient le même culte de Baal-Moloch que celui des Juifs. Pour qu'un Franc, comme Charlemagne, issu d'un peuple épris de liberté et d'indépendance, puisse se faire Empereur totalitaire, il lui fallait sans doute user de nombreux *conseils* autorisés par des millénaires de pratique terroriste.

Dans les cultes traditionnels et populaires des Francs, ou des Germains en général voire de tous les Européens *païens*, il y avait certes des dieux, des panthéons, des représentations diverses, mais pour l'essentiel, ce qui était *sacré* était la nature. Les Grecs, à côté de leurs dieux, souvent garants, représentants et protecteurs des Cités et de l'ordre établi, continuaient à

croire que les sources, les bois, les animaux avaient des *âmes* propres ; les Romains vont s'éloigner de ces perceptions pour aller vers un modèle plus *citoyen*, comme on dirait aujourd'hui, mais les Celtes, Germains et autres, les purs *païens* – ce terme signifie paysan, proche de la terre – restaient proches de pratiques qu'on appelle aujourd'hui chamaniques.

La distance entre cette relation constante à la nature sacralisée, typique des systèmes anciens, et les systèmes impériaux qui écrasent absolument tout pour tout ramener au Dieu-Roi-Empereur, alpha et oméga, être sacré dispensant la terreur et gérant le monde selon son bon plaisir, est vertigineuse ; les seuls intermédiaires qui pouvaient rendre possible cette funeste transition étaient l'Eglise et sa maison-mère, héritière directe de Moloch et des Empires, la Juiverie.

Ce qu'on peut imaginer pour expliquer le comportement étrange de Louis le Pieux est qu'on lui a fourni un cocktail dans lequel se mélangeaient les perspectives mirifiques totalement contrôlées par la Loi héritée des Juifs, et des calomnies bien ciblées contre le *traître* Agobard et ses complices. C'est de la spéculation, mais assez plausible. Un Louis le Pieux avait besoin d'un prétexte moral pour être corrompu.

La *mondialisation* d'aujourd'hui est la continuation du même processus, les anciens conseillers en totalitarisme étant devenus les maîtres ; une période faste de *libération* s'était pourtant ouverte à la Renaissance, quand Thomas d'Aquin retrouvait, à travers Aristote, l'ancienne sacralisation de la Nature ; les Cités rebâtissaient des espaces cohérents et riches, sur le modèle des cités grecques. L'époque des Lumières devait libérer le monde, mais au lieu de rééquilibrer le rapport à la Nature, des bandes d'anciens curés ou séminaristes, alliés à des nobles corrompus et pervers comme le marquis de Sade, imposèrent des idéologies universalistes encore plus délirantes, laissant le champ libre aux pires des pervers et manipulateurs, les héritiers directs de Moloch, champions de la destruction de la nature et promoteurs de l'asservissement, les usuriers.

L'écologiste radical Derrick Jenssen cite à ce sujet la sénatrice *démocrate* de Californie, Diane Feinstein, héritière des vieilles traditions de Moloch et de l'usure, quand elle dit à propos du désastre écologique de la surexploitation des ressources d'eau qu'elle promeut : « C'est un *droit donné par Dieu* aux Californiens d'arroser leurs pelouses ». Ce à quoi

Derrick Jenssen remarque qu'on ne peut pas discuter une telle déclaration, sauf avec des explosifs (pour détruire un barrage). Il n'existe plus aucun *droit naturel*, mais les manipulateurs, pour employer un mot extrêmement mesuré, ont tous les droits *donnés par Dieu*. *Leur* dieu, en l'occurrence, l'avatar de Moloch.

Le Franc qu'était Charlemagne était sans doute fort désarmé, ou *le cul entre deux chaises*, quand il devait trahir les coutumes ancestrales et les comportements naturels de son peuple pour se couler dans l'habit d'un tyran impérial ; il ne pouvait se passer de l'aide et de l'expertise de l'Eglise, ce qui est connu, et des Juifs, ce qui l'est moins. Il s'agissait de convertir et asservir, des opérations spécialisées et sophistiquées assez peu maîtrisables par un guerrier *franc*.

En langue française, « franchise », privilège des Francs, a deux sens : le fait de dire les choses telles qu'elles sont sans biaiser, sens de « *frankness* » en anglais, et le fait de disposer d'une liberté particulière. C'est dire combien la passion de la liberté et du *franc parler* était profonde dans les peuples francs. Comme dans toute population qui n'est pas *corrompue*. D'où la rage de Nietzsche qui se résume à une petite phrase : « Le prêtre ment ».

De fait, l'élite va la plupart du temps s'allier aux Juifs, sauf quelques exceptions, et elle ne va se retourner contre eux qu'à cause de scandales et de violentes révoltes populaires, comme la révolte de la ville d'York en 1190, qui fera disparaître tous les Juifs, pourtant protégés par le pouvoir royal.

Les Juifs étaient indispensables au pouvoir impérial, royal, ou nobiliaire, selon les cas, parce qu'ils sont de par leurs croyances comme *naturellement* totalitaires. Ils ne sont pas soumis aux anciennes règles de *bienséance*, bien se tenir, qui régissent les peuples libres, et encore moins aux règles chrétiennes qui font de l'avidité et la cupidité des péchés. Dans le monde féodal, les gens étaient généralement attachés, dans tous les sens du terme, ou appartenaient, à une terre, une profession, une règle ou une autre. Mais pas les Juifs. Les Juifs n'étaient attachés qu'au pouvoir dominant, qui les considérait comme *esclaves du trône* ; ils pouvaient rançonner et spolier autant qu'ils voulaient la population, par l'usure d'une part, mais aussi par les impôts qu'on leur *affermait* souvent ; en contrepartie le pouvoir les imposait sur leurs usures, et de temps en temps les rançonnait à son tour. Le perdant était évidemment toujours le peuple.

Les révoltes populaires et les accusations de meurtre rituel entraîneront en 1290 le bannissement des Juifs d'Angleterre pour trois siècles et demi par un roi qui, au départ, les défendait y compris en massacrant ses sujets révoltés. C'est le puritain Cromwell, fanatique de la Bible, qui les réintroduira en catimini en 1655, malgré une opposition générale.

Il y a une exception dans la tragédie de l'*élite hostile*, ce sont les rois catholiques qui ont mené la *Reconquista* contre les Maures, qui avaient de bonnes raisons d'en vouloir aux Juifs qui les avaient trahis en se ralliant massivement aux Maures et en étant des auxiliaires enthousiastes de la spoliation des Chrétiens. Les rois catholiques vont forcer les Juifs à l'exil ou à la conversion, ce qui était encore une énorme connerie, la plupart des Juifs soi-disant *convertis* continuant à agir en tant que *peuple élu*, c'est-à-dire en dépouillant autant qu'il leur était possible les peuples chrétiens ; on appellera ces faux convertis des *marranes*, et ils seront particulièrement dangereux.

Depuis la *conversion* de Constantin, puis l'imposition par Théodose du christianisme comme religion officielle dans sa version trinitaire qui inclut le Dieu juif en tant que Dieu le Père, la présence des cabalistes comme maîtres de l'extorsion, de l'intimidation et de la terreur, et alliés du pouvoir pour ses plus basses œuvres, ne s'est jamais démentie, jusqu'à ce que le pouvoir tombe finalement entre leurs mains.

L'écrivain russe Soljenitsyne, rescapé du Goulag soviétique, a expérimenté de première main ce qu'il en était d'être enfermé dans un monde conçu par les Juifs, dont il n'est sorti vivant que par une espèce de miracle. Quasiment tous les organes de contrôle et de répression du système soviétique étaient tenus par des Juifs. Les premiers *Politburo*, bureaux politiques tout-puissants, étaient juifs aux trois quarts au moins. Une fois célèbre, nobélisé, et incontestable, Soljenitsyne écrivit un très gros ouvrage, *Deux siècles ensemble*, qui traite de la cohabitation des Russes autochtones et des Juifs immigrés, et tente d'expliquer l'inexplicable, comment le Russe qu'il est, sur sa propre terre, a failli crever dans un goulag organisé et tenu par des Juifs. Ce livre d'un célèbre Prix Nobel n'a jamais, à ma connaissance, été traduit en anglais.

Le livre n'apporte pas vraiment de réponses, parce que Soljenitsyne est resté chrétien, et ne pouvait pas voir qu'au fond de tout cela, c'est aussi

l'attitude tolérante voire complice du christianisme lui-même qui est responsable de ces horreurs. Pour beaucoup, il ne s'agit que de condamner le communisme comme responsable. Mais les descriptions historiques, sur les méthodes et compromissions des pouvoirs, sont éclairantes.

La Pologne était un centre important de colonisation juive, plus peut-être que sa voisine la Russie. Les Tsars avaient pris la mauvaise habitude de se débarrasser d'une partie de leurs Juifs en les confinant en Pologne, pour protéger le centre de l'Empire. C'est pourquoi Soljenitsyne l'a longuement étudiée dans son ouvrage ; la Pologne est tout à fait exemplaire du schéma général de l'*élite hostile*, une alliance qu'on peut dire *contre nature* entre l'aristocratie européenne et le judaïsme exotique, contre les peuples autochtones.

Beaucoup de royautés et principautés, peut-être même toutes, dans l'Europe classique, utilisaient le système du fermage : pour alimenter leurs finances, ils vendaient des privilèges, comme celui de produire de l'alcool ; pour ne pas se donner la peine et le discrédit de lever l'impôt, cette fonction avait été également vendue à des *fermiers*. En Pologne, la plupart des privilèges et fermes avaient été vendus à des usuriers juifs. La rentabilité des usuriers était assurée par le fait que, se conformant à leur Bible et leur Talmud, ils considéraient le peuple chrétien comme un troupeau d'animaux et étaient impitoyables, suscitant évidemment des réactions hostiles tout à fait ordinaires, qui seront pourtant affublées du nom spécial d'*antisémitisme*, comme si elles avaient en soi une spécificité les distinguant de toutes les formes ordinaires d'animosité. Ce système dans lequel la population était abandonnée aux mains de spécialistes de l'exaction par ses élites a été qualifié de système de l'*élite hostile* ; le terme *hostile* est peut-être exagéré, en ce sens qu'il s'agit sans doute plus, de la part de l'élite, d'inconscience, d'aveuglement, de mépris, de corruption ou de bêtise crasse. Au bas de l'échelle, la populace est enchaînée par le devoir de charité et le pardon des offenses que leur répètent les curés ; quand, excédée, elle se rebelle, c'est un *pogrom* dont on dira encore qu'il est dû à cette étrange malédiction tombée du ciel, l'*antisémitisme*, mais pas aux exactions des Juifs. Bon an mal an, les nobles encaissent leurs rentes, les Juifs s'enrichissent, tout le monde est content, sauf les gens *du bas*, le peuple qui *trinque* et se révolte de temps en temps.

Evidemment les Juifs qui s'enrichissaient considérablement, et monopolisaient de plus en plus la presse et l'industrie, n'attendaient que la première occasion pour se débarrasser des nobles et pressurer directement le peuple d'une main de fer totalitaire, et ce fut le fait de la *révolution communiste*, dont Soljenitsyne fut l'une des dizaines de millions de victimes. C'était probablement aussi le cas, mais moins nettement, dans la révolution de Cromwell, financée par les Juifs, et la Révolution française soutenue par les Loges qui instaurera la *liberté du commerce et de l'industrie* et interdira les *associations*. Ce n'est pas un hasard si Soljenitsyne s'est longuement intéressé à cette question, parce que le phénomène de l'*élite hostile*, l'alliance prédatrice de la noblesse européenne inconsciente et corrompue et des Juifs, est essentiel pour comprendre la suite des évènements de l'histoire européenne.

Pour leur permettre d'exercer plus d'exactions encore, les Juifs avaient des privilèges, comme celui de fabriquer la drogue principale de l'époque, l'alcool, privilèges qu'ils achetaient. Dans la France d'aujourd'hui, le *bouilleur de cru*, le paysan qui fabrique son propre alcool, est encore traqué ; la production d'alcool est réservée à ceux qui ont une licence pour en produire, je ne sais selon quels arrangements.

Le jeu consistait à enivrer le *moujik*, lui faire signer un prêt usuraire pour pouvoir boire plus, puis, quand le moujik ne pouvait pas rembourser sa dette, le vendre comme esclave en toute *légalité* pour *se rembourser*. Les populations est-européennes ont été une source importante d'esclaves et d'enrichissement pour la cabale, quel que soit le moyen utilisé pour se les procurer ; les slaves étaient vendus aux musulmans, et particulièrement aux Turcs. Le trafic était tellement important que le mot moderne « esclave » vient de « slave » ; c'est le même mot en anglais. Aujourd'hui encore il existe un immonde trafic de prostitution forcée, utilisant des promesses d'emploi et l'enlèvement, qui fonctionne entre des pays est-européens et Israël.

Aux temps plus anciens, dans le haut moyen-âge d'Agobard dominé par l'Eglise chrétienne, la cabale ne s'embarrassait pas de manœuvres complexes, comme l'incitation à prendre des drogues, pour se fournir en esclaves ; l'asservissement est toujours le but, la drogue n'étant qu'un moyen. La drogue doit être comprise comme un outil dans la guerre pour l'asservissement des peuples.

Une étape importante dans le progrès vers la domination mondiale sera franchie dans l'épisode de la *guerre de l'opium*. Cet épisode est important parce qu'il éclaire la situation d'aujourd'hui.

Guerre de l'opium

Au 19ème siècle, il n'y a aucune différence entre le réseau financier cabaliste et les réseaux criminels des trafiquants de drogue : c'est un seul et même réseau, et on peut lui adjoindre la complicité active des Etats. C'est à cette époque que le réseau du pouvoir totalitaire mondial se met en place. C'est ce qu'on voit très clairement dans la *guerre de l'opium*.

Le baron juif *anglais* Rothschild et le trafiquant cosmopolite juif Sassoon établi à Bombay, qui deviendra lui aussi *anglais* de papier et baron par la suite, avaient obtenu l'appui de la reine Victoria et de l'Angleterre, puis celui d'une multitude d'aventuriers attirés par le goût du sang et l'éclat de l'or, pour dévaster la Chine et y imposer *en toute légalité* leur immonde trafic d'opium. La collusion du pouvoir, en la personne de la reine Victoria, et des financiers prédateurs et criminels est patente, quels qu'en soient les motifs déclarés ou cachés. Elle conforte certainement l'existence d'une *élite hostile*, alliée contre les peuples.

La *guerre de l'opium* contre la Chine fut déclenchée au prétexte de défendre la précieuse *liberté du commerce*, prétexte qui sert encore aujourd'hui sous des formes légalisées par la soi-disant *communauté internationale*. La Chine avait pris de sages mesures contre le commerce d'opium, estimant à juste titre que ce commerce était dangereux pour sa santé physique et morale ; il ne s'agissait de rien de moins que de la livrer à la prédation des trafiquants, et une guerre horrible agrémentée d'un pillage impitoyable et de destructions sauvages s'ensuivit, laissant des cicatrices indélébiles qui auront certainement des conséquences dans le futur, parce que les Chinois, à l'époque autocentrés, autarciques et très peu expansionnistes ou belliqueux, n'oublieront jamais ce qu'ils considèrent à juste titre comme un crime contre l'humanité et la civilisation.

Voici ce qu'écrivait le responsable chinois Lin Zexu à la reine Victoria d'Angleterre en 1839 :

> « Comme ce commerce (entre la Chine et l'Angleterre) dure depuis longtemps, il y a forcément des commerçants peu scrupuleux comme

des commerçants honnêtes. Parmi les peu scrupuleux sont ceux qui importent l'opium en Chine pour causer du tort aux Chinois ; ils réussissent si bien que ce poison a pénétré profondément dans toutes les provinces. Vous allez certainement reconnaître que les gens qui recherchent des gains matériels au grand détriment du bien-être des autres ne peuvent en aucun cas être tolérés par le Ciel ou supportés par les hommes, du moins je l'espère...

Peut-être ne cherchent-ils pas à causer du tort aux autres intentionnellement, mais le fait est qu'ils sont tellement obsédés par le gain matériel qu'ils n'ont pas la moindre considération pour le mal qu'ils font aux autres. N'ont-ils aucune conscience ? J'ai entendu dire que vous interdisez strictement l'opium dans votre pays, ce qui indique sans aucun doute que vous savez à quel point l'opium est destructeur. Vous ne voulez pas que l'opium cause des dommages dans votre pays, mais vous choisissez d'amener ces dommages dans d'autres pays comme la Chine. Pourquoi ?

J'ai entendu dire que vous êtes un monarque bon et plein de compassion. Je suis certain que vous ne ferez pas aux autres ce que vous ne désirez pas pour vous-même. »

Cette lettre est très intéressante, parce que Lin Zexu manifeste son incompréhension, certainement sincère, devant cet acte de banditisme caractérisé qu'est le trafic d'opium ; en quelque sorte, il dit spontanément comme moi : « Ce serait un crime », et ce crime est *impensable* comme celui auquel j'étais confronté. Il ne se réfère pas à un corps de lois écrites, mais à ce qu'on appelle le *droit naturel*. Il existe une éthique largement partagée dans l'humanité, sans doute fort ancienne. Qui peut croire que la souveraine respectée d'une grande nation européenne est la complice de criminels, donc une criminelle elle-même ? Personne, en Chine, ne pouvait imaginer que la reine Victoria n'était qu'un fantoche, et que le pouvoir avait été confisqué de fait par la cabale criminelle des financiers. En 1830, il y a près de deux siècles, le système de la prédation totalitaire était déjà bien en place en Angleterre, et s'apprêtait à s'étendre au monde entier ; la Chine serait le terrain d'élection sur lequel pourraient se nouer des alliances entre anciens prédateurs judaïques expérimentés et nouveaux prédateurs, souvent liés à des sectes maçonnes, le tout formant l'embryon du système totalitaire moderne de la prédation mondiale.

Si cette alliance entre la finance spoliatrice et le pouvoir était devenue comme naturelle en Grande-Bretagne, et s'étalait au grand jour, pressurant les peuples, anglais comme chinois, et déjà, potentiellement, le monde entier, il n'en était pas du tout de même aux USA. Au contraire, on se souvenait bien que les financiers juifs, premiers lésés par la révolte américaine contre les taxes, et craignant de perdre un marché juteux avaient largement financé les armées de la Grande Bretagne contre les colons. Le ressentiment était énorme. Andrew Jackson, 7ème président américain, que les criminels financiers tenteront d'assassiner, disait :

> « Vous êtes un nid de vipères. J'ai l'intention de vous jeter dehors et par le Dieu Eternel je vais vous jeter dehors. Si les gens comprenaient l'injustice de notre système monétaire et bancaire, il y aurait une révolution avant le matin. »

Les gens qui formeront le *Deep State* l'ont fait dès l'origine de manière cachée et clandestine, contre le sentiment général, mais aussi contre l'Etat.

Ce qui est encore plus *impensable*, c'est qu'un siècle et demi plus tard, aux USA, le réseau totalitaire de prédation ayant constitué un *Etat profond* ne s'attaquerait plus à la Chine lointaine, mais bien à la propre population des USA eux-mêmes, et à celles de tout l'Occident, ainsi que le montrera la *Dark Alliance*.

La *guerre de l'opium* n'est qu'un évènement lointain, quasiment anecdotique dans la conscience occidentale, mais cet évènement aura assez probablement dans le futur les pires conséquences, parce que c'est tout l'Occident qui en sera jugé responsable, alors que le principal de la responsabilité incombe aux prédateurs usuriers de l'*élite* et aux bandes de criminels qui ont participé à ses pillages. Les criminels ayant bâti des fortunes colossales dans le pillage de la Chine vont constituer une nouvelle *élite prédatrice totalitaire,* dans un Occident de plus en plus asservi aux puissances d'argent.

La société occulte *Skull and Bones*, basée dans la prestigieuse Université de Yale, a été fondée par William Huntington Russell, un homme d'affaires criminel enrichi dans l'immonde guerre de l'opium. Les pillages et massacres de la Chine ont été un moyen privilégié de créer une nouvelle *élite* criminelle occidentale, qui se trouvait de fait liée aux entreprises du Cartel de la Cabale des Rothschild et autres financiers. Les *Skull and Bones* fourniront un bon nombre de présidents américains,

surtout depuis que les résistances ont été éradiquées par l'assassinat des Kennedy, mais l'influence du réseau des criminels enrichis par la mise à sac de la Chine ne se limite pas aux *Skull and Bones* ; l'un des grands-parents du Roosevelt qui organisera en sous-main la guerre contre l'Allemagne nationale-socialiste, bête noire des Rothschild pour s'être libérée de leur emprise, était également un criminel de la guerre de l'opium.

Quand on connait l'importance de la loge très fermée des *Skull and Bones*, ou celle qu'a eu un Roosevelt dans l'organisation de la guerre contre l'Allemagne et le Japon avec l'aide de ses conseillers, pour la plupart financiers prédateurs cosmopolites comme Morgenthau, on peut se demander si la séparation officielle entre les réseaux du pouvoir politique et les réseaux criminels n'est qu'une fiction ou un conte pour enfants. Il semble que cette *Dark Alliance*, Alliance Sinistre, entre politiciens, affairistes, services secrets et mafias est une *affaire qui tourne* depuis très longtemps.

L'une des caractéristiques stupéfiantes de la *guerre de l'opium* est qu'elle a été accompagnée d'une campagne de propagande calomnieuse contre les Chinois absolument délirante, pour assurer le soutien de l'opinion publique. Les Chinois ont été décrits, en quelque sorte, comme un peuple de sectateurs fanatiques de Moloch, alors qu'il n'y a jamais eu d'équivalent même lointain de Moloch en Chine. Plus la future victime est innocente, plus il faut la charger d'un tas d'horreurs pour rendre son assassinat *légitime*. Il s'agit toujours, selon la propagande, de défendre les *vraies valeurs* de l'humanité contre les monstres qui les bafouent. C'était une première ; les Allemands au cours des deux guerres mondiales bénéficieront, si on peut dire, du même genre de traitement par les mêmes médias aux ordres des mêmes criminels. La calomnie est l'une des bases du système global de la prédation totalitaire. A noter que pour la Chine, les intellectuels, de Marco Polo à Voltaire, puis les érudits connaissant le chinois et traduisant leurs livres avaient d'elle une très bonne opinion, mais la propagande utilise des mercenaires sans foi ni loi pour bombarder de clichés à sa convenance des peuples qui n'ont pas les moyens de s'informer.

Un détail anecdotique mais significatif : la guerre d'indépendance américaine et la guerre de l'opium chinoise ont commencé de la même manière, mais avec des résultats très différents. Le signal de la révolte de la colonie américaine a été la *Tea Party*, quand des révoltés ont jeté à l'eau

des cargaisons de thé, dont l'origine géographique n'était pas très éloignée de celle de l'opium. La finance cosmopolite basée à Londres, outrée, avait mis tous ses moyens dans la balance pour détruire les révoltés et conserver ses privilèges, mais a échoué ; les révoltés avaient reçu le soutien de puissances occidentales, dont la France. La *guerre de l'opium* a commencé de la même façon, quand Lin Zexu a fait jeter à la mer des cargaisons d'opium trafiqué par les mêmes cosmopolites, mais cette fois, les Chinois ont été écrasés, avec l'aide ou la complicité de toutes les puissances occidentales et même du Japon. Entre temps, la puissance totalitaire cosmopolite, grande gagnante de l'affaire, avait fait d'énormes progrès, en moins d'un siècle. Mais il était plus facile d'allier les pays d'Occident contre un *ennemi* inventé aux antipodes, qu'on ne connaissait pas et qu'on pouvait sans risque vilipender et calomnier, que contre d'autres Occidentaux. Cependant, le pillage de la Chine permettra l'établissement de réseaux d'apparence élitiste et honorable, quoique fondés sur un crime commis aux antipodes dans l'indifférence générale. Ces réseaux seront très utiles quand il s'agira de les mobiliser contre d'autres Occidentaux, les Allemands, puis, quand il s'agira d'esclavagiser la planète dans un Nouvel Ordre Mondial.

La *Federal Reserve Bank*, le *casse* du siècle

Voilà ce que Marx appellerait un développement *inéluctable* dans la mécanique du matérialisme dialectique. Ce n'était évidemment qu'un début ; l'immense Chine n'était qu'un hors d'œuvre. La vraie proie, le cœur battant de l'évolution, le centre de de la production et de la richesse, était l'Occident. Cinquante ans environ après la fin de la guerre de l'opium et le pillage de la Chine, la cabale réussissait à s'emparer des finances centrales américaines en créant la *Federal Reserve Bank*, une opération pilotée dans l'ensemble par les mêmes criminels que ceux de la guerre de l'opium. Cette opération qui asservissait les Américains à une banque privée, dont la plupart des actionnaires étaient eux-mêmes financés par Rothschild, avait été organisée par une conspiration en bonne et due forme, avec conspirateurs camouflés et tout le bazar, réunie dans l'île de Jekyll Island. Pour réussir à imposer leur banque privée au Congrès qui n'en voulait pas, l'émission de la monnaie centrale par une banque privée étant de toute façon inconstitutionnelle, les conspirateurs organisèrent un vote le 23 décembre, alors que tous les membres chrétiens du Congrès étaient partis fêter Noël en famille, dans des Etats plus ou moins éloignés. Et ensuite, le

président Wilson, probablement corrompu ou soumis à un chantage, donna son aval. Pourtant, la Constitution des USA, étant probablement inspirée sur cette question par Franklin qui connaissait bien le système de spoliation de la Banque judéo-anglaise, réservait l'émission de monnaie au Congrès, la représentation nationale. C'était donc un crime de première importance, une conspiration pour priver les Américains de leurs droits constitutionnels ; dans une démocratie authentique, comme celle d'Athènes, on condamnait à mort pour infiniment moins que ça. Mais comme les opérations d'arnaque en grand de la banque Rothschild à la Bourse de Londres, ce coup de force criminel fut présenté comme une opération tout à fait légale, et les protestations furent vite étouffées. « Ce serait un crime », mais cela apparaissait comme normal, anecdotique ; le mot *conspirationniste* n'avait pas encore été inventé par la CIA pour camoufler ses conspirations, mais les défenseurs de la Constitution et de la démocratie furent gravement attaqués. Ce n'était, comme toujours, qu'un moyen pour une fin ; la fin, c'est toujours le pouvoir et la mise en esclavage. Et ça n'allait pas tarder, il y avait sans doute une certaine impatience.

L'année suivante s'ouvrait une magnifique opportunité pour *faire avancer* le projet de domination mondiale : la terrible guerre de 14-18.

Il est très difficile de comprendre, a priori, les raisons ou les délires qui ont poussé les Européens à se massacrer pendant cette guerre. La seule raison objective est que ces pays ont respecté des traités d'alliance divisant l'Europe en deux blocs. Comme la Russie avait eu l'extrême amabilité de libérer quelques contrées d'Europe de culture slave du joug ottoman, ce qu'on pouvait difficilement lui reprocher, l'Angleterre et son âme damnée, le premier ministre juif Disraeli firent tenir un congrès des nations d'Europe à Berlin, en 1878, au prétexte que cela *déséquilibrait* le rapport de forces entre les blocs. Il fallait pour soi-disant *rééquilibrer* attribuer d'autorité la Serbie à l'Empire austro-hongrois, sans se soucier le moins du monde des aspirations et des intérêts du peuple serbe. La Serbie était orthodoxe, tout comme la Russie, alors que l'Autriche-Hongrie était catholique. C'était fouler aux pieds un excellent principe de droit naturel sur lequel tous les Etats s'étaient à peu près accordés, celui des peuples à disposer comme ils l'entendent de leurs vies et de leurs biens. La population serbe fut ulcérée quand, à peine sortie du joug ottoman, elle ne put jouir de son indépendance, et, 25 ans plus tard, l'assassinat d'un prince autrichien par un Serbe déclenchait la première guerre mondiale.

Le déni de droit à la Serbie correspond parfaitement, à une petite échelle, aux commandements bibliques de destruction des Nations. Comment Disraeli a réussi à commettre ce qui, avec le temps, se révélera être un crime m'est inconnu, mais ce qui est certain, c'est qu'après la première guerre mondiale, le même scénario sera reproduit, en pire, avec l'amputation de l'Allemagne de toute sa partie donnée à la Pologne, ce qui provoquera une nouvelle guerre.

Ce qui est étonnant à première vue, c'est que la destruction des ambitions nationales d'un petit pays, la Serbie, par Disraeli, parfaitement dans son rôle, ait pu affecter, comme une espèce de poison, l'ensemble des nations européennes. C'est que le sentiment de l'injustice est l'un des plus profonds, il existe même chez les animaux. C'est comme si la tolérance du mal, même dans un petit espace qui semble sans importance, permettait sa propagation à l'ensemble. La suite, évidemment, serait pire.

L'affaiblissement des nations dû à la guerre créait une opportunité pour une autre conspiration criminelle, la conspiration communiste. Cette conspiration qui devait théoriquement libérer le *prolétariat* de ses chaines s'attaqua d'abord à la Russie, un pays où ce *prolétariat* était fort peu important, mais où la population juive était, avec celle de la Pologne proche, la plus importante d'Europe. On voit assez facilement sur quelles forces cette *révolution* pouvait effectivement compter, et quels intérêts elle servait.

La Russie des Tsars avait quelques réticences à laisser libre cours aux appétits juifs, dans un souci assez compréhensible de protection du peuple russe, et c'est pourquoi elle sera longtemps la cible principale de la vindicte juive telle qu'elle s'exprimait dans les journaux que les juifs contrôlaient. Elle sera finalement détruite par l'attaque révolutionnaire *marxiste*, financée par le *cohen* Jacob Schiff de la toute nouvelle *Federal Reserve Bank* américaine, et dirigée de fait par Lev Davidovitch Bronstein dit Léon Trotski, avec le demi-russe Lénine comme paravent. D'après la théorie marxiste, la lutte des classes devait amener une révolution dans les pays les plus avancés, Angleterre, France, Allemagne, mais pas dans le pays encore relativement peu industrialisé qu'était la Russie, preuve s'il en est besoin que le marxisme n'était que le paravent idéologique, déguisé en fausse *science*, d'une conquête qui n'avait aucun rapport avec le progrès de l'humanité, bien au contraire. Ce qui n'a pas changé jusqu'à nos jours.

Si quelqu'un croit encore que c'est la *lutte des classes* qui a amené *inéluctablement* la révolution et la *dictature du prolétariat* en Russie, c'est qu'il peut vraiment avaler n'importe quelle salade. De toute évidence il s'agissait d'une lutte, une lutte plus que féroce, de certaines personnes, appliquant à la lettre les dogmes antinationaux d'une certaine religion, qui n'avaient rien à voir avec les soi-disant *prolétariat* et *marxisme*.

Encore aujourd'hui, les attaques contre la liberté, contre les ordres naturels, et même, contre l'humanité en général, se font au nom d'une prétendue *science*. Le faux réchauffement climatique, les fausses vaccinations, et autres, prétendent toujours, comme le marxisme, se fonder sur *la science*, c'est-à-dire un savoir objectif. *La science* est la couverture universelle des pires exactions contre l'humanité. Les vrais scientifiques protestent, évidemment, mais la machine à propagande les écrase et les enferme dans des espèces de goulags de l'information.

La chute brutale de l'Empire russe tombé sous la coupe féroce de la *dictature du prolétariat* était censée, dans l'esprit du financier sacrificateur *cohen*, Jacob Schiff, de son homme de main Lev Bronstein dit Léon Trotski, et d'une petite foule de satellites dont la plupart étaient animés par la haine de leur Dieu contre les Nations, quoiqu'ils se prétendent *athées*, ne devait être dans leur esprit qu'un hors-d'œuvre. La cible, c'était, et c'est encore, l'ensemble de l'Occident.

La guerre offrait à la finance cosmopolite usuraire, et en particulier celle qui gérait les finances florissantes de la *Federal Reserve Bank* extorquée aux Américains, une infinité de possibilités. Le front de l'Est ayant disparu suite à la *révolution* bolchevique, Allemands et Autrichiens disposaient d'une victoire facile à leur portée. Ils avaient d'ailleurs aidé Lénine, résidant en Suisse, à traverser l'Allemagne discrètement en wagon plombé pour se rendre en Russie, et l'avaient peut-être même financé, sans imaginer que plus tard, les soviétiques ne manifesteraient pas la moindre reconnaissance, ni même la moindre pitié. C'est toujours l'histoire de Faust, pourtant écrite par un Allemand : il vaut mieux éviter de pactiser avec le diable. Mais les Allemands étaient sûrs de leur coup.

La Turquie, espérant se réapproprier quelques bouts de territoire européen, s'était alliée aux Allemands contre la Russie, et c'était aussi elle qui détenait la Palestine dans son empire. Les sionistes pensèrent qu'une défaite de la Turquie, et donc de l'Allemagne, les mettrait en bonne position

pour récupérer Jérusalem. D'où la célèbre lettre Balfour : ce membre du gouvernement britannique acceptait le deal que lui avait proposé Rothschild, qui détient encore la lettre : la puissance juive aux USA ferait entrer le pays dans la guerre, sous un prétexte quelconque et par des moyens appropriés, et quand les Turcs alliés aux Allemands seraient vaincus, les Anglais favoriseraient l'installation d'un foyer juif en Palestine.

Ce sur quoi, aux USA, pays neutre et assez fortement isolationniste, des campagnes de presse calomnieuses et haineuses se déchainèrent contre les Allemands, dépeints, ainsi que les Chinois pendant la guerre de l'opium, comme de purs monstres, sanguinaires, barbares, infanticides et génocidaires. La première arme de ces criminels est l'usure, la seconde est la calomnie. Mais la calomnie, qui a toujours été considérée comme un crime abominable, a quasiment disparu du vocabulaire ; il s'agit aujourd'hui de *propagande*, une activité parfaitement légitime. Quand une recette marche, pourquoi ne pas l'employer *ad libitum* ?

Les futurs expropriateurs de la Palestine possédaient les finances et avaient facilement acheté les médias, disposant de fait à leur guise des ressources de l'ensemble des Américains ; faire une propagande haineuse et calomniatrice contre les Allemands, c'était faire de la publicité, des *relations publiques*, *business as usual*, du business ordinaire. Quand l'argent va, tout va. Personne, aux USA, n'irait vérifier s'il y avait une once de vérité là-dedans, et de toute façon, un discours contraire ne trouverait aucun grand média pour le publier.

Le peuple américain, esclave inconscient de sa presse, se jeta dans la guerre contre les Allemands, et la gagna.

Pour ceux qui conspiraient contre les Nations, c'était le temps de la curée pour dépecer une nation centrale, l'Allemagne, en attendant le tour des autres. Une attaque prématurée, menée par Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg en suivant le modèle de la révolution bolchevique et de sa terreur échoua, de même que la prise de pouvoir de Bela Kun (Cohen), suivie d'une débauche de *liquidations*, en Hongrie. Mais le dépeçage par l'ignominieux Traité de Versailles, contraire au droit naturel des peuples et à toutes les traditions européennes, allait, tout comme la dénégation des mêmes droits à la Serbie, préparer les futurs chaos destinés à détruire encore plus profondément les nations. Comme il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'une logique de destruction, et elle est implacable.

Lors de la signature de ce traité éminemment toxique, le président du Conseil français Georges Clemenceau était accompagné du général Henri Mordacq et Louis Rothschild alias Georges Mandel. Ce sont les délégations française et anglaise sous influence qui feront passer les mesures les plus spoliatrices, contre l'avis du président américain Wilson qui s'était engagé à faire respecter le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, seul à même de rétablir une paix durable.

Il est plus difficile de repérer précisément comment la conspiration a pu progresser grâce à la première guerre mondiale, quoique, il est certain qu'elle l'ait fait. La présence d'un Rothschild à la table de la signature du traité n'est pas fortuite, il y a eu une alliance au plus haut niveau entre la finance prédatrice et l'Etat français, en l'occurrence à la faveur du dépouillement d'un troisième, l'Allemagne. Ce qui sera, selon les périodes, occulté et parfois manifeste pendant les cent ans qui suivent. Quand le peuple allemand sera totalement asservi, c'est le peuple français lui-même qui deviendra la cible centrale. Pour l'Angleterre, c'était déjà manifeste depuis longtemps. Pour diner avec le diable, etc.

La guerre psychologique

L'Allemagne, après avoir réagi violemment à la tentative de *coup* bolchevik, allait aussi réagir violemment au régime de malédiction, de pillage et de torture, proche d'un *herem* ou anathème, qui lui était imposé. En quelques années, le régime national-socialiste réduisait à néant le système qui avait fait des Allemands des esclaves sans espoir, et bâtissait un système florissant à la stupéfaction générale – probablement, même, à la stupéfaction de ceux qui avaient promu ce système dans un but initial de simple sauvetage d'urgence.

Ce système de socialisme national, organisé consciemment contre les menées de destruction et d'asservissement des nations, nécessitait une réponse violente d'urgence, au vu des idées libératrices qualifiées de *nauséabondes* qu'il pouvait inspirer à n'importe quel peuple.

C'est à cette occasion que va se constituer une nouvelle forme de complot criminel, beaucoup plus puissante, encore plus maléfique, plus générale, et à plus long terme, celle des opérations psychologiques ou *psyops*. On ne peut bien le comprendre qu'en connaissant les étapes précédentes, comme la *guerre de l'opium* entre autres, et comme tout ce

que nous faisons, pensons, aimons, est baigné dans l'ambiance générale de ces opérations psychologiques, partout visibles dans ce livre, cela mérite quelques développements.

L'ère de l'hyper-puissance des *psyops* commence avec la création des Unités de Guerre Psychologique intégrées à l'armée des USA, avec l'apport d'éléments du Renseignement britannique ; les Britanniques avaient une relative avance dans ces méthodes de guerre par le *Tavistock Institute of Social Relations*, qui les élaborait depuis la première guerre mondiale ; les Américains avaient quant à eux l'apport des Public Relations d'Edward Bernays, très efficaces, mais adaptées à l'origine au marché. La création des Unités de Guerre Psychologique aura d'énormes conséquences, jusqu'à aujourd'hui ; une structure militaire a des moyens, et un commandement ; elle peut définir des stratégies et les faire exécuter. La CIA, le Homeland Security, la National Security Agency seront des avatars des Unités de Guerre Psychologique. La CIA a par exemple avoué qu'elle avait monté et réussi une opération, nommée *Mockingbird*, d'intervention dans tous les médias principaux des USA, et même de leurs vassaux européens. Cela n'apparaitra pas comme de la propagande, mais comme de l'information ou du divertissement.

A vrai dire, les Unités de Guerre Psychologique, celles qui vont s'exercer à pratiquer un *lavage de cerveau* massif sur les Allemands, puis vont se perfectionner dans les programmes de MK-Ultra, Artichoke de la future CIA, et sans doute dans une foule d'autres dissimulés, auraient eu un nom plus adéquat à leur fonction si elles avaient été appelées Unités de Torture Psychologique. Leur modèle n'est pas celui de la guerre, celui de Clausewitz ou de Sun Tzu, leur modèle est l'Inquisition, étendue non à des individus, mais à des peuples entiers.

Il est connu que pendant la Seconde Guerre Mondiale, où les Anglo-Américains étaient alliés aux Soviétiques qui avaient un modèle inquisitorial identique, ayant sans doute les mêmes racines, l'Unité de Guerre Psychologique, petite unité annexe sans grande importance, deviendra peu à peu le leader des opérations, tout comme dans l'espace soviétique, les *commissaires politiques*, âmes damnées du régime dotées de tous les pouvoirs, contrôlaient le *politiquement correct*, une invention de Lénine, et fusillaient les déviants réels ou supposés. Soviétiques et *Démocrates* avaient le même modèle, négociaient ensemble et se

trouvaient côte à côte dans les mêmes tribunaux pour y appliquer la même politique. Il ne s'agissait certainement pas d'une alliance *de circonstance*.

Tout comme la guerre de l'opium a créé un réseau puissant de criminels enrichis, dont le fondateur de la toute-puissante loge maçonnique des *Skull and Bones* et un ancêtre des Roosevelt, les tortionnaires de la Guerre Psychologique vont constituer un réseau extrêmement puissant aux USA ; Henry Kissinger en fait partie, C.D. Jackson, l'officier qui a mis en scène le film sur le camp de Buchenwald présenté comme *preuve* au procès de Nuremberg, également. L'activité de Kissinger dans un nombre considérable de *coups tordus* instaurant des dictatures sanglantes au nom de la *démocratie* est bien connue, je ne vais pas en faire le long catalogue. C.D. Jackson est moins connu, mais il était lié à Henry Luce, qui a fondé le *Project for American Century*, et est toujours resté lié à la nouvelle CIA, cœur de l'*Etat Profond* ; il a participé à l'*opération Mockingbird* qui avait pour objectif, largement rempli, de faire contrôler tous les médias américains par des agents de la CIA ; en tant que directeur de *Times Magazine*, Jackson acheta très cher le film tourné par Abraham Zapruder de l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, montrant clairement que la balle venait de face et à droite, pour le soustraire aux regards du public et peut-être des enquêteurs, qui n'ont pas manifesté de requête particulière pour obtenir ce film. Clairement, la conspiration contre le peuple allemand, pour modifier profondément sa psyché contre son gré, était devenue, avec des méthodes connexes, une conspiration contre le peuple américain, organisée par les mêmes *spécialistes*. Le tout en professant, je me répète, les *valeurs républicaines* et *notre démocratie*.

Tout cela est indispensable pour comprendre que ce qui est arrivé à Colleen et moi-même, de manière extrême, et ce qui arrive à tous de manière ordinaire, n'est en rien le produit d'un hasard. Tout cela s'est concocté au fil du temps pour ne se révéler qu'aujourd'hui.

La noirceur des ténèbres aux USA est inimaginable

> « *There is more darkness in the United States than anyone would ever, ever imagine.* »
>
> « La noirceur des ténèbres aux USA dépasse l'imagination »
>
> Colleen Applegate, entretien médiumnique.

J'ai déjà exposé un certain nombre d'horreurs, mais le plus gros est encore à venir. La vie de Colleen est un *crescendo* dans le monde de la nuisance et de l'horreur, et je ne fais qu'en suivre le fil.

Colleen et la *Dark Alliance*

> « Elle se mit à parler de son *boyfriend* en prison. Elle dit qu'elle essayait de se débarrasser de lui. Elle dit qu'elle était tombée au milieu d'une bande de poids lourds de la cocaïne et qu'elle essayait d'en sortir. Elle me dit, et je la cite verbatim, "Si certaines personnes savaient que je sais ce que je sais, j'aurais de gros ennuis." »
>
> Howie Gordon (Richard Pacheco), *Hindsight*, 2013

Elle disait cela à Richard Pacheco juste une semaine avant d'être assassinée, à l'occasion des *Erotic Film Awards* de 1984 où elle s'affichait avec le réalisateur Francis Ford Coppola, devenu célèbre par un film magistral sur la mafia. Ses propos sont très allusifs, en particulier à propos des *certaines personnes* qu'elle ne nomme pas. Elle distingue ces personnes des *poids louds de la cocaïne* ; si c'est d'eux dont il était question, elle n'aurait pas fait la distinction. Et ces *certaines personnes* sont, manifestement, d'un autre niveau que celui des *parrains* dont il est seulement question de *sortir (get out)* du milieu, comme il était question de *se débarrasser* (*get rid of*) comme d'un objet encombrant de son ex-amant bêtement emprisonné, et manifestement peu influent à ce niveau, Ehrlich. Il y a des gens dont on peut *se débarrasser*, et d'autres dont on ne peut absolument pas *se débarrasser*, et c'est toute la différence. On pouvait chercher à *se débarrasser* d'Ehrlich, qui ne semblait pas très disposé à se

faire *jeter*, et on ne sait pas exactement quels étaient ses moyens de chantage pour maintenir son emprise ; les *poids lourds*, on pouvait au moins chercher à *en sortir*. Mais pour *certaines personnes*, ça ne semblait même pas envisageable. Il n'y avait aucune porte de sortie. Et de toute évidence, elle trouillait. C'était plutôt eux, a priori, qui se *débarrasseraient* d'elle, si seulement ils soupçonnaient que c'était leur intérêt de le faire.

Depuis 1984, quelques vérités sur les aspects sombres de ce qui se tramait dans le monde où évoluait Colleen, la Californie, Hollywood, la drogue, les mafias, ont fuité. Il y a eu quelques révélations retentissantes, mais il n'y a jamais eu de vrai scandale, tout a fini par être tranquillement étouffé. Certainement, si on avait pu voir, à l'époque, un rapport entre les *affaires* et le meurtre de Colleen, une belle fille de 20 ans juste sortie du Minnesota, la conjonction des deux aurait fait scandale. Personne n'a fait la connexion, et l'illusion que ces différents mondes ne se fréquentent pas a perduré. La conjonction des mondes change complètement la dimension du crime ; ce n'est plus un *crime*, mais un *hyper-crime*, ou, selon la terminologie inventée contre les dissidents, un authentique *crime contre l'humanité*.

Comme pour répondre à l'une des questions que je me posais forcément, qui sont les *poids lourds de la coke* qu'elle ne nomme pas, Colleen commence une séance en disant : « Blandon, Blandon ». C'est un peu comme si elle commentait ce qu'elle a dit à Howie Gordon alias Richard Pacheco peu avant sa mort.

> Médium : « Je continue d'entendre le nom « Blandon », on dirait le nom « Blandon », est-ce que c'est associé avec quelque chose que Lena utilisait, associé avec quelque chose que Lena savait, ou quelque chose qu'elle a entendu, mais, pour elle, Lena est toujours sans repos dans l'autre dimension où elle réside, parce qu'elle a été très, très mécontente de sa mort. »

Colleen ouvre sa séance en insistant sur la question principale que l'on se pose à son sujet : qui l'a tuée ? Blandon pourrait être la main qui a porté le coup. Blandon n'est pas directement un *agent du gouvernement*. Mais on verra que le réseau de Blandon s'élargissait bien au-delà des *poids lourds de la coke*. Et il peut avoir agi sur commande de membres du gouvernement auxquels il était lié. Pour les opérations délicates la cabale criminelle utilise toujours des commanditaires mafieux pour brouiller les

pistes en cas de fuite d'information ; c'est ainsi que J.F. Kennedy a été probablement tué par des tueurs mafieux indépendants dotés de fausses accréditations fournies par les services officiels, et son frère Robert par un Palestinien sous *mind control* de la CIA.

En réalité, Blandon et les services secrets américains étaient liés dans toutes leurs opérations conjointes. Comme Ehrlich était forcément approvisionné par des Sud-Américains liés à la CIA, ceux-ci avaient plus facilement accès à Colleen que des membres officiels des services secrets US.

Colleen sait que j'ai les renseignements qui me permettent de savoir qui est Blandon. J'ai simplement lu le livre très bien documenté du journaliste Gary Webb, *Dark Alliance* paru en 1998, soit bien après les évènements. Webb a exposé une grande partie de l'implication de la CIA et du NSC, *National Security Council*, dans le trafic de cocaïne au début des années 80 sous la direction d'Oliver North, alors membre très influent du NSC et autres. Blandon était la pièce principale, côté hispaniques sud-américains, de ce trafic. Gary Webb finira totalement marginalisé et finalement *suicidé* de *deux* balles dans la tête.

Le NSC est un organe extrêmement puissant, qui pilote la *sécurité* du pays et peut commander et coordonner directement aussi bien la CIA que l'armée et toute autre administration. Tous les immondes coups d'Etat sanglants et liberticides menés en particulier contre des pays d'Amérique Latine, sauf peut-être certains que je ne connais pas, ont été décidés par des résolutions classifiées *secret défense* du NSC, au prétexte que les pays qui s'étaient dotés de régimes démocratiques ou socialisants étaient des menaces pour la *sécurité* américaine. Le *dénazificateur* Kissinger était le principal manipulateur à l'origine de la plupart de ces crimes censés lutter contre le *communisme* et pour la *démocratie*, pour installer des dictatures militaires ; après tout, l'Allemagne qu'il dénazifiait était sous dictature d'occupation militaire américaine, pour y installer de force une pseudo *démocratie* à sa botte ; beaucoup de destins sont, comme le sien, d'éternelles répétitions du même.

J'insiste une fois de plus pour que ce soit bien clair : ce sont les mêmes criminels, et c'est le même crime contre les Nations et contre les *Gentils*, qui sont à l'œuvre aussi bien dans l'esclavage sexuel de Colleen et son meurtre, la destruction de l'Allemagne et autres et leur lavage de cerveau,

que dans l'abrutissement global par la cocaïne et la destruction des principes démocratiques. Aucun de ces évènements n'est dû au hasard, ni à des *tendances culturelles* sorties du néant.

Blandon est un citoyen du Nicaragua qui était mêlé aux affaires bien juteuses du dictateur Somoza jusqu'à la révolution sandiniste de 1979. Réfugié aux USA, il était disponible pour monter d'autres affaires, si possibles juteuses. Et si possible, aider à la reconquête du Nicaragua et de ses affaires locales, ce qui, dans l'esprit du président Ronald Reagan, était une guerre pour la *liberté*. Comme le disait selon la légende Madame Roland, une femme qu'on dirait aujourd'hui *libérée*, sur l'échafaud pendant la Terreur, « Liberté, liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Mais je ne voudrais pas être injuste envers le concept de *liberté* ; en fait, toute grande idée, égalité, fraternité, ou autre plus moderne, peut être le prétexte d'abus, comme le célèbre « pas de liberté pour les ennemis de la liberté » de l'exalté Saint-Just ; plus grande est l'idée, plus grand est l'abus.

A l'époque, le trafic de la cocaïne vers les USA, un trafic dont les bénéfices atteignaient selon des estimations le milliard de dollars de l'époque, soit 2,5 milliards d'aujourd'hui, était principalement tenu par le cartel colombien de Medellin, dirigé par le fameux Pablo Escobar. Un trafiquant américain très inventif, George Jung, *el americano*, avait fait un *deal* avec le cartel et transportait par de petits avions privés des tonnes de cocaïne vers le sanctuaire des suppôts de la *Cabale*, la Californie, où la cocaïne, drogue des *stars*, drogue de luxe, arrivait auparavant par dizaines ou centaines de kilos.

La Californie est le centre mondial de la propagande et du *divertissement*, et le centre des opérations de manipulation totalitaire des consciences ultrasecrètes de la CIA comme le *MK-Ultra*. Cette situation de dépendance aux cartels sud-américains était insupportable aux tenants des pouvoirs officiels et occultes aux USA, seuls propriétaires et manipulateurs légitimes des états d'âmes des Américains et de leurs addictions.

C'est, toujours, la même question du *contrôle*.

De fait, le contrôle par les *latinos* de la distribution de leur produit, et même de leurs propres organisations, n'était pas total, loin de là. Pour obtenir des denrées indispensables au trafic, comme des armes, des moyens de communication, des relais dans les pays consommateurs, ils

avaient dû s'acoquiner avec la grande mafia mondiale, la Cabale. Celle-ci fournissait armes, formations, tuyaux, débouchés ; les Cartels deviendront tellement puissants qu'ils seront capables, avec leurs armées privées, de tenir tête ou de menacer les gouvernements et armées régulières ; ils pouvaient aussi traiter avec les groupes révolutionnaires, ou les combattre, selon les circonstances, menant des guerres privées là où les gouvernements étaient impuissants. Pour donner une idée du niveau de la collaboration, en 1995, dans un raid contre le Cartel de Cali, on trouva un ordinateur capable de surveiller toutes les conversations de Bogota, la capitale de la Colombie, y compris celles des ambassades et du ministère de la Défense ; cet ordinateur provenait d'Israël, sans doute par l'intermédiaire du Mossad, qu'on peut la plupart du temps difficilement distinguer du Cartel secret de la Cabale en général.

Autant dire que les Cartels sud-américains étaient *tenus* et *contrôlés* par des alliés qui n'hésiteraient en aucun cas, le moment venu, à les poignarder dans le dos pour récupérer les affaires à leur profit. C'est la pratique la plus habituelle de cette engeance, qu'on voit par exemple dans la pratique des *prêts* impossibles à rembourser, grâce auxquels ils se paient *sur la bête* ; cela a pris une dimension quasi-mondiale aujourd'hui.

Au début des années 80, les services secrets américains, sous la direction du colonel Oliver North, un Juif passé par le corps d'élite des *Marines*, décident d'un plan d'attaque pour récupérer à leur profit le contrôle du trafic de cocaïne, et réaliser quelques opérations annexes. Mais il n'était pas possible que des *gringos* trop repérables s'emparent directement du trafic, ce qui aurait entraîné une guerre incessante avec les *latinos*. Il fallait donc utiliser des groupes de *latinos* qui soient totalement dépendants des services secrets US et du Cartel de la Cabale, qui pourraient supplanter les Cartels de Cali et de Medellin et servir les intérêts américains. C'est là qu'interviennent Blandon et les *Contras*. Le Nicaragua a une longue histoire d'interventions armées des USA, qui veulent y préserver leurs intérêts, ou plus exactement leur mainmise sur le pays, où des compagnies américaines produisent pour le marché américain avec une main-d'œuvre locale quasiment servile. Des dynasties de dictateurs locaux, appuyées et armées par les *gringos*, existent depuis longtemps, et Blandon fait partie de cette caste ; il est en quelque sorte *prêt à l'emploi*.

Pour amorcer la pompe, il fallait d'une part s'attaquer au trafic géré directement par les Cartels colombiens, et d'autre part faciliter les échanges utilisant le canal nicaraguayen. Le Nicaragua était bien situé, à peu près à mi-chemin de la Colombie et des USA, mais les Colombiens n'avaient aucun intérêt particulier à utiliser d'autres intermédiaires que ceux qu'ils avaient déjà.

Officiellement, Reagan lancera une spectaculaire *guerre contre la drogue*. En réalité, que Reagan le sache ou pas, cette guerre a été manipulée pour détruire les Cartels colombiens et l'intermédiaire américain George Jung, et leur substituer un réseau fondé sur une alliance, la *Dark Alliance* selon Gary Webb, entre *agents du gouvernement* US et exilés nicaraguayens reconvertis en trafiquants. Reagan n'était pas forcément au courant du volet secret de sa guerre contre la drogue, les services secrets tenus par Oliver North et George H. W. Bush échappant complètement à son contrôle et menant leur propre politique, celle de ce qu'on appelle l'*Etat profond* aujourd'hui. C'est là qu'intervient Blandon, suivant un chemin déjà tracé par un autre nicaraguayen, Norwin Nemeses.

La Californie et Hollywood étaient depuis longtemps les bastions imprenables des suppôts de la Cabale, et également l'endroit où le président en exercice, Ronald Reagan, avait commencé sa carrière dans un syndicat d'acteurs plus ou moins aux ordres des suppôts cabalistes des studios. Dans l'imagerie populaire, largement construite par Hollywood, Chicago est le haut-lieu du banditisme, mythiquement lié à la mafia italienne. Mais la Californie peut prétendre au rang de capitale du crime dans sa version moderne.

Le journaliste *suicidé* Gary Webb a commencé son enquête quand, à sa grande stupéfaction, il a vu le principal trafiquant de cocaïne de Californie, et peut-être des USA, être relâché à la barre du tribunal sans aucune forme de procès après qu'un agent de la CIA ait glissé en sourdine quelques mots dans l'oreille du juge. Cet heureux trafiquant s'appelait Oscar Danilo Blandon. Webb avait été *renseigné* pour assister au spectacle hallucinant de ce jugement avorté avant même d'avoir commencé, ce qui n'était pas supposé devenir public. A partir de là, il avait enquêté et élaboré l'idée d'une *Dark Alliance*, une alliance sombre ou sinistre entre les agences gouvernementales au plus haut niveau et le banditisme. Mais cette idée d'une *alliance* se fonde sur une vision du monde qui est largement

dépassée. Dans cette vision, c'est une alliance contre-nature, anormale, entre des entités qui sont normalement séparées. Dans la réalité, tout cela ne forme qu'un seul et même ensemble, et cela, au moins depuis la *guerre de l'opium* où, à la stupéfaction des Chinois, les Etats occidentaux se sont alliés pour leur imposer le trafic criminel des Sassoon et Rothschild. Etats et *services*, trafiquants, financiers, propagandistes, laveurs de cerveau, et criminels de toutes sortes travaillent en connivence ; on a donné à cette configuration un nom, l'*Etat profond*.

> « D'après ce dont j'ai été témoin, le trafic de drogues illicites et d'armes était le fondement d'une grande partie de l'économie américaine… Un groupe d'officiels américains vendait des munitions à une nation avec laquelle nous étions en guerre… Ce qui semblait être la défense de notre nation ou l'entraînement de nos troupes était en réalité du transport de drogue… les Présidents étaient en général tout à fait au courant de ce business… Tous ceux qui avaient une position de pouvoir dans le gouvernement étaient tout à fait au courant de ces trafics de drogue et de leur importance pour l'économie de notre pays. »
>
> Brice Taylor, *Thanks for the Memories*, 1999

On verra que Colleen raconte exactement la même chose. La différence est que Colleen est connue, que son assassinat a fait les gros titres, qu'elle n'est pas en manque de célébrité, alors qu'on peut facilement disqualifier celle qui écrit sous le pseudo Brice Taylor, une parfaite inconnue, comme une affabulatrice qui veut se rendre intéressante.

Le scandale de l'*Iran-Contras*, quelques années seulement après l'assassinat de Colleen, dévoilera une partie des manipulations criminelles de l'Etat profond, qui, toujours par l'intermédiaire d'Israël, vendait des armes à l'Iran, soi-disant ennemi des USA, pour prétendument financer un soutien armé aux *Contras* nicaraguayens. Je ne connais pas l'histoire de la découverte de ce trafic, mais je sais qu'on n'a pas retrouvé de traces chez les Israéliens, les intermédiaires supposés.

Ce qui restera soigneusement caché est que les avions chargés d'armes en direction des *Contras* revenaient chargés de cocaïne, qu'il n'est pas du tout certain que les chargements d'armes allaient tous vers les Contras, et que, à poids égal, armes et cocaïne ne se négocient pas du tout au même prix. De plus, le pouvoir sandiniste, celui-là même contre lequel les

Contras se battaient, participait activement au juteux trafic ; il vaut mieux s'adresser au bon dieu qu'à ses saints, et jouer sur tous les tableaux pour maximiser les profits. Le trafiquant Barry Seal, pilote d'avion clandestin pour le compte de la CIA, fournira à ses protecteurs une photo compromettante de dignitaire du régime sandiniste présent au chargement de drogue, photo qui sera publiée, utilisée pour discréditer les sandinistes, et vaudra à Barry Seal une balle dans la tête. Comme on dit dans le langage expéditif du peuple, *tous pourris*. Le trafic d'armes était un prétexte, voire, une couverture, tout comme, probablement, les *Contras* qui étaient une armée fantoche.

Les relations entre les divers agents américains et les sud-américains sont embrouillées dans un maquis inextricable, la seule chose à peu près certaine étant que, des deux côtés, ce sont les politiciens et différentes agences plus ou moins officielles qui arrachaient le trafic des mains des bandits des rues qui l'avaient établi, par alliance, traîtrise, liquidation. Le trafic clandestin d'armes avec l'Iran pouvait servir de couverture, *au cas où*, au trafic d'armes avec les Contras *pour la bonne cause*, lequel cachait un gros trafic de cocaïne inondant les USA. Le colonel Oliver North, membre et éminence grise du *National Security Council*, sera inquiété pour l'affaire Iran-Contras, mais jamais le trafic de cocaïne ne sera évoqué.

Oliver North, principal accusé, sera inculpé de seize chefs d'accusation, dont celui de la destruction intégrale de tous les documents en sa possession, mais s'en tirera sans problème en faisant jouer des vices de procédure, largement bidonnés. Un peu moins de trente ans plus tard, Hillary Clinton, coupable du même crime, n'a toujours pas été inquiétée, ce qui montre assez bien que l'histoire *avance*. D'autres seront mis en accusation ou condamnés, dont d'autres Juifs comme le secrétaire (ministre) de la Défense Weinberger, mais tous seront pardonnés par George H.W. Bush devenu Président.

Pour la petite histoire, Robert Kennedy, ennemi juré de la conspiration de la Cabale tout comme son frère John, sera assassiné par un Palestinien drogué et très probablement piloté par un programme de *mind control* de la CIA, en Californie, à Los Angeles, à l'hôtel Ambassador, celui-là même où Colleen figurera seize ans plus tard en compagnie de Coppola pour les *8th Erotic Film Awards*, une semaine avant d'être elle-même assassinée.

Kennedy et Colleen étaient catholiques et d'origine irlandaise. On dit que l'histoire est un éternel recommencement.

Colleen a été assassinée par cette conjuration toute-puissante de trafiquants internationaux de cocaïne, de services secrets et de caciques de ce qu'on appelle l'*Etat profond*. Reste à savoir pourquoi, précisément. Qu'est-ce qu'elle pouvait *savoir* ?

Le cœur de l'Ombre

« *There is something rotten in the State of Denmark* »

« Il y a quelque chose de pourri dans l'Etat du Danemark »

Shakespeare, *Hamlet*

La période où Colleen fit, dans *le* monde d'Hollywood, les rencontres qui mèneraient à son assassinat est totalement occultée, sous le sceau d'un secret que personne n'a transgressé. Autant les commentaires abondent sur la période où elle était une personne publique, une superstar du porno, qui pouvait s'étonner que je ne sache pas qui elle était, autant ses activités dans le Tout-Hollywood sont frappées d'un secret qui s'apparente au *secret défense*. Les seules informations qu'elle ait laissé filtrer est qu'elle était liée à des gros bonnets de la cocaïne, des gens bien plus importants que son Jake emprisonné, et qu'elle savait des choses dangereuses. Cette courte information n'a été publiée qu'en 2013 dans *Hindsight*. Les journalistes se sont montrés étrangement discrets ; personne n'a apparemment interrogé Francis Ford Coppola sur ce qu'il pouvait savoir de Colleen, alors que bien évidemment elle ne l'a pas fait apparaître à sa table aux *Erotic Film Awards*, une semaine avant son assassinat, d'un coup de baguette magique. L'histoire officielle était qu'elle était avant tout préoccupée par son histoire avec Jake, et personne ne mentionne Coppola, comme s'il n'était qu'un détail sans importance ; c'est bien évidemment donner à ce Jake une importance qu'il était très loin d'avoir. Et également, on ne fréquente pas Coppola par hasard ; on l'a rencontré quelque part, dans un certain milieu, où l'on connait aussi beaucoup d'autres gens de même importance, et pas forcément dans le milieu du cinéma, où les gens de l'importance de Coppola n'étaient pas légion.

L'immense puissance invisible des médias est accablante. La présence de Coppola à la table de Colleen était un *évènement* remarquable et

remarqué, il a été photographié, filmé, et commenté par un présentateur des *Awards*, le réalisateur Henri Pachard, fortement impressionné. Mais dans aucun des écrits sur Colleen, que ce soit dans la presse grand public comme le *Los Angeles Times*, ou dans les revues érotico-pornographiques, cette présence n'est évoquée ; on n'y parlera que de sa relation à la pornographie, à la drogue, ou finalement à son amant-gardien Ehrlich. Personne ne semble avoir exploré les liens qu'avaient Coppola, son producteur Frederickson, et Colleen, ou en tous cas personne n'en a parlé, et c'est comme si cette apparition publique à la même table n'avait jamais eu lieu. Personne n'a même, apparemment, cherché à savoir ; il vaut mieux ne pas indisposer les gens qui ont le niveau de pouvoir et d'influence nécessaire pour assassiner tranquillement une fille qui vient de s'exhiber publiquement en compagnie de Coppola ; est-ce que tout le monde a compris qu'il valait mieux *rester tranquille* ? Et bien que je sois alerté, j'ai moi aussi plus ou moins gommé cet incident de ma conscience ; je l'ai longtemps traité comme tout le monde, parce que je ne suis pas moins naturellement moutonnier qu'un autre, et quand rien ne m'indique une piste, c'est comme si elle n'existait pas.

Il existe une expérience amusante de psychologie cognitive où l'on montre dans une vidéo des gens qui font une activité qui requière de l'attention, et un type déguisé en gorille passe et fait des singeries dans le fond, très visible pour un œil *objectif*, mais pas si l'attention est fixée sur un *scénario* où il n'a aucune place, et aucun spectateur ne le voit. Ce n'est peut-être pas si *amusant*, après tout. Nous interprétons avant même de *voir*. C'est pourquoi il est toujours important de rappeler que ce que modifie la propagande, c'est la perception ; elle crée et fait voir une fausse réalité qui se superpose à la vraie et la cache. Orienter l'attention vers des évènements peu importants cache les autres ; ceux qui sont décriés comme *complotistes* sont très souvent des gens qui regardent ailleurs que ce que montrent les médias et les propagandes, et voient dans le film le gorille que la plupart ne voit pas. Les mondes de ceux qui voient et de ceux qui ne voient pas ne se rencontrent pas ; c'est la base de la fiction du film *Matrix*. La plupart des choses qui se montrent et se disent, aujourd'hui, surtout publiquement, sont fausses ; la liste est longue et stupéfiante. Et, comme pour le gorille, tout est devant notre nez, bien visible, mais non vu.

J'étais sans doute, sans m'en rendre compte, fortement influencé par le tir de barrage médiatique, qui insistait sur la relation avec Jake, la

pornographie et le suicide, avec une force telle qu'au début, je doutais de moi-même, de Colleen, et de ce que j'avais vécu avec elle. Et si tout cela était le produit de mon imagination ? Et si tout ce qui disent unanimement les médias était vrai ? La puissance de ces médias, que les politiciens se régalent à appeler le *consensus*, la forme politicienne de la vérité établie par la propagande, est phénoménale, et peu d'esprits y résistent, même et surtout s'ils s'imaginent libres. L'illusion de la liberté est la meilleure couverture de l'asservissement. On ne peut penser récupérer un peu de vraie liberté que par la conscience de cet asservissement. Evidemment, cette conscience est une désillusion, fort perturbante et fort douloureuse, que la plupart préfèrent éviter.

Mais il y a encore plus étonnant. A part la mort d'une délicieuse *Porn Queen* de vingt ans, le seul fait par lequel Colleen Applegate aurait pu avoir une petite place dans l'Histoire était la présence de Coppola à sa table dans un festival de film dit *érotique,* mais plus exactement pornographique. Or, ce fait-là a quasiment disparu du radar. Et même, quand Colleen a vu dans la foulée son ami Richard Pacheco, elle lui a parlé d'abord des gens puissants avec lesquels elle avait *un problème*, pas de Coppola et de ses perspectives de carrière, ce qui était au second plan de ses préoccupations.

C'est de cette partie de sa vie totalement secrète, ignorée de tous sauf de l'*élite*, et peut-être d'Hollander, Ehrlich et quelques autres, que Colleen va principalement parler dans ses entretiens médiumniques. Il faut dire que la surprise a été totale, rien, absolument rien, ne le laissait présager ; je m'étais pourtant renseigné autant qu'il était possible sur la vie de Colleen et les circonstances de sa mort.

> Medium : « Elle avait un laissez-passer illimité, parce que je pense que les hommes en quelque sorte la désiraient toujours, et elle a eu un petit ami très jeune, mais il me semble que c'est comme si les hommes la désiraient toujours pour la contrôler, parce qu'ils pensaient qu'elle pourrait en fait leur rapporter de l'argent, elle pourrait être populaire, et parce qu'elle avait cette merveilleuse personnalité ; je pense qu'ils étaient toujours autour d'elle, c'est très étrange. »

Et de fait, elle avait sans doute un accès illimité, où qu'elle aille, grâce à sa beauté et son charme ravageur, mais cela ne suffisait probablement pas : elle avait aussi cet accès dans tous les lieux d'Hollywood parce qu'elle

était *Colleen Applecoke*, une fille complètement défoncée en permanence et dont, a priori, on n'avait rien à craindre, on pouvait s'imaginer qu'elle ne se rendait compte de rien. Cet accès illimité, un phénomène rare dans des lieux fortement exclusifs, est l'une des clés qui permettent de comprendre l'aventure de Colleen dans des mondes secrets.

Les gens surdoués, comme Colleen, attirent l'attention de ce qu'on appelle l'élite et sont très souvent *utilisés*, surtout s'ils sont d'origine relativement modeste, *viennent de nulle part*, et ne disposent pas d'un réseau qui puisse les soutenir, les prévenir ou les défendre. C'est aussi le cas, typiquement, de Marilyn Monroe, et cela fait partie de mes points communs avec Colleen, à une différence près, c'est que j'ai à peu près toujours refusé les offres de *collaboration*. Plusieurs des offres qu'on m'a faites feraient rêver les plus ambitieux des arrivistes, et pour certaines je ne sais même pas comment j'ai pu les refuser, sinon par une espèce d'instinct, ou une peur panique d'être en quelque sorte emprisonné dans une zone dont je n'aurais pas les clés, vu ma jeunesse, mon inexpérience d'à peu près tout, et l'absence de relais familiaux, claniques ou autres. C'est à peu près impossible, dans le cas de Colleen, de débrouiller ce qui est dû à son ambition propre, son désir d'*être quelqu'un*, et ce qui est dû aux manipulations qui utilisaient ses dons naturels pour leurs fins propres.

Je ne compte plus les tentatives de m'utiliser, quand j'étais jeune et disponible. Ça allait des politiciens à la haute finance archi-prédatrice, en passant, ce qui était un peu plus normal, par les milieux culturels. Mais contrairement à Colleen, j'avais lu Nietzsche, et j'avais développé une espèce de méfiance, pas totalement instinctive, mais qui avait été comme ressuscitée par cette lecture.

Après avoir fait l'affiche dans ce qui était encore, à l'époque, le petit monde de la pornographie qui vendait des cassettes par millions en se fondant uniquement sur l'exhibition d'un nombre assez restreint d'acteurs, Colleen allait passer dans *le monde*, ou même le *meilleur monde* d'Hollywood où elle avait manifestement le bon *ticket*, comme le remarquera un témoin de la présence de Coppola à sa table pendant les *Erotic Film Awards*.

C'est un phénomène qui aurait mérité un minimum d'investigation, mais il n'en a rien été. Circulez, y'a rien à voir.

Qu'est-ce que le *meilleur monde* d'Hollywood ? L'apparence qu'il donne aux médias et au *grand public* est une fiction hollywoodienne, et la réalité est totalement différente. C'est cette réalité que Colleen va connaître, et la description qu'elle en fait est à peu près la même que celle de Brice Taylor, l'*esclave contrôlée* sous programme d'hypnose renforcée MK-Ultra, qui a été mise en service à peu près pour les mêmes personnes et dans les mêmes lieux, en Californie et à Hollywood.

Quand on parle de *parties* de célébrités à Hollywood, on imagine toujours les *gens du monde* tels qu'ils existaient encore en Europe au 19ème siècle, et au début du 20ème. Mais la réalité est plus proche de celle qui est présentée par Stanley Kubrick dans son *Eyes Wide Shut*, *Les yeux grand fermés* ; *Eyes Wide Shut* pourrait être le nom d'un programme de *mind control*. Pour mémoire, c'est la dernière œuvre de Kubrick, qui sera présentée tronquée d'un quart d'heure sur les écrans alors même qu'il avait un contrat interdisant toute coupure par les producteurs, mais il avait opportunément rencontré sa mort tout juste avant la sortie du film.

Frederick Raphaels, co-scénariste avec Kubrick de *Eyes Wide Shut*, rapporte dans le livre du même nom qu'il a écrit à propos du film que Kubrick lui a indiqué de veiller à ce que toute référence même indirecte au judaïsme soit bannie, ou censurée si l'on veut, du film. Il ne devait pas y avoir le moindre lien apparent entre la cabale criminelle qui est au centre de l'intrigue et le judaïsme. Raphaels précise que Kubrick aurait assorti cette obligation d'un commentaire : « *Hitler was right about almost everything* » : « Hitler avait raison à peu près sur tout. » Cette remarque n'est évidemment pas passée inaperçue. Les commentateurs qui veulent éviter les ennuis disent, soit que Kubrick plaisantait, ce qui est assez curieux dans le contexte où on demande à quelqu'un d'effacer toute trace de judaïsme, soit que Raphaels l'a inventé pour dénigrer Kubrick, ce qui est aussi pour le moins curieux. D'autant que Kubrick n'a jamais été porté au style de plaisanterie juive *politiquement correcte* d'Allan Stewart Konigsberg dit Woody Allen, la plupart de ses films ne portent pas à la rigolade, et ça ne s'est pas arrangé avec le temps. « Hitler avait raison sur à peu près tout » est une phrase digne de quelqu'un qui ressent le *sentiment tragique de la vie*, pas une phrase de plaisantin aux très mauvaises blagues.

Très probablement, vu l'endroit de la coupure du film, il s'agissait d'une scène de sacrifice humain au Seigneur Tout-Puissant, quel que soit

son visage, Moloch, Yahweh, Satan, Baphomet, Lucifer, ou autre Toute-Puissance originaire du totalitarisme moyen-oriental au goût des cabalistes.

En réalité, la corruption était déjà rampante chez les *gens du monde* au 18ème siècle, il suffit de lire *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos ou *Justine, ou les infortunes de la vertu* du marquis de Sade. Ce phénomène n'a fait que croître et embellir. Mais, dans l'esprit du grand public, l'illusion est restée, constamment alimentée par les médias *people* dont c'est l'unique tâche. Il y a un *envers du décor*, et c'est cet *envers* qu'a pu voir et subir Colleen.

Les *parties* de l'élite hollywoodienne ne sont évidemment pas ouvertes, et même si Colleen avait cette espèce de passeport magique, il faut quand même être, au moins dans les premiers temps d'adaptation, *introduit*.

Au début, quand j'ai commencé à découvrir que Colleen, alors qu'elle vivait chez Ehrlich et théoriquement *avec* lui, était devenue une *party girl* qui était de toutes les fêtes d'Hollywood, j'avais cru un peu bêtement, suivant ma propre pente naturelle, qu'elle se libérait ainsi de la tutelle pesante d'Ehrlich et se donnait du bon temps. C'était sans doute partiellement vrai, elle adorait les *parties*, surtout celles baignées dans des nuages de cocaïne, mais elle n'échappait pas au contrôle d'Ehrlich, de Hollander, de la mafia en général ; au contraire, à ce contrôle s'en ajoutaient d'autres, encore plus puissants et plus dangereux. C'est une situation un peu analogue à celle de Marilyn Monroe, d'abord lancée et utilisée par le mafieux Mickey Cohen, puis contrôlée par tout un appareillage sophistiqué de surveillance installé chez elle par le FBI, et Dieu sait qui était derrière cet appareillage pour la contrôler. Ce qui s'ajoutait au contrôle par ses deux médecins juifs, dont un psychiatre ; Colleen refusera ce dernier type de contrôle, qu'Ehrlich a tenté de lui imposer.

En fait Colleen ne faisait pas que prendre du bon temps et avancer sa carrière en fréquentant en tant que *party girl* le *meilleur milieu* d'Hollywood. La mafia lui avait assigné une tâche de renseignement.

> Medium : « Quelqu'un d'autre voulait des informations venant du centre du pouvoir et, comme elle avait une liaison avec quelqu'un, il semble que ça pouvait être très utile pour certaines corporations et certaines personnes. »

Colleen avait un ticket d'entrée partout parce que « les hommes la désiraient toujours », mais ce n'était pas suffisant. Il fallait aussi qu'elle soit « disponible », « sur le marché », ou, pour le dire autrement, « à vendre », et pour cela, son *entraînement* par la branche de la Cabale spécialisée de très longue date dans la prostitution, puis dans la pornographie, était indispensable.

> Medium : « Tout ça s'est passé parce qu'elle était très connue, et elle était sur le marché, si vous voulez, elle était disponible »

La situation est très enchevêtrée : la belle Colleen, mise *sur le marché*, séduit des hommes de pouvoir importants qui l'utilisent comme une esclave sexuelle, la judéo-mafia qui l'a manipulée et transformée en esclave consentante veut qu'elle serve à les renseigner, et Colleen pense utiliser pour elle-même ce qu'elle sait pour s'en sortir. Le tout est un jeu extrêmement dangereux. Une fois de plus, c'est une répétition, dans un mode plus sordide et plus criminel, de ce qui est arrivé à Marilyn Monroe, coincée entre la mafia, Hollywood et le pouvoir politique.

> Medium : « Elle a été tuée parce qu'elle a parlé ou essayé de parler, ou dit qu'elle allait parler. Je sens vraiment qu'elle a dit qu'elle allait parler, qu'elle allait essayer d'utiliser ce qu'elle savait, parce qu'elle voulait se libérer de leur emprise. Et elle savait énormément de choses, elle a vu beaucoup de choses. Et elle a pensé : je dois jouer ça prudemment, parce qu'ils vont vouloir se débarrasser de moi. Et donc, elle a été très prudente, elle prenait des notes, elle était très organisée à sa manière, et je pense vraiment qu'elle avait une liaison avec un politicien de tout premier plan. Et elle a appris plein de choses de cette personne. »

La Colleen que j'ai connue était une très jeune fille resplendissante, ouverte, passionnée, et apparemment d'un candeur infinie. A peu près tout le monde la voyait comme une incarnation de l'Innocence, celle d'Eve avant la pomme. Elle se trompait sans doute sur plein de choses, mais ne cherchait pas à tromper. Quand j'avais évoqué « un crime », elle n'avait pas cherché à biaiser ; elle avait pleuré et était partie en courant. C'est pourquoi l'imaginer en tant qu'espionne ou agent double est presque inconcevable, et probablement, l'innocence qu'elle irradiait, qui n'était pas feinte, la rendait insoupçonnable.

Peut-être les *Elus* sont-ils vraiment persuadés, dans leur paranoïa ethnico-religieuse, que l'image des *shiksas*, la pute européenne, blonde et stupide, belle idiote destinée à assouvir les maîtres juifs, est absolument authentique. C'était très probablement ce que pensait Henry Miller de son épouse Marilyn Monroe, qui était pourtant loin d'être idiote et se plaindra de son sadisme. Peut-être, aussi, de nombreuses *shiksas* prises dans les filets se résignent à jouer le rôle qu'on leur a assigné pour éviter les problèmes, comme ceux que Colleen avait avec son Jake. Mais Colleen avait une petite zone intouchable, dans un autre espace-temps, et cette zone, c'était celle qu'elle partageait avec moi.

Un bon dramaturge pourrait certainement tirer de ce genre de situation tout un scénario, exposant le jeu des divers acteurs, les conflits, les avancées, les reculs, les tentatives, les révélations, les dissimulations, etc., imaginez vous-même, le tout dans une ambiance à la fois *glamour* et bien *noire*. Un scénario d'excellent film hollywoodien, en quelque sorte.

George H. W. Bush : *Party* fatale à Hollywood

Les *parties* d'Hollywood étaient le lieu idéal où se mêlaient tous les ingrédients d'une communication de haut niveau réussie : argent, *glamour*, drogue, alcool et sexe. C'est dans ces parties que des rencontres informelles, qui auraient été difficiles à organiser, en particulier entre les mafias et les agences gouvernementales, pouvaient se faire, dans une ambiance *cool*, et que des affaires d'une extrême importance pouvaient se traiter, sans qu'il soit besoin d'organiser des rendez-vous secrets.

A Hollywood, lieu du glamour, de la *fête* et des *stars*, lieu *cool* par excellence, lieu où s'ébattent les dieux fantasmatiques des écrans, tout se passe dans les *parties*. Dans une *party* de bon aloi, l'alcool et les drogues, dont la drogue essentielle de la coolitude, la cocaïne, sont omniprésentes, ainsi que toutes sortes d'accessoires utiles à la satisfaction de ceux qui s'élèvent au-dessus de l'humanité ordinaire, comme de très jeunes filles ou de jeunes garçons, voire carrément des enfants, dont raffolent les âmes les plus tordues. L'innocence apparente, comme celle de Colleen, est très prisée par les demi-dieux qui, comme Moloch ou Yahweh, n'aiment les victimes qu'innocentes, pures et sans taches.

Ces *parties* sont le point de ralliement d'une petite foule de gens puissants, reliés aussi bien par leur pouvoir d'influence et de décision que par leurs perversions, les deux éléments étant intrinsèquement liés dans ce monde particulier.

La pratique des *parties* comme lieu de rencontre de ce qu'on appelle l'*élite* est tellement commune, habituelle, routinière, que lorsque le dirigeant officieux du *National Security Council*, le colonel Oliver North, déclarera à la commission d'enquête sur l'affaire scandaleuse appelée *Iran-Contras* qu'il avait organisé le trafic avec un intermédiaire iranien *dans les toilettes*, cela n'avait choqué qu'assez modérément ; les *toilettes* dans une party privée étaient évidemment un lieu idéal pour toutes sortes de transactions en évitant les témoins gênants, et la déclaration de North était parfaitement invérifiable ; on sait aujourd'hui que dans l'affaire dite *Iran-Contras*, le trafic d'armes révélé servait de couverture à un trafic de cocaïne, considérablement plus important en termes de revenus et

d'implications. On verra que dans l'histoire de Colleen, curieusement, les *toilettes* évoquées par Oliver North dans sa séance d'audition publique auront une grande importance. Peut-être même, qui sait, North a-t-il été assez impressionné par l'histoire de Colleen *dans les toilettes* pour la refourguer à la commission d'enquête du Congrès.

Beaucoup connaissent l'existence des fabuleuses *parties* du *Bohemian Grove* qui réunissent au début de l'été des membres de l'*élite* du monde entier dans une espèce d'immense camp de vacances fermé au milieu d'un bois de séquoias en Californie. Cette *party* est à l'origine homosexuelle, et les femmes y sont encore exclues, sauf pour satisfaire les besoins des hétérosexuels, mais la journée seulement et dans un espace restreint. Avoir une confrérie homosexuelle qui trafique les affaires du monde, je ne suis pas sûr que ce soit très bon pour l'avenir de cette planète, les homosexuels s'étant en quelque sorte retranchés de la reproduction et de l'évolution. La plupart des présidents américains depuis Johnson, qui a pris la place de l'assassiné Kennedy, sont passés par le *Bohemian Grove*, en particulier les membres du *Skull and Bones* comme les Bush. Il semble que la terrible décision de créer la bombe atomique ait été prise au *Bohemian Grove* ; on peut soupçonner que d'autres horreurs ont suivi. Le rituel central de la grande *party* est le sacrifice d'un enfant, officiellement en effigie, dans le feu, à une divinité molochienne ayant une vague forme de chouette, mais qui évoque plus la Ishtar ailée aux pieds de rapace sémitique que la chouette de la sage Athéna. Il s'agit, par ce sacrifice, de se débarrasser de *Care*, le souci. *Take care*, c'est *prendre soin*, *I don't care*, c'est *je n'en ai rien à foutre*. Tout le monde peut dire un jour ou l'autre : « je n'en ai rien à foutre », mais là, il s'agit d'une cérémonie secrète où des puissants se congratulent mutuellement et applaudissent l'idée de n'en avoir rien à foutre de l'humanité. Les mêmes qui auront, en public, les *Droits de l'Homme* qui leur débordent en continu de la bouche.

Les parties d'Hollywood décalquent, en continu, toute l'année, la méga-party du *Bohemian Grove*. Avec plus de cocaïne, plus de très jeunes et jolies filles et plus de jeunes garçons, plus de *stars* des écrans en tous genres, mais le fond de sauce, l'idéologie qui rapproche tous ces gens, est la même. Elle s'appelle, globalement, la *haine de l'humanité*. La même haine, inchangée, que celle que décrivait Tacite au 1er siècle, qui, au lieu d'être éradiquée, est parvenue au faîte du pouvoir.

Colleen était devenue une *party girl*. En réalité, après que je lui aie fait *faux bond* aux alentours de la fin mars - début avril, période de Pâques, elle tournera encore au moins un film, après s'être fait couper les cheveux qu'elle portait auparavant assez longs ; d'après les scènes en extérieur c'est au printemps, aux environs d'avril-mai. Ensuite elle traînera quelque temps dans la maison de Hollander, en fréquentant le dealer Ehrlich, puis elle s'installera chez lui, y passant sans doute l'été. Trois mois plus tard, à l'époque de Noël et du Nouvel An, elle était reçue dans les *parties* les plus somptueuses ; entre temps, il y avait probablement eu un nombre considérable de parties de moindre importance, et elle avait dû gravir à toute allure tous les échelons, devenant même en cours de route la liaison principale du maître du *National Security Council*, Oliver North, rencontrant Coppola, etc. Tout cela fait sans doute un calendrier bien rempli, où le Jack *dernier amour de Colleen Applegate* semble faire office plutôt de majordome, chargé d'entretenir et de nourrir la *star* en cocaïne, que d'acteur principal.

Parmi les incessantes parties d'Hollywood, il y avait des parties exceptionnelles, immensément fastueuses, où s'envoyait en l'air la crème de la crème. Et, parmi ces parties, celles que donnait Reuben Sturman à chaque période de fin d'année étaient très courues. Sturman était le magnat judéo-mafieux de la pornographie, dont il contrôlait quasiment tout le réseau ; il avait amassé une fortune et des relations considérables ; ces parties où se côtoyaient des personnes influentes de divers milieux étaient l'occasion de créer des contacts, des alliances et des stratégies, dans un monde où aucune oreille indiscrète n'était admise. On ne peut mieux décrire Sturman que l'enquêteur du FBI qui était chargé de suivre son dossier :

> « Reuben Sturman a appris à être la personne la plus aimable du monde. (Mais) il était probablement la personne la plus diaboliquement mauvaise sur laquelle j'aie enquêté. En façade, il faisait illusion, mais derrière le rideau, il était absolument impitoyable. »

Je ne sais si les parties où est allée Colleen à la fin de l'année 83 étaient celles-là, mais ça semble assez probable. Après tout, la pègre contrôle au vu et au su de tous les boîtes de nuit les plus courues, tout comme le *divertissement*, la prostitution et la pornographie dans un même *milieu*

aux contours flous, et il n’y a rien de très étonnant à ce qu’elle puisse aussi organiser des parties fastueuses où se presse l’élite dite *éclairée*.

Les parties forment le décor d’une espèce de tragédie, une tragédie dans laquelle il y a plusieurs scènes. C’est peut-être le côté le plus extraordinaire de l’histoire de Colleen : on pourrait croire qu’elle a été *écrite*, parce qu’elle suit presque toutes les règles du genre tragique.

Pour faire une tragédie, il faut organiser la rencontre de deux composés : une situation, bien pourrie si possible, et la plupart du temps invisible, et un évènement qui va *précipiter* les choses. Ma rencontre avec Colleen était déjà, de ce point de vue, *tragique*, à ceci près qu’il s’agissait là d’une tragédie dont on ne voyait pas la fin, qui restait *en plan*. Et d’une certaine manière, ma rencontre avec Colleen était prévisible, c’était une fatalité. Une bonne tragédie, par contre, utilise souvent un *deus ex machina*, un être, un évènement qui va déclencher la machine tragique. Dans l’Hamlet de Shakespeare, c’est le fantôme du roi assassiné, dans l’Œdipe de Sophocle, c’est le voyant Tirésias. Dans l’histoire de Colleen, c’est un évènement inattendu, un évènement qui avait assez peu de probabilité de se produire, qui n’aurait pas dû se produire. Un évènement comme on n’en voit, en général, que dans les fictions hollywoodiennes. J’exagère peut-être le propos, mais c’était un évènement en tous points *hollywoodien*. On sait bien qu’Hollywood lui-même est le modèle de la plupart de ses créations, y compris les plus sordides et les plus épouvantables, mais peut-il aussi créer sa propre forme de réalité ? Planter son décor, y installer ses acteurs ? Cette question est étrange, trop étrange, dans un monde où l’espace-temps ne connait pas de particularismes locaux, mais, en fait, qu’est-ce qui est vraiment certain dans cette immense complexité ?

L’histoire de Colleen se déroule comme un scénario bien ficelé. Vous connaissez déjà la fin, son assassinat, une fin qui n’est plus tout à fait une surprise. Ce qui est caché est le déroulement de l’histoire, et, bien sûr, les coupables. Parmi les meilleures productions d’Hollywood, figurent des films ambigus, où plane un doute inconfortable sur qui fait quoi, ou même qui est qui. La réalité, souvent choquante, se dévoile à la toute fin. Nous avons un scénario de ce genre.

Une *party* avant Noël

Colleen a participé à deux parties importantes, l'une avant Noël, et l'autre entre Noël et la Nouvelle Année 1984.

Avant ces parties *au sommet*, elle en avait fréquenté bien d'autres, où gravitaient à peu près les mêmes personnages. Et elle a vu et entendu beaucoup de choses, plus ou moins vagues et éparses, avant de pouvoir faire le lien entre toutes.

> Medium : « Pendant cette espèce de *party*, à défaut d'un autre mot, où elle était avant Noël, elle avait vu des gens très haut placés avec des call-girls, prenant des drogues, échangeant de l'argent, avoir du sexe, quelquefois entre eux, beaucoup étaient aussi homosexuels, et je pense qu'à cette époque, ce n'était pas bon pour l'image publique.
>
> Il se passait un tas de choses, un tas de choses qui pourraient être très intéressantes, et elle vit aussi des gens qui étaient du monde du cinéma qui étaient aussi vénérés comme hétérosexuels mais qui ne se comportaient pas du tout comme ça dans cette *party*. »

Effectivement, Brice Taylor signale aussi que l'élite est fortement pédophile ou homosexuelle, ou les deux à la fois. On voit dans leurs rencontres la « perversion au plus haut degré ». La plupart des sociétés secrètes sont homosexuelles, ou au minimum, ont des rituels homosexuels. La perversion, au plus haut degré, est consubstantielle à cette *élite*, elle n'a rien d'un hasard.

> Medium : « Je pense qu'il y avait quelqu'un, quelqu'un qui pouvait avoir une origine italienne, quelqu'un qu'elle semblait beaucoup apprécier, avec qui elle accrochait, je peux la voir parler à cette personne, quelqu'un de très séduisant et avec de beaux cheveux et bien habillé, il avait mis son doigt sur sa poitrine, et elle était, hum, comme la fille facile dévergondée qu'elle pouvait être et dont elle jouait autant qu'elle pouvait, et elle partit avec lui, ils partirent et eurent un rapport sexuel, et quand ils reposaient là il lui dit plein de choses, ils burent aussi plein d'alcool après leur rapport, et il se rendit compte tout à coup qu'il en avait peut-être trop dit, il coupa la conversation brusquement, dit qu'il devait partir, quitter la *party*, mais il était impliqué dans une espèce de mafia, et c'est comme ça qu'il était arrivé à sa position et sa célébrité, et je pense que c'est

> comme ça qu'elle a vraiment commencé à comprendre le lien entre toutes les connaissances partielles qu'elle avait. »

Le nœud de la question est le lien entre le monde criminel et le monde du pouvoir et de la finance. On parle de *lien* par convention, parce qu'en fait, il s'agit d'un seul et même monde, qui a une seule origine, un groupe ou une nation particulière, ennemie de toutes les autres.

> Medium : « Elle retourna à la *party*, et sans qu'elle le sache, quelqu'un parla à propos de celui avec qui elle avait eu un rapport, qui n'avait rien dit à personne parce qu'il savait qu'il aurait de gros ennuis s'il le faisait, mais quelqu'un d'autre avait remarqué qu'elle était partie avec lui et ils savaient que ce type pouvait être un peu indiscret, pour parler poliment, et donc elle a été un peu surveillée. »

Il n'y a pas grand choix pour trouver le beau mafieux qui a séduit Colleen, ou que Colleen a séduit, et qui l'a *tuyautée*. La plupart des mafieux de style *italien* selon la médium, mais bien plus probablement sud-américains, sont extrêmement laids. Un seul sort du lot, le mexicain Juan Matta-Ballesteros. Il se trouve qu'en 1983-84, il habitait Van Nuys, un quartier de Los Angeles proche d'Hollywood, là où Colleen avait également son appartement personnel, conservé bien qu'elle habite la plupart du temps à Palm Springs chez le *dealer des stars* Ehrlich. En citant Wikipédia :

> « Au début des années 80, Matta a été impliqué dans des opérations majeures de trafic de drogue. En 1984, il fut incriminé pour son rôle dans un réseau situé à Van Nuys. La découverte du réseau en 1981 amena la saisie de 114 livres (53 kilos) de cocaïne et 1,9 million de dollars en liquide, et, en se basant sur les registres trouvés avec la drogue, les procureurs estimèrent que le réseau avait généré 73 millions en seulement neuf mois. »

Je ne sais pas exactement à quelle quantité de cocaïne correspondent ces 73 millions, soit 180 millions aujourd'hui. Mais c'est du commerce de gros, de très gros ; c'est à la louche, ou à la tonne. Le marché hollywoodien était florissant. Il fallait bien alimenter toutes les Colleen et autres, proies et prédateurs mêlés ; Colleen utilisait environ un gramme par jour en régime de croisière, et devait bien approcher, en tenant compte des périodes festives, la quantité quasi astronomique d'un demi-kilo par an. Si ce chiffre est exagéré, 250 grammes semblent un minimum certain.

Matta avait réussi à mettre en réseau le célèbre cartel colombien de Medellin, au cœur de la production de coca, et le cartel mexicain de Guadalajara, bien connecté aux USA, ce qui était probablement une performance. C'était en tous cas un mafieux de très haut niveau, intelligent et dangereux, très loin des Ehrlich ou Sachs-Hollander. Et, autre point intéressant, il n'était pas là question des *Contras*, de pseudo-*liberté*, de politique et de trafic d'armes, comme dans le fameux scandale dit *Iran-Contras* ; c'était du trafic, pur et dur, criminel sans *excuse* ni *prétexte*, qui était invité dans les meilleures parties d'Hollywood – et des USA, voire de toute l'Amérique.

Il faut comprendre, cependant, que *à criminel, criminel et demi*. Matta, tout comme Colleen, était d'origine catholique, lui comme *latino*, elle comme *shiksa* irlandaise. Dans le monde d'Hollywood, ils étaient des *objets utiles*, lui en raison de sa position prééminente dans le réseau de la cocaïne, elle en raison de sa jeunesse, sa beauté et son charme, et son intérêt en tant qu'objet sexuel prisé. Ils ne faisaient pas partie, par droit de naissance, du club, ou de la bande, ou de la kabbale. Leur relation n'était pas *sous contrôle*, alors qu'ils étaient individuellement contrôlés, Colleen au plus haut degré, et probablement, Matta également. Qu'ils se soient épanchés, qu'ils aient l'un et l'autre *parlé*, se comprend aisément : dans des milieux un peu différents, ils partageaient la même expérience, et cela permit à Colleen de *commencer à comprendre* ce dont j'avais eu la simple impression ou intuition, un peu plus d'un an avant.

Colleen sera liquidée quelque temps plus tard, et Matta finira dans une geôle *haute sécurité* des USA. Des criminels bien plus puissants les avaient utilisés, puis jetés quand ils devenaient gênants. Assez probablement, Matta s'était rendu incontournable par les flux de cocaïne qu'il gérait, mais la Dark Alliance de Blandon et des services secrets américains finira par l'éliminer. Et Colleen dit que c'est également Blandon qui l'a éliminée, sur ordre des services secrets.

La noirceur des ténèbres aux USA dépasse l'imagination.

Une *party* avant le Nouvel An

Il y eut ensuite une seconde *party* de fin d'année, une *party* de Nouvel An, après Noël.

> Medium : « Il y a eu ensuite une autre party, une espèce de partouse, juste après Noël, une *party* de Nouvel An. Et elle n'avait pas l'intention d'y aller, mais elle a été persuadée de le faire. »

Elle a pu être *persuadée* par Ehrlich et Hollander, à la recherche de renseignements utiles, ou par quelque *élite* en quête d'une *superstar* juvénile à baiser pour célébrer dignement la Nouvelle Année, ou par tous à la fois. Sur le coup des révélations de Matta-Ballesteros, elle devait sans doute penser que *ça puait*, qu'il valait mieux faire profil bas, et que c'était dangereux d'insister. Une intuition qui s'est révélée exacte.

> Medium : « Et elle y est allée, c'était tout à fait bien, elle pensa que ça lui serait utile, parce qu'elle aimait les parties, elle aimait être avec des gens et elle appréciait le fait que des gens puissent la remarquer. Elle était une fille vraiment magnifique avec une sorte de grande innocence et des manières que les gens trouvaient irrésistibles. Les femmes aussi la trouvaient irrésistible. »

Dans cette somptueuse propriété, lieu d'une partouze de l'élite de l'élite, *Colleen Applecoke* était parfaitement à sa place, et on peut même penser que la fête aurait été gâchée sans elle ; elle était là pour, entre autres, servir d'objet sexuel de luxe pour les plus puissants. Et c'est à l'occasion d'une de ces rencontres sexuelles avec un personnage nommé George, et une autre personne, qu'elle entendit par hasard des choses très confidentielles.

> Medium : « Tout ça s'est passé parce qu'elle était très connue, et elle était sur le marché, si vous voulez, elle était disponible, car elle pensait que c'était la bonne chose à faire, elle croyait qu'elle était intelligente mais elle ne se rendait pas compte des gens auxquels elle avait affaire, le pouvoir qu'ils avaient, parce que, qui que soit cette personne, il obtenait ce qu'il voulait, des filles très jeunes »

Et c'est là que le drame s'est noué.

> Medium : « C'est à cette party qu'elle a entendu quelque chose, parce qu'elle était dans la salle de bains, et ils pensaient qu'elle était partie, mais elle avait été en train de se droguer. Et je pense qu'elle a entendu des choses à propos de cabale, de contrôle, de corporation, ça me dit quelque chose. »

Qui est George ?

Medium : « C'est intéressant, parce que plus je pense à ce George, plus je pense qu'il a à voir avec… des gens qui sont très proches de la Maison Blanche et qu'il est quelqu'un qui est là dans la Maison Blanche dans le… contrôle, utilisant les gens, le sexe, je ne sais pas, il est d'un haut rang, d'un très haut rang, beaucoup plus vieux que Colleen, et elle pensait qu'elle pouvait accéder à tout grâce à cette personne, mais elle savait qu'il avait de l'arrogance dans ses yeux, elle savait qu'il était certainement pas le type de personne dont elle pensait qu'elle pouvait lui faire confiance, il avait des lunettes, il y a quelque chose de familier chez lui, oui il a l'air d'un homme d'Etat, mais il a quelque chose de familier, mais j'ai dit que sa femme est comme une femme de Stepford (*note : dans* The Stepford Wives*, un film de science-fiction célèbre, les femmes du bourg de Stepford ont un comportement ultra-parfait et sont en fait des robots*), et je sais qu'il avait deux fils, je ne sais pas s'il avait des filles mais je sais qu'il parlait de ses fils. Mais c'est quelqu'un qui avait énormément de pouvoir. »

Medium : « Cet homme était un pilier de la communauté dont personne ne saura jamais exactement dans quoi il était impliqué ; il était très riche, il avait une famille, une femme qui était un peu comme une femme de Stepford, si vous voulez, qui appréciait la haute fonction, mais cet officiel, il aimait les call-girls et des choses comme ça, et il ne leur prêtait aucune attention, il les utilisait, et c'est juste ce qui venait de se passer quand elle entendit les projets en cours, parce qu'ils pensaient qu'elle était partie quand en fait elle était allée aux toilettes et avait pris un peu plus de cocaïne et avait été inconsciente quelque temps, et quand elle est sortie elle entendit ces plans qui étaient discutés. »

La forte dose de cocaïne était sans doute celle qui était nécessaire pour *oublier* ou effacer ce qu'elle venait de subir, ce qui l'a fait *planer* anormalement longtemps. C'était la même situation, ou pire, que celle dans laquelle elle me disait avoir absolument besoin de cocaïne pour faire son *travail*. Et elle s'est réveillée en plein milieu d'une conversation dans la pièce d'à côté où elle avait été *utilisée* dans son nouveau *job*.

Les descriptions convergent vers un seul personnage, George H.W. Bush, qui avait dirigé un temps la CIA et sera Président des USA en 1989. C'est ce personnage qui fera la déclaration du projet du *Nouvel Ordre Mondial*, le 11 septembre 1990, 11 ans exactement avant l'opération *terroriste* de destruction des tours du World Trade Center et d'instauration d'un état d'urgence.

Les cabalistes utilisent souvent des nombres qui ont une signification occulte pour eux ; la conjonction de 9 et 11 en fait partie. Le 911 est le numéro d'appel de la police aux USA. Plus surprenant, le numéro de la maison où se joue le drame de *L'ange exterminateur* de Bunuel, inspiré par la Bible et l'Apocalypse, est 1109, rue de la Providence.

D'après Brice Taylor, la *sorte de filles jeunes* demandée par Bush, à défaut d'une dénomination plus précise, s'étendait jusqu'à des gamines de 3 ou 4 ans. Brice Taylor est une ex-esclave sexuelle du plus haut niveau sous *mind control* du programme MK-Ultra de la CIA, dont l'un des contrôleurs était le Juif allemand Henry Kissinger, l'un des héros de la *dénazification* exerçant ses talents de criminel esclavagiste dans la *libre* Amérique.

George H. W. Bush est l'héritier d'une famille richissime, et un initié de la fraternité maçonnique *Skull and Bones*, tout comme son père et ses fils. Futur patron de la CIA et futur président des USA, il se trouve à Dallas le 22 novembre 1963, le jour de l'assassinat de Kennedy ; se trouvent également à Dallas deux criminels, des terroristes qu'il a fait libérer, et qui seront également utilisés comme agents secrets de la CIA dans l'opération dite « Iran-Contra ». Bush n'a jamais répondu aux questions sur sa présence à Dallas ce jour-là, en si bonne compagnie ; sans doute atteint d'un Alzheimer précoce, il ne se souvient de rien.

Dans un discours très célèbre, J.F. Kennedy s'attaquait aux « sociétés secrètes », aux « serments secrets », qui sont incompatibles avec une société « libre et ouverte ». Son assassinat allait sceller dans le sang le triomphe de l'alliance entre l'empire du crime du Cartel de la Cabale, les services secrets nés à la suite de la victoire de la Cabale dans la seconde guerre mondiale et le gouvernement des États-Unis ; ce n'était pas le premier assassinat d'un Président, mais le premier qui serait suivi de l'accession directe au pouvoir d'un complice de la Cabale, L.B. Johnson. Un peu plus de vingt ans plus tard, après la présidence de la marionnette

d'Hollywood Ronald Reagan, en exercice quand Colleen sera assassinée, ce sera l'un des criminels ayant participé à l'assassinat de Kennedy, George H.W. Bush, qui deviendra président. Entre temps, d'autres acteurs sont apparus, de véritables *génies du Mal* comparables au *Juif de Malte* mis sous les projecteurs par Christopher Marlowe, le contemporain de Shakespeare, mort assassiné quelques années après la sortie de sa pièce.

> Medium : « Bien sûr il était énormément récompensé, et on lui donnait tout ce qu'il voulait en échange en plus de l'argent, et je suis sûre que vous comprenez le genre de choses qu'il pouvait demander. C'était donc un moment très intéressant, je pense qu'il y avait des gens de cette corporation dont elle pouvait voir l'implication avec eux, et je sens que il y avait aussi autre chose, parce que j'entends une voix, c'était quelqu'un d'autre, il y avait là quelqu'un dont le nom était Joey ou Cal qui d'une certaine manière était en connexion avec cette corporation et… c'est difficile, il y a tous ces noms qui flottent, mais les hommes la manipulaient terriblement, et c'était difficile pour elle, elle ne faisait confiance à aucun d'entre eux pour dire vrai, mais elle essayait de les utiliser comme ils l'utilisaient, et je sens qu'elle se croyait suffisamment intelligente pour *dealer* avec eux, mais elle ne savait pas vraiment à quoi elle se confrontait. Et je sens qu'il y avait des choses intéressantes qui la concernaient qui étaient en cours, elle pensait qu'elle avait le contrôle, mais elle ne l'avait pas. »

On voit que Bush était payé, énormément, par la *corporation*. Il était tout simplement utilisé. Tout comme le président de l'époque, Ronald Reagan, comme à peu près tous les présidents depuis que la cabale s'est emparé des finances des USA, Bush n'est qu'une marionnette, un esclave en liberté, qui obéit à des instructions et est payé pour ça. Ses perversions sont, dans la perspective d'un éventuel chantage, des éléments utiles à ses contrôleurs, un *plus* en quelque sorte. Parmi tous ceux qui participaient aux *parties* où était Colleen, très peu, ou aucun, ne connaissait vraiment le *plan* : tous ou presque obéissaient à des directives. A ce niveau-là, le mot *corruption* est un doux euphémisme. La corruption n'est que le début du processus ; le résultat n'est rien d'autre que de l'esclavage doré.

L'image populaire de l'esclavage est celle de pauvres gens sans défense enchainés, c'est ainsi que les Juifs se font passer pour les victimes innocentes d'affreux pouvoirs depuis l'Egypte, mais la réalité est toute

autre : la première cible de la corruption et de l'esclavagisation, c'est l'élite, alors que le peuple a tendance à résister, au contraire. C'est le vendu Cromwell qui a imposé contre le peuple le retour des Juifs en Angleterre, puis la Banque, puis tout un cortège d'horreurs qui culminent dans l'envahissement par les tarés et criminels du tiers-monde, et ça se passe de la même manière partout. C'est l'élite qui est corrompue et asservie, contre le peuple, qui résiste à l'esclavagisation. Les mouvements de résistance contre la Cabale l'ont parfaitement compris.

Malheureusement ce moment où Colleen évoque la *corporation* est assez confus, et je n'ai pas pu retrouver les noms exacts, pour l'instant. Ce qui est certain, c'est qu'il y a du monde. Il y a certainement des chercheurs mieux renseignés que moi qui pourraient avoir des renseignements sur qui sont précisément ces gens. Ils sont certainement du côté de la cabale, de la haute finance, et d'anciens sectateurs de Moloch.

La « démocratie » mafieuse

> Medium : « Il y a quelque chose qu'elle a entendu, parce que je sens que cette personne peut être dans le gouvernement, ça pourrait être… en quelque sorte, comment les choses pourraient être arrangées de telle manière que les drogues puissent circuler dans le pays, et venir, peut-être d'Amérique du Sud jusque… je suppose, la Californie, ou, vous savez, l'Amérique de toute façon, parce que je ne suis pas sûre, il semble que c'est la Californie. Et, ça a à voir avec, peut-être un gouverneur ou quelqu'un qui est connecté avec le gouvernement. »

> Medium : « Je regarde maintenant ce George, je vois, je vois un homme avec des lunettes, un homme à l'air ordinaire, genre homme d'Etat, mais ordinaire, mais, en vérité, il était impliqué dans un tas de choses. Il y avait là des gens de cette corporation, quelle qu'elle soit, et c'était un moyen par lequel ils pourraient distribuer des choses qui pourraient être des messages subliminaux dans ce produit quel qu'il soit, et ils étaient connectés avec cet homme, ce George, qui permettrait à ces choses de traverser les pays et les frontières sans problème. »

Il s'agissait, bien avant que Gary Webb le découvre, du réseau de ce qu'il a appelé la *Dark Alliance*. La différence est que Webb décrit ce qu'il connait, ce qui est apparent et existe aux yeux de tous : la CIA, le National

Security Council, les cartels de la drogue, la cocaïne. Ce qui est omniprésent dans ce que décrit Colleen est tout autre chose, ce qu'elle appelle « la Corporation » ou « le Cartel », qui est une organisation précise, aux plans précis, pas une alliance sombre de circonstance, dont les motifs seraient peu clairs, à part l'argent.

> Medium : « Elle avait entendu quelque chose de très, mmm, quelque chose d'importance nationale pour tout dire, et aussi elle avait vu, mmm, je vais dire quelque chose, mais ça pourrait être le président des Etats-Unis à ce moment (*note : non, en fait c'était le vice-président*), je ne me rappelle pas qui c'était à ce moment, mais ça semble être quelqu'un aux fonctions extrêmement élevées, il faisait la fête dans la maison d'une autre célébrité, et Colleen avait vu énormément de choses dont elle savait que c'était de la dynamite. Et elle était restée dans les toilettes, mais quand finalement elle en était sortie, cela frappa les personnes qu'elle avait été là, et qu'elle pouvait avoir entendu certaines choses qui étaient discutées. Ça n'avait rien à voir avec elle, mais avec quelque chose d'importance nationale. Et je pense que, comment le dire, elle a essayé de *jouer*, parce que à bien des égards, je pense qu'elle était une bonne actrice, je ne sais pas si c'était ce qu'elle faisait, mais c'était une bonne actrice, le genre qui prend tout à la légère, mais il y avait un soupçon. »

Eveiller les soupçons de ces personnages, juste après sa conversation avec Juan Matta-Ballesteros, c'était le pire qui pouvait lui arriver. Et on peut dire que cette fois, elle n'y était quasiment pour rien ; c'est vraiment comme si le destin l'avait manipulée pour qu'elle entende, et pour qu'elle puisse ensuite témoigner.

Dès qu'elle a été soupçonnée, la machine de surveillance s'est mise en route.

> Medium : « A cause de sa jeunesse, elle n'aurait pas pu gérer ça un peu mieux. Il y a eu une réunion à son sujet et cette réunion a discuté des choses qu'elle avait vues, les choses qu'elle savait. Ils décidèrent alors que quelqu'un allait essayer de l'arrêter, essayer de savoir exactement ce qu'elle savait. »

> Medium : « Donc plus tard un groupe d'hommes, avec une femme, se réunit pour savoir si cette fille avait entendu quelque chose. Et ils ont décidé de la garder à l'œil. C'est devenu évident pour Colleen que

c'était le cas, et je crois qu'elle voulait continuer à prétendre qu'elle ne savait rien, mais finalement quelqu'un l'attrapa par le poignet, je dois dire, juste après qu'elle a eu une sorte de session avec eux, je veux dire une session de sexe, quelqu'un l'effraya, et elle a dû admettre qu'elle avait entendu quelque chose.

Donc il y a eu alors des menaces contre elle, et ils l'ont prévenue que si elle parlait à qui que ce soit, ce serait vraiment la fin pour elle. Elle promit, promit qu'elle ne parlerait pas. Mais pour un temps, il y eut, comment dire, toute une surveillance sur elle. »

Medium : « En fait, elle parla à plusieurs personnes, et malheureusement, elle parla à l'amie dont j'ai parlé, celle qu'elle appelle sa meilleure amie. Et je crois qu'ils ont été mis au courant. Vous aviez essayé de la mettre en garde, et vous l'auriez réellement aidée. Mais vous savez, elle croyait vraiment qu'elle pouvait gérer tout ça. »

Medium : « Mais quand ils ont découvert qu'elle avait parlé, ils l'ont attrapée, et en fait ils ne l'ont pas accusée directement de ça, mais ils l'ont accusée d'autre chose, pour qu'elle sache qu'elle est en danger. Mais elle décida que peut-être, elle en savait trop, plutôt que leur dire quoi que ce soit. Elle dit qu'elle a mis quelque chose sur une bande magnétique, c'est caché quelque part, une boite, un coffret de sécurité, mais elle les nomme tous et ils n'ont jamais réussi à obtenir d'elle où ça se trouve, c'est quelque part et ça sera trouvé un jour, mais pas avant environ vingt ans. »

Medium : « Il y avait énormément de choses qui se passaient avec les drogues, le sexe, les secrets, et des affaires d'importance nationale. A la fin, elle dit qu'elle parlerait, parce qu'elle dit qu'elle avait des contacts, peut-être dans d'autres pays, des gens qui voudraient savoir ce qui se passait, et je pense que c'est alors qu'ils ont pris la décision de la tuer. »

Medium : « Au début elle avait cru qu'elle pourrait tout avoir, elle croyait qu'elle pourrait avoir ce qu'elle voulait, et elle crut qu'ils la paieraient en retour. Et en fait, c'était peut-être l'une des choses qui étaient prévues pour elle au début, mais malheureusement, ces promesses ne se réaliseraient jamais. Ils lui demandèrent d'être

> patiente, et elle l'a été, on lui a donné pas mal d'argent, et elle pensa qu'elle avait vraiment du succès.
>
> Mais il y avait plein de faits cachés, un tas de choses qu'elle ne savait pas. Et ce sont des choses que vous avez suspectées, mais pas vraiment su. Elle me dit qu'en regardant en arrière, il aurait dû être très clair qu'elle n'était pas un gros poisson dans une petite mare, mais un petit poisson dans une très grande mare. Et elle commença à avoir peur. »

L'épisode accidentel des toilettes a cristallisé brutalement deux évènements qui étaient auparavant à l'état flottant, ou comme indécis : d'une part Colleen a pu soudain relier entre eux un tas de choses qu'elle avait vues ou entendues dans les rencontres ordinaires de cette *élite*, mais sans leur donner réellement du sens ou de l'attention, d'autre part il devint clair pour l'extérieur que la blonde écervelée et droguée qu'on pouvait *utiliser* sexuellement était peut-être capable de comprendre ce qui se passait dans l'univers où elle brillait.

En réalité, l'affaire du trafic de drogues avec l'Amérique du Sud n'était que l'aspect le plus voyant, ou le plus grossier, d'un complot bien plus important, et Colleen pouvait avoir compris des choses à ce propos. En effet, elle était la maîtresse régulière du maître de l'organisation de ce complot, le lieutenant-colonel Oliver North.

Oliver North, le principe de Moloch

Oliver North

Colleen avait une liaison régulière avec *une certaine personne*, et d'autres relations épisodiques avec d'autres, parce qu'elle était très *demandée*. Cette personne n'était pas liée au milieu du cinéma, mais à celui de la drogue, et à celui des services secrets. Il s'agissait du maître d'œuvre de la *Dark Alliance* entre les trafiquants de cocaïne sud-américains et les *services* des USA, dont la CIA et l'armée, l'âme damnée du tout-puissant *National Security Council*, le lieutenant-colonel Oliver North. Un type dont les plans pouvaient faire et défaire bien des ambitions, et même bien des vies.

> Medium : « Il y a quelqu'un d'un rang encore plus élevé avec qui elle avait une liaison, ce n'était pas ce George, elle couchait avec lui, mais ça ne fait une liaison, et j'entends que c'était quelqu'un d'autre qui, je pense, quelqu'un de fortement connecté à la sécurité du pays, ce n'était pas le président bien sûr, ni le vice-président, mais ça pourrait être quelqu'un qui travaillait là dans un poste de haut niveau. »

D'après les perceptions de la médium, Oliver North a plus de pouvoir que George H. W. Bush ; de fait, ce George a dirigé la CIA, mais le NSC, *National Security Council*, est une instance qui peut commander à la fois à l'armée, la CIA, au Homeland Security, en gros toutes les administrations de sécurité plus ou moins officielles et secrètes. Le National Security Council peut, au nom de la *sécurité* nationale, prendre des *mesures d'urgence* coercitives, en suspendant toutes les garanties constitutionnelles qui protègent les citoyens ; il n'est pas difficile de comprendre comment, éventuellement, des criminels peuvent utiliser ce prétexte à la faveur d'un état d'urgence qu'ils auraient fabriqué de toutes pièces.

Il n'est pas non plus difficile de voir qu'une pandémie, réelle ou imaginaire, est un excellent prétexte à l'installation d'un tel *état d'urgence*.

La liaison de Colleen avec Oliver North reproduisait sur plusieurs points sa liaison avec Ehrlich, à ceci près qu'Ehrlich était cocaïnomane, et North alcoolique ; tous deux étaient juifs, et tous deux battaient la jolie *shiksa* blonde mal soumise, parce qu'il faut bien que la haine accumulée dans le syndrome de Moloch, version Elu sacrificateur, trouve des

exutoires. Les esclavagistes *élus* disposent d'un *droit divin* sur leurs victimes.

En fait, passer du monde des trafiquants de chair humaine et de sexe, de cocaïne et autres, à celui des grands criminels préparant le Nouvel Ordre Mondial régnant sur un monde d'esclaves, était très facile ; comme je l'ai dit Colleen avait été *préparée* ou *entrainée*, et les codes fondamentaux de ces deux mondes, qui sont censés être opposés, sont les mêmes. Tous ces criminels ont une culture commune, facilement reconnaissable.

Oliver North n'était certainement pas exclu quand Colleen dit dans un entretien médiumnique :

> « *There is more darkness in the United States than anyone would ever, ever imagine* »

> « Il y a plus de ténèbres aux Etats-Unis qu'on ne pourrait jamais, jamais l'imaginer »

Plongeons dans le monde des Ténèbres. Ce monde qu'évoque l'agent secret Christopher Marlowe dans son *The Famous Tragedy of The Rich Jew of Malta* (*La fameuse tragédie du riche Juif de Malte*), où Machiavel apparait pour réciter le prologue :

> "*I come not, I,*
> *To read a lecture here in Britain,*
> *But to present the tragedy of a Jew,*
> *Who smiles to see how full his bags are cramm'd;*
> *Which money was not got without my means.*"

> « Je ne viens pas, moi,
> Ici en Angleterre pour faire un cours,
> Mais pour présenter la tragédie d'un Juif,
> Qui sourit de voir combien ses sacs sont bourrés ;
> Et dont l'argent n'a pas été acquis sans mes moyens. »

Les *moyens* dont Machiavel loue l'efficacité, mensonge, duplicité, intimidation, calomnie, et toutes sortes de crimes, sont connus. Qui veut la fin veut les *moyens*. Quand Marlowe faisait jouer sa pièce, le public anglais était scandalisé – à tort ou à raison, le peuple de la *Merry England,* la

joyeuse Angleterre de l'époque, où les Juifs étaient bannis, se pensait protégé de cet enfer.

Le vrai Machiavel, qui était lui-même un clerc, un religieux, expose avec beaucoup de sang-froid, dans son œuvre, ce qui caractérise le pouvoir :

> « Je veux aller en Enfer, et pas au Ciel. Dans le premier je vais jouir de la compagnie de papes, de rois et de princes, dans le second il n'y a que des mendiants, des moines et des apôtres. »

Dans les termes d'aujourd'hui, on dirait qu'il est *complotiste*.

Dans un discours très célèbre, J.F. Kennedy s'attaquait aux « sociétés secrètes », aux « serments secrets », qui sont incompatibles avec une société « libre et ouverte ». Kennedy appréciait beaucoup Marlowe, ce qui est un goût assez rare. On sait comment il a fini. Marlowe a également été assassiné dans un *accident* survenu inopinément lors d'une prétendue querelle d'ivrognes, et ses meurtriers n'ont pas été inquiétés.

Je ne connais pas le parcours d'Oliver North, qui l'a amené jusqu'à participer au *National Security Council* alors qu'il n'était officiellement que lieutenant-colonel des Marines, une fonction subalterne. On peut seulement deviner que la conjugaison d'une origine judaïque, lui donnant un statut d'Elu au-dessus de la masse des autres humains, et de l'entrainement des Marines, qui crée des soldats d'élite et des « machines à tuer », produit sans doute une forme d'être particulièrement impitoyable, à la limite de la monstruosité. C'est peut-être le profil recherché pour ce National Security Council, dont les décisions sont secrètes.

North joint à ses capacités de comploteur impitoyable et extrêmement dangereux celle de pouvoir jouer à merveille le numéro de l'innocence bafouée et persécutée. Quand il devra s'expliquer lors de l'investigation par le Congrès du scandale Iran-Contra, où il ne fut jamais question du vrai trafic, celui de la cocaïne, il prétendra, la main sur son cœur de grand patriote, avoir agi pour la sainte *Liberté*, pour aider les malheureux Nicaraguayens à s'affranchir du joug socialiste, tellement dangereux pour la *démocratie* ; la presse le dépeindra comme une victime de ses idéaux humanitaires, un héros tracassé par des ennemis de la Liberté ; sa photo illustrera la couverture de grands magazines.

Quoique tout ce monde soit juif, les mafieux pratiquant les affaires courantes, drogue, prostitution, trafics divers, comme Sachs-Hollander et Ehrlich ne sont pas dans le secret des grands. Quoique tous, religieux ou pas, connaissent la réalisation finale, celle de la promesse de Yahweh de donner toute la terre « qui est à lui » à son peuple choisi, le judaïsme a conservé une hiérarchie très stricte en son sein entre les races nobles ou de sang pur, les prêtres sacrificateurs ou *kohens* au sommet, la tribu des Lévites dont ils sont issus ensuite, et toute une hiérarchie de classes en dessous.

Dans sa querelle *Contre Apion*, Apion étant un Egyptien très critique des exactions juives dans son pays, le *kohen* Yossef ben Matityahou Ha Cohen alias Flavius Josèphe, au 1er siècle, pour répondre aux accusations décrivant les Juifs comme une race de pillards criminels, dit qu'il est de « race pure », c'est-à-dire, non mélangé avec des castes inférieures. Ce système de castes est l'un des meilleurs possibles pour le verrouillage complet d'un système totalitaire, comme le sont le système judaïque et sa pâle imitation, le système chrétien ; c'est aussi bien sûr l'un des pires possibles pour un système fondé sur la souplesse et le libre choix comme la démocratie. Les pires dictatures divinisent leurs dirigeants et leur lignée, comme c'est par exemple le cas en Corée du Nord ; c'est une application du principe de Moloch. Certains analystes dits *complotistes* parlent de *bloodlines*, lignées génétiques. Et, comme le dit clairement Colleen, les gens très puissants qu'elle côtoyait, des personnages publics, ne *savaient pas tout* eux-mêmes, ceux qui *savaient tout* du plan qui se mettait en place étaient cachés.

La règle est la même que dans une armée secrète : les exécutants ne font qu'obéir à des ordres, et on ne leur explique pas la stratégie qu'ils pourraient divulguer bêtement à l'ennemi, c'est-à-dire, l'humanité en général. La même règle est appliquée dans la franc-maçonnerie, ou dans des groupes terroristes criminels. C'est pourquoi, dans les *parties*, les gens d'un rang relativement inférieur ne savaient pas quels étaient exactement les plans, et c'est aussi pourquoi Colleen avait été chargée d'une mission d'espionnage par la mafia subalterne des Hollander et Ehrlich. Ce n'était certainement pas une bonne idée, parce que Colleen, mal contrôlée, pouvait parfaitement *baver* au dehors, dans son milieu d'origine. Ce qu'elle a fait entre autres avec son amie Brenda, qui l'a trahie.

La connaissance de ces plans est d'une extrême importance pour l'humanité, le Nouvel Ordre Mondial étant un plan totalitaire absolu. Ce plan est absolument, résolument, criminel, et Colleen en sera l'une des premières victimes les plus évidentes au cœur du pouvoir occidental, je devrais dire : judéo-occidental, les occidentaux originels n'en étant que les valets ou les victimes.

Avant d'en venir aux apports d'Oliver North, qui sont décisifs, et qui en font une sorte de génie du Mal, une incarnation du *Juif de Malte* de Marlowe, agent de renseignement et auteur de théâtre, il faut décrire le cadre déjà établi de la pièce dans laquelle il va exceller.

L'Etat profond

L'Etat profond est la structure semi-secrète, contrôlée par la Cabale, qui va se mettre en place progressivement en Occident, y détruisant peu à peu les droits fondamentaux des peuples pour concentrer dans l'ombre le pouvoir dans les mains d'une *élite* totalitaire criminelle.

Dans les premiers temps, l'arme principale de cette élite est l'usure, la finance, le commerce ; cette situation commence au moins dès le début de notre ère, et elle est fortement favorisée par le christianisme puis l'islam, qui interdisent l'usure entre les croyants, et n'expulsent pas systématiquement les Juifs ; les pouvoirs font avec eux de nombreux arrangements au détriment des peuples.

Les étapes principales sont les constitutions de Banques Centrales privées, dont celle de Londres, puis la *Federal Reserve Bank* américaine en 1913.

C'est à partir de la création de la *Fed*, et surtout après la victoire anglo-soviétique de 1945 contre les nationalistes européens, que l'Etat Profond dans sa forme moderne va se structurer. Oliver North va jouer un rôle important dans cette nouvelle structuration : il s'agira de passer de la dictature de l'argent, insuffisante pour réaliser tous les objectifs, au vrai système originel, le système de la terreur et l'obéissance absolues du principe de Moloch. Toutes les actions de l'Etat Profond seront orientées dans ce sens. Ces *plans* machiavéliques ne sont en rien modernes, sauf dans leurs moyens ; leur modèle, qui a toujours été patiemment entretenu dans les cercles cabalistes, est archi-archaïque. Ce qui les rend totalement

incompréhensibles pour les peuples qui sont habitués à un univers totalement différent.

L'Etat profond n'est pas la Cabale, ou ce dont Colleen a souvent entendu parler en tant que *Corporation*, ou qu'elle appelle une *conspiration*, il en est une interface ; il fait partie de ce qu'on peut appeler la chaine de commandement, sans en être la tête.

Cette Corporation, quel que soit son vrai nom, existait bien avant qu'elle puisse installer ses outils de pouvoir officiels et occultes, à la faveur de la fin de la seconde guerre mondiale. Certains outils sont spécifiquement américains, comme la CIA, le FBI, le NSC, etc., d'autres sont mondiaux, comme le FMI, les Nations-Unies, l'UNESCO, l'OMS, l'Union Européenne, etc. ; le pilotage de toute l'affaire se trouve aux USA, et plus précisément dans ce grand laboratoire de manipulation des cervelles qu'est Hollywood.

Le ton est donné juste après la guerre, avec deux évènements conjoints, les *Macy Conferences* qui se donnent pour but l'éradication, au moins psychique, de l'*homme autoritaire* occidental, et les Déclarations de soi-disant Droits de l'Homme universels, en réalité Droits privilégiant les Juifs et les races *défavorisées* par la Nature contre les droits naturels immémoriaux des Occidentaux sur leurs terres, leurs biens, et même leurs cultures. Ces lois scélérates privilégiant Juifs et *défavorisés* contre tout droit naturel, et contre toutes les évolutions et sélections naturelles des espèces et des races depuis que la vie existe, sont la base nécessaire de la *conspiration*, dont les criminels sont opportunément protégés – sans qu'un vrai mouvement de protestation ait surgi dans les populations occidentales assommées par la guerre et sa propagande.

C'est sur ce terreau fertile que vont fleurir les institutions relais de la conspiration, qui toutes vont travailler sans relâche, selon leurs moyens, à l'établissement d'une tyrannie mondiale, destructrice de tous les principes qui ont fait l'humanité.

La CIA s'illustrera par ses capacités de désinformation, son expertise d'attentats *sous faux drapeau*, l'utilisation systématique des moyens les plus pourris, et surtout, pour ce qui m'intéresse le plus, l'expérimentation de systèmes de *mind control*, contrôle mental par des systèmes d'hypnose violente, dans les projets dits *MK-Ultra*, *Artichoke*, pour ceux qui ont été dénoncés, suivis probablement d'autres dont on n'a pas de traces. Quand ces projets ont été éventés, les monstres qui en étaient responsables ont

prétendu avec une belle unanimité être dirigés par un *nazi*, l'introuvable *docteur Green*, amené aux USA par l'opération *Paperclip* qui avait volé à l'Allemagne ses meilleurs talents, en même temps que ses brevets ; l'information sur le monstrueux *docteur Green* figure dans tous les écrits sur MK-Ultra, parce que, bien entendu, seul un *nazi* peut être un monstre. Comment ce monstre *nazi* a pu diriger des équipes presque exclusivement juives reste un mystère ; il faut sans doute imaginer de pauvres Juifs innocents se faisant berner, hypnotiser ou que sais-je par un monstre tout-puissant, et seul responsable de l'affaire, bien entendu.

Les activités de la CIA vont assez vite susciter des inquiétudes chez les représentants du peuple. En 75, le *Church Committee* enquêtera sur ses activités secrètes et illégales, euphémismes pour désigner ses activités criminelles. En 76-77, en pleine investigation, son directeur sera George H.W. Bush ; l'investigation ne sera pas suivie de beaucoup d'effets. Voilà ce que disait le sénateur Church :

> « Si ce gouvernement devenait un tyran, si un dictateur prenait la direction de ce pays, la technologie que les agences de renseignement ont fournie au gouvernement pourrait lui permettre d'imposer une tyrannie globale, et il n'y aurait aucun moyen de contre-attaquer, parce que les tentatives les plus précautionneuses de créer une alliance pour résister au gouvernement, aussi privées soient-elles, peuvent être connues par ce gouvernement. Telle est la capacité de cette technologie.
>
> Je ne veux jamais voir ce pays traverser un pont au-dessus de cet abîme. Je sais qu'il y a là la capacité de rendre la tyrannie totale en Amérique, et nous devons faire en sorte que cette agence et toutes les agences qui possèdent cette technologie restent dans le cadre légal, et sous une surveillance appropriée, de telle manière que nous ne franchissions jamais cet abîme. C'est un abîme dont on ne peut pas revenir. »

Les médias, possédés dès cette époque en grande partie par les mêmes que ceux qui étaient à l'origine de la CIA, accusèrent Church et son comité d'être des « traîtres » et « anti-américains ». Selon eux, les traîtres mettaient en danger la *sécurité*, et la *sécurité* deviendrait l'argument qu'on mettrait en avant à chaque contestation, sans vouloir remarquer,

évidemment, le rapport étroit entre cette *sécurité* et toutes les polices *sécuritaires* des Etats totalitaires.

Oliver North était un membre éminent du *National Security Council*, et donc très bien placé pour élaborer la mise en place des mesures *sécuritaires*, *pour le bien* des populations, nécessaires pour l'instauration d'un ordre totalitaire. Et on peut dire qu'il manifestera dans ce domaine une ingéniosité digne du sinistre Machiavel.

Au National Security Council, Oliver North était chargé de la liaison avec la FEMA, *Federal Emergency Management Agency*, qui est chargée des *états d'urgence*, principalement ceux qui résultent d'une attaque, conventionnelle ou terroriste. La FEMA est cet organisme qui aurait construit, dans des endroits isolés des États-Unis, des camps d'internement pouvant accueillir des dizaines de milliers de personnes. North était en quelque sorte le grand maître des états d'urgence. Répondre aux états d'urgence, comme des catastrophes naturelles, ou de très rares actes de terrorisme sur le sol américain, est a priori, dans une situation normale, une tâche logistique : il s'agit d'organiser des secours, de procéder aux réparations, d'assurer la sécurité. Mais si on est en mesure de créer des problèmes graves par une *black op*, une opération secrète, et d'imposer des solutions sécuritaires d'urgence suite au problème qu'on a créé, cela devient une arme extrêmement dangereuse.

North est l'auteur, en 1984, l'année de l'assassinat de Colleen, du plan *REX 84*, *Readiness Exercise 1984*, un plan qui prévoit, en cas d'*urgence*, la suspension de la Constitution et de ses garanties pour les citoyens, la mise hors circuit par divers moyens, enfermement ou autre, des opposants réels ou suspectés de le devenir, bref un règne absolu de la terreur d'État. Je doute qu'Oliver North, au-delà de ses obsessions criminelles, ait eu beaucoup de culture, et qu'il ait choisi 1984 par référence à Orwell, mais qui sait, c'est peut-être une *private joke*, une blague pour initiés, assez sinistre. D'autre part, la somme des chiffres de 1984 est 22, ce qui dans la Cabale signifie l'accomplissement, ce que peut-être Orwell et North savaient, mais c'est peut-être un hasard, c'est vrai de chaque décade depuis 1939.

Juste quelques jours après la liquidation de Colleen, Oliver North annulait une opération de *sécurité intérieure*, un *exercice* qui était programmé du 5 au 13 avril 1984 et qu'il avait préparé de longue date. Ce

n'était pas un exercice banal, parce qu'il était conjoint avec des services étrangers, sans doute plus susceptibles d'obéir sans ciller à n'importe quel ordre que les autochtones, pour une *simulation* d'opération sur le territoire américain ; ce n'est pas le genre d'opérations qu'on annule sur un coup de tête. De quels *services étrangers* s'agissait-il ? Je n'ai pas eu l'information, mais connaissant North, je suspecte que le Mossad israélien y était inclus, tout comme près de trente ans plus tard, il sera impliqué dans le 11 septembre, mais exonéré toute enquête cessante.

Que s'est-il passé ? Est-il possible que le criminel sans états d'âmes qu'était Oliver North ait *craqué* à la mort de Colleen, réalisé soudain toute l'horreur de sa construction ? S'était-il malencontreusement attaché à la trop belle *shiksa* blonde ? S'était-il laissé séduire par l'ennemie ? En tous cas, la mort de Colleen aura un impact sur le déroulement des plans qu'ils voulaient réaliser.

> Médium : « Elle dit que sa mort n'a pas été en vain dans un sens, parce qu'elle leur a fait ralentir leur programme, elle les a fait repenser certaines choses, et... ça leur a fait diffuser l'image, dans le monde, que tout était chaleureux et amical, et que tout allait bien. »

Malheureusement, cette époque du « tout chaleureux et amical » s'est arrêtée au début du 21ème siècle, et l'attaque a clairement repris un certain 11 septembre, et culmine aujourd'hui, après l'affreuse crise provoquée artificiellement de l'invasion migratoire, par une attaque bioterroriste de faible ampleur, accompagnée d'une attaque de guerre psychologique de très grande ampleur, la pseudo-pandémie du COVID.

On sait aujourd'hui, à partir d'exemples fameux, comme celui de l'opération du 11 septembre 2001, ou celui de l'attentat du métro de Londres, c'est que c'est toujours à la faveur d'*exercices de sécurité* que, par le plus incroyable des hasards, se déchaînent les opérations terroristes qui seront prétextes à des restrictions sévères des droits et libertés des citoyens, telles que préconisées par *REX 84*. C'est à la FEMA qu'a été confiée l'enquête sur les attentats terroristes du 11 septembre ; par le plus grand des hasards encore, elle menait un *exercice de sécurité* à New York juste au moment des *attentats* ; au même moment, l'armée faisait aussi un exercice de sécurité pour lequel le système militaire de surveillance du trafic aérien, le NORAD, avait été mis en mode simulation.

Les opérations de *sécurité* sont principalement liées au risque d'attentat ou d'attaque terroriste ; elles sont tellement liées à ces risques que dans de nombreux cas, ou peut-être même tous, les opérations terroristes ont lieu *sous couvert* d'opérations de sécurité ; on peut donc toujours imaginer qu'une opération terroriste est une opération de sécurité qui a généré plus d'insécurité, et donc rend nécessaire de nouvelles *mesures sécuritaires* ; en réalité, ces mesures sécuritaires *sont le but* du terrorisme, voire le terrorisme lui-même. Cette méthode a très certainement été utilisée pour l'attentat du 11 septembre, et pour des attentats de métro à Londres et Madrid. Les attentats permettent entre autres d'imposer des lois sécuritaires qui tendent à esclavagiser de plus en plus les peuples ; les épidémies jouent le même rôle, en pire. Il fallait être doté d'un esprit particulièrement tordu pour inventer de telles opérations ; elles proviennent certainement des milieux de la *sécurité*, Grands Architectes des *black ops* et *psyop*s, et très probablement d'Oliver North lui-même.

Ce n'est pas tout : pendant l'affaire *Iran-Contras* des années 85-87 qui éclaboussait la CIA, le National Security Council et en particulier Oliver North, à propos d'un trafic d'armes clandestin – mais sans jamais évoquer le pire, le trafic de cocaïne qui lui était lié – un certain Arthur Liman envoya un mémo secret au président du comité d'enquête parlementaire sur l'affaire, disant que derrière le scandale du trafic d'armes il y a *« a whole secret government-within-a-government, operated from the Old Executive Office Building by a lieutenant-colonel, with its own army, air force, diplomatic agents, intelligence operatives, and appropriations capacity. »* : « un gouvernement-dans-le-gouvernement secret au complet, dirigé à partir de l'*Executive Office Building* par un lieutenant-colonel, avec sa propre armée, sa force aérienne, des agents diplomatiques, des services de renseignement, et sa capacité de financement. » Cet *Executive Office Building* se trouve tout à côté de la Maison-Blanche, prêt à prendre le relais en cas de vacance du pouvoir, d'attaque ou de coup d'Etat, bref quand la *sécurité* du pays est compromise.

Il n'est pas très étonnant que la médium classe Oliver North, l'homme de l'ombre, au-dessus du vice-président, George H. W. Bush, en termes de pouvoir réel. Il constituait un arsenal d'armes puissantes, dont la finalité pouvait être de plonger les USA dans le chaos et y instaurer l'équivalent d'une loi martiale, bref, de faire un coup d'Etat à la bolchevique. Le fait qu'il

se soit toujours affiché comme étant un champion de la *liberté* et des *valeurs américaines* n'y change rien ; ses actions pratiques étaient toutes orientées vers les moyens d'instaurer une dictature *temporaire* en cas de catastrophe ou de terreur ; croire aux bonnes intentions de ce genre d'individus, c'est se suicider.

L'idée de faire un coup d'État pour établir la dictature de la Cabale peut paraître rocambolesque, mais pourtant, elle a été mise en pratique dans l'Empire communiste. Tous les dirigeants d'importance de la révolution d'Octobre 1917 étaient juifs ou, plus rarement, demi-Juifs, et ils furent largement financés par leurs congénères américains, Schiff et Warburg, qui venaient de s'approprier les finances des USA à travers la *Federal Reserve*, opération manigancée par Rothschild. Pourquoi les financiers *capitalistes* juifs de Wall Street finançaient-ils les révolutionnaires *communistes* juifs qui s'apprêtaient à s'emparer de la Russie ? Parce que, au-delà des apparences idéologiques, leurs objectifs sont les mêmes, ceux de la prédation totalitaire : asservir les Européens, se venger d'eux sous la houlette du Dieu Vengeur, posséder toutes les richesses de la terre et des troupeaux d'esclaves. L'écrivain rescapé du Goulag Soljenitsyne affirme que plus de soixante millions de Russes ont péri aux mains de la branche communiste de la Cabale, et l'accuse directement à longueur de page dans son *Deux siècles ensemble*, un gros ouvrage très documenté qui, très curieusement, n'a jamais été traduit intégralement en anglais. Soixante millions, ça parait beaucoup ; les rapports officiels se contentent de vingt millions.

La prédation totalitaire communiste et la prédation totalitaire du capitalisme financier sont une seule et même chose, seuls les moyens, adaptés aux circonstances, changent. L'usure ou prêt à intérêt est un lent pillage des *Gentils*, et l'un de ses noms dans le Talmud est *morsure*, ce qui dit bien ce qu'elle est, un acte d'agression vampirique ; le but est aussi d'asservir, mais l'expérience communiste se rapprochait du but : par la destruction criminelle de dizaines de millions de Russes, et en particulier les meilleurs d'entre eux, susceptibles de faire de l'ombre au Peuple Élu, par leur transformation progressive en esclaves dans les usines, les kolkhozes ou les goulags, la promesse de Yahweh pouvait commencer à se concrétiser rapidement, pour se répandre sur la planète entière. Il s'agissait, comme spécifié dans le Premier Commandement de l'Alliance

inscrite sur les Tables de la Loi éternelles, de détruire les peuples et leurs cultures.

Le scénario soviétique ne pouvait se répéter aux USA, à cause des célèbres *amendements* ajoutés à la Constitution des USA, et en particulier celui qui garantit la liberté des citoyens par leur droit imprescriptible de porter des armes. Mais la disposition qui faisait du Congrès la seule institution habilitée à créer la monnaie avait déjà été violée au profit d'usuriers judaïques, et il y avait bon espoir, pour eux, que la dépossession finale des Américains ne s'arrête pas en si bon chemin.

La raison pour laquelle le *cas* américain nécessite un traitement particulier est que les Américains, ayant conquis leur territoire avec un fusil dans une main et une Bible dans l'autre, selon l'image classique, se considèrent eux-mêmes comme un nouveau *Peuple Élu* ; la Cabale peut donc, à l'occasion, utiliser ce Peuple Élu de seconde zone comme allié, sans oublier pour autant son projet final de l'asservir. Mais la répétition de la terreur brute des révolutions classiques, mise en acte par quelques dizaines de milliers de fanatiques au plus disposant de gros moyens fournis par les usuriers, n'est pas possible à cause de l'armement du peuple, il faut trouver d'autres moyens de l'installer.

Colleen n'avait pas d'intérêt particulier pour la politique ou la géopolitique ; ses centres d'intérêt étaient sa carrière d'actrice, d'où son amitié aux contours flous avec Coppola, et ses besoins fastueux en cocaïne, sans doute pas étrangers à sa séduction du trafiquant Matta-Ballesteros, comme celle du détaillant des *stars* Ehrlich. Les trafics de drogue sont depuis longtemps un monopole des criminels, comme on le voit dans le trafic de l'opium organisé par Sassoon et Rothschild, mais à cette considération très générale va s'en ajouter une plus particulière : l'implication centrale des services secrets ou de *sécurité* dans le trafic et la consommation. Ce qui explique sans doute la liaison de Colleen avec Oliver North.

Les organes de *sécurité nationale* échappent généralement aux contrôles légaux, et ont des passe-droits, au prétexte de sécurité ; certains de ces services secrets ont acquis une certaine célébrité, comme la *Geheime Staatspolizei* ou *Gestapo*, la *Stasi*, la *Securidad* roumaine et surtout, les initiateurs du genre, la *Tchéka* puis le *NKVD* soviétiques. La Tchéka était, dans les postes de direction, composée d'au moins deux tiers de Juifs. La

Tchéka mettra en place des programmes gigantesques d'assassinats, de tortures et de pillages. Elle était le bras armé d'un pouvoir fondé à l'origine sur un complot qui continuait à comploter sans relâche contre le peuple russe qu'il voulait réduire entièrement à une espèce d'esclavage industriel *communiste* ; les notes internes du pouvoir, qui sont connues, le signifient sans ambigüité. On a là un parfait exemple de *terreur étrangère*, et probablement le plus horrible, jusqu'à nouvel ordre, puisqu'on peut peut-être faire pire.

Comme la cocaïne a joué un rôle important dans le parcours de Colleen, et aussi dans notre séparation, il n'est pas indifférent de voir que cent ans plus tôt, la cocaïne jouait déjà un rôle important chez les terroristes de la Tchéka soviétique. Les hommes de la Tchéka l'utilisaient couramment, soit pour apaiser les tensions dues à leurs meurtres massifs, soit pour se doper pour commettre leurs atrocités. De nombreux membres de la Tchéka devenaient fous de drogue et de sadisme, et certains finirent en hôpital psychiatrique. Un rapport interne de 1919 sur la Tchéka à Iaroslavl dit :

> « La Tchéka pille et arrête tout le monde sans discernement… Ils ont transformé le quartier général de la Tchéka en un immense bordel où ils emmènent toutes les femmes bourgeoises. L'ivresse sévit. La cocaïne est assez largement consommée par les surveillants. »

Et encore, dans un rapport interne : « Les orgies et l'ivresse sont quotidiennes. Presque tout le personnel de la Tchéka est un gros consommateur de cocaïne. Ils disent que cela les aide à supporter la vue de tant de sang au quotidien. » Bien qu'ils soient « ivres de sang et de violence, (…) ils font néanmoins leur devoir. » Maks Deich, un Juif, était à la tête de la Tchéka d'Odessa en 1920-1922. Là, « il a acquis une réputation d'extrême cruauté, et a souffert d'une névrose et d'une dépendance à la cocaïne. » On se demande, avec un sentiment d'horreur, ce que peut être une *extrême cruauté* dans cette ambiance générale.

Tout cela provient, à l'origine, d'un *complot*.

Les *ténèbres* qui se sont abattues sur l'Amérique, selon Colleen, ne sont pas qu'une vue de l'esprit ; elles ont des racines très profondes, et une continuité. La perspective historique ou anthropologique les met en lumière.

Il est sans doute parfaitement scandaleux de mettre en parallèle les horreurs de la Tchéka et les parties *élitistes* d'Hollywood, qui semblent appartenir à des univers totalement opposés. Pourtant, on y retrouve à peu près les mêmes acteurs, et au final, les mêmes buts ; il n'y a que les moyens et le scénario qui changent.

Le tableau est effectivement très *noir*, mais je ne fais qu'illustrer la *noirceur qu'on ne peut imaginer* des ténèbres qui s'apprêtent à engloutir le monde occidental, parce que cette noirceur s'est déjà incarnée une fois ; Alexandre Zinoviev, auteur de *l'Avenir Radieux* et fin connaisseur du système soviétique, nous a prévenu dès les années 70 que ce *système* était en train de s'attaquer à l'Occident, qui a toujours été sa cible principale.

Aucun de ces criminels n'a été inquiété pour ses crimes ; certains ont été liquidés dans des règlements de comptes internes, mais c'est tout ; on trouve encore aujourd'hui, en Occident, des trotskistes ou autres *révolutionnaires* prônant l'idéologie qui était le prétexte de ces exactions ; il serait peut-être temps de se poser quelques questions sur les soutiens cachés à cette idéologie et ces exactions, soutiens encore et toujours prompts à dénoncer le *nazisme* ou le *fascisme* de ceux qui leur résistent.

Le système de Moloch, dans sa version *Elus* telle qu'elle est exposée dans la Bible, dans l'exemple du massacre des Madianites, évoque fortement les massacres de Russes à l'époque soviétique. Je n'ai pas manqué de le remarquer, et de citer Lénine qui délirait qu'il « sacrifiait des Russes à Moloch ». Les formes sont sans doute différentes, la balle dans la nuque n'est plus à la mode, des méthodes plus secrètes et plus perverses sont de mise, mais il semble bien que l'extension du même projet à l'ensemble de l'Occident soit aujourd'hui une réalité. C'est ce qu'on peut conclure de ce qu'a entendu Colleen, qui va bien au-delà d'un simple trafic d'armes et de stupéfiants.

Moloch, maître caché des USA

Voilà ce que Colleen a pu entendre dans les *parties* d'Hollywood :

Médium : « Elle pensait qu'elle pouvait être plus maligne que tous ces gens au pouvoir. Vous savez ce qui l'a surtout surprise c'était que les gens au pouvoir se lient avec ce qu'elle appelle des *ordures*. Mais c'était à propos d'argent, à propos de pouvoir, à propos d'une

conspiration, c'était à propos de, les choses qu'elle a entendues, contrôler la population et s'assurer qu'un ordre du jour était en marche, que certaines choses se passeraient parce qu'il y avait des plans pour le futur qui se mettaient en place et qu'ils ne savaient pas tout eux-mêmes.

Il y avait certaines choses dont il était question dont elle savait qu'elles étaient bien au-delà de la contrebande de drogues et c'est là que le nom de la corporation revient, je me rappelle un cartel. Ils parlaient de, vous savez, contrôler les finances mondiales, mm, plus que ça, contrôler la population et contrôler l'environnement pour tout dire. Et elle savait que ce qu'elle entendait était très, très dangereux pour le futur. Elle ne comprenait pas vraiment tout, mais elle était bien consciente de ça. »

La médium n'a pas de renseignement très précis sur le nom de cette « corporation ». Elle dit à propos de l'assassinat de Colleen : « Je vois deux C, l'initiale C, liés ensemble. » D'autre part, elle dit que le nom de la « Caballero Control Corporation », la société quasi monopoliste de distribution de films pornographiques dirigée apparemment par Ira Allen Sachs dit Bobby Hollander, mais peut-être contrôlée par Reuben Sturman, le magnat criminel de la pornographie, éveille une réaction chez elle ; ce n'est pas le nom exact, mais c'est proche. « Caballero », chevalier en espagnol, n'a aucun sens dans le contexte d'une société de distribution pornographique, en revanche, Cabale, Control, Corporation font sens. Le mot *cabale*, *Kabbalah*, se réfère à une tradition ésotérique judaïque. Cependant, je doute que ce soit le nom de la *corporation* ou du *cartel* en question, parce que ce nom est bien connu et il n'aurait pas pu échapper à la médium. Il s'agit sans doute d'un nom proche, et pour l'instant, c'est plus ou moins un mystère.

« Cabale » est devenu dans les langues européennes synonyme de « conspiration ». Il ne serait pas très étonnant que cette appellation générale de « cabale » pour qualifier des conspirations soit le produit d'une expérience très commune.

Quel que soit son nom, il est très inquiétant d'apprendre qu'il existe un cartel secret qui a pour but de contrôler les finances mondiales, la population et l'environnement. Cela valide les analyses dites *conspirationnistes*, que les divers relais des porte-paroles des

conspirateurs ne cessent de dénoncer comme des délires ; c'est pourtant assez clair pour tout le monde qu'il n'est pas besoin de dénoncer un délire, il s'éteint de lui-même. Il est tout à fait évident que, dans notre monde, la possession de la finance usuraire cosmopolite entraîne celle des moyens de production, puis celle des médias, et que tout cela permet potentiellement le contrôle des populations et de leur environnement, il faudrait être idiot pour ne pas s'en apercevoir. Comme le disait très simplement et justement Tolstoï :

> « La monnaie est une nouvelle forme d'esclavage, qu'on peut distinguer facilement de l'ancienne forme par le fait qu'il est impersonnel – qu'il n'y a pas de relation humaine entre le maître et l'esclave. »

Derrière la rhétorique *anti-autoritaire* des Adorno, Marcuse et autres, telle qu'elle s'est répandue à partir des *Macy Conferences* sur la cybernétique, càd l'art du contrôle, il y avait, jamais évoquée mais toujours présente, la grande finance cosmopolite, cherchant les moyens de réduire l'humanité en esclavage. Sa haine particulière pour le national-socialisme et le fascisme s'explique facilement par le fait qu'ils avaient commis le seul crime capital à ses yeux, se libérer de l'emprise de la dette et de la finance cosmopolite. Ceux qui pensent que c'est trop monstrueux, trop inhumain, pour être vrai, peuvent consulter quelques chapitres de la Bible sur le sort à réserver à l'humanité *non-élue*, globalement définie comme une sous-humanité.

Evidemment, que ces *anti-autoritaires* proclamés travaillent de fait à l'établissement d'un esclavage mondial est un phénomène tout à fait intéressant.

> Medium : « Elle a vu énormément de choses, elle me montre l'avion présidentiel dont ils parlaient, en fait, certaines choses qui y sont stockées, parce que c'est un endroit sûr, parce que personne ne penserait jamais à aller regarder là. Cela remontait en fait aussi haut que le président, parce que le trou noir descend très, très profond. »

> Medium : « Elle dit qu'ils ont endommagé le cerveau du président, le président précédent. C'est une des choses qui étaient discutées parce qu'ils voulaient mettre l'autre type au pouvoir. Donc il devait avoir l'air stupide, ils avaient essayé de l'assassiner mais ça n'avait pas marché. Donc ils ont joué avec son cerveau et ils ont essayé de lui

> donner l'air sénile pour que l'autre type puisse prendre la relève parce qu'il devait y avoir une progression. »

Il s'agit en 1984 de Ronald Reagan, le président en exercice. Effectivement, il y aura une tentative d'assassinat contre lui. Si cette tentative avait réussi, le vice-président George H. W. Bush, totalement inféodé à la Corporation, aurait été porté automatiquement au poste de Président, comme Johnson après l'assassinat de Kennedy. Reagan, qui avait fait carrière à Hollywood en tant qu'acteur et dirigeant du principal syndicat d'acteurs, était dépendant de la mafia et de la Corporation, mais pas réellement impliqué. Bush, au contraire, était entièrement dévoué à *la cause* dont il déclarera publiquement l'imminence du triomphe sous le nom de *Nouvel Ordre Mondial*.

On n'a évidemment pas retrouvé les commanditaires de la tentative d'assassinat de Reagan. Il est étrange que Bush, en tant qu'agent de la CIA et son futur directeur, ait été lié à l'assassinat de Kennedy, sans doute nécessaire du point de vue de la Corporation, puis à la tentative contre Reagan, qui pouvait au plus faire gagner quelques années aux *plans*. Peut-être s'agissait-il d'une espèce d'assurance de faire parvenir Bush au pouvoir, le résultat des élections n'était jamais totalement certain, contrairement, en principe, à un assassinat. Aujourd'hui, divers moyens de tricher outrageusement pendant les élections ont été créés.

Je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce que dit Colleen. *La noirceur des ténèbres aux USA dépasse l'imagination*. C'est un témoignage direct d'*insider*, qui l'a payé de sa vie, à vingt ans. Cette vie a été dégradée, gâchée, et éliminée, comme l'ont été et le seront encore des millions d'autres, si ces ordures peuvent continuer à mener leurs plans.

> Médium : « Elle dit que s'il n'y avait pas eu ces gens, des gens très importants, elle serait vivante aujourd'hui, mais elle serait dans un état de folie provoquée par les drogues, elle ne se rendrait pas compte de l'état dans lequel elle serait. Elle était trop dangereuse, elle en avait trop entendu, et, même complètement droguée, elle savait exactement ce qui était en train de se passer. Et elle dit qu'il y a plus de ténèbres aux Etats-Unis que personne ne pourrait au grand jamais l'imaginer, et elle me dit que vous allez écrire un livre là-dessus, je ne sais si vous l'avez déjà fait, mais vous voulez écrire un livre sur sa mort et sa vie, surtout sa mort, ses raisons et tout ce qui l'entoure. Et

ce livre va poser des questions, il y a des gens qui vont se manifester et pourront ajouter les pièces manquantes pour que vous puissiez compléter et comprendre exactement pourquoi tout ça lui est arrivé. »

Effectivement, il manque peut-être quelques pièces. On s'illusionne toujours, ou on est illusionné, et il faut beaucoup d'efforts pour connaître la source des illusions. Il manque certainement la liste des maîtres de la cabale, ceux qui organisent de diverses manières la destruction du monde parce qu'ils sont persuadés qu'ils peuvent *rebuild better*, reconstruire mieux.

Que ce soit bien clair : il ne s'agit pas d'une affaire politique, il s'agit d'une guerre, et d'une question de vie ou de mort ; dans cette guerre impitoyable menée contre les humains et les civilisations qu'ils ont construites, l'ordre naturel de l'évolution humaine ne peut revenir que par l'élimination complète, jusqu'au dernier, des criminels.

Nous arrivons à la partie la plus étrange, que j'aurais pu censurer par crainte de perdre la sacro-sainte *crédibilité*, mais je dois à Colleen de ne rien retirer d'essentiel.

Medium : Elle a vu beaucoup de choses, et comme je vous ai dit, elle a été avec des gens quand ils semblent changer ou parler une langue qu'elle n'a jamais entendue, elle a vu des yeux briller, elle a vu des goûts sexuels (*note : je suppose que c'est ce qu'on appelle ordinairement des perversions, sauf qu'elles sont hors catalogue*) qui sont bien au-delà de tout ce que les gens peuvent connaître ou même imaginer, et elle commença vraiment à assembler les morceaux, elle pensa qu'il était étrange que le langage soit différent, mais elle était payée énormément pour ne pas penser, et je crois que c'est en fait ce qu'elle a entendu, à propos de la manière dont ils allaient manipuler les masses à travers les drogues, mettre des drogues dans l'eau et aussi dans d'autres nourritures, qui a rendu tout ça très dangereux pour elle. »

La langue différente peut être, éventuellement, l'hébreu, une langue plus ou moins connue de ceux qui ont fréquenté les synagogues dans leur enfance, ou plus probablement le yiddish, l'allemand mâtiné d'hébreu pratiqué par les Juifs allemands, la force prédominante au sein de la cabale. Il est assez peu probable qu'il s'agisse d'une langue d'*aliens*. Est-ce qu'elle

a réellement vu des gens *shifter*, changer de forme ? Mais le projet de manipulation physique des masses, au-delà des méthodes de manipulation psychique par la propagande la plus crapuleuse, existe certainement, et on voit sa dernière invention dans l'horrible injection imposée d'ARN et autres substances inconnues.

> Médium : « En même temps, quand elle entendait ces choses, il y avait des conversations – ça semble dingue – à propos d'*aliens* ? – des visiteurs d'autres étoiles – un tas de choses bizarres – et elle vit quelque chose qui brillait qui passait entre trois personnes mais elle pensa que ça pourrait juste avoir été l'alcool, ou la drogue qu'elle avait prise. »

Des *aliens* auraient-ils passé des alliances avec les pires monstres pervers sévissant sur cette planète pour asservir toute la population humaine en troupeau ? Ou les ont-ils *éduqués* ? Cela ressemble à un scénario de science-fiction. Est-ce que c'est totalement impossible ? Non, pas vraiment – on ne peut pas exclure totalement cette hypothèse. Mais dans l'état actuel de mes connaissances, un processus endogène généré par une religion liberticide et génocidaire, ayant produit les monstres nécessaires à son projet, est une explication suffisante.

> Médium : « La prochaine guerre est vraiment une guerre géophysique et va altérer l'esprit de l'humanité. Elle peut voir les choses très clairement maintenant parce qu'elle peut aller partout où elle veut, et cela donne sens à tout ce qu'elle a entendu avant sa mort. Les trois derniers mois de sa vie elle a dû vivre dans la peur, ou plus exactement plus de deux mois, mais elle avait peur, une part d'elle-même pensait que tout irait bien, mais elle est passée par tout ça et sa conscience est toujours ici. »

Il est fort possible que la prochaine guerre *géophysique* qui a pour but d'altérer l'esprit de l'humanité soit la vaccination forcée de la planète, qui pourrait potentiellement avoir des effets dévastateurs sur l'esprit si des substances contenues dans les vaccins, comme l'oxyde de graphène, peuvent être activées par des ondes spécifiques.

Sans surprise, l'opération de pseudo-vaccination contre la pandémie bénigne du COVID-19 a été pilotée par le Pentagone, et très probablement, au-delà du Pentagone, par l'organe où sévissait le maître comploteur Oliver North, le National Security Council. Tout le schéma des mesures d'urgence,

des privations et destructions de liberté, du contrôle global, etc., a été créé par Oliver North, l'un des assassins de Colleen. Et la réalisation de tels plans dépasse largement la compétence de labos pharmaceutiques, c'est une compétence militaire.

Le paranoïaque addict à la cocaïne placé frauduleusement sur le trône de France, Emmanuel Macron, le répétait dans ses discours : « Nous sommes en guerre ». C'était une affirmation assez stupide, parce que ce « nous » ne s'appliquait pas à la masse des victimes, mais seulement à ceux qui sont en guerre contre l'humanité civilisée qu'ils haïssent.

La planète sortira du pire cauchemar de son existence si, un jour, la corporation, ou le culte, ou cartel, est trouvée, démantelée et éradiquée, sans qu'elle puisse renaître de ses cendres. Qu'elle subisse à son tour l'anathème, le *herem*, la destruction totale qu'elle se vante de faire subir aux peuples qui la dérangent. Sinon, la *noirceur des ténèbres* s'étendra partout, peut-être pour toujours. Nous sommes dirigés, contrôlés, manipulés, assassinés, des peuples sont drogués et massacrés, par des criminels. Ce n'est pas *un crime*, c'est un gigantesque crime qui ne cesse de se perpétuer et de s'étendre.

Un dernier mot sur Colleen et l'au-delà :

> Medium : « C'est difficile, ça n'arrête pas de se télécharger en moi et je me sens très connectée avec elle. Elle veut bien conclure ce qu'elle a mal fait, parce qu'elle pense qu'elle a mal fait beaucoup de choses au cours de sa vie. »

Certainement, elle a *mal fait* beaucoup de choses au cours de sa vie. C'est pareil pour moi, c'est pareil pour tout le monde. Mais, quand autant de gens *font mal* les choses dans un système, c'est que quelque chose ne va pas dans ce système. C'est que le système les induit, ou même les force, à *mal faire*. Colleen a la chance d'avoir pu se connecter, et donc de révéler ce qu'elle avait connu de son vivant. C'est une chance inestimable. J'ai même pensé que d'une certaine manière, tout cela était voulu, qu'il fallait qu'une Colleen vive ce qu'elle a vécu, pour que ce soit révélé. C'est une espèce de mystère que je ne résoudrai pas de mon vivant. Ce qui est certain, c'est que dans notre future existence, nous sommes très impliqués par ce que nous avons fait dans celle-ci.

Le nom du Cartel

Médium : « je vois deux C liés ensemble »

Deux C liés, c'est le logo de Chanel, Coco Chanel, une célèbre créatrice de mode qui a beaucoup œuvré pour l'émancipation féminine, qui s'est fait dépouiller de la plupart de ses droits sur ses créations originales par une famille juive, les Wertheimer, les a récupérés grâce aux nationaux-socialistes, et les a reperdus quand les nationaux-socialistes ont perdu la guerre. Au-delà des considérations prétendument idéalistes agitées pour motiver les gogos, l'attaque de l'Allemagne par les Alliés était concrètement organisée par le pouvoir judaïque pour récupérer le pouvoir que l'Allemagne lui avait retiré. Le logo figure aujourd'hui parmi une foule d'autres logos d'organisations aux activités connues comme complotrices, liées de manière pas très nette avec des pouvoirs ayant des visées totalitaires ; de fait, la famille Wertheimer, propriétaire de la marque, est aujourd'hui la troisième fortune de France. Je ne connais à peu près rien de l'ensemble des trafics qui ont assuré son immense fortune. Que ce logo prestigieux et *chic* soit utilisé comme couverture idéale pour des trafics de jolies femmes réduites à un esclavage sexuel de fait ne serait pas très étonnant, et on ne peut pas exclure que le logo montré par Colleen soit bien celui de Chanel. Mais je n'ai pas exploré cette question, parce que de toute façon, ce genre d'institution très visible est la façade d'autres institutions qui soignent leur invisibilité.

Je vais entrer ici dans une partie spéculative, ce qui n'est pas mon habitude ; je peux donc me tromper, mais j'aurai prévenu.

J'ai dit que le mot *cabale* n'était probablement pas le mot adéquat pour désigner une authentique conspiration ; la raison en est qu'il est très flou, peut s'appliquer à n'importe quelle conspiration petite ou grande, allant de la cour de récréation aux sommets de l'Etat ; une conspiration de l'ordre du *Cartel* qu'évoque Colleen nécessite une organisation rigoureuse, un système de commandement précis, des affectations précises, et une invisibilité totale ; toutes choses qui ne sont pas réalisées dans les organisations qui mobilisent l'attention des *complotistes*, comme le Groupe Bilderberg, le Sommet de Davos, le Bohemian Grove, les Illuminati, etc. Et, d'autre part, une telle organisation ne se crée pas dans une période de quelques dizaines d'années : elle fonctionne sur un temps

beaucoup plus long, avec des objectifs à long terme. Les organisations que j'ai citées plus haut ne sont que des relais.

La Kabbale elle-même est trop connue, et même, citée *à tout bout de champ*, pour être considérée comme une organisation secrète. Et même, on peut se demander si elle ne sert pas de leurre, avec son bazar ésotérique parfois ridicule, pour cacher autre chose.

Or, il existe une organisation secrète, dont quasiment personne ne parle, dont le nom est très proche de Kabbale, et dont les membres peuvent être également proches de ceux de la Kabbale : le *Kahal*.

Il s'est passé récemment un évènement assez étrange. Alors que je relisais le texte de ce que dit Colleen à propos du *Cartel*, le mot *kahal* surgit dans ma conscience, et franchement, je ne sais trop pourquoi. C'est un terme qu'on n'entend quasiment jamais dans le flot des discours dits *conspirationnistes* ou *complotistes*, que je consulte régulièrement parce qu'ils sont les seuls l'on peut pêcher parfois quelques infos pas très reluisantes pour le *système*. Et en tirant avec insistance sur le petit fil *kahal*, apparemment de deuxième ou troisième ordre, je suis tombé sur ce qui a été, pour moi, un très gros poisson.

A vrai dire, l'effet de ce que j'ai lu a été tel que, cette nuit-là, j'ai fait un cauchemar intense : étant en voyage quelque part, et devant plus ou moins me cacher, étant recherché, peut-être parce que je *sais* quelque chose, je suis dans une espèce de salle d'attente, attendant une fille qui est partie chercher une voiture pour moi. Il y a là aussi un type d'apparence très ordinaire, plutôt minable même, à qui je veux rendre service, peut-être l'emmener. Ce type vient près de moi, et soudain la scène s'obscurcit, le type change complètement d'attitude, devient violent, grimaçant et menaçant, et me jette : « Viens avec moi ! », ce sur quoi j'ai un gros coup d'adrénaline, je vais sans doute me battre à mort, je me réveille en sursaut.

Jamais, quand j'évoquais les options standard, Mossad, *Skull and Bones*, tout ce qu'on veut, je n'avais eu un tel rêve. C'est comme si le rêve me disait : ça y est, tu as trouvé, passons aux choses sérieuses. Vous ne croyez peut-être pas qu'on puisse être prévenu de quelque chose par des rêves, moi si, et je suis loin d'être le seul.

Ce que j'avais trouvé, c'était une *clé*, comme celles qui permettent de décoder un texte crypté et restituent le message caché.

Depuis très longtemps, j'avais essayé d'attribuer une *cause* aux évènements, parce qu'il en faut une ; le flou est insupportable, et quand il n'y a pas de cause vraiment visible, on l'invente. Comme d'autres, ayant été confronté à certains criminels mafieux, j'avais évoqué une *judéo-mafia* ; dans d'autres cas, j'avais pensé aux organisations secrètes israélites comme le *Mossad*. Par exemple, quand j'ai été menacé de mort par deux petits Juifs, fort laids et tout de noir vêtus, pour mes relations avec une très jolie chanteuse israélienne, blonde et, selon eux, très célèbre, je les ai catalogués comme étant du Mossad, ne sachant pas à quelle autre institution très bien renseignée j'aurais pu les rattacher ; c'était un peu étrange, parce que le Mossad n'avait pas, à ma connaissance, d'intérêt particulier pour ma personne. Je n'étais dans aucune organisation, qu'elle soit politique, militaire, ou de renseignement ; mon poids institutionnel était juste zéro.

Tout cela était flou, et forcément, quand c'est flou, c'est *à côté de la plaque*. La seule certitude était qu'il s'agissait d'une puissante organisation criminelle.

Je n'ai jamais l'impression de pouvoir appréhender complètement les phénomènes du vivant si je ne peux retracer, au moins dans les grandes lignes, leur histoire. J'inclus dans ces phénomènes du vivant ce que des humains ont construit, leurs dieux, leurs idéologies, leurs organisations, leurs techniques. Quand on perd la trace de quelque chose, quand le lien avec le passé est rompu, quand on se met à croire à l'existence d'évènements *uniques* ou à l'apparition soudaine de forces et d'idées qui n'ont aucune histoire, on a perdu le fil de la réalité. Et, pour comprendre les évènements réellement importants, qui sont d'ordre anthropologique plus qu'historique, il faut pouvoir faire les liens sur des centaines et milliers d'années. Or, tous les phénomènes qui nous accablent aujourd'hui, qu'on peut relier de manière floue à l'extension illimitée du pouvoir de la finance cosmopolite et à la corruption qu'elle génère, ne datent en gros que d'une centaine d'années. Ces bouleversements immenses, qui sont la cause du meurtre de Colleen et de millions de crimes plus ou moins grands et plus ou moins visibles, ne peuvent pas être apparus en quelques générations seulement. Il y a eu forcément une maturation, et une maturation organisée, consciente, de tout cela. C'est ce qui serait la *clé*.

Il faut dire que la forme de cette clé est tellement spéciale, tellement alambiquée, et aussi tellement invraisemblable, que, ne ressemblant à

aucun modèle connu, elle est tout simplement invisible. C'est comme je ne sais quels sauvages d'Amérique du Sud qui, littéralement, ne *voyaient* pas le gros voilier sur lequel voyageait Darwin, le *Beagle* si je me souviens bien, ce que Darwin explique en disant que l'on ne peut percevoir que ce que nos structures mentales ont appris à interpréter comme quelque chose de connu, ou proche de ce qui est connu. Ce monsieur Darwin avait un sens de l'observation assez aiguisé. Des signaux auxquels on n'a pas appris à donner un sens, ou une réalité, ne montrent rien ; cette réalité n'existe pas pour nous.

Le fait que cette clé soit invisible, parce qu'hors-norme, donc irréelle, a fait que la réalité et la puissance du Kahal sont restés presque totalement ignorés.

Cette clé était contenue dans un livre. Il est tout à fait possible que j'aie lu ce livre avant d'être finalement contacté par Colleen, et que je n'aie pas réellement *vu* ce qu'il contenait. J'ai lu *en diagonale* énormément de livres ; j'en écarte la plupart au bout de quelques pages, les jugeant inintéressants. Il ne fallait peut-être pas moins que la confiance totale que j'ai en la Colleen de l'autre monde pour m'ouvrir les yeux.

De quoi s'agit-il ? D'un ouvrage assez court, empli pour plus de la moitié par des copies de documents authentiques signés, d'un certain Jacob Brafman, paru en 1869 en Russie. Brafman est lui-même une rareté, un Juif renégat, réfugié dans le christianisme, comme Baruch Spinoza bien avant lui. On l'appellerait aujourd'hui un *lanceur d'alerte*. Le livre est appelé en anglais *The Book of the Kahal*, et a été traduit dans un français de mauvaise qualité en 1873 sous le titre : *Livre du Kahal*, sous-titré *Matériaux pour étudier le Judaïsme en Russie et son influence sur les populations parmi lesquelles il existe*. L'édition originale en Russe comporte sur la page de titre une citation de Schiller en allemand : "*Die Juden bilden einen Staat im Staate*" (Les Juifs forment un Etat dans l'Etat). Cette remarque de Schiller, qui résume le livre, évoque immédiatement à ceux qui subissent des attaques incessantes contre leurs libertés, au 21ème siècle, l'*Etat profond* caché dans l'Etat, *le Deep State*.

Qu'est-ce donc que le *Kahal* ? C'est l'organisation qui gère la vie politique, économique, religieuse des Juifs ashkénazes, les Juifs de l'Est. On ne sait pas avec certitude s'il existe l'équivalent chez les séfarades, mais c'est de relativement peu d'importance, parce que leur influence est bien

moindre. C’est l’organisation d’un Etat dans l’Etat, un Etat qui a ses propres lois, ses propre tribunaux, sa propre économie, etc. etc. ; quand les nationaux-socialistes négociaient avec *les Juifs* de Varsovie, ils négociaient avec le *Kahal* de Varsovie ; de même, quand ils négociaient le départ des Juifs allemands, contre compensation, vers la Palestine, ils négociaient avec cette instance officielle qu’est le Kahal ; c’étaient des négociations d’Etat à Etat, et les nationaux-socialistes l’avaient parfaitement compris comme tel ; cela rentrait parfaitement dans leurs plans de séparer les Etats selon les anciens clivages ethniques, selon le principe reconnu en Europe jusqu’à la seconde guerre mondiale de la souveraineté des peuples, seul moyen raisonnable et juste de limiter les conflits, et par là d’assurer la paix et la prospérité.

Les nationaux-socialistes étaient mieux renseignés que Napoléon, qui n’était pourtant pas un imbécile. Il avait fait un *Projet de réorganisation des Juifs* pour tenter de résoudre le problème qu’ils posaient déjà au tout début du 19ème siècle. Certain de l’excellence des principes républicains, Napoléon voulait aider, ou forcer, les Juifs à s’*assimiler* dans le grand creuset fraternel français. Une attitude exactement inverse de l’attitude allemande, qui est encore celle de la République, et a été imposée par la force aux Allemands et autres récalcitrants par la seconde guerre mondiale. Dans l’article de *commentaires IV* Napoléon écrit :

> « Notre but principal consiste à prêter secours aux propriétaires ruraux (contre les Juifs) en général et à délivrer plusieurs départements d'une dépendance déshonorante, parce que si l'on laissait faire, la plupart des biens ruraux des départements passeraient (par le moyen d’hypothèques) aux Juifs, à un peuple qui par ses lois et ses institutions forme une nation séparée parmi les Français - ce qui serait vouloir dépendre d'eux. Dans ces derniers temps les Juifs se seraient approprié à peu près toutes les terres et ce n'est que la crainte de cette extrémité qui a poussé le Gouvernement à empêcher leurs succès : et comme cette domination par leur système d'usure et d'hypothèque augmentait d'heure en heure il fallait y opposer des barrières. Le second projet avait pour but, si ce n'était de supprimer, au moins de diminuer les penchants des Juifs pour certaines industries par lesquelles, dans tous les pays du monde, ils nuisent à la civilisation et au bon ordre de l'existence publique. »

Allgemeine Zeitung des Judentums 1841 s. 323

Les *certaines industries* en question, auxquelles il n'est fait qu'une allusion pudique, sont les activités para-criminelles comme la prostitution, le jeu, peut-être aussi la drogue ; pour l'usure, elle avait déjà été évoquée.

Napoléon pensait les *intégrer* dans la Nation et la fraternité françaises, et ne voyait qu'un problème de religion, quoiqu'il ait correctement vu qu'il s'agit d'une *nation séparée* ; il convoqua donc un Sanhédrin, une assemblée de rabbins, les dignitaires religieux, pour traiter avec elle. Fatale erreur : le pouvoir n'est pas là, et le religieux n'en est que le support ou, en quelque sorte, le bouillon de culture.

Cependant, il est vrai que l'origine de la situation particulière des Juifs, de leur pouvoir et de leur fortune, est religieuse. D'après la religion chrétienne, les Juifs sont un peuple parent, éloigné certes, mais qui peut garder son autonomie religieuse. Les premiers empereurs chrétiens ont fait une chasse impitoyable aux païens, qu'ils nommaient, comme le font les Juifs, des *Gentils* ; massacres, persécutions, destructions de temples, voire de bibliothèques, mais ne se sont pas attaqués aux Juifs, qui avaient un statut spécial, n'étant pas des *Gentils*. Le judaïsme a été la seule religion différente autorisée au sein du christianisme. La seule, et de loin la pire.

Le christianisme distingue les pouvoirs spirituel et temporel ; les deux sont réunis dans l'Empire et le symbole de l'aigle romain se transforme en aigle à deux têtes ; le pouvoir dans l'Empire chrétien, à l'origine, est bicéphale, dans un principe d'égalité entre le temporel et le spirituel. Ce partage a été conservé dans le système orthodoxe, mais a peu à peu été contesté dans le monde catholique ; le monde protestant l'a rejeté pour adopter une sorte de modèle théocratique-démocratique, variante du modèle théocratique de caste judaïque ; Calvin à Genève est l'expression la plus pure de ce modèle de théocratie populaire. Le monde catholique s'est, lui, acheminé vers une centralisation unique ; des cardinaux, Richelieu, Mazarin, ont élaboré peu à peu un Etat dans lequel le Souverain totalitaire disposait à lui seul de la plupart des pouvoirs. Il est assez amusant de voir que l'héritier direct de cette politique, le Roi-Soleil Louis XIV, a littéralement couvert son Château de Versailles de peintures, sculptures, etc. glorifiant dieux et héros des époques grecque et romaine, comme pour signifier qu'il avait lui aussi accédé à la divinité, à l'antique. Napoléon avait parachevé l'affaire, en réduisant le christianisme à un instrument à la solde

de l'Empire, dans tous les sens du terme. Le symbole de Napoléon, repris de la Rome préchrétienne, était un aigle à une tête, contrairement à l'aigle à deux têtes des Empires chrétiens, catholique et orthodoxe, qui a deux têtes symbolisant deux pouvoirs, l'un spirituel, l'autre matériel. Napoléon était un génie de l'*assimilation*. Pour lui, la question juive devait se résoudre de la même manière que la question chrétienne : par l'assimilation.

C'était mal connaître la question : le judaïsme est un système théocratique, dans lequel les pouvoirs spirituels et matériels sont réunis dans les mains des grand-prêtres sacrificateurs *Cohen* par droit de naissance, et ce système est entièrement verrouillé par le fait que les positions aux plus hauts niveaux, à la fois religieuses et politiques, sont héréditaires et ne souffrent aucune contestation. Contrairement au chrétien, le Juif considère que le pouvoir de l'Etat est second, et que ce qui a réellement tout pouvoir sur lui est l'organisation judaïque appelée le *Kahal*. C'est ce Kahal qui a le pouvoir de prononcer la malédiction ultime, le *herem*, l'anathème, qui vaut mort, destruction, effacement total de la planète. Ce système théocratique est repris presque à l'identique par l'islam, où l'imam est à la fois chef religieux, chef politique et chef de guerre. On peut être un Français catholique, protestant, agnostique, bouddhiste, taoïste, mais on n'est pas Français juif ou musulman, on est juif accessoirement français ou musulman accessoirement français. Les politiciens occidentaux s'acharnent à ne pas vouloir le comprendre, même si la revendication islamiste fait de plus en plus de ravages, et ils font comme Napoléon avec les Juifs, se berçant de l'illusion d'un islam à l'occidentale. Les Juifs, plus futés, se sont assimilés en façade, mais en réalité, ils ne sont pas plus assimilables que les musulmans, et mènent leur propre politique, qui est, hélas, celle que leur assigne la Bible : sacrifier et asservir les Nations.

Le monde chrétien se divisait entre des attitudes très différentes dans ses rapports avec ce Kahal. En général dans le monde oriental, et dans l'Empire russe en particulier, le Kahal était une entité administrative à part entière ; il pouvait lever des impôts spécifiques sur les Juifs, gérer par ses tribunaux les conflits entre Juifs, et même parfois, entre Juifs et *Gentils* ; il était l'intermédiaire dans toutes les relations entre les Juifs et l'Etat chrétien. La plupart du temps, les Juifs avaient un statut particulier, mais relativement mal défini ; ni proches, ni étrangers, ni amis, ni ennemis ; les

quelques tentatives maladroites pour régler le *problème*, les assimiler ou les normaliser, en leur donnant terres et territoires spécifiques, ont toujours lamentablement échoué. Leur statut restait celui d'une communauté différente dotée de sa religion et de son administration, en fait confondus, et de ses lois privées ou privilèges par rapport à la loi générale. Cette énorme concession en faveur des Juifs, qu'on peut penser animée par un esprit d'équité et de bonté, aura deux conséquences désastreuses : l'une est les *pogroms* d'une population chrétienne excédée par les exactions et par l'impunité juive, l'autre est la Révolution bolchevique, favorisée par le fait que le Kahal était une structure organisée, basée sur la naissance, opaque et fermée aux *Gentils*, et même parfaitement légale : un rêve pour des conspirateurs.

Inversement, dans la France *assimilatrice*, tout se passe comme si le Kahal n'existait pas. Il est peu probable qu'il n'ait pas existé, il est sans doute devenu clandestin, au point d'être ignoré même par Napoléon. Dans les textes français dits *antisémites*, on parle de *la Synagogue*, l'aspect visible, jamais du *Kahal*, autant que je sache, ma connaissance en la matière étant limitée. Le mode d'accès de droit par la naissance seule garantissait de toute façon le secret, l'entrisme cher aux trotskystes n'est pas possible. Il n'existe pas beaucoup d'organisations qui aient pu maintenir un tel niveau de pureté raciale, aujourd'hui appelée *racisme*, sur des millénaires ; le plus piquant étant que la même organisation promeut l'*antiracisme* pour détruire l'homogénéité et les capacités des *Gentils* qu'elle veut détruire ou soumettre. La Franc-maçonnerie sera investie comme relais, son organisation secrète dotée d'une façade publique étant un relais d'influence et de manipulation parfait. Rien n'empêchait, apparemment, dans les statuts maçonniques prônant l'égalité et la fraternité, qu'il existe des Loges exclusives entièrement judaïques, donc basées sur le privilège de la naissance, comme la toute-puissante *B'nai B'rith*, *Fils de l'Alliance*, américaine. Le judaïsme pouvait faire exception à l'intérieur de la franc-maçonnerie comme il pouvait faire exception dans le christianisme.

Voyons ce que le lanceur d'alerte Jacob Brafman dit du Kahal, dont Napoléon, qu'on imagine pourtant bien renseigné, ignorait apparemment l'existence.

D’abord, la raison de la trahison de Brafman, sa fuite du judaïsme et son entrée dans le christianisme, est tout à fait pratique : ce ne sont pas les menées criminelles du Kahal qui ont occasionné sa défection, mais le fait d’être maintenu dans une position très subalterne qu’en homme intelligent, il ne supportait plus ; cette position était due aux règles d’organisation *éternelles* du Kahal lui-même. La traduction originale à partir du russe est assez mauvaise, bourrée de fautes de syntaxe et d’orthographe, et je l’ai donc lissée. L’Alia est une lecture du texte sacré dans la synagogue, pour laquelle il y a un système établi de préséance.

> « Le premier Alia appartient au Cohen (descendants d’Aaron), la seconde au Lévite, le reste va en partage au peuple. En l’absence du Kohen le Lévite prend le premier Alia, en l’absence du Levi le Kohen prend les deux premières : la sienne et celle du Levi. En l’absence du Kohen et du Lévi leur Aliote devient l’apanage du peuple qui assiste à la prière.
>
> Pour distinguer les Alia appartenant au peuple on suit l’ordre suivant : Nassi (princes), Talmoud-Hahan (Talmudiste lettré), Parnesse (le représentant de l’administration municipale). Le reste des Alia se distribue aux autres »
>
> Jacob Brafman, *Le Livre du Kahal*, 1869

Le système du Kahal est un système de castes lié à la naissance, la plus élevée étant celle des sacrificateurs *Cohen*, descendants d’Aaron, frère de Moïse. C’est un système extrêmement rigide qui convient parfaitement, par sa rigidité, à un système totalitaire, ou à une conspiration durable pour établir un système totalitaire global. C’est aussi la rigidité du système, lui-même basé sur l’inflexibilité des lois bibliques, qui peut pousser des personnalités comme Spinoza ou Brafman à trahir, mais elles restent exceptionnelles.

Ensuite, Brafman décrit la structure du Kahal, un Etat dans l’Etat selon lui. On se rappellera à cette occasion que Oliver North était accusé de diriger un *Etat dans l’Etat*, qui a été appelé ensuite d’un nom spécifique, l’*Etat Profond*, dans lequel la CIA était l’un des organes principaux.

> « La citation par laquelle Schiller achève le tableau de l'Etat des Juifs en Egypte il y a 3600 ans peut être appliquée aux Juifs de notre temps : « Les Juifs forment un Etat dans un Etat ».

Mais comme un état sans territoire est une anomalie, cette citation était considérée jusqu'à présent plutôt comme une licence poétique que comme une vérité historique. Le présent ouvrage nous révèle pour la première fois quel est le territoire que le Kahal considère jusqu'aujourd'hui comme son apanage, qu'il a effectivement soumis à son pouvoir - et ainsi la citation énoncée ci-dessus devient une vérité incontestable.

Ce que le Kahal envisage comme le territoire de son royaume, se trouve expliqué dans l'*Heskat-lchoub* qui règle les droits sur le territoire et sur les habitants de son ressort.

Par les règlements de *Heskat-lchoub* les droits du Kahal dépassent de beaucoup les droits limités d'une société privée. Les autres habitants (les non-Juifs) de l'aire du Kahal et leur propriété apparaissent ici comme un territoire libre (*), sur lequel le Kahal s'arroge les droits de haute-propriété d'Etat qu'il vend en détail à des particuliers juifs ou plutôt d'après la comparaison du Rabbin Joseph Koulon, l'une des autorités Talmudiques les plus compétentes, c'est un lac dans lequel il n'est permis d'étendre des filets qu'à celui qui y a été autorisé.

* La propriété des non-Juifs est comme un désert libre (*Talmud*, traité Brba-Batra page 55). »

Jacob Brafman, *Le Livre du Kahal*, 1869

Ce qu'il faut comprendre là, et nécessite un peu d'insistance parce que c'est *dur à avaler*, c'est que le Kahal applique à la lettre la parole de Yahweh selon laquelle la terre entière, qu'il a créée, lui appartient, et qu'il l'a donnée intégralement, terre et tout ce qui se meut dessus, humains compris, au Peuple Elu.

Un esprit cartésien dira que c'est un gros délire, et qu'après tout, ces illuminés peuvent croire ce qu'ils veulent. Mais l'ennui, c'est qu'ils vont mettre cela en pratique, avec des méthodes stupéfiantes et efficaces.

« Envisageant les habitants (qui n'appartiennent pas à la nationalité et religion Juive) comme nous l'avons déjà dit plus haut comme un *lac*, le Kahal s'arroge le droit de vendre cette nouvelle espèce de propriété aux Juifs en se basant sur des principes étranges. »

Jacob Brafman, *Le Livre du Kahal*, 1869

Ce qui est tout aussi étrange, pour un Occidental, généralement chrétien, est cette image d'un *lac* dans lequel il serait un *poisson*. Dans les cultures occidentales, on parle généralement de *territoire de chasse* pour signifier une zone à exploiter. Et tout chrétien sait que dans l'Evangile, les premiers apôtres sont des *pécheurs*, et qu'ils sont assignés à jeter leurs filets pour pêcher les *poissons* qui vont faire de bons chrétiens. Jésus dit à Simon (Pierre) : « désormais, tu seras pécheur d'hommes ». Le signe astrologique de l'ère chrétienne, en gros les deux premiers millénaires, est celui des Poissons, et ce signe sera adopté par les premiers chrétiens dans les catacombes, dit-on. D'où on peut se demander si les premiers *évangélistes* n'étaient pas en fait des cabalistes, *allant à la pêche* en territoire païen pour le compte de leur Dieu et de ses Elus tout comme leurs lointains cousins et descendants du Kahal vont à la pêche en territoire Chrétien. Et si cela n'est pas complété par les enseignements de Saül Paulus dit Saint Paul, sur l'obéissance au Seigneur Tout-Puissant de ses nouveaux *esclaves* volontaires, et leur obligation de *se sacrifier*. Ce qui ferait sans doute de cette conspiration la plus ancienne du monde. Une conspiration dont l'empereur Saint Constantin, appuyé par sa puissance militaire, a cru pouvoir se servir pour asservir les peuples, sans imaginer qu'elle pourrait détruire, dix-sept siècles plus tard, tout l'Occident.

Le *Kahal* est une organisation administrative occulte, l'organisation d'un Etat fantôme qui a ses propres règles, ses propres chefs, ses propres valeurs, ses propres tribunaux. Le Kahal prétend avoir un pouvoir absolu sur tout le territoire qu'il contrôle ; tout doit lui revenir pour que la parole de Dieu s'accomplisse. L'une des premières fonctions du Kahal est d'organiser le contrôle des autorités, administratives, judiciaires, militaires ; on placera partout ce que Brafman appelle des *facteurs*, placés aussi près que possible des décideurs pour les corrompre, les compromettre ou les faire chanter en faveur des Juifs et du Kahal. Cette fonction est relativement classique, mais il faut bien comprendre que le réseau des Kahals couvre la plus grande partie de la planète, ce qui permet de peser dans quasiment n'importe quelle affaire. Quand j'ai été *accroché* à la Closerie des Lilas par deux affreux petits Juifs en noir, à propos d'une belle chanteuse israélienne célèbre selon leurs dires, et qu'ils ont menacé de me tuer, j'ai été surpris bien sûr, et j'ai imaginé que j'étais la cible du Mossad, faute d'autre chose, quoique je n'aie rien d'une cible politique ou

militaire ; en fait ces deux horreurs devaient être des émissaires du Kahal local.

Il se trouve que j'ai assez probablement été mis en présence d'un membre important du Kahal, ce qui explique qu'*ils* « savent qui je suis ». Quand j'avais environ une trentaine d'années, un ami juif, *anarchiste* comme moi, mais obsédé par une volonté de destruction du monde entier qui est *mauvais*, ce qui n'était pas du tout ma tendance, m'invita chez lui dans son bel appartement du boulevard Saint-Germain, pour rencontrer *quelqu'un*. Ce quelqu'un, habillé de la manière la plus banale possible, quasi invisible, me posa une série de questions sur l'*orgasme*, parce qu'il était de notoriété publique, suite à l'expérience ordinaire de la vie en communauté courante à l'époque, que j'*avais* l'orgasme, comme si j'avais eu le Graal de la *libération sexuelle*. Effectivement je parvenais, avec mes partenaires, à un état, disons, de grâce absolue, d'extase, où les barrières aussi bien physiques que mentales disparaissent ; cette opération est une explosion énergétique fort bruyante, et donc remarquable. Cette énergie se distingue de toutes celles qu'on connait habituellement ; personne ne peut imaginer, avant de l'avoir éprouvé, avoir en soi cette ressource d'une puissance incroyable. L'interrogateur voulait des détails – encore un peu, je crois qu'il m'aurait demandé une démonstration. Plus tard, un petit groupe de Juifs m'aborda, encore à la Closerie des Lilas, pour me proposer un *deal* extravagant : ils me fourniraient la jouissance d'une propriété de mon choix, suffisamment grande, n'importe où en France, et quel qu'en soit le coût, avec pour seule condition que des *invités* que je ne connaitrais pas puissent y vivre en même temps que moi, et, je suppose, s'instruire du spectacle ; il y avait peut-être d'autres intentions cachées, que j'ai du mal à imaginer. Je trouvai cette idée extravagante, et leur mission échoua. Mais ce qui intéressait le plus l'interrogateur, c'était de savoir si je pensais que les circoncis pouvaient atteindre le fameux orgasme. Voulant rester poli et honnête à la fois, je lui répondis que, n'étant pas circoncis, je n'en avais aucune idée, mais que, a priori, mon respect de la nature *qui fait bien les choses* m'incitait à penser que moins on y touchait, mieux c'était. Je ne supporte d'ailleurs absolument rien, pas le plus petit bijou, boucle d'oreille, rien du tout. Il partit déçu, et mes amis me dirent que je n'aurais pas dû le fâcher, qu'il était très important dans quelque chose de secret ; ils m'évoquèrent quelque chose qui ne me disait rien, et après coup, je crois qu'il s'agit de Kahal. C'était sans doute important parce que, si Dieu leur a

donné la terre entière, comment pourrait-il ne pas leur avoir donné le fameux *orgasme* ?

Voyons comment fonctionne pratiquement cette organisation à qui est dévolue la possession du monde entier selon la Loi Divine du Seigneur Yahweh, héritier ou cousin de Moloch.

Le Kahal est chargé de distribuer au Peuple Elu, selon le rang de ses membres, ce qu'il ne possède que théoriquement, les possessions des *Gentils* et les *Gentils* eux-mêmes ; il vend des titres de propriété secrets de tout ce qui peut se trouver dans le *lac* dont il a l'administration conférée par Dieu.

Vous pouvez penser que ces gens délirent, mais en réalité il s'agit de l'organisation méthodique et coordonnée d'un pillage et d'un asservissement.

Comme la plupart des êtres humains, sauf une minorité de criminels pathologiques, apprennent à distinguer et respecter ce qui est à soi et ce qui est à l'autre, l'une des bases essentielles de la sociabilité, il est extrêmement difficile de *se mettre dans la peau* d'êtres qui sont absolument persuadés que le monde entier et toutes ses créatures, *tout* leur appartient par le décret d'un Dieu qui, à travers d'infâmes manipulations dont je n'ai peut-être pas tous les secrets, est devenu aussi celui des chrétiens et des musulmans.

Voilà comment cela procède pratiquement : le Kahal *vend* à un Juif qui la convoite la propriété d'un chrétien. Evidemment le Juif ne peut pas entrer directement en possession du bien. Le titre de propriété émis par le Kahal signifie que celui-ci va employer *tous les moyens*, tous *ses* moyens, pour que le chrétien perde sa propriété au profit du Juif. Cela peut aller de la diffamation à la calomnie, la création de divers pièges, financiers, sexuels, ou autres, la création d'accidents, des meurtres camouflés, des maladies et empoisonnements, bref toutes les horreurs que décrit Christopher Marlowe dans son *Juif de Malte*, et qu'on croit généralement immensément exagérées. D'après Brafman, ces horreurs font bien partie, en dernier recours, de l'ensemble des méthodes possibles ; le Kahal peut mobiliser sur cette affaire toute une troupe de conjurés qui vont coopérer, ou *conspirer*, dans l'ombre pour qu'enfin, la propriété du chrétien tombe dans les mains du Juif. Il est assez intéressant de lire que le premier moyen

cité, le plus simple, et assez probablement le plus utile, est la calomnie collective visant le Chrétien.

> « Après que l’acte de vente a été délivré par le Kahal le Juif N. est réputé avoir reçu *Hasaka* (pouvoir) sur la propriété du Chrétien M., en vertu duquel il lui est conféré exclusivement le droit sans la moindre opposition ou concurrence de la part des autres Juifs de chercher à se rendre maître de la maison comme il y est autorisé par l’acte d’acquisition : par tous les moyens possibles. »
>
> Jacob Brafman, *Le Livre du Kahal*, 1869

Brafman fournit à l’appui de ses dires un grand nombre de documents, des actes du Kahal, analogues à des actes notariés, donnant pouvoir (*Hasaka*) à des Juifs sur des biens appartenant à des Chrétiens.

> « Sans doute après avoir étudié ces documents, le pouvoir du Kahal paraîtra immense et les droits et les libertés qu'il s'arroge étonnantes ; mais le lecteur aurait tort de douter que le Kahal parvienne toujours à son but. De même que l'exercice forme des acrobates, qui parviennent à faire des choses que l'homme a peine à imaginer, le Kahal depuis 18 siècles étudie l'art de diriger ses menées sourdes ; on ne doit donc pas s'étonner s'il réussit à fournir aux Juifs les moyens de tirer parti de la vente qu'il fait des immeubles appartenant aux Chrétiens aussi bien et de la même manière qu'il a réussi jusqu'aujourd'hui à cacher au Gouvernement le véritable nombre des Juifs qui habitent actuellement la Russie.
>
> Du reste dans ses attaques et ses empiètements, le Kahal n'oublie pas qu'il est plus profitable d'attraper avec succès et souvent un poisson que d'en prendre beaucoup à la fois, parce que les filets peuvent casser. C'est pourquoi le Kahal s'attaque préférablement à des particuliers Chrétiens isolés. De ce que ces attaques savamment combinées lui réussissent toujours, nous avons des preuves évidentes en ce que dans les villes des provinces du Nord-Est et du Midi de la Russie 73% des immeubles appartiennent déjà actuellement aux Juifs. Dans le midi de la Russie, en Livonie, en Pologne, en Galicie et différents autres pays le commerce et l'industrie se trouvent exclusivement entre leurs mains. En s'attaquant séparément à des particuliers isolés l'espoir de réussir est rarement déçu et le risque est presque nul. Supposons que le Juif qui a régulièrement acquis du

Kahal le droit de *Meropié* d'exploiter la personne d'un particulier Chrétien et celui qui a acquis le *Hasaka* sur un immeuble appartenant à un Chrétien - dans le choix des moyens pour les dépouiller de leur avoir, se sont gravement compromis, et qu'ils comparaissent devant la justice comme inculpés. Quel risque courent-ils ?

Dans des circonstances semblables, outre l'assistance du *facteur*, partout présent, muni du talisman magique que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs, le Kahal possède d'autres ressources plus efficaces et infaillibles; comme par exemple: les témoignages des Juifs, le serment Juif etc. etc. que la loi admet et auxquels nous toucherons dans la seconde partie de notre ouvrage. Après tout ce que nous avons rapporté le pauvre particulier Chrétien isolé a-t-il quelque chance de réussir dans une lutte avec tout le Kahal ? »

Jacob Brafman, *Le Livre du Kahal*, 1869

Le faux témoignage collectif organisé et la calomnie sont les moyens les plus puissants pour dépouiller les Chrétiens, ou pire.

Mais le jackpot reste l'établissement des impôts et les dettes publiques. Quand les financiers parviennent à s'emparer des Banques Centrales des Etats, créant des dettes artificielles infinies, les impôts qui *remboursent* les intérêts de cette fausse dette explosent à l'infini, dépouillant les peuples.

« De même le Kahal ne rencontre aucune difficulté en décrétant des impôts et différentes taxes sur le commerce et l'industrie sur toute l'étendue du territoire de son rayon.

Il est vrai que l'établissement de ces impôts et le choix des moyens pour les faire peser indirectement sur les Chrétiens de la localité, est une tâche beaucoup plus difficile que les autres machinations secrètes, les moyens ordinaires ne suffisent pas au Kahal dans des circonstances semblables, sa sagesse l'inspire de recourir aussi dans cette occasion aux lois du pays qui lui aplanissent encore toutes ces difficultés. »

Jacob Brafman, *Le Livre du Kahal*, 1869

Voilà sans doute pourquoi, depuis le 18ème siècle au moins, on dit *cabale* quand on veut parler d'une conspiration. Non seulement cette

conspiration existe, mais elle existe, selon Brafman, depuis la *diaspora* juive, au début de ce qu'on appelle *notre ère.* Le plus étonnant est que le livre de Brafman soit largement ignoré, au contraire des célèbres *Protocoles des Sages de Sion*, qui seraient le compte-rendu d'une série de réunions au début du 20ème siècle ; il est assez évident que si le Kahal existe depuis 18 siècles – en tant qu'organisation locale et internationale, ce que Brafman atteste – son autorité et son pouvoir excèdent tous les autres ; le compte-rendu des Protocoles est une espèce de manifeste politique, mais quand il dit « nous », on ne voit pas très clairement de quelle nébuleuse il parle, ou qui sont ces *Sages de Sion* qui semblent se connaitre suffisamment bien pour se passer d'étiquettes.

Le livre de Brafman apporte une réponse à la question de qui est ce « nous » : il s'agit de la très ancienne structure, inchangée depuis la structuration de la théocratie judaïque, datant de l'époque des *rois-prêtres* tels qu'ils sont attestés au début de la Bible ; Abraham est instruit par le roi-prêtre Melchisédech, ce qui veut dire : Justice de Moloch (ou du Seigneur, puisque *Seigneur* et *Moloch* sont le même mot). Cette structure est dominée par les *Sacrificateurs*, *Kohens* ou *Cohens*, qui sont encore au sommet des Kahals aujourd'hui, suivis par les Lévites, etc. Une confusion a été entretenue par la traduction du livre des Lois bibliques en *Lévitique*, alors que la formulation authentique est *Livre des Kohens*. C'est une structure dynastique héréditaire ; cette structure plurimillénaire a l'avantage évident de pouvoir établir des plans patiemment construits sur des siècles.

A noter pour éviter tout malentendu que tous ceux qui s'appellent « Cohen » ne sont pas forcément des Kohens, et qu'inversement certains Kohens, comme le Jacob Schiff qui s'est emparé avec d'autres de la *Federal Reserve Bank* et a financé Lev Davidovitch Bronstein dit Trotski, sont camouflés sous d'autres noms.

Apocalypse

> « Celui qui vaincra, celui qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les Nations,
>
> Et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon ce que moi aussi j'ai reçu de mon Père,
>
> Et je lui donnerai l'étoile du matin. »
>
> Yochanan ben Z'badiah dit Saint Jean, *Apocalypse,* 2, 26-28

L'*étoile du matin* est Aphrodite ou Vénus chez les gréco-latins, elle est aussi appelée *Lucifer*, porteur de lumière. L'étoile est l'ancien signe de Baal-Moloch chez les Israélites, et aujourd'hui le signe des cabalistes.

> « Une épée aiguë à deux tranchants sort de sa bouche, afin qu'il en frappe les Nations ; et lui les paîtra avec une verge de fer, et lui foule la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu le Tout-puissant ; et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs ».
>
> Yochanan ben Z'badiah dit Saint Jean, *Apocalypse*, 19, 11-16

Le « vin de la fureur » est le sang des humains des « Nations » foulés comme du raisin.

Sainte Haine

« *Wouldn't be wonderful to be a kid and keep the honesty, be totally ignorant to hate and loneliness and... disgust?* »

: « Ce ne serait pas merveilleux d'être un enfant, et de garder l'honnêteté, être totalement ignorant de la haine, de la solitude et... du dégoût ? »

Colleen Applegate, enregistrement sur magnétophone, clôturant l'émission *Death of a Porn Queen* de la série Frontpage.

Colleen nous a laissé ces mots quelques mois avant d'être assassinée ; je les ai cités à propos de sa vie en transit chez Ehrlich, mais ils prennent une toute autre dimension quand ils sont accolés à l'inimaginable densité de la *noirceur des ténèbres* aux USA. Je vais les reprendre, ce petit diagnostic de Colleen sur la réalité du monde mafieux, cabalistique de l'*élite* qui étend son emprise sur le monde entier est succinct, mais tout à fait juste. Je vais cependant l'amplifier.

Que Colleen, qui était extrêmement belle, adorable, et douée pour être une icône du succès et du bonheur, un *beacon of love*, une icône de l'amour, se dise plongée dans un monde de haine, de solitude, et de dégoût, au point de vouloir retourner dans le monde de l'enfance, est la pire constatation de ce qu'est devenu le monde du pouvoir, dans l'Occident plus que jamais dramatiquement soumis à la tyrannie prédatrice des suppôts du Baal-Moloch sémitique et de ses avatars.

L'origine de cette haine érigée en affaire d'État, de la solitude et du dégoût qui l'accompagnent, et du drame terrible que Colleen et moi-même avons vécu, comme des icônes de notre race et de notre culture, ne fait aucun doute.

Colleen, promise aux plus brillantes destinées, avait surtout une qualité unique, au-delà de sa grande beauté, qui la distinguait de toutes les starlettes d'Hollywood : l'innocence. C'était la qualité unique que vendaient les pornographes, et qu'allaient vendre à coup sûr les producteurs du cinéma hollywoodien *grand public*. Cette innocence, je la partageais sans doute, d'une certaine manière. L'amour est au-delà du péché, et de la haine qui l'accompagne. Je n'étais sans doute pas assez innocent, cependant, et la propagande haineuse avait barre sur moi ; dans

un état de totale innocence, une innocence qu'on dit animale, parce qu'elle ne suit pas les règles tordues des hommes, j'aurais détruit les monstres dont la propagande haineuse nous raconte que c'est un crime de les détruire. Détruire les porteurs de la haine n'est pas un acte haineux, contrairement à tout ce qui se raconte, c'est un acte de délivrance de la haine. Cette destruction sans culpabilité est, aujourd'hui, la seule œuvre de salut.

> « L'homme a reçu du Ciel une nature foncièrement bonne pour le guider dans tous ses mouvements. Par dévotion pour cet esprit divin qui est en lui, il atteint une innocence sans tache qui l'entraine à bien faire avec une sureté instinctive et sans aucune arrière-pensée de récompense ou d'avantage personnel. »
>
> *Yi King*, article « innocence », daté environ 6ème ou 7ème siècle AJC,

On peut mesurer à l'aune de cet antique texte chinois le poids de l'immonde terreur imposée sur l'Occident par le *péché*, *le racisme et l'antisémitisme*, et autres horreurs imposées par le judaïsme et son cheval de Troie le christianisme.

Vous n'avez peut-être qu'une très vague idée de ce qu'est la haine dont parle Colleen ; on entend en effet le mot « haine » non pas à tous les coins de rue, parce que les gens n'y parlent plus, mais à tous les coins d'écrans de télévision ; c'est devenu l'une des marottes des politiciens et de divers *intervenants* chargés de terroriser la population avec le spectre, de plus en plus usé et transparent, de la *haine*, haine *xénophobe*, *raciste*, *antisémite*, etc., *haine* toujours évoquée mais dont on peine à trouver des exemples très probants.

Colleen parle d'une haine tout à fait réelle, une haine qu'elle a vue et ressentie, et je peux donner un exemple qui est sans doute proche, et accessible à tous :

> « *I want to…squeeze them hard – not that I want to hurt them – don't get that please, that's just not who I am - I am soft, I am lovable, but what I really want to do, I want to reach in, rip out their heart and eat it before they die! (applause)* »
>
> : « Je veux… les presser comme des citrons – c'est pas que je veuille leur faire mal – ne croyez pas ça, je ne suis pas comme ça du tout – je suis gentil, je suis aimable, mais ce que je veux vraiment faire, c'est

les pénétrer, arracher leur cœur et le manger avant qu'ils meurent ! (applaudissements) »

On peut voir la chose sur des vidéos présentes sur le Web, en cherchant entre autres *Dick Fuld rip out your heart* ; il ne s'agit ni d'un montage, ni d'une plaisanterie pour initiés ou *private joke* ; une authentique haine meurtrière s'entend et se voit sans aucune ambigüité. De qui s'agit-il d'*arracher les cœurs* ? Des concurrents du monsieur. Des gens qui ne valent probablement pas mieux que lui, et qu'il côtoie tous les jours.

Qui profère de telles horreurs ? Le monstre des monstres, le génocidaire de six millions de Juifs innocents, Adolf Hitler, l'épouvantail favori de la télévision ? Non, pensez bien que si Hitler avait proféré le millième de ces horreurs, ça tournerait en boucle sur toutes les télés. L'auteur n'est pas non plus un psychotique dangereux enfermé derrière trois portes blindées dans un hôpital sécurisé ; il s'agit d'un monsieur fort respectable et très puissant, ou en tous cas il l'était quand il a éructé publiquement ces horreurs : Richard S. Fuld, président de la très puissante banque Lehman Brothers. Cette banque était aux premières loges dans l'escroquerie planétaire des *subprimes* et fera une faillite retentissante qui ruinera une foule de gens, mais pas Fuld, qui vit très bien des dizaines de millions qu'il a gagnés en *arrachant des cœurs*, merci pour lui. Il s'agit d'une vidéo interne de Lehman Brothers, de 2007.

Fuld est évidemment juif, comme quasiment toute la finance de Wall Street, celle qui rançonne le monde. On peut imaginer facilement, en voyant cette vidéo, la haine qui veut détruire les Nations, ou la haine qui a déferlé pour génocider le peuple allemand, ou la haine qui s'exprime dans l'Apocalypse : c'est toujours la même.

Voir cette vidéo est éprouvant et stupéfiant : c'est l'exposition sans fard de la haine cabaliste, une haine sans équivalent, et c'est de cette haine qu'elle a côtoyé, et qui l'a finalement tuée, que parle Colleen.

J'en ai eu, moi-même, de nombreux aperçus, terrifiants et incompréhensibles, que la terreur interdisait de comprendre.

Ne croyez pas en être protégé : Fuld a atteint des millions de gens, et il y aura toujours des Fuld, pour la plupart plus discrets, pour vous faire subir le même genre d'horreurs ; aujourd'hui il n'y a plus de Lehman Brothers,

mais ses frères ennemis de Goldman Sachs ont pris le pouvoir, et ce sont toujours, dans ces jeux, les plus criminels qui gagnent.

Dans un monde où ces gens ont le pouvoir, personne ne peut prétendre y échapper ; être conciliant, *dénué de préjugés*, etc., ne fait que précipiter dans la gueule du loup et ne protège absolument pas. Il est nettement préférable de savoir à qui l'on a affaire, et Colleen l'a compris bien trop tard. J'avais eu plus d'intuition, quoique je n'imaginais pas l'ampleur du désastre au cœur duquel Colleen allait se trouver plus tard. Et mon intuition, alors que j'étais en pleine forme, m'étant instinctivement protégé de toute cette merde, allait complètement disparaître sous le coup de la terreur incompréhensible infligée à Colleen.

La haine était un sentiment personnel, lié à l'amour, « Va, je ne te hais point ! » (Chimène à Rodrigue, Corneille, *Le Cid*), ou un concept religieux, comme chez Pascal ou comme dans les Conciles. Investir le champ politique par *la haine* est le fait de gens qui eux-mêmes, vivent dans cette haine familière et la pratiquent en permanence. Ne parlent toujours de chevaux que ceux qui pratiquent l'équitation.

La haine n'existe pas dans la culture occidentale chrétienne, ou elle est très accessoire. Elle ne fait même pas partie des *péchés capitaux*, alors que la colère y figure ; il n'y aurait pas eu de sens à faire un péché de quelque chose que les fidèles n'éprouvent pas. Le développement de la thématique de *la haine* correspond exactement au développement de l'empire médiatique et politique cabaliste, et ce surtout depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, où la *corporation*, cabale ou kahal a pris un contrôle presque absolu sur les médias, y compris celui qu'est l'éducation. À toute occasion la *haine*, ou le *nazisme*, ou le statut exceptionnel du Peuple Élu *victime de la haine* sont évoqués dans les films, les journaux, les livres, etc. Il est bien évident, dans tout cela, que la thématique de *la haine* est liée exclusivement à la cabale, qui l'a inventée, l'éprouve et s'en sert.

Il y a une trentaine d'années, un lobby juif faisait pression sur le Président de la République Française pour que la France *s'excuse* d'avoir autorisé des déportations de Juifs, tous réfugiés ayant fui l'Allemagne ou des territoires attenant, que le Reich allemand en guerre considérait avec quelque raison comme une population ennemie et qu'il voulait déporter à l'Est, en Palestine, ou n'importe où, pour l'empêcher de lui nuire. Le

Président français, François Mitterrand, répliqua, l'air assez accablé : « Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est l'entretien de la haine. »

C'est que la haine, cette soi-disant réprouvée, est devenue une arme politique de première importance.

La haine, ce concept qui s'est hissé au firmament des discours politiques, n'a jamais eu une telle importance, et son envahissement de la vie de l'Occident a une histoire.

Vous n'aurez pas ma haine : les bonnes œuvres de l'idéologie totalitaire

Vous n'aurez pas ma haine est le slogan, émis par le pouvoir français, que des masses importantes ont repris suite à l'horrible massacre islamiste dit du Bataclan, le 13 novembre 2015, qui a fait plus de 130 morts, la plupart jeunes, et des centaines de blessés.

A plusieurs égards, ce slogan, en réponse à l'inconcevable haine raciale et religieuse qui a motivé les massacres, était hallucinant. Et il en disait très long sur l'idéologie totalitaire, obligatoire et oppressive, et finalement, mortelle, qui ligote les peuples européens.

Pour mémoire, n'importe quel être vivant doté d'un embryon d'intelligence et de sensibilité réagira, s'il en a les moyens, avec la plus grande férocité à un acte aussi hideux. Or, les moyens, nous les avons. Et il n'y avait aucune difficulté à repérer l'ennemi, son milieu, ses origines.

Qu'est-ce qui est intervenu ? Quel est le démon qui nous livre pieds et poings liés aux criminels ? Ce démon a un nom, il est le dernier avatar de Baal-Moloch, et il s'appelle *Droits de l'Homme*.

C'est la vénération de ce démon qui empêche toute réaction, aussi minime soit-elle, qui serait *discriminatoire* ou *raciste*. Comme n'importe quelle action se fonde sur une discrimination d'un ordre ou d'un autre, puisqu'il faut bien distinguer ce qui est la cible de ce qui ne l'est pas, toute action est devenue impossible. Le peuple soumis à ce Baal-Moloch d'un nouveau type n'a plus qu'à attendre sa fin sans rechigner.

D'où sort ce démon ? L'origine de ce démon qui se prétend universel, qui prétend régenter la planète entière, est elle-même tout à fait singulière.

Ce démon, comme beaucoup d'autres, est le produit de la Cabale, ou de la *corporation*.

Il n'est sûrement pas sorti de l'imagination des peuples. En réalité, ce démon tout-puissant est sorti d'un bout de texte promouvant une tyrannie *universelle* écrit à Manhattan par une *commission* autoproclamée de neuf membres, présidée par la crypto-communiste Eleanor Roosevelt. Eleanor était l'épouse, née Roosevelt, de F.D. Roosevelt, président des USA. Celui qui avait, de concert avec ses conseillers banquiers comme le sinistre Morgenthau, voulu, organisé et gagné une guerre mondiale atroce qui avait détruit une Allemagne fort aise d'être libérée des usuriers, incinéré des villes historiques entières emplies à ras bord de femmes et d'enfants vrais *réfugiés*, et fait des dizaines de millions de victimes dont le seul crime était d'être allemands, l'un des peuples les plus civilisés de la planète.

Ce diktat faussement intitulé *Droits de l'Homme* imposait à tous les peuples, pour l'éternité, l'impossibilité de se défendre contre les vainqueurs, ceux qui avaient provoqué la guerre mais s'étaient reconvertis en innocentes *victimes*, et même, pour faire bonne mesure et détruire les peuples à petit feu, de se défendre contre toute ingérence étrangère et toute invasion. C'était un diktat imposant une dictature universelle. Ou, en d'autres termes, la réalisation du pacte entre le démon Adonaï, avatar de Baal-Moloch, et la descendance d'Abraham, lui promettant la destruction des Nations et la domination du monde. Il n'y a qu'un seul Baal-Moloch, le Tout-Puissant, sous divers noms, et le monde doit s'écraser sous sa toute-puissance.

Il est assez facile de comprendre la haine contre Céline, qui, doté d'intuition, avait prévenu bien avant la guerre de ce qui risquait de se passer, et avait désigné à grands cris ceux qui la voulaient et trafiquaient pour l'organiser, préconisant même le génocide des Allemands et l'anéantissement des *antisémites*, ce qui rendait leur statut officiel *ex-post* de *victimes* pour le moins troublant. Céline n'a pas besoin de mes hommages, mais j'y tiens.

Comme j'ai distingué diverses étapes dans la création et la gestion de la terreur et de la haine, selon d'où elle vient, contre qui elle est dirigée et comment, il serait peut-être opportun d'ajouter une couche aux strates déjà nombreuses du système de Moloch ; un système né dans celui du *Sacrifié*, mais parvenu à un stade réellement *universel* qui serait l'ultime.

L'idée d'un nouveau système *tient la route* si on considère qu'une *suite* est générée quand le système existant est confronté à des problèmes insurmontables. Le premier système, le système de *Moloch* originel, avec ses horribles sacrifices d'enfants, devenait insoutenable face à l'avancée de l'humanisme hellénique, ou même, occidental : il devait soit disparaître, ce qu'il a fait à peu près partout, soit se camoufler et changer de forme, ce qu'il a fait avec le judaïsme, le système et le syndrome du Sacrificateur. Le sacrifice était déporté vers le sacrifice des peuples étrangers, les *Gentils*, les Nations, et tout le Peuple Elu était élevé au niveau de Sacrificateurs du monde entier. Quand la haine qui sous-tend ce comportement est devenue visible à un point tel qu'en réaction, le judaïsme était menacé d'extinction, il se transforma de nouveau en une coquille protectrice qui se voulait universelle, le système du *Sacrifié*, le Christianisme, qui créait des victimes volontaires et était une force de lutte contre l'*oppression*, sous-entendu, l'oppression qui pourrait s'attaquer au Dieu Tout-Puissant, le Nouveau Moloch désormais partagé.

Mais vers la fin du deuxième millénaire, avec l'époque des Lumières et celles qui ont suivi, le modèle chrétien et son syndrome du *Sacrifié* ont été sérieusement remis en cause ; un coup fatal avait été porté par le système national-socialiste, qui revendiquait quelques racines païennes et qui avait basculé parce que les *sacrifices* imposés au peuple allemand étaient devenus absolument insupportables par l'intensité de leur horreur.

Pour parer à une mise en cause globale du vénérable système de la haine qui perdurait depuis 2.500 ans et bien au-delà, il n'y avait qu'une seule solution : passer à la vitesse supérieure.

C'est ainsi que naquirent les *Droits de l'Homme Universels*, et la prohibition du *racisme*, de l'*antisémitisme*, et de toute forme de *discrimination*. On n'est jamais mieux servi que par soi-même, tout cela s'élabora dans un Comité minuscule, parfaitement conscient de ses propres intérêts. Le Concile de Nicée avait inauguré cette horreur totalitaire qu'est la religion unique et obligatoire avec un Empereur et trois cents évêques, les Droits de l'Homme se contentèrent d'un Comité de neuf personnes pour régler le sort de l'humanité entière. Ce Comité était bien sûr auréolé d'un halo *démocratique* d'essence supra-divine.

De fait, qu'est-ce qui distingue les sacrés *Droits de l'Homme* d'une religion ? A peu près rien, sur le fond. Ce qui change, ce sont les modalités.

Des sacrifices publics à Moloch, destinés à entretenir la terreur, on passe aux sacrifices cachés aux yeux du public au fond du Temple dans le judaïsme, puis on passe au sacrifice symbolique dans une Eglise publique chez les chrétiens. Le judaïsme et le christianisme agrémentent leurs sacrifices de lectures sacrées et de sermons. Dans la dernière phase, la religion des *droits égaux* et de l'*anti-discrimination*, ce sont les grands médias, les parlements, les tribunaux qui deviennent les lieux de la diffusion et de l'imposition de la Bonne Parole.

Quant au fond, il est entièrement décalqué sur le christianisme, le système du Sacrifié. Comme dans chaque transition, les habits changent, mais pas les acteurs.

Il y a une continuité totale dans le parcours de *la haine*, ou dans les rapports *sacrificateur-sacrifié*, sous des déguisements divers. D'abord dans les initiateurs : le christianisme est prêché par des Juifs, et même, probablement, des cabalistes, des gens plus proches du Moloch originel que les prêtres officiels du judaïsme de Moïse. Ces gens vont mener leur attaque sur deux axes : le sacrifice de soi pour aller vers le Paradis, et l'agitation des couches les plus basses et les plus stupides de la population, potentiellement les plus haineuses, contre les élites, prétendument responsables des malheurs du monde. Ces manipulateurs seront par la suite relégués dans un rôle extérieur, mais privilégié, et garderont toujours plus ou moins le prestige d'être les initiateurs du système et les seuls à connaître ses racines.

Au tour suivant, ce sont encore eux qui ont la haute main sur l'élaboration et l'imposition de la nouvelle idéologie, et cela se voit très clairement par leur position une fois de plus particulière, puisque les lois vont être dirigées contre le racisme et l'*antisémitisme*, ce qui souligne une sorte de statut d'exception dans un *antiracisme* supérieur, destiné à les protéger particulièrement.

De plus, dans la nouvelle mouture religieuse, on voit une espèce d'inversion totale, et finale, du parcours de *la haine*. Le peuple juif, le peuple des sacrificateurs bénéficiant d'un statut d'exception, se pare de la robe de *victime de la haine*, alors que le sens commun depuis plus de deux millénaires le caractérise comme singulièrement *haineux*. C'est là un tour de passe-passe, une permutation tout à fait remarquable. Selon les *innocents* manipulateurs, tous les observateurs ont projeté pendant des

siècles leur propre haine sur de malheureux *boucs émissaires* innocents, et la messe est dite.

Bien sûr les idéologies et religions sont toujours en décalage avec la réalité, ou même, s'y opposent catégoriquement ; on a dans le christianisme tout un délire sur *les derniers seront les premiers*, une vie matérielle qui serait mauvaise quand il y aurait une vie spirituelle qui serait bonne, etc. Les idéologies et les religions sont capables de toutes les outrances, de tous les mensonges, de toutes les idioties. Les religions et idéologies font des vraies connaissances, celles de la science, ou même celles du sens commun, des abominations. Aujourd'hui, les vraies connaissances sur, entre autres, les races, les sexes, l'intelligence, l'évolution, bref tout ce qui est important, sont toutes systématiquement bannies. Mensonges, propagandes, endoctrination, et calomnies contre ceux qui savent.

La forme pratique des grandes idéologies modernes, celles qui ont été imposées universellement suite à l'élimination des résistances européennes, est exactement la même que celle des grandes religions créant le syndrome du *Sacrifié* : s'appuyer sur les couches les plus basses de la population, voire, dans les développements modernes, les importer des zones les plus arriérées, pour détruire les couches les plus hautes, les asservir et se saisir de leurs biens et de leurs vies. Ceux qui mènent la danse sont ceux qui sont à l'origine, d'une part des guerres, d'autre part des grandes idéologies prétendument pacifistes ou antiracistes qui, en important des races différentes, créent pratiquement les abominables conflits interraciaux. Une fois le vernis idéologique et les excellentes intentions retirés, le schéma d'action pratique est très clair, et ses acteurs très visibles.

Les divers « *ismes* » détestent la réalité, au point de vouloir la détruire complètement. Les modulations des attaques sont diverses, chaque *isme* ayant ses cibles privilégiées ; il faut, en tous cas, bien comprendre de quoi il est question, dans chaque cas. Pour prendre l'*isme* qui cause le plus de problèmes, et les plus effrayants, l'*antiracisme*, il s'agit de détruire les *différences raciales*, qui seraient, selon une conception égalitaire parfaitement perverse de la justice, *injuste*s. En grec, le mot *genos* signifie tout ce qui s'hérite naturellement : ce qu'on appelle aujourd'hui les gènes, mais aussi le caractère, ou même la valeur. Vouloir détruire cet héritage, ça

s'appelle un génocide ; la doctrine antiraciste est, fondamentalement, génocidaire. Tous les *ismes*, à l'exception peut-être du *réalisme* s'il est employé sans biais, sont destructeurs tout comme l'antiracisme est génocidaire.

Le phénomène vraiment inquiétant de l'époque moderne est qu'il semble que, contre toute attente et contre toute la volonté de progrès portée par les sciences, plus on connait de manière certaine la réalité, plus les idéologies réagissent contre les connaissances avec une violence accrue. C'est extrêmement visible en ce qui concerne la génétique. On sait aujourd'hui énormément de choses sur les races, les groupes, même relativement étroits, sur leur origine, leur évolution, leurs capacités, tout cela peut s'observer, s'échantillonner, se calculer. La réalité observable, calculable, effective, correspond pour l'essentiel à ce qui est qualifié par les idéologues de *préjugés*. Mais dans la réalité seuls les idéologues ont des *préjugés*. Des préjugés extrêmement tenaces, qui les empêchent, soit par stupidité, soit par aveuglement volontaire, de s'informer sur ce qu'on peut démontrer de manière certaine. Ce phénomène d'amplification des *ismes* totalitaires, qui veulent empêcher toute description de la réalité, amplification corrélée presque exactement à l'accroissement des connaissances objectives que l'on *ne veut pas savoir*, est extrêmement inquiétant, quand on pense que plus on saura de choses, moins on pourra les divulguer.

Force est de constater que la plupart des gouvernements, à l'heure actuelle, sont du côté de la falsification et du totalitarisme. Et beaucoup de scientifiques *trahissent*, il n'y a pas d'autre mot, en sachant pertinemment qu'ils le font. Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, dit-on, mais ça pose problème quand il y a un accroissement exponentiel des vérités connues, et qu'on peut en même temps de moins en moins en dire. Cette situation nous amène à un point de pur délire, qui peut déboucher, qui débouche déjà, sur de la pure folie furieuse et de la violence.

Deux mots sur le dégoût et la mutilation

La haine est certainement l'ingrédient principal de l'oppression, et d'ailleurs son existence est maintes fois soulignée à l'époque moderne, sous la forme de *discours de haine* et de *comportements haineux*, même si la plupart du temps, il s'agit de projections des vrais haineux, et connus

comme tels, contre leurs victimes. Mais le fait existe bel et bien. Le dégoût, par contre, n'est que très rarement évoqué. C'est pourtant un sentiment essentiel, venu du plus profond des âges et de notre être, tout comme la peur et l'instinct sexuel, et sa manipulation, peu connue, est extrêmement importante pour façonner ce que nous appelons nos personnalités.

Récemment, les neurosciences, qui s'attachent à localiser dans le cerveau les phénomènes physiques liés à nos réactions et nos comportements, ont repéré que chez les Européens, quelles que soient leurs opinions affichées, des images de relations interraciales avec des Africains activaient la zone spécifique du dégoût, la seconde émotion la plus puissante après la peur. On peut penser ce que l'on veut de toutes les méthodes réprimant l'expression de ce dégoût, mais on ne peut y voir, d'un point de vue strictement physique ou naturel, autre chose qu'une mutilation.

Je ne vais pas vouer un culte aux neurosciences, mais l'effort consistant à localiser physiquement l'origine de nos sentiments, et à voir leur activation dans telle ou telle circonstance, est extrêmement important pour que l'on puisse comprendre quel est notre *être profond*, quelles sont nos réactions *naturelles*, et comment et pourquoi elles ont été transformées, détournées, combattues pour créer notre *personnalité*, qui apparait souvent, dans cette optique, comme étant une construction artificielle.

On considérait volontiers, au 18ème siècle, l'enfant comme une *feuille blanche* sur laquelle on pouvait imprimer tout ce qu'on veut. Il suffisait donc, en quelque sorte, de changer le texte pour améliorer l'humanité. Les quelques réactions naturelles étaient considérées comme une espèce de pâte à modeler, relativement informe, qu'on pouvait modifier tranquillement par des opérations d'éducation et de rééducation adéquates, pour le bien de l'individu et de la société à la fois. L'objectif principal de la secte maçonne des Illuminati, contrôler l'éducation, et celui de la plupart des éducateurs aujourd'hui, vont dans ce sens.

Il y eut quelques réactions contre cette vision à partir de la fin du 19ème siècle, en particulier celle de Nietzsche. Mais généralement, l'expression franche et nette de sentiments simples, non biaisés, était proscrite, ou laissée, partiellement, aux classes inférieures, comme signe certain de *manque d'éducation*. S'il y a, aujourd'hui quelques groupes de dissidents, dans le discours largement majoritaire des classes dirigeantes, fortunées et

éduquées, on considère uniformément que le *racisme*, lié au *populisme*, est dû au manque d'éducation des classes populaires, voire à leur bêtise. C'est un mythe fortement enraciné dans les classes dirigeantes, qui en fait une proie facile pour les sectes comme celle des Illuminati et autres connexes.

Les neurosciences détruisent le mythe de la page blanche, et tous les mythes prométhéens de l'éducation. Ce qui se passe réellement est ce que Sa'ul Paulus dit Saint Paul appelait la *circoncision du cœur*, qui serait mieux appelée circoncision du cerveau, c'est-à-dire, ni plus ni moins, une mutilation.

Nous avons été mutilés. Nous avons été mutilés tellement profondément que, pour retrouver, entre autres, le dégoût des autres races, il faut une expérience quasiment cataclysmique. Et dangereuse, parce qu'on a fait de l'expression publique de ce dégoût parfaitement naturel un crime, et gare à qui perd le *contrôle* !

Pourquoi est-ce important ? Parce qu'on peut stigmatiser l'éducation ordinaire comme malfaisante, on peut vitupérer contre elle, on peut penser à raison qu'elle est spoliatrice, mais tout cela n'est, après tout, fondé que sur des appréciations. Si on peut démontrer, comme c'est le cas, qu'il s'agit d'une mutilation, nous sommes alors devant quelque chose d'entièrement différent : une mutilation est un crime. Que la quasi-totalité des mutilés n'en aient aucune conscience, et même le nient, n'a aucune importance : un crime n'est pas une affaire d'appréciation, c'est un fait matériel, un évènement, que l'on en soit conscient ou pas. Ce qu'on appelle *crime de la pensée*, le crime de ne pas penser correctement, n'a jamais été un vrai crime. Par contre, cette terreur d'un *crime de la pensée* illusoire pourrait bien, justement, participer d'un authentique *crime contre notre nature*, une *mutilation* de nos réactions naturelles.

Toute mutilation délibérée est un crime, et le crime appelle le crime.

Et comme ce crime est extrêmement répandu, c'est d'un authentique *crime contre l'humanité* qu'il s'agit, et pas d'un crime contre des groupes spécialement protégés qui prétendent cyniquement être, contre les autres, les représentants de l'*humanité*.

Retour aux sources : Γνῶθι Σεαυτον

Γνῶθι Σεαυτον, *Connais-toi toi-même*, est la sentence qui figurait au fronton du temple d'Apollon, à Delphes, à l'époque de l'Antiquité ; Delphes était un lieu sacré révéré par toutes les Cités grecques, pourtant généralement jalouses de leurs particularismes ; la Pythie, une voyante, y délivrait les messages des dieux. Γνῶθι Σεαυτον est une sentence qui a illuminé toute la vie spirituelle et intellectuelle de la Grèce, et d'une bonne part de toute l'Antiquité, et c'est cette sentence que je retrouve à la fin de mon parcours sur cette terre, à la fois illuminé et meurtri.

C'est bien par la connaissance de moi-même, et la connaissance générale de la nature à travers ma propre nature, que je suis parvenu, je crois, à connaître le monde, à travers des expériences peu ordinaires, et souvent incompréhensibles. Le récit de ce que j'ai vécu et vu, entendu, lu, ressenti, et ma compréhension du monde sont une seule et même chose ; tout cela m'est propre, mais la sentence de Delphes me dit que c'est la connaissance, et qu'il n'y en a pas d'autre. Et pour moi, cette connaissance-là est la base de ce que nous appelons la civilisation.

Il faut comparer la sentence grecque avec ce que dit la barbarie, qui a aussi son opinion sur la question de la connaissance. « Tu ne mangeras pas du fruit de la connaissance du bien et du mal », dit le dieu cruel et tyrannique de la Bible, dont les prêtres entourent leurs connaissances factices dans le mystère des sacrifices et des pénitences ; cette barbarie s'est répandue dans tout l'Occident, et des juges inquisitoriaux, encore aujourd'hui, prétendent régir le vrai et le faux comme le bien et le mal.

La tyrannie biblique barbare, l'inverse absolu du « Connais-toi toi-même », source de toute connaissance authentique, s'exprime aujourd'hui dans une myriade de textes de lois prescrivant ce qui peut être fait, dit, et même pensé, lois toutes issues d'une loi fondamentale tyrannique, imposée après la fin de la seconde guerre mondiale par la cabale mafieuse triomphante, la *Déclaration universelle des Droits de l'Homme* antidiscriminatoire. La belle sentence grecque, « Connais-toi toi-même », est écrasée par les sentences des juges.

La « Déclaration » rendait impossible tout libre examen, toute distinction, toute « discrimination » : la Loi souveraine et tyrannique avait décrété qu'il était désormais interdit de d'agir ou de penser en fonction de

la race, la religion, etc., des uns et des autres. C'était la tyrannie universelle des Juges, rêve des Juifs et cauchemar des *Gentils*.

> « 1. Chacun peut se prévaloir de tous les droits et de toutes les libertés proclamés dans la présente Déclaration, sans distinction aucune, notamment de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion, d'opinion politique ou de toute autre opinion, d'origine nationale ou sociale, de fortune, de naissance ou de toute autre situation.
>
> 2. De plus, il ne sera fait aucune distinction fondée sur le statut politique, juridique ou international du pays ou du territoire dont une personne est ressortissante, que ce pays ou territoire soit indépendant, sous tutelle, non autonome ou soumis à une limitation quelconque de souveraineté.
>
> (...)
>
> Article 7
>
> 7 - Tous sont égaux devant la loi et ont droit sans distinction à une égale protection de la loi. Tous ont droit à une protection égale contre toute discrimination qui violerait la présente Déclaration et contre toute provocation à une telle discrimination. »
>
> *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme*, 1948

« Provocation à une telle discrimination », ça peut être n'importe quelle pensée libre. De toute évidence se « connaître soi-même », le libre examen, la recherche des faits et des causes, l'analyse de la tyrannie globale et des causes de notre dégradation, sont des « provocations à une telle discrimination ». La « protection globale contre les discriminations » est une tyrannie globale contre la connaissance, et aussi contre la liberté de faire, de dire et de penser.

Cette tyrannie est d'essence barbare, biblique et judaïque, et s'étend sur tout l'Occident en favorisant l'invasion d'êtres barbares issus des zones *sous-développées*, qu'il est interdit de *discriminer*. Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il y a un lien étroit entre ces barbares et la barbarie du texte qui les incite à envahir l'Occident, et que tout cela remonte à un antique conflit entre la civilisation occidentale, dont le « connais-toi toi-même » refuse catégoriquement toute Loi tyrannique imposant une vision

du monde quelconque, et la barbarie biblique qui use des Lois pour asservir les peuples, y compris, initialement, le peuple juif.

La civilisation avait des lois et des constitutions, d'ailleurs diverses, et également des traités négociés de gré à gré, mais rien qui ressemble à la tyrannie d'un Droit universel, et encore moins un Droit universel établi par une petite troupe de conspirateurs, à New York, en 1948, en se fondant sur les décisions tyranniques d'un tribunal militaire autoproclamé, sans le moindre fondement légal préalable. L'abolition de cette horreur est un préalable à la libération des peuples et des consciences, et dans les circonstances actuelles, on peut dire qu'il y a urgence. L'obéissance servile des dirigeants, qui ne sont que des satrapes de l'Empire, contraste trop avec la colère grandissante des peuples, et cette contradiction pourrait devenir explosive.

Chacun sent bien que la brillante civilisation occidentale s'écroule sous les coups des barbares qui l'envahissent ; ce qu'on sait moins, c'est que cet écroulement est dû, non pas à des circonstances hasardeuses sur lesquelles personne n'aurait prise, mais à une Loi fondamentale elle-même barbare et tyrannique, imposée par des barbares, des tyrans et des escrocs. Nous ne retrouverons complètement notre civilisation, et notre être profond, qu'en éradiquant la source du mal.

Il y a de grandes continuités dans l'histoire, et ces continuités façonnent la vie, réelle et mentale, des peuples et des individus, vous comme moi. C'est la même cabale, sous divers avatars, qui pratiquait les sacrifices dans le feu des premiers-nés mâles à Moloch, qui a écrit la Bible et ses lois, qui a pratiqué l'usure, l'esclavage et diverses formes d'exactions en Occident, qui a écrit *Germany must perish!*, livre paru bien avant l'entrée en guerre des USA et préconisant par avance le génocide du peuple allemand (par le Juif allemand Theodor Kaufman, 1941), qui a réussi à détruire et criminaliser les peuples européens, qui a écrit la Déclaration Unilatérale des Droits de l'Homme interdisant la discrimination, qui a interdit toute pensée libre et m'a considérablement détruit la cervelle par l'*antiracisme*, et qui a finalement assassiné Colleen, après l'avoir séduite, prostituée et menacée. Tout cela vient d'une origine unique.

Le grand manipulateur judaïque de classe satanique Disraeli, le principal artisan des troubles de l'Europe au 20ème siècle, avait une vision

très claire de ce phénomène. Voici ce qu'il écrivait dans son livre *Endymion* :

> « Personne ne traitera avec indifférence le principe racial. C'est la clé de l'histoire. Pourquoi l'Histoire est-elle souvent si confuse ? C'est parce qu'elle est écrite par des gens qui ignorent ce principe et tout le savoir qu'il implique... La langue et la religion ne font pas une race. Une seule chose fait une race, et cette chose c'est le sang. »
>
> Benjamin Disraeli, *Endymion*, 1880

Sachant cela, il n'est pas très compliqué de comprendre l'origine, le pourquoi du comment de l'*antiracisme* et des lois *antidiscriminatoires* appliquées aux Européens dénués de toute défense. Mettre le *racisme* au niveau des pires horreurs, c'est bannir toute intelligence et toute compréhension, et toute prise sur la réalité. La cohérence ethnique et raciale est une nécessité essentielle de la sauvegarde et du bien-être des peuples, que tous les peuples, aussi démunis soient-ils, tentent de maintenir ; c'est pourquoi il fallait, pour la prédominance des intérêts cabalistes, en faire un crime.

Entre le crime réel et le crime imaginaire du *racisme* implanté dans ma cervelle par tous les outils du contrôle, mon étonnement initial, « ce *serait* un crime », auquel je ne pouvais croire, comme on ne peut croire aux horribles histoires des contes emplis d'ogres et de vampires, s'est transformé en certitude : nous vivons dans un monde dominé par des ogres et des vampires, non pas cachés au profond des forêts ou dans des châteaux hantés, mais au cœur de notre système.

L’âme du crime

« *If some people knew that I know what I know, I’d be in a lot of trouble.* »

: « Si certaines personnes savaient que je sais ce que je sais, j’aurais de gros ennuis. »

Colleen Applegate, une semaine avant d’être assassinée par des agents du gouvernement invisible.

« *The very word ‘secrecy’ is repugnant.* »

: « Le mot même, ‘secret’, est répugnant. »

John Fitzgerald Kennedy, assassiné publiquement par des agents du gouvernement invisible.

« *The conscious and intelligent manipulation of the organized habits and opinions of the masses is an important element in democratic society. Those who manipulate this unseen mechanism of society constitute an invisible government which is the true ruling power of our country.* »

: « La manipulation consciente et intelligente des opinions et des comportements des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme invisible de la société forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays. »

Edward L. Bernays, *Propaganda*, 1923

« *And as I’ve mentioned, we’ve all been quite content to demean government, drop civics and in general conspire to produce an unaware and compliant citizenry. The unawareness remains strong but compliance is obviously fading rapidly. This problem demands some serious, serious thinking.* »

« Et comme je l’ai mentionné, nous avons tous été très satisfaits de dévaloriser le gouvernement, faire chuter le civisme et en général conspirer pour produire une population inconsciente et docile. L’inconscience demeure forte mais la docilité est de toute évidence en

train de disparaître rapidement. Ce problème nécessite une réflexion très, très sérieuse. »

Bill Ivey, de *Global Structural Strategies*, à John Podesta, directeur de campagne d'Hillary Clinton, 13 mars 2016, email divulgué par *Wikileaks*.

Haine de la nature, haine de l'humanité

C'est une démarche simple, mais assez éclairante, de toujours chercher à distinguer, dans les humains, ce qui appartient au monde de leur nature profonde et ce qui appartient à la contre-nature. Cette démarche est un peu analogue à la recherche du vrai et du faux, voire du bien et du mal, mais elle ne se fonde pas sur le royaume fantastique des Idées, elle se fonde sur la vie, notre nature, et notre évolution. La contre-nature *ment* toujours. Nietzsche l'exprimait dans un aphorisme très simple : « Le prêtre *ment*. » Aujourd'hui, les idéologues ont largement remplacé les prêtres, et la *Déclaration universelle des Droits de l'Homme* fait office d'Evangile, mais le *mensonge* est le même, et ses conséquences sont tout aussi catastrophiques, et même plus, parce qu'il y a aussi dans le domaine de la contre-nature une *évolution*, qui s'attaque aujourd'hui aux fondements, le sexe, la race.

La plupart d'entre nous sont, sans le savoir, les petites mains d'un projet haineux et paranoïaque établi il y a plus de 2500 ans, celui de détruire tous les peuples et nations, toutes les *gens*, toutes les races de *Gentils* au seul profit d'un Dieu jaloux et de son peuple *élu*, selon les termes du premier commandement de leur Alliance, figurant dans leur Bible, *Exode*, 34. Il s'agit de détruire les peuples, les religions et les cultures.

Le mode opératoire de cette destruction a été variable, allant de la destruction lente par l'usure, l'accaparement des finances publiques, la corruption, la propagande, caractéristiques des sociétés *libérales*, à la destruction terroriste violente par les judéo-bolcheviques ou *communistes*. Les deux modes, libéral et communiste, coopèrent étroitement ; quand la Juiverie mit la main sur le Trésor des USA par la fondation de la *Federal Reserve*, elle finança presque immédiatement le monstre terroriste et génocidaire Bronstein dit Trotski pour noyer le monde russe sous des fleuves de sang. Tous les pires moments de l'histoire mondiale depuis cent

ans, et Dieu sait s'il y en a, comme on dit, sont des conséquences terrifiantes de ce projet judaïque, et des résistances contre celui-ci.

En conséquence de ce projet, tout *droit des gens*, celui des peuples d'Occident s'étant établi depuis des millénaires, droit sur leur sol, leur sang et diverses propriétés, a été écrasé sous un droit *universel*, porté par des armées d'occupation sous contrôle judaïque, après la seconde guerre mondiale. Nous, peuples d'Occident, vivons sous la férule d'un droit d'occupation étrangère. Les *Droits de l'Homme universels* sont les ennemis de notre *Droit des Gens* respectueux des peuples et des identités. Nous savons sans aucun doute ou ambigüité possible *qui* s'est donné pour objectif, exprimé en toutes lettres dans son livre sacré, la Torah, de détruire les *gens* ou *Gentils*. Ce qui a été repris par le christianisme, la seule religion au monde, inventée par les mêmes, préconisant l'autodestruction. L'esprit étranger s'est emparé aussi bien de nos institutions que de nos esprits. Nous sommes occupés par un esprit et un droit étrangers, et cet esprit est le pire qui soit connu. C'est l'esprit de Yahweh fils de Moloch, implanté par l'entremise perverse de son fils le Christ. Le Christ était nécessaire pour que les *Gentils*, les Nations puissent accepter cette doctrine abominable en tant que victimes, et œuvrer gentiment à leur propre destruction.

Que l'on comprenne ou non notre occupation par un *esprit étranger*, la récupération pleine et entière du droit de nos peuples est la priorité absolue. C'est sur cette ligne que s'affrontent aujourd'hui les résistants et les forces d'occupation. La conscience, longtemps diffuse, d'avoir été dégradés s'accroît tous les jours.

Il ne manque que la conscience de ce qu'est réellement l'occupation, et de ce que sont ses moyens, et surtout ses buts. Il est très difficile de comprendre une action quelconque si on ne comprend pas ses buts. Dans la conception ordinaire et normale des évènements, les actes de la politique concernent le pouvoir, la conquête du pouvoir, de la richesse, de la domination. Tout cela *fait sens* pour le citoyen ordinaire. Mais c'est une erreur, et c'est pourquoi les Sacrificateurs ont toujours une longueur d'avance, dans une zone d'ombre imperceptible pour la conscience ordinaire.

Je ne vais pas me fonder sur les controversés *Protocoles des Sages de Sion*, dont je trouve très curieux que, précisément, ils ne traitent que de la conquête du pouvoir – un sujet, de fait, très ordinaire, et banal dans

n’importe quel groupe politique, qu’il soit officiel ou occulte. Cet accent mis sur la conquête du pouvoir, pas plus scandaleuse que les écrits de Machiavel, me fait imaginer que, comme le document provient d’un Juif qui aurait soi-disant *trahi*, ce soit effectivement un faux, produit non pas par la police tsariste, mais par le *kahal* lui-même. Je vais me fonder sur une publication faite par Nahum Goldmann, fondateur et dirigeant du Congrès Juif Mondial, en 1915, deux ans après l’accaparement des finances américaines par le groupe de financiers judaïques de la *Federal Reserve*, et deux ans avant la saisie brutale du pouvoir en Russie par des bolcheviks animés par Lev Davidovitch Bronstein-Trotski, financés par les mêmes banquiers de la *Federal Reserve*. Accrochez-vous.

> « La mission historique de notre révolution mondiale est de remodeler une nouvelle culture de l’humanité pour remplacer le système social antérieur. Cette conversion et réorganisation de la société globale nécessite deux étapes essentielles : premièrement, la destruction du vieil ordre établi, deuxièmement, la conception et l’imposition du nouvel ordre. La première étape exige l’élimination de toutes les frontières, de la nationalité et de la culture, des barrières éthiques et définitions sociales faisant l’objet d’une politique publique, c’est seulement ensuite que les éléments du vieux système détruits peuvent être remplacés par les éléments de système imposés de notre nouvel ordre.
>
> La première tâche de notre révolution mondiale est la Destruction. Toutes les strates sociales et les formations sociales créées par la société traditionnelle doivent être annihilées, les individus hommes et les femmes doivent être déracinés de leur environnement héréditaire, arrachés de leurs milieux natals, aucune tradition de n’importe quel type ne doit être autorisée à rester sacro-sainte, les normes sociales traditionnelles ne doivent être vues que comme une maladie à éradiquer, la règle d’or du nouvel ordre est : rien n’est bon donc tout doit être critiqué et supprimé, tout ce qui était doit disparaître. »
>
> Nahum Goldmann, *The German War: The Spirit of Militarism*, 1915

L’année 1915 est deux ans avant l’entrée des USA dans la première guerre mondiale, portée par une intense opération d’intoxication médiatique pour renverser l’attitude pacifiste et non-interventionniste dominante. L’Allemagne, l’Autriche et autres avaient pratiquement gagné

la guerre. L'intervention américaine permit la destruction de l'Empire russe au profit des judéo-bolcheviques, et la destruction de l'Allemagne, centre de l'Europe ; la tentative de prise de pouvoir judéo-bolchevique échouera en Allemagne, et produira au contraire un immense mouvement de réaction contre cette attaque, dont le national-socialisme.

C'était il y a un siècle. Aujourd'hui, nous avons le *Grand Reset*, Davos, Schwab, Soros, et bien sûr Rothschild, et toutes les forces et puissances qui s'agitent pour mettre cela en œuvre, une fois pour toutes. Mais Nahum Goldmann n'a rien inventé. Tout cela est déjà présent dans les imprécations des prophètes, comme Isaïe, qui prédisent la destruction des Nations pour que règnent éternellement Yahweh et ses Elus, et que *le loup s'abreuve avec l'agneau*, ou pour les Chrétiens, pas mieux, l'Apocalypse qui décrit leur destruction de fond en comble dans des inondations de sang, sauf pour les Saints ou Justes, ceux qui se prosternent devant le Seigneur, dont l'autre nom, plus trivial, serait *collabos*.

Le slogan repris d'une seule voix par tous les suppôts de cette horreur programmée est « *Build Back Better* », *reconstruire mieux*, après avoir absolument tout détruit de fond en comble ; tous ceux qui sont parvenus à la tête des Nations par leur corruption et répètent cela sont de dangereux paranoïaques, des fous furieux, des adeptes de la destruction cabalistique qu'il faudrait enfermer de toute urgence.

Que la *société nouvelle* soviétique ait été une innommable horreur n'a pas découragé la cabale ; de son point de vue, le seul problème du *paradis socialiste* était de ne pas être mondial.

La haine de ce Nahum Goldmann pour tout ce qui existe est patente, et ce serait la sous-estimer que de croire qu'elle se limite au champ du pouvoir. Ce qui est, profondément, l'objet de la haine de ces êtres, c'est toute la Nature, en bloc.

Je vais me référer à un article intitulé : *Neo-Paganism in the Public Square and Its Relevance to Judaism*, Dr. Manfred Gerstenfeld, April 1, 1999, paru dans *Jerusalem Center for Public Affairs, Israeli Security, Regional Diplomacy, and International Law,* Volume 11:3-4 (Fall 1999)

Le titre en français : *Néopaganisme dans l'espace public et son importance pour le judaïsme*.

« Dans la société fragmentée d’aujourd’hui un grand nombre de mouvements néopaïens religieux et séculiers ont émergé et prennent de l’importance. Une augmentation de l’intérêt pour la nature est un élément central pour beaucoup de ses manifestations. Des expressions de cette attitude sont trouvées chez les adeptes du néopaganisme, néo-Nazis et quelques courants environnementalistes extrémistes.

L’ancienne répulsion du paganisme éprouvée par les adeptes du Judaïsme est reliée au besoin de faire le point sur ces phénomènes contemporains. Le retour du paganisme force le Judaïsme à se concentrer sur la loi et la tradition Juives, qui proclament que Dieu est central dans le monde. La nature n’est pas sacrée et ses lois représentent la barbarie ; les *lois noachiques* représentent la société civile. Il y a plusieurs raisons pour les observateurs Juifs pour regarder attentivement la direction que le puissant intérêt renouvelé pour la nature va prendre, et les conséquences que cela peut avoir pour la Juiverie mondiale. »

Curieusement, cela rejoint presque exactement le célèbre discours sur le Nouvel Ordre Mondial de l’immonde George H.W Bush, l’archi-criminel que dénonce Colleen, celui qui est le plus probablement le donneur d’ordre de son assassinat. Bush prétend remplacer ce qu’il appelle la *loi de la jungle*, c’est-à-dire la loi *naturelle*, ce qui fonde le droit naturel et le *droit des gens*, par le *règne de la Loi*, et il n’est pas bien difficile de comprendre *qui* est le bénéficiaire de cette chose étrange, cette entité éthérée appelée *la Loi*. Le hasard faisant bien les choses pour conforter les cabalistes, toujours friands de *signes* numérologiques, dans leur contrôle intégral du monde, ce discours eut lieu le 11 septembre 1990, juste 11 ans avant la désintégration des deux tours du World Trade Center. C’est exactement de la même manière que Bush justifie *la Loi* qui doit régir uniformément toutes les *nations* de la terre sous la même férule tyrannique.

« Nous avons devant nous l'occasion de construire pour nous-même et pour les générations futures un nouvel ordre mondial. Un monde ou la primauté de la Loi, pas la loi de la jungle, régit la conduite des nations. Lorsque nous serons victorieux, et nous le serons, nous aurons une réelle chance avec ce *nouvel ordre mondial*. Un ordre régi par un *Conseil* crédible qui tiendra enfin son rôle, et maintiendra la

paix, afin d'accomplir la promesse et la vision des fondateurs des Nations Unies. »

George H.W. Bush, 11 septembre 1990

Conseil peut être l'une des traductions de *Kahal*.

Les *fondateurs des Nations Unies* sont évidemment conformes au même plan, étant tous liés, à des degrés divers de proximité, à la Juiverie, et fortement hostiles à toute forme de *populisme* et d'indépendance des peuples. Ce sont les mêmes qui ont œuvré à l'incinération de l'Allemagne nationaliste et socialiste, et de quelques annexes.

La *haine contre l'humanité* d'un George H.W Bush, comme celle de ses frères de haine, s'ancre dans une autre haine, plus profonde et plus secrète, la *haine de la nature*. Cette haine est incompréhensible pour un être ordinaire ; prostituer et assassiner Colleen, une fille extraordinairement naturelle, extraordinairement belle et *vivante*, ne peut s'expliquer par la seule *haine de l'humanité* ; pour parvenir à cet extrême, il faut haïr profondément *la nature* et *la vie* elle-même.

C'est important, parce que l'interrogation de *Ce serait un crime*, cette interrogation face à un phénomène inconcevable, ne peut trouver de réponse que dans une haine profonde, qui va au-delà de l'*humanité*, qui touche tout ce qui est *naturel* et vivant, la haine de *la chair* elle-même.

Tout cela est répugnant. *Et cela fut ainsi. Et Dieu vit que cela était bon.*

Continuons dans le texte de notre spécialiste du néopaganisme, notre thuriféraire de la Sainte Loi contre la *mauvaise nature*.

« Le Néo-Nazisme est une autre idéologie semi-religieuse. On entend plus parler de son racisme que de son intérêt païen pour la nature, mais ce dernier n'en est pas moins là. Peu de gens se rendent compte – et les Verts Allemands d'aujourd'hui préfèrent qu'on ne le leur rappelle pas – que les premières lois importantes de protection de la nature ont été émises en Allemagne Nazie, qui s'avérerait le plus cruel des pays d'Occident à l'égard des humains. »

On voit venir la suite du raisonnement. Les Allemands sont les plus cruels des humains, parce qu'ils sont proches de la nature, elle-même cruelle, alors que les Juifs, qui sont, eux, doux, sans haine et civilisés, s'en méfient.

> « Il y a déjà vingt ans, l'historienne hollandaise Lea Dasberg faisait remarquer les dangers d'un « retour à la nature » exagéré : « Le *naturel* est redevenu une norme comme contrepoids à la culture. Ainsi peu après le Nazisme, qui proclamait la même chose, on a de nouveau oublié quels dangers l'élévation de la nature comme norme amène pour les handicapés, les déviants sexuels, les anciens et les sociétés interraciales. La réflexion historique devrait nous apprendre que ce sont toujours les sociétés rurales et agraires qui ont produit les mouvements destructeurs basés sur une pensée millénaire. »

Je me demande où cette *historienne* est allée chercher ça, à propos des sociétés traditionnelles agraires et leur *pensée millénaire*. Elle l'a probablement inventé de toutes pièces. On pourrait lui rappeler que le mot *culture* fait référence à l'agriculture, tout comme le mot *civilisation* fait référence aux villes, qui n'ont pu naître que grâce à l'agriculture et ses surplus. Ce ne sont sûrement pas les barbares nomades pillards issus d'Abraham, sacrificateurs de premiers-nés à Baal-Moloch, qui peuvent donner des leçons de civilisation à quiconque.

> « La *Halakhah* (le corpus de lois juives) est l'antithèse des lois de la nature. Ces dernières sont cruelles : il n'y a pas de charité dans la nature ; il n'y a pas de pitié. »

> « Dans la Bible, les Derniers Jours Utopiques sont caractérisés par la disparition de ces caractéristiques du monde, quand Isaïe prophétise que « le loup doit cohabiter avec l'agneau… la vache et l'ours doivent paître… un enfant doit jouer au-dessus d'un nid de vipères »

Isaïe est le prophète du *herem*, l'anathème, des fleuves de sang, de la vengeance divine et de l'incinération des Nations… On comprend bien que le monde paradisiaque des Derniers Jours passe par la destruction ultime de la nature, de toute la terre telle qu'elle est… le moins qu'on puisse dire, c'est que l'exemple d'Isaïe, prophète haineux et paranoïaque, mais pas tellement plus que les autres, est particulièrement mal choisi quand il s'agit de démontrer la *bonté* de la Loi judaïque…

> « Quiconque place la nature comme valeur centrale dans la société doit être suspect aux yeux des Juifs. On ne doit pas mettre sur le même plan néo-nazis, néopaïens, et environnementalistes extrémistes. Cependant, tous devraient être surveillés soigneusement

par les Juifs, même si le degré d'inquiétude qu'ils causent varie fortement. »

L'un des socles de la pensée occidentale, Aristote, considérait la nature comme un exemple d'excellence qu'il fallait suivre autant que possible. Il considérait d'ailleurs les systèmes politiques selon cette norme, et il concluait que la démocratie authentique, celle qui interdit l'usure, garantit les propriétés des citoyens, les éduque, leur donne liberté de parole et de décision, et empêche toute intrusion, assimilation et ingérence étrangère, est le système le plus naturel, le meilleur pour le bien-être des citoyens et la paix civile.

Thomas d'Aquin avait aussi rétabli en partie les droits de la nature humaine et contré la barbarie rigoriste du fanatisme judéo-chrétien, ouvrant la voie d'un *droit naturel* des humains. La cruauté des pratiques religieuses juives dégoutait au plus haut point les Grecs, jusqu'à ce qu'ils soient réduits au silence par le judéo-christianisme.

La Loi, le Nouvel Ordre Mondial, les Droits de l'Homme sont des attaques directes, à la fois contre la nature et contre la démocratie.

Tout ce discours antinaturel est, de fait, un discours contre l'humanité.

« Dans la Torah, Dieu dit non seulement aux Juifs mais aussi à l'humanité en général qu'ils ne devraient pas vivre selon les lois de la nature. Le Judaïsme rejette totalement *l'animal dans l'homme* et cherche à l'éradiquer. »

Chercher à éradiquer l'*animal dans l'homme*, c'est carrément détruire l'homme que nous connaissons, celui qui sent, qui imagine, qui aime, qui souffre, qui choisit, qui sait instinctivement ce qui est bon ou mauvais pour lui.

J'ai tenu à cette assez longue citation, parce cette position démente contre la nature en général, et la nature humaine en particulier, ou même *la haine* de la nature en général et de la nature humaine en particulier, est la source essentielle du *crime* que nous subissons de plus en plus.

Conformément à nos visions du monde normales, élaborées par nos cerveaux normaux ou normalement *humains*, nous imaginons que les horreurs programmées du *Grand Reset*, du *transhumanisme*, du *contrôle global* ne sont dues qu'à des motivations de pouvoir. Mais en réalité, il faut

faire appel à l'inimaginable : le projet est bien l'Apocalypse, la destruction intégrale de l'humanité telle qu'elle est pour instaurer le règne sans partage d'une Loi portée par des psychopathes haineux.

Voyons les progrès récents de cette horreur, dans la bouche du principal conseiller de Klaus Schwab, au sommet du World Economic Forum de Davos de 2020, Yuval Noah Harari, les deux, Schwab et Harari, étant du *peuple élu* des Sacrificateurs :

> « Les *data* pourraient permettre aux élites humaines de faire quelque chose de plus radical que juste construire des dictatures digitales. En piratant des organismes, les élites pourraient acquérir le pouvoir de reconstruire le futur de la vie elle-même, parce que quand vous pouvez pirater quelque chose, vous pouvez aussi en général le construire (*note : c'est complètement faux – ce qu'on peut faire, c'est l'handicaper ou le détruire*). Dans le passé, de nombreux tyrans et gouvernements ont désiré le faire, mais personne ne comprenait suffisamment la biologie, et personne n'avait assez de puissance de calcul et de données pour pirater des millions de gens. Mais bientôt, quelques corporations et gouvernements seront capables de pirater systématiquement tout le monde. Et si nous réussissons à pirater et reconstruire la vie, ce sera non seulement la plus grande révolution dans l'histoire de l'humanité, ce sera la plus grande révolution biologique depuis le tout début de la vie, il y a quatre milliards d'années. Pendant quatre milliards d'années, rien n'a fondamentalement changé. La science est en train de remplacer l'évolution par sélection naturelle par l'évolution par *dessein intelligent*, pas le *dessein intelligent* de quelque dieu au-dessus des nuages, mais notre *dessein intelligent*. »

Il faut comprendre que ces lointains héritiers de la Bible ne sont pas, comme on le dit souvent, des psychopathes, mais bien des paranoïaques bien plus dangereux que le célèbre Dr Frankenstein, qui devraient impérativement, pour la sauvegarde de la vie elle-même, être définitivement enfermés dans un asile de haute sécurité. La vie est un phénomène d'une extrême complexité, dont toute personne cultivée admettra que ce qu'on en connait, qui est beaucoup, n'est probablement qu'une toute petite partie de l'ensemble, et j'aborderai ce sujet à la fin. Ces fous furieux dangereux sont parvenus à ce niveau de pouvoir non pas par

leur intelligence, mais uniquement grâce aux passe-droits qui leur ont été stupidement accordés dans la chrétienté, grâce à l'usure et à tous les trafics maffieux, et à tout un ensemble de *crimes*.

Personne, je crois, parmi les *humains* dotés de toutes leurs facultés, n'est capable de saisir entièrement l'immensité du *crime* inconcevable qui est en train de se commettre. Un certain jour de 1982, j'ai vaguement senti, mais sans y croire vraiment, que *ce serait un crime* ; *ce serait*, veut dire que je ne le croyais pas vraiment possible, que ce n'était qu'une vue de l'esprit. En réalité, ce crime a envahi la planète, d'une manière tellement envahissante qu'il ne peut même plus se cacher.

> « L'individu est handicapé quand il se trouve confronté à une conspiration tellement monstrueuse qu'il ne peut croire qu'elle existe. L'esprit américain n'a toujours pas pris la mesure du mal qui a été introduit parmi nous. Il rejette même l'hypothèse que des êtres humains puissent épouser une philosophie qui doit à terme détruire tout ce qui est bon et décent. » J. Edgar Hoover, directeur du FBI, 1956

Hoover, humain très renseigné mais ordinaire, voit une *conspiration*, quelque chose qui entre dans le cadre de ce qu'il connait. Ce n'est pas, de fait, une conspiration. C'est bien pire. C'est un mode d'être, un mode d'être qui est hérité des très anciens Sacrificateurs de Moloch, de Yahweh, du Christ. Un mode d'être dont l'âme s'appelle *Haine*.

Le cœur de la Cabale et la destruction du monde

Il y a, à notre portée, un foisonnement de connaissances nouvelles, souvent liées à de très anciennes connaissances intuitives qui ont été écrasées par l'enfer totalitaire judéo-chrétien, l'enfer de Baal-Moloch, de Yahweh, et du Christ combinés, l'enfer des cabalistes, l'enfer de la haute finance usuraire et des idéologies totalitaires, destructrices et spoliatrices. Il y a aujourd'hui une guerre haineuse contre la civilisation ; ce n'est pas une guerre entre factions idéologiques, ou entre religions, c'est une guerre qui a pour objectif de détruire notre réalité immanente, celle de nos peuples ou de nos races, celles qui ont créé le principal de la civilisation moderne.

Ce qui est proprement hallucinant, c'est que les suppôts de Moloch, dans ses diverses versions, de l'originale à la chrétienne, ont pour objectif

d'écraser toute vie sous une Loi pire que tyrannique, je ne trouve même pas de qualificatif qui puisse décrire l'horreur absolue de cette politique.

Ce n'est pas une question de *droits*, ce qui est en question, c'est l'*être*. Nous en sommes au point où nous devons nous battre pour exister, pour affirmer haut et fort et exalter les spécificités de nos êtres, face à tous ceux qui voudraient les réduire par divers coups de force dans des *melting pots* infâmes. Cet écrasement des peuples, des cultures, de l'intelligence, de la beauté, dans une innommable bouillie, est le pire *crime contre l'humanité* qui ait à jamais été commis, et il est commis aujourd'hui, sous couvert des divers avatars des religions et idéologies de Moloch dans ses diverses versions.

Nous pouvons être à l'aube d'une nouvelle ère de progrès impressionnants de nos connaissances et de nos conditions d'existence. Mais pour l'instant, nous sommes confrontés à une haine destructrice qui se fait passer pour le Bien, la haine de Baal-Moloch sortie du Proche-Orient. Le dernier avatar de Baal-Moloch, le Christ, se fait passer pour une *victime*, et les *victimes* assoiffées de sang, de viol et de pillage, détruisent le meilleur du monde, tout comme Colleen a été détruite, tout comme je l'ai été, tout comme d'innombrables êtres le sont tous les jours. L'avenir est terriblement incertain.

Pour comprendre en une image l'horreur dans laquelle nous sommes plongés, il suffit de reprendre la manière dont les cabalistes voient Jésus, qui est probablement leur création. Il faut d'abord se souvenir que MLK, Moloch, signifie : *Seigneur*, et personne n'ignore que Jésus-Christ est *Notre Seigneur*. Bien que ce nouveau Seigneur, champion de l'autosacrifice, soit rejeté par le judaïsme orthodoxe, son origine judaïque, et sa filiation à Yahweh, autre *Seigneur*, puis à Moloch, Seigneur originel, est incontestable. Le judaïsme orthodoxe n'est pas friand d'autosacrifice, et il est assez clair que le commandement d'autosacrifice, ou *amour du prochain*, a été créé à l'usage des seuls *Gentils*, qui s'offriraient ainsi joyeusement au couteau des Sacrificateurs.

Il y a peu de renseignements là-dessus, mais il semble que dans ses sacrifices, la Cabale invoque, à côté d'Adonaï, un *Nester Jesus*, le Jésus caché des initiés, qui est la face cachée du Jésus des Chrétiens, en réalité l'antique figure de Moloch. S'il y a autosacrifice et *amour du prochain*, la victime se sacrifiant elle-même, ce sacrifice bénéficie aux Sacrificateurs,

qui n'ont plus qu'à récolter le fruit de la *vendange* de sang que les sacrifiés se sont infligé à eux-mêmes.

La dernière version du commandement d'autosacrifice, et la pire, est celle qui est contenue dans les célèbres Droits de l'Homme *Universels*, qui empêchent toute défense contre plusieurs espèces de criminels et de parasites devenus intouchables, et transforment les peuples avancés en victimes impuissantes.

Les soi-disant Droits de l'Homme ont créé des millions de nouveaux prédateurs pour lesquels il faut se *sacrifier*, et on invente tous les jours de nouveaux prétextes à sacrifices, à cause des épidémies, pour sauver la planète, etc. ; la figure de Baal-Moloch est devenue plus abstraite et plus invisible, mais elle est toujours là, de plus en plus avide, et ceux qui boivent le sang des peuples se gavent de plus en plus.

L'invention du christianisme, la seule invention *prodigieuse* du christianisme, c'est celle de transformer une image du Démon prédateur, le Baal-Moloch, en Victime sacrificielle, puis inciter les vraies victimes, les Chrétiens, à *se sacrifier* dans *l'Amour du Prochain* et le *Pardon des Offenses*, et les affaiblir ainsi jusqu'à ce qu'elles soient exsangues, et que les Elus d'Adonaï puissent se repaître de leurs dépouilles, leurs corps, leurs âmes, et leurs biens.

Toute la politique des Elus des dernières décennies, le flot d'invasion venu du tiers-monde, les vaccins, les crises financières, et j'en passe, est orientée vers cet objectif : dépouiller les masses exsangues et affaiblies, conditionnées à *accepter* le pire en étant persuadées d'être *dans le bien*.

Crimes contre la démocratie

La *démocratie* nous est aujourd'hui servie à toutes les sauces par les politiciens professionnels qui se prétendent ses défenseurs. Elle est une notion à laquelle tiennent les peuples d'Occident. Elle est devenue une espèce de notion fétiche, constamment utilisée comme prétexte ou justification, y compris des pires mesures totalitaires. C'est donc de première importance de voir si les régimes actuels satisfont les critères de ce qu'Aristote appelle la démocratie, et même si, du point de vue d'une démocratie, les politiciens de nos régimes sont des criminels.

Avant de nous plonger dans l'étude de la démocratie, il faut rappeler qu'elle est un régime parmi beaucoup d'autres, qu'il n'existe pas de régime parfait, et qu'il n'existe sûrement pas de régime parfait universel. Cela parait être une évidence, mais il existe une quantité horrifiante de conflits meurtriers qui ont été justifiés par le prétexte d'amener ou sauver une pseudo-démocratie dans des régions qui n'en avaient que faire.

Tout système a des lois ou règles fondatrices, qui sont nécessaires à son fonctionnement. On appelle parfois ces règles des *constitutions*. Ces règles sont très concrètes, ce sont des règles systémiques. Si on les compare aux règles des systèmes vivants en général, ceux-ci ont tous des règles selon lesquelles ils doivent se nourrir, se reproduire, maintenir une température, etc. ; c'est en quelque sorte leur constitution ; ensuite, pour réaliser ces objectifs, ils se débrouillent. Dans un système politique comme la démocratie, les citoyens votent et jugent des alliances et des guerres, de ce qu'il faut construire ou pas, favoriser ou punir, etc., mais tout cela à l'intérieur de règles fondamentales qui sont celles qui maintiennent le système lui-même en vie. Et violer les règles qui permettent la vie du système est, évidemment, un *crime*. C'est un crime différent de la plupart des crimes, parce que c'est un crime contre la communauté : c'est un crime de trahison.

La démocratie la plus connue, celle d'Athènes, celle qui a donné à la démocratie son aura grâce la puissance d'Athènes, commence par les lois de Solon. Solon a édicté des lois dans une espèce d'état d'urgence, alors que les conflits déchiraient Athènes, et que le spectre de la guerre civile et du chaos assombrissait l'avenir de la Cité. Les lois fondant la démocratie, de l'opinion de Solon lui-même, ont été créées pour éviter le chaos ; l'avenir montrera que ces lois ont assuré l'avenir de la démocratie et d'Athènes.

La toute première loi de Solon, imposée selon ses déclarations pour éviter les horreurs d'une guerre civile, est celle qui interdit l'esclavage pour dettes, et libère les Athéniens désargentés qui ont été faits esclaves par les riches usuriers. On peut penser que notre réalité est loin d'être identique, mais c'est faux. Si l'esclavage est en principe aboli, en réalité, aujourd'hui les usuriers travaillent en grand, asservissant dans les pires conditions des nations entières. C'est ce qui s'est passé quand ces usuriers de la City de Londres, de la Federal Reserve et de Wall Street ont chargé l'Allemagne d'une dette monstrueuse, réduisant toute la population à la situation d'un

bétail corvéable à merci s'il voulait simplement survivre. Une réaction de la nation asservie s'est effectivement produite, et son premier geste a été de jeter la dette à la poubelle, ce qui l'a dotée d'une économie autogérée spectaculairement florissante ; une espèce d'énorme guerre civile à l'échelle des Nations s'en est ensuivie, entre celles qui s'étaient libérées du joug financier, et celles qui se laissaient convaincre qu'en mourant pour les financiers et en massacrant les peuples libérés, elles sauvaient la liberté et la démocratie. Ce joug des financiers, qui ont gagné cette guerre, n'a depuis fait que croître dans une tyrannie de plus en plus odieuse. La vision de Solon, entre le 6ème et le 5ème siècle AJC, était parfaitement exacte : l'usure crée l'esclavage, qui crée la rébellion et la guerre.

Les mêmes criminels qui ont incinéré l'Allemagne libérée de la dette et des usuriers au nom de la *démocratie* tentent de refaire la même chose envers la Russie, quasiment libérée de la dette, toujours au nom de la parodie de démocratie, devenue, hélas, une vieille prostituée qui a beaucoup servi.

On peut ajouter la réflexion bien connue d'Aristote sur l'usure : « L'intérêt est de l'argent issu d'argent, et c'est de toutes les acquisitions celle qui est le plus contraire à la nature ». La mise en esclavage des Nations par la finance, pire aujourd'hui qu'hier, est en effet, absolument, une monstruosité dont l'éradication est de première urgence pour rétablir au moins l'embryon d'une démocratie et le retour de l'ordre naturel.

Avec le développement de la démocratie à Athènes, une autre mesure verra le jour : les biens fondamentaux des citoyens – terres, habitats, industries, sont sacrés et inaliénables. Dépouiller les citoyens est un crime de trahison. Une communauté forte se fonde sur des citoyens libres et indépendants possédant leurs moyens de subsistance.

C'est une garantie indispensable. Les biens des citoyens, que ce soit terres, habitations, industries, ne doivent pas être *aliénés*. C'est une condition indispensable de l'indépendance et de la liberté. Le crime de dépossession des citoyens est encore bien pire si les biens aliénés le sont au profit d'étrangers. C'est un crime au carré contre le peuple et la démocratie.

La seconde mesure urgente prise par Solon, dans le but de maintenir la paix civile, est d'accorder au peuple non pas tout le pouvoir, mais un pouvoir de contrôle : « Solon n'avait accordé au peuple que la part indispensable de puissance, c'est-à-dire, le choix des magistrats, et le droit

de leur faire rendre des comptes ; car, sans ces deux prérogatives, le peuple est ou esclave ou hostile » (Aristote). Nos régimes simili-démocratiques ne prévoient pas la moindre possibilité de contrôle direct, et se dissimulent de plus en plus dans des systèmes opaques du genre du *secret défense* qui justifient l'hostilité populaire et l'apparition de ce que le pouvoir appelle, avec un incroyable culot, des *théories du complot*. L'opacité est la règle, et le pouvoir aux sociétés secrètes, liées aux financiers, pour la plupart hostiles au peuple et aux plus essentiels principes de la démocratie. Je ne parle même pas ici de la démocratie dans son expression complète, celle qui viendra progressivement après Solon, la démocratie qui faisait voter ses lois directement par le peuple dans l'Ecclésia, l'Assemblée, et qui tirait au sort ses juges pour un an seulement, je parle de dispositions minimales qui évitent les dérives tyranniques, l'esclavage et les guerres civiles.

Parmi les prérequis d'une démocratie, figure la définition claire et exclusive de la qualité de citoyen. « On n'est pas citoyen par le fait seul du domicile ; car le domicile appartient aussi aux étrangers domiciliés et aux esclaves » « Dans le langage usuel, le citoyen est l'individu né d'un père citoyen et d'une mère citoyenne ; une seule des deux conditions ne suffirait pas » (Aristote). Ce qui exclut le fameux *droit du sol*. Solon n'a pas eu à légiférer sur ce qui n'est qu'une mesure de bon sens : l'homogénéité du *demos* est essentielle pour que la Cité soit libre de tous les risques d'intrusion étrangère, que ce soit les prises de pouvoir ou le pillage des ressources. Ce n'est pas spécifique aux systèmes démocratiques, qui sont justes plus stricts sur cette question. Favoriser l'ingérence étrangère en fraudant sur la citoyenneté est encore un crime de trahison.

L'inverse, l'inclusion des étrangers, est le fait des régimes tyranniques et corrompus, et, plus particulièrement, le fait des Empires réunissant sous leur botte divers peuples qu'ils rançonnent, qui ont de toutes façons très peu de droits. Si la démocratie est, comme le dit expressément Solon lui-même, un système permettant d'éviter la guerre civile, les Empires vont au contraire souvent générer des conflits, *diviser pour régner*, et la sainte *immigration* est très utile pour cela.

La liberté d'opinion et d'expression est l'un des socles de la démocratie, et dans la démocratie d'Athènes, empêcher la prise de parole d'un citoyen à l'Assemblée, quoi qu'il veuille dire, est un crime lourdement sanctionné. C'est pourquoi il est stupéfiant de voir comment, dans de prétendues

démocraties modernes, des gens bien informés vont en prison pour ce qu'on appelle leurs *opinions*. C'est le monde à l'envers puisque dans une vraie démocratie, ce sont ceux qui empêchent la libre expression qui se retrouveraient, fort justement, en prison. La situation est d'autant plus férocement tyrannique qu'il s'agit surtout d'empêcher la libre expression sur l'état réel de l'Etat national-socialiste avant que la Cabale se déchaîne pour l'écraser sous les bombes incendiaires, et pour le calomnier ensuite tout en lavant le cerveau de ses habitants par la terreur.

En réalité, cette Nation libérée du joug des usuriers et de tous les aspects criminels de leur système de pouvoir a joui pendant quelques années d'une prospérité qui peut sembler miraculeuse, qui met en lumière, par contraste, les horreurs du système financier cosmopolite sous la houlette de la Cabale. C'est ce qui doit rester caché, et la propagande prétendant l'innocence du peuple juif et la perversité haineuse du national-socialisme est incessante, preuve que la terreur de la révélation de la vérité, qui est exactement l'inverse, est toujours présente.

Les proportions sont différentes, mais les crimes contre Colleen, sa famille, sa race, et les crimes contre les nationaux-socialistes, et la manière dont la vérité à leur sujet est traitée, sont exactement de même nature. Et il ne s'agit certainement pas de *démocratie*, il s'agit bien au contraire de son déni.

Le maître-mot est, évidemment, *corruption*.

Les fausses démocraties sont criminelles, et même, criminogènes.

Prétendre que la *démocratie* aurait évolué au cours des siècles, pour devenir une espèce d'arrière-cour folklorique de la tyrannie mondialiste, est de toute évidence totalement faux. Le simple mot *démocratie* est devenu un affreux mensonge. Du point de vue vraiment démocratique, nos systèmes faussement dits *occidentaux* modernes sont totalement *criminels* et dirigés par des *traitres*.

Mais ce n'est pas tout.

Je n'ai utilisé que ce qui était considéré comme des *crimes* à l'époque démocratique d'Athènes. Ils ne connaissaient évidemment pas, et ne pouvaient évidemment pas imaginer, certains *crimes* modernes, les pires étant :

La propagande de masse pour inverser les perceptions naturelles d'à peu près tout, l'endogène et l'allogène, l'amour et la haine, le bien et le mal, le désirable et l'indésirable, etc., la liste est quasi infinie, voir n'importe quelle émission de mass-médias quelconques promouvant l'inversion et la *diversité*.

Liée à la propagande, la réécriture inversée de l'histoire, où les criminels deviennent des victimes, les êtres libres de dangereux dissidents, etc., selon les principes du *1984* d'Orwell.

La criminalisation des opinions, et pire encore, la criminalisation de la science et des méthodes scientifiques si leurs observations et résultats ne correspondent pas aux dogmes ambiants, ce qui ramène les sociétés modernes à un état qu'on croyait à peu près disparu depuis les procès en hérésie des 17ème et 18ème siècle, et qui n'avait réapparu que dans l'immonde régime soviétique et ses avatars communistes. Et la mort sociale, l'emprisonnement ou le meurtre des *dissidents*.

Et bien sûr, la pression constante pour détruire à jamais tout ce qui peut fonder une *démocratie* telle que les Grecs l'ont définie, ce qui est le crime absolu contre toute forme de démocratie.

Nous sommes passés de ce qui peut être considéré comme des crimes *dans* une démocratie à un crime global *contre* tout ce qui peut ressembler à une forme quelconque de démocratie. *Absolument tout*, sans aucune exception. Il s'agit d'une stratégie totalitaire anti-démocratique *globale*.

Il est interdit de mentionner *qui* œuvre constamment à la destruction de toutes les formes démocratiques et des peuples, et je laisse à chacun le soin de chercher par lui-même.

La destruction progressive des peuples homogènes, du *demos*, par l'invasion migratoire tend à rendre impossible la *démocratie*, une population mixée est conflictuelle et ne peut gouverner, ce qui laisse le champ libre aux oligarques qui peuvent acheter les faveurs des uns ou des autres et ne rencontrent que des résistances séparées.

Dans le *droit des gens* qui était unanimement reconnu dans l'Europe classique, chaque peuple avait un droit traditionnel incontestable sur l'espace qu'il occupe, possède et entretient. Les sociétés prétendues démocratiques modernes sont de fait des régressions des droits des peuples, et à l'inverse de toute forme démocratique.

Dans le temps où le souvenir de ceux qui s'étaient battus et avaient péri pour leur liberté était encore vivace, toute loi, même minime et circonstancielle, qui restreignait la liberté d'opinion et d'expression, et consacrait la marginalisation de fait d'une catégorie de citoyens empêchés de s'exprimer, était appelée une *loi scélérate*.

En ce qui concerne le *crime contre le peuple* qu'est le génocide par invasion migratoire, il a des responsables et des agents. Les responsables sont protégés par les lois contre l'antisémitisme, les agents par les lois contre le racisme. Le peuple, s'il veut survivre, doit donc se battre à la fois contre des responsables, des agents, et les *lois scélérates* d'exception qui les protègent.

Les promoteurs du génocide des Européens aujourd'hui étaient dans le passé les promoteurs du génocide des Allemands ; leur haine du *fascisme* s'est peu à peu généralisée en haine de *l'homme blanc*, en passant par la lutte contre le soi-disant *homme autoritaire*, c'est-à-dire en fait l'Européen, par l'Ecole de Francfort. Ces *promoteurs* regroupent les archiprédateurs de la finance, des réseaux sociaux, des médias, et autres. Ces promoteurs sont secondés par des *agents*, qui sont issus des foules innombrables du Tiers-Monde, alléchés par les perspectives de pillage et de vengeance contre ceux qui les ont toujours regardés de haut, simplement parce qu'ils sont de fait inférieurs en tout ; ces agents sont ceux qui effectuent le génocide par l'envahissement des terres occidentales.

Ce génocide ne pourrait évidemment pas se produire dans une démocratie, ni même d'ailleurs dans une République ou un système quelconque fondé sur une Loi et une Justice conçus pour protéger le peuple et la paix. Il n'est possible que dans une tyrannie protégée par des *lois scélérates* et des *privilèges* établis par les criminels, tant pour les promoteurs que pour les agents.

Ces *lois scélérates* et *privilèges* ont été établis par une minuscule cabale au lendemain de la seconde guerre mondiale, et imposés à peu près au monde entier.

Ces lois sont celles qui écrasent toute contestation, toute protestation, toute opposition, et toute liberté, en la criminalisant comme *antisémite* ou *raciste*. Les lois contre l'*antisémitisme* protègent les crimes des dirigeants et promoteurs du génocide, sur le même modèle que les anciennes lois soviétiques contre l'antisémitisme, et les lois contre le *racisme* protègent

les agents des races dites *défavorisées*, dont les exactions sont encouragées et auxquelles il est interdit de se confronter frontalement pour s'opposer au génocide, ce qui est *raciste*.

Les lois scélérates dites lois universelles des Droits de l'Homme sont des non-Droits. Les droits artificiels, antinaturels, anti-systémiques, attribués dans l'arbitraire le plus total à des étrangers, parasitaires ou prédateurs, sont pour les créateurs et légitimes propriétaires des mondes civilisés occidentaux des contraintes féroces. Il s'agit objectivement de l'interdiction de se séparer, de se protéger, et de vivre séparément en paix, ces lois sont destructrices de l'âme des peuples et sont des lois criminelles.

J'ai cru un moment qu'il serait possible de récupérer notre démocratie, bout par bout, bataille par bataille, si nous avions au moins la conscience de ce que nous sommes en train de perdre. Cela permettrait de ne pas se confronter directement au monstre. Mais quelle que soit la forme de la démocratie que l'on voudrait promouvoir, elle pourra toujours être attaquée par les génocideurs, sous prétexte de *racisme* et d'*antisémitisme* : fondamentalement, tout ce qui s'oppose au génocide est *raciste* et *antisémite*. Il est devenu criminel de se réclamer du *droit naturel des peuples* qui a longtemps régi l'Europe.

S'appuyant sur les lois scélérates, les génocideurs condamnent les résistants comme des criminels ; il est de plus en plus clair pour la résistance que les lois par lesquelles on les condamne sont elles-mêmes criminelles. Quand deux populations se considèrent réciproquement comme criminelles, elles sont dans une situation de guerre.

Rappelons que la Révolution française de 1789 s'est dressée non seulement contre les *privilèges*, des lois privées protégeant certaines catégories de populations intouchables, mais encore contre l'étranger, et que la tête du Roi est tombée pour crime de *trahison*.

La *trahison* était, et est encore, le pire crime contre les peuples.

Voici le texte de ce qui est encore l'hymne national français, il date de 250 ans, mais la transposition à notre époque n'est pas difficile :

« Que veut cette horde d'esclaves
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves
Ces fers dès longtemps préparés ?

Français, pour nous, ah ! quel outrage
Quels transports il doit exciter ?
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage ! »

Il n'est pas besoin de remplacer *traîtres*, et il suffit de remplacer *rois conjurés* par *cabalistes* pour avoir un texte adapté à notre époque. Mais, au temps de la Révolution, même si des conflits existaient, même s'il est question d'*esclavage* et de *traîtrise*, les peuples continuaient à jouir de leur droit naturel sur leur territoire, que personne n'aurait songé à remettre en cause. Aujourd'hui, c'est bien pire.

Manifestement, 1.400 ans de propagande chrétienne n'avaient pas réussi à éteindre complètement chez nos ancêtres le goût du combat et l'esprit de révolte contre l'oppression. Quatre-vingts ans de propagande et de lavage de cerveau modernes ont peut-être mieux réussi à nous abrutir, mais la dépossession totale n'est pas encore accomplie, et un sursaut est encore possible.

Calamités

Il est des calamités contre lesquelles on est forcés de se battre, mais il est bien plus exaltant, et plus conforme aux tendances profondes de nos êtres, au principe de vie qui nous anime, de se battre *pour* quelque chose.

Il est complètement aberrant qu'au début du 21ème siècle, à l'aube d'une révolution essentielle de nos manières de penser et voir le monde, et probablement aussi, dans le même mouvement, de nos manières d'être, nous soyons encore tyrannisés par des adeptes de religions et idéologies issues d'âges sinistres, en comparaison desquels le Moyen-Age, *Dark Ages* pour les anglophones, baigne dans la lumière.

Les adeptes des religions de Moloch doivent être ramenés dans l'enfer qu'ils ont inventé, et qu'ils se fassent leur Apocalypse entre eux ne dérangera personne.

Sans entrer dans les détails de ces religions, elles sont toutes nées dans ce qu'on appelait le Proche-Orient, c'est-à dire la part occidentale de l'Asie, qui s'arrête à la Méditerranée et est donc limitrophe, je dirais, pour son malheur et sa ruine, de l'Occident.

L'un des grands-maitres de ces cultes, ou plutôt, l'un des grands acteurs *visibles*, Klaus Schwab, célèbre organisateur du World Economic Forum et du *Grand Reset*, est récemment apparu en grand apparat d'officiant d'un culte, exhibant fièrement un ancien rouleau judaïque typique, qui est assez probablement, vu sa taille assez réduite, celui du *Livre d'Esther*. Le Livre d'Esther est exhibé et lu lors de la fête de Pourim, qui célèbre le massacre de soixante-dix mille Perses s'opposant au judaïsme, fait non prouvé historiquement comme bien d'autres, mais apte à soulever l'enthousiasme des foules judaïques *vengeresses*. Le même Klaus Schwab aurait déjeuné le matin du 11 septembre 2001 à la *Park East Synagogue* de New York avec le Rabbi Arthur Schneier, ancien vice-président du Congrès Juif Mondial, invité d'honneur du *spectacle* d'annihilation des tours qui donnera le coup d'envoi des mesures liberticides.

Le président français Macron a fait installer dans la salle de réception du palais de l'Elysée une grande tapisserie du 18ème siècle représentant « le triomphe de Mardochée ». Mardochée, dans le même *Livre d'Esther*, est celui qui persuade, grâce à sa nièce Esther se prostituant pour la bonne cause avec le Roi perse, ledit Roi de faire massacrer la partie de son propre peuple hostile aux Juifs. Ledit Macron est acoquiné avec Schwab et les Rothschild, et autres.

Il existe une cabale de gens qui se trouvent systématiquement au cœur des pires crimes contre l'humanité, et ce ne sont manifestement pas des *nazis*, mais bien ceux que les *nazis* combattaient.

Est-ce qu'on peut légitimement, au 21ème siècle, en Europe, exhiber fièrement la barbarie du système de Moloch dans sa version *Livre d'Esther*, et œuvrer pour qu'elle conquière la terre entière ? Est-ce que nous voulons vivre sous la coupe de dangereux paranoïaques issus des âges les plus sombres ? Et là, je ne parle pas du national-socialisme, je parle d'époques très anciennes où on brûlait les premiers-nés en sacrifice et où on sacrifiait les vierges des peuples détruits sur l'autel de Yahweh-Moloch.

La barbarie des rituels chrétiens, quoique plus modérée, n'en reste pas moins un horrible anachronisme.

La poursuite de l'aventure humaine passe par la mise hors-circuit de ces gens, quelles qu'en soient les modalités.

L'art de comprendre en quelques mots

Nous avons été piégés. Leurrés comme des pigeons. Pigeonnés. Trahis. Sucés jusqu'à la mort par une mafia criminelle. Mieux, elle nous fait croire que nous sommes les criminels. Et nous sommes idiotisés, tétanisés, incapables de comprendre, de réagir et de combattre le mal.

Le piège initial est le piège cabaliste : nous faire travailler à notre propre perte en poursuivant des idéaux qui nous tuent, l'amour du Prochain d'abord, puis de l'Autre lointain, et récolter les dépouilles de notre destruction.

Nous sommes damnés, et l'enfer de l'Apocalypse qu'ils nous ont promis est ici. C'est de notre survie qu'il est question.

Lloyd Blankfein, PDG de Goldman Sachs, disait : « Je ne suis qu'un banquier faisant le travail de Dieu »

Son concurrent, autre *banquier faisant le travail de Dieu*, Dick Fuld, PDG de Lehman Brothers, disait de ceux qui étaient en travers de son chemin, dans sa version de la même chose dans un document privé, qu'il voulait « arracher leur cœur et le manger avant qu'ils meurent ».

Effectivement, ils font *le travail de Dieu*, ce dieu terroriste qui leur a donné la terre et tout ce qui se meut dessus.

Le Fils de ce Dieu, né en Israël pour nous prêcher l'amour de l'Autre et le pardon des offenses est un démon lancé contre nous par les cabalistes pour nous détruire.

Le démon, sous l'apparence trompeuse d'un Fils de l'Homme dont l'innocence et la bonté divine font pleurer dans les chaumières, pousse les victimes à *se sacrifier*, pendant que le Dieu, l'Eternel, le Tout-Puissant, le Dieu Vengeur, l'héritier de Baal-Moloch, tient le tiroir-caisse, boit le sang et se régale des dépouilles.

Parce que c'est leur projet.

C'était écrit. C'est dans le Livre.

Comment peut-on ne pas voir ce qui est tellement *évident* ?

En grands paranoïaques, absolument certains de leur *bon droit*, de leur supériorité *intrinsèque*, et de leur *destinée*, ils ne se gênent pas pour traduire à destination des Nations idiotes le message de leur Livre :

> « Les Juifs ont le droit de soumettre le reste de l'humanité et d'être les maîtres de la terre entière. C'est la destinée historique des Juifs. »
>
> Harry Waton, *A Program for the Jews and an Answer to All Anti-Semites* (New York Committee for the Preservation of the Jews, 1939), pp. 99-100
>
> « Nous, les Juifs, nous, les destructeurs, nous resterons les destructeurs pour toujours. *Rien* que vous fassiez ne satisfera nos besoins et nos demandes. Nous allons éternellement détruire parce que nous avons besoin d'un monde rien que pour nous, un monde de Dieu, qu'il n'est pas dans votre nature de construire. »
>
> Maurice Samuel, *You Gentiles*, 1924, page 155

Ces textes datent d'avant la révolution nationale-socialiste et la seconde guerre mondiale déclenchée pour l'exterminer. Depuis la réaction nationale-socialiste, le discours a changé, parce qu'il est apparu clairement que les peuples pouvaient réagir à ces attaques et ne pas se laisser détruire aussi facilement. Aussi la Cabale se vêtit-elle d'un beau manteau *antiraciste*, prétendant être la *victime du racisme*. Mais, Hitler était-il *raciste* au point de vouloir la destruction des autres peuples, voire du monde entier, comme ses pires ennemis ? Voilà la conclusion de *Mein Kampf*, 1925 :

> « Un Etat qui, à une époque de contamination des races, veille jalousement à la conservation des meilleurs éléments de la sienne, doit devenir un jour le maître de la terre. »

C'est un raisonnement darwinien. Il s'agit d'améliorer sa propre race, ce qui est parfaitement naturel et légitime, pas de détruire celles des autres en les accusant d'être *racistes*. Dans le monde ordinaire des *droits naturels* que respectaient dans les grandes lignes les puissances européennes, chaque peuple pouvait construire son destin à sa guise. On peut voir aussi que cette position ferme d'antagonisme à la contamination des races, donc, finalement, à leur destruction, s'oppose directement aux plans judaïques, qui emploieront contre les Allemands d'autres méthodes, plus directes, de destruction, avant de leur *laver le cerveau*.

En général, quand on écrit pour s'adresser à sa communauté, c'est pour obtenir son assentiment. On adopte un texte qui suit nos goûts et nos intérêts. Le texte est toujours une base solide, permanente, quelles que soient les interprétations délirantes qu'on puisse en faire. Beaucoup d'Allemands étaient d'accord avec ça, suffisamment pour porter Hitler au pouvoir. On peut prétendre qu'il s'agit de destruction, mais les preuves écrites de la volonté de détruire sont dans l'autre camp.

Le *racisme* d'Hitler était constructif, l'antiracisme, à l'inverse, est destructif. Toutes les doctrines *anti* sont, par nature, destructives. L'antiracisme est un racisme offensif exacerbé contre toutes les races qui pourraient faire obstacle à l'apothéose finale de la race juive, telle qu'elle a été promise à Abraham. De fait, très peu de Juifs descendent réellement d'Abraham, et ont gardé la pureté raciale dont s'enorgueillissait Yossef ben Matityahou Ha Cohen alias Flavius Josèphe, mais c'est le principe qui compte, d'être une race ou pseudo-race ennemie de toutes les autres.

Si les Allemands décidaient d'*améliorer leur race*, c'était leur droit le plus strict. Ce n'était certainement pas, en soi, un *crime*. C'était une politique, et tout peuple était libre de choisir la même ou une autre, rien ne s'y opposait. C'était une politique en tout point *positive*.

Inversement, la destruction des peuples, des Nations, de leurs cultures, de leurs races, de leur civilisation, est certainement *un crime*.

Voilà ce à quoi ressemble ce crime, légitimé par les pseudo Droits universels de l'homme, qui ont été créés sans le moindre doute par les Destructeurs pour remplir leurs objectifs. Il s'agit d'une déclaration du premier ministre du Canada, Justin Trudeau, un suppôt déclaré du Nouvel Ordre Mondial et de l'infâme Klaus Schwab, celui qui voit son triomphe arriver et exhibe le rouleau du Livre d'Esther, triomphe du massacre de leurs ennemis par les Juifs. Elle date du 2 Février 2022, à l'occasion de la dissidence des camionneurs nord-américains qui s'opposent à leur vaccination forcée, dont les buts ne sont certainement pas *sanitaires*, et certainement de tyrannie *mondialiste*.

> « Aujourd'hui, à la Chambre, les députés ont unanimement condamné l'antisémitisme, l'islamophobie, le racisme contre les Noirs, l'homophobie et la transphobie dont on a été témoins à Ottawa ces derniers jours. Ensemble, continuons à faire du Canada un pays plus inclusif. »

Le 15, il précisait ce que veut dire « inclusif » : « Ensemble, continuons de bâtir un pays accueillant et inclusif – peu importe qui vous êtes et d'où vous venez. »

Evidemment un pays qui est *inclusif* et accueille, à la lettre, n'importe qui, est un pays dont les jours sont comptés ; il va sombrer dans le chaos le plus total, et c'est le but recherché.

Ce qui est transparent, c'est que tout ce qui est *condamné* est tout ce qui peut s'opposer à la destruction de la Nation ; un pays *inclusif* est un pays agonisant. A noter que la soi-disant *unanimité* dont se réclame Trudeau était en réalité, d'après les enregistrements vidéo, extrêmement orageuse et conflictuelle.

Je n'ai pas besoin de démontrer le lien entre les vaccinations obligatoires et le sémitisme, l'islamisme, l'antiracisme, la promotion des homosexuels et transsexuels stériles, et l'inclusivité, Trudeau le fait très bien tout seul : tout cela est une, et une seule, politique de destruction, qui est celle d'une seule entité qui, avant la guerre, déclarait clairement ses intentions.

Le livre *Germany Must Perish!* (L'Allemagne doit Périr !) paru aux USA en 1941, par le Juif allemand Kaufman, préconisait purement et simplement le génocide par stérilisation de tous les Allemands, ce qui permettait de s'emparer de tout leur territoire, leurs richesses, etc. Une espèce de *herem*, l'anathème biblique. Le *Time Magazine* commenta qu'il s'agissait d'une « idée sensationnelle », et le *New York Times* que c'était « un plan pour une paix permanente entre les nations civilisées ! » ; ces deux journaux de premier plan appartenaient, et appartiennent encore, à des Juifs. C'est quand Hitler put lire la traduction de ce livre qu'il décida du port de l'étoile jaune pour les Juifs.

Cette haine destructrice n'allait pas s'arrêter à l'Allemagne : en fait, tous les pays d'Occident allaient progressivement être visés.

Le fer de lance de ces attaques, leur arme et leur justification, est la fameuse Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, imposée unilatéralement par les vainqueurs de la guerre, qui ne sont pas les Occidentaux, mais bien ceux qui voulaient détruire l'Allemagne. La libération de l'Occident, si elle arrive, ne sera complète que lorsque ces lois

scélérates seront abolies. C'est sous couvert de ces lois qu'ont lieu les pires destructions.

La Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, qui suit directement la ligne du prétexte des condamnations du Tribunal *Militaire International* de Nuremberg, racisme, antisémitisme et haine raciale, est la condamnation à mort du monde occidental et de nos civilisations.

Ceux qui ont conscience de notre situation, répondant à la célèbre formule de Lénine, *Que faire ?* , ont élaboré une multitude de réponses, des plus douces aux plus brutales, des plus simples aux plus complexes. N'étant pas stratège, je n'ai pas de réponse propre à ces questions, mais j'ai cependant quelques idées liées à mes observations et celles de Colleen.

Beaucoup de choses dépendent de la notion de *crime*.

Nous sommes dans un monde qui devient plus criminel de jour en jour, et la question est : quelle réponse au crime ?

Les principaux crimes qui nous affectent sont tous des crimes contre la démocratie, ou des crimes contre les peuples.

Le premier crime, qui a favorisé tous les autres, est la détention des finances des peuples par une cabale d'usuriers et trafiquants cosmopolites. La monnaie qu'utilisent les peuples doit leur revenir pour qu'ils en aient entièrement le contrôle. Les *dettes* factices aux usuriers doivent être purement et simplement abolies. Ce processus pourra s'établir graduellement par l'émission de monnaies publiques se substituant au système des usuriers.

Les acquisitions de biens réels par les usuriers doivent être restitués intégralement. Tous les biens spoliés, terres, industries, brevets, œuvres d'art, etc., au profit des usuriers et leurs complices doivent être récupérés. C'est une condition essentielle de la démocratie.

Le second crime important est la mainmise, toujours par les usuriers, sur les moyens d'information et de communication. Ces moyens doivent refléter les tendances au sein du peuple et être répartis par un système électif entre ces tendances. On ne peut pas combattre absolument la propagande, mais on peut abolir la propagande unilatérale et unanime à la soviétique.

Le troisième crime est l'envahissement des territoires par des allogènes parasites. Les peuples doivent récupérer intégralement leurs biens. Cela suppose l'abolition des *Droits de l'Homme Universels* et l'abolition du cauchemar multiculturaliste. Une saine écologie veut que chaque groupe ait l'exclusivité de son territoire et n'y tolère d'étrangers que ceux qu'elle accepte. Les autres seront retournés à l'envoyeur.

Ensuite, la calomnie, cette peste terrible, doit redevenir le *crime* qu'elle a toujours été, et doit être punie à la hauteur de ce qu'elle dénonce faussement. Les manipulateurs, faussaires, faux témoins, sont parmi les pires criminels, même s'ils comptent sur la crédulité d'autres pour accomplir pratiquement leurs objectifs. L'un des sens habituels de *cabale*, au 18ème siècle et plus tard, était : calomniateurs.

Tout ce qui se dit aujourd'hui sur les Nations, les races, l'intelligence, le crime, l'histoire, est non seulement faux, mais affirmé dans un but de destruction et de malveillance : ce sont des calomnies. Cette fausse information globale a des effets pratiques qui sont criminels. Ce ne sont pas des *erreurs* ou des *idées fausses*, ce sont des *crimes* délibérés.

Il ne peut plus y avoir le moindre doute sur l'existence, bien camouflée, ou rejetée sur d'autres, du *crime* et des criminels.

L'assassinat de Colleen, et de millions d'autres, la destruction de nos races et nos cultures, ne peuvent rester impunis.

Les dégâts que ces menteurs, calomniateurs, paranoïaques haineux ont infligé à notre espèce sont considérables, et Colleen et moi-même faisons partie de ces dégâts, avec des millions et millions d'autres. Mais il n'empêche que, malgré toutes ces horreurs, nous puissions avoir quelques lumières sur l'avenir.

La force qui obscurcit et détruit les vies des Occidentaux est concentrée dans ce qui s'appelle *Déclaration universelle des droits de l'homme*. Cette Déclaration qui fait suite à l'incinération de l'Allemagne révoltée et libérée de l'emprise de l'usure cosmopolite totalitaire n'a qu'un but : empêcher toute révolte contre la tyrannie des usuriers, à la fois par la criminalisation de l'antisémitisme, et le dépérissement des Nations par l'invasion de races prédatrices. Les lois fondées sur cette Déclaration bafouent à la fois les principes de liberté, en interdisant la liberté d'expression et la liberté de choisir ou discriminer, et le principe d'égalité en attribuant des droits

spéciaux, en fonction de leur origine, aux deux espèces de prédateurs. Ces lois sont des *lois scélérates*.

Comme il s'agit de droits fondamentaux et de privilèges, nous ne sommes pas confrontés à la nécessité d'une réforme, mais bien à celle d'une révolution, renversant le sommet visible et caché du pouvoir, comme celle qui a eu lieu en 1789. Le peuple doit récupérer ses droits face aux prédateurs et leurs privilèges.

Je veux terminer là-dessus, pas sur la note sinistre de notre époque, pas sur la balle dans la tête qui a *terminé* Colleen, ni sur celle qui va peut-être me *terminer* également.

Parce que nous reviendrons, j'en suis à peu près certain. Nous n'allons pas laisser cette affaire en plan.

« Ecrasons l'infâme ! »

Voltaire, *Correspondances*, en guise de salutations.

L'horizon de notre Être

« Eh quoi ! tout est sensible !
Pythagore
Respecte dans la bête un esprit agissant :
Chaque fleur est une âme à la Nature éclose ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
Tout est sensible ! Et tout sur ton être est puissant. »

Gérard de Nerval, *Vers Dorés*, in *Les Chimères*, 1854

Ce serait un crime décrit l'existence au cœur de nos pseudo-démocraties d'un système de pouvoir hostile, mensonger, et de plus en plus criminel. Ce système criminel ne doit pas pouvoir s'emparer de l'humanité, comme il en a l'intention déclarée dans son Nouvel Ordre Mondial, c'est évidemment une priorité absolue. Mais les humains ont aussi un besoin inné de savoir pourquoi ils se battent, un besoin de se projeter dans l'avenir. Cette projection dans l'avenir a fait le succès de doctrines comme « Liberté, Egalité, Fraternité » ou l'Avenir Radieux promis par le marxisme. C'est pourquoi le retour à la tradition, même aménagée dans des

hybrides étranges comme l'*archéofuturisme*, préconisé par beaucoup de doctrinaires opposés à la mondialisation, n'est pas porteur d'un mouvement de remise en cause qui ne peut être, au vu des énormes enjeux, que révolutionnaire. C'est pourquoi je tente ici d'ébaucher, en quelques pages, les grandes lignes de ce qui peut être l'*horizon de notre Être*.

Certains penseront, non sans raison, que je reprends la malheureuse conception de Nietzsche, le *Surhumain*, une conception vouée à l'incompréhension, qui a fait couler des torrents d'encre et de fiel. Mais, qu'on l'appelle *surhumain* ou *notre être*, nous avons certainement toujours besoin d'une étoile sur laquelle fixer notre boussole.

Le Nouvel Ordre Mondial ou la Nouvelle Horreur Mondiale.

> « *Tous les corps, tous les cerveaux seront connectés ensemble à un réseau, et vous ne pourrez pas survivre si vous êtes déconnecté du net parce que des parties de votre corps, votre nouveau système dépend d'être constamment connecté à la Colonie, au Net.* »
>
> « *Les humains sont désormais des animaux programmables* »
>
> Yuval Noah Harari, *World Economic Forum*, prophète du Nouvel Ordre Mondial
>
> « *Vous ne possédez plus rien et vous serez heureux* »
>
> Publicité du *World Economic Forum*

On voit dans ce fantasme paranoïaque des humains qui ne peuvent plus communiquer que par l'intermédiaire d'un réseau ; plus exactement, ils communiquent avec la Colonie, l'Intelligence Artificielle, et ne sont plus capables de communiquer entre eux qu'à travers les codes de la Machine. C'est le délire de paranoïaques qui détiennent la puissance financière, ont détruit tout modèle différent lors de la seconde guerre mondiale, et ne voient plus que des obstacles négligeables à la réalisation de leurs pires fantasmes.

Actuellement, nous sommes soumis à une phase préparatoire : *pandémies* artificielles, faux *vaccins*, *réchauffement climatique* attribué à la production insignifiante d'un gaz carbone quasiment neutre, promotion des races les plus parasitaires et les plus stupides, etc. Et surtout, dans la

foulée des lois scélérates liberticides dites des *droits de l'homme* interdisant l'exercice normal de l'intelligence et de la discrimination, la promotion générale de l'*inclusion* et de la *diversité*.

Le 9 novembre 2017, lors de la conférence *DealBook* du *New York Times* qui s'est tenue au JALC, *Jazz at Lincoln Center* à New York, le milliardaire Larry Fink, PDG de *Blackrock*, a pris la parole sur scène et a déclaré :

> « Les comportements vont devoir changer et c'est une chose que nous allons demander aux entreprises : il faut forcer les comportements et chez Blackrock, nous les forçons. (...)
>
> C'est juste qu'il faut forcer les comportements et si vous ne forcez pas les comportements, qu'il s'agisse du sexe ou de la race ou de la composition de votre équipe, vous en subirez les conséquences et ce n'est pas seulement une question de recrutement, c'est une question de développement. (...)
>
> Il faut que la culture de l'entreprise en soit imprégnée, que l'on en parle, que l'on demande de montrer les comportements dans toute l'entreprise, dans toutes les régions, et que chaque citoyen de l'entreprise comprenne quels sont les comportements acceptables et quels sont les comportements inacceptables, et c'est la même chose pour les comportements responsables acceptables liés à la constitution de vos équipes. »
>
> Larry Fink, *Dealbook*, New York, 2017

Blackrock est avec Vanguard le plus gros gestionnaire financier de la planète, son poids est colossal. Larry Fink est, comme tous ceux qui ont la haute main sur la finance, juif. Le Nouvel Ordre Mondial reste, heureusement, une projection dans l'avenir, mais Blackrock et Larry Fink sont actuels. Et quand on regarde la composition de la plupart des gouvernements corrompus, on voit bien que ceux-ci ne sont pas du tout conformes à la règle démocratique du gouvernement par la majorité des citoyens, mais bien aux règles *forcées* de Blackrock, et aux intérêts de la finance cabaliste.

Pourquoi cette insistance sur l'*inclusion* et la *diversité*, qu'on retrouve partout des sphères du pouvoir aux petits tâcherons de l'éducation et du *social* ? Quel besoin aurait n'importe quel groupe majoritaire doté d'un peu

de sens commun d'importer des parasites pour accroître inclusion et diversité ? Ca n'a évidemment pas le moindre sens, et cette opération délirante, supportée par le gratin de la finance judaïque, doit avoir d'autres buts.

Il y a bien sûr un objectif apparent de détruire les races intelligentes, de créer un chaos permettant l'établissement de l'ordre totalitaire. Mais en fait, l'impact est autre, et c'est justement en rapport avec ce dont je veux parler sous la rubrique de l'*horizon de notre Être* : notre Être le plus profond est un être de communication, il n'existe que relié, et ce qui relie nos êtres, ce qui les fonde, c'est la relation avec le semblable, le proche, dans la relation amoureuse surtout, et dans la proximité ethnique, raciale, etc. Et c'est précisément cela que l'*inclusion* et la *diversité* détruisent. L'inclusion et la diversité annihilent toute forme de communication puissante, toute complicité entre semblables et alliés, créent un monde de relations frelatées *forcées*, comme le dit si bien et si tranquillement l'immonde Larry Fink. Cela détruit tout aussi bien nos âmes, qui sont, entre autres, des centres dans un immense espace de communications, dépassant très largement notre réalité ordinaire. Et tout cela prépare le merveilleux Nouvel Ordre Mondial des zombis aux *comportements acceptables*.

Toutes les grandes réalisations de l'humanité, et c'est sans doute valable bien au-delà, peut-être pour l'ensemble du vivant, sont fondées sur des attirances naturelles, à commencer par l'attirance la plus puissante, l'attirance sexuelle sélective, qui améliore et différencie les groupes, les races, les cultures ; ce sont les résonances naturelles entre êtres semblables qui créent les puissantes émotions communes qui fondent les grandes réalisations des civilisations. Et c'est tout cela que la dictature des lois scélérates *antidiscriminatoires*, de l'*inclusion* et la *diversité* forcées, s'est donné pour tâche de détruire.

En réalité, nous connaissons très peu ce que nous appelons nos âmes, et nous ne savons que très confusément ce pour quoi nous nous battons, ce qui est pour nos ennemis un énorme avantage. Au même moment, les énormes avancées de la science, l'énorme bouleversement des limites dans lesquelles nous pensions être enfermés, apportées par la révolution quantique, peuvent nous donner de nouvelles bases sur lesquelles nous

pouvons nous fonder, pas encore très solidement, certes, mais l'affaire est en marche.

La mécanique quantique et les mécaniques de l'âme

La réalité non-locale

Il s'est produit au début du 20ème siècle un évènement scientifique fondamental, de nature à mettre définitivement hors d'état de nuire la conception de l'homme comme *animal programmable* dont des régulateurs tout-puissants pourraient contrôler les lois mécaniques de fonctionnement : la découverte de ce qu'on a appelé la *mécanique quantique*. Pour la mécanique quantique, le monde que nous connaissons, le monde visible, matériel, est l'expression d'un monde infiniment plus grand qui le sous-tend, un univers qui n'est pas limité, ni dans l'espace, ni dans le temps. Nous ne pouvons en percevoir, dans notre monde à quatre dimensions, trois spatiales, une temporelle, qu'une partie à la fois, comme sur une feuille de papier on ne peut dessiner que la moitié visible des trois dimensions d'un volume. Schrödinger a fait une description humoristique de cette situation avec son célèbre *chat de Schrödinger* qui, dans notre monde, est forcément soit vivant ou mort, mais dans le monde quantique qui ne connait pas nos limites, est les deux à la fois. Schrödinger a trouvé une formule mathématique qui rend cela possible.

Le monde de ce qu'on appelle les *champs quantiques* échappe au *principe de localité* qui veut que, dans la physique ordinaire, tout élément, aussi petit-soit-il, est situé quelque part dans le temps et l'espace. Il existe donc une réalité non-locale, et, dans cette réalité, un déterminisme non-local. Dans ce déterminisme non-local, des évènements peuvent être simultanés, ce qui ruine au moins en partie le raisonnement ordinaire de la cause et de l'effet, de l'émetteur et du récepteur.

La non-localité est aussi la caractéristique étrange, et toujours inexpliquée, des phénomènes qu'on appelle *psychiques* ou *spirituels*. Que la science matérialiste et localiste évacue, parce qu'elle ne les comprend pas, du côté des fantaisies et des fantasmes. Bien entendu, si on peut négliger des *fantasmes*, et traiter les humains comme des animaux programmables, ça devient impossible si les phénomènes psychiques ont une réalité, et une réalité à un niveau inaccessible aux manipulateurs. On

peut même faire l'hypothèse révolutionnaire que ce qu'on appelle l'âme a une réalité physique et des déterminismes dans la réalité non-locale.

Biofields ou biochamps

Les phénomènes vibratoires ou ondulatoires ont plus d'affinités avec les champs quantiques que la matière inerte ; ce sont d'ailleurs des observations sur des phénomènes ondulatoires qui ont amené la découverte des étranges champs quantiques et de la réalité non-locale. Et beaucoup de phénomènes vibratoires sont tout à fait étranges. On parle plus généralement de phénomènes ondulatoires – les ondes émises – que de phénomènes vibratoires – la vibration émettant les dites ondes – mais il s'agit du même phénomène global.

D'abord, tous les êtres émettent des vibrations mesurables : nous avons tous un spectre de fréquences propre, qui ne ressemble à aucun autre, tout comme nous avons des empreintes digitales, des caractéristiques, des physionomies, etc., différentes. Ce spectre de fréquences est appelée un *biofield*, ou biochamp en français ; il est mesurable, il existe dans l'univers localisé, il n'est donc pas quantique. Une vibration peut résonner avec une autre, c'est ce qu'on appelle l'harmonie, créant un *effet* énergétique, dont les premiers principes ont été développés par Pythagore. Ce qui expliquerait le phénomène très spectaculaire du *coup de foudre*, ou les phénomènes ordinaires des attirances et des répulsions. Pythagore dira d'ailleurs avoir lui-même éprouvé un coup de foudre pour celle qui deviendra son épouse. Ce n'est pas la seule étrangeté de ce bonhomme, dont la naissance avait été annoncée à son père par la Pythie, d'où son nom, qui décrivait précisément ses vies antérieures, et a découvert les règles de l'harmonie musicale, règles qui ne sont pas sociales ou culturelles mais existent depuis toujours dans le monde naturel.

Depuis qu'on est capable de mesurer des vibrations infimes, on a pu voir que de l'ADN prélevé sur une personne et mis en présence de celle-ci, sans la toucher, se met à vibrer. Nous avons tous des ADN différents, plus ou moins différents selon la proximité, familiale, ethnique, raciale, etc., et donc des *identités* vibratoires, au minimum déterminées par l'ADN, mais probablement aussi par bien plus que cela, et ces identités vibratoires ne sont pas seulement des moyens de différenciation et de classification, ce

sont de gigantesques concentrations de vibrations, s'accordant et se désaccordant avec d'autres en permanence, et sans doute bien plus encore.

Ces fréquences sont perceptibles dans l'espace proche. Hölderlin, comme beaucoup d'autres grands poètes, parle souvent en termes d'ondes, de vagues qui emportent, parce qu'il a en a eu une expérience forte. A un niveau un peu moindre, il m'est parfois arrivé que des femmes qui ne pouvaient pas m'avoir vu se retournent comme si elles m'avaient senti et se dirigent vers moi, et il m'est arrivé au moins une fois d'être attiré sans le comprendre vers un endroit, un café, où se trouvait une femme qui me tournait le dos, m'a néanmoins *senti* et m'a rejoint. Evidemment, elle était tout à fait, comme dirait Proust, *mon genre*.

Mais il y a plus extraordinaire. Des jumeaux séparés très jeunes et élevés loin l'un de l'autre et dans des environnements différents, non seulement ont des parcours proches – ce qui peut éventuellement s'expliquer par leur ADN commun – mais finissent par se rencontrer *par hasard*. Plus extraordinaire, des faux jumeaux garçon et fille, ignorant chacun l'existence de l'autre et dans les mêmes conditions de séparation, se sont rencontrés, ont éprouvé un coup de foudre immédiat, et se sont accouplés, apprenant bien plus tard qu'ils avaient des ADN identiques. Dans ces cas-là, l'attirance est lointaine, elle existe en dehors de toute présence physique : cela ne peut se comprendre que par l'existence d'une réalité non-locale qui a ses propres lois, plus déterminantes que celles de la réalité locale ordinaire qui lui est en quelque sorte asservie.

On peut donc penser que la résonance harmonique puissante que peuvent ressentir des êtres entre eux quand ils sont dans une proximité physique est liée à une similarité dans la réalité non-locale, qui est, elle, parfaitement indétectable, dans l'état actuel de nos connaissances. Et ce qui est ainsi enfoui dans la réalité non-locale, se manifestant parfois d'une manière toujours surprenante, ce serait ce que nous appelons notre *Être profond*, ou notre âme ; le quantique n'étant pas limité dans le temps, c'est une caractéristique, connue de nombreux peuples, de l'âme.

S'il existe quelque chose comme des liens préexistants dans la réalité non-locale, cela veut dire que notre identité n'est pas seulement une singularité nous séparant des autres, mais bien une espèce d'émetteur-récepteur sur une fréquence particulière, générant attirance et répulsion, attirance pour le semblable et répulsion pour le dissemblable ; la notion

localiste d'émetteur et de récepteur étant d'ailleurs impropre, puisque nous serions à la fois l'émetteur et le message.

Il est aussi indéniable que nous pouvons communiquer avec les esprits des morts, là encore, indépendamment du temps et de l'espace. Dans quel espace cela se passe-t-il ? Probablement, quelque part entre la réalité non-locale et notre espace physique, c'est assez difficile à caractériser pour l'instant. Les occultistes parlent depuis longtemps d'un espace qu'ils appellent l'*éther*, ou parfois l'*astral*. Généralement ils attribuent à cet éther des caractéristiques de non-localité.

Ayant fréquenté une *streghe*, une *sorcière* de lointaine ascendance italienne, dont les dons se transmettent de génération en génération depuis des millénaires, en tous cas depuis bien avant le christianisme, j'ai la preuve absolue qu'elle, ou plus exactement son esprit ou son fantôme, peut se déplacer n'importe où dans l'*astral*, tout en étant parfaitement invisible pour les yeux ordinaires ; elle peut se détacher de son corps pour évoluer dans un autre espace contigu à notre espace ordinaire ; ce sont d'anciennes pratiques qui sont assez répandues chez les sorciers dans diverses parties du monde.

Déjà, la tâche de nous transformer en *animaux programmables*, en plus d'être odieuse et destructrice, semble carrément impossible, par absence d'accès à l'Etre profond. Mais ce n'est pas tout. Il y a une pléthore de découvertes, souvent peu connues, qui nous ramènent toutes à l'existence de champs qui sont en dehors du principe de localité. Je ne vais sans doute pas être exhaustif, parce que beaucoup de ces connaissances sont quasiment confidentielles, non pas de la volonté de leurs auteurs, mais parce que les moyens de diffusion dominants les confinent dans une espèce de ghetto.

La non-localité de l'âme

Psychisme et phénomènes non-locaux

Le phénomène non-local le plus connu est la télépathie. Dans une expérience connue, des jeunes lapereaux ont été séparés de leur mère, mis dans un sous-marin aux antipodes, parce qu'une masse d'eau empêche le passage des ondes connues, et exécutés. Au moment exact de leur exécution, l'encéphalogramme de leur mère, à des dizaines de milliers de

kilomètres, a fait un bond. Cela ressemble énormément à un phénomène essentiel caractéristique des champs quantiques, appelé l'*intrication* : quand des particules sont intriquées, tout changement dans l'une d'elles affecte simultanément de la même manière toutes les autres, et ceci, sans aucune limite dans notre espace, et même notre temps.

L'expérience des petits lapereaux sacrifiés loin de leur mère est une expérience basique, mais il y a plus spectaculaire, et plus incroyable. Les rats de laboratoire sont une espèce standardisée, pour permettre des comparaisons, et donc tous les rats de laboratoire du monde sont parents, ou ont à peu près le même ADN. Un labo en Europe, probablement au Royaume Uni, a fait une expérience avec des rats, dans un labyrinthe complexe, pour mesurer leur intelligence et leur capacité d'apprentissage ; tout était fait pour que cet apprentissage soit le plus laborieux possible. Un laboratoire en Australie répéta l'expérience avec des rats cousins des premiers, et le même labyrinthe complexe. A la stupéfaction générale, les nouveaux rats connaissaient presque immédiatement la solution, comme si elle avait été transmise par un canal inconnu. Les chercheurs ont élaboré un concept bizarre, celui d'« ondes de forme » qui traverseraient le temps et l'espace. A priori, je ne pense pas que la formulation en « ondes », qu'on devrait pouvoir repérer, soit adéquate, et je pense qu'impliquer des champs quantiques serait plus adéquat.

En élargissant la recherche aux humains, on tombe fatalement sur le cas des aborigènes australiens, une population qui pratique depuis toujours, de manière parfaitement naturelle, la télépathie. Un aborigène saura toujours instantanément, quelle que soit la distance, si un de ses parents proches est mort, malade, ou a un problème grave. C'est donc intéressant de savoir qui sont ces aborigènes, et pourquoi ils ont conscience des rapports télépathiques, alors que nous ne l'avons plus dans la plupart des cas. J'ai dit conscience, parce qu'il est fort possible que cette télépathie n'ait pas en elle-même disparu, mais qu'elle soit reléguée dans des zones inconscientes auxquelles la plupart d'entre nous n'a pas accès.

Les aborigènes australiens sont les derniers représentants sur terre, avec les Bushmen sud-africains et les Pygmées des forêts d'Afrique équatoriale, des populations de chasseurs-cueilleurs, rattachées à la culture paléolithique qui, pour lointaine qu'elle paraisse, n'a commencé à être remplacée par le néolithique qu'il y a environ 10-15.000 ans, ce qui est

très peu. Ce qui est intéressant, et qui explique probablement leur facilité télépathique, est leur conception du monde, très différente de la nôtre. Les aborigènes ne croient pas à l'existence d'une séparation entre l'esprit et le corps, pour eux c'est la même chose, ou l'émanation de la même source. De même, les séparations entre les corps, selon le principe de localité auquel nous sommes habitués, sont relativement floues : les êtres d'un même clan existent comme un *nous* plus que comme un *je*. Et, pire de notre point de vue, ils ne respectent pas le principe de localité temporelle : ils se pensent comme les émanations de leur Ancêtre, pas comme ses successeurs, son émanation par-delà notre temps. L'anthropologue Röheim a trouvé une expression assez réussie pour caractériser cette culture, et en a fait le titre d'un de ses livres : *les Êtres éternels du Rêve*. Rêve est la formulation civilisée la plus proche de ce qui, pour eux, est la seule réalité, celle dans laquelle ils se meuvent depuis très, très longtemps. C'est dans cette réalité-là, pour nous immatérielle, qu'ils se meuvent, et qu'ils ont naturellement des liens télépathiques. Et c'est comme si leur réalité venait à peine d'émerger de quelque chose de très proche de la réalité non-locale. Est-ce que notre enfermement dans une réalité spatio-temporelle étroite serait récente, et le fait d'une civilisation enfermant ses esclaves dans des limites strictes ? Les gens de cet univers ancien, avec ce type de conscience, semblent de très mauvais candidats au statut d'animaux programmables, tout comme aujourd'hui, les poètes, les rêveurs et les amoureux.

Chez beaucoup de peuples anciens, le monde qui est ainsi perçu est assez souvent nommé le monde de la *radiance*. Radiance, rayonnement, ce sont des vibrations, des émanations. Même dans le monde moderne, on peut attribuer une *radiance* à des personnages exceptionnels, ou dire qu'ils dégagent des énergies, même en étant immobiles. La conscience de ces phénomènes n'a pas totalement disparu.

Cette conscience ou perception des liens entre les êtres dépasse largement le cadre des humains apparentés. Tous les shamanismes ont des liens avec des animaux, et même, plus étonnant encore, avec des plantes. Plus précisément, avec ce qu'ils appellent l'*esprit* de l'animal, ou l'*esprit* de la plante ; il ne s'agit pas d'un lien individuel avec une plante ou un animal, de même qu'il y a un *esprit* du clan partagé par ses membres. Un shaman qui a besoin d'une plante pour soigner une maladie peut la trouver dans la jungle, et il ne s'agit pas d'une mémoire ou d'une tradition, il sentira même de loin la présence de cette plante. Un animal peut parfaitement faire la

même chose, tous les gens ayant eu des chats savent que les chats savent sans qu'on leur apprenne quelle plante peut les purger. Par quelle alchimie cette connaissance est-elle disponible ?

Certains occultistes ont imaginé l'existence d'un *espace akashique*, une espèce d'espace d'enregistrement de toutes les vies et expériences de la planète, cette idée assez commode d'une espèce de bibliothèque vient de la pensée indienne. Cette conception n'est pas réfutable, mais je ne crois pas que les êtres individuels consultent une mémoire collective ; je crois que tout est dans les liaisons, actuelles, passées et futures, entre les êtres ou plutôt leurs *esprits*.

Dans le modèle localiste dominant, celui de nos interprétations ordinaires, les êtres sont séparés et ont entre eux des relations, qui peuvent être conservées dans une mémoire, individuelle, akashique ou autre. Nous ne considérons pas les relations comme des faits, des formes qui ont une existence propre. Dans un univers non-local, où toute individuation est une expression locale d'un vaste univers non-local persistent, la relation et l'objet sont une seule et même chose, un phénomène quantique. Percevoir un objet, c'est percevoir la relation spécifique que l'on a avec lui. Les objets, le monde changent, leur perception et les relations que nous avons à eux changent, et nous changeons ; la seule unité élémentaire, c'est l'état d'une relation à un moment de l'espace-temps, et c'est précisément ce qui est enregistré dans la mémoire, et c'est ce qui est rejoué dans les rêves et autres états *spéciaux*. Ce n'est certainement pas une théorie complète, ni, encore moins, une certitude ; c'est juste une spéculation qui me donne le sentiment de comprendre le monde et de ne pas être totalement un bouchon qui flotte sur l'océan.

Dans la télépathie, disons la télépathie générale et ordinaire des aborigènes australiens, on sait que le modèle de l'émetteur et du récepteur, habituel dans toutes les théories de la communication, ne fonctionne pas : il n'y a manifestement pas de « canal » physique repérable pour cette transmission. Il se peut qu'on ait bâti des modèles expliquant ce phénomène hors-norme, mais il me semble que le seul modèle explicatif est le modèle quantique et sa fameuse intrication. L'intrication est ce phénomène particulier qui veut que toute modification d'une particule modifie instantanément l'ensemble des particules jumelles, indépendamment de l'espace et du temps. Chez les êtres vivants, une

modification importante du champ chez un individu – maladie, accident ou autre – va immédiatement trouver un écho chez tous les êtres apparentés qui ont des structures proches. C'est un phénomène physique, dans ce qu'on appelle parfois le champ unifié. La plupart des guérisseurs traditionnels fonctionnent en percevant en eux-mêmes la maladie d'un patient qu'ils veulent soigner : il ne s'agit pas là, non plus, d'un phénomène *mental*, mais de bien autre chose.

A priori tout évènement, qu'il soit, de notre point de vue actuel, physique ou psychique, peut être également enregistré dans l'espace sans limites connues de l'univers quantique. Tout évènement quantique existe dans le temps sans limite où il est toujours relié à une multitude d'autres évènements, et on peut donc y accéder à n'importe quel moment de notre temps. Ce n'est pas à proprement parler un enregistrement, l'événement existe toujours, et est toujours perceptible si on s'en donne les moyens, ou si on y accède par une espèce d'accident. Tout serait donc en quelque sorte éternel de notre point de vue, non pas dans une *mémoire akashique* située on ne sait où, mais bien au cœur même de la matière unifiée.

Il existe des gens, dans le monde moderne, qui ne sont pas des shamans, mais qui ont, de manière plus ou moins spontanée, des contacts psychiques avec des esprits animaux, avec lesquels ils peuvent échanger des messages, sous forme de représentations mentales. L'écologiste radical Derrick Jensen raconte avoir établi une espèce de contrat avec des renards pillards. Pour moi, j'ai aussi vécu quelque chose de tout à fait surprenant avec une femelle dauphin.

J'ai longtemps pratiqué intensivement la plongée sous-marine en apnée, un moyen incomparable de se plonger dans un univers de beauté, de calme et de relaxation. Généralement, c'était dans la Méditerranée. Un jour, je plongeai en Bretagne, à un endroit où se trouvait une femelle dauphin isolée, on ne sait trop pourquoi, ces animaux sont très sociaux. On disait que les plongeurs appareillés avec des bouteilles l'appelaient en tapant sur ces bouteilles, et donc, j'avais peu de chances a priori de la rencontrer. Mais je plongeais depuis quelques minutes à peine quand une masse qui me parut énorme fonça directement vers moi et commença à me frôler comme pour jouer. Puis, elle se mit à nager juste à côté de moi, son œil me regardant droit dans les yeux. Ce qui se passa en moi fut juste extraordinaire : je ressentis une forte vibration, qui émanait sans aucun

doute d’elle, et cette vibration, que je connaissais bien, était celle de l’état amoureux. C’est quelque chose qu’on ressent relativement rarement dans sa vie, et sûrement pas à tous les coins de rue, et là, la première femelle dauphin venue déclenchait la chose.

Il existe donc des connexions puissantes, même entre des êtres séparés par des dizaines ou centaines de millions d’années d’évolution. Clairement cette capacité est bridée chez les humains, et ne s’exprime que rarement ; une expression plus puissante de cette capacité, comme celle du dauphin, est capable de casser la barrière qui nous est imposée, sans doute par les religions, les dogmes divers, ou les lois scélérates. Chez les humains, il est assez probable que ce qui fait ce qu’on appelle la séduction ou le charisme d’un être, c’est sa capacité – inconsciente la plupart du temps – à également casser les barrières qui bloquent la connexion, simplement parce que la capacité naturelle a été réouverte chez lui.

Tout cela semble faire partie d’un monde perdu. Je ne crois pas qu’on puisse revenir globalement à ce statut d’immersion dans la nature, à se sentir *comme un poisson dans l’eau* dans notre monde, et perdre notre conscience d’individus séparés, mais nous pouvons peut-être établir des passerelles, c’est le sens d’une perception assez générale qu’ont les meilleurs poètes.

L’amour et l’être profond

Ce qui nous réintègre le plus dans le monde des liens, visibles et invisibles, c’est l’amour. Ce livre a commencé sur un *coup de foudre*, qui est l’élément déclencheur de tout ce qui a suivi et de tout ce dont j’ai pris conscience. Pour être juste, tout cela a certainement aussi été favorisé par ma bonne connaissance du LSD et des mondes parallèles, ce qui avait levé beaucoup d’inhibitions et de peurs, mais cette connaissance était insuffisante.

D’abord, l’acte sexuel, un acte banal pour la plupart des humains, recèle d’immenses possibilités ; d’abord il s’agit d’un changement d’état radical dans lequel on *perd la tête* ; la conscience séparative ordinaire, et la conscience individuelle, disparaissent peu à peu – je ne parle ici que des relations sexuelles naturelles, celles où les deux partenaires coopèrent efficacement dans le même but, pas celles où l’un est le jouet de l’autre. Quand l’affaire est bien menée de part et d’autre, ou plutôt quand on laisse

faire la nature, cela débouche sur une brève extase commune, qui semble être hors du temps et de l'espace ordinaires. Avant cette extase, juste avant que le corps se dilue pour laisser place à une pure énergie, il y a toujours ce sentiment que l'on va mourir, c'est-à-dire en fait, perdre son identité et passer dans un autre espace ; ceux qui sont accoutumés n'y prêtent plus d'attention, mais il arrive qu'une personne non habituée crie « non » au dernier moment, par panique de « se perdre ». On appelle cela la *petite mort*, qui serait due à une perte de conscience, mais il n'y a pas perte de conscience, il y a une entrée dans une autre forme de conscience, qui est manifestement non-locale.

Il y a beaucoup d'autres caractéristiques étranges de la rencontre amoureuse, comme le sentiment de prédestination. Pour ma rencontre avec Colleen, elle était plus qu'improbable. Elle venait d'un gros bourg de ploucs du Middle-West, je venais d'un quartier ouvrier d'une des plus affreuses villes industrielles du nord de la France. Elle était passée comme un météore à Hollywood, j'étais passé comme un météore dans tout le système scolaire et universitaire. Et on se retrouvait sur une île perdue, connue d'assez peu de gens, au milieu de la Méditerranée. En plus, il y a ce sentiment de déjà vu, de connaitre déjà la personne, et même très bien, que cette intense vibration spéciale que l'on ressent existait déjà en nous, prête à s'activer dès qu'elle rencontrerait son écho.

Le moment, le lieu, sont sans doute déterminants. Le même genre de lieu attire le même genre de personnes. Il y a aussi cette espèce de nécessité interne, celle, disons, de nos âmes, qui nous pousse ici ou là. Bien avant de la connaître, je cherchais confusément Colleen. Ou peut-être, je savais confusément qu'il existait quelque chose en moi, ou dans l'espace-temps, ou dans l'espace non-local, qui ne pouvait pas être unique.

Existe-t-il des lois de l'attraction, le pendant des lois de Newton dans l'univers non-local ? Pour l'instant, l'amour, l'attraction, les mouvements de l'âme, ne sont toujours pas des choses sérieuses, contrairement à l'argent, les faux vaccins, la propagande, les droits de l'homme, l'énergie, le faux changement climatique, etc., mais ils pourraient peu à peu retrouver leur place centrale dans la conscience des humains, c'est une hypothèse optimiste. Retrouver, au moins à ce niveau, le sens des connexions naturelles, ce serait un énorme pas pour nous sortir de la dégradation programmée de nos êtres.

Divination

Quand on parle de destin, on parle presque forcément de divination. C'est là le second domaine, après l'amour, où les humains semblent en contact avec des forces qui les dépassent entièrement. Et ces forces sont absolument non-locales. Ceci dit, la notion de *force* qu'on emploie ordinairement n'est pas bonne. Il s'agit plutôt d'un point de contact avec un autre univers, non-local, qui est connexe à notre univers local ordinaire. Un entre-deux, un clair-obscur.

La divination fonctionne, en tous cas celle que je connais et pratique, qui est traditionnelle, voire ordinaire. Ce qui se passe là est évidemment l'une des choses les plus impossibles qui soient dans un univers soumis au principe de localité, qu'on dit parfois einsteinien parce que Einstein l'a défendu bec et ongles. Je ne vais pas tenter sérieusement de résoudre ici cette question qui ouvre un univers de science-fiction, une question extrêmement complexe à mon avis, mais je ne vais pas non plus l'éviter.

La connexion des humains entre eux, même à de très grandes distances, peut s'imaginer. De même, que les shamans puissent connecter leur esprit à celui de leurs ancêtres, des animaux, des plantes, peut aussi s'imaginer. Qu'on se connecte à l'esprit des morts était aussi une pratique très courante avant la tyrannie judéo-chrétienne. Mais que des cartes illustrées, des bouts de bois, des pierres, des pièces de monnaie, ou quoi que ce soit, le vol des oiseaux dans le ciel, puissent nous dire avec une certaine précision l'avenir, ça n'a aucun sens commun. Et pourtant, dans de bonnes mains, « ça marche ».

La divination, c'est comme si le futur était conditionné par le présent, mais c'est équivalent à : comme si le présent était conditionné par le futur, dans un univers non-local, où le temps n'a pas une direction univoque et uniforme. On a déterminé expérimentalement que l'intrication quantique était non locale, non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps : passé, présent et futur sont donc, potentiellement, à un certain niveau très profond, intriqués. Nietzsche avait cette intuition étrange, que peu de personnes ont prétendu comprendre, de l'*éternel retour*. C'est vrai qu'on a l'impression que dans la *philosophie à coups de marteau* de Nietzsche, cet éternel retour est une espèce de retour d'une croyance religieuse, d'autant qu'il s'en explique très peu. Mais comme il était fondamentalement très à l'écoute de ce qu'on appelle notre *être profond*, il est possible qu'il ait eu

une intuition non-locale et non-temporelle, totalement en désaccord avec les connaissances établies de son temps. Ce n'est qu'une hypothèse, et je ne doute pas que les connaisseurs qui savent tout de Nietzsche vont m'incendier. Tout cela est un territoire terriblement incertain, mais ce n'est pas une raison pour ne pas tenter de s'y aventurer. Personne ne peut nier, en tous cas, que la Pythie, enivrée par les fumées et livrée hors d'elle à la fureur sacrée, a annoncé la naissance de Pythagore à son futur père.

J'ai cependant une hypothèse expliquant la divination. C'est celle que nous serions toujours reliés *inconsciemment* à la réalité non-locale, qui n'a pas de limites de temps ; ainsi, les différents systèmes divinatoires plus ou moins arbitraires, comme les pièces ou bâtonnets du Yi King, les cailloux de la géomancie, les diverses cartes des Tarots, seraient les projections que nous ferions, dans l'univers borné local, de ce que nous savons inconsciemment dans l'univers non-local. Ou, pour le dire autrement, nous serions tous encore, inconsciemment, des aborigènes australiens.

Assez souvent, des enfants vont manifester des propriétés non-locales, comme celle de pouvoir entrer facilement en relation avec des morts ; la plupart du temps ces facultés disparaissent avec l'éducation.

Il y aurait aussi des espèces d'êtres dits spirituels qui traversent le temps, et qui se manifestent parfois chez ceux avec lesquels ils ont des affinités ; on les appelle généralement des *égrégores*, et on considère qu'ils sont créés par l'imagination ou la pensée humaine. Un ethnologue que j'ai connu racontait qu'au Brésil, alors qu'il assistait à un culte de *condomble* en compagnie, entre autres, d'un chercheur négro-américain sorti d'une université aux USA, celui-ci avait soudain été possédé par l'un des *esprits* du rituel, comme si son être profond avait gardé un lien avec d'anciennes divinités africaines malgré des centaines d'années aux USA. C'était parfaitement inattendu et stupéfiant. Dans le même ordre d'idées, ceux qui ont eu diverses pratiques psychédéliques avec diverses plantes et communautés d'Indiens savent que les *esprits* qui vont leur apparaître sont toujours ceux des Indiens en question, et n'ont pas beaucoup de rapport avec leur inconscient propre, comme si, effectivement, ces *esprits* avaient une existence réelle et constatable par tous. Ces esprits ne seraient donc pas un pur fantasme, ou une pure illusion, d'autant plus qu'ils peuvent avoir des effets pratiques, de guérison ou autre.

La plupart du temps, on attribue à l'Esprit des qualité célestes, une espèce de supériorité éthérée et cosmique. Ne sachant où le situer, nous l'avons localisé dans l'*éther*, un espace invisible à nos yeux, la matière brute étant en bas, et l'éther, ou l'esprit, en haut. Mais si cet *éther* se situait au contraire dans un univers non-local, dont on sait aujourd'hui qu'il se trouve au cœur de toute matière manifestée ?

L'idée est que nous sommes l'expression locale d'un univers beaucoup plus vaste, non-local, dans lequel notre Être profond n'est pas séparé, mais au contraire, relié à une myriade de choses, un univers de connexions qui s'exprime de temps en temps, assez rarement, ou quasiment jamais pour beaucoup de gens, encore que je n'en sache rien, ce sont des choses dont personne ne parle.

> « Tous les humains ont deux esprits. L'un est entièrement notre, et il est comme une petite voix qui nous apporte toujours ordre, droiture et but dans la vie. L'autre esprit est une installation étrangère. Il nous apporte conflit, affirmation de soi, doutes, et désespoir, » dit le sorcier yaqui Don Juan Matus, à son disciple Carlos Castaneda, dans *The Active Side of Infinity*.

Les rituels et les communions

Je n'ai pas beaucoup abordé les vibrations communautaires ; elles sont pourtant essentielles à nos sociétés. Si les phénomènes les plus extrêmes, comme les coups de foudre, nécessitent des similarités et des interactions fortes, il existe toute une gamme de phénomènes communautaires, nécessaires au sentiment d'appartenance et à l'équilibre émotionnel des sociétés humaines ; Confucius en Chine, et Aristote en Grèce, en font les bases essentielles des sociétés. Ces rituels sont différents, ils sont en Chine des sacrifices aux Ancêtres ou au Prince, et en Grèce, à Athènes en particulier, ils prennent la forme du théâtre. Aristote explique que le *pathos*, l'émotion *sympathique* ou *empathique* qui s'empare des spectateurs, qui sont aussi, par ce pathos, des *acteurs* de l'émotion collective, est ce qui relie effectivement, profondément, les citoyens. Et, il s'agit de quelque chose qui surgit des profondeurs de l'être, ce n'est pas une démarche consciente ; comme la musique dont les harmonies sont préexistantes, la communion des êtres s'appuie sur quelque chose de commun, de préexistant, que ce soit dans les gènes, ou plus profondément.

Des ancêtres, des dieux, divers égrégores sont évoqués, et vont hanter les rêves des hommes. Ils sont évidemment d'une extrême importance pour la marche de nos petits mondes, ils nous accompagnent partout.

Confucius et Aristote, à peu près à la même époque, ce qui est aussi une coïncidence assez surprenante, ne font que commenter des pratiques qui sont probablement aussi anciennes que l'humanité ; tous les peuples anciens pratiquent des cérémonies, toujours accompagnées de vibrances, celles des chants, des danses, des psalmodies, des processions, et autres. Une danse parfaitement harmonisée est un spectacle très émouvant ; le pape de l'émotion, Louis-Ferdinand Céline, qui va me haïr pour l'avoir appelé pape, adorait les danseuses, qui pour lui étaient des expressions de la divinité. Pour qui aime danser, rencontrer une partenaire avec laquelle on s'accorde parfaitement est un instant magique. Quelques grandes chanteuses sont capables de transpercer l'âme de tous leurs spectateurs et faire vibrer en eux des émotions irrépressibles, extrêmement puissantes.

L'enthousiasme, l'émotion, ont toujours été le signe de sociétés saines. Dans l'antiquité, les Germains ou Goths élisaient leurs chefs, toujours temporaires, par acclamations ; cette coutume primitive de gens qui préféraient les campagnes et les forêts aux villes ne les a pas empêchés d'anéantir quelques légions romaines, puis de dominer l'Empire romain d'Occident, miné par ses conflits, son administration, sa corruption et son christianisme. L'âme d'un peuple nait de ses émotions communes, et rien ne peut remplacer cela.

S'il y a des *vraies valeurs*, celles dont tous les braillards se réclament, sans jamais s'accorder sur ce qu'elles sont, elles ne sont pas dans les Tables de la Loi, les Droits de l'Homme ou toute autre méchante réglementation : elles sont dans nos émotions profondes, celles qui savent ce qui est vrai ou faux pour nous, et ne nous ont jamais vraiment quitté, même quand nous sommes forcés de croire ou faire semblant de croire à la sainteté des lois.

Nos âmes disparues

Tout ce qui est notre âme est ce qui nous compose : notre sexe, notre race, notre clan, notre intelligence, notre beauté, etc., à différents niveaux de partage et d'individualisation. C'est notre âme véritable, pas l'âme standard des esclaves payant tous un tribut au même dieu. Cette âme est le lieu de nos émotions, qui sont ce qui nous relie ou nous sépare de manière

naturelle. On peut penser que ces émotions sont elles-mêmes dépendantes de systèmes non-locaux, ou quantiques, qui sont hors espace et hors temps.

Notre âme est donc profondément enracinée dans la Nature, pas celle que l'on voit ordinairement, mais la Nature non-locale, invisible, beaucoup plus puissante.

C'est important parce que, comme je l'ai montré auparavant, nos ennemis haïssent la Nature visible, et ne se gênent pas pour l'affirmer haut et fort. La Nature serait le lieu du Mal, de l'incomplétude, et seul l'Esprit des Elus peut la racheter, en la détruisant. De toutes façons cette Nature appartient à son Créateur, Yahweh, qui l'a donnée à son Peuple Elu pour qu'il la sanctifie.

Quoique ce discours soit délirant, il est bien rodé, et resservi à chaque occasion, avec la complicité des Chrétiens. C'est ainsi qu'on peut entendre que le sexe naturel est réactionnaire, tout comme le racisme, etc., le progrès étant toujours une annihilation de la Nature. Comme le disait la Sénateur *démocrate* de Californie Feinstein, à propos de barrages catastrophiques pour l'environnement : « C'est un droit donné par Dieu aux Californiens d'arroser leurs pelouses. »

Cette stupidité bornée est typique du judaïsme, attaché à des textes barbares datant de 2.500 ans, écrits pour la plupart à Babylone, quand le petit peuple d'Israël remâchait sa rage d'être captif et son appétit de vengeance, et se dotait d'un Dieu vengeur, sanguinaire, tyrannique et tout-puissant. Le catholicisme, à partir de Thomas d'Aquin, avait commencé à voir du naturel dans le divin, et vice-versa ; la Nature, créée par Dieu, ne pouvait être mauvaise ; quelques siècles plus tard John Locke élabore la notion de *droits naturels*, liés à la notion de propriété, la propriété étant tout ce qui appartient *en propre* à l'homme, son corps, sa terre, son industrie, ses idées. Entre Thomas d'Aquin et John Locke il y a tout le mouvement de la Renaissance, et le début des Lumières.

En fait tout était *sur les rails* pour la résurgence d'un modèle de société humaine gérant avec un minimum de heurts les différences et inégalités *naturelles*, ce qui était un critère principal de la *Politique* d'Aristote. C'est alors qu'est apparue cette catastrophe que j'ai toujours des difficultés à comprendre tant elle est profondément réactionnaire, la réinstauration du dieu vengeur et tyrannique, le dieu de la Bible, dans le protestantisme, faisant cause commune en tant que nouveau Peuple Elu avec l'ancien. Il est

facile de comprendre les sources du judaïsme, la haine et la frustration de déportés à Babylone ; il est également facile de comprendre comment cette haine et cette frustration ont pu être utilisées par le christianisme chez les esclaves, les idiots, les exclus de la société romaine, mais quelles sont les sources de la même dissidence chez les protestants, précisément à une époque de libéralisation, c'est difficile à concevoir. Et l'ironie de Voltaire était impuissante contre ce nouveau fanatisme. Toutes les horreurs combinées du judaïsme et du christianisme primitif, dont la haine de la Nature, allaient resurgir.

En parallèle de cette attaque basique contre la Nature illégitime, une nouvelle attaque *progressiste* fait des principales distinctions naturelles, le sexe, la race, puis la beauté, l'intelligence, etc., des préjugés et des illusions réactionnaires ou fascistes.

Nos pires ennemis, la Synagogue, la Cabale, les Loges, le Temple, l'Islam, mais aussi l'Eglise qui leur sert la soupe, sont tous acharnés à défendre leur prééminence spirituelle sur la Nature ; dans le cas de certains extrémistes, cela va jusqu'à la haine, la Nature étant assimilée au Mal, et évidemment, la Loi totalitaire au Bien. Mais, le *Grand Pan* est-il bien mort ? Et s'il était planqué au fond de notre être, notre Être profond, non local, et éternel ? Si toutes les tentatives pour le tuer, l'antiracisme, l'antisexisme, l'antifascisme et toutes leurs variantes, étaient promises à l'échec ?

Elargir le domaine de la Nature à la non-localité, c'est-à-dire à l'âme, à des processus qui dépassent complètement notre réalité ordinaire, c'est le moyen imparable de combattre les menteurs et calomniateurs qui se prétendent garants de la spiritualité. C'est le moyen de détruire leurs prétendues valeurs supérieures, et de les ranger définitivement dans le rayon des méchants artifices. Notre nature, notre esprit profond, nos liens avec l'univers, tout cela est la même chose.

J'ai en quelque sorte été *confirmé* par un phénomène étrange, lié à mon processus d'écriture et ce qui, de mon point de vue, le sous-tend. Voilà ce que j'écrivais il y a une quinzaine de jours, quand j'ai commencé à imaginer que notre Être Profond serait immergé dans la non-localité :

« Circonstance étrange, je m'aperçois, la regardant sans aucune raison, que ma montre connectée, qui mesure de temps en temps mon rythme cardiaque, m'indique un rythme extrêmement bas, 42 pulsations par

minute, que je n'ai jamais vu même en phase de repos complet. J'ai souvent un rythme très bas, dans les 50, au repos, mais jamais un tel rythme alors que je suis en train d'écrire, même si je peux rester en travaillant en dessous de ce qui est normalement le rythme minimal du repos, 61. C'est comme si mon être profond manifestait son apaisement d'être ainsi libéré de ses chaines. Je ne vois pas d'autre explication. C'est comme si ce travail mental que j'ai accompli avait les mêmes résultats qu'une méditation. Ces machines connectées nous donnent parfois des informations bien étranges. »

Manifestement quelque chose, qui est moi, m'a envoyé un signal. Ce n'était pourtant que le début de mon exploration, quand je considérais, à un niveau relativement simple, que notre ADN pouvait être l'actualisation de champs quantiques, qui seraient notre réalité profonde. J'ai maintenant encore déplacé la barre vers le bas : l'ADN actuel serait l'interprétation actuelle de partitions qui, elles, ne sont pas locales. Jacques Benveniste et Luc Montagner ont mis en évidence l'existence d'une *mémoire de l'eau*, l'eau pouvant répliquer des molécules, et même, des cellules complètes en la soumettant à la vibration, le *biofield* enregistré, de ces cellules ; c'est peut-être une erreur de considérer que l'eau elle-même a une mémoire, alors qu'elle est bien plutôt le vecteur local, simple et largement disponible, de la réalité non-locale ; de la même manière, notre ADN pourrait être le vecteur local d'une immense mémoire non-locale, celle de notre *être profond*, qui nous relie aussi bien à notre passé qu'à notre avenir.

Je vais terminer enfin en laissant l'un des derniers mots au Yi King, l'un des plus vieux livres du monde, dont l'origine se perd dans les temps où l'oracle interrogeait le destin en examinant des écailles de tortue fendues par l'effet d'un feu. Je lui ai demandé quel pouvait être l'effet de ce livre. Voilà sa réponse :

« T'ong Jen – la communauté des hommes. Le signe représente le Ciel – force, créativité - au-dessus du feu – intelligence, élégance, clarté.

La communauté des hommes est produite par l'éclaircissement, la mise en lumière de ce qui est commun. Cette lumière est produite par l'intelligence et la droiture.

Distinguer les êtres par genre et par famille, c'est le moyen de reconnaître les différences et d'arriver à l'uniformité. »

Pour un occidental « arriver à l'uniformité » en « reconnaissant les différences » peut sembler paradoxal, habitués que nous sommes à entendre depuis près de deux mille ans des abrutis proclamer l'*abolition des différences*. Pour prendre l'exemple apparemment le plus simple, celui de la différence sexuelle, entre homme et femme, ce n'est qu'en comprenant l'étendue de cette différence que l'on peut comprendre ce qui est commun, l'attirance, outil de cohésion et d'uniformité, et au-delà, les immenses courants d'échanges vitaux. Je suis loin d'être un maître en philosophie chinoise, mais disons, c'est *quelque chose comme ça*.

Plongés dans la bouillie chaotique des idéologies hostiles, soumis à un négationnisme constant des différences jusqu'aux plus essentielles, le sexe et la race, nous avons le plus grand mal à nous ressourcer dans une *communauté* vivante ; le Yi King nous dit que, malgré tout, avec une approche correcte, c'est possible.

Comme l'a dit la Pythie, voyant l'effondrement de la civilisation hellénique sous les coups de la barbarie judéo-chrétienne, ses méchants idiots « qui verront Dieu » laissant le champ libre au chaos des races et des cultures, et aux usuriers criminels qui les contrôlent et les dépouillent :

« La lumière d'Apollon reviendra un jour »

Apollon est le dieu de la Lyre, le dieu des Muses, la poésie, la musique, la danse, le dieu des harmonies ; il est aussi le dieu de la divination ; sur le fronton de son temple, à Delphes, était écrit : « Connais-toi toi-même » ; tout suggère qu'il est le dieu qui représente notre *être profond*.

« Sous l'olivier, le myrthe ou les saules tremblants,
Cette chanson d'amour… qui toujours recommence ! »

« Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours !
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;
La terre a tressailli d'un souffle prophétique… »

Gérard de Nerval, *Delfica*, in *Les Chimères*, 1854

Nerval, comme Colleen, a été *suicidé*.

Epilogue

Mon œuvre étant, apparemment, terminée, une vision étrange est venue me hanter. J'avais juste mis un point final. Et c'est venu, comme toujours entre le sommeil et l'éveil, comme un rêve, mais un peu différent.

Dans la plupart des rêves, vous êtes dans l'action ; il se passe des choses, et vous ressentez des émotions. Mais là, j'étais juste spectateur, et je ne sais pas quel lien j'ai avec les personnages de la scène. Le tout est assez étrange.

La scène était un très grand espace de bois, aux formes obliques, comme la charpente du toit de Notre-Dame ou les grandes nefs des constructions nordiques. L'un des personnages, entièrement vêtus de noir et sans aucune caractéristique personnelle, allait vers la base de l'un des montants et y écrivait quelque chose en disant : « J'écris le nom de la liberté, c'est un nom de femme, » et la vision cessait.

Tous les écoliers de France doivent apprendre un poème d'Eluard, *Liberté*, qui ressemble à une comptine pour jeunes enfants, où le poète « écrit le nom » de la Liberté partout – il commence et finit ainsi :

« Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

(...)

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté. »

Paul Eluard, *Poésie et vérité,* 1942 (recueil clandestin)

Ce poème a été écrit pendant la période de l'occupation de la France par l'Allemagne nationale-socialiste, à laquelle le gouvernement français avait déclaré la guerre, embarquant toute sa population dans une catastrophe annoncée. Je ne sais pourquoi ce recueil était *clandestin*, je ne

connais pas les autres textes, mais celui-là est de ceux que n'importe quel groupe de gamins enrégimentés peut réciter dévotement sous n'importe quel régime prétendument libéral, et même communiste, puisqu'Eluard était communiste.

Je sais, par contre, pourquoi mon propre texte est clandestin, dans le pays de la *liberté* retrouvée, où les diseurs de vérité sont éliminés ou emprisonnés. Mais après tout, si la liberté n'est qu'une fable écrite sur des cahiers d'écolier, tout est possible. A partir du moment où on décrit « la liberté » comme le droit absolu de ceux qui la proclament, on peut aussi proclamer, comme le dit justement le prêcheur libertin Saint-Just, « pas de liberté pour le ennemis de la liberté ».

C'est pourquoi la liberté de ma vision a un nom de femme. Elle existe. Elle est dans la relation de nos corps, de nos âmes, elle n'est pas une idée aussi vénérable que fumeuse, et, elle, cette liberté-là, cette liberté de nos corps et de nos âmes, elle nous est arrachée.

Nous savons très bien qui nous l'a arrachée. Ce sont les mêmes qui font réciter Eluard dans les écoles, et nous font croire que les résistants, dissidents, lanceurs d'alerte d'aujourd'hui sont des monstres génocidaires, des « dangers pour la démocratie », et qu'ils sont eux-mêmes d'innocentes victimes.

Toutes les libertés, les libertés d'aller et venir, les libertés d'information et d'opinion, les libertés de choix et de discrimination, la liberté d'aimer et de détester, sont dangereuses pour les criminels. C'est pourquoi ils ont l'obsession du contrôle.

Au-delà des meurtres et crimes divers, des mensonges, des calomnies, de toutes les manipulations, le contrôle global est le véritable crime général contre l'humanité.